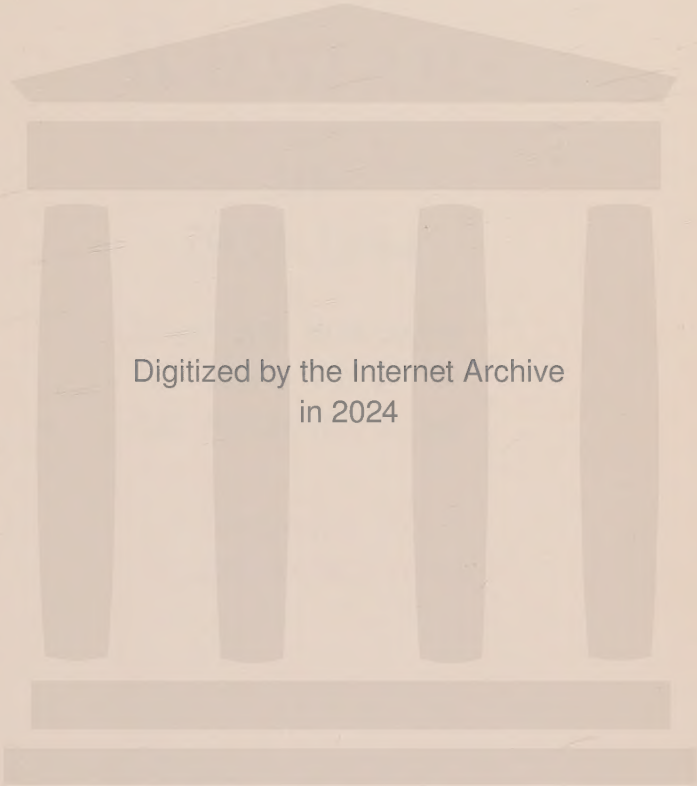
UNIVERSITY OF ARIZONA
39001003943555


Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/oeuvrescompletes0003gree_y7c2

ŒUVRES COMPLÈTES DE JULIEN GREEN

Romans

- III -

1930-1934

L'AUTRE SOMMEIL
ÉPAVES
LE VISIONNAIRE

Illustrations de
DENISE de BRAVURA

Paris
LIBRAIRIE PLON
*8, rue Garancière - VI^e^*

Copyright 1955 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

45.91
79
994
4

L'AUTRE SOMMEIL

1954/55-D

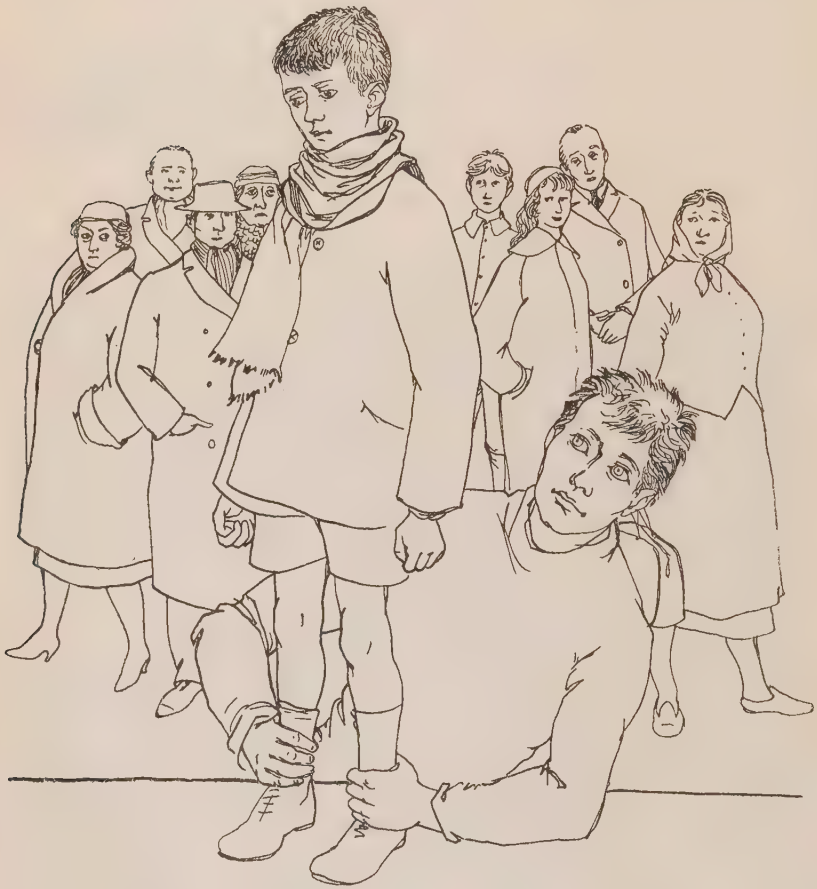
Qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir?

PASCAL.

Jamais je ne traverse le pont d'Iéna sans m'accouder un instant au parapet. Était-ce ici ou plus loin? Il me semble que c'était à peu près au milieu du pont, en regardant vers Saint-Cloud. Mon cousin me prenait sous les bras et me juchait d'un coup sur le rebord de pierre. Debout et la respiration coupée par l'effroi, je fermais les yeux et crispais les doigts. Alors la voix de Claude m'arrivait, un peu plus brève qu'à l'ordinaire : « Tu regardes? Tu vois l'Ile aux Cygnes? Et Grenelle? » Le vent emportait ma réponse quand il ne me contraignait pas d'avaler mes paroles. J'avais peur. Je sentais les mains de mon cousin trembler autour de mes chevilles qu'elles serraient trop fort.

Un léger vertige me saisissait lorsque je rouvrais les yeux. Le ciel au-dessus de ma tête se mouvait de droite à gauche, et les platanes géants qui bordent le fleuve s'inclinaient, palpitants, et se redressaient dans le soleil. La Seine roulait majestueusement ses flots sales. Le long du port, des promeneurs indifférents à mon angoisse s'arrêtaient pour regarder l'eau et reprenaient leur marche en traînant les pieds. Un tas de sable ou de briques les cachait un moment, puis ils reparaissaient, mais ils semblaient si petits que mon cœur se contractait et que j'étais obligé de détourner la vue. Mon regard chavirait dans une sorte d'ivresse et je ne voyais plus rien, ni l'Ile aux Cygnes, ni Grenelle, ni les vagabonds sur le port, mais seulement, perdue dans le ciel qu'elle emplissait de ses rayons, la blanche nudité des statues qui dominent le fleuve.

Je ne sais si ce jeu amusait Claude. A bien y réfléchir, je crois que sa frayeur égalait la mienne, car je remarquais souvent une grande pâleur sur son visage lorsqu'il me reposait à terre, et j'ai



dit que les mains lui tremblaient ; mais il mettait un étrange point d'honneur à ne pas traverser le pont sans me hisser au-dessus des flots, m'exposant ainsi à une chute horrible. Par vanité j'acceptai

ce supplice. Je ne voulais pas qu'il me soupçonnât d'être lâche. Il avait cinq ans de plus que moi, qui n'en comptais que huit, et j'eusse consenti sans murmure à de plus rudes épreuves pour ne pas perdre son estime.

Il ne me parlait presque jamais ; seulement, lorsque nous passions sur le pont, son calme habituel le quittait un instant et il me disait avec une espèce de fièvre qui avivait l'éclat de ses prunelles : « Si je te mettais debout là-dessus, comme la dernière fois? Tu me dirais ce que tu peux voir. » Et la dangereuse acrobatie commençait sous les regards des promeneurs qui, semblables à tous les promeneurs du monde, assistaient à ces préliminaires d'un drame possible avec une tranquillité animale.

Je ne soufflais mot à personne de l'exercice auquel nous nous livrions sur le pont d'Iéna. Un regard de Claude jeté par-dessus l'épaule de ma mère pendant qu'elle m'interrogeait, avait suffi à m'imposer un silence absolu sur le détail de mon après-midi. Du reste, je me résignais sans peine à ne pas en parler. Bien au contraire, il me plaisait de m'enrichir d'un secret nouveau. Un irrésistible instinct me portait à mettre des barrières entre mes proches et moi. Toute ruse m'était bonne pour tromper la clairvoyance de mes parents pourvu, toutefois, qu'elle n'allât pas jusqu'au mensonge. Ainsi j'aurais répondu : « Oui », si l'on m'avait demandé : « Es-tu monté sur le parapet du pont d'Iéna? » mais il ne venait pas à l'esprit de poser une question aussi singulière. Ensuite, comme j'avais affaire à une mère distraite et à un père que l'emploi de mes journées intéressait peu, il n'était pas difficile d'éviter un interrogatoire trop précis. Mon adresse consistait à parler avec abondance de petites choses que j'avais remarquées dans la rue et d'en dire beaucoup plus qu'on ne m'en demandait. Mon père se lassait vite de ce bavardage et me commandait de me taire bien avant que je fusse arrivé au pont d'Iéna. Je me tenais pour quitte envers ma conscience, que je malmenais outrageusement, et mes parents, avec l'innocence des grandes personnes, m'envoyaient coucher ou jouer sans plus se soucier de moi.

Nous habitions, à cette époque, dans le bas de la rue de Passy, une vieille maison d'où l'on apercevait les premiers arbres du Bois de Boulogne. De mémoire de locataire sa façade n'avait été ravalée

et l'on voyait sur la pierre grise les marques noires qu'y laissaient les volets. Un jour prochain elle s'effondrera toute seule, à moins qu'un démolisseur ne l'y aide. Peut-être qu'alors, dans le fracas des murailles croulantes, des cris s'échapperont de ces pierres comme on dit qu'il s'en éleva des tours éventrées de la Bastille.

La chambre de ma mère donnait sur un jardin médiocrement tenu. Un vieux platane étendait ses branches au-dessus d'une pelouse qu'il jonchait de ses larges feuilles sans que personne songeât à les en retirer. Depuis bien des saisons elles pourrissaient dans l'herbe, et les jours de pluie, vers la mi-octobre, un triste et délicieux parfum montait jusqu'à moi par la fenêtre entr'ouverte et me rendait pensif. Je m'arrêtais dans mes jeux, respirant cette haleine de la mort. Tout à coup, je me déprenais de mon chemin de fer, de mes soldats, et le profond silence que je n'avais pas remarqué me serrait le cœur.

Aujourd'hui encore, lorsque je passe par certaines rues, une ou deux fois l'an, si l'air est frais, s'il a ce quelque chose de virginal que l'on sent aux approches de l'automne, j'entends les appels de mon enfance. Tout recule et s'efface dans la nuit de la conscience ; il n'y a plus que ces voix indistinctes que je suis seul à écouter. Ah ! que ne retrouve-t-on telle minute où le cœur battait fort, où la tête alourdie de rêves se penchait sur une image du livre, alors qu'on n'osait tourner la page, de peur de troubler la merveilleuse immobilité des choses autour de soi. Assis par terre, entre la porte et la cheminée, je retenais quelquefois mon souffle et ne bougeais pas, effrayé de ce silence que j'encourageais et de l'ombre qui s'épaississait dans la chambre. Sur le tard d'une belle journée de vacances, d'un jeudi solitaire, si plein déjà de souvenirs et de regrets, je ne comprenais pas comment venait le soir. En vain j'attachais mes regards sur la porte blanche que frappaient les derniers rayons de lumière, il arrivait un moment où je ne la voyais presque plus, puis plus du tout, mais cela était imperceptible. Je ne distinguais même plus mes mains. Ensuite la fenêtre devenait toute noire et derrière les rideaux de tulle, des étoiles se mettaient à briller. Je reprenais alors mes chansons que je murmurais d'une voix un peu inquiète, et quand tout à coup la terreur fondait sur

moi avec la nuit, je me levais d'un bond et me précipitais hors de cette chambre.

Les expériences de ce genre étaient fréquentes. J'éprouvais quotidiennement ce que c'était que la peur : elle domina mes premières années, et c'est sans doute à la connaissance que j'ai d'elle que je dois mon goût des âmes courageuses.

Ma timidité ne reçut jamais de coups plus violents que ceux que lui porta Claude. Ses cruels amusements me façonnèrent et je serais moins ferme aujourd'hui si j'avais moins tremblé jadis. Je ne le voyais pas souvent. Un dimanche sur deux il sortait avec moi, parce que ma mère le lui demandait, mais je doute qu'il y prît plaisir. Peut-être me haïssait-il à cause des contraintes que ma présence lui imposait dans ses promenades. Se vengeait-il en me faisant monter sur le parapet du pont? Mais j'ai beau réfléchir, je ne peux me rappeler qu'il m'ait parlé durement ou jeté un mauvais regard.

Mes parents ne l'aimaient guère. Mon père surtout se méfiait de lui. Je l'entendais dire quelquefois : « Chez la plupart d'entre nous, il y a un mélange de bon et de mauvais ; chez lui, tout le porte au mal. » Ces paroles me semblaient étonnantes et me rapprochaient de mon cousin autant qu'elles m'éloignaient de mon père. Ce qui me frappait n'était pas que Claude fût porté tout entier au mal, mais bien qu'il différât de nous tous. Dans cette condamnation je voyais un éloge : retranché du commun des hommes, il revêtait à mes yeux naïfs l'aspect séduisant d'un banni.

Je ne sais plus quelle classe il doublait à cette époque. Où qu'il fût, en cinquième ou en quatrième, il dépassait ses camarades de la tête et des épaules, non qu'il eût poussé trop vite, mais parce qu'il était toujours le plus âgé. Son corps adolescent se penchait sur des pupitres d'enfant qui le pliaient en deux. Des rumeurs nous apprenaient la détestable opinion qu'on se formait de lui au lycée. Il était le souci, la crainte, la gêne de ses professeurs. Son regard immobile glaçait la réprimande sur leurs lèvres. Plusieurs fois on parla de le renvoyer, mais il fallait un motif qui justifiât cette mesure, et sa conduite n'en offrait aucun. Pas une insolence, pas le moindre geste de désordre. Assis au banc des cancres qui occupait le fond de la classe, il affrontait un professeur impuissant

et donnait à trente-cinq élèves le spectacle de la paresse triomphante. Les menaces tonnaient en vain ; l'ironie épuisait ses traits sur cette tête rebelle qui ne s'inclinait pas.

La timidité dont je souffrais se retrouvait chez mon père : il ne savait comment s'y prendre pour sermonner Claude ; son tort consistait à préparer la scène, à remâcher des menaces, des insultes ; aussi, quand paraissait le coupable, la colère s'était exhalée depuis longtemps ; il ne restait qu'un froid discours que mon père débitait la honte au front. Mon cousin écoutait ces paroles avec toutes les apparences du respect, si ce n'est un très léger sourire qui montait, en quelque sorte, à ses yeux et y faisait briller une lueur de gaieté. Un tel défi eût provoqué la fureur d'un homme plus fier et plus résolu, mais mon père n'était pas de cette trempe. Chez lui la vanité étouffait le courage. Incapable de donner une réponse énergique à un adversaire, il fuyait les explications violentes et feignait de ne pas voir et de ne pas entendre, quand voir et entendre équivalaient à tendre la joue aux soufflets. Sa harangue faite, il quittait brusquement la pièce et se rencognait, le reste du jour, dans une longue bouderie. Une fois pourtant, il s'enhardit au point de rouler en tapon et de jeter aux pieds de son neveu un bulletin trimestriel constellé de zéros ; rien dans l'attitude de Claude ne décela qu'il eût remarqué ce geste, mais lorsque nous fûmes de nouveau seuls, du bout de sa chaussure il poussa vers moi la boulette de papier et leva les épaules avec une intraduisible expression de mépris. Je gardai le silence. Dans le corridor, le pas un peu précipité de mon père s'éloignait rapidement. Des scènes de ce genre me remuaient. Je ne sais quelle colère me gagnait en entendant les reproches qu'on adressait à mon cousin et je crois que, si je l'avais pu, ce jour-là, je me serais retiré avant l'arrivée de mon père.

Claude m'observa un instant. J'entendis le bruit qu'il faisait en remuant des clefs et des sous au fond de ses poches, et baissai la tête sous son regard moqueur ; puis il leva de nouveau les épaules, fut sur le point de dire quelque chose, se ravisa et sortit. C'était un grand garçon, robuste, toujours un peu échevelé. Il avait longtemps vécu à la campagne et conservait les habitudes d'une vie rustique. Sa cravate nouée n'importe comment, le matin,

disparaissait peu après et finissait la journée dans un tiroir ou sous un lit ; des boutons manquaient à sa chemise. Il n'avait de coquetterie que celle du désordre, passait les doigts dans ses cheveux pour les dépeigner, ouvrait son col. Cette rudesse ne déplaisait qu'à moitié parce qu'on sentait qu'elle lui était naturelle et qu'une mise soignée ne lui convenait pas. Même mon père, qui nourrissait des idées superstitieuses sur la façon dont il fallait s'habiller pour être *correct*, cédait sur ce point, comme sur d'autres, en bougonnant. Pour ma part, j'avais l'impression que Claude n'était pas à sa place dans les rues d'une grande ville, ni dans la chambre d'un appartement. Ses joues hâlées faisaient paraître blême mon visage dévelouté par l'air de Paris. En regardant ses yeux aux prunelles grises nuées de bleu, je croyais voir les arbres et les rivières qu'il avait connus. Avec lui pénétrait dans ma chambre quelque chose de la campagne ; une fraîcheur, une odeur de terre et d'herbe flottait dans les plis de ses vêtements comme si, le matin même, il eût battu les prés et les bois. Tout chez cet être résistait à l'éducation qu'on voulait lui donner. On ne l'humiliait pas en riant de ses manières, de son ignorance, ni de son accent où traînaient encore des intonations paysannes. Un orgueilleux silence répondait aux saillies des moqueurs. Mon père disait de lui, en son absence, qu'il eût fallu un fouet pour lui arracher un mot, mais l'idée de porter la main sur Claude semblait étrange et me scandalisait.

Orphelin lorsque mes parents l'avaient recueilli, je crois que, loin d'éprouver la moindre reconnaissance envers eux, il leur en voulait de leur bienfait. La question de savoir s'il était bon ou méchant m'importe peu, mais j'ai toujours pensé qu'il se montrait moins froid et plus liant avec ceux qui n'avaient point droit à sa gratitude. Cette dette qu'on lui rappelait, sans le vouloir, pesait sur sa jeunesse et l'assombrissait. Ma mère surtout l'accablait de sa charité. Elle était bonne comme d'autres sont beaux, d'une façon éclatante et agressive. La nouvelle d'une infortune même légère lui tirait des gémissements qui eussent fait honneur à un récit d'assassinat. Elle prodiguait ses larmes à tout venant pourvu qu'il eût de gros ennuis à conter. Si peu de vraie sympathie qu'elle eût pour Claude, elle admirait son neveu de se trouver, si

jeune, sans père ni mère. Dans ce collégien morose elle choyait l'orphelin. Elle cultivait en lui le souvenir de ses morts, lui rappelait leur absence et l'impossibilité de jamais les revoir. Avec des élans de pitié brutale, elle rouvrait leur tombe, pleurait dans les cheveux de Claude qu'elle n'aimait pas, et s'apitoyait horriblement sur une douleur qui n'existait guère que dans son esprit. Cependant, sa tendresse pour le malheur ne se bornait pas à des soupirs. Elle entourait mon cousin de soins plus actifs. Trois ou quatre francs d'argent de poche, glissés, le jeudi, dans la main brune du jeune garçon, des brioches qu'elle lui portait le matin pour son petit déjeuner, autant de prétextes à gémir et à agiter des fantômes. « Quand je pense, disait-elle, que j'ai gardé mon père jusqu'à quarante-deux ans et que je suis encore en deuil de ma mère. Oui, il y aura onze mois samedi prochain que je l'ai menée au Père-Lachaise. Quel chagrin ! Dans l'allée qui va de l'avenue Carette à la concession, ton oncle a dû me faire respirer des sels. Tu ne manges pas. Mon pauvre enfant, ils te manquent aussi, n'est-ce pas? »

Lorsque mon père se préparait à gronder Claude, elle intervenait, les mains jointes, toute prête aux effets de voix. Aussitôt son mari quittait la pièce (il me semble que toute sa vie il a dû quitter ainsi une pièce pour se réfugier dans une autre) et plus d'une mercuriale était conjurée de cette façon, mais Claude n'en savait aucun gré à ma mère. Il méprisait cette protection, ces bras étendus devant lui comme pour le couvrir et parer des coups. Je le vis plus d'une fois regarder avec une expression d'horreur ce visage qui se tournait vers lui, visage lourd, aux chairs jaunies que des rides semblaient tirer par en bas.

La vie s'écoulait ainsi chez nous, ni meilleure ni pire que dans des milliers de familles bourgeoises. Mon père exerçait la médecine sans grand succès. Je l'entendais souvent se plaindre de l'infidélité des clients, car la vanité professionnelle lui faisait défaut. Il me semble qu'avec un peu plus de fatuité il eût inspiré confiance à ses pratiques, mais il les recevait mal ; il leur parlait trop bas, presque humblement, et ne parvenait pas à dissimuler son scepticisme. « Le pouvoir de la médecine est si limité, nous disait-il, avec un sourire amer. Nous pouvons quelquefois guérir un rhume,

un mal de tête, une indigestion, et encore... Tant de choses nous échappent. Nous ne savons que donner un nom à des souffrances que nous sommes incapables d'arrêter. »

Mince et de petite taille, il portait sa barbe en collier selon la mode de sa jeunesse. Son teint se ressentait d'une existence malsaine passée au fond du bureau où il cherchait un refuge contre les ennuyeuses réalités de la vie : les larmes de sa femme, les dettes en retard, les rapports du proviseur. Il demandait à l'étude l'oubli que d'autres se procurent par la débauche. Les historiens du siècle dernier lui fournissaient ses lectures favorites et je le voyais se plonger dans des récits d'époques reculées, comme s'il eût espéré se perdre dans les brumes du temps. Sans illusions sur son avenir, il nourrissait, je crois, le regret d'avoir manqué sa carrière. Le sentiment d'un échec irrémédiable appesantissait son esprit, et nous gagnait, ma mère et moi, peu à peu. Elle se laissait engourdir par l'espèce de parfum de tristesse qui se répandait dans la maison ; pourtant cette mélancolie était si conforme à sa nature qu'elle en jouissait d'une manière presque sensuelle. La mine sévère et désabusée de son mari ne lui causait qu'un chagrin de théâtre : elle soupirait et arrondissait les épaules avec des expressions de martyre, mais à travers des larmes toutes prêtes à couler, ses yeux brillaient d'une vive satisfaction intérieure. Ces airs de deuil agissaient sur moi et me rendaient taciturne. Comment m'y suis-je pris pour avoir une enfance heureuse? Je craignais mon père, et ses accès d'impatience, ses violences verbales, sa voix rauque et brisée d'homme vaincu. A l'égard de ma mère, je n'éprouvais que de la froideur. Comme je possédais le bonheur de n'être pas orphelin, elle me jugeait peu intéressant et gardait ses chatteries pour son neveu. La plupart du temps j'étais seul, et j'y prenais goût.

Une fois par semaine, le dimanche, le frère de mon père venait dîner chez nous. Si j'avais une mémoire plus fidèle, je décrirais volontiers mon oncle Émile. Sans doute pourrais-je retracer son nez court, un peu camus, et ses prunelles d'un noir presque liquide, oui, un noir qui semblait couler sous la paupière et recouvrir le blanc de l'œil. Tout cela, je me le rappelle, de même que la bouche un peu molle, les joues un peu trop pleines sous le poil de la barbe ; et pourtant ce visage est aveugle, je veux dire que je ne peux pas

en rendre l'expression, la douceur. Quand il riait, deux plis apparaissaient aux coins de ses lèvres, et ces plis me donnaient envie de lui parler, de rester auprès de lui ; ce qui fait qu'un visage est bon, est humain, je le trouvais là dans ces petites lignes symétriques. Son vrai rire, il fallait le chercher dans ses yeux où l'on découvrait toujours une pointe de moquerie ; mais ce mouvement des lèvres, ces rides si profondes et si vite disparues me disaient : « Aie confiance. Il y a deux ou trois bonnes choses sur terre. »

Sa bonne humeur excitait la méfiance de ma mère. Toute gaieté lui paraissait suspecte, elle supposait que mon oncle courait des aventures douteuses et que des personnes de mauvaise vie lui communiquaient cet enjouement détestable, dans l'après-midi du dimanche. « Dieu sait où il a traîné avant de venir ici, disait-elle à mon père après son départ. As-tu senti cette odeur d'alcool? » Et elle ajoutait d'une voix que la colère rendait plus sourde : « Il est si vulgaire. Je ne comprends pas que tu lui permettes de plaisanter ainsi devant les enfants. Ses allusions sont quelquefois singulières, je t'assure. Ton fils est trop jeune pour comprendre, c'est entendu, mais Claude va sur ses quinze ans. J'espère que tu as remarqué le clin d'œil qu'Émile lui a fait en parlant de cette actrice. Il ne se gêne plus. Vraiment, je me demande ce que dirait ta sœur si elle savait les horreurs que son fils a entendues ce soir. »

Ces horreurs, je donnerais beaucoup pour me les rappeler, mais, comme disait ma mère, j'étais trop jeune pour comprendre. Parfois, pendant les conversations du dimanche soir, un sourire impénétrable venait retrousser la lèvre de Claude et toute mon innocence ne m'empêchait pas de surprendre un certain air de complicité entre mon oncle et lui. Peut-être Claude n'entrait-il dans ce jeu que pour provoquer les soupçons de ma mère et la faire souffrir ; car il avait le visage rusé de quelqu'un qui en sait long.

En songeant à cette époque, il me semble que pendant longtemps l'existence des quelques personnes dont je viens de parler demeura comme frappée d'immobilité. Sans doute le passage du temps se lisait dans leurs traits, dans leurs paroles, même dans leurs gestes. Je remarquais chez mes parents de petites habitudes que je ne leur avais pas connues jusque-là. Si ma mère posait un objet sur une table, il fallait qu'elle le touchât, qu'elle le dérangeât

plusieurs fois avant de le laisser où elle l'avait mis. Ce tic m'indisposait violemment contre elle ; je lui aurais pardonné la perpétuelle menace de larmes que trahissait sa voix, j'y étais fait, mais je ne pouvais souffrir la manie qui l'obligeait, par exemple, à faire tourner sur sa soucoupe la tasse qu'elle venait de placer devant moi. Souvent aussi elle se prenait à dire un mot pour un autre ou bien elle se perdait dans ses récits d'enterrement, elle ne se rappelait plus le nom de l'église où deux heures plus tôt elle avait vu porter le cercueil d'une vieille amie. De même il n'était pas rare qu'elle me donnât le nom d'un de mes frères mort en bas âge. Je haïssais de telles méprises. Ce nom qui ne désignait plus que des ossements tombait sur moi comme un suaire, mais la pauvre femme n'en savait rien ; elle s'étonnait seulement de mes airs chagrins et du silence où je me rencognais à l'instar de Claude. « Tu n'aimes pas ta mère », disait-elle. A force de le répéter, elle finit par me convaincre : cette parole tomba sur une terre propice, et germa.

Mon père, lui, vieillissait autrement. Chez lui les facultés ne semblaient pas atteintes ; je veux dire que s'il descendait au-dessous de sa médiocrité naturelle, il n'en paraissait rien au-dehors. Sa mémoire ne le trahissait pas. Il chérissait comme un trésor ses lectures historiques. De temps à autre, il murmurait devant nous des noms mérovingiens tout hérissés de consonnes, avec l'air méfiant de l'avare qui laisse voir le coin d'un billet de banque, mais j'avais l'impression que lorsqu'il venait parmi nous, il émigrait d'une autre planète. Des brouillards l'enveloppaient. Sa vie présente et passée demeurait secrète. Plus tard, je devinai qu'il avait dû souffrir ; ses yeux surtout parlaient de déceptions terribles, son regard était fatigué, vaincu. Mais, semblable en cela à la plupart des fils, j'ignorais ce que contenait son cœur : c'était la nudité qu'il est défendu de découvrir.

Un soir de juillet, comme j'allais m'endormir, je sentis sa main se poser sur mes cheveux et sur mon front. « N'aie pas peur, me dit-il. Je suis venu te parler. » Il prit une chaise et s'installa à tâtons auprès de mon lit ; je l'entendis remonter ses manchettes par un geste nerveux qui lui était habituel. « Dans quelques jours, tu vas partir pour Chanteloup avec ta mère et ton cousin. Je ne

vous accompagnerai pas. » Sa voix s'étrangla en prononçant ces mots et il s'arrêta comme si on l'eût surpris en train de faire une chose honteuse. « Voilà, reprit-il. Tu es un grand garçon, tu vas avoir dix ans bientôt. Je peux donc te parler sérieusement. Souvent tu dois penser que je ne m'occupe pas beaucoup de toi. Non, je ne suis pas très gentil, comment dire? très aimant. » Il soufflait. J'étais aussi gêné que lui par ce discours et gardai le silence. « Ce n'est pas ma faute, continua-t-il. J'ai eu trop de soucis dans ma vie. Je voulais être heureux. Si je ne suis pas heureux, je ne peux pas être bon, comprends-tu? Mais toi, il faut que tu aies une belle vie, que tu travailles. Je voudrais pouvoir te donner de bons conseils, d'utiles conseils. »

Il parla ainsi quelques minutes, mais je comprenais mal ce qu'il me disait. La peur m'avait pris tout à coup, une peur déraisonnable, que je ne m'expliquais pas. Dans la lourdeur de la nuit d'été, les paroles de mon père avaient un son étrange, rauque et profond comme un râle ; quelquefois il approchait son visage du mien ; je sentais alors l'odeur de la brillantine qu'il se mettait sur les cheveux, et ce parfum épais et sucré me donnait une sensation d'écœurement. Peut-être eut-il une soudaine intuition du dégoût et de l'effroi qu'il m'inspirait, car au bout d'un instant il se rejeta en arrière et se leva. Mon silence le troublait. Il balbutia quelque chose et se tint immobile, indécis, puis, par un extraordinaire mouvement de tendresse qui m'étonna plus que tout le reste, il se courba en deux au-dessus de mon lit, effleurant de ses lèvres mes joues, mes bras, mes mains et jusqu'au drap qui me recouvrait.

La maison où nous passions les grandes vacances dominait la vallée de la Seine. Des rideaux d'arbres dérobaient en partie le fleuve à notre vue, mais il suffisait de trois minutes de marche pour atteindre une clairière d'où le regard embrassait d'un coup le vaste paysage. Je connaissais bien cet endroit. A peine les malles déballées, les volets repoussés contre le mur, j'y étais déjà, le cœur battant d'avoir couru si fort. La joie m'étreignait la poitrine. Tant de lumière m'obligeait à fermer les yeux et sous mes paupières je la voyais encore. Je m'étendais sur l'herbe comme si le ciel m'écrasait. La tête encore pleine des rumeurs de Passy, j'avais l'impression que le silence roulait sur moi ainsi qu'une onde. Cette heure

était la plus délicieuse de tout l'été. Elle me guérissait de ma tristesse ; j'oubliais l'ennui des classes, la mélancolie de mon père et notre sombre appartement où tout semblait pencher vers la tombe. Quelques semaines plus tôt, comme je rêvais sur je ne sais quel barbare problème, à la seule pensée des fleurs qu'on trouve dans les herbages et des cris d'oiseaux au cœur des arbres, de grosses larmes de chagrin roulaient sur mon cahier d'arithmétique. Et maintenant, j'avais ces fleurs sous mes mains et contre mon visage, et les oiseaux volaient au-dessus de moi en poussant des cris. J'éprouvais alors à quel degré de violence peut atteindre le seul plaisir d'exister.

Les surprises ne cessaient pas pour le regard qui voulait suivre, de l'endroit où je me tenais, le parcours indolent de la Seine. En aval de Chanteloup les grandes courbes qu'elle décrit s'interrompent brusquement, ici et là, comme si quelque abîme avait englouti le fleuve. Mais l'œil étonné retrouve un peu plus loin ce qu'un bois lui dissimulait. Il va ainsi, de bond en bond, perdant et redécouvrant la ligne plus ténue mais toujours brillante qui paraît le fuir. Je me livrais à ce jeu avec ravissement. Debout et les bras étendus, il m'arrivait de jeter au vent des appels dont la strideur imitait les chants éperdus des oiseaux. Le soleil, l'espace me donnaient le vertige. Je me laissais rouler sur la pente de la clairière en criant ; je riais sans cause. Ces transports me libéraient d'un excès de bonheur.

A la maison, les pièces, où le soleil n'avait pas pénétré depuis des mois, exhalaient une odeur de moisi dont je raffolais, parce qu'elle était comme une émanation des vacances et de la campagne ; je la cherchais, à mesure que l'air frais la dissipait, je la flairais partout ; certains canapés de peluche la gardaient pendant des semaines et j'appréhendais le moment où à force de la sentir je m'y habituerais.

La première nuit, je ne dormis pas. Il y avait trop de souvenirs d'étés passés pour dormir, trop de noms de routes et de bois que mes lèvres prononçaient tout à coup ; il y avait aussi trop de bruits à reconnaître, le timbre oublié de la pendule et les aboiements longs et tristes qui se répondaient d'un jardin à l'autre, après des minutes de silence. Mon lit était poussé au fond d'une

alcôve dont les portes s'ouvraient dans la chambre de Claude. Par crainte de l'éveiller je demeurai immobile jusqu'à l'aube, mais dès que j'entendis les remorqueurs sur la Seine et le sifflet qui comptait les chalands, je m'échappai de mon réduit pour aller glisser un regard avide entre les fentes des volets. Comment faire pour attendre 7 heures? Le soleil brillait déjà. Un merle se promenait avec insolence dans l'allée du jardin, sûr de n'être pas dérangé. Les lauriers dégouttaient de rosée, l'herbe était luisante. La chambre s'emplissait de l'odeur que la terre et les arbres envoyaient jusqu'à moi. Alors, n'y tenant plus, j'essayai d'ouvrir les volets ; je voulais tout cela, ce jardin, ces feuilles, cette vie ; une envie furieuse me prenait de toucher, de respirer, mais depuis les vacances dernières un lourd bras de lierre avait poussé en travers de la fenêtre et je réussis seulement en ébranlant le volet à secouer les plis bruyants de ce rideau noir.

Il me semblait que d'un coup de poing Claude eût vaincu cette résistance. Les choses lui obéissaient tout de suite, alors qu'elles paraissaient deviner mon impuissance.

Cette réflexion, je la fis en jetant les yeux de son côté. Les bras arrondis au-dessus de sa tête, il dormait si profondément que tout mon vacarme n'avait pu parvenir jusqu'à lui. La force même se montrait dans la plénitude de son sommeil. Rien ne troublait cette respiration heureuse. Je ne voyais pas ses traits, mais sur sa figure une tache plus sombre indiquait l'endroit où le sang avivait ses joues brunes. Un drap s'enroulait autour d'une de ses jambes, froissé et plissé comme ces étoffes que les sculpteurs grecs trempaient dans l'eau avant de les appliquer sur les membres de leurs modèles. L'autre jambe, longue et pleine, luisait dans la pénombre avec un reflet qui en dessinait les muscles, et sur la blancheur du lit elle paraissait presque noire.

Quelques minutes s'écoulèrent ensuite sans que je fisse un geste, et la tristesse où j'étais un instant plus tôt céda la place à un sentiment difficile à décrire. Je ne peux dire, en effet, comment mon impatience et mon ennui se muèrent tout à coup en autre chose où le plaisir avait sa part. Il m'était agréable d'être là. Était-ce le silence de l'aurore, le réveil loin de la ville? Cette pièce ne m'apparaissait plus comme une prison. Je la parcourus des

yeux avec une curiosité nouvelle, comme si j'allais y voir un spectacle extraordinaire et brusquement j'eus la sensation profonde qu'entre tous les endroits où je me tiendrais jamais, celui-ci ne s'effacerait pas de ma mémoire. Des années passeraient et je vieillirais, mais je reverrais toujours avec les mêmes yeux la chambre de campagne si simple et si secrète. Il n'y avait pas eu de spectacle, ou peut-être mon regard n'avait-il pas su le deviner, mais aujourd'hui encore, de passer près d'un laurier-rose ou d'entendre le pépiement d'un oiseau, je crois qu'il n'en faut pas plus pour que je me retrouve là, debout près des volets qui refusent de s'ouvrir, au pied du lit où dort un garçon brun.

Mon père mourut quelques jours plus tard. Ce fut mon oncle Émile qui nous apporta cette nouvelle, un matin que nous n'étions pas encore éveillés. Je ne sais comment il s'y prit pour l'annoncer à ma mère, mais elle jeta un cri que j'entendis de ma chambre, et le reste de la journée elle ne desserra pas les lèvres. La pauvre femme n'était pas faite pour supporter le poids d'un tel malheur. Elle pliait. Son regard allait de l'un à l'autre comme pour poser une question, la même question. Mon oncle dut l'aider à s'habiller. Je la vis descendre l'escalier, vêtue de toile mauve, son chapeau un peu de travers, avec l'expression, la démarche et les gestes indécis d'une femme qui a bu. Il n'était pas question de la faire manger. Elle était arrachée à elle-même et vivait une vie d'automate. Depuis des années, elle redoutait l'événement qu'elle venait d'apprendre. C'était pour cela qu'elle affectionnait le malheur, les églises tendues de crêpe. Son instinct la menait. Pour s'accoutumer à la mort elle s'était réfugiée à son ombre ; à présent la mort était là, elle-même, et elle ne la reconnaissait pas.

Il fut décidé que ma mère et mon oncle iraient seuls à Paris et que nous les rejoindrions le surlendemain. La cuisinière resterait avec nous. Nous étions tous assis à la salle à manger. Un air d'extrême ennui se lisait sur le visage de mon oncle. De temps en temps, il consultait sa montre en soupirant. Le seul train qu'on pût prendre partait à 4 heures du soir, et l'après-midi commençait à peine, mais il avait hâte de retourner en ville, d'enterrer son frère, de mettre un terme au cauchemar. Ma mère était habillée, comme si la voiture qui devait les mener à la gare attendait au bas du jardin. Son œil stupide s'attachait à des riens et ne les quittait pas. Claude la regardait en silence. Pour ma part, mon

cœur crevait d'amertume. Bientôt je quittai cette pièce étouffante et me dirigeai vers la clairière, afin d'y savourer mon chagrin dans la solitude. Mes vacances perdues, les prairies qui continueraient à verdoyer alors que je ne serais plus là, et la rue de Passy que j'allais revoir en plein été, tout cela présentait à mes yeux une sorte de perfection dans le malheur, qui me confondait. La mort de mon père passait au second plan et ne me touchait pas : c'était un événement dont les conséquences me fâchaient, mais qui en lui-même demeurait à peu près vide de sens. Comment pouvais-je m'affliger d'une chose qui s'était produite à quarante kilomètres de moi? Quelle réalité avait-elle? Changeait-elle la couleur du ciel, la chaleur de l'air? En y réfléchissant, la douleur de ma mère me semblait l'effet d'une illusion et je ne voyais rien que d'artificiel dans la mine consternée de mon oncle. Pris d'un désir obscur, je m'étendis la face contre le sol. Les brins d'herbe crissaient doucement en se froissant sous ma joue ; une odeur fraîche et forte pénétrait dans mes narines. Je fermai les paupières pour mieux respirer cette haleine de la terre. Un long quart d'heure passa et je ne bougeai point. Il me semblait que si je demeurais immobile sans ouvrir les yeux, les arbres, le ciel, les oiseaux oublieraient que j'étais là et qu'il se produirait alors quelque chose de singulier que je surprendrais peut-être. Déjà le cri des alouettes paraissait venir d'autre part, de plus loin. Très doucement, la terre elle-même se déplaçait sous mon corps, elle glissait en s'inclinant vers la Seine, et j'avais la tête plus basse que les pieds. Les entrailles serrées par le vertige, j'éprouvais la sensation de tomber. Cela seul était vrai. Il n'y avait pas d'enterrement, pas de train à prendre, pas de mort. Mes mains s'engourdissaient peu à peu et une petite pierre pénétrait dans mon genou gauche. Dans toute l'immensité du monde, rien d'autre n'existait.

La mort de mon père me fut une délivrance. Avec lui descendirent dans la fosse bien des parties inutiles de moi-même. Sans doute la piété filiale voudrait-elle que je parlasse autrement, mais la piété que n'accompagne pas une vive affection ressemble à une forme ennoblie du mensonge. Enfant, je supportais le poids de souvenirs qui n'étaient pas les miens. A toute heure je me retrouvais en mon père, et lorsqu'il nous parlait des horreurs du siège et de la Commune, ma mémoire se rappelait obscurément ces choses comme si je les avais vues de mes yeux. Par lui j'appartenais à une époque, grâce à Dieu, sans retour. Je grandis à l'ombre de Sedan. Puis tout s'évanouit comme un songe. Un cortège d'années terribles suivit mon père dans la mort et ma jeunesse commença.

Aux précautions dont on usa pour l'éloigner de la chambre mortuaire, un garçon plus intelligent que moi eût deviné qu'il s'agissait d'une fin violente. Il fallait être innocent comme je l'étais pour se contenter des réponses que me faisait mon oncle. Peut-être, si mon père avait vécu un mois de plus, se fût-il épargné le soin de se fracasser la tête, car la guerre éclata deux semaines après sa mort.

Le lendemain de l'armistice nous trouva installés dans un appartement de la rue de Vaugirard, presque au coin de la rue Férou. Trois petites pièces dont deux sur une cour, les moyens dont nous disposions ne nous en permettaient pas plus. La plupart de nos meubles avaient passé à l'hôtel des ventes ; ce qui restait encombrait nos deux chambres et la salle à manger. Ma mère s'affligeait de se voir réduite à la pauvreté ; c'était, si j'ose le dire, son chagrin de prédilection, car la mort de son mari s'enfonçait dans la nuit de la mémoire, mais la gêne où nous vivions maintenant était sans cesse présente à ses yeux. Lorsqu'elle faisait le ménage (nous n'avions plus de domestiques), des pensées que je jugeais puériles se lisaient dans son regard, aussi distinctement que si elle les eût écrites sur une feuille de papier : « Ce fauteuil que je pousse dans son coin, où il nous empêche de faire le tour de la table, occupait le milieu de notre salon, avec le petit guéridon d'acajou que j'ai dû vendre. Et cette chaise, j'en avais dix comme elle, au lieu de quatre. » Tout d'un coup, des larmes roulaient sur ses joues, et si je lui demandais pourquoi elle pleurait, elle me répondait qu'elle pensait à son cousin Georges, tué en Champagne, à la fin de 1916.

Claude s'était engagé à la veille d'un baccalauréat et achevait son service militaire à Mayence. Pas une fois il n'était venu nous voir pendant ses permissions et jamais il ne répondait aux lettres de ma mère. Cette attitude me confirmait dans l'opinion qu'il avait profité de la guerre pour s'enfuir de chez nous. De souvenir en souvenir, je remontais à la genèse de son projet, je comprenais maintenant des gestes, des regards qui m'avaient paru mystérieux. Sans doute, le premier repas de famille, le premier coup

d'œil jeté à nos murs, à nos meubles, le déterminèrent à nous quitter. J'imagine que l'idée lui en prit d'un seul coup. A la fois résolu et secret, il dut s'appliquer à ne rien trahir de ses sentiments et à briser son impatience, à se laisser embrasser ou semoncer par mes parents jusqu'au jour où quelque chose le délivrerait de l'un et de l'autre. Une telle fermeté de propos semblait au-dessus de son âge : je l'admirais. Pendant trois ans il avait su rester à l'écart, malgré les efforts de deux personnes pour l'attirer dans le cercle de leur petite vie. Ni mon père, ni ma mère n'avaient rien pu contre sa froideur et son silence. Il était passé près d'eux comme quelqu'un d'une race nouvelle.

D'abord il me manqua au point que j'en perdis le sommeil. Je refis toutes nos promenades. Dieu sait ce que j'espérais trouver, sinon tout ce que le souvenir traîne après lui de tristesse et de plaisir. Je rêvais des choses qui n'étaient pas arrivées, des conversations que nous n'avions pas eues, puis il me semblait tout à coup qu'un regard dur et moqueur se posait sur moi, et la honte m'envoyait le sang aux joues. A vrai dire, je n'avais nulle affection pour Claude, mais il m'étonnait. Lorsque je le voyais assis à côté de ma mère, je me demandais comment les mêmes termes généraux pouvaient s'appliquer à deux personnes si différentes. Dire seulement qu'ils étaient des êtres humains créait déjà un malentendu, car si ma mère représentait la race humaine, Claude, certes, venait d'une autre planète que la nôtre, et si c'était lui qu'on prenait pour type de ce que nous sommes, la raison m'obligeait alors à reconnaître que ma mère paraissait monstrueuse. Cependant j'étais issu d'elle ; mon cœur, mon cerveau, mes entrailles, elle les avait formés et nourris. Je voyais avec des yeux de la même nuance que les siens, et j'y découvrais parfois, en nouant ma cravate devant la glace, toute une variété d'expressions que nous possédions en commun, elle et moi. Ainsi la ressemblance entre nous allait plus loin qu'une simple analogie de traits ; il y avait quelque part dans mon esprit je ne sais quoi qui m'apparentait à elle. De telles pensées me soulevaient de fureur.

Peu à peu le souvenir de mon cousin s'effaçait de ma mémoire. J'étais à l'âge où l'on oublie le plus volontiers son enfance, quitte à la retrouver plus tard, lorsqu'elle a pris le halo du passé. Claude

appartenait à un monde évanoui et quelques mois suffirent pour me rendre incompréhensible le désir de le revoir. J'achevais ma troisième. L'austérité des temps m'avait inspiré le goût du travail et me donnait l'illusion d'être un homme. Je me sentais vieux au seul moment où cela peut paraître agréable : à quinze ans. Toute la gravité ridicule de cet âge, je l'avais. La vie se dérobait à moi derrière les pages de mon livre.

Par froideur naturelle, j'étais chaste. Il ne s'agissait en aucune façon d'une contrainte que je m'imposais. L'idée seule que la vertu pût consister à vaincre des passions charnelles me semblait déraisonnable, parce que ces passions même demeuraient pour moi aussi peu réelles que des formules d'algèbre. Les gestes de l'amour, dont je savais quelque chose, revêtaient à mes yeux un aspect non coupable, mais tantôt comique et tantôt sinistre. Il y avait dans ces jeux trop de choses empruntées à la mort, trop de fureur, trop d'agonie. Pourtant les hommes cherchaient leur mystérieux plaisir avec une patience qui me surprenait ; ce qu'on appelle faire la cour à quelqu'un mettait la limite à mes étonnements : des heures, parfois des journées de supplications, de ruses ou de promesses, un long et ennuyeux labeur pour atteindre à ces quelques minutes d'un incompréhensible délire. L'humanité entière me paraissait en démence.

Il m'arrivait quelquefois de me promener au Luxembourg ; les jours de mauvais temps surtout, à la fin de l'automne, la tristesse des longues allées nues agissait sur moi comme un charme. La pluie même ne me rebutait pas ; elle ajoutait à la beauté du parc les avantages de la solitude. Je me souviens qu'un jeudi de novembre, j'étais assis sur un banc de pierre, dans l'avenue qui aboutit à la rue de Vaugirard. Avec une branche que j'avais ramassée à terre, je m'amusais à retourner les feuilles brunes et jaunes qui jonchaient le sol autour de moi. Sans doute avait-il plu dans la nuit car il montait de ces feuilles une odeur pénétrante qui semblait le parfum même du souvenir et de la mort ; cette circonstance a pris sa place dans ma mémoire à cause d'un fait dont elle fut en quelque sorte l'annonciation. Depuis quelques minutes, je me laissais aller au cours indolent de mes pensées, quand un bruit me fit tourner la tête et je vis venir vers moi mon oncle

Émile. Il marchait en traînant un peu les pieds et les feuilles faisaient autour de ses pas une sorte de murmure qui imitait le ruissellement de l'eau. Ce n'était pas la première fois que je le voyais ainsi au Luxembourg. La guerre et d'autres soucis dont il ne parlait pas accusaient chez lui un penchant à la mélancolie que sa gaieté dissimulait jadis assez bien, mais je fus frappé, ce jour-là, moins de son air vieilli que d'autre chose plus difficile à définir. De loin on l'eût pris pour un pauvre, impression qui n'était pas due à ses vêtements, mais à la façon dont il les portait. J'avais déjà observé ce trait sans me l'expliquer lorsque je compris brusquement qu'à cet aspect misérable répondait une vérité d'ordre spirituel. Mon oncle venait de m'apercevoir et me regardait. J'eus alors la révélation de ce que l'âge peut faire à un homme : il le dépouille.

— Je te cherchais, me dit-il, un instant plus tard. J'étais passé chez toi. Ta mère m'a dit que je te trouverais par ici. Ne reste pas assis sur ce banc.

Je me levai. Nous remontâmes l'avenue en silence jusqu'à la terrasse en hémicycle. Là mon oncle s'arrêta et hocha la tête comme s'il répondait à une question. Il s'était posté près d'une des statues qui surveillent le Sénat et les jardins déserts, et appuya une épaule contre le socle avec un mélange de résolution et de lassitude.

— Voilà, fit-il. Je me suis promis de ne pas dépasser cette statue sans t'avoir parlé. Ce que j'ai à te dire ne doit pas te faire de peine et te servira peut-être de leçon.

Il souffla, détournant la tête devant mon regard. Sa barbe grise, coupée ras, cachait mal la chair jaune et maigre des joues. Du sourire d'autrefois il restait, aux coins de la bouche, deux rides profondes qui ne parlaient plus que d'amertume.

— Il s'agit de ton père, reprit-il brusquement. Tu ne l'aimais pas. Ne me dis pas que tu l'aimais. D'ailleurs, il était difficile à comprendre. Dommage qu'on ne connaisse ses parents que lorsqu'ils commencent à vieillir, à perdre ce qui faisait d'eux des êtres humains. Pour savoir ce qu'était ton père dans sa jeunesse, il ne suffirait pas de rajeunir de vingt ans l'homme que tu as connu. Non. De toute façon, il était autre. Il est devenu tout d'un coup quelqu'un que j'aurais pu appeler : Monsieur, comme un étranger.

Mais à vingt-cinq ans personne n'était plus gai, ni, je crois, plus heureux que lui. Je te préviens que je ne te parle plus comme à son fils. Ta mère voudrait te laisser croire aux mensonges que nous t'avons dits le jour de sa mort. Elle trouve que c'est respecter sa mémoire, elle veut que tu l'imagines comme une sorte d'automate sans passions, un être enfermé dans ses livres. Tout cela n'est pas vrai. Peut-être as-tu deviné comment il a fini?

Je n'eus qu'à lire sur ses lèvres et dans ses yeux le mot qu'il allait prononcer :

— Par un suicide?

Il ne répondit pas ; cette parole sembla réveiller en lui un souvenir d'une précision extraordinaire et je vis trembler sa tête comme s'il eût reçu un choc.

— Tu ne peux pas savoir ce que c'est que la mort, dit-il tout d'un coup avec une sorte de brutalité dans la voix qui me parut plus horrible que la révélation dont il m'accablait. Ton père s'était couché sur son lit pour se faire sauter la cervelle, oui, tout habillé. La dernière chose qu'il a dû voir, c'étaient les cheminées de la maison en face de la vôtre, dans la rue de Passy ; le dernier bruit qu'il a pu entendre, le grondement des tramways et des voitures qui passaient sous sa fenêtre. Sur son visage, un air d'étonnement... cela ne dit rien et pourtant j'en ai rêvé pendant des mois. Il donnait l'impression de n'avoir pas compris, d'avoir été joué.

Il s'arrêta. Au-dessus de lui, une Diane arrondissait un bras et menaçait le ciel de son arc. Mon oncle ne me regardait pas. Ses yeux fixaient un point au fond d'une allée comme si d'entre les arbres quelqu'un dût venir vers lui. Sa bouche s'ouvrit pour articuler une phrase dont je n'entendis rien. Puis il se mit à parler mais d'un ton si bas qu'il était difficile de le suivre. Depuis quelques instants sa pensée l'avait entraîné loin de moi et j'écoutais le monologue d'un homme qui se croyait seul.

— Il faisait chaud dans cette chambre, lorsque je l'y ai trouvé. La fenêtre était à moitié ouverte. Un air lourd et chargé d'orage flottait autour de lui. J'ai dû chasser une mouche qui bourdonnait à ses tempes. Sa main n'était pas encore froide, je l'ai tâtée comme une main de malade, je l'ai désarmée, j'ai fait tout cela avant de comprendre qu'il était vraiment mort. Et plus je regardais son

visage plus il s'éloignait de moi, je le voyais dans un vertige, je me penchais sur lui, tout à coup il revenait à moi comme du fond d'un trou, et je reculais. Plusieurs fois la pensée m'est venue que ce n'était pas lui. Je n'arrivais pas à le reconnaître ; il ne se ressemblait plus et brusquement cette ressemblance reparaissait, puis de nouveau je le perdais. C'était comme une lumière qui s'allume et qui s'éteint sans raison. J'ai cru que je devenais fou. Ce visage changeait sous mes yeux.

Un geste que je fis lui rappela ma présence ; il eut l'air d'un homme qu'une surprise arrache à son ivresse.

— Hein? Tout cela est pénible, oui, trop pénible, mon petit. Je ne sais pas pourquoi je t'en parle ainsi. Le lendemain, comme j'examinais des papiers dans son secrétaire, j'ai trouvé des lettres, des notes, une sorte de journal qu'il tenait irrégulièrement dans les derniers mois de sa vie. Pendant près d'un an il a songé à son suicide. Trois fois il en a déplacé la date, enfin il a choisi l'époque des grandes vacances qui lui permettait de vous éloigner de Paris, toi, ta mère et ton cousin. Et sais-tu pourquoi il s'est tué? Toutes les idées que nous nous formions de lui étaient fausses. A quarante-huit ans il s'est épris d'une femme qu'il avait suivie dans la rue. Après bien des efforts, il finit par apprendre son nom et réussit, par l'entremise d'un client qui la connaissait, à se faire présenter à elle. Ce n'était pas une mauvaise femme, mais elle manquait de générosité et certaines paroles trop chaleureuses de ton père le lui firent prendre pour un imbécile. Les demandes du pauvre homme furent accueillies par un rire qui le ravagea. Si jamais tu lis son journal, tu comprendras que la mort est la seule limite imposée à la souffrance humaine. Sans doute le refus de cette femme n'était-il qu'un jeu, mais en face de subtilités de ce genre ton père était démuni. Pour lui les mots n'avaient qu'un sens. Par faiblesse il retourna chez elle et ne résista pas au désir de discuter ; il l'irrita et, faute plus lourde, joignit à ses arguments des supplications qui le perdirent. Je ne crois pas qu'il l'ait revue plus de trois fois. Il essaya de l'oublier, mais il était atteint. Le temps et la réflexion aidant, cet échec prit à ses yeux des proportions démesurées et sa mélancolie lui fit voir dans une aventure cruelle, mais banale, le signe même d'une vie manquée. Peu à peu,

il sombra. L'idée du suicide s'installa dans son cerveau et ne le quitta plus. Deux fois la résolution lui fit défaut, puis je ne sais quel contretemps lui rendit courage ; il suffisait de peu de chose pour le jeter dans un excès.

Je sus gré à mon oncle de s'arrêter là et de me laisser partir ensuite, sans un mot d'adieu. Son récit m'avait déplu. Je lui en voulais de même que j'en voulais alors à tous ceux qui ramenaient le passé du fond de l'oubli, comme un noyé qu'on repêche. Ce passé-là, surtout, que n'aurais-je donné pour ne pas le connaître ! Si la tombe abritait un mensonge, en quoi pouvais-je en souffrir? D'où venait ce besoin de révéler une vérité inutile? Je haïssais cette triste et médiocre histoire sur laquelle planait le regard meurtri d'un pauvre homme vaincu. Pour moi, la vie commençait à l'heure qui me tirait de mon sommeil ; le travail souterrain de ses racines ne m'intéressait pas. Tout mon être moral penchait en avant, vers un avenir où le passé ne ferait point jouer ses ombres, où la voix et le regard des morts ne m'atteindraient plus.

Près de deux ans s'étaient écoulés et je préparais mon second baccalauréat lorsque, sans transition apparente, ma vie prit une tournure que je n'attendais pas. Tout ce qui dormait en moi subit un réveil d'autant plus brusque et violent qu'il se produisait tard. Des êtres que j'avais vus jusque-là d'un œil inattentif disposaient, sans le savoir, de ma tranquillité. Un visage aperçu dans la rue me poursuivait tout le long du jour, embelli de tout ce qui me séparait de lui, et comme nimbé par mon désir. Je rentrais chez moi dans un état qui tenait à la fois de l'exaltation et de la langueur. Une joie folle s'emparait de moi tout à coup, sans raison, comme l'accès de mélancolie où je tombais ensuite. Le monde changeait sous mes regards, et moi-même. S'il est vrai qu'on souffre en naissant, l'image d'une seconde naissance n'en sera que plus juste pour décrire ma transformation. L'homme naquit en moi dans des larmes d'angoisse. Le jour, j'étais mené çà et là par une passion décevante qui mettait la proie sur mon chemin sans me donner l'audace de la saisir, et je retrouvais dans mes nuits les fantômes appelés par ma faim.

Un des rêves qui me visitaient le plus familièrement à cette époque est demeuré dans ma mémoire jusqu'en ses moindres circonstances. On ne peut parler de tout, mais puisqu'il s'agit du seul sujet dont j'aie une connaissance absolue, autant le rendre intelligible. C'est une bizarrerie de mon esprit de ne croire à une chose que si je l'ai rêvée. Par croire, je n'entends pas seulement posséder une certitude, mais la retenir en soi de telle sorte que l'être s'en trouve modifié. Aussi, quelque insignifiante qu'elle soit, cette certitude vient toujours se mêler à mes pensées, mais il faut qu'elle pénètre en moi par la porte énéidienne qui livre passage aux songes véritables.

Un après-midi de juin, comme je sommeillais, je me vis tout d'un coup dans une chambre inconnue. N'était un lit monumental

qui en occupait le fond, cette pièce de dimensions grandioses eût été vide, mais, je ne sais comment, l'absence de meubles donnait une impression de faste. Un fleuve de lumière et d'air tiède inondait l'espace entre des murs d'une blancheur éclatante. Par la fenêtre ouverte arrivait jusqu'à moi un son merveilleux, magique. Sans doute bâtissait-on dans le voisinage, assez loin cependant pour que le bruit de ce travail ne fût qu'une espèce de murmure sonore. Ou plutôt, je crois que la chambre où je me tenais devait être au dernier étage d'une haute maison, en bordure du Champ-de-Mars, si bien que les cris des scies perdaient de leur strideur en s'élevant dans le ciel et que le fracas des machines, atténué par la distance, semblait le bourdonnement de monstrueux insectes. Mais cette rumeur où je reconnaissais l'activité des hommes, un autre son la dominait, si profond, si dur et si grave que jusqu'au fond de ma poitrine j'en ressentais un frémissement et un choc. Peut-être de lourds marteaux heurtant des poutres de fer produisaient-ils ces vibrations retentissantes, mais pour moi quelqu'un venu des régions inhumaines faisait entendre la voix géante du destin.

Sur le lit reposaient deux corps nus. Étendus côte à côte, dans la plus grande immobilité, leurs mains seules se touchaient par les extrémités des doigts. De temps en temps, il flottait sur les paupières et le front des dormeurs l'ombre d'un geste invisible. J'admirais en silence leurs membres déliés et robustes et la respiration heureuse qui enflait leur poitrine et creusait leurs flancs. Aucun effroi, aucune pensée contraire ne les faisait tressaillir. Cette chair lisse qui recueillait la lumière connaissait de la souffrance l'idée seule qu'en peut donner le plaisir. Ces lèvres entr'ouvertes n'avaient jamais supplié ; pas une larme n'avait alourdi les cils dont l'ombre palpitait quelquefois sur leurs joues. Mon cœur se mit à battre. Il existait donc une chose que la tristesse n'effleurait point. J'en avais le spectacle sous les yeux. Le bruit du fer montait autour de moi comme un flot et se confondait avec les pulsations de mon sang. Une veine tremblait au cou des dormeurs. Je regardai plus attentivement les deux corps : j'étais l'un et j'étais l'autre. Oui, la joie qui les parcourait ainsi que deux courants animés d'un mouvement sans fin, c'était en moi qu'elle trouvait sa source. Mon seul cœur envoyait la vie jusqu'au bout de ces

doigts qui s'emmêlaient. Alors, dans le tumulte et la lumière, je fus saisi d'une émotion si violente qu'elle sembla m'arracher l'âme, et je me réveillai en nage.

Ce rêve m'instruisit mieux sur ma vraie nature que toutes les méditations et tous les gestes dictés par mon désir. Je sus que j'étais voué aux sens. Ainsi apparaissaient les premières limites imposées à mon être. J'en éprouvai moins d'humiliation que de

plaisir, car ma vanité était si forte que je trouvais un bonheur presque égal à m'abaisser qu'à m'élever.

Cette découverte que je fis de moi eut pour premier effet de compromettre mes études. Deux fois de suite je manquai un examen des plus simples. Ma mère n'y comprenait rien. Certaines cases du cerveau se ferment chez beaucoup de femmes par le seul fait qu'elles ont un fils ; la faculté d'imagination s'obnubile. Je voyais la pauvre femme verser ses petites larmes sur le rapport du proviseur pour me demander ensuite d'une voix brisée ce que cela voulait dire. Et comme pour accentuer le comique du malentendu, elle passait la main sur mon front et parlait d'aller consulter un docteur.

Je crois que je n'étais pas ce qu'on appelle un bon fils. D'abord je n'avais pas les sentiments qu'il faut pour cela. Lorsque, par un subit mouvement de charité, j'essayais de me montrer aimable envers ma mère, elle ne s'en apercevait jamais. Seule ma mauvaise humeur faisait impression sur elle. Mes prévenances la trouvaient distraite, alors que mes haussements d'épaule et mon ton rude la réveillaient aussitôt : elle se tournait, lançait un coup d'œil vers moi et, reconnaissant une des causes habituelles de son chagrin, la saluait d'une explosion de reproches. Peu à peu, je cessais de lutter contre mon naturel : la partie devenait inégale. Mes efforts se bornèrent à observer le silence, à ne pas ricaner, à quitter la pièce sans faire claquer la porte. Cela non plus, ma mère ne m'en savait pas gré : elle nommait bouderie cette victoire sur mon impatience et me reprenait avec des paroles qui fomentaient dans mon cœur une colère dévastatrice. Malheureusement, aucune de ses faiblesses ne m'échappait. La plus irritante était le manque de mémoire qui lui faisait oublier mon nom ; elle le cherchait comme à tâtons, dans les ténèbres du caveau de famille. « Pierre, Emmanuel, Jean, Marc... » Il fallait qu'elle procédât à l'appel de tous ses morts avant de me trouver. Je ne pouvais souffrir ces accès d'amnésie. Il me semblait que, perdu dans une foule brumeuse, je n'existais plus moi-même. « Denis, criais-je, excédé, Denis, maman, je t'en supplie. » Alors elle me regardait avec désespoir et gémissait de ce que je ne l'aimais plus.

Tout ce que ma vie comportait de tristesse et de contrainte,

ma mère le représentait à mes yeux, avec le mélange de vague et de précision qui caractérise certaines statues allégoriques. Je veux dire par là que des jours entiers elle était simplement ma mère, une petite femme qui vieillissait trop vite, et tout à coup, elle faisait sans le savoir un geste qui résumait tout mon ennui. Entre elle et les petites pièces étroites que nous habitions il s'établissait un rapport comme de la chair à l'âme. Lorsqu'elle était sortie son ombre flottait de chambre en chambre autour de moi et gâtait ma solitude.

Rien ne me ravissait alors comme de m'abandonner à des rêveries sensuelles qui m'entraînaient dans un monde extraordinaire. Le souvenir d'un visage aperçu dans la rue formait le point de départ d'une aventure fictive, mais délicieuse. Cependant, bien que cette habitude n'intéressât que l'esprit, je devenais difficile. L'appartement de la rue Férou n'était pas propice à mon plaisir. Je choisissais avec soin l'endroit d'où je quitterais terre et il me répugnait de prendre mon vol, si j'ose dire, parmi tant de choses médiocres qui me rappelaient mes attaches.

J'affectionne encore tout particulièrement les lieux où la vie apparaît sous un aspect irréel... A deux pas plus loin elle reprend les formes que nous lui connaissons trop, mais là, en ce point d'élection, elle a quelque chose de douteux qui l'apparente au rêve. Son charme vient pourtant de ce que n'étant plus tout à fait la vie elle n'est pas, à vrai dire, le rêve.

Un jour de juin que j'achetais une tête de plâtre chez un mouleur du quartier, je m'épris si violemment de sa boutique que je dus faire effort pour m'en éloigner. Avais-je pu passer si souvent devant elle sans la voir? Peut-être n'étais-je alors pas mûr pour la passion dont les premiers élans m'ébranlaient aujourd'hui. Le lendemain et les jours suivants me retrouvèrent au même endroit. Je donnais les raisons les plus compliquées pour rester là. Un parent me priait d'acheter le moulage d'une statue dont le nom m'échappait, mais qu'il me suffirait de voir pour la reconnaître. N'y avait-il pas d'autres moulages, un atelier où l'on pût me conduire? Je pressentais, en effet, l'existence cachée d'autre chose. Ma ruse d'écolier réussit. J'avais affaire à une bonne femme qui me livra la clef d'un magasin où des moulages, trop grands pour être exposés dans la boutique, attendaient qu'une commande les envoyât

dans une classe de dessin ou au fond d'un musée de province.

Le cœur serré, je traversai une cour silencieuse et, descendant quatre ou cinq marches, pénétrai dans une pièce obscure et humide.

D'abord je ne vis rien que d'attendu. Au centre du magasin,

trois grandes tables, posées les unes sur les autres, supportaient le poids d'une centaine de bustes. La mythologie s'y mêlait à l'histoire. L'épaule nue d'Apollon touchait l'agrafe impériale de Domitien ; mais c'était une foule dont les éléments restaient distincts. Quelque chose les séparait : chacun vivait d'une passion qui n'échauffait que lui. Bacchus dans sa mollesse et Trajan dans sa gloire ne se connaissaient pas, bien que de l'aube à la nuit un

long regard interrogateur tentât de les unir. A force de les examiner, je compris que la vie peut se traduire d'une manière qui n'est pas apparente au premier coup d'œil. Ils ne respiraient pas, mais ils écoutaient. Chez eux l'attention remplaçait le souffle. Si le murmure de la rue ne parvenait pas à leurs oreilles, des pensées secrètes menaient leur bruit en dedans d'eux-mêmes.

Cependant, comme je faisais le tour du magasin, et mes yeux s'accoutumant à la pénombre, je vis tout à coup un spectacle qui m'arracha un cri. Cette cave abritait l'Olympe. Près de vingt statues attendaient mon regard, rangées contre un mur noir d'où elles semblaient sortir.

Ce que d'autres ressentent sous le ciel de l'Acropole, je l'éprouvai là. Les visions incertaines de mes rêves prenaient corps et pendant l'espace de quelques secondes je me connus exactement, quitte à oublier par la suite ce que cette révélation m'apprenait. Les mots rendraient mal l'espèce de joie épouvantée qui m'agita, mais, la pénombre aidant, j'imaginai sans peine les transports d'un cœur dévot dans un temple où s'accompliraient des mystères. Une émotion vague et puissante me souleva devant ces dieux qui ne me voyaient pas. Leur beauté me foudroyait. Un ciel mythologique s'ouvrit à mes yeux et me frappa d'horreur, mais cette horreur même je l'adorai. Si l'on pouvait vendre son âme, j'aurais, en cette minute, fait bon marché d'une éternité bienheureuse pour que ce monde de plâtre s'animât d'un coup. Sa colère m'eût ravi. Quelles tortures j'eusse appelées sur moi !

Je crois que dans l'émerveillement du désir, je m'enhardis à toucher ces membres, à les entourer de mes bras, et sur ces visages sans regard et ces poitrines où rien ne battait, je portai des mains tremblantes.

Le froid consentement de ces corps me surprit plus encore que l'extravagance de ma conduite. J'aurais compris que la vie leur fût donnée, non en échange de mon âme, mais à seule fin de me repousser. Qu'une beauté aussi prodigieuse demeurât sans défense me parut inexplicable. Ce n'était pas le moins étrange des sentiments qui me troublèrent ce matin-là et, cédant à une fausse honte, j'abandonnai Bacchus aux formes indécises, Apollon chaste et colère, et Diane, éternellement chasseresse, inviolée.

Vers cette époque se place la première aventure où la vie et mes rêves essayèrent de se joindre. Je ne sais plus si c'était avant ou après la visite au magasin de moulages. La mémoire me faut. J'aurais dû conserver les petits carnets d'un sou dans lesquels je notais alors tant de choses qu'on n'ose pas écrire. Je les ai brûlés à la suite d'un démêlé de conscience (comme si l'on pouvait abolir ce qu'on répudie), mais il m'en est resté, tout au moins, le goût, le souci de dire vrai. La guerre avait pris fin depuis quinze mois et je préparais mon baccalauréat pour la troisième fois ; la date, l'heure m'ont fui et avec elles plusieurs détails que je regrette.

Un camarade, qui s'était lié avec moi, moins par sympathie que par curiosité, me proposa, un jour, une excursion dans les bois du Raincy en compagnie de sa cousine. Par faiblesse j'acceptai, mes paroles démentant sans cesse la force que je sentais en moi.

Remy ne m'inspirait pas d'amitié. Je subissais sa conversation et ses confidences par politesse et parce que tout ce qui n'était pas mes désirs me semblait d'un ennui égal et également inévitable. Il le savait, je crois, et se piquait au jeu. C'était un garçon brutal et rusé qui ne souffrait pas qu'on lui résistât, mais comme ses poings ne m'effrayaient guère, il avait recours à de grossières gentillesses pour m'amener à lui obéir. Des livres ouverts, glissés sous le pupitre au bon moment, faisaient de moi son obligé.

Je fus exact au rendez-vous, irrité pourtant de me plier aussi docilement à la volonté d'autrui. Nous étions convenus de nous rencontrer dans un café, puis d'aller ensemble chercher sa cousine. A son sourire un peu mystérieux, je compris qu'il exultait de me voir ainsi, rétif et consentant à la fois, car une réussite trop facile lui eût gâté son plaisir. Il poussa même l'amour de la diffi-

culté jusqu'à m'avouer son propos et me le présenta sous un jour défavorable : « Elle est très vive, très fière, dit-il. Attends-toi à recevoir une gifle. » Un sourire cruel vint brider son œil qu'il avait petit et tiré vers la tempe. En ce moment, son visage me parut si déplaisant que je méditai de rentrer chez moi. Son nez camus, sa bouche trop rouge et jusqu'à ses dents pourtant fort blanches, tout en lui faisait violence aux idées que je formais de la beauté. Et que sa laideur était provocante ! Que d'orgueil dans cette prunelle bleue !

Nous étions un peu en avance. Tout le long des rues qui nous menaient chez sa cousine, il me prodigua ses conseils avec une franchise et un cynisme calculés pour me gêner. Je rougissais facilement. Tout ardent que j'étais, certains mots me semblaient impossibles à dire et pénibles à entendre ; c'étaient ceux-là dont il parait son discours.

Enfin nous arrivâmes, moi, le cœur faillant, lui, joyeux et affairé comme un démon. Il me présenta à une jeune fille dont je ne vis pas distinctement le visage, ébloui que j'étais par mon émoi. La surprise la rendit muette. Je me souviens qu'elle était prête à sortir. Son regard étonné se posa sur Remy d'abord, sur moi ensuite. Je dus alors faire mine de partir, car il me retint par le bras. Ici commença à paraître la trame de ses mensonges et je me sentis le personnage d'une farce destinée à le divertir. Il ne fut plus question d'aller au Raincy et quinze minutes plus tard, sur le plus futile des prétextes, nous nous trouvions chez lui.

Je compris alors, et malgré moi j'admirai toute la férocité de ce collégien. Andrée — aucun lien de parenté ne l'unissait à Remy — obéissait à son prétendu cousin avec la servitude de l'amour. Sensiblement plus âgée que nous, elle contenait assez bien son dépit de me voir là, mais je la devinais toute ravagée de honte. Un coup d'œil que je lui lançai à la dérobée me plongea dans l'étonnement. C'était la première fois que je la regardais. Mon trouble se dissipait et je la voyais, je crois, telle qu'elle était dans l'ingrate lumière d'un ciel terne : on n'aurait pu rêver un visage plus beau.

La perfection de ses traits ne fut pas ce qui me frappa le plus, mais bien une expression singulière que je n'ai connue à personne d'autre. Peut-être le mot *inhumain* conviendrait-il pour la définir,

s'il ne donnait l'idée d'une nature froide et dure ; or tout n'était que douceur dans le regard de ses yeux gris et le chagrin même n'effaçait pas le sourire errant sur ses lèvres. Sa beauté la séparait de nous et la plaçait comme par-delà les frontières terrestres. Pour le coup, les exagérations des poètes me parurent justes. Il n'y a qu'un mode pour parler de la grâce physique lorsqu'elle atteint ce degré. Le genre précis trahit son modèle ; seules de lyriques allusions retiennent quelque chose de cette vive clarté.

Je considérai Andrée avec les yeux d'un avare que sa passion travaille. Remy qui nous observait d'un air ironique, mais fort attentif, s'aperçut de l'intensité de mon regard. Par une méprise assez courante, il prit pour de la colère ce qui n'était que du désir et me fit un signe auquel je ne répondis pas. L'impression de jouer la comédie me quitta ; brusquement je passai d'un plan à un autre et d'un mensonge trivial à une réalité qui m'étreignait le cœur. En voyant ces joues où roulaient des larmes, ces paupières ombrées de cils noirs, tout ce visage lisse et frais, incliné vers le sol, les ignobles conseils de Remy me revinrent en tête. Ce souvenir me brûla le sang. Se pouvait-il qu'il n'eût pas menti?

Quelle preuve me fallait-il donc? La présence d'Andrée m'instruisait trop bien de l'empire qu'elle subissait. Si vraiment elle était aussi fière que le disait Remy, elle devait mortellement souffrir de l'humiliation qu'il lui infligeait. Depuis notre arrivée, elle n'avait pas une fois levé les yeux vers lui, mais, mise au supplice par le regard que je posai sur elle, elle se tourna de mon côté et m'envisagea d'un air si désespéré que j'en fus ému ; sans oser formuler sa prière, elle me conjurait de partir. Je lus dans ses traits tout ce que le cœur peut contenir de tristesse. Le désir de lui plaire fut plus fort que celui de rester ; après une courte hésitation je me levai et quittai la pièce.

Remy me rejoignit dans l'antichambre.

— Tu as envie d'elle? me demanda-t-il.

Je ne répondis pas. Il se mit devant la porte pour m'empêcher de sortir. Son visage prit une expression de sauvagerie qui fit de lui un homme. J'entrevis tout à coup quelles étranges passions le mèneraient plus tard.

— Elle est belle n'est-ce pas? continua-t-il d'une voix sèche

que je ne connaissais pas. Elle m'obéit. Tu as vu, elle est là parce que je le lui ai dit. La maison est vide à présent. Mon père est en voyage. J'y fais ce que je veux. Tu as vu...

Son œil clair se fixa durement sur moi, comme pour guetter jusqu'à la moindre palpitation de mes muscles.

— Tu as vu? Elle pleurait. Et toi, et toi...

Je sortis. A peine eus-je tiré la porte que je regrettai ce geste. Il pouvait être 3 heures, du moins faisait-il encore jour. Par un vitrage blanc et opaque dont l'escalier me cachait la partie supérieure, une lumière s'épandait comme le reflet d'une nappe de neige. Je fis quelques pas devant la porte, puis je m'assis sur le tapis qui recouvrait les marches. Une douleur inconnue me courbait en deux. J'en éprouvai d'abord une grande surprise, mais au bout d'un moment je compris que c'était la forme physique que prenait une souffrance morale. Pour endormir cette torture, je me couchai par terre, comme un chien, et c'est alors qu'une sorte d'ivresse s'empara de mes sens. Le palier où j'étais pencha à droite, puis à gauche, ainsi que le pont d'un navire. Je sentis contre mon visage, dans une odeur de poussière, un courant d'air qui venait de dessous la porte ; pour me trouver de l'autre côté de cette porte, j'aurais volontiers donné ma vie. Sans doute, il suffisait de sonner, mais sonner était la seule chose au monde que je ne pusse pas faire. Je me relevai et m'assis, la tête contre les barreaux. Tout chavirait ; mon cerveau ne m'obéissait plus : je ne réussissais pas à suivre une idée, à former un plan. J'eus l'impression que le jour déclinait ; mais non, ce quelque chose de spectral qui descendait dans l'air n'existait pas au-dehors de moi. A cet instant qui précédait la venue d'une nuit épaisse et totale, une sorte d'éclair déchira l'obscurité. Il me sembla que ce trait fulgurant me trouait le crâne, d'une tempe à l'autre, derrière les yeux et pendant l'espace de quelques secondes je vis comme une réalité une scène peut-être imaginaire. Ce qui se présentait à mon esprit se présenta aussi à mes yeux. Dans un transport de désir, tout mon être supplicié par la privation ne fut plus qu'un regard pour qui un mur n'existait pas, et je vis l'enlacement de deux corps ennemis, la terreur mêlée à la joie. Presque aussitôt la nuit se referma sur moi

Quatre ou cinq jours plus tard, j'ôtai des mains de ma mère qui allait l'ouvrir une lettre tournée à peu près comme il suit :

« Vous êtes sans doute la dernière personne à qui je devrais demander conseil. Trouvez-vous cependant, demain, vers 5 heures, à la grille du Luxembourg qui fait face à la rue de Fleurus. — A. »

Elle ajoutait en post-scriptum : « Croyez bien que j'ai hésité à vous écrire. »

Cette lettre était une prière et voulait être un ordre. L'écriture m'en parut vaniteuse et le ton impertinent, mais elle raviva en moi un tourment qui sans cela se serait apaisé peu à peu. Je pensais que la souffrance dût s'user, se consumer d'elle-même jusqu'à la cendre, et le pouvoir de ces quelques lignes me surprit comme une révélation sur mon propre cœur.

Ma première pensée fut une sottise inexplicable : aller trouver Remy et lui montrer cette lettre. Depuis le jour où il m'avait mené chez lui avec Andrée je me tenais éloigné du lycée et nous ne nous étions pas revus. Et voici que brusquement je ne lui en voulais plus. Ma rancune tombait sans motif raisonnable. Seul le souvenir de ses cruautés m'empêcha de céder au mouvement qui me poussait vers lui. J'imaginai quel sourire viendrait retrousser sa lèvre, quel pli se formerait au coin de ses paupières en lisant ce billet. Il se moquerait de moi et d'elle. Ou bien, sur son visage avide et féroce se répandrait cet air sérieux qu'il avait lorsqu'il me barrait la porte et que sa colère m'enveloppait comme la chaleur d'un feu. Je me jugeai fou de songer à lui ; c'était vers elle qu'il fallait courir.

Ma mine blême arracha un cri à ma mère qui me crut malade. A ce moment, elle me parut si loin de moi que je m'étonnai qu'elle ne fût pas morte. Ses questions n'avaient plus de sens. A qui par-

lait-elle? Pourquoi me secouait-elle par le bras? Je l'écartai et me sauvai nu-tête dans la rue.

Il n'y avait qu'une centaine de mètres de chez nous à l'appartement d'Andrée. Je les parcourus dans un état difficile à décrire, parce que je ne savais plus si je devais être heureux ou malheureux. Parfois il me semblait que je me replongeais dans une sorte de songe de douleur, puis mon cœur s'allégeait tout à coup ; je ne mettais alors aucune limite à mon espoir.

On m'apprit chez Andrée qu'elle était sortie. Sans doute mon air hagard inspira-t-il cette réponse. Je réfléchis ensuite que j'avais été bien sot et bien imprudent de monter et qu'Andrée m'en voudrait à coup sûr. De toute manière, je résolus d'attendre la jeune fille dans la rue, à la terrasse d'un café d'où je pouvais surveiller l'entrée de la maison.

Les trois quarts d'heure qui s'écoulèrent ensuite me vieillirent plus, je crois, qu'une année entière n'aurait pu le faire. Ces longues minutes me donnèrent la mesure de ma faiblesse. J'étais devant la souffrance comme une barque insuffisamment gréée dans une tempête. Rien en moi n'offrait de résistance au désespoir, mais là même était ma chance de salut, car une fois le ravage accompli, le besoin de vivre s'accusait plus fort qu'auparavant.

La vie ne m'a pas fait connaître de moment plus sinistre. Quelque déconvenue que me réserve l'avenir, ma tristesse n'ira jamais au-delà de ce que j'éprouvai alors. Je désirais tellement la présence d'Andrée que son absence me semblait une raison suffisante de mourir. Il eût été fort inutile de me dire : « Elle viendra, vous la verrez demain, ce soir. » J'aurais mieux accueilli quelques gouttes de poison que des consolations de ce genre, et ce n'était pas de demain, ni de ce soir qu'il s'agissait, mais d'un *maintenant* qui me tuait.

Enfin je la vis sortir de chez elle. Loin de se douter que j'étais là, elle traversa la rue et vint vers moi. Je me levai, elle me reconnut. La parole n'a jamais été mon fort ; je balbutiai d'une façon absurde qui augmenta sa gêne. Elle voulut me quitter sur-le-champ ; ses parents étaient revenus du bord de la mer, où ils avaient passé les vacances de Pâques ; nous pouvions être vus. J'eus la présence d'esprit de héler une voiture.

Je me souviens qu'elle portait un manteau de cuir comme la guerre en avait répandu l'usage parmi les femmes. Ce vêtement la changeait sans qu'il me soit possible d'expliquer en quoi. Elle me parut moins belle, mais plus proche. L'odeur du cuir se mêlait à la vision que j'avais d'elle, je ne la regardais plus avec les mêmes yeux. Il y avait dans sa beauté quelque chose de moins fragile et de moins rare que je ne reconnaissais pas. Mais je ne regrettais guère le fantôme qui m'avait séduit le premier jour. Au contraire, la pensée de me savoir débarrassé d'un désir me fit bondir le cœur, quand même ce désir dût être remplacé par un autre plus fort.

Pendant plusieurs minutes, elle demeura immobile et maussade. Puis, gênée par mon silence, elle commença à me reprocher ce qu'elle appelait ma légèreté, mais je sentis qu'elle ne croyait pas à ses paroles et qu'elle ne les prononçait que par contenance. Et tout à coup, dans un subit élan de chagrin, elle fondit en larmes. Presque sans réfléchir, je l'entourai d'un bras, geste qui me surprit tout le premier, moins par sa hardiesse que par le peu de plaisir qu'il me procura. La veille pourtant, si l'on m'avait dit qu'il me serait donné de l'accomplir, quelle joie m'aurait transporté !

Je lui tirai sans peine la confidence de ses malheurs. C'était, je m'en apercevais, un caractère assez chétif que le sien. Un poids l'écrasait ; pour s'en décharger, elle eût parlé à n'importe qui. Remy ne l'aimait plus. Ah ! je comprenais presque l'indifférence de ce garçon en voyant les larmes qu'elle versait sans honte devant moi. L'idée de beauté se lie dans mon esprit à celle de force, et d'une manière si impérieuse qu'à regarder ces traits fins et purs déshonorés par une telle faiblesse, j'eus le sentiment d'un démérite. Un visage plus commun lui eût convenu.

— Il est si dur, gémissait-elle. On dirait qu'il m'en veut de m'avoir aimée. Il vous a fait venir pour m'humilier.

Je feignis de ne pas comprendre afin qu'elle s'engageât dans la voie d'aveux plus détaillés, car son récit m'éloignait d'elle, mais il me ravissait aussi. Sans le savoir, elle me rendait la liberté ; je respirais mieux. D'une voix entrecoupée, elle me confia que Remy usait envers elle d'une cruauté qui ne faisait, du reste, que rendre plus fort l'attachement qu'elle avait pour lui. Je ne sais quel ins-

tinct la poussait à me confesser de telles choses. On eût dit qu'elle voulait ajouter encore à l'humiliation de l'autre jour et s'abaisser un peu plus devant celui qui l'avait vue si bas. De temps en temps, elle portait son mouchoir à ses dents comme pour le déchirer, geste où il entrait, je crois, une petite part d'affectation.

Je devinai que cette scène de rupture, commencée d'une manière si terrible, s'était terminée autrement et dans des circonstances beaucoup moins désagréables. Remy ne m'avait retenu que pour chagriner la pauvre fille. Elle et moi, nous servions le singulier désir de ce jeune tyran. Mon départ l'avait laissé sur sa faim, et je n'eus qu'à me souvenir du regard qu'il me lança dans l'antichambre pour imaginer les excès qui durent suivre.

Elle se tut. Je me sentis porté vers cette femme par la force même qui m'en avait éloigné. Aucune transition ne marquait le passage d'une extrême indifférence à une angoisse dont je ne comprenais pas bien le sens. J'insistai pour savoir combien de temps ils étaient restés ensemble après mon départ et, toute honte bue, pour connaître l'emploi des deux grandes heures dont elle me parlait. Elle me vit blêmir dans la petite glace qui renvoyait nos visages, et me crut jaloux. Je l'étais, en effet, non de Remy, mais d'elle. Si sa beauté m'avait surpris d'abord, puis égaré quelque temps sur moi-même, à quel point m'attirait aujourd'hui la laideur de mon rival ! Pourquoi étais-je près d'elle, sinon pour me rapprocher de lui?

Ses larmes séchèrent. Je devinai à son regard qu'elle formait le projet de se servir de moi et de ridicules coquetteries remplacèrent aussitôt son humilité de tout à l'heure. A présent elle hésitait à me répondre et se demandait comment elle avait pu se livrer à de pareilles confidences. Une telle sottise me mit hors de moi. Par un mouvement d'incoercible fureur, je lui pris le poignet et le secouai :

— Parle donc ! lui dis-je.

Cette ivresse de colère qui me saisissait lui fit peur et elle se mit à bégayer. Ma main lâcha son bras ou plutôt le rejeta avec autant de violence qu'elle s'en était emparée.

Je me rencognai dans la voiture d'un air sombre. Il se trouva que sans le savoir j'avais choisi le parti le plus habile. Quelques

instants après, en effet, Andrée avait glissé ses doigts dans les miens et répondait d'une voix blanche à mes questions. Ce fut alors que je connus une joie singulière que j'ai éprouvée plusieurs fois dans la suite. Chaque réponse que j'obtenais me procurait une souffrance nouvelle, mais j'en jouissais comme du plus rare des plaisirs. Qui n'a pas été jaloux ne comprendra rien à ce que je veux dire. Je revivais maintenant les pénibles moments que j'avais passés, l'autre jour, dans l'escalier, mais transformés en je ne sais quelles amères délices. Ce que me décrivait cette bouche au dessin si pur, je l'avais vu ; mon imagination ne me trompait pas.

Elle parlait si bas et si rapidement que j'inclinai la tête pour mieux l'entendre ; j'eus l'impression d'écouter le discours d'une somnambule. La glace me la montrait plus pâle et ses doigts étreignaient les miens de toute leur force. Elle ne me voyait plus. Un mirage captivait ses regards. Seul existait pour elle le moment dont le souvenir la faisait trembler. De ma main restée libre je serrai son épaule ; contre ma paume, le cuir de son vêtement semblait une peau vivante. J'écoutai ce murmure égal qui montait vers moi et m'enveloppait.

Puis, ce fut comme si, de nouveau, une nuit soudaine allait se refermer sur moi, et je crus que j'allais défaillir. Tout à coup quelque chose d'irrésistible me domina. Mes lèvres étouffèrent sur les siennes les paroles qui me déchiraient.

Rien de mystérieux comme le cheminement d'une passion dans un cœur sans expérience. Elle semble parfois se perdre et disparaître, mais une fatalité la mène et sa route est sûre. Un regard plus aigu que le mien se serait peut-être trompé sur mon propre cas. Aussi ne me suis-je donné pour tâche que de noter quelques faits sans en fournir l'explication. Le sol n'en sera que plus ferme sous mes pieds.

Une période de calme suivit l'aventure que je viens de raconter. On eût dit que ce baiser, pris sans difficulté, du reste, avait rassasié ma faim. Je ne cherchais pas à revoir Andrée, et son souvenir ne m'importunait guère. Pourtant j'étais déçu. Il ne se pouvait pas que la vie ne fût pas *autre chose*. Je regrettais sinon le temps de ma froideur, du moins l'éveil de mes sens et le premier regard jeté sur une terre nouvelle. Au seuil du monde inexploré rayonnaient les statues des dieux, et je ne sais quel pacte je croyais conclu entre nous, mais elles se portaient garantes à mes yeux d'une vie semée de prodigieux plaisirs. Maintenant que les premiers pas étaient faits, à quoi n'aurais-je consenti pour retourner en arrière, et commencer autrement mon voyage? Pour le moment, j'étais tranquille ; toutefois, je ne me sentais pas la dupe de mon indifférence à l'égard de la chair, je souhaitais seulement que ce bienheureux état durât quelque peu, le temps d'oublier les mécomptes du début.

Mon goût du travail me ressaisit. Le charme des livres opéra de nouveau sur moi. Je ne voulais plus me souvenir des noms que je prononçais à mi-voix, un mois plus tôt, dans l'affreuse solitude de mes nuits. Ma chasteté présente effaçait tout cela, quelque inquiétude que j'eusse de l'avenir.

L'accalmie me fut profitable. Je résolus d'éviter les occasions de souffrir, et surtout de sauvegarder mon orgueil. Il ne fallait plus courir après des proies impossibles, rêver à des visages hors de toute atteinte, il fallait connaître son désir et ne lui chercher qu'un objet qui en fût digne. Mais je raisonnais de sang-froid. Est-ce que je savais ce que je voulais? Que pouvais-je comprendre de mes sentiments pour Andrée? Une seule chose me guidait : je désirais passionnément me connaître.

Au lycée où je retournais tous les jours, il me fut impossible de ne pas voir Remy. Il venait au-devant de moi et son regard guettait le mien comme pour y surprendre, à la faveur d'une seconde d'abandon, les pensées que je ne lui disais pas. Une curiosité de plus en plus grande le portait, en effet, vers moi ; bien que, d'un accord tacite, nous n'eussions dit mot de l'aventure où j'avais joué un rôle si bizarre, je sentais qu'au fond il ne s'agissait pas d'autre chose. Et puis, nous atteignions l'âge où rien n'est simple mais alors que le jeu des réticences me plaisait, parce que j'étais à peu près en repos, je devinais chez Remy le travail d'une passion. Il perdait beaucoup de sa morgue. Avec moi, tout au moins, ses manières se faisaient plus liantes. On eût dit qu'il voulait effacer le souvenir de certaines choses. Mais non, ce n'était pas cela.

Une prudence instinctive me gardait cependant d'approfondir un mystère dont la présence ne m'était que trop sensible ; car je ne sais quelle crainte irraisonnée m'avertissait d'un péril et j'éprouvais souvent un soulagement lorsque Remy s'éloignait de moi. Mais ma vanité devenait si forte que toute pâture lui était bonne, et de voir ce garçon bourru avec tout le monde s'adoucir pour me parler me procurait quelque plaisir. Ce n'était pas qu'il eût plus d'amitié pour moi que pour d'autres ; s'il pouvait, en effet, baisser le ton de sa voix et sourire en me tendant la main, le regard fixe et dur qu'il plantait dans mes yeux le trahissait. L'on eût dit, dans ces moments-là, qu'il obéissait malgré lui à un ordre. J'ignorais ce qu'il me voulait, je comprenais seulement qu'un lien existait entre nous depuis qu'il m'avait mis au courant de ses relations avec Andrée. Peut-être me soupçonnait-il d'être l'amant de cette femme et la simple jalousie le poussait vers moi dans l'espoir d'obtenir des aveux ; jamais son orgueil ne lui eût permis de me

poser une question directe et il attendait sans doute que je lui fisse de moi-même une confession. Mais, pensai-je avec la naïveté de cet âge, comment se peut-il qu'on soit jaloux d'une femme qu'on n'aime pas?

A vrai dire, je réfléchissais peu à tout cela, mais j'y rêvais. Il me semblait qu'avec Remy un monde de désirs et de tristesse s'approchait de moi et me guettait. J'en détournais mon attention pour mieux m'en défendre. Les premiers jours de l'été n'étaient plus loin ; des accès de mélancolie me saisissaient vers le soir lorsque je voyais le ciel rougir derrière les bourgeons des arbres ; la douceur de l'air agissait sur moi, et ce quelque chose de tendre et de languissant que le printemps porte avec lui. Sans le savoir encore, j'étais atteint et repris. Un subit dégoût de l'étude me faisait glisser les livres des mains, et l'ennui me soufflait ses mornes conseils.

Ces années qui passent pour celles du bonheur et de l'insouciance sont parfois celles où le poids de la vie se fait le plus durement sentir. Les tentations me trouvaient sans force et je découvris qu'avec des alternatives de froideur et des velléités de résistance, j'étais faible et sensuel. Mon humeur s'assombrissait. Je fuyais et recherchais la solitude comme un fou qui tourne autour d'un abîme avec l'effroi et l'envie de s'y jeter. Jamais le *ne nos inducas* des chrétiens n'aurait eu plus de sens que dans ma bouche, si j'avais pu, sans rire de moi-même, m'agenouiller pour prononcer ces paroles.

Qu'elle était triste, la salle à manger où j'étudiais mes cours ! La fenêtre ouverte me montrait les têtes des marronniers en fleur, et plus loin, sur les toits des maisons, des fumées blanches et grises qui s'inclinaient dans le ciel comme de grandes plumes. En me penchant un peu, j'apercevais l'entrée du musée et des bruits de voitures montaient sans cesse à mes oreilles. Le monde était plein de gens qui savaient où ils allaient, les uns ici, les autres là. Dans cette organisation des soucis et des joies, où était ma place? Je me sentais à la fois le plus riche et le plus inutile des êtres. Comment se pouvait-il que pendant des heures des hommes consentissent, par exemple, à garder les salles vides du Luxembourg, ou à somnoler au Sénat, ou à faire des additions dans une arrière-

boutique? Que voulait dire cet ordre qui tuait la vie? Car le seul fait de vivre est oppressant et l'on ne s'y habitue, sans doute, qu'en accomplissant des besognes imbéciles. Mais moi, je n'en pouvais plus d'exister.

Je recherchais, comme autrefois, les endroits où la vie ne se ressemblait pas, où j'oubliais que j'avais une chambre au coin de la rue Férou, une mère attentive, et des manies, des façons de penser qui étaient comme une geôle.

Cet obscur besoin de me libérer me conduisait dans un lieu étrange qui ne me semblait situé ni tout à fait dans le rêve, ni tout à fait dans la réalité telle que nous la connaissons. Si j'ai bonne mémoire, c'était au coin d'une rue qui rejoint le Champ-de-Mars. Chaque jour, des centaines de personnes passaient là et ne voyaient sans doute qu'une vaste construction inachevée où mon regard découvrait un autre monde. Une maison lorsqu'elle est bâtie présente assez peu d'intérêt. Devenue semblable à des milliers d'habitations humaines, on dirait qu'elle a hâte d'abriter sa part de destinées ennuyeuses, et le drapeau qui flotte à son faîte marque, à mes yeux, la victoire du banal. Mais il est un jour, une heure seulement, peut-être, où l'assemblage des pierres et du bois atteint une perfection mystérieuse. Les fondations sont jetées, le premier étage monte lentement ; entre les deux s'étend dans la pénombre une région incertaine. L'œil ne voit rien qu'il reconnaisse. On ne sait où l'on est et, malgré la rue qui l'entoure de son bruit, cet espace devient le lieu d'élection où la vie se transforme.

Commencés un peu avant la guerre, les travaux s'étaient arrêtés au bon moment. Je veux dire que l'immense charpente abandonnée présentait ce caractère *inhumain* qui m'a toujours fait battre le cœur sous quelque aspect que je l'aie rencontré. Dans l'état provisoire où je la voyais, elle ne pouvait servir à personne, et c'est peut-être ce qui me séduisait en elle. Parachevée, percée de fenêtres et coiffée d'un toit, elle eût cessé de me plaire, mais inutile je l'aimais. On ne pouvait la décrire, parce que, n'ayant revêtu aucune forme définitive, elle mettait toute logique au défi. Des palissades la protégeaient de deux côtés et la séparaient de la rue, mais par les terrains vagues qui la bordaient au nord son accès m'était facile. Je m'y rendais quelquefois vers la fin du jour,

errant parmi les grands blocs de pierres que les pluies de quatre ans commençaient à noircir, car l'eau tombait entre les planches disjointes. Dans le sol pourrissaient les lourds madriers ; j'allais de l'un à l'autre et les touchais de la main. Vus sous un certain angle et par une lumière défaillante, ils semblaient plantés sans ordre et m'apparaissaient alors comme les arbres d'une forêt dont les feuilles et les branches se seraient perdues dans la nuit, et je m'égarais parmi eux et m'asseyais à leur pied. Ou bien, si je me plaçais de telle sorte que leur symétrie me devenait sensible, je pensais me trouver dans je ne sais quel de ces palais crétois où des rois avaient abattu leur famille à coups de hache.

Livré à ces illusions, je n'éprouvais plus aucune tristesse des souvenirs qui me traversaient l'esprit. Une espèce d'opération magique donnait à mes rêves le poids des choses réelles, et les souffrances qui m'avaient déchiré le cœur semblaient à présent des cauchemars dont je m'éveillais. J'échappais enfin à la vie. J'avais beau entendre le chuchotement de ses pas sur le trottoir et le murmure de ses voix derrière les palissades, il y avait au cœur même de tout ce bruit une zone de silence où j'étais seul et libre.

L'appréhension de l'avenir me saisissait lorsque je revenais chez moi. Par lâcheté, j'évitais de réfléchir aux problèmes sans nombre qui m'attendaient : où allais-je trouver de quoi vivre lorsque les ressources de ma mère seraient épuisées, fatalité qui ne tarderait guère? De quelle carrière ferais-je choix, dans le cas où j'échouerais à mes examens? Chaque jour qui finissait me donnait le sentiment d'avoir gaspillé des heures inappréciables. Souvent, une sorte de panique m'étreignait : je travaillais à mon malheur ; ma mollesse me perdait. Cependant, il me restait encore un mois avant l'examen. Que n'employais-je ce temps à relire mes manuels? Mais un seul coup d'œil jeté au hasard sur une page me guérissait aussitôt de ce bon mouvement. Affolé d'abord, puis plus calme, je m'accommodais de mon inquiétude et comme par défi j'éteignais ma lumière et m'endormais.

Le mois de juin de cette année fut plus chaud que de coutume. Ma mère, que la plus courte promenade fatiguait, ne sortait à présent que pour aller aux provisions et se tenait tout l'après-midi dans la salle à manger. Je la voyais assise près de la fenêtre et

s'éventant avec un journal. Son regard ne se fixait sur rien et semblait tourné intérieurement vers je ne sais quel désolant spectacle. Que signifiaient pour elle le ciel couleur de feu, les arbres pleins de chants? La moindre brise éparpillait dans l'air les fleurs blanches et rouges des marronniers. Le savait-elle? Afin de ne pas me déranger, elle demeurait silencieuse pendant des heures et ne bougeait pas de son coin. Quant à moi, j'étais assis à la table, un peu en arrière de sa chaise. De brusques élans de tristesse me faisaient porter les poings à mes yeux comme pour anéantir la pensée de mon cerveau. J'étouffais de mon mieux les soupirs de la dix-huitième année. Par une fin de journée si douce toute la terre devait être heureuse ! Il y avait des baies embrasées de lumière où des gens parlaient et criaient dans des langues inconnues, des forêts plus noires et plus fraîches que la nuit et dont pas une feuille ne tremblait ; tout cela loin d'ici, de cette petite pièce laide et pauvre, et loin de cette femme désespérée qui agitait un journal.

Mon pessimisme avait prévu bien des événements contraires, sauf celui qui se produisit quelques jours plus tard. Ma mère mourut. Une crise cardiaque la jeta à terre, un matin, sur le palier de notre étage. Elle revenait du marché, et des fruits qu'elle avait achetés roulèrent de son cabas sur les marches. Je découvris son corps à mon retour du lycée. L'horreur de ce spectacle me poursuivra toute ma vie. J'appelai des voisins et dus essuyer d'abord la commisération de ces gens. Il fallut ensuite toucher, soulever porter jusque sur son lit cette chair inanimée qui se faisait si lourde. Dans la petite chambre pleine de monde, inondée de lumière qui semblait tournoyer au-dessus de la morte, mes jambes fléchirent tout à coup et je tombai sans connaissance.

Le soir me trouva seul auprès de ma mère. J'avais fait prévenir mon oncle et nous étions convenus de veiller le corps à tour de rôle, moi d'abord, et lui pendant les heures les plus terrifiantes de l'aube. Assis dans l'embrasure d'une fenêtre, je regardais le ciel s'obscurcir. Une répulsion extraordinaire m'éloignait du lit où mes yeux distinguaient des formes que je ne reconnaissais pas. La flamme du cierge brûlait toute droite dans l'air immobile ; par couardise j'avais aussi allumé une lampe à pétrole.

Afin de ne pas céder aux craintes superstitieuses qui me venaient

à l'esprit, je tentais de me distraire en lisant, mais en de pareilles circonstances l'inanité de la plupart des livres devient évidente. J'attendais une phrase, un mot magique qui m'arracheraient à moi-même, mais les pages réputées les plus belles demeuraient sans force devant l'effroi que m'inspirait le cadavre de la pauvre femme.

Une ou deux fois, je pris la lampe et allai m'asseoir dans la salle à manger. Chose étrange pourtant, cette pièce me donnait plus d'inquiétude encore que la chambre mortuaire, car j'imaginais que derrière le mur qui me séparait d'elle, ma mère ouvrait les paupières et regardait ma chaise vide. En réfléchissant à l'humble personne qu'elle avait été pendant sa vie, je m'étonnai du prestige qu'elle acquérait à mes yeux, par le seul fait d'être morte. Aussi, guidé par la peur, je m'approchai de son lit et l'examinai. Elle gardait encore le masque violent et terrible que la mort avait jeté sur ses traits. Était-il possible que ce fût ma mère? Je m'en voulus à ce moment de ne pas avoir les sentiments qu'il fallait. J'avais beau répéter à mi-voix : « Maman est là, elle est morte », ces paroles me gênaient et leur effet sur mon cœur était nul.

Afin de dompter ma peur, je fis le geste qui me coûtait le plus : je tournai le dos au cadavre et traversai la chambre pour m'accouder à la fenêtre. Les bruits de la rue me rattachaient à la vie, à une vie banale qui me paraissait enviable à présent. Ces passants que je voyais sous le bec de gaz, au coin de la rue, où pouvaient-ils aller sinon à des dîners, à des rendez-vous? Certains d'entre eux, j'en étais sûr, n'avaient de but que la rencontre qui les délivrerait d'un désir.

Parfois, la rue demeurait vide pendant plusieurs minutes, et mon cœur se serrait, car la peur bénéficiait de ces intervalles de silence et grandissait en moi. Puis le pas tranquille d'un promeneur venait du fond de la nuit et me rassurait. Je me demandais combien de temps il me serait possible de rester là. Des idées sinistres et presque comiques naissaient dans mon cerveau. Qui me disait que ma mère, en ce moment, ne me regardait pas? Sans doute, il suffirait de me retourner pour m'assurer que ses yeux étaient fermés, mais quel homme a jamais pu être sûr de ce qui se passe derrière son dos?

Mieux valait s'asseoir au pied du lit et veiller la morte. C'est ce que je fis. De propos délibéré je pris sans le choisir un livre sur un rayon et m'installai dans un fauteuil. Le hasard voulut que ce fût *Manon Lescaut* dont je tournai les pages. Pour des raisons que je ne parviens pas très bien à démêler, ce texte me parut terrible. Il me semblait que d'une manière inexplicable le corps de ma mère tournait en dérision les phrases que parcouraient mes yeux. C'était comme si cette chair privée de vie portait un jugement sur le bonheur dont il est question dans ce livre, sur cette femme « aux yeux fins et languissants, au port divin, au teint de la composition de l'amour ». Le visage que je surveillais du coin de l'œil offrait à ma lecture un commentaire trop éloquent, et ce passage fut, je crois, celui qui me fit glisser le volume des mains.

A peine une demi-heure s'était écoulée depuis qu'on m'avait laissé seul avec ma mère. Je compris alors que la façon dont je passerais le reste de la soirée dépendait du naturel avec lequel j'accomplissais certains gestes. Ainsi il importait de me donner à moi-même le spectacle d'un homme tranquille ; mon calme intérieur était à ce prix. Une mine effarée, des mouvements trop hâtifs et je succombais aussitôt à la terreur qui me guettait. Jouant avec mon propre effroi comme avec une bête qu'on veut intimider, je ramassai le livre et le replaçai sur le rayon.

La vue d'un meuble où ma mère rangeait ses papiers m'inspira le projet d'y mettre de l'ordre, c'est-à-dire de détruire le fatras de souvenirs qui n'avaient de sens que pour elle. Je trouvai en effet des lettres vieilles de vingt ans, des programmes de théâtre, des notes acquittées avant ma naissance. Tout cela fut déchiré et jeté en tas dans une corbeille.

Un autre tiroir me livra près de soixante photographies de famille dont j'avais oublié l'existence. Cette découverte me parut une aubaine, et pour mieux en jouir j'approchai mon fauteuil de la commode. Rien ne pouvait m'offrir une distraction aussi puissante, car ces portraits me parlaient de moi, de mon enfance, de toute une période de ma vie qui prenait fin. Le désir d'achever une journée pour en commencer une autre me poursuivra sans doute jusqu'à ma dernière heure, mais cette nuit j'avais le sentiment qu'avec ma mère bien des choses retournaient au néant. La

mort brisait les liens qui me rattachaient à ce monde qu'on appelle la famille. Être seul, c'était être libre. Déjà mon père avait emporté avec lui la partie de moi-même qui nous unissait. Avec ma mère disparaissait le reste. Je n'entendrais plus ma voix sortir des lèvres d'une autre, je ne verrais plus des mains qui n'étaient pas les miennes accomplir mes gestes, ni mon propre regard venir des yeux de ma mère comme du fond d'un miroir. Cette nuit mettait un terme à ma dépendance. Mon corps, mon âme m'appartenaient enfin. J'étais seul à posséder un visage taillé de telle sorte, des yeux fauves et mobiles, des cheveux plantés bas sur le front. Je ne partageais plus rien avec personne, ni la forme de mes traits, ni leur expression, ni mes pensées.

Si je me souviens bien, j'avais en faisant cette réflexion une photographie de ma mère entre les doigts. L'épreuve jaunie par le temps me la montrait dans sa toilette de mariée, près de trois ans avant ma naissance. Heureuse et timide, elle inclinait un peu la tête à gauche, comme moi dans des moments d'indécision ou de trouble, comme moi... Quelle piété filiale eût pu prévaloir sur la colère qui me saisit tout à coup? Devant cette attitude qui me rendait ma mère, qui me la rendait plus vivante qu'elle ne m'avait jamais paru, j'eus l'impression singulière d'une moquerie. Oui, par un absurde renversement des faits, il me sembla que cette femme me copiait. Un instant, le portrait trembla sous mes yeux et brusquement je le déchirai.

Ce geste me bouleversa comme s'il eût dû tirer ma mère de son sommeil. Je n'osai me retourner et mû par une étrange impulsion je saisis les autres portraits et les mis en morceaux. Un seul trouva grâce à mes yeux et fut glissé au fond de ma poche.

Mon oncle Émile vint plus tôt qu'il avait dit et me réveilla, car, recru d'émotion, je m'étais endormi dans mon fauteuil après avoir brûlé ce qui restait des photographies et des lettres. Pendant quelques secondes, je demeurai hagard ; tiré subitement d'un rêve lugubre, je retrouvai la vie sous un aspect plus sinistre encore. Mes yeux rencontrèrent le corps qui reposait sur le lit et dans un accès de pessimisme je me dis que le visage sévère et désespéré de ma mère était peut-être le visage même des temps qui s'ouvraient pour moi.

— Ne la regarde pas comme ça, fit mon oncle.

Il s'assit de manière à me cacher le lit et me prit la main. Ses yeux me sourirent comme autrefois. L'âge avait ridé ses joues et blanchi sa barbe, mais ses traits n'étaient pas dégradés, et il me sembla en voyant ces prunelles noires que mon enfance ressuscitait tout d'un coup. Cependant, l'amour-propre me fit réprimer le mouvement qui me portait à embrasser mon oncle, car je savais qu'au fond je ne l'aimais plus beaucoup et je ne voulais pas lui mentir. Mais il venait au moment où j'avais besoin de lui.

— Ne reste pas ici, dit-il. Va prendre l'air, mais sois de retour dans une heure.

J'acceptai avec joie. Quitter cette chambre, c'était recommencer à vivre. Un moment plus tard, je me promenais aux abords du Luxembourg. Grisé d'air frais, aussi heureux que j'avais été triste, je ne savais que faire de moi, et de cette heure dont je disposais. J'allai de rue en rue. Parfois, comme écrasé sous le poids de mon bonheur, je me laissais tomber sur un banc. Il pouvait être minuit et cette partie de la ville était déserte. Une inspiration soudaine me fit prendre le métro. Je descendis à l'École militaire.

De rares promeneurs traversaient les jardins du Champ-de-Mars. Je gagnai rapidement le coin de l'avenue où s'élevait la maison abandonnée et me glissai, sans être vu, je crois, par une fente assez large de la palissade. La nuit était claire. Une dure et forte lumière pénétrait au cœur de l'édifice et jetait sur la terre battue une large plaque livide qui semblait de l'eau. Tout autour de cette tache, les madriers allongeaient leurs ombres ainsi que les rayons d'une roue autour de l'essieu. Je m'étendis sur le sol et songeai. Jamais je n'avais goûté comme maintenant le plaisir d'être loin du monde. Au-dessus de moi, à travers l'entrecroisement des poutres je voyais des étoiles briller doucement dans le ciel noir, et je me les figurais instruites de ma présence, mais bienveillantes.

Ma pensée glissait de souvenir en souvenir ; pourtant, alors qu'en d'autres endroits cela eût pu être pénible, ici, sous ces poutres et dans cette ombre, toute tristesse s'évanouissait. Les événements des derniers mois m'apparaissaient comme les moments irréels de

ma vie. Seule existait la minute présente. Peut-on souffrir dans le passé? Non. Alors j'étais heureux.

Par une loi singulière de mon esprit, certaines réalités ne me semblent *vraies* que si le fantastique les grandit. Ainsi, dans le décor étrange que j'avais choisi, les personnages dont je peuplais ma solitude prenaient des proportions énormes, comme pour mieux affirmer la vérité de leur existence. Le souvenir de mes parents me les fit voir tout d'un coup, attablés à je ne sais quel banquet funèbre, quelque part dans les profondeurs de la nuit, mon père avec un trou noir dans la tempe, ma mère, les yeux fermés comme une somnambule. Leurs mains faisaient le simulacre de porter des aliments à leur bouche et je vis mon père passer le sel à ma mère avec un geste interminable. Tant de solennité dans leur mine les eût fait prendre pour des dieux, si je n'avais su que ce spectacle m'était donné comme la preuve et l'illustration de leur mort.

Il me fallut un effort pour détourner mon attention d'une scène aussi bizarre et aussi effrayante, car le pouvoir d'hallucination est si fort chez moi que la chose imaginée cesse de paraître telle, pour peu que je m'abandonne à son prestige, et revêt toutes les apparences de la matière. Dans un cas semblable, toucher ce que je vois n'ajouterait rien à mon illusion, qui est parfaite.

Ce don de voir ainsi m'est accordé puis retiré, puis rendu sans que je sache pourquoi. Parfois des années passent sans que l'exercice m'en soit possible ; enfin il vient un jour où, l'heure et l'endroit étant propices, je retrouve cette faculté particulière de voir par les yeux de la chair ce que d'autres se représentent faiblement par l'esprit.

En général des images de ce genre ne nous sont proposées que dans nos rêves. Pour vaines qu'elles soient, nous y croyons tant qu'elles durent ; mais si ce phénomène se produit à l'état de veille, il y aura toujours une partie de nous-même qui refusera ce que perçoivent nos yeux, autrement tout notre équilibre mental cède et se rompt, et la raison n'a plus que faire dans un cerveau qui accepte pour vraies les données extravagantes du songe.

Croire à des visions n'étant point possible, j'éprouvai la nécessité de me les expliquer à moi-même. Se pouvait-il qu'elles fussent la confirmation d'événements réels? J'étais enclin à le penser, car,

dès que je mettais en doute la réalité du monde sensible (et je n'ai pas besoin de dire que ma nature me portait à des chimères de cette sorte), ou si un fait imprévu et difficile à croire se produisait dans ma vie, presque aussitôt se présentait à moi sous la forme d'un rêve ou d'une apparition tout ce que mon cerveau avait refusé d'admettre. Ainsi la mort de ma mère m'était-elle en quelque manière révélée par des moyens hallucinatoires.

J'éprouvai à cette minute le choc qu'on reçoit d'une mauvaise nouvelle. L'horreur de la mort me poursuivait donc jusqu'ici, derrière ces murs inachevés où je me croyais à l'abri de moi-même. Pour combattre des craintes que je sentais renaître, je m'appliquai à faire dévier le cours de mes pensées, et l'idée de volupté se présentant à mon esprit comme la plus puissante et la plus efficace en pareil cas, je formai au-dedans de moi de violentes et délicieuses images. Elles me captivèrent aussitôt. Je prêtai à mon désir des traits qui variaient sans cesse, au gré de ma mémoire. Enfin cette espèce de vue intérieure dont la force me distingue des autres hommes, ce regard aigu et avide s'attacha au visage d'Andrée tel qu'il m'était apparu la première fois, c'est-à-dire au moment où j'ignorais encore le nom de cette femme. Son corps se dessina ensuite, d'une façon plus hésitante. Quelqu'un se tenait auprès d'elle et lui saisissait la main : c'était Remy.

Je me levai en proie à une tristesse accablante. Pour devenir autre que je n'étais, il me semble que j'eusse de grand cœur abrégé ma vie. Que ne peut-on quelquefois changer d'infortune avec son voisin ! Contre un petit écart de santé j'aurais volontiers fait l'abandon de cette langueur qui m'empoisonnait l'âme. Seule la monotonie d'un mal le rend vraiment insupportable. Si la douleur se déplace, le membre qui ne souffre plus se réjouit d'être à l'aise, quelque tourment qui puisse d'autre part travailler la chair, mais la constance du mal en un même point est l'épreuve la plus difficile. Je n'en pouvais plus de me sentir le cœur appesanti des mêmes doutes et des mêmes désirs. Il y avait quelque chose d'inacceptable dans la pensée que je serais moi-même jusqu'à la fin ; car avec le pessimisme de cet âge, j'envisageais mon être comme un tout dont aucune partie ne pouvait se modifier. J'ignorais encore la puissance de la vie et les renoncements qu'elle sait obtenir de

nous, la mort partielle qu'elle nous impose, d'époque en époque, avant de se retirer tout à fait, et cette diminution progressive qui s'appelle vieillir, et l'apaisement de tout instinct, et les abandons multiples par lesquels l'homme déchu de sa jeunesse devient le complice de sa propre mort.

Comme je me dirigeais vers le Luxembourg, l'idée de ne pas remonter chez moi me vint à plusieurs reprises. J'aurais ainsi, pour quelques heures au moins, l'illusion d'être libre ; mais où irais-je? L'examen de mon portefeuille m'apprit que je possédais deux billets de cinq francs. Après avoir erré quelques minutes dans le voisinage de Saint-Sulpice, je me décidai enfin à rentrer. Il n'était pas loin d'une heure.

Mon oncle sommeillait dans un fauteuil, au pied du lit mortuaire. Je le vis se frotter les paupières et passer ses longues mains velues sur son visage blafard.

— Une heure déjà, fit-il. Tu es resté longtemps dehors. J'en ai profité pour écrire au notaire. Quant aux lettres de faire-part, j'ai pensé qu'il était aussi simple de faire insérer deux lignes dans un journal.

Je hochai la tête. Quel sens, quelle réalité pouvaient avoir ces phrases? Mes yeux s'arrêtèrent sur le visage plein de contention de la morte ; on eût dit qu'elle essayait de comprendre ce que nous disions.

— Est-ce que tu crois que je lui ressemblais? demandai-je.

— Pas beaucoup. La ressemblance était moins dans vos traits, du reste, que dans leur expression.

— A force de vivre avec quelqu'un, on finit par avoir le même regard, les mêmes attitudes, n'est-ce pas? C'était peut-être cela?

— C'était surtout parce que tu étais son fils.

Je me tus un instant, puis demandai :

— Et mon père? Voyais-tu une ressemblance entre nous?

— Aucune.

— Nous non plus, nous ne nous ressemblons pas, mon oncle. On ne dirait jamais qu'il y a un lien de parenté entre nous.

— Possible.

De nouveau je regardai ma mère. Aucune ressemblance entre mon père et moi. Quel soupçon me faisait battre le cœur comme

l'annonce d'une bonne nouvelle? D'où venait cet étrange besoin d'anéantir tous les liens qui m'unissaient à d'autres? Était-ce, cela aussi, quelque chose d'hérité? Est-ce qu'en voulant ne ressembler à personne, j'imitais encore quelqu'un?

Il fut convenu que mon oncle veillerait ma mère jusqu'au jour. Quant à moi, j'allai me déshabiller dans ma chambre. La nuit était si chaude qu'à peine le contact d'un drap me semblait insupportable. Allongé sur mon lit, j'hésitais à éteindre. Il suffisait de peu de chose pour me rendre ma joie : la chaleur de mes paumes sur mes jambes, le sang jeune et vigoureux qui coulait dans mes veines et parlait de vie. Depuis un an j'avais pris des forces. Même en demeurant immobile, je sentais le poids de mon propre corps sur le matelas. Dans mon cou une artère palpitait. Cependant, dans la chambre à côté de la mienne, séparé de moi par la seule épaisseur d'une cloison, un corps était étendu, comme le mien, et tout ce que je sentais frémir et vivre dans mon corps s'immobilisait dans celui-là où commençait l'innommable travail de la décomposition. La vie pouvait donc s'arrêter tout d'un coup, le sang se figer, les poumons se vider de leur souffle pour ne plus se remplir. Je ne comprenais pas. Par un instinctif mouvement de défense, je croisai les bras sur ma chair.

Au bout d'un instant j'éteignis. Mon oncle marchait de long en large dans la chambre de ma mère. Lorsqu'il vit que j'avais éteint, il vint jusqu'à ma porte et me dit :

— A propos, Denis. Tu sais que je m'occupais du portefeuille de ta mère. Elle avait quelques valeurs assez bonnes. Je te conseille de les garder, mais, bien entendu, je ferai ce que tu voudras. J'agirai toujours au mieux de tes intérêts, mon petit.

Il réfléchit :

— Impôts déduits, il te restera près de dix mille francs.

Ces mots tombèrent dans le silence. J'avais honte de ne pouvoir répondre à ce que me disait mon oncle et commenter ses paroles d'une façon intelligente.

— Jusqu'à ta majorité je serai ton tuteur.

— Oui, mon oncle.

— Demain nous parlerons de ton avenir.

Je ne répondis pas à cette phrase dont le son m'avait déplu.

La pensée d'avoir à résoudre une question pratique me serrait le cœur. Quelques secondes passèrent, puis mon oncle poussa un soupir et se dirigea vers la porte. Son visage était éclairé par la lumière et je le vis secouer la tête comme pour dire non. Tout à coup il se retourna vers moi, les mains dans les poches de son veston.

— Denis, fit-il avec brusquerie, tu n'as jamais aimé ta famille, ni ta mère qui vient de mourir, ni ton malheureux père... est-ce vrai?

Je demeurai silencieux.

— C'est donc vrai. J'ai deviné bien des choses en toi, Denis. Tu t'efforces de vivre dans une sorte de solitude morale. C'est très mauvais. Tu écartes tous ceux qui veulent t'approcher. Qu'y gagnes-tu? Ce n'est pas cela qui te rendra heureux, et il faut être heureux, il le faut. As-tu quelque chose contre moi?

— Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que tu m'éloignes de toi comme tu éloignes tout le monde. Tu ne t'es peut-être pas douté que c'était à cause de toi que je venais si rarement ici. Oui, je t'assure, c'est très désagréable de parler à un garçon qui n'a pas envie de vous voir. Avoue que mes visites te faisaient peu de plaisir.

Il se tut un instant, dans l'attente, sans doute, de je ne sais quelle protestation, d'un élan, mais je gardai le silence, gêné par le bavardage de cet homme et sa façon indiscrète d'en appeler au sentiment.

Il dit tout à coup d'un ton plus brusque :

— Tiens, devine qui est venu ici tout à l'heure. Tu ne devines pas? Eh bien, Claude.

Par un geste instinctif, j'étendis le bras vers une chaise sur laquelle j'avais posé mon veston.

— Claude est à Paris?

— Voilà trois semaines, depuis qu'il est démobilisé.

— Et il n'est pas venu nous voir?

Mon oncle indiqua la chambre mortuaire d'un mouvement de tête.

— C'est à cause de ta mère ; il ne l'aimait pas beaucoup.

— Et moi?

Pourquoi avais-je dit cela? J'essayai aussitôt de rattraper ma question :

— Tu aurais dû me dire qu'il était ici, mon oncle.

— Ah ! tu tiens à savoir pourquoi je ne te l'ai pas dit?

— Naturellement.

— Il me l'avait défendu. Il m'a dit que si tu ne t'inquiétais pas d'avoir de ses nouvelles, tu n'avais guère envie de le voir.

— Mais je ne savais pas que tu pouvais me donner de ses nouvelles.

— M'as-tu seulement une fois parlé de lui? Et puis, qu'est-ce que cela peut bien te faire, qu'il soit ici ou ailleurs? Je t'ai parlé de Claude parce que tu vas être amené à le revoir, au moins une fois.

— Où habite-t-il?

— Tu lui demanderas ça toi-même, mon petit. Maintenant je te conseille de dormir. Bonsoir.

Il regagna la chambre de ma mère et ferma la porte. Je l'entendis qui déplaçait le fauteuil et le roulait vers la fenêtre. Sans doute s'installait-il pour la nuit. Au bout de quelques minutes tout bruit cessa dans la maison. La rue elle-même était silencieuse. J'attendis encore un moment, puis, le cœur battant, je rejetai le drap qui me couvrait et me levai. La mémoire d'un sentiment est quelquefois aussi précise chez moi que celle d'un geste ou d'une parole. Je me souviens que l'émotion qui me saisit alors me parut inexplicable. Ce fut comme si ma vie jusqu'à ce jour n'avait été qu'une longue et lente ascension vers la minute que je vivais maintenant. Toutes les années qui viendraient ensuite seraient marquées de ce que j'allais faire. J'allumai la petite lampe à la tête de mon lit et me mis à réfléchir en regardant autour de moi. Rien n'avait changé dans cette pièce depuis le jour déjà lointain où j'y pénétrai pour la première fois. Ce que j'étais à présent, je l'étais devenu entre ce miroir, cette table et ce lit. Que craignais-je d'y découvrir maintenant pour que ma gorge fût aussi serrée? Je glissai ma main dans la poche de mon veston posé sur une chaise, et j'en tirai le portrait que je n'avais pas voulu brûler tout à l'heure. C'était celui de Claude. Il y eut une seconde pendant laquelle tout ce qui hésitait en moi depuis des années céda tout d'un coup. Puis au comble de mon angoisse, je posai les lèvres sur ce visage boudeur et hautain qui tremblait devant mes yeux.

Mon récit pourrait s'arrêter à ce point sans que rien d'essentiel fût omis. Toute une partie de ma vie prenait fin avec ce geste qui me libérait et m'asservissait à la fois. Je n'avais pas d'autre but que la connaissance de moi-même, et ce but je l'avais atteint.

Ma mère fut enterrée le surlendemain. Sans être pieuse, elle n'avait jamais renoncé au catholicisme tout au moins nominal et nous la conduisîmes d'abord à l'église de sa paroisse. Chose étrange, ce fut moi qui insistai pour qu'une messe fût dite sur sa dépouille. Je me rappelai, en effet, son goût des cérémonies funèbres et ne voulus pas la priver, si j'ose dire, de cette dernière satisfaction. A présent qu'elle était partie, il me venait quelque regret d'avoir été si brusque et si froid avec elle. Sans croire à la survivance de l'âme, j'espérais secrètement que le bruit du *Dies iræ* parviendrait aux oreilles de ma mère, à travers l'épaisseur du cercueil, et lui ferait plaisir.

De toutes les formes que revêt la superstition catholique, la messe des morts est sans doute la plus réussie mais elle me touche peu. Du reste, ce matin-là, je songeais à toute autre chose qu'aux draperies noires et aux ululations d'un chantre. On nous avait placés, mon oncle et moi, à droite du corps. Je me levais, je m'asseyais, je m'agenouillais même, mécaniquement. Derrière moi se tenait Claude. Je ne l'avais pas encore vu. Depuis le moment où il était venu chez nous quelques heures plus tôt, j'avais réussi à l'éviter, à ne pas lui serrer la main, à ne pas même le regarder. Les préparatifs de l'enterrement facilitaient mon manège. Assis dans un coin, sur une chaise, je simulai une muette douleur qui me dispensait de toute effusion. Comme nous étions sur le point de nous mettre en route, mon oncle vint me toucher l'épaule et me demanda si je n'avais rien à dire à Claude. Mon cœur se serra ;

je voulus parler et n'y parvins pas. « Bonjour, Claude », dis-je enfin d'une voix rauque. Mon cousin était à l'autre bout de la pièce. Sans lever les yeux je voyais ses mains brunes pendantes sur son vêtement noir. Il ne répondit pas.

Maintenant qu'il fallait attendre la fin de cette cérémonie et que je ne pouvais plus me tourner vers Claude et lui tendre la main, j'avais tout loisir de m'interroger sur moi-même. Il m'aurait été difficile d'expliquer pourquoi j'avais agi ainsi, plus difficile encore d'imaginer une conduite différente. Peut-être sentais-je quel profond désaccord existait entre l'image que je me formais de Claude et les circonstances où nous nous trouvions. Ce vêtement noir que j'avais aperçu tout à l'heure lui ressemblait bien peu et je ne voulais pas après quatre ans le revoir dans une chambre mortuaire. Cependant une autre pensée se faisait jour en moi ; je l'écartais de mon mieux, mais elle était la plus forte et revenait sans cesse. Je ne voulais pas voir Claude parce que je le craignais.

Des sentiments aussi contradictoires n'étonneront que ceux qui n'ont jamais aimé. Je voyais le prêtre aller et venir devant l'autel et souhaitais que cette messe durât la matinée entière. Le moment où Claude et moi nous nous parlerions n'était plus loin, mais si quelqu'un m'eût dit alors que ce moment n'arriverait jamais et que nous ne devions plus nous revoir, il me semble que j'en aurais été soulagé. Il était tout près de moi. Que pensait-il? Que pensait-il de moi? Sans doute croyait-il, comme mon oncle, que je ne l'aimais guère et que je le fuyais.

Dans l'état de confusion où je me trouvais, je ne tentais même pas de suivre les paroles du *Dies iræ*, mais cette prose, dont la beauté m'était familière, agissait sur moi presque à mon insu. Sans être chrétien le moins du monde, j'étais sensible à des chants qui proclamaient l'existence d'un univers invisible. Peut-être toute cette vie qui s'agitait autour de nous n'était-elle qu'un songe, un autre sommeil qui ne nous fermait pas les paupières, mais nous faisait rêver les yeux ouverts. Pourtant, dans ce monde d'illusions, certaines choses demeuraient vraies. Ni les paroles des hommes, ni leurs livres, ni, probablement, rien d'eux-mêmes n'avait de réalité, mais ce qui me faisait trembler de joie et de peur en ce moment, cela était aussi vrai, aussi certain que la mort.

Une ou deux fois, je laissai tomber mon chapeau et, me baissant pour le ramasser, je me penchai un peu de côté pour voir si Claude était toujours là. J'apercevais ses pieds, ses jambes, et me relevais, le sang à la tête. Que pouvait-il penser de moi? Parfois je me l'imaginais doué d'un sens divinatoire et me connaissant comme je me connaissais moi-même. Cette pensée me comblait de honte. Qu'eût-il dit, par exemple, de mon aventure avec Andrée? Je me revoyais avec elle, dans le fond de la voiture, cherchant sur le visage de cette femme comme la trace des baisers d'un autre. Dans mon cœur je haïssais tout cela à l'égal d'une souillure, je souhaitais ardemment que la mort me prît, non cette mort fructifiante dont s'enivrent les chrétiens, mais une mort absolue qui me délivrât de moi-même.

Je m'abîmais dans ces réflexions, et tressautai quand mon oncle me dit de me lever. Comme nous passions le seuil de la sacristie, je m'aperçus que Claude ne nous suivait plus. « Où est-il? demandai-je. » — « Je ne sais pas, chuchota mon oncle. Tout à l'heure il m'a fait signe qu'il ne pouvait rester. Il n'ira sans doute pas au cimetière. » Et quelques instants après derrière le corbillard, il ajouta : « Tu l'as offensé ce matin en ne lui parlant pas. Je te donnerai son adresse. Il faudra que tu ailles le voir, n'est-ce pas? »

Je gardai le silence tout le long du chemin.

Il est rare que j'agisse autrement que par impulsions. Le lendemain matin, à l'heure où d'ordinaire je me rendais au lycée, je frappai à la porte de Claude. Les livres sous mon bras témoignaient de la soudaineté de ma décision. Je me reconnais à ce trait ; il faut en effet que ma volonté soit surprise pour que j'obtienne d'elle ce qu'à la réflexion je n'ose lui demander. Claude habitait une chambre dans un petit hôtel modeste. La pièce paraissait étroite comme un couloir à cause de sa longueur et la lumière arrivait à peine jusqu'au seuil où je me tenais. Par la fenêtre ouverte je voyais les marronniers du boulevard Saint-Germain.

A présent je regrettais d'être là. Rien de ce que je m'étais proposé de dire à Claude ne me venait à l'esprit et je murmurai « bonjour » d'une voix si basse qu'il ne m'entendit pas. Debout au milieu de la chambre, il me regardait de cet air résolu que je lui connaissais bien. C'était bien ainsi que je le voyais jadis, les jambes

écartées, les cheveux en désordre, lorsqu'il venait se planter devant moi et m'examinait d'un œil moqueur. A contre-jour je ne distinguais pas ses traits, mais je retrouvais dans sa mine ce quelque chose d'insolent et de fier qui m'avait attiré à lui depuis l'enfance. Il achevait de se vêtir. De sa chemise blanche déboutonnée le cou lisse et plein jaillissait ; les bras, les mains un peu lourdes s'échappaient des manches flottantes, et sur toute cette chair foncée par le hâle la lumière jetait des reflets mobiles qui lui donnaient l'aspect d'un métal. Peut-être s'aperçut-il de mon trouble que je cachais mal. Il s'approcha de moi et je vis de nouveau, éclairée par des yeux pâles, la face ardente et sérieuse que j'avais obscurément cherchée dans les rêves de l'adolescence. Dans cette chambre pauvre, près de cette porte où je m'appuyais, c'était là qu'aboutissaient les chemins parcourus. Il semblait que toute conscience d'une vie antérieure à ce moment s'abolît devant un magique regard. Rien ne demeurait d'un passé de doute et de désespoir, ni mes promenades inquiètes, ni la moue sensuelle de Remy, ni l'insuffisante beauté du visage de sa maîtresse, ni même le souvenir de Claude tel que je l'avais connu jadis. Aujourd'hui dans le rayonnement de la passion, j'étais en présence d'un être que je n'avais jamais vu, et moi-même je me sentais autre. Je me souvins avec étonnement du peu d'affection que j'avais pour lui autrefois, mais aussi ce n'était pas d'un regard comme le sien que pouvait naître l'affection. Lorsqu'il me hissait sur le parapet du pont et que mes chevilles tremblaient entre ses mains, quelque chose comme de la haine se mêlait à mon effroi. Je le comprenais à présent, il était de ceux qui commandent aux plus violents mouvements du cœur, à la colère, au désir, ou à l'impitoyable amour.

— Que veux-tu? demanda-t-il enfin.

Je ne répondis pas. Il haussa les épaules.

— Si tu n'as rien à me dire, pourquoi es-tu venu? Je suis pressé.

Ces paroles furent prononcées sur un ton de rancune qui me bouleversa. Se pouvait-il qu'il m'en voulût si fort de ne pas lui avoir parlé la veille? Je le vis boutonner sa chemise. Ses yeux évitaient maintenant de se poser sur moi.

— Claude, tu vas sortir?

— Je vais sortir.

Il mit sa veste et son chapeau. Comme il allait vers la porte, j'entendis de nouveau ma propre voix lui dire :

— Je voudrais te revoir.

— C'est très difficile? Je pars après-demain.

— Quand reviens-tu?

— Je ne reviendrai pas. J'ai trouvé une situation dans le Nord. Je compte m'établir là-bas.

Dans un élan de désespoir je lui saisis la main.

— Ce n'est pas possible, Claude.

Il me regarda un instant avant de parler.

— Qu'est-ce que tu as? fit-il.

Sa main ne se dégageait pas. Je la gardai dans les miennes, chaude et lourde, comme un trésor qu'on pouvait me ravir à chaque seconde.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles.

Il sourit. Peut-être avait-il pitié.

— Veux-tu que nous nous voyions avant mon départ? Demain? Réponds donc.

— Demain, oui.

Je n'aurais su dire si c'était la joie ou la douleur qui me faisait mal ainsi. Des souvenirs confus me serraient le cœur. Comme il m'arrive dans des moments d'émotion profonde, toute une partie de ma vie revivait en moi.

— Il y a quelque chose que je voudrais faire demain, Claude.

— Tu as un projet?

— Oui, je voudrais aller avec toi à Chanteloup.

— A Chanteloup ! Tu es ridicule. Ce sera très ennuyeux, voyons.

— Je le voudrais pourtant.

— Si tu es sûr que ça te fera plaisir.

Pendant quelques secondes nous gardâmes le silence. Il était immobile devant moi, attendant peut-être les paroles que je n'osais dire. Un autre, à ma place, n'eût sans doute pas agi de même, mais savons-nous toujours la raison de tous nos gestes? Avec un regret terrible, déchirant, je laissai aller sa main. Nous sortîmes.

A Chanteloup, il avait plu dans la matinée ; au pied des arbres, le sol était encore humide, mais l'herbe, couchée par l'ondée, se relevait peu à peu en séchant au soleil. De partout montait une odeur de terre et de feuilles qui m'enivrait comme le parfum d'une existence nouvelle. Il n'importait peu que demain fût sombre. Ma vie entière tenait dans les quelques heures que je vivais maintenant. Pour la première fois depuis que j'étais au monde, j'avais l'impression de n'être plus seul. Le charme qui m'enfermait en moi-même se rompait enfin. Sur le passé, sur mon enfance que je retrouvais à chaque tournant de la route, je jetais le regard surpris de quelqu'un qui ne se rappelle plus la maison d'où il sort, la rue qu'il habite. En réfléchissant à ma jeunesse, il me semblait que la mémoire d'un autre fonctionnait en moi. Des événements récents me causaient une surprise profonde et je ne me reconnaissais pas dans les gestes que le souvenir retraçait au-dedans de moi. Mais cette sorte d'éloignement de ma personne me donnait une lucidité plus grande. Je comprenais à présent quel jeu obscur j'avais joué avec Remy et Andrée. De ces deux êtres que le hasard avait menés à ma rencontre, je désirais à mon insu celui que je pensais haïr. Si Remy m'apparaissait comme un garçon sournois et dur, inférieur à moi par l'esprit, ces défauts mêmes comportaient peut-être les éléments de séduction qui auraient pu m'attacher à lui. Pour Andrée, la beauté qu'elle avait reçue la parait à mes yeux d'un éclat moins vif que le simple fait d'avoir été la maîtresse de mon rival. Cette singulière aventure était-elle vraiment la mienne? Et par quel absurde caprice de mon cerveau me reportais-je ainsi vers un passé mélancolique à la minute où je marchais aux côtés de Claude? Étais-je fou de rêver à d'autres alors que dans quelques heures je lui dirais peut-être adieu pour toujours?

Il ne me parlait pas. Parfois un sourire répondait au regard

que je lui lançais, mais je devinais quelle gêne lui faisait garder le silence. Pourquoi étions-nous là, tous les deux, sur une route? A cette question qu'il s'était posée sans doute, je redoutais la réponse qu'il pouvait faire, car je n'ai pas la prétention d'être simple et j'étais partagé entre la terreur qu'il eût quelque intuition de mon amour et le désir violent de le lui confesser. De même je ne supportais pas l'idée que le hasard pût lui apprendre mon aventure avec Andrée et Remy, mais que n'aurais-je donné pour trouver le courage de tout lui dire ! Que pensait-il? Son visage mystérieux ne trahissait rien et laissait tout supposer. Je savais bien que le moment était passé où nous aurions pu nous parler. A présent il était trop tard, mais cela n'avait pas d'importance, parce qu'il restait malgré tout que nous étions côte à côte sur une route de campagne et que je n'avais qu'à tourner la tête pour le voir et me rapprocher imperceptiblement de lui pour que ma main effleurât la sienne.

Était-ce assez pourtant? Comme nous quittions la route pour prendre un sentier à travers un bois, je me mis à penser tout à coup : « Je vais lui dire. Il le faut. » Ce projet se présenta à moi d'une manière si impérieuse que j'en fus effrayé. Une force venue je ne sais d'où semblait faire violence à ma volonté et me contraindre à prononcer les paroles qui me brûlaient les lèvres. Pendant un instant j'eus la certitude que j'allais céder, mais un coup d'œil jeté à mon compagnon me rendit à moi-même. Il marchait, les mains au fond des poches et la tête un peu penchée, absorbé par des réflexions dont il ne disait rien. Son profil court et boudeur se détachait sur le feuillage traversé de rayons ; la ligne de sa nuque gardait quelque chose de l'innocence enfantine et j'avais fugitivement l'impression qu'il était plus jeune que moi. Si je parlais, si je me livrais, que dirait-il, que penserait-il surtout? Tantôt il paraissait ne se douter de rien, tantôt un demi-sourire qui s'égarait sur ses lèvres me laissait croire qu'il avait deviné, et je me sentais presque défaillir de honte.

« C'est fini, pensai-je. Je ne parlerai pas. » Je savais pourtant que jusqu'à ma mort, je porterais comme un fardeau le poids de cette minute. Peut-être Claude était-il averti de la lutte qui me déchirait et il méprisait sans doute la lâcheté dont je faisais preuve.

Nous cheminions en silence dans les bois et j'étais malgré moi attentif au chant des oiseaux et au murmure des arbres, à tous ces bruits qui semblaient mesurer la vie. D'un accord tacite, nous nous dirigions vers les hauteurs d'où l'on a une si belle et si large vue de la Seine, et déjà nous avions reconnu le toit de la villa où nous passions l'été autrefois.

La maison était à louer. Sous prétexte de la visiter, nous nous en fîmes ouvrir la porte par une vieille femme soupçonneuse qui nous accompagna d'étage en étage et de pièce en pièce. Cette visite dut paraître assez singulière à Claude, peut-être même ridicule ; aussi avais-je feint d'y penser tout à coup, en passant devant la villa, alors qu'en réalité notre voyage n'avait d'autre but. Quoi qu'il en fût, mon cousin nous suivit sans mot dire. Son regard se portait de droite à gauche, mais sans curiosité ni grand plaisir, et je voyais avec tristesse que nous étions de races différentes. En lui le bruit des pas sur les lattes n'éveillait rien, et l'odeur de moisi, l'odeur des vacances lui faisait faire la grimace. Quant à moi, j'étais dans une maison hantée. Pour la première fois de ma vie, le passé renaissait de telle sorte que le présent n'existait plus, et le regret des choses disparues se glissait en moi. A l'entrée de chaque chambre quelqu'un venait à ma rencontre, quelqu'un que j'étais seul à voir et qui passait entre nous. Je reconnaissais l'obscurité qui ne ressemblait à aucune autre, le silence plein de voix.

Comme la vieille femme essayait d'ouvrir un volet en partie recouvert de lierre, je me rapprochai de mon cousin et chuchotai : « Tu te souviens? C'était ici que nous dormions. » — « Tu crois? » fit-il. Quel besoin de lui demander s'il se souvenait? « Bien sûr, répondis-je. Voilà l'alcôve... » Mais j'avais prononcé ces paroles sans désir de le convaincre. Tout à coup je me sentis seul, de nouveau, et je quittai cette pièce plus vite que les autres.

Maintenant nous étions étendus sous les arbres, à l'orée d'un petit bois qui dominait la Seine. Comme autrefois, Claude avait arraché sa cravate et jeté de côté sa veste et son chapeau. Bientôt je m'aperçus qu'il sommeillait, les doigts joints sous sa nuque. Par ses manches ouvertes, je voyais les longues veines de ses bras, gonflées par la pression de sa tête. Son cou palpitait comme le cou des dormeurs auxquels je rêvais jadis, et sur son visage le

soleil qui l'avait contraint à fermer les yeux posait un masque d'or. Un léger sourire séparait ses lèvres.

Je m'agenouillai sans bruit près de lui et le regardai ; puis en me penchant un peu, je fis passer mon ombre sur ses joues et sur sa bouche, et cette espèce d'attouchement mystérieux me parut plus étrange que tout ce que j'avais pu rêver.

Je me levai et fis quelques pas autour de lui, mais assez loin, afin de ne pas l'éveiller ; pourtant ce sommeil m'inquiétait sans qu'il me fût possible de dire pourquoi, et j'avais hâte qu'il en sortît. Peut-être sentais-je la présence d'un de ces pièges que le destin nous tend quelquefois pour éprouver notre force et se venger ensuite de notre erreur sur chaque jour de notre vie.

Je m'éloignai, lâchement. Déjà je commençais à souffrir comme j'allais souffrir plus tard. Pendant plusieurs minutes, je marchai droit devant moi, et quand je me retournai enfin, je ne vis plus qu'un jeune homme vêtu de bleu et de blanc, et qui dormait parce qu'il faisait chaud. Je soupirai. De loin le charme n'opérait plus.

Quelques pas me conduisirent dans un verger dont la haie se laissait enjamber facilement. J'y venais souvent, dans mon enfance. Il y avait là un pommier si vieux que seul un étai l'empêchait de tomber et le forçait à vivre. Un instant je me tins à son ombre. Des oiseaux qui s'étaient enfuis à mon approche tournoyaient au-dessus de ma tête en poussant des cris. Je sentais contre ma paume le contact rugueux d'une petite branche que j'avais ramassée à terre. Pour la première fois, je pensai à ma mort comme à une chose réelle et certaine. L'air tiède agité par la brise, le soleil, l'ombre des feuilles sur mes mains, il me semblait que tout ne parlait que de cela, mais que jusqu'à cette minute je ne l'avais pas compris. Un jour viendrait où mon cœur battrait une fois encore, puis s'arrêterait de souffrir. Pour d'autres que moi le vent passerait en murmurant dans les arbres, pour d'autres jeunes hommes au cœur lourd, mais j'écoutais aujourd'hui sans terreur ni regret cette voix inquiète de m'instruire et qui me prédisait dans la lumière d'un jour d'été la fin de toute vie.

1930.

ÉPAVES

PREMIÈRE PARTIE

Par les soirs de beau temps, Philippe rentrait chez lui à pied, soit qu'il eût le souci de sa santé ou qu'il aimât à s'attarder dans les rues à la chute du jour. Sa promenade favorite le conduisait des hauteurs du Trocadéro à la Seine. De là il suivait le quai. Un après-midi d'octobre, il varia cet itinéraire et prit le boulevard Delessert qui descend en pente oblique du carrefour de Passy pour déboucher en vue du pont d'Iéna. Arrivé au parapet de la rue Beethoven, il s'arrêta.

A cet endroit les maisons s'écartent pour laisser passer la rue qui aboutit au fleuve. Un escalier de cent marches corrige la différence de niveau entre le boulevard et le cul-de-sac ; des becs de gaz en éclairent assez mal les trois paliers successifs. Sur la droite de l'escalier, une sorte de gouffre attire le regard.

D'abord Philippe n'y vit rien. Il eut beau se pencher, les réverbères, quoique faibles, empêchaient son œil de s'accoutumer à l'ombre qui régnait dans la cavité béante, mais un bruit de voix s'élevait jusqu'à lui. Ses deux mains gantées à plat sur la pierre, il inclinait le torse au-dessus du vide. La muraille pouvait avoir douze mètres de haut. En bas deux personnes se disputaient.

Parfois, le roulement des voitures couvrait le son de leurs paroles, ou bien des passants s'approchaient afin de voir ce que regardait cet homme. Philippe s'éloignait alors, attendant d'être seul pour revenir sur ses pas.

Cette fois il descendit l'escalier jusqu'au premier repos mais n'osa s'aventurer plus loin. Sa grande ombre, haute et droite, se projetait sur la maison qui lui faisait face, et le trahissait. Par prudence il recula, puis monta vers le boulevard et reprit son poste au parapet. Là il entendait un peu, mais ne voyait rien. Plus bas,

pour une raison qui lui échappait, il n'entendait pas du tout et la crainte de se faire découvrir lui défendait de voir.

C'était un homme et une femme. Sans doute se tenaient-ils dans l'angle formé par la paroi de l'escalier et la muraille qui bouche l'impasse. Tout à coup, la voix de l'homme devint plus forte ; il répéta la même phrase à plusieurs reprises et se tut. Au bout d'un instant ils se mirent en marche.

Philippe ne bougea pas. Il les vit lentement sortir de l'obscurité. L'homme était petit mais trapu et allait en s'appuyant au mur ; la femme, plus petite encore, boitillait derrière lui. Tous deux s'éloignèrent en silence comme si la lumière eût gêné leurs paroles et apporté une trêve à leur dispute ; ils se dirigeaient vers la Seine.

Le premier mouvement de Philippe fut de les suivre, puis il consulta sa montre et changea d'avis. Cela n'avait pas de sens. Aussi, les coudes sur le rebord de pierre, il observa le couple qui tantôt longeait le trottoir, tantôt gagnait le milieu de la chaussée. Souvent l'homme, pris de vin sans doute, hésitait, puis s'arrêtait ; alors la femme s'arrêtait également avec une docilité craintive ; à son bras un gros sac noir la faisait plier un peu et déjetait sa taille. Elle attendait que l'homme eût retrouvé son équilibre, et repartait.

Philippe ne les quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent tourné le coin de la rue, devant un petit café dont la lumière parut les engloutir. A présent la rue était vide. Personne n'empruntait ce chemin fatigant pour monter de la Seine à Passy. Le pavé luisait comme s'il avait plu ; à droite et à gauche les grands immeubles noirs élevaient leurs façades lugubres dans le ciel aveugle. Tout au bout, par-delà le quai où les platanes semblaient veiller sur la nuit, on apercevait l'eau.

Après quelques minutes d'indécision, Philippe descendit l'escalier d'un pas rapide et, comme il ne risquait guère d'être vu, il se mit à courir, ce qu'il jugeait intérieurement un peu ridicule, mais la grande avenue se trouvait déserte lorsqu'il l'atteignit. De dépit, il haussa les épaules. Cent fois par jour des vies côtoient la nôtre, pleines d'un irritant mystère dont elles ne livrent rien. Mieux vaut s'attacher à son propre destin assez riche en énigmes, assez lourd de secrets pour satisfaire l'inquiétude la plus vaste. Cette réflexion, Philippe ne put s'empêcher de la faire en songeant à la banalité

du couple qui avait retenu son attention. Que lui importaient ces gens? Une belle âme se fût attachée à leur trace comme à celle d'une proie, jusqu'au taudis dont on note l'adresse pour la communiquer à une « œuvre », mais la vue de la misère produisait chez Philippe d'étranges accès de pudeur qui ressemblaient à de la sécheresse. Il traversa cependant l'avenue, inclina prudemment sa grande taille par-dessus le rebord de pierre surplombant le port, et ne vit personne. Un vent aigre s'éleva tout à coup, balayant la poussière du trottoir jusque dans le visage de Philippe qui se détourna aussitôt et ferma les yeux. A ce moment, il entendit les voix de tout à l'heure.

Elles montaient du port et se rapprochaient de Philippe à chaque seconde, mais il se pencha en vain : il ne distingua rien dans l'ombre épaisse qui cachait la rive du fleuve ; enfin comme elles passaient juste au-dessous de l'endroit où il se tenait, il comprit que l'homme et la femme avançaient en rasant la muraille. L'idée de les rejoindre se présenta de nouveau à son esprit et cette fois avec plus d'énergie ; pourtant il l'écarta. Le port solitaire et mal éclairé était sinistre. A en juger par le ton de ses paroles, l'homme devait être hors de lui, la femme ne parlait presque pas. Philippe résolut de les suivre du haut du quai, invisible par conséquent, et d'avertir un sergent de ville si les choses se gâtaient.

Arrivés au viaduc de Passy, ils quittèrent le mur pour s'engager sous l'arche et pendant quelques secondes il les vit. L'homme portait le costume des terrassiers et, malgré des épaules voûtées par l'âge, paraissait vigoureux. C'était la plus ordinaire des scènes de ménage, mais l'homme avait bu et de toute évidence la femme craignait qu'il ne la jetât dans la Seine ; pour cette raison elle frôlait le mur et tremblait sans doute de ne pouvoir atteindre l'escalier qui la mènerait au quai. Lorsqu'ils reparurent de l'autre côté du viaduc, elle avait arraché le châle qui lui couvrait la tête et montrait un visage blanc transfiguré par la haine et la peur ; la force de ces deux sentiments enlevait aux traits leur vulgarité naturelle et leur prêtait une sorte de beauté violente et presque théâtrale. Philippe, devinant qu'elle allait crier, se pencha en avant comme pour recueillir ce son. A ce moment elle l'aperçut. L'homme la tenait par le bras et la secouait en la couvrant d'injures. Cepen-

dant, elle ne quittait plus Philippe des yeux et appela : « Monsieur ! » d'une voix rauque et basse qui le glaça. Il demeura immobile ; dans tout son être il y eut une hésitation qui ne dura pas plus

qu'un battement de cœur, mais qui lui parut sans fin. Peut-être ne s'était-il jamais connu avant cette minute. Ses mains qui étaient collées à la pierre s'en détachèrent tout à coup et il recula.

D'abord il fit quelques pas dans la direction de Grenelle, puis se ravisa brusquement et traversa en hâte la grande avenue vide.

Près de la rue Beethoven il s'arrêta pour souffler et tendit l'oreille. La nuit était calme ; à peine entendait-on le bruit des voitures qui descendaient les hauteurs du Trocadéro et roulaient vers la Seine. Après avoir respiré profondément deux ou trois fois, il reprit sa route en suivant le quai ; et il arriva chez lui presque à la même heure que de coutume.

***

Il ne dit rien de cet incident à Éliane bien qu'il eût l'habitude de lui rapporter par le menu les petits faits de sa vie quotidienne. Personne ne l'écoutait comme elle. A certaines intonations, elle devinait qu'un récit commençait, et sans bruit approchait sa chaise. Assise un peu de côté, les mains croisées sur les genoux, elle excellait dans l'art de faire oublier sa présence sans que le narrateur eût l'impression de parler dans le vide. C'était une femme de plus de trente ans, petite et mince, à qui le désir de paraître plus grande inspirait de se tenir trop droite, coquetterie malhabile, car un peu moins de raideur lui eût permis de passer pour belle, malgré un teint qui se fanait, un cou jaune et d'assez vilaines oreilles qu'elle montrait imprudemment. Toutefois les yeux eussent racheté des défauts plus graves : tantôt gris, tantôt bleus, la nuance en variait sans cesse comme pour suivre une pensée perpétuellement inquiète. Leur regard se posait sur Philippe avec un air de dévotion dont le spectateur le moins averti eût compris le sens. Elle écoutait ainsi jusqu'au dernier mot les histoires les plus ternes et parfois les plus ingrates, car une attention aussi obséquieuse aveuglait Philippe sur l'intérêt de ce qu'il racontait et il savait être cruellement minutieux. Mais, ce soir-là, il se tut pendant le dîner et se plongea ensuite dans la lecture d'une revue d'art.

D'abord elle le crut malade et rôda plusieurs fois autour de lui, sous prétexte de chercher sa boîte à ouvrage ; par crainte de lui déplaire, cependant, elle n'osa l'interroger. Debout et les mains sur les hanches, elle fit mine d'examiner ensuite le contenu d'une vitrine, mais c'était parce que le profil de Philippe se reflétait dans un carreau du meuble. Il avait cette expression innocente des personnes qu'on observe à leur insu et elle ne l'en trouvait que plus beau.

Ce plaisir dérobé chaque soir procurait à Éliane une émotion si violente, que le cœur ne cessait de lui battre jusqu'au moment où, son silence commençant à devenir suspect, elle quittait son poste d'observation et regagnait son fauteuil. Sa plus vive inquiétude était que Philippe ne déplaçât la lampe, compromettant ainsi le seul éclairage propice. Quant à supposer qu'il pût découvrir sa ruse, une telle pensée ne venait à l'esprit d'Éliane que pour être écartée aussitôt. Ainsi, penchée sur sa vitrine comme la provinciale sur son *espion*, cette femme qui n'osait regarder Philippe en face, de peur de se trahir, le contemplait en tremblant d'amour dans le reflet d'un carreau.

L'image se livrait à elle avec une netteté parfaite sur le fond lumineux de l'abat-jour. Sans doute, elle en connaissait les défauts ; le bas du visage manquait d'énergie, par exemple : trop lourd, trop doux le contour du menton, et cette bouche gonflée qui s'ouvrait à demi ne savait commander, ni vouloir ; de même le nez mince et court indiquait peu de caractère et les narines plates respiraient à peine, mais, plus haut, entre les cils noirs brillait quelquefois une lueur qui animait la gravité classique de ces traits. Là était la vie, la force. A chaque battement des paupières, Éliane croyait discerner la couleur foncée de ces prunelles dont elle soutenait si mal le regard ; et souvent, pour mieux y voir, elle s'enhardissait à ouvrir la porte vitrée, à la faire tourner sur ses gonds avec une lenteur infinie. Elle s'effrayait alors de ce visage qui, semblant lui obéir, se rapprochait de ses lèvres à son gré.

Ce soir-là, elle s'aperçut au bout d'un moment que Philippe ne tournait plus les pages et lui en voulut de son silence. Elle n'acceptait pas, en effet, qu'il pût lui cacher quelque chose, mener dans le secret de soi-même des pensées qu'il n'exprimait pas. Ce cœur esclave nourrissait une impatience de tyran. Que Philippe s'occupât d'une manière ou d'une autre, elle respectait sa lecture, son travail, écoutait ses longues histoires, mais, toujours dominée par la crainte de le perdre, elle ne le souffrait ni oisif, ni rêveur.

Avec une habileté de vieille amoureuse, elle réussissait à lui mettre entre les mains des livres qu'elle avait choisis, afin de lui tracer une voie où elle pût le suivre et le surveiller de loin ; mais dès que le regard de son beau-frère s'évadait du texte pour errer

à droite et à gauche, elle devenait inquiète et cherchait par de petites ruses à capter de nouveau son attention fatiguée. Bien des fois ce jeu approchait du drame, car, la nervosité aidant, Éliane prêtait un sens néfaste aux distractions de Philippe : son imagination courait tout de suite au plus noir et elle se le figurait, par exemple, atteint d'une maladie atroce qui arrêtait chez lui le travail du cerveau, ou bien lui supposait une haine subite dont elle était l'objet, un accès de mélancolie qui allait le chasser de la maison pour toujours, enfin quelque chose de funeste qui les séparerait à jamais. Ces pensées se présentaient à elle en même temps, lui ôtant le souffle et voilant ses yeux d'une sorte de brume. Dans ces moments, elle s'asseyait et demeurait immobile jusqu'à ce que la crise fût passée. Philippe reprenait sa lecture et peu à peu la pauvre fille se calmait, mais il lui restait de ce trouble une rancune qu'elle ne s'avouait pas.

Déjà pendant le dîner, furieuse d'un silence qu'elle n'osait rompre, elle avait étouffé de son mieux une de ces colères muettes qui ravagent l'âme. A présent elle n'en pouvait plus de voir cet homme se dérober à elle et réfléchir, en quelque sorte, sans sa permission. Par un geste brusque, elle balaya de la main le rebord de la vitrine et fit tomber un livre et deux boîtes qui s'y trouvaient, faible et timide vengeance qui ne le dérangea même pas. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Elle chercha dans son esprit une phrase banale mais capable de gâter la soirée de Philippe.

— C'est ennuyeux, dit-elle enfin, Henriette a encore oublié sa clef et il va falloir que tu te lèves pour lui ouvrir quand elle sonnera.

— Entendu, fit-il en posant sa revue, je me lèverai.

Ces paroles prononcées avec douceur désarmèrent Éliane ; elle ne voulait pas que sa victoire allât plus loin.

— A la réflexion, c'est inutile, Philippe. Je ne m'endors jamais avant une heure, je pourrai très bien lui ouvrir. Si tu l'entends sonner, ne bouge pas surtout.

— Comme tu voudras.

Elle vint s'asseoir près de lui.

— Comprends-tu où elle trouve la force de sortir après avoir dormi si peu les nuits précédentes, Philippe?

— Elle se repose pendant la journée.

— Aujourd'hui elle est rentrée à six heures avec un mal de tête qui l'obligeait à fermer les yeux. Naturellement elle a pris de l'aspirine. Elle en abuse, tu devrais le lui dire.

Philippe soupira.

— Éliane, ce soir, ne parlons pas d'elle, je t'en supplie.

Elle se mordit les lèvres, intimidée par le froncement de sourcils dont elle était la cause. Pourtant, malgré sa crainte de déplaire à Philippe, quelque chose d'irrésistible la poussait à parler d'Henriette. Elle s'efforça de sourire comme pour atténuer la mauvaise impression que ses paroles allaient produire.

— Je n'aurais pas prononcé le nom d'Henriette si elle n'avait pas oublié sa clef. Elle te réveille presque chaque nuit. Elle ne se rend pas compte que tu as besoin de tes huit heures de sommeil. Il suffirait de lui dire un mot, elle est bonne.

Cette dernière phrase qu'elle-même n'attendait pas lui procura une étrange émotion.

— Oui, reprit-elle avec une sorte d'élan, elle est bonne. Maman l'a gâtée, mais elle a du cœur, de bons mouvements. Hier elle a donné de l'argent à une œuvre.

— Le livre de comptes est-il à jour?

Éliane ne répondit pas. Le livre, elle le savait parfaitement, n'était pas à jour. Cependant elle se leva et traversa la pièce pour aller le prendre dans un secrétaire ; comme elle ouvrait le petit tiroir, elle eut brusquement envie de le refermer et de dire à son beau-frère que, bien entendu, le livre était à jour. Philippe s'en remettant toujours à elle, l'affaire en resterait là. Mais elle écarta ce généreux projet. « Puisqu'il y tient », se dit-elle.

— Voilà, fit-elle tout haut en regagnant sa place.

Et avec le naturel d'un mauvais acteur, elle ajouta :

— Tiens, non, il n'est pas à jour.

— Comment cela? Donne-moi ce livre. Mais non. A quoi songe-t-elle? La page est blanche.

— Et le jour précédent aussi, et mardi, et lundi.

Elle se penchait par-dessus son épaule, tournant les feuillets d'un air zélé, et son profil impérieux se détachait sur la joue brune de Philippe. Tout à coup elle crispa les doigts sur le livre comme

pour le déchirer et d'un geste brusque le reprit sans un mot.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-il.

Elle se détournait, le carnet serré dans son poing.

— Rien, répondit-elle enfin. Henriette est une enfant. C'est moi qui tiendrai les comptes désormais.

— Comme tu voudras.

Il allongea la main vers la revue qu'il avait posée sur le guéridon et feignit de lire. Plusieurs fois Éliane passa derrière son fauteuil. Il entendait son pas, presque son souffle, mais gardait le silence dans l'espoir de la décourager, de la chasser. Pâle, les yeux cernés, elle se tint un instant près de lui, guettant le geste ou le regard qui lui permettrait de dire un mot, mais Philippe ne bougea pas. Au bout de quelques minutes, elle lui souhaita bonne nuit et se retira.

***

Ce fut avec plaisir qu'il vit la porte se refermer derrière elle. Un peu plus, en effet, et il lui racontait tout, vaincu par cette humble et tyrannique insistance. Peut-être s'en fût-il senti soulagé, mais à la longue il lui en eût voulu comme d'un secret injustement surpris. Avec sa douceur et sa façon presque respectueuse de prêter l'oreille à ses moindres propos, Éliane le forçait à parler souvent un peu plus qu'il ne le voulait et à dire mille petites choses qu'il eût préféré garder pour lui. Ainsi, sans le pousser et en lui posant les questions les plus innocentes, elle obtenait d'un homme prudent et quelque peu circonspect l'indiscrétion sous sa forme la plus commune, celle des confidences. Elle venait chez lui à toute heure, sans bruit, disparaissant dès qu'elle pressentait chez son beau-frère l'ennui de n'être pas seul, et minute par minute, elle dévorait le temps qu'il passait à la maison.

Ce soir, pourtant, il eut l'impression d'être grossier. Chaque jour, comme un encens aux narines d'un dieu, cet amour montait vers lui, patient, fidèle. D'où venait que cela le lassait? Moins égoïste, il eût tendu par pitié la main à cette femme qui ne demandait rien et cachait de son mieux une passion qu'elle croyait secrète. Sans doute elle était jalouse, d'une jalousie qui éclatait dans tous ses regards, et depuis des années il en était ainsi, mais

par une de ces conventions utiles dont la vie bourgeoise est faite, personne ne s'avisait d'en souffler mot. Bien des situations ne deviennent dangereuses que si on en parle. Trois ou quatre personnes sont assemblées et vivent sous le même toit qui seraient peut-être contraintes de se quitter sur l'heure, le jour où une discussion maladroite viendrait tirer au clair ce qu'elles avaient sagement tu jusque-là ; elles n'auront pas même la satisfaction d'avoir appris quelque chose les unes sur les autres, puisqu'elles savaient tout ; et d'imprudentes paroles les ont dispersées.

Il soupira ; ces paroles, il avait quelquefois envie de les prononcer. Un besoin de détruire le prenait, un besoin de se nuire à lui-même. Depuis un instant il se tenait devant une grande glace pendue au-dessus de la cheminée et s'observait sans indulgence. En de meilleurs jours, il tirait vanité de sa taille droite et de ses épaules robustes.

Cependant, il ne résista pas au vaniteux plaisir de se passer les mains sur les hanches et, rejetant la tête en arrière, de se regarder de profil. Combien de fois ne lui avait-on pas dit qu'il était bien fait ! Il se souvint que, dans sa première jeunesse, il s'amusait à tenir mentalement une liste des personnes qui le complimentaient sur sa bonne mine : d'abord sa mère, ensuite une sœur qu'il avait perdue, un petit tailleur de la rue Réaumur, et plus tard Éliane, mais les flatteuses remarques d'Éliane ne comptaient pas, parce qu'elles ne se comptaient plus. Et puis, il s'agissait bien de cela ! La semaine passée il avait eu trente et un ans. A quoi lui servait cette force dont il était si fier? Elle n'était même pas à lui, car il n'avait jamais rien fait pour la développer, il la tenait d'un père robuste alors que lui, le fils, traînait une molle et vaine existence au fond d'un appartement parisien où l'on respirait mal, où la lumière jetait avarement quelques rayons obliques, pendant trente minutes avant déjeuner.

En général des pensées de ce genre ne le tourmentaient guère. D'une nature facile et un peu indolente, il ne trouvait d'énergie que pour éloigner de lui ce qui pouvait troubler son humeur, mais ce soir il n'y parvenait pas. Il boutonna son veston et se lissa les cheveux, mais il savait parfaitement que ces gestes ne répondaient à rien ; lisser ses cheveux surtout lui parut absurde, indigne de lui,

il n'avait pas le moindre souci que ses cheveux fussent en ordre ou non, mais sans doute espérait-il se donner le change à lui-même en feignant la plus grande tranquillité. Pour la même raison, il se mit à examiner une terre cuite qui ornait la cheminée, entre deux vases d'opaline. C'était la copie d'une *Baigneuse* de Dalou : assise et la tête inclinée, elle se courbait en deux pour s'essuyer les pieds et son bras s'attardait le long de sa jambe comme pour comparer les lignes de ces membres. Jamais il ne la regardait sans penser aux soins qu'en prenait sa mère autrefois ; elle l'avait reçue de son père, le jour de son mariage, et quoique au fond d'elle-même cette fille nue lui parût impudique, elle l'entourait d'un culte jaloux et superstitieux. Lorsqu'elle entrait dans cette pièce, son premier coup d'œil était pour la baigneuse. Philippe avait mal connu sa mère, mais il se rappelait sans peine l'air à la fois craintif et dur dont elle tournait son visage vers la haute cheminée ; il revoyait cette petite femme aux yeux pâles, aux tempes creuses, déplaçant de ses mains veinées le pesant objet d'art. Trop petite pour l'atteindre sans lever les bras, elle ressemblait, dans cette attitude, à une suppliante devant un autel. Ce ressouvenir lui fut désagréable ; il lui semblait que dans ce bloc d'argile la vigilance et les frayeurs de sa mère avaient réussi à enclore quelque chose de mystérieux et d'impérissable.

Il se retourna vers le petit salon et contempla un instant les bibliothèques dont les vitres renvoyaient l'éclat du feu. Un grand tapis diapré et des rideaux en pou-de-soie donnaient à cette pièce un aspect prospère. Près du guéridon à colonnes d'acajou, une bergère couverte de velours bis attendait qu'il vînt reprendre sa lecture ; le livre était là, sous la lampe. Il porta d'un point à l'autre un regard fatigué, presque hostile. Rien ici qui ne parlât de goût, de réflexion et de sécurité, de sécurité surtout, d'une sécurité morale dont ces rideaux bien tirés présentaient une image matérielle. De la copie de Poussin au coupe-papier d'ivoire mince et fragile, tout offrait aux yeux l'exemple d'une perfection irritante. Il le sentait confusément sans trouver les mots pour le dire. Depuis son mariage, il n'était question que de ces jolies choses autour de lui, de tissus fanés par les siècles, de porcelaines rares, de meubles signés. C'était Éliane qui avait fait tout cela. Et tout d'un coup,

les nuances délicates des velours et des soies se muaient en couleurs éclatantes qui lui crevaient les yeux. Il tira les rideaux d'un geste violent et ouvrit la fenêtre. Comme d'habitude, on avait mis trop de bûches sur le feu, et il étouffait dans ce petit salon où Éliane tâchait de lui faire passer toutes ses soirées.

Dehors, la nuit semblait couler du fond du ciel ainsi qu'un grand fleuve sombre. Il sentait l'air frais se diviser de chaque côté de son visage de même qu'un flot que coupe une pierre. Un profond silence permettait d'entendre le son des larges feuilles que le vent disputait aux branches des platanes. Elles répandaient l'âcre senteur de la mort végétale et se frottaient l'une contre l'autre comme des paumes sèches. Il écouta cette espèce de frôlement qui parcourait les arbres des hauteurs du Trocadéro jusqu'à la Seine. Plus jeune il aimait ce bruit, cette inquiétude ; à présent tout cela lui serrait le cœur. Pas une étoile ne brillait. Il leva les yeux et distingua bientôt, dans la voûte obscure, la vaste lueur d'incendie qui s'élève chaque soir de Paris et le cerne d'un halo rouge.

***

La chambre d'Éliane se trouvait curieusement éclairée, la nuit, par l'enseigne lumineuse d'une maison voisine. De grosses lettres jaunes qui s'éteignaient et se rallumaient toutes les minutes exaltaient de la sorte les mérites d'une marque de chaussures. Aussi, même à l'heure tardive où les bruits de la rue s'apaisent, des pinceaux de lumière se glissaient à travers les fentes des volets, jusqu'à la descente de lit, forçant Éliane à rouvrir les yeux. Elle se disait : « Je vais essayer de m'endormir pendant les dix secondes d'obscurité. » Et juste au moment où elle se sentait tomber dans le sommeil, cette clarté vive et criarde la ramenait à elle, comme une fanfare. « Écrire au gérant, pensait-elle, les paupières lourdes, pourquoi pas? » Mais une autre voix plus lointaine répondait alors : « Si tu te plains, on retirera l'enseigne. Tu feras du tort à ces gens. » « Tort à ces gens, murmurait Éliane. Tant pis. Je m'habituerai. »

Ce soir-là, pourtant, il n'était pas question de dormir avant le retour d'Henriette. Dix heures venaient à peine de sonner. Elle

jeta une pelletée de charbon sur le feu et, passant un tisonnier entre les barreaux de la grille, fit tomber la cendre ; de petites flammes pareilles à des fleurs jaillirent entre les boulets ; elles dansèrent un instant sous le regard attentif d'Éliane, puis se réunirent tout à coup en une sorte de bouquet dans les volutes d'une lourde fumée verdâtre. Elle posa le tisonnier et ôta ses vêtements. Sa robe de satin noir glissa lentement jusqu'à ses pieds. Comme Philippe tout à l'heure, elle s'examina sévèrement dans la glace avec le désir à moitié sincère de se voir telle qu'elle était. L'éclat du feu avivait son teint d'une manière désagréable. Elle éteignit la lampe et se considéra de nouveau. D'abord elle ne vit rien. Puis dans la lueur rose qui montait du foyer elle distingua la forme de ses jambes que la glace coupait en deux, sa taille un peu droite malgré ses efforts pour la cambrer, enfin son visage dont elle n'apercevait guère que la bouche et les yeux. « Si j'étais plus jeune et très jolie, pensa-t-elle, cette glace ne me montrerait pas autre chose que ce que j'y découvre maintenant. »

A ce moment, l'enseigne lumineuse emplit la chambre d'un rayon jaune, arrachant du visage d'Éliane l'ombre qui la protégeait comme un masque ; la flétrissure de sa chair apparut aussitôt dans la multiplicité des petites rides autour des yeux et des lèvres. Une expression de détresse lui fit lever les sourcils et elle ralluma la lampe en soupirant.

Quelques minutes plus tard, elle se trouvait assise sur un coussin de peluche, devant le feu qu'elle ne quittait pas du regard. De nouveau, elle avait éteint la lampe, mais afin de ne pas céder à la tentation de dormir, elle laissait entr'ouverts les rideaux, et la lumière de l'enseigne la ramenait à elle chaque fois qu'elle inclinait la tête un peu trop bas. Les secondes d'obscurité lui paraissaient délicieuses parce qu'elle pouvait s'y cacher, et, dans le noir, la tristesse de n'être plus jeune se dissipait. Devant ses yeux à demi clos la grille pleine de charbons ardents rougeoyait comme un coffret rempli de monstrueux bijoux. Le ronron des flammes la berçait invinciblement. Elle se sentait tout engourdie de chaleur et fit un effort pour écarter les pans de sa robe de chambre bleu pâle, présentant son corps aux rayons ardents du foyer. Dans des moments comme celui-là, le bien-être physique se confondait

presque avec le bonheur de l'âme. Trop lasse pour réfléchir, elle s'abandonnait au simple agrément d'avoir chaud, dans une pièce tranquille, sous le même toit que son beau-frère.

La lumière de l'enseigne vint la frapper avec la violence d'un coup de poignard. Elle se frotta les yeux et consulta la petite montre d'argent qu'elle portait au bras, mais les aiguilles n'avaient presque pas bougé. Pour ne pas retomber dans la torpeur elle voulut fixer son attention sur les choses autour d'elle, la cheminée de marbre gris qu'elle aimait tant, les deux fauteuils en citronnier, recouverts en crin noir, le tapis d'Afrique aux couleurs de sable et de terre. Mais dans la lumière crue et dure de l'enseigne, rien de cela ne paraissait beau, ni précieux. Au contraire, tout devenait futile ou médiocre, et subitement s'enlaidissait. Bien des femmes connaissaient la joie la plus profonde dans de hideuses demeures tendues de reps et décorées de photographies. Elle baissa le front. C'était, malgré tout, quelque chose de pouvoir vivre avec lui, de lui parler tous les jours et de se mêler à sa vie. En ce moment, il se couchait sans doute. Jamais il ne restait bien tard au salon. Peut-être dormait-il déjà.

La lumière s'allumait et s'éteignait sans relâche ; on eût cru un gros œil jaune qui surveillait Éliane, feignait de dormir, puis se rouvrait tout à coup pour la surprendre. Elle s'attacha à cette pensée plusieurs minutes, le cerveau brumeux, et ne se sentit même pas glisser dans le sommeil. La fatigue l'étendit doucement sur le sol.

***

Il sortit. L'avenue était vide. Comme il traversait l'allée cavalière, la poussière et les feuilles mortes soulevées par la bourrasque se mirent à tourbillonner autour de lui. Il marchait vite et descendit d'abord vers la place de l'Alma, puis se ravisa tout à coup pour remonter l'avenue en sens inverse. A sa gauche, un petit mur bas couronné de buissons formait une sorte de parapet. Il s'y accouda un instant, à un endroit où régnait un assez large intervalle entre les pieds de fusain. Devant lui, la caserne de la Manutention, délabrée par plusieurs incendies, présentait une façade nue percée de hautes fenêtres sans volets. Au nord, le toit dépouillé

de ses tuiles laissait voir sa charpente contre un ciel d'un rose sinistre. Tout en bas, des réverbères que le vent faisait clignoter jetaient des clartés mouvantes sur la muraille brune où toutes les pluies d'un demi-siècle avaient laissé leurs traces. Au cœur d'un quartier riche et fier, ce bâtiment étalait une misère insolente que de grands arbres ne parvenaient pas à dissimuler. Cependant, ces murs couverts de saleté comme d'une guenille revêtaient ce soir une louche et criminelle beauté. A cent mètres plus loin, Philippe s'arrêta en haut du long escalier qui mène au quai, et regarda la caserne plus attentivement. De l'endroit où il se tenait, il la voyait mieux, bien que l'ombre lui en dérobât une partie, car la lueur des réverbères atteignait seulement le premier étage et l'œil suivait à peine la ligne du faîte ; la nuit enveloppait tout le reste. Il l'avait vue ainsi bien des fois, mais il arrive que des paysages familiers changent, sans raison apparente, aux yeux mêmes qui les connaissent le mieux. Une pensée fortuite naît à telle seconde dans un cerveau préoccupé, et d'étranges rapports s'établissent aussitôt entre l'homme et un monde qui semble ne rien savoir de lui.

La conscience de l'être s'étend à tout ce qui l'entoure ; le vent devine et les pierres épient. Il demeura un instant, la main sur la rampe de l'escalier, attiré par la petite rue étroite qui bordait la caserne. Elle lui parut lointaine comme dans un mauvais rêve ; au bas des cent marches qu'il fallait descendre, les pierres de la chaussée lui firent l'effet de cailloux menus soigneusement disposés entre de minuscules trottoirs. Deux hauts platanes se dressaient à l'endroit où la rue débouchait sur le quai ; lorsque le vent soufflait plus fort, ils s'inclinaient légèrement, un peu à contresens comme pour répondre aux arbres de l'avenue, mais ils ne semblaient guère plus hauts qu'un doigt. Seul, le fleuve que Philippe ne pouvait apercevoir gardait les proportions que son esprit lui donnait. Plus bas encore que la petite rue, cachée derrière le mur du port, la Seine roulait ses flots comme on mène des pensées que l'on garde secrètes. C'était vers elle qu'il allait.

***

D'abord il marcha le long du quai, les mains dans les poches de son pardessus. De temps en temps il s'arrêtait, puis, s'appuyant

au parapet, il se penchait un peu et regardait le port. Il alla ainsi jusqu'au pont d'Iéna. Un sergent de ville faisait quelques pas sur le pont et revenait jusqu'au socle d'une des statues. Il attendait là quelques secondes, regardait l'avenue, le Trocadéro, et tournait sur les talons pour reprendre sa promenade. « Je vais l'interroger, » se dit Philippe. Et il ajouta aussitôt, intérieurement : « Bah ! j'ai le temps. J'ai toute la nuit. »

Toute la nuit. Il lui sembla qu'en pensant ces mots il jetait un défi à quelqu'un. A cette heure, personne ne passait là sans nécessité, car le temps n'était guère propice aux promenades. Le ciel sans étoiles, le fleuve qui coulait dans les ténèbres et au-dessus de lui, sur un socle de marbre, ce guerrier aveugle conduisant un cheval comme dans un songe, tout cela formait un décor où il n'avait que faire. Ces choses ne voulaient pas de lui. Il y avait d'autres parties de la ville où dans ses vêtements bien coupés il serait plus à l'aise, des cafés pleins de lumière où il pourrait s'asseoir, mais ici, dans le vent et le froid, à la clarté douteuse des réverbères la vie prenait un visage hostile et violent qu'il ne reconnaissait pas.

Toutes les grandes villes comportent des zones qui ne prennent leur véritable aspect que dans la pénombre. Le jour, elles se cachent, adoptent un visage banal et bonasse et se dissimulent ainsi aux yeux de tous. Il suffit pour cela de quatre ouvriers, la pelle en main, affairés autour d'un tas de sable, ou d'une femme proprement vêtue qui montre la Seine à un petit enfant ; rien de plus honnête que ce quai, cette berge ou ce port désert, mais à la brune le même endroit s'éveille à une vie qui semble la parodie de la mort. Ce qui était riant devient livide, ce qui était noir pâlit et brille d'un éclat funèbre, joyeux d'exister enfin. Le bec de gaz opère cette transformation. Au premier rayon de ce soleil, le pays nocturne se pare de toutes ses ombres, et la matière commence des mues sinistres et merveilleuses. Le tronc lisse et sensuel des platanes paraît fait tout d'un coup d'une pierre lépreuse, alors que les pavés imitent les tons et les riches marbrures d'une chair noyée ; l'eau même se couvre de toutes les lueurs du métal ; il n'est rien qui n'abandonne l'air familier que lui prête le jour pour revêtir une apparence où la vie n'est plus. Cette nature étrange qui ne pousse ni ne respire, mais où tout s'agite et grimace, semble la scène

perpétuellement prête pour une action secrète ; avec ses tristes lumières que le vent couche et disperse, ses rats, l'odeur de mort qui flotte sur ses eaux, son silence, elle est l'amie du voleur qui examine son butin et protège l'humble débauche des pauvres.

Il entendit sonner onze heures à l'horloge de la tour Eiffel et traversa le pont dans sa largeur pour continuer sa route vers Passy. Quelques voitures passaient à toute vitesse dans un sens et dans l'autre, comme si n'importe quelle partie de Paris leur semblait préférable à celle-là. Les jardins du Trocadéro n'étaient qu'une énorme masse au-dessus de laquelle le palais élevait ses tours phalliques. De l'autre côté du fleuve, une ligne de points brillants indiquait les quais de Grenelle, mais les maisons étaient noires. Il approchait du grand viaduc qui enjambe la Seine et ses deux quais et porte le Métropolitain à son étage supérieur. Une bouffée de vent l'obligea à baisser la tête et à se tourner un peu de côté. Lorsqu'il reprit sa marche, un train s'engageait en grondant au-dessus du fleuve ; des yeux il suivit son parcours, maintenant ce n'était plus qu'une mince bande lumineuse tendue en travers de la nuit. Et de nouveau il n'y avait plus que le bruissement du vent dans le silence. Il hâta le pas. Sur le trottoir d'en face, deux hommes sortaient d'un petit café et se mirent à gravir lentement l'escalier qui mène à la rue de Passy. Au pied du pont, il semblait que l'humanité se regroupât, heureuse de se retrouver dans la morne solitude de ces quais. De grands immeubles d'une laideur superbe parlaient de confort et de sécurité et, de cariatide en corniche, hissaient leurs étages prospères jusque dans le ciel. Mais plus loin la désolation recommençait. Un mur interminable, couronné d'arbres, régnait à perte de vue.

Il s'arrêta un instant, promenant son regard dans cette avenue plus vide et plus inquiétante que celle qu'il venait de quitter. Ici avec ce café et ces hautes maisons, le Paris bourgeois prenait fin. Au delà, passé la grande étendue déserte qui plongeait dans la nuit, un autre monde que le sien commençait, un monde presque inconnu. Jamais il n'allait dans ces quartiers perdus. Qu'aurait-il été y faire? Plusieurs secondes, il demeura immobile. Entre les platanes qui s'agitaient au-dessus de sa tête et le mur long et bas qui bordait l'avenue de l'autre côté, la chaussée de grosses pierres

paraissait immense, noire et luisante sous les feux des réverbères, ainsi qu'un second fleuve parallèle à la Seine. Cette vue l'absorba. Il se souvint que dans son enfance il venait là avec sa bonne qui lui recommandait de n'en rien dire à sa mère, car Lina (c'était le nom de cette femme) préférait Grenelle et les parties les plus crapuleuses du Champ-de-Mars aux sages pelouses du Bois de Boulogne. Ils quittaient Passy par une petite rue campagnarde, la rue Berton, et débouchaient sur le quai à peu près à l'endroit où il se tenait ; de là il gagnait le viaduc pour se mêler ensuite aux hommes sans faux col et aux femmes en cheveux qui se pressaient autour de la Grande Roue. Dès la rue Berton, Lina avait roulé dans son sac le tablier blanc dont elle avait honte et elle marchait ensuite l'air un peu circonspect et les pointes de ses bottines noires fièrement dirigées en dehors. Elle aurait bien ri, si elle avait pu le voir en ce moment. Lorsqu'elle se trouvait seule avec lui, elle lui parlait dans son patois de Périgourdine et refusait, en s'esclaffant, de lui traduire ce qu'elle disait, mais on devinait aisément qu'elle se moquait de l'enfant taciturne aux yeux timides.

Le bruit d'un train sur le viaduc le fit tressaillir. Il reprit sa marche et ne s'arrêta plus jusqu'au pont de Grenelle.

***

Ses yeux ne quittaient pas le port et tous les dix ou quinze mètres, il se penchait un peu par-dessus le parapet, mais ne voyait rien. L'idée de rechercher ces gens lui était venue pendant le repas pour ne plus le quitter de toute la soirée. Et à présent, sur le quai, il se retraçait le chemin qu'avait parcouru cette idée et son long travail d'investissement. D'abord elle lui parut si déraisonnable qu'il n'eut pas de peine à l'écarter. La conversation d'Éliane l'y aida. Bien qu'il répondît à sa belle-sœur d'une façon un peu maussade, il lui sut gré de le distraire. Dans cette pièce silencieuse et bien éclairée, parmi ses livres et ses meubles, il se retrouvait enfin, et cette voix effaçait le souvenir d'une minute désagréable ; elle lui parlait avec douceur, comme si elle eût craint de le heurter, et elle disait de petites choses sages et sensées qui rendaient au monde son aspect quotidien. Tout rentrait dans l'ordre habituel au son

tranquille de ces phrases qui semblaient charmer la nuit sauvage et faire taire le vent.

Peut-être avait-il eu tort de ne pas raconter à Éliane la scène du quai de Tokio. Bien entendu, il aurait omis une ou deux circonstances du récit et quelques pensées qu'il avait eues. Elle l'aurait écouté de son air calme et attentif pour faire ensuite les réflexions qu'il espérait : « La police est si négligente. Elle ne surveille pas les bords de la Seine. Tu devrais changer ton itinéraire » etc... A moins qu'elle ne se fût levée pour l'interrompre avec indignation : « Comment ! Cette femme appelait au secours et tu n'es pas descendu? » Mais cette supposition était improbable. Éliane l'aimait beaucoup trop pour l'insulter. Il se sentit rougir un peu. Ce fut alors qu'il prit une revue sur le guéridon et s'installa dans la bergère. Son regard allait d'une page à l'autre avec un grand effort d'attention. Des illustrations coupaient le texte et il se jeta sur ces images plus faciles à comprendre que des mots dont il fallait suivre le sens. Il tenait entre les mains une revue d'art chinois dont Éliane lui avait parlé. A ce moment même, il devinait sa belle-sœur derrière lui, jetant les yeux sur ces pages chaque fois qu'il en tournait une et se retenant de dire son mot. Elle surveillait ses moindres gestes et jusqu'aux indices d'une pensée dont elle était jalouse. Il n'inclinait pas la tête sans qu'elle ne tirât une conclusion et elle éprouvait le plaisir d'une victoire si, par hasard, leurs opinions se rencontraient. Dans le silence, elle devenait tyrannique ; elle avait beau se cacher au fond de la pièce, marcher sur la pointe des pieds, aller et venir sans bruit, elle était là devant lui, autour de lui, commandant, bataillant : « Cette tête est belle, regarde-la. Maintenant, passe vite, ne t'arrête pas. Non, tu ne vas pas admirer ça, voyons. »

Tout à coup, le projet de tout à l'heure se présenta de nouveau à son esprit. Il s'agissait bien de statues chinoises et de ce qu'il en pensait ! Le ridicule de cette scène lui apparut avec force. Quelqu'un avait appelé au secours et il regardait des images. Au bord de l'eau, une femme se débattait pour conserver la vie, en supposant qu'elle ne l'eût pas déjà perdue. Un homme pouvait lui venir en aide, et cet homme tournait les pages d'une revue d'art près d'une lampe. Tout cela ne pouvait être vrai. Si c'était vrai, serait-il

là? Il avait assisté à une simple querelle d'ivrognes que son imagination dramatisait. Et puis, cette femme crierait au secours à l'approche du danger. Des agents viendraient aussitôt.

Il tourna une autre page : une tête de Bouddha s'offrit à son attention ; elle souriait avec un mélange de bonté et d'ironie qui le surprit et lui plut ; les paupières baissées donnaient au visage un air spirituel qui l'apparentait aux saints des églises romanes ; à y regarder d'un peu plus près, il y avait bien de l'indifférence dans ce sourire et presque du dégoût. Comment d'obscurs ouvriers dont le temps ne gardait pas les noms avaient-ils pu animer une pierre et la faire réfléchir? Comment une femme pouvait-elle crier alors que la peur lui serrait la gorge?

Éliane le regardait dans la vitre de la bibliothèque ; il connaissait ce manège. Ne savait-elle donc pas qu'en l'adorant ainsi, elle le diminuait à ses propres yeux, en ce moment surtout où il se sentait tellement perplexe. De toute façon il était trop tard pour aller courir sur les quais. Ce qui devait se faire s'était fait depuis longtemps. Morte ou vive, cette femme qu'il avait croisée sur sa route lui échappait à présent. Il ne restait plus qu'à reprendre la vie où il l'avait laissée, et à ne plus songer au reste. Avec un soupir il tourna la page.

La conversation d'Éliane lui fournit la plus heureuse des diversions. Par habitude il feignit de ne pas vouloir parler de sa femme et prit le ton de la mauvaise humeur ; mais il bénit intérieurement cette occasion de se replonger dans les petits ennuis de la vie quotidienne, les perpétuelles menaces de brouille avec Henriette.

Resté seul, il s'était regardé dans la glace, admiré et méprisé tour à tour. Pourquoi la force physique ne s'accompagnait-elle pas toujours d'audace? Bien des fois il s'était posé cette question, mais jamais en pensant à lui-même. A quoi donc lui avait servi tout à l'heure cette taille, ces épaules (il les effaça et bomba le torse), cette apparence de vigueur? Il lui suffisait de se montrer à cet ivrogne pour l'effrayer sans doute. Pourquoi ne l'avait-il pas fait?

Il murmura : « C'est extraordinaire » et fit glisser les paumes de ses mains sur ses hanches comme pour s'assurer que son veston allait bien. L'air détaché dont il prononçait ces paroles le rassura un peu. Par un geste familier, il leva le menton et, tournant la tête,

se considéra de côté, d'un œil plus sévère. Cet examen attentif dura près d'une minute et se termina par l'ajustement de sa cravate.

Derrière lui, une grosse lampe posée sur le guéridon jetait une sorte de nimbe autour de sa tête et de ses épaules, accusant les lignes puissantes de cette silhouette. Il sourit longuement à son image, puis bâilla. « Allons nous coucher, » pensa-t-il.

Au moment où il revenait vers le milieu de la pièce pour prendre un livre, quelque chose de comparable à un éblouissement lui fit porter les mains à la tête. Se pouvait-il qu'il n'eût jamais regardé ce petit salon? Ces meubles, ces couleurs, pourquoi tout cela semblait-il odieux tout à coup? Il avait pourtant connu le bonheur dans cette pièce, et le calme, la tranquillité du cœur, pendant des années.

Comme s'il étouffait, il se jeta sur les rideaux, les tira violemment, ouvrit la fenêtre, puis les volets ; ce fut alors qu'il décida de sortir.

***

A Grenelle, il releva le col de son pardessus. Une voiture qui venait de la rue Rémusat longea le trottoir avec lenteur comme pour inviter ce promeneur élégant à regagner une partie plus civilisée de la ville. Le vent s'apaisait ; des gens traversaient le pont et se perdaient ensuite dans les avenues voisines. La plupart portaient la casquette, un châle couvrant la tête des femmes. Il réfléchit un instant, ôta son chapeau pour lisser ses cheveux et le garda à la main. Un petit groupe d'ouvriers se dirigeait vers lui ; ils parlaient entre eux et ne le voyaient pas, mais dès qu'ils l'aperçurent, il y eut un bref silence et les yeux de ces hommes se levèrent sur lui à la façon d'une arme qu'on ajuste. L'un d'eux eut un sourire encore plus meurtrier. Il était jeune et portait avec l'impeccable élégance du peuple un costume de velours noir et une ceinture d'un rouge éclatant. Philippe doubla le pas et vit les cinq ou six ouvriers qui occupaient le trottoir s'écarter, lui livrant le passage avec une déférence ironique. Il tira son mouchoir de sa poche et feignit de se moucher pour ne pas entendre leurs propos, mais le plus jeune lui fit un salut et une grimace qu'il ne put s'empêcher de voir et dont l'impertinence lui envoya le sang aux tempes.

Quel dommage d'avoir dédaigné cette voiture ! Il s'y fût jeté avec plaisir. Derrière lui, des rires qui n'en finissaient pas, saluaient, accompagnaient sa fuite ; il courait presque en effet, mais ces voix le suivaient. Par un effort de volonté, il ferma l'oreille à ce qu'elles disaient et ne perçut qu'un bruit sans en comprendre le sens. Des camions qui passaient couvrirent de leur grondement cette gaieté insolente. Il mit une bonne distance entre lui et les moqueurs et s'engagea sur le pont.

« Qu'est-ce que j'ai donc? pensa-t-il. Il ne faut pas que je m'agite. Il faut que je me retrouve, il faut demeurer calme. » Ce dernier mot fut prononcé tout haut dans le fracas d'un autobus qui en croisait un autre, à deux mètres de lui ; les freins grincèrent avec une note qui déchirait l'oreille. Il alla vers le parapet et remit son chapeau. Tout à coup la fatigue le courbait, une fatigue de l'esprit aussi bien que des membres. Mais maintenant, il était bon de tourner le dos à la ville, au bruit, à ces lumières.

Au-dessous de lui, la Seine semblait un gouffre noir, profond comme un océan. Pendant plusieurs minutes, il s'absorba dans la contemplation de cette eau lourde et silencieuse. Dans l'ombre, il devinait la forte palpitation des flots autour des piliers et quelque chose en lui répondait à ce battement perpétuel du fleuve, quelque chose de sourd et d'inexprimé. La conscience lui en venait dans des moments d'agitation violente. Brusquement il se sentait arraché à lui-même, au cadre étroit d'une vie prudente ; un univers qu'il croyait immuable lui apparaissait maintenant comme un triste et fragile décor soutenu et menacé à la fois par son antiquité et d'immémoriales conventions. Ce qui durait depuis mille ans pouvait durer mille ans encore. Dans mille ans, comme cette nuit, il y aurait, sur un pont jeté par-dessus ce fleuve, un être devenu presque étranger à lui-même et qui, se penchant sur le cours rapide d'une eau noire, regretterait peut-être un âge primitif où l'instinct parlait encore au cœur des hommes. Il soupira. L'universelle diminution de la vie ne l'étonnait plus ; c'était pour lui une idée coutumière que la force se retire lentement de tout ce que l'homme a touché. Tout ce qui lutte, tout ce qui croît dans l'aveugle et prodigue nature est aussitôt assagi par nos mains. N'avait-il pas lui-même appris à réprimer presque tous les élans de la jeunesse?

A trente et un ans, le contrôle attentif de ses gestes et de ses pensées avait fait de lui un homme terne et tranquille qui, même dans des actions déraisonnables, apportait cet air mi-sceptique, mi-sagace où se reconnaît la bonne éducation moyenne. Quand rien d'autre n'eût justifié sa présence sur un pont désert, tard dans la nuit, par un temps médiocre, sa mine, l'angle même de son chapeau sur sa tête et cette même manière réfléchie de croiser les bras sur le parapet, tout dans sa personne eût réfuté l'accusation de caprice ou de fantaisie. De toute évidence, il *avait affaire* sur ce pont ; c'était la seule impression qu'il pouvait donner. Ce ridicule qu'il sentait vivement le fit souffrir un instant.

« Peut-être étais-je né pour être libre, » murmura-t-il en se redressant ; il se disait ces mots sans réfléchir d'une façon précise à leur sens ; c'était une de ces pensées qui nous traversent l'esprit ainsi qu'une lueur trop faible pour nous éclairer et qui rend la nuit plus épaisse. Sans doute n'avait-il pas agi une fois en homme libre. Comme tout le monde il était l'esclave du hasard. Il soupira de nouveau et résolut d'abandonner là un projet qu'il trouvait absurde. Cependant, comme il cherchait des yeux une voiture qui pût le ramener chez lui, il aperçut un sergent de ville à l'autre bout du pont. Après une courte hésitation, il alla vers lui.

***

— Vous n'avez pas entendu appeler?

— Quand ça?

Cette question si simple, Philippe ne la prévoyait pas et elle le gêna autant qu'une accusation eût pu le faire.

— Quand? Mais tout de suite, naturellement. Je n'irais pas vous dire ça trois heures après.

Il s'efforça de soutenir le regard méfiant qui pesait sur lui. L'homme était épais et fort sous la longue pèlerine qui lui cachait les bras. Une moustache noire accusait, par un effet de contraste, le caractère enfantin du visage rond ; les yeux affectaient une expression d'énergie professionnelle ; on y lisait sans peine le désir de savoir s'il n'avait pas affaire à un mauvais plaisant et le souci grandissant de ne pas paraître comique.

Univ. of Arizona Library

— Où auriez-vous entendu appeler?

— Là-bas.

— Comment, là-bas? Vous me montrez l'autre bout du pont.

— C'était là que j'étais accoudé, comme ceci, et j'ai entendu crier sur le quai.

— Crier ou appeler? Appeler un nom?

— Appeler au secours.

— Alors comment se fait-il que vous n'ayez pas averti l'agent de service sur le quai, au lieu de venir me trouver ici? Il était à vingt mètres de vous.

— Je n'ai pas vu cet agent.

Cette dernière réponse rassura l'officier de paix sur les dangers que sa dignité pouvait courir ; on ne se moquait pas de lui ; c'était simplement un imbécile qui lui parlait.

— Je me demande comment mon collègue n'aurait pas entendu si on avait appelé. Sans compter les passants qui ne manquent pas par ici, et qui ne sont pas sourds. N'ayez crainte : les quais sont bien surveillés.

Il rit d'un air bon enfant et tourna les talons. Philippe vit s'éloigner cette silhouette manchote, balancée d'un pas égal ; au bout de quelques mètres, l'agent se retourna pour recommencer sa courte promenade en sens inverse ; ses yeux fixés sur Philippe semblaient ne pas le voir, mais au fond de ce regard honnête une pensée s'élaborait avec lenteur. Un instant plus tard les deux hommes se parlaient de nouveau.

— Pour moi, vous faites erreur, disait l'agent, mais, si ça vous amuse, allez donc raconter votre histoire à l'agent sur l'autre quai. Il pourra toujours faire un rapport.

Philippe haussa les épaules.

— Vous aviez raison tout à l'heure. J'ai dû me tromper.

***

Il retraversa le pont et marcha résolument vers Passy, un peu plus tranquille à présent. Les quais étaient bien surveillés. Quel besoin de se mêler aux affaires de la police?

Si cette femme avait crié, un agent serait venu aussitôt à son

secours. Mais pouvait-elle crier? Question absurde. Une femme qu'on va jeter à l'eau trouve toujours la force de crier. D'ailleurs si cette femme était morte, elle était morte depuis trois heures. Il fallait avoir perdu tout bon sens pour supposer qu'elle avait boité le long du port de sept heures et demie à minuit. Maintenant elle dormait chez elle ou son corps suivait le fil de l'eau vers Saint-Cloud, mais, dans les deux cas, il n'y avait rien à faire.

Elle n'avait pas appelé au secours ; non, elle avait simplement appelé : Monsieur ! et encore le terme « appeler » paraissait bien fort. Il s'agissait moins d'un appel, d'une voix qui s'élève, que d'un mot presque murmuré. De toute évidence, cette femme ne voulait pas donner l'alarme. Si vraiment elle eût été en danger, elle aurait ouvert la bouche toute grande, elle aurait hurlé. Mais elle avait simplement prononcé ce mot et comme il avait l'oreille fine, ce mot, ce son était parvenu à lui. Que désirait-elle de lui? Il y était : la charité. Quoi de plus probable? Elle voyait un homme bien mis qui passait sur le quai, elle lui demandait de l'argent. Ce fichu déchiré qui lui couvrait la tête, cette jupe sordide et ces savates, tout en elle proclamait la mendiante. Comment n'y pensait-il pas?

Pendant plusieurs minutes, il se sentit soutenu, porté par la joie d'avoir enfin trouvé des réponses aussi naturelles à des questions difficiles. Il respira profondément, goûtant l'air comme une eau fraîche et désaltérante. Ses sens parlaient tout d'un coup comme si, dans l'apaisement qui suivait une longue inquiétude, sa chair renaissait. Entre les réverbères qui déchiraient la nuit, un léger brouillard se mêlait à l'ombre et circulait autour des arbres ; on le sentait avant de le voir, c'était une fine odeur de brûlé, cet étrange parfum de l'automne que l'odorat reconnaît sans pouvoir le saisir et le garder en soi, comme certains thèmes de musique dont l'oreille ne peut distinguer les notes mais qui résonnent indéfiniment dans le souvenir. Il s'arrêta un moment et dirigea la vue vers le fleuve. Bien des heures de sa vie s'étaient écoulées sur ces quais et pourtant, comme un vrai Parisien qui ne sait se servir de ses yeux, il n'avait jamais remarqué les grandes ombres que les platanes jetaient à la surface de la Seine : elles s'allongeaient obliquement sur l'espèce de buée pâle qui montait des flots. Lors-

qu'une brise rabattait les lumières, ces larges raies sombres s'inclinaient avec lenteur de côté et d'autre, puis dans l'air redevenu calme elles s'étendaient de nouveau sur l'eau miroitante où la brume se reformait peu à peu.

Il s'accouda au parapet et ôta ses gants pour sentir sous ses paumes le calcaire rugueux, criblé de petits trous ; il aimait cette pierre où l'océan avait laissé la marque de ses coquillages ; le contact avec cette matière primitive, à peine dégrossie par l'homme, rafraîchissait son corps, sa tête. Le port était vide. Par habitude il y promena son regard entre deux hauts tas de sable à moitié éventré et un amas de grosses pierres crayeuses tachées de rouille ; un peu plus loin, des briques rangées avec une symétrie de hasard simulaient les casemates d'une forteresse en ruine ; un long cordage abandonné là semblait ramper autour de ces choses comme une bête issue du fleuve. C'était tout. Plus bas, l'eau clapotait doucement contre la berge.

Ce bruit s'empara de son esprit. Un homme absorbé par une pensée impérieuse peut devenir la proie d'un son léger, d'un murmure, d'un vol d'insecte qu'une ouïe plus attentive et plus subtile ne saisirait peut-être pas ; l'âme se laisse d'autant mieux distraire qu'elle est fortement occupée. Le clapotis à peine perceptible mais continu dominait la rumeur inégale de la ville et finit par emplir la nuit. Philippe n'entendait plus que cette sorte de battement métallique où son oreille cherchait en vain une mesure, et l'idée singulière lui vint que sa promenade n'avait d'autre but sinon d'écouter le bruit de l'eau à cet endroit désert. Ici, la vie du monde paraissait lointaine et la monstrueuse agitation des villes plus vague et plus futile qu'un songe. Lui seul existait vraiment et, avec lui, l'ombre habitée par ce bruit nocturne. Peut-être personne n'avait-il connu de solitude aussi parfaite que cet homme, au cœur d'une capitale surpeuplée. Pendant quelques minutes, il s'abandonna à la pente de cette rêverie et demeura immobile.

Le pas d'une femme, derrière lui, le fit tressauter ; il tira sa montre et reprit aussitôt sa marche. La femme s'était arrêtée entre deux arbres, comme pour le guetter. Chez elle, la misère aggravait tellement la vieillesse qu'il était impossible de lui donner un âge ; pourtant elle gardait l'inexplicable reste de coquetterie qu'on voit

souvent aux très vieilles gens dont la tête se dérange, et ses cheveux d'un gris verdâtre disparaissaient à moitié sous une toque noire où tremblait une plume. Sa petite taille se courbait comme si, sur son dos, elle eût porté un homme dans un sac ; elle était vêtue de haillons bleus et noirs et chaussée de savates qu'elle traînait sur la pierre sans jamais lever les pieds. Son visage penché vers le sol demeurait invisible. Elle saisit le moment où Philippe passait près d'elle pour murmurer d'une voix rapide une phrase qu'il ne comprit pas. Il continua sa route, intimidé par une telle détresse comme il l'eût été par un excès de magnificence, puis il revint, un instant plus tard, vers cette femme qui attendait toujours. Elle répéta sa phrase.

— Que dites-vous?

La femme leva vers lui une figure aux chairs grises ; ses paupières sans cils retombaient lourdement sur des yeux qu'elles cachaient. Il lui manquait trop de dents pour qu'elle pût articuler ses mots. Philippe détourna la tête malgré lui. Avant même qu'il fût au monde, cette créature dont la vie ni la mort ne semblaient vouloir, connaissait peut-être de grands bonheurs ; ce triste corps avait eu sa jeunesse ; et il rêva quelques secondes aux paroles d'amour qu'elle avait dû entendre.

— Que voulez-vous?

Dans la poche de son gilet, ses doigts gantés tâtaient les jetons de métal. Elle suivit le geste du regard et murmura une longue histoire en branlant la tête. Mais il ne l'écoutait pas ; depuis un instant il la considérait avec plus d'attention. D'où venait-elle? C'était une de ces pauvresses que la faim et le froid chassent le long des trottoirs, dans Paris, jusqu'à ce que la fatigue les abatte sous la voûte d'une porte cochère ou sur un banc. Elles errent d'une rue à l'autre, sans but précis, sans gîte, vieilles innocentes que le jeûne grise et fait tituber au ras des murs.

« Peut-être les a-t-elle vus passer? » pensa-t-il tout à coup, et il s'inclina vers elle :

— Vous n'étiez pas ici vers huit heures?

Pour toute réponse elle tendit une paume ridée qu'elle creusait en recourbant un peu les doigts. Il y plaça une coupure de cinq francs ; les ongles noirs de la mendiante se refermèrent sur le

billet qui disparut presque aussitôt dans les profondeurs d'un petit sac informe. Elle fit claquer le fermoir et secoua la tête dans un sens puis dans l'autre.

— Vous n'auriez pas vu passer deux personnes qui se disputaient, un homme et une femme?

Son désir de savoir ce que cette vieille savait peut-être lui inspira un mouvement dont il fut le premier surpris : il posa sa main sur la sienne ; alors elle jeta un cri étrange de petite fille et lui tourna le dos, croyant sans doute qu'il voulait lui reprendre son aumône. Puis, avec un geste de dame dont le comique avait quelque chose d'effrayant, elle souleva un peu sa jupe et s'efforça de courir sur ses jambes incertaines ; il la vit appuyer son épaule contre un arbre, s'aventurer sur la chaussée, puis revenir sur le trottoir et courir de nouveau. Au bout d'un moment, elle se retourna vers lui, le cherchant des yeux entre les arbres ; lorsqu'elle l'eut trouvé, elle lui cria une injure et s'éloigna.

***

Il continua son chemin jusqu'à un petit escalier de pierre qui menait au port. Là, il hésita. Descendre était absurde, mais il voulait descendre. Cependant une habitude de l'esprit le contraignit de chercher une raison à cet acte. Est-ce que le caprice ne suffisait pas, la simple envie de se promener au bord de l'eau? Mais, se promener au bord de l'eau à une heure du matin, par un temps de brouillard, ressemblait peu au caprice d'une personne sensée. « Admettons donc, se dit-il, que j'agis de la manière la plus déraisonnable. Je n'en mourrai pas, cette fois. »

Maintenant, il était sur le port et au lieu d'en ressentir le malaise qu'il prévoyait, il éprouvait un singulier réconfort. Sa main s'appuyait au tronc d'un platane dont l'écorce tombait, laissant à nu ce bois pâle et luisant. Au-dessus de lui, le grand mur blême en haut duquel il se penchait tout à l'heure, étalait à la lumière du gaz d'immenses taches glauques et noirâtres. Il fit quelques pas sur les pierres inégales et atteignit un tas de sable où le brouillard se posait comme une neige. Derrière ce tas de sable, il y avait le fleuve. Un instant, Philippe s'arrêta, ne comprenant pas pourquoi

le cœur lui battait, et tout à coup, la forte odeur de l'eau l'enveloppa, mêlée à celle du brouillard ; elle réveilla en lui le souvenir de crimes racontés par les journaux et d'une vieille chanson sinistre que lui chantait sa bonne, autrefois. Dans l'espace de quelques secondes, il revécut son enfance ; l'émotion lui fit retenir son souffle comme pour garder en lui cette odeur qui ressuscitait un monde. Des moments comme ceux-là n'étaient pas rares dans sa vie ; sans cesse, son être entier se cherchait ailleurs que dans le présent. Quelqu'un, quelque chose d'immuable résistait aux transformations des années, une personne mystérieuse, sans jeunesse, ni vieillesse, toujours la même, cachée au fond des yeux de l'enfant songeur et de l'homme diminué par l'âge, cette identité, ce moi étrange presque inconnu à lui-même. Ce soir, au bord de l'eau, il sentit vivement tout ce qu'il pouvait y avoir d'inaccessible au fond de son propre cœur. Comment donc pouvait-il espérer de n'être pas seul si lui-même à lui-même demeurait étranger? Dans ce monde dont la raison d'être nous échappe, chacun suit obscurément une destinée secrète qu'il ne connaîtra peut-être jamais. Deux pensées se mêlent parfois comme des vols d'oiseaux se croisent dans les airs, mais l'inexorable solitude se reforme aussitôt. Tout homme est roi dans un désert.

***

Il fit le tour du tas de sable, puis demeura immobile au bord du fleuve. Son pied touchait un de ces gros anneaux de fer auxquels on attache des cordages. Tout d'abord il ne sentit pas ce contact. Ses yeux se fixaient à la surface de l'eau d'où le brouillard montait ainsi qu'une vapeur ; la Seine fumait, envoyant dans les profondeurs du ciel noir un air blanchâtre et opaque ; c'était comme si, à l'obscure nuit d'automne se substituait une nuit surnaturelle, aussi pâle que l'autre était noire, mais impénétrable. Elle gagnait les quais, étouffant peu à peu les lumières.

Déjà, il ne voyait plus la rive opposée de la Seine. Le viaduc de Passy, avec ses réverbères de couleur, semblait reculer sous la poussée d'une force irrésistible ; la silhouette noire s'effaça d'abord, laissant dans le vide un long trait rose qui s'évanouit lentement.

Il fit un pas en arrière et promena une main sur le sable que

le froid avait durci. Le sentiment d'être tout à coup prisonnier du brouillard lui donna un malaise sans qu'il eût le désir de s'éloigner. Cet étrange instinct qui nous conseille parfois de nous nuire à nous-mêmes lui commandait de rester là. Il broya une poignée de sable et la jeta dans la Seine ; le bruit fut imperceptible. Il semblait que le brouillard retirât du monde une chose, puis une autre : les lumières, puis les sons. L'eau bougeait à peine ; il la voyait se froncer comme une étoffe autour d'une péniche vide amarrée à quelques mètres en aval, mais le clapotis du flot contre la pierre ne s'entendait presque plus. Toute son attention se porta sur l'espèce de muraille blanche qui tremblait à la surface de la Seine et se refermait autour de lui ; il eut l'impression d'être au centre d'une vaste tour brumeuse, d'instant en instant plus étroite. A ses pieds, le fleuve n'était plus qu'un lac noir dont les bords s'effaçaient.

A ce moment, il se déplaça un peu et sentit l'anneau de fer contre son pied. Ce fut comme si, au plus fort d'une hallucination, la réalité lui venait en aide. Il se baissa et toucha l'anneau du bout des doigts, puis, dégantant sa main droite, il le saisit et le souleva ; le froid du métal pénétra dans sa chair ainsi qu'une brûlure et il lâcha l'anneau. Tout d'un coup il se retrouvait, mais vieilli et changé à ses propres yeux. Après de longues rêveries sur lui-même, une pensée claire et précise s'emparait de son cerveau. Sa promenade sur les quais se résumait en quelques mots, et ces mots résonnaient malgré lui dans sa tête : « Une femme appelait au secours et je me suis sauvé. »

***

Pourquoi? Il n'en savait rien. Sa nature lui avait commandé de fuir et il avait fui. Un autre, plus ferme et plus calme, serait descendu sur le port, mais il venait justement de découvrir qu'il n'était pas cet autre, et en admettant que cette personne hypothétique se fût éloignée comme lui, en courant, elle ne fût certes pas retournée là, trois ou quatre heures plus tard, errer inutilement sur un quai désert. A sa première faiblesse, qui était de s'enfuir, il en ajoutait une autre, qui était de revenir sur ses pas. Il ressemblait au criminel romantique à qui le remords inspire de visiter la scène

de son crime. Cette réflexion où il essayait de mettre un peu d'ironie lui parut fausse. Dans son cas, il ne pouvait s'agir de remords, ni même de honte ; le remords, le simple désir de réparer sa faute lui eussent dicté une conduite différente : la seule chose à faire était d'alerter la police, le commissaire et d'attendre ensuite le résultat de l'enquête. Peut-être alors eût-on retrouvé cette femme, mais elle ne l'intéressait pas.

Plusieurs fois il avait pensé à elle, c'est-à-dire que dans un souvenir fugitif, il avait revu ce visage blême tourné vers lui ; les moindres gestes de cette misérable se retraçaient dans sa mémoire, sa façon de porter les mains à son visage, de se tâter les joues, il avait observé cela avec toute l'attention qu'on a au théâtre pour un drame qui vous fait oublier le reste du monde ; et il se rappelait qu'en regardant cette femme, le cœur lui battait si violemment qu'il en ressentait les coups jusque dans la gorge. Mais à aucun moment il n'avait eu cet élan de pitié qui porte un être vers un autre et si son cœur battait si fort, à cette minute, la détresse de cette femme n'en était pas la cause, mais bien l'incertitude où il se trouvait lui-même. Le véritable acteur du drame, ce n'était pas elle, c'était lui. Le « que va-t-il arriver? » de cette minute concernait moins une femme qui tremblait pour sa vie, qu'un homme sur le point de découvrir s'il était courageux ou non. Pour la première fois de sa vie, peut-être, des circonstances le mettaient en présence de lui-même. Sans doute, il avait beaucoup réfléchi à tout ce qui le distinguait des autres hommes. D'une manière théorique, il savait à peu près ce qu'il pouvait attendre de son cœur et de son cerveau, et l'opinion qu'il formait de soi jusqu'à tout à l'heure après les mécomptes et toutes les révisions nécessaires entre vingt et trente ans, il la croyait solidement fondée, ni trop indulgente, ni sévère à l'excès ; puis tout à coup, un petit incident, une chose qui, prise dans l'ensemble des années, paraissait minuscule, un rien jetait à bas cette construction savante.

S'il est vrai que le criminel revient au lieu où il a commis son crime, gageons que le remords ne l'y mène guère. Croyez-le plutôt épris de son crime et de lui-même. Un attachement sentimental lui inspire cette action dangereuse et presque chevaleresque que les policiers connaissent bien. Ce n'est plus un criminel qui rôde autour

de cette maison, de ce petit jardin, c'est un amoureux ; dans telle pièce, sous tel arbre l'étrange passion a pris naissance. Ici son cœur a battu plus sauvagement, ici ses mains se sont libérées de toute loi. Comment a-t-il fait couler le sang? Ces meubles, ce plant de gazon, cet innocent tilleul vont le lui redire et pour arriver jusqu'à eux, il risquera sa vie.

***

« C'est extraordinaire, pensa-t-il, je suis un lâche. »

Il se rappela qu'autrefois il avait eu l'intuition de cette vérité. Ce souvenir datait de sa dix-huitième année alors que pendant les vacances de Noël, qu'il passait à la campagne, il apprenait à monter à cheval. Déjà il savait se tenir en selle et faisait de courtes promenades dans les environs. Un matin, il s'aventura plus loin que de coutume. La route dure et brillante de verglas résonnait sous les sabots du cheval, un rouan à l'œil tranquille et, selon le palefrenier, la bête la plus raisonnable de l'écurie. Au bout d'un quart d'heure, Philippe quitta la route pour s'engager dans un bois de bouleaux qui s'inclinait doucement sur le flanc d'une vallée et qu'un sentier jonché de feuilles mortes partageait en deux. Fatigué d'un trot qui le secouait, il lâcha un peu la bride à son cheval et, desserrant les genoux, se laissa aller en arrière. Son poing tremblait légèrement ; il s'en aperçut avec surprise, ne pensant pas qu'une inquiétude à peine avouée se communiquât si vite aux mouvements de son corps. Les rênes glissèrent rapidement entre ses doigts, tirées en avant tout d'un coup. Il vit la bête chauvir des oreilles, puis allonger le cou. Le cheval sait toujours quelle espèce d'homme le monte, s'il doit lui obéir ou s'il peut, au contraire, faire violence à la main timide dont il sent la faiblesse dans son mors. Presque au même instant le rouan se lança au galop à travers le bois, passant à fond de train entre les bouleaux dont Philippe évita les branches de justesse. Cette course ne dura pas longtemps, car à force de tirer sur les brides, Philippe réussit à diriger sa monture vers le haut de la colline ; sur cette pente peu rapide mais coupée d'arbres, le cheval perdit son souffle au bout de quelques foulées et tenta de retourner en arrière. La bouche et le poitrail tout fleuris

d'écume, il se cabra à moitié, emplissant le silence des bois de sa respiration furieuse, et pendant plusieurs minutes, il lutta avec son cavalier à qui la peur rendait sa présence d'esprit, mais Philippe tremblait de tous ses membres ; la bête calmée, il mit pied à terre et la conduisit par la bride jusqu'en haut de la côte. Par bonheur cette scène ridicule ne fut observée de personne. Il remonta en selle à l'orée du bois, gagna la route et rentra chez lui, au pas.

Après cela, treize ans s'étaient écoulés ; pour lui la vie se dispensait aisément d'une vertu aussi primitive que le courage et n'offrait guère d'occasions de la déployer.

A cela près qu'étant riche et sans ambition, il n'attendait rien des gens en place et ne s'exposait pas à leurs impertinences, Philippe se comportait à peu près comme toutes les personnes qu'il connaissait. Dès vingt-cinq ans, il avait cessé de se croire utile à la société et ne conservait sur lui-même que deux ou trois de ces illusions sans lesquelles toute vie se désorganise. La plus importante, peut-être, s'évanouissait. Il avait toujours cru que, la part bien faite à l'indécision et à la paresse, il restait en lui quelque chose de solide, une force cachée mais toute-puissante à laquelle il se réservait de faire appel, le jour où il en aurait besoin ; depuis une heure il en doutait. Cette force n'existait pas ; ainsi la simple vérité prenait la place d'un mythe héroïque et il ne put se retenir de penser qu'il gagnait au change.

« C'est extraordinaire, répéta-t-il tout haut. J'ai eu peur. »

Un autre eût fait un drame d'une telle découverte, mais, pensa-t-il, si l'on était capable de faire un drame à propos d'une découverte aussi humiliante, il y aurait bien des chances pour que la découverte ne se fît pas, le goût du drame allant de pair avec le goût du mensonge. Et puis l'envie d'orner la situation lui manquait. Assurément, il ne semblait pas beau de fuir devant l'ombre d'un petit danger et il lui en coûtait de reconnaître qu'il avait fui, mais puisqu'il devait en venir à cette conclusion, à quoi bon regimber?

Pour le moment, il se sentait calme. Il se félicita de n'avoir pas été vu par des amis, ou par sa femme. Qui donc, dans tout Paris, le soupçonnerait d'être au bord de la Seine, par ce temps de brouillard? Et il eut un petit rire triste en pensant à plusieurs per-

sonnes que cette histoire étonnerait, s'il leur était donné de l'apprendre. Sans doute, on disait de lui du bien et du mal, mais on ne disait pas *cela*, cette vérité qu'il connaissait depuis peu et qu'il connaissait seul. Éliane, par exemple, était loin de le croire aussi timide car, chez lui, au milieu de ce petit salon où il vivait trop et qui devenait comme son écorce, il lui arrivait de parler avec assurance et dédain de gens qu'il avait vus au cours de la journée. Sa femme ne l'écoutait guère, mais sa belle-sœur ne perdait pas une seule des paroles quelquefois arrogantes qui tombaient de ses lèvres. Si elle savait... Cette pensée lui parut difficilement supportable. La honte, la vraie honte, ce n'était pas d'être lâche, mais d'être connu tel. Ainsi qu'aurait-il fait si quelqu'un l'avait giflé dans un salon? Il imagina cette scène. Dans une pièce immense, éclairée *a giorno*, il était là, sous un lustre qui rayonnait comme un soleil ; des femmes élégantes passaient près de lui, elles parlaient à des hommes en habit, elles riaient d'un rire mécanique, qui leur ouvrait la bouche sans que la moindre gaieté parût dans leurs yeux. Les hommes répondaient de cette voix polie et un peu niaise qu'ils réservent à l'usage du monde. Et tout d'un coup l'un d'eux venait vers lui. Comme par enchantement ils se trouvaient seuls, l'un et l'autre, au milieu d'un cercle, dans un silence qui s'étendait au loin, jusqu'aux limites du salon. L'homme avait un visage hâlé, un peu rouge au-dessous des paupières. Toute la moitié gauche de son plastron recueillait la lumière du lustre et brillait ainsi qu'une cuirasse ; sur son gilet trois boutons d'onyx noir cerclés de blanc semblaient des yeux vairons au regard louche. Philippe demeurait immobile. L'homme fit un pas en avant et proféra sèchement plusieurs paroles, mais Philippe n'entendait pas, incapable de porter son attention ailleurs que sur ces boutons d'onyx qui paraissaient regarder dans trois directions différentes. Leur expression, s'il est possible de trouver une expression à un bouton d'onyx, était stupide, mais hostile ; à un mouvement que fit l'homme, le premier de ces boutons se déplaça un peu et dirigea son regard aveugle vers Philippe ; presque en même temps, la gifle vint brûler sa joue, emplissant le salon d'un bruit énorme. Pendant une ou deux secondes, Philippe eut l'impression que la terre croulait sous ses pieds et que la foule disparaissait dans un torrent de lumière, mais

rien n'avait bougé. On attendait qu'à son tour il fît quelque chose. Une phrase banale dansa dans son esprit : « J'ai reçu un affront sanglant, un affront sanglant », et au lieu de riposter, d'arracher une carte de son portefeuille, une envie extraordinaire le prit de saisir les mains de cet homme, de le calmer, de remettre en ordre sa cravate blanche qui s'était relevée d'un côté et de lui dire : « Vous avez de jolis boutons à votre gilet. Est-ce que cela ne s'appelle pas des œil-de-chat? »

Son cœur battit avec force comme si cette scène ignominieuse se fût vraiment produite et, les poings sur les yeux, il se mit à gémir tout haut : « Ah ! ah ! ah ! » sur le ton d'une douleur insupportable. « Ce n'est pas possible, murmura-t-il. Je n'agirais pas comme cela. Personne au monde n'agirait comme cela. » Cette pensée le rassura. Le mauvais rêve prenait fin. Brusquement il se sentit comme envahi par une joie désordonnée : la scène qu'il avait imaginée n'était pas vraie, rien de tel ne s'était passé, ne se passerait jamais, et presque sans savoir ce qu'il faisait, il répéta plusieurs fois, avec émotion : « Quel bonheur !... Quel bonheur !... »

A ce moment, il entendit le pas de quelqu'un qui venait vers lui. Il était une heure.

***

Presque au même instant, à dix minutes de là, Éliane fut tirée de son sommeil par un coup de sonnette. Le feu était éteint depuis longtemps et la pièce plongée dans une obscurité profonde. Tout d'abord elle ne comprit pas pourquoi elle était étendue sur le sol ; cette sonnerie interrompait brutalement un rêve qu'elle essayait en vain de prolonger. Pendant un court moment, elle demeura hébétée, puis se leva tout à coup, comme la sonnette retentissait de nouveau, et courut à la porte en butant contre les meubles.

— Bonsoir, Éliane. J'ai encore oublié ma clef.

— Tu l'oublies chaque fois. Quelle heure est-il?

Henriette se mit à rire.

— Est-ce que je sais? Allume donc.

— Je ne trouve pas le bouton.

— Tu dors encore.

Elle rit de nouveau et tâtonnant dans le noir se laissa tomber dans un fauteuil.

— Figure-toi que j'ai perdu mon sac, reprit-elle. — Mais allume donc.

La lumière se fit tout à coup. Éliane, debout, dans son peignoir bleu pâle et les cheveux épandus sur ses épaules, regarda sa sœur à moitié couchée dans le fauteuil.

— Henriette, qu'est-ce que tu dis? Où as-tu perdu ton sac?

— Si je le savais, j'irais le chercher.

Elle semblait incapable de faire cesser ce rire qui la pliait en deux. Sa cape de velours noir avait glissé derrière son dos, découvrant des épaules minces. Son corps étroit était pris dans sa robe comme dans une gaine de soie blanche. Elle tourna vers sa sœur un visage dont la jeunesse résistait encore aux méfaits des veilles. Bien qu'elle eût presque atteint la trentaine, elle pouvait, sans invraisemblance, se rajeunir de six ans. D'assez beaux cheveux blonds brossés à plat laissaient à découvert un petit front dur et lisse. Comme pour obliger ses traits à reprendre leur sérieux, elle levait des sourcils qu'on eût dits dessinés à l'encre et passait ses mains sur ses joues. Peu à peu, le regard des yeux gris se fixait, puis elle repartait aussitôt d'un rire qu'elle étouffait mal. Tout à coup, elle se jeta de côté sur un coussin et s'abandonna à un accès de gaieté qui ressemblait à une crise de larmes.

— Je ne peux plus me rappeler où nous sommes allés.

— Il s'agit bien de cela, Henriette. Tu ne sais pas si tu as oublié ton sac dans la voiture des Lebel?

— Non, je ne sais pas.

— Tu l'as peut-être laissé tomber dans l'escalier. Veux-tu que j'aille voir?

— Laisse-moi donc. J'allais me rappeler le nom de cet endroit. Voyons, c'était le...

Éliane ouvrit la porte d'entrée et attendit un instant : pas un son n'arrivait à elle ; il n'y avait dans l'antichambre que sa sœur qui riait toute seule comme une écolière ; tout le reste de la maison était plongé dans le silence. Elle alluma et fit quelques pas sur le palier, les yeux à terre. Par crainte d'un accident possible, Henriette ne se servait jamais de l'ascenseur ; c'était donc dans l'es-

calier qu'il fallait chercher. Lorsqu'elle fut en haut des marches qui menaient à l'étage inférieur, Éliane s'arrêta pour s'appuyer à la rampe. Si quelqu'un la surprenait ainsi, en robe de chambre et les cheveux épars? Tout en cherchant le sac sur le tapis rouge, elle trouva comique et sinistre à la fois d'être là, dans cet escalier vide. Sa tête s'alourdissait ; toute une partie d'elle-même retombait dans le sommeil qu'elle venait de quitter. Il lui fallut un effort pour se redresser et descendre quelques marches. A mi-chemin entre les deux étages, elle se pencha de nouveau sur la cage de l'escalier et promena son regard jusqu'au dallage de marbre, mais elle ne vit rien. Elle remonta en courant.

Henriette s'était endormie dans le fauteuil lorsque Éliane referma la porte d'entrée. L'idée de réveiller sa sœur lui traversa l'esprit ; elle tenait déjà la main au-dessus d'elle prête à secouer un peu trop fort l'épaule blanche où la lumière jetait un reflet, quand l'attitude innocente de ce corps replié l'attendrit, et elle se jugea sévèrement. « Elle dort comme une petite fille, pensa-t-elle. Il faut pourtant qu'elle se couche. »

Après quelques secondes de réflexion, elle se pencha sur la dormeuse et la prit dans ses bras, tout de même qu'autrefois lorsque Henriette, une Henriette de cinq ans, s'endormait au dessert et qu'elle-même, déjà parmi les « grandes » de l'Institut Fénelon, la portait jusque dans son lit. Ce soir, une femme que guettaient les rides titubait sous le poids d'un corps frais et souple, et c'étaient les mêmes personnes qu'alors. Quelle injustice !

« Ce n'est pourtant pas sa faute si j'ai trois ans de plus qu'elle, » se dit-elle avec cet instinct qui la poussait toujours à modifier une opinion trop dure des choses et des gens. Tout occupée de ces réflexions, elle franchit le seuil de sa chambre et s'aperçut de son erreur lorsqu'elle eut couché Henriette dans le lit. « Tant pis, murmura-t-elle, elle reposera ici tout aussi bien. »

La veilleuse qu'elle alluma ensuite jeta sa lueur rose sur la jeune femme endormie ; une respiration égale et profonde soulevait imperceptiblement sa poitrine et gonflait ses lèvres ; ainsi étendue de côté, les genoux pliés et la tête jetée en avant, elle semblait sur le point de prendre l'essor. Il arrive que, dans le sommeil, le visage, le corps même revêtent un aspect qui trahit la plus secrète nature

de l'âme. Cette petite femme vive et légère qu'Éliane croyait bien connaître, comme elle paraissait autre, tout à coup ! Et elle se pencha au-dessus d'elle, saisie brusquement d'une émotion étrange.

La voyait-elle pour la première fois? Dans ce profil court, dans l'attitude de ces membres délicats, quelle avidité elle découvrait soudain ! Ces mains fines à moitié ouvertes étaient faites pour prendre, et ce visage tendu vers toutes les richesses de la vie, de l'amour, de quelle dureté il était empreint ! Elle hocha la tête et admira, un peu malgré elle, les traits purs que les années ne touchaient pas. Les paupières sombres abaissaient leurs longs cils noirs sur les joues d'un blanc de marbre ; la bouche trop rouge souriait cruellement. La petite fille innocente de tout à l'heure cédait la place à une femme vaniteuse et butée. Quels rêves opéraient cette transformation? Dans l'obscur dédale si voisin de la mort, où l'âme cherchait-elle cette joie qui faisait trembler la pulpe des lèvres? Les dents s'écartèrent pour laisser échapper des mots confus qu'Éliane ne put saisir. Elle n'aimait pas ce lourd sommeil, ni ce sourire. Par un geste où elle voulut mettre de l'affection, elle ôta le peigne qui retenait les cheveux d'Henriette et lui caressa la tempe ; puis elle lui retira sa robe sans brusquerie, mais avec l'espoir que la jeune femme se réveillerait. Un soubresaut détendit les bras d'Henriette et de nouveau elle parla de cette voix indistincte qui inquiétait sa sœur. La robe de soie dans les mains, Éliane regarda encore une fois le corps à moitié nu avant de le recouvrir. Sous les rayons de la veilleuse, la chair pâle et ferme brillait, pareille à une pierre polie. Jeune et belle. Cette expression banale traversa l'esprit d'Éliane et elle la répéta tout haut à plusieurs reprises, hochant de nouveau sa tête dépeignée. Pendant plusieurs minutes elle demeura là, incapable de s'arracher à un spectacle qui la torturait. Son regard se fixa d'abord sur l'oreille qu'elle compara mentalement aux siennes, et elle suivit le dessin de l'ourlet mince et rose qui paraissait s'enrouler sur lui-même pour donner naissance à des courbes d'une complication merveilleuse ; ici, la chair dure et luisante éveillait l'idée d'une pierre fine, mais là, à l'endroit où le lobe s'attachait au visage, on songeait au velouté de certains fruits. Sans pitié pour elle-même, elle porta la vue ailleurs et chercha en vain la trace de quelques rides sur le tissu serré de cette peau

mate ; les traits, vainqueurs de toute fatigue, respiraient la fraîcheur de l'enfance. « Qu'a-t-elle donc fait, pensa-t-elle, pour mériter cela? » Et elle ajouta intérieurement, avec une satisfaction dont elle-même eut horreur : « Demain, elle aura mal à la tête. »

Son corps mince se plia en deux et elle déposa un baiser sur le front de sa sœur, puis avec un tranquille geste d'aînée, elle ramena les couvertures sur les épaules qui frissonnaient déjà. Un instant elle prêta l'oreille à ce souffle calme et régulier qui semblait imposer un rythme au silence de la nuit.

Elle ouvrit la fenêtre, éteignit la lumière et quitta la pièce. Dans la chambre où elle allait essayer de dormir, mais qui n'était pas la sienne, elle se prit à pleurer, tout d'un coup.

***

L'homme était petit mais d'aspect vigoureux ; un foulard rouge, tordu comme un cordon, s'enroulait plusieurs fois autour de son cou. Il sifflota doucement un refrain connu et s'avança les mains dans ses poches. Brusquement il s'arrêta.

— On s'est déjà vu quelque part.

Philippe secoua la tête pour dire non.

— Pas possible ! fit l'homme avec un étonnement comique.

Il était jeune ; la visière de sa casquette jetait sur le haut de son visage une ombre triangulaire qui masquait les yeux et le nez, mais les lèvres un peu épaisses découvraient des dents fortes et saines. Philippe essaya de trouver un air honnête à cette bouche d'adolescent et à cette mâchoire résolue. « C'est un gamin, pensa-t-il. Que faut-il faire? » A cette question il lui sembla que la voix raisonnable d'Éliane répondait : « Mais il faut passer devant lui sans même le regarder, gagner le petit escalier, là-bas, rejoindre le quai et héler un taxi. » Il demeura immobile. Au fond de sa poche, ses doigts tournaient et retournaient en tous sens une pièce de deux francs. De nouveau, il s'interrogea comme un malade qui se tâte le pouls : « Est-ce que je vais avoir peur? Peut-être a-t-il une arme dans sa poche. Que dois-je faire? »

L'homme s'éclaircit la gorge et prit un air sérieux comme pour parler affaires.

— Vous habitez par ici? demanda-t-il.

— Pas loin.

— Moi non plus.

Il se rapprocha de Philippe jusqu'à lui toucher le bras. Tous deux se tenaient face à face. Pourquoi cet homme avait-il répliqué : « Moi non plus »? Si c'était une plaisanterie, le ton dont elle était dite ne convenait guère. Dans le brouillard épais comme une fumée, Philippe distinguait avec peine les traits de ce visage blanc, mais il sentit le regard dur et attentif qui guettait le premier signe de la peur. Quelques secondes s'écoulèrent en silence. Philippe tournait le dos au fleuve ; le cœur battant, il fit un pas vers la droite et vit celui qui devenait son adversaire se replacer devant lui par un mouvement simultané.

— Laissez-moi passer, dit-il d'une voix rauque.

— Oh ! nous n'allons pas nous quitter comme ça, répondit l'inconnu avec douceur.

Il toucha Philippe du coude comme pour le pousser en arrière.

— Monsieur aura bien quelque chose à donner à un sans-travail?

— Combien... voulez-vous?

Cette phrase lui fit l'effet singulier de n'être pas prononcée par lui ; les sons aigus et coupés qui lui sortaient de la gorge avec tant de peine, il n'en reconnaissait pas les inflexions. Même dans des instants d'émotion, de colère, il n'avait jamais parlé ainsi. Malgré son trouble, il eut l'impression qu'une partie de lui-même recueillait ce fait nouveau et se penchait dessus avec une curiosité avide. Ainsi c'était cela, la terreur, c'était cette voix, cette façon de crisper les poings comme pour se retenir à quelque chose, ces battements horribles dans la gorge. Presque aussitôt cessa l'espèce de vertige qui le contraignait à baisser la tête. Distrait pendant une seconde de sa peur par les réflexions mêmes qu'il faisait sur elle, il retrouva sa liberté de jugement. L'homme n'allait pas le jeter à l'eau s'il en voulait à son argent, ou tout au moins il ne le pousserait pas en arrière avant de lui avoir pris son portefeuille. Par conséquent, il n'avait rien à craindre tant qu'il ne sortait pas son portefeuille de sa poche. Le plus sérieux désavantage de sa position n'était pas de se trouver si près du fleuve auquel il tournait

le dos, mais bien d'avoir trahi son inquiétude. L'homme paraissait méfiant et rusé ; il serait difficile de l'obliger à reculer sans employer la force.

— Combien? répéta-t-il avec plus d'assurance.

— Ce que vous voudrez.

« Peut-être n'avait-il pas l'idée d'un mauvais coup, pensa Philippe. Il a voulu m'intimider d'abord. Ma frayeur lui inspirera d'aller jusqu'au bout si je ne l'éloigne pas d'ici. »

— Allons là-bas, près du bec de gaz.

L'homme secoua la tête sans détourner la vue et sourit avec mépris.

— Si vous voulez que je vous donne quelque chose, il faut que je puisse y voir, dit Philippe.

— On y voit bien assez clair ici.

Ils se regardèrent en silence. Philippe soupira.

— Bon, dit-il enfin.

Sa main gauche plongea lentement dans la poche intérieure de son veston. Il palpa le portefeuille de cuir souple et essaya de se rappeler son contenu : un billet de cinquante francs, plusieurs coupures de dix, sans compter sa carte d'électeur. Un mouvement d'avarice lui fit regretter l'abandon de cette somme, et il sentit la colère le prendre à la pensée qu'il cédait à un homme plus jeune, plus petit et certainement moins fort que lui. Depuis quelques secondes il examinait son adversaire avec une attention dont la peur l'avait rendu incapable jusque-là. C'était sans doute un de ces rôdeurs qui se cachent le jour et que la nuit voit apparaître, prêts à toute besogne, dans les coins déserts de la ville. Sa jeunesse expliquait son indécision. Un malfaiteur plus expérimenté eût dépouillé sa victime sur-le-champ, sans lui donner le temps de se ressaisir. Celui-ci attendait, laissant passer l'un après l'autre tous les moments favorables, ému peut-être à l'idée que son premier coup pouvait ne pas réussir. Sa peau blanche brillait au menton et aux joues ; sa bouche pleine et fraîche comme celle d'un enfant respirait une innocence qui paraissait presque comique. Il n'en était pas moins vrai que d'un coup de couteau ou simplement d'un coup de poing il pouvait envoyer dans le fleuve un homme dans la position critique où se trouvait Philippe. Aussi la seule chance de salut

semblait de lui faire tourner la tête, et de profiter de cette distraction. Philippe tira subitement son portefeuille de sa poche et le lança en l'air ; l'homme releva le visage comme par un mouvement d'automate.

Un instant plus tard, Philippe avait gravi le petit escalier de pierre et courait sur le quai vers le viaduc. Une voiture qui passait le recueillit.

***

Sur la banquette rouge il s'effondra. Il haletait si fort qu'à peine avait-il pu donner son adresse au chauffeur. Et maintenant que le danger était loin, l'horreur de ce qui aurait pu lui arriver, la peur toute-puissante le brisait. Son grand corps se plia et il heurta de la tête le coin de la voiture.

Étendu à moitié sur le siège il revit la scène non comme elle lui était apparue, mais telle que son voleur avait pu la voir. Il imagina la joie du rôdeur apercevant dans le brouillard cet homme bien vêtu, en un endroit aussi écarté, cette écharpe blanche qui tirait l'œil. L'homme s'approchait en sifflotant. Le coup était presque trop facile ; un monsieur, un original au bord de l'eau, et les mains dans les poches de son pardessus, il n'en croyait pas ses yeux. Et il ne put se retenir de plaisanter un peu avec sa victime, dont l'air d'épouvante le réjouissait ; le couteau qu'il portait sur lui ne lui serait pas nécessaire, cette fois : il suffisait de toucher du coude cet homme qui le dépassait d'une tête pour voir ses prunelles s'agrandir, dans le cas peu probable d'une résistance, et ses sourcils se lever ; un coup de poing sous le menton de l'original l'enverrait prendre un bain froid dans la Seine. Il se piéta donc devant Philippe et lui posa des questions narquoises avec un accent de faubourg.

Cette voix, il semblait à Philippe qu'elle le suivait jusque dans cette voiture ; il mit les poings sur ses oreilles et l'entendit encore. Elle se moquait de lui comme on peut se moquer d'un inférieur qui ne répondra pas. Depuis son enfance il avait pris soin de lui-même, de son corps dont il surveillait le poids, de son cerveau qu'il voulait nourrir, et tout à coup une jeune brute à la voix traînante le faisait trembler en lui adressant la parole. Sans doute était-il

déraisonnable de voir les choses sous cet angle. Cependant, il existait une relation entre tant d'efforts, d'une part, et cette défaillance, de l'autre. N'être pas brave réduisait à néant toute science acquise, toute beauté physique ou spirituelle. Ce n'était pas la peine de mesurer chaque mois son tour de biceps ou de poitrine si cette force minutieusement appréciée ne permettait pas de lever la main pour se défendre. A quoi servaient, de même, des études sans fin dont il résultait si peu de fermeté d'esprit? L'équilibre qu'il pensait établi à jamais se rompait tout à coup par l'effet d'une cause infime, de quelques paroles échangées au bord de l'eau avec un voleur. Pendant des années il s'était cru supérieur à ceux qu'il appelait mentalement : les autres, avec la somme de dédain que cette expression comporte. Aujourd'hui, depuis quelques heures, une telle opinion lui paraissait absurde ; il n'était même pas l'égal des autres, et le gamin qui l'avait dépouillé valait mieux que lui, car ce gamin payait d'audace ; n'importe qui valait mieux que lui, n'importe qui dans un cas semblable au sien tout à l'heure, se serait défendu ; mais lui, il était né sans courage comme on naît borgne. Sans doute le premier lâche venu eût-il moins souffert parce qu'il eût composé avec lui-même et cet élément nouveau qu'il découvrait, mais comme tous les grands vaniteux, Philippe préférait la dernière place à l'avant-dernière, quitte à se déchirer pour l'atteindre.

***

La pensée qu'il n'était plus le même l'arrêta au seuil de sa chambre. Un homme avait quitté cette pièce quatre ou cinq heures plus tôt et cet homme y rentrait maintenant. Ne s'agissait-il pas de deux personnes différentes? « Ce n'est pas possible, se dit-il, ce sont de ces idées qui vous viennent à l'aube. » Sa main chercha le bouton sur le mur et le tourna. La chambre surgit de l'ombre. Il la regarda un instant, plus calme à mesure que sa vue se portait d'un point en un autre ; tout était à sa place et le rassurait. Depuis douze ans, il dormait là, chaque nuit, dans ce lit d'acajou qu'on avait dû allonger pour qu'il pût s'y étendre. Devant ce miroir il lissait jadis sa chevelure rebelle de collégien. Un irrésistible besoin de se voir le porta près de la cheminée. Où allait-il chercher qu'il

n'était plus le même? Son visage anxieux interrogea le visage au fond du miroir. Où même eût-on trouvé les rides que tracent les nuits blanches, les boursouflures de l'alcool? Une vie sage le gardait de cette laideur prématurée qu'il voyait à d'autres. On lui disait qu'il ne paraissait pas son âge, qu'il conservait son visage d'enfant. Un visage d'enfant, c'était vrai, une bouche aux coins creusés, aux contours un peu flous, des pommettes rondes, souvent roses. Le caractère manquait à ses traits ; une expression rêveuse adoucissait l'éclat de ses yeux. La vie ne lui infligeait pas de grandes souffrances, elle ne le malmenait guère et semblait l'oublier. Elle l'avait fait riche, assez intelligent, beau, et elle ne pensait plus à lui. C'était cela qu'il lisait dans le miroir. Jamais les soucis, le doute, ni les passions ne troublaient dans son visage cette régularité un peu terne, image d'une âme qu'un destin singulier avait placée à l'abri du monde. La jalousie, les déceptions et ce pressentiment de la ruine qui vient à tant d'hommes aux confins de la jeunesse, il n'en savait rien par lui-même. Il voyait parfois d'anciens camarades de classe, vieillis et comme défigurés par l'amertume de n'être pas arrivés aux premières places, de vivre obscurément, de n'avoir pas d'argent, mais lui, il dépassait la trentaine avec la physionomie lisse et vide d'une statue.

Ce soir, pourtant, à plusieurs reprises, il s'était senti pris à la gorge par quelque chose de vrai. L'horreur de mourir d'abord, l'horreur de lui-même ensuite. Lorsqu'il se tenait au bord de l'eau, un autre, une sorte de double avait dû parler pour lui, discuter avec ce malfaiteur, car à la pensée d'être poussé en arrière, d'étouffer dans la Seine, sous le brouillard, son cœur s'arrêtait de battre. Puis, dans la voiture, il s'était rappelé tous les beaux sentiments dont il se croyait capable autrefois. Souvent il s'était imaginé dans des circonstances difficiles, tragiques, se tirant d'affaire par quelques paroles fermement prononcées. Tout à coup il s'était revu dans un salon, en train de pérorer, peut-être sur le courage, oui, sur le courage et l'intelligence. Alors la honte lui avait fait enfoncer les doigts dans les oreilles comme pour ne pas entendre cette voix ridicule, sa voix bavarde et menteuse. Et maintenant, devant le miroir, dans cette chambre où il se sentait redevenir lui-même, il cherchait dans ses yeux, sur sa bouche, les marques d'une émotion

aussi vive ; un visage tendre et calme répondait « non » à ses questions.

Il jeta son pardessus sur un fauteuil et ôta son veston. Un grand feu de charbon achevait de s'éteindre ; quelques cendres, au fond de la grille, répandaient encore une lueur rose sur la pierre de l'âtre, mais une forte et lourde chaleur demeurait dans la pièce. Il reconnut la sollicitude d'Éliane qui craignait qu'il n'eût froid en se couchant. Cette bonté qui ne se relâchait pas le toucha moins qu'elle ne l'irrita. Être l'objet de tant de soins lui parut un peu ridicule. A quel homme oserait-il confier qu'une vieille fille éprise de lui le servait et veillait sur son bien-être avec un dévouement aussi exact? Il donna un coup de pied à la grille avec un geste de colère enfantine.

Une fatigue subite l'écrasait. Il s'appuya au dos d'un fauteuil, engourdi par la chaleur, et se demanda s'il aurait la force de se déshabiller. Une ou deux fois le sommeil lui ferma les yeux. Ses mains déboutonnèrent son gilet, ôtèrent son col. Une sorte de bourdonnement emplissait le silence. Il se ressaisit et se dirigea vers la fenêtre qu'il entr'ouvrit ; un filet d'air coula sur son visage et ses épaules comme une eau froide et le raviva ; mais à l'intérieur de la pièce il retrouva la chaleur ainsi qu'une énorme masse tiède que la fraîcheur de la nuit ne parvenait pas à entamer. Ses vêtements, qu'il enlevait au hasard, tombaient çà et là sur le tapis. Il s'assit demi-nu dans un fauteuil et se plia en deux pour se déchausser, mais ses doigts inhabiles resserraient les lacets qu'il voulait défaire. Sur son dos arqué, la lumière jetait un grand reflet courbe, et le sang, chassé vers ses mains, enflait les veines de ses bras. Il se leva enfin, les cheveux sur le front et les paupières à demi closes. Son grand corps chaste tituba vers le lit où il s'abattit dans l'aveuglant éclat de la lampe électrique. A présent, il semblait que tout s'anéantît au fond de lui-même. Étendu en travers de la couche et les jambes pendantes, il s'abandonnait à l'ivresse délicieuse d'un sommeil contre lequel il ne luttait plus. Les événements de la soirée se brouillaient en une confusion grandissante. Il ne se souvenait ni ne comprenait plus. Les choses perdaient peu à peu ce tranchant que leur donne la réalité. Il sentait seulement la fraîcheur du drap sous sa chair, elle enveloppait son dos, ses cuisses

et montait jusqu'à sa nuque mais sans atteindre son front brûlant. Il pensa : « Mon corps... mon corps, » et suivit cette pensée comme l'oreille écoute le battement d'une cloche. L'image de l'ampoule électrique resta fixée quelque temps sur sa rétine, tournoya dans sa tête ainsi qu'un astre dans son ciel, puis s'éteignit tout à coup, et il tomba dans le gouffre.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les Cléry occupaient le troisième étage d'un immeuble dont ils étaient les propriétaires. La maison s'élevait au coin d'une des petites rues qui descendent de biais les hauteurs de Chaillot, dans le voisinage du musée Galliéra. Bâtie aux environs de 1905, elle héritait de ces temps prospères une façade des plus ornées. Il ne fallait pas moins de deux vigoureuses sirènes pour supporter le poids de l'écusson où le numéro s'inscrivait en blanc sur un fond turquoise. Des hercules dont on ne voyait que le torse déployaient une musculature de déménageurs et s'arc-boutaient sous le faix du balcon qu'ils semblaient sur le point d'emporter. Pour ôter à ce spectacle ce qu'il pouvait avoir de morose et de tendu, des guirlandes de fleurs festonnaient la pierre entre les fenêtres.

Ces laideurs, Philippe finissait par ne plus les voir. En rentrant chez lui, chaque jour, il passait sous une voûte de stalactites et s'enfermait dans un ascenseur ogival, mais n'en souffrait guère. Plusieurs fois, Éliane lui avait conseillé la réfection entière de l'immeuble. « Je t'assure que cette entrée est un cauchemar. Te rends-tu compte que le concierge est logé dans une grotte? » Cependant elle parlait en vain. Si faible qu'il fût, Philippe lui opposait avec succès l'inertie qui brise la volonté des plus forts. Il semblait qu'avec cette maison construite par son père, bien des choses d'un ordre moral lui fussent léguées par surcroît, entre autres le désir profond de voir demeurer ce qui était établi.

Pendant la première année de son mariage, il avait cédé à ce qu'il appelait les caprices de sa femme, et le lourd mobilier des

parents avait rendu la place à des tables plus légères, et à des fauteuils où l'on pouvait s'asseoir sans se croire dans le bureau d'un agent de change. Cette profanation qui devait être la dernière était tout au moins complète. Presque rien ne subsistait de l'appartement tel que Philippe l'avait connu autrefois. Certes il ne regrettait pas les pièces drapées de velours grenat, où par les plus beaux jours il faisait nuit dès trois heures, mais il leur offrait en silence un souvenir craintif comme le tribut d'un cœur qui souhaite de n'avoir pas offensé des divinités sourcilleuses. Aussi jouissait-il de la lumière répandue dans les salons et dans sa chambre avec une mauvaise conscience qui gâtait son plaisir et le changeait quelquefois en irritation violente et subite.

Il avait dix-huit ans à la mort de son père, mais la crainte du vieillard le tenait encore sans qu'il s'en rendît compte. On lui avait appris dans sa jeunesse à s'effacer devant cet homme silencieux et droit qui posait chaque soir une main glacée sur la tête de son fils et lui parlait de devoir et de loyauté ; aujourd'hui Philippe s'effaçait devant une ombre à peine moins effrayante. Dans son for intérieur il se jugeait, appelant à ce tribunal un père éternellement désapprobateur. Une rancune inavouée le prenait alors contre le monde en général et, d'une façon plus particulière, contre sa belle-sœur. Dans ce débat secret, sa femme trouvait grâce en raison même de la légèreté qui l'eût condamnée aux yeux d'un homme autre que lui. Éliane savait ce qu'elle faisait ; pas une parole ne sortait de sa bouche qui ne fût pesée d'abord et calculée en vue d'un résultat parfois lointain ou insignifiant, mais toujours précis. Sa volonté nette et droite traçait sa voie avec régularité, passant à travers l'existence d'autrui comme l'avenue d'une grande ville coupe la masse enchevêtrée des rues. Peut-être ne le soupçonnait-elle même pas, car elle était bonne. Elle vivait tranquille, établissant avec sagesse l'équilibre entre de grandes peines et de petites joies, mais ignorante de la force irrésistible qui la poussait en avant. Philippe devinait cette force derrière toutes les pensées d'Éliane. Elle pouvait sourire gaiement avec la tristesse au cœur, revenir sur un jugement sévère et défendre quelqu'un qu'elle n'aimait pas, il y avait au fond d'elle-même une voix impérieuse qu'il entendait presque et qui disait : « Va, va donc ! »

Pour comprendre cela, il lui avait fallu près de onze ans passés en compagnie des deux femmes. La personne la moins curieuse et la moins intuitive finit presque toujours par s'intéresser au spectacle d'une âme qui obéit à une passion. Si peu d'attention qu'il donnât aux êtres qu'il voyait chaque jour, Philippe finit par découvrir de quel amour il était l'objet. Ce fut comme si on le lui avait dit tout d'un coup et il se prit à en rire tout seul, tellement la chose lui paraissait évidente.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Éliane qui cousait près de lui.

— Rien ; une pensée qui me traversait l'esprit.

Elle leva vers lui un regard où la méfiance jetait une ombre.

— Peut-on la connaître, cette pensée? fit-elle d'un air assez peu naturel.

Il cessa de rire aussitôt. « Elle se doute peut-être que j'ai compris, » se dit-il avec inquiétude.

— Eh bien ! devine, fit-il tout haut sans réfléchir.

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas, répondit-elle gravement. Je ne vaux rien à ce jeu-là.

Philippe se sentit rougir comme un enfant. Elle croyait peut-être qu'il riait de l'amour qu'il inspirait. Ce soupçon lui fut insupportable et il eut envie de prendre les mains de cette femme et de lui parler. Mais que lui dirait-il? Avait-elle jamais proféré un mot ou fait un seul geste qui permît d'affirmer qu'elle était éprise de lui? Lui-même il l'avait priée de partager avec lui et sa femme un appartement beaucoup trop grand pour deux personnes. La pauvre fille n'avait guère de fortune et de plus elle était seule. L'idée, bonne ou mauvaise, de la recueillir venait d'Henriette, habituée à voir Éliane s'occuper d'elle, lui ranger ses robes, lui écrire ses lettres, mais c'était Philippe qui avait rendu la chose possible.

Cependant, le temps, avec la patience pour ainsi dire monstrueuse qu'il déploie en de pareils cas, opérait de multiples changements dont il ne paraissait presque rien au-dehors. Tout gravitait sans hâte vers un ordre différent. C'est un grand sujet d'étonnement qu'un geste accompli trop vite peut sembler intolérable, alors que le même geste emporte l'assentiment général au bout de quelques mois de préparation. A peine un an et demi s'était

écoulé depuis le mariage de Philippe qu'Éliane avait pris la place d'Henriette.

Un matin, habillée de bonne heure, elle courut à la salle à manger de même qu'on court à un rendez-vous. La joie illuminait ses traits à son insu et elle entra en disant :

— Je l'avais prédit.

Philippe lisait son journal, debout près de la cheminée où flambaient des bûches. L'arrivée d'Éliane le tira brusquement de ses réflexions et il dut faire un effort pour paraître aimable.

— Bonjour, Éliane. Qu'est-ce que tu disais?

Ce ton fit retrouver son calme à la vieille fille.

— Henriette est malade. Cela t'étonne? Elle est revenue... devine à quelle heure?

Philippe leva les épaules en signe d'ignorance.

— A 2 h. 20. Et naturellement, ce matin, elle s'est réveillée avec un mal de tête à hurler.

— Il faut lui donner de l'aspirine.

— Tu penses que je n'ai pas eu besoin de le lui conseiller et tout se passe exactement comme je te l'avais dit hier soir.

— Où veux-tu en venir?

— Moi? Nulle part. Si. C'est qu'Henriette se tuera avec toute cette aspirine. Nous en achetons deux tubes par semaine, cela fait quarante comprimés en huit jours. Tu devrais lui parler sérieusement et commencer par lui prendre le tube d'aspirine qu'elle cache sous son oreiller.

— Jamais.

— A ta guise. Mais si elle sortait moins, elle aurait moins de névralgies. Encore une bonne chose à lui dire.

— Je le lui ai dit.

— Il faut le lui redire. Elle boit trop. Tu sais ce que le docteur en pense. Elle n'est pas saine ; elle a les reins en mauvais état et dans un corps de vingt-neuf ans un foie de... de quarante.

— Mais c'est impossible avec cette mine.

— Ne t'y trompe pas. Maman était comme elle, et tu sais comment elle est morte.

— Parlons d'autre chose.

— Volontiers. Comment as-tu dormi?

— Pas assez longtemps, mais bien.

— Henriette t'a réveillé? Laisse-moi voir ta mine. Tourne-toi un peu, veux-tu?

L'impatience le fit éclater de rire.

— Éliane, je t'assure que je vais bien. J'ai bonne mine, je me suis regardé. Asseyons-nous et déjeunons.

Elle prit un air affligé et garda le silence pendant quelques minutes, puis le remords la saisit d'avoir parlé d'Henriette d'une manière qui aurait déplu à la jeune femme. Elle passa les doigts sur la nappe comme pour y trouver un défaut.

— Philippe, dit-elle tout à coup, tu ferais plaisir à Henriette en allant la voir.

— Cela m'étonnerait, répondit-il sans lever les yeux de son journal. Lorsqu'elle a ses maux de tête, elle veut qu'on la laisse tranquille.

Éliane fit un effort sur elle-même et poursuivit :

— Hier elle m'a parlé de toi avec une gentillesse...

Il y eut un silence. Philippe semblait ne pas entendre. Le cœur battant, elle continua, à peu près comme un pénitent s'enfonce des pointes dans la chair.

— ... avec une gentillesse. Elle t'aime beaucoup, Philippe, profondément.

Il releva la tête.

— Hein? Pourquoi me dis-tu cela?

— J'ai souvent l'impression que tu ne t'en rends pas compte.

— Mais si, elle m'est sûrement très attachée, au fond.

Éliane joignit les mains sous la table et les serra avec force.

— Tu iras bien lui dire un mot, ce matin.

— Je ne vois pas que ce soit nécessaire ; elle se lèvera sans doute à midi.

Il tourna la page de son journal et parcourut des yeux la « dernière heure ».

— Ainsi tu n'iras pas, reprit Éliane.

— Mais non.

Elle soupira de bonheur ; sa conscience était en repos. Par-dessus son journal, Philippe la vit sourire en beurrant son pain et se sentit gêné comme s'il l'eût prise sur le fait d'une mauvaise action.

Tout à coup elle surprit ce regard attaché sur elle et demeura la main en l'air, alors qu'elle portait un morceau de pain à sa bouche ; ses yeux perdirent leur gaieté :

— Qu'est-ce que tu as, Philippe?

— Moi? Pourquoi me demandes-tu ça?

Elle posa son pain ; ses sourcils se levèrent.

— Tu me regardais d'un air si attentif.

— C'est vrai? Je réfléchissais à quelque chose que je viens de lire.

Et il résuma le compte rendu d'un accident terrible. Le sourire d'Éliane reparut lentement.

— Quelle horreur ! fit-elle avec calme.

— Oui, reprit-il, l'air méchant, tu peux bien le dire. Quelle horreur !

Elle ne comprit rien à cette allusion et finit placidement sa tasse de café.

— Je vais m'occuper du menu, fit-elle au bout d'un instant. Nous nous revoyons tout à l'heure.

Lorsqu'il fut seul, il plia son journal et versa le contenu de sa tasse dans la cafetière ; il échappait ainsi à l'interrogatoire épouvanté que lui ferait subir sa belle-sœur dans le cas où elle apprendrait qu'il n'avait pas déjeuné. Ce matin, tout appétit lui manquait. Il consulta sa montre, bâilla et alla se placer devant une vitrine où des livres reliés en rouge et en bleu étaient rangés avec le plus grand soin. Les mains derrière le dos il lut quelques titres, l'œil ennuyé et attentif. Ces plaintes quotidiennes au sujet de sa femme le démoralisaient. Depuis trois ou quatre mois, il n'était plus question que d'elle, de ses imprudences, de sa légèreté.

Les circonstances dans lesquelles il avait connu Henriette n'empruntaient rien que de très banal à la vie bourgeoise. Au cours d'une soirée chez des amis elle avait dansé avec lui et il s'était épris d'elle. Trois mois plus tard, il l'épousait, pour se détacher d'elle à la fin de quelques semaines. Un enfant né de cette union et assez mal accueilli grandissait à présent dans un collège de province ; le petit Robert payait de longues heures d'ennui la faute d'être venu au monde. Vue sous cet aspect, l'histoire semblait commune, mais quelques détails la rendaient plus pénible et plus intéressante aux yeux de Philippe.

La première fois qu'il avait touché la main d'Henriette, au moment même où on les présentait l'un à l'autre, il avait compris qu'il ne pourrait plus vivre si le sort le privait de cette femme. C'était le désir impérieux et subit d'un homme chaste. Pendant toute sa jeunesse les passions de la chair n'avaient eu pour lui qu'une valeur théorique. Il y croyait comme on croit à l'existence d'un pays qu'on n'a jamais visité. Quelques simples et brèves aventures lui tenaient lieu de ce bonheur compliqué qui est le souci le plus profond de la race humaine. Cependant, au contact de cette main si légère et si lisse, il lui sembla que la face de toute chose devenait différente. Les mots changeaient de sens. Ce qui était important et grave une minute plus tôt se transformait en quelque chose d'inepte. Vingt années aboutissaient à une pression de main, et c'était une existence inconnue qui commençait à partir de cette seconde. Toutefois, le sort voulut que, dans des circonstances nouvelles, l'homme demeurât à peu près le même. Aux yeux des êtres qui ne sont point faits pour le recevoir, l'amour représente avant tout un dérangement considérable. Philippe ne savait comment porter le faix de ce désir. La solution la plus simple était de devenir l'amant d'Henriette, mais il eut la maladresse de laisser paraître la violence de ses sentiments et l'on n'eut pas de scrupule à profiter de cette franchise. Un homme moins épris eût réussi peut-être, mais il tenait trop visiblement à l'accomplissement de ses vœux pour qu'une femme résistât à la tentation de le faire languir. Et puis, ce garçon presque aussi beau qu'il était riche aurait inspiré des calculs à une tête plus innocente que celle d'Henriette. Elle résista, un peu contre son gré au début, puis, se piquant au jeu, avec tout l'art et le zèle d'une héroïne de roman. Alors commencèrent de ces complications sans fin qui ont réjoui des générations de lecteurs. Elles donnèrent à Philippe le temps d'entrevoir les limites de son désir. Un jour viendrait, il le savait déjà, où Henriette le lasserait, peut-être même au lendemain de la première nuit. Néanmoins, pour coucher ne fût-ce qu'une fois avec une femme que d'autres, sans doute, avaient eue à moins de frais, il eut recours au moyen le plus facile et le plus dangereux, il l'épousa.

Vingt-quatre heures à peine lui furent données pour se repentir

de ce geste. Par un de ces mystères dont nous savons peu de chose, il se trouva que le plaisir, si chèrement acheté cependant, ne lui fut point accordé. Peut-être l'excès même de son désir avait-il soufflé à la nature une rébellion aussi mortifiante. Toutefois il est superflu de s'étendre sur la fureur d'un homme atteint au plus vif de sa vanité. Une timidité foncière l'empêcha seule de frapper le témoin de sa défaite. Cette situation tragi-comique dura peu, mais elle contenait de quoi infecter une vie entière. Renoncer malgré soi à la proie la plus délicieuse, capituler devant un être qu'on juge inférieur et qui se détourne sans doute pour sourire, il dévora comme il put ces ignominies successives.

La revanche qu'il prit quelques jours plus tard lui fut dictée par la haine et n'affaiblit en rien le souvenir odieux de son échec. Il n'avait qu'à regarder cette femme pour voir qu'elle se rappelait les paroles, les gestes, la rage inutile d'un homme hors de lui ; tant qu'elle vivrait il respirerait mal. Cette chair si longtemps convoitée ne lui procurait plus qu'une joie mêlée de rancœur. Il s'apercevait maintenant combien Henriette ressemblait à toutes les femmes qu'il avait connues et se demanda par quelle aberration il avait pu jouer son bonheur et son avenir pour vérifier ce truisme. « C'est une folie, pensait-il, une folie sans explication possible. Une folie d'homme raisonnable. »

Raisonnable, il l'était trop pour en vouloir à Henriette. Avec son joli visage et sa bonne humeur, ses façons vives et insouciantes de petite fille, elle le touchait quelquefois et faisait naître en lui un sentiment voisin de la tendresse. Il voyait bien qu'elle avait essayé de l'aimer. Peut-être devinait-elle ce qui se passait en lui. Mais non. Dès qu'elle était nue devant lui, il reconnaissait son ennemie dans ce corps mince et frais. Cela, elle ne le savait pas. Elle ne savait pas qu'habillée elle représentait aux yeux de Philippe une personne presque séduisante qui parvenait souvent à faire oublier l'autre. Dans ce cœur prêt à souffrir et à jouir de tout, elle ramenait l'émotion des premières minutes, des premières paroles. Un geste de cette main lui faisait retrouver sans peine une image de lui-même qui lui était chère. Mais la nuit, avec la sereine impudeur des êtres sûrs de leur perfection, elle offrait à sa vue un corps qui renouvelait en lui la mémoire de sa honte. C'était en vain

qu'il tâchait de substituer à ce souvenir un autre souvenir plus flatteur ; le premier demeurait intact.

En fait, le divorce était accompli. De ce mariage subsistait tout ce qui n'était pas l'essentiel et, pour parler nettement, tout ce que les vêtements représentent. C'est ici qu'Éliane entrait en scène et prenait sa place. Puisque la tragi-comédie ne se jouait plus qu'entre personnes habillées, elle pouvait elle aussi prétendre à un rôle. Elle s'installa donc entre Philippe et Henriette et se mit à pousser doucement sa sœur jusqu'à ce que la jeune femme eût quitté le cercle où s'engageait une nouvelle partie. A cela près qu'elle ne partageait pas le lit de Philippe, elle pouvait presque se croire sa femme. Pour le moment il suffisait à son bonheur de savoir près d'elle et sous son regard cet homme qu'elle enlevait à une autre.

Pour Henriette, loin de se croire une victime, elle s'estimait heureuse d'être à si bon compte délivrée d'un homme un peu ennuyeux. Lasse de tout au bout de quelques jours, elle n'eût su que faire d'un mari amoureux qui l'eût suivie pas à pas et fatiguée de ses attentions. Tel qu'il était elle l'aimait bien, un peu moins qu'Éliane, beaucoup plus que son fils et, tout compte fait, si l'on veut juger des choses d'une manière absolue, à peu près autant que Freddy, l'épagneul noir et feu qui pleurait de joie lorsqu'elle lui chiffonnait l'oreille. Incapable d'observer et de réfléchir, elle ne se doutait guère de ce qui se passait autour d'elle et n'en vivait que mieux. Ses maux de tête mis à part, elle était heureuse, elle ne pouvait pas s'en empêcher. Il lui arrivait de rire toute seule, dans sa chambre ou dans la rue, sans raison précise et simplement par une sorte d'excès de bonne humeur. De ne voir son mari que le jour ne la souciait pas. Une femme plus orgueilleuse eût souffert comme d'un affront de cette indifférence alors qu'elle y songeait à peine. C'était Éliane qui lui avait soufflé cette idée d'épouser Philippe, et cela dès le soir de la présentation, Éliane toujours si avisée et qui ne désirait que le bien de sa petite Henriette. De tous les mariages « arrangés », celui-là lui avait paru le moins répugnant du monde, tant par l'amabilité du prétendant que par sa fortune. Il semblait naturel d'en profiter d'autant que son père devenait vieux, mais ne s'enrichissait guère. Et puis, cela faisait tant de plaisir à Éliane ! Elles quittèrent donc le petit appartement sombre

de la rue Monge et s'installèrent toutes les deux dans le somptueux immeuble. « Toutes les deux, disait-elle étourdiment à sa sœur, il nous épouse toutes les deux ! » Éliane avait eu sa chambre et son petit salon. Elle avait rechigné d'abord, pour la forme et tremblant qu'on ne la prît au mot. Pendant le voyage de noces elle avait vécu seule dans cette nouvelle demeure, surveillant les domestiques, méditant sans fin dans une pièce, puis dans l'autre. Henriette avait pleuré comme une enfant en lui disant au revoir ; un peu plus et elle aurait demandé à son mari d'emmener Éliane avec eux en Espagne ; pour elle, ce mariage n'était qu'un événement à demi sérieux, une sorte de partie de plaisir, quelque chose comme une promenade en automobile. Mais pour Éliane, la vie commençait. Elle voulait respirer à son aise, sans témoin, dans cette maison dont la porte lui était ouverte, de même qu'un général se recueille un instant dans une forteresse que ses troupes viennent d'enlever par surprise. Il lui faut le loisir de savourer son propre étonnement. « Je reste avec papa, naturellement. » Ce n'était pas vrai. Toute sa bonté d'âme ne pouvait la résoudre à quitter la place pour aller tenir compagnie à un vieillard bougon. Elle se sentait trop de joie, trop d'espoir au cœur pour gâter si sottement de belles journées. Son voyage de noces, à elle, c'était cette promenade incessante qui la menait de salon en salon, et de chambre en chambre, entre les housses blanches des meubles, derrière les volets clos.

Ce matin d'octobre, alors qu'elle venait de refermer derrière elle la porte de la bibliothèque, elle se rappela ces heures délicieuses. Le souvenir lui en fut aussi poignant qu'il était doux et elle fut contrainte de s'arrêter un instant dans le long couloir qui rejoignait l'office. Des années s'étaient écoulées. Était-elle plus heureuse qu'alors? Surtout, où en était son rêve, ce rêve qui l'occupait si fort alors qu'elle se parlait toute seule dans la maison vide? Elle passait avec Philippe plus d'heures que sa femme, elle ravissait à l'épouse le temps qui lui était dû. Ne voulait-elle pas autre chose? Et cette partie d'elle-même qui raisonnait durement et juste, cette voix cynique qu'elle faisait taire si souvent allait lui répondre, quand elle se ressaisit à temps pour se donner le change : « Vraiment, de quoi pourrais-je me plaindre? Je vis à l'abri de tout besoin avec deux personnes qui me sont également chères et qui,

je crois, me rendent cette affection. Tout changement ne serait-il pas dangereux pour mon bonheur? » — « Comment, ton bonheur? lui dit aussitôt sa conscience. Et celui d'Henriette? Et celui de Philippe? Tu les vois chaque jour un peu plus désunis et tu songes à ton bonheur? » — « C'est vrai, pensa-t-elle en appuyant les doigts sur son front comme si elle eût reçu un coup. Il faut les ramener l'un vers l'autre. Il faut s'efforcer d'être bon. »

CHAPITRE II

L'enfant passa de main en main et tendit une joue pleine et fraîche à ces trois bouches qui l'effleurèrent à peine. « Voilà donc, se dit Philippe, la première minute d'une semaine d'ennui. Quel rapport entre cet être et moi? Pourquoi est-il ici? »

— Eh bien, mon petit bonhomme, reprit-il tout haut sur un ton d'enjouement, ce voyage s'est bien passé? Tu as changé à Motte?

— Puisqu'il est là, dit Henriette en éclatant de rire, il faut supposer que d'une manière ou d'une autre, il est monté dans le bon wagon. Assieds-toi près de moi, Robert.

Éliane alla fermer la porte que Robert avait laissée ouverte.

— Il aurait pu venir directement, fit-elle en lançant vers sa sœur un coup d'œil chargé de reproches. On n'est pas obligé de changer à Motte. Je trouve très intéressant qu'un enfant de son âge puisse changer de train tout seul. Philippe aussi d'ailleurs, puisqu'il lui a posé la question.

— Oh ! je lui demandais cela pour dire quelque chose, murmura Philippe. Je ne saurai jamais parler aux enfants.

— Tu es venu en première? demanda Henriette à son tour.

— Naturellement, répondit Éliane.

— Et tes affaires, ta valise? continua la jeune femme comme si Robert lui eût répondu.

— Tout ce qu'il lui faut est ici, répliqua la vieille fille. Inutile de charger un petit garçon d'un bagage qui pourrait exciter la convoitise d'un voleur.

— As-tu faim?

— Nous nous mettons à table, dit Philippe en tapant dans ses mains d'un air faussement réjoui qu'il abhorra tout le premier.

Robert, qui n'avait pas eu à ouvrir la bouche pour répondre, suivit ces trois personnes dans la pièce où la table était servie, et prit sa place entre Éliane et Henriette. Des mèches brunes et soyeuses qu'il écartait de son poing rouge retombaient sans cesse sur son front. Ses longs cils projetaient une ombre autour des yeux noirs, prêtant à ce visage candide quelque chose d'artificiel. De même la bouche luisante et fortement modelée semblait peinte et formait un contraste étrange avec l'extrême innocence qui se lisait au fond des grandes prunelles timides. Chaque fois qu'il sentait que l'attention se dirigeait vers lui, il souriait par contenance et montrait le bord de ses petites dents courtes. Une espèce d'uniforme bleu assez ridicule lui faisait une bosse sur la poitrine et remontait au-dessous des oreilles, sans pour cela que les manches lui couvrissent les poignets. Cet enfant conçu dans un élan de haine avait l'air de fraîcheur et d'honnêteté qu'on voit aux fleurs des campagnes. Comme Éliane lui pinçait la joue (un peu trop fort) elle fut surprise par la douceur de cette chair qui la fit songer aux pétales épais et lisses d'une pivoine.

— A qui ressemble-t-il donc? dit-elle en le regardant.

— A son père, répondit Henriette.

— Non, dit Philippe, d'un ton tranchant, pas du tout.

— Mais ce ne serait pas une mauvaise idée, repartit Éliane étourdiment.

Cette phrase lui était échappée comme un cri et elle se mordit les lèvres. La façon dont Robert nouait sa serviette autour de son cou fournit une diversion opportune à la pauvre fille.

— Non, non, non, fit-elle en arrachant sa serviette au petit garçon. Ici nous posons notre serviette sur nos genoux, sans la déplier tout à fait. Comme ça, mon chéri, ajouta-t-elle en faisant un effort pour adoucir sa voix, car elle n'aimait guère cet enfant qui symbolisait à ses yeux une union qu'elle voulait détruire, mais elle était sensible à sa gentillesse et rougissait de céder à un mouvement d'humeur. Elle étala sur les genoux ronds que zébraient des égratignures la toile glacée aux arêtes brillantes. Robert leva

vers elle un regard humide et sourit. Depuis qu'il était en présence de ces trois personnes, le cœur lui battait plus vite et son inquiétude grandissait. La crainte de ne pas savoir faire comme tout le monde commençait à lui serrer la gorge. Il lui semblait n'avoir jamais tant vu de fourchettes et de couteaux. Comment choisir entre eux? Cette perplexité n'était rien pourtant comparée à l'effroi de ne pas comprendre ce qu'on lui disait. Son père ne le regardait qu'en fronçant ou en levant un sourcil, sa mère riait sans qu'il pût saisir pourquoi. Quant à sa tante, elle le brusquait et le caressait pour des raisons également mystérieuses. A tout hasard il écartait les lèvres et s'efforçait de paraître content. Mais il se sentait plus heureux au collège et songeait avec envie au grand réfectoire sombre et à l'unique fourchette de plomb voisinant avec une honnête cuiller du même métal qui servait à la soupe aussi bien qu'au dessert.

— Cet enfant est muet, remarqua Philippe, il n'a pas dit un mot depuis que nous sommes à table.

— Tu l'intimides, fit Éliane qui prévoyait des larmes.

— Je ne veux pas qu'il soit timide, poursuivit Philippe d'un ton viril. Jeune homme, levez la tête.

La tête ébouriffée se leva et le sourire reparut.

« Je suis odieux, pensa Philippe. Il y a un bourreau dans le cœur de tout parent. »

— Réfléchissez bien à la question que je vais vous poser, reprit-il d'une voix grave. Votre bonheur en dépend, monsieur Cléry. Buvez d'abord pour vous donner courage.

Robert avala une gorgée d'abondance et s'étrangla ; des larmes emplirent ses paupières.

— Mon Dieu, Philippe, attention, murmura Éliane. Tu le fais trembler de peur.

— Jeune homme, vous avez dépassé depuis longtemps l'âge de raison. C'est plus qu'il n'en faut pour répondre. Préférez-vous le cirque ou le cinéma?

— Le cirque ! s'écria Henriette. C'est tout réfléchi. Antoinette va le mener à Medrano à deux heures. Il y a un excellent programme.

— Cela l'occupera jusqu'à cinq heures, calcula Éliane. Antoi-

nette le fera goûter chez un pâtissier. De retour ici, il joue dans sa chambre. Nous n'entendons plus parler de lui avant demain, et demain il passe la journée entière chez sa cousine.

— Et mercredi? demanda Philippe anxieusement.

— Mercredi, Antoinette se fera un plaisir de lui montrer Versailles. Ils iront par le chemin de fer électrique et déjeuneront là-bas. Après cela nous verrons bien.

On félicita Éliane sur la manière dont elle organisait ces vacances. Elle sourit d'un air aimable et conserva cette expression quelques minutes ; un regard jeté au miroir placé presque en face d'elle l'assura en effet qu'une physionomie enjouée lui ôtait dix ans. « Je suis encore assez bien, pensa-t-elle, dans une lumière qui vient de côté. L'important est de paraître gaie. C'est le degré de gaieté des yeux qui donne son âge au visage. Là, je crois que toutes mes rides sont en place », ajouta-t-elle cyniquement. Elle se tourna un peu vers Philippe de manière à ne pas perdre ce rayon de soleil qui dorait sa joue déveloutée.

— J'oubliais de te dire qu'on t'a appelé au téléphone, ce matin. Un M. Diederich. Tu étais sorti.

— Diederich. Que me voulait-il?

— Je n'en sais rien. Il tient absolument à te voir et repassera tout à l'heure, après déjeuner.

— Il me semble que je connais ce nom.

— C'est peut-être un de tes tapeurs, fit Henriette.

— Veux-tu que je le voie à ta place? proposa Éliane. Je dirai que tu es absent. Si c'est quelqu'un d'intéressant, il reviendra un autre jour.

Philippe fut sur le point de consentir, puis se ravisa devant l'air narquois et un peu mystérieux dont l'observait sa femme.

« Elle s'amuse, pensa-t-il. Elle se demande si je vais reculer devant ce petit ennui comme devant tant d'autres. »

— Eh bien, non, dit-il en lâchant son couteau dans son assiette de manière à faire sursauter tout le monde. Je verrai ce monsieur. Si c'est un importun, j'en ferai un exemple.

— Tu lui trancheras les oreilles? demanda Henriette.

Il la regarda, les mâchoires serrées. Éliane épousa cette colère muette et se tourna vers sa sœur en roulant les yeux. Devant

ces quatre prunelles que la fureur faisait briller, Henriette sourit d'abord puis, ne se contenant plus, éclata d'un rire indécent qui la plia en deux. Pendant plusieurs secondes, sa gaieté se donna libre cours dans un silence glacial ; à présent, elle riait malgré elle, sans joie, gênée de ne pouvoir s'arrêter ; pourtant la crainte de paraître ridicule lui rendit son calme ; elle se dit qu'elle ressemblait à une folle qu'on va fusiller et qui rit comme une autre crierait.

Éliane lui offrit lugubrement un fruit et allongea une jambe sous la table pour lui marcher sur le pied et l'avertir par un clin d'œil qu'il ne fallait plus rire. Cette manœuvre échoua par la faute de Robert : assis entre les deux femmes, il balançait ses jambes sous sa chaise, atteignit sa tante un peu au-dessous du mollet, puis devina ce qui s'était passé et rougit jusqu'au cou. Éliane réprima une grimace de douleur et le petit drame passa inaperçu. Philippe pelait une pomme avec application. Henriette, après avoir tourné en tous sens une mandarine qu'elle avait choisie la remit dans le compotier. Cette mandarine était la seule du compotier ; il y eut une pause pendant laquelle elle devint un objet de convoitise grandissante pour le plus jeune des convives ; le débat intérieur qui s'engagea aussitôt ne dura guère ; visiblement le désir étouffait les scrupules ; la main rouge s'allongea vers le compotier et la mandarine rejoignit dans l'assiette un monticule de pelures. Arrachée d'un ongle impatient, l'écorce tombait de côté et d'autre, et la chair transparente du fruit se séparait presque d'elle-même. Cependant l'odeur fine et piquante monta aux narines d'Éliane qui rêvait ; ce parfum de banquet de la saint Charlemagne lui fit baisser les yeux vers son voisin, et elle confisqua la mandarine d'une main justicière. A ce moment elle se vit au miroir et se trouva hideuse.

***

Le café venait d'être servi quand on annonça M. Diederich.

Philippe fit mine de se verser du café, se ravisa et sortit.

— Eh bien, Éliane, fit Henriette en se levant. Dis-moi vite. Est-ce oui ou non?

Éliane secoua la tête.

— Pas encore. Je comptais lui en parler cet après-midi, mais

tu l'as mis de mauvaise humeur. Tu le taquines trop, je t'assure.

— Justement. Il est furieux contre moi. Il ne t'en accordera que plus facilement ce que tu lui demandes.

— Nous ferions mieux d'attendre à demain.

— C'est impossible. Il me faut cette somme avant ce soir.

— Tu m'avais dit avant demain soir.

— En passant à la poste ce matin, j'ai trouvé un mot de... Monsieur... (elle fit un geste de la tête dans la direction de Robert qui regardait par la fenêtre et cligna de l'œil)...

— Robert, va demander à Antoinette si elle est prête, dit Éliane en poussant l'enfant vers la porte. Tisserand t'a écrit? reprit-elle lorsqu'elles furent seules.

— Oui. C'est plus urgent que je ne pensais. Tiens, lis. Tu peux sauter trois bonnes pages de sentiment, au milieu.

— En effet, je n'ai ni le temps ni l'envie de savourer ses déclarations. Quelle écriture !

— Tu me promets de demander à Philippe?

— Mais oui.

— Tout à l'heure?

— Oui. Laisse-moi donc lire.

Henriette alla s'asseoir sur le bras d'un grand fauteuil près de la fenêtre et lança un coup d'œil dans la rue. La neige était tombée dans la matinée et, balayée jusque dans le ruisseau, formait comme un petit remblai au bord des trottoirs. Un vieillard passa lentement, le dos rond, marchant sans lever les pieds ; le frottement de ses pas sur la pierre parvint jusqu'à la jeune femme. Elle se pencha en avant, attentive tout à coup à ce banal spectacle. Son court profil se détachait sur la mousseline du rideau ; la bouche entr'ouverte et les narines conservaient cette avidité un peu dure de l'enfance. Elle portait une jupe bleue qui lui serrait étroitement la taille et les hanches ; un chandail de soie blanche collait à son torse. Ce petit corps délié ne prenait pas une attitude qui n'exprimât l'impatience et la difficulté de rester en place. Les jambes croisées, elle appuyait un coude au dos du fauteuil et de la main écartait le rideau. Tout à coup, elle se redressa et fit un bond jusqu'à l'endroit où Éliane déchiffrait la lettre.

— Quel genre de voix avait ce monsieur?

— Hein? Que veux-tu dire?

— Mais ce monsieur de ce matin, M. Diederich.

— Comment veux-tu que je te décrive une voix? C'était une voix ordinaire.

— Enfin avait-il la voix d'un déménageur ou celle de... d'un homme du monde?

— Plutôt la voix veule de l'homme du monde. Veux-tu me laisser lire?

— D'après sa voix, quel âge lui donnerais-tu?

— Je n'en sais rien. Je te dis de me laisser lire.

— J'étais sûre que tu n'en finirais pas. Tu fais tout avec un sérieux...

Elle se retira au fond de la pièce et se planta devant une des bibliothèques, une main sur la hanche, l'œil courant distraitement le long des livres. A la fin elle n'y tint plus.

— Je reviens dans un instant, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Brûle la lettre quand tu l'auras finie.

— Où vas-tu?

Mais Henriette avait déjà quitté la pièce et traversait le petit salon qui la séparait du bureau de son mari. Un instant elle prêta l'oreille à la conversation des deux hommes et reconnut la voix grave et indolente de Philippe. Il parlait peu. L'inconnu au contraire se lançait dans de longues phrases modulées à plaisir sur un ton traînant. « Quel imbécile ! » pensa-t-elle. Elle chercha un prétexte pour ouvrir cette porte et jeter un coup d'œil sur le visiteur. Il avait le ton de quelqu'un résolu à ne pas partir de si tôt, et elle ne put s'empêcher d'en rire toute seule en songeant à l'extrême ennui dont Philippe devait souffrir. Pendant plusieurs minutes, elle se promena sans bruit sur le grand tapis chinois, contournant avec soin les larges taches d'outremer semées sur un fond de sable.

Un velours bleu sombre tapissait les murs de cette petite pièce et recouvrait de même les fauteuils placés devant un feu de bûches. Deux miroirs se faisaient face et renvoyaient à l'infini l'image de ce salon presque vide et pourtant somptueux. Sur la cheminée de marbre noir un énorme bouquet de lilas blanc étendait ses branches qui s'inclinaient sous le poids des grappes de neige. Elle s'approcha

de ces fleurs et les respira, la joue chatouillée par ces mille petites corolles, puis elle donna un coup de tisonnier aux bûches qui se séparèrent en répandant une fumée épaisse. A bout de patience, elle se dirigea vers la porte et l'entr'ouvrit brusquement.

Ses yeux rencontrèrent un visage étonné dont la bouche, ouverte au milieu d'une phrase, oublia de se refermer. Le visiteur était assis à contre-jour et elle ne put distinguer ses traits, mais elle nota le contraste entre un teint blême et des cheveux tirant sur le roux où le soleil faisait jouer un rayon. Des épaules d'une largeur exagérée semblaient un effet de l'art et une violence faite à la nature ; elle soupçonna la complicité d'un tailleur et en tira une conclusion sur l'être moral de M. Diederich. Ce dernier, remis de sa surprise, se leva d'un air grave et les coudes un peu écartés du corps pour laisser voir une taille fort mince. La présentation fut faite d'assez mauvaise grâce par Philippe. Henriette feignit un léger embarras pendant que le visiteur s'inclinait devant elle avec la mine funèbre de l'homme bien élevé. Il était grand et paraissait à peine plus âgé que Philippe. Une fois ou deux, avec une raideur étudiée, il tourna vers la lumière un long profil aristocratique ; il ne se départait d'un certain air d'étonnement à la limite de l'impertinence et d'une extrême politesse, et prononça quelques paroles banales, mais avec une réserve telle qu'il paraissait confier le secret même de faire tomber la pluie. Au bout de quelques secondes, Henriette se retira pour aller rire à son aise. Elle traversa en courant le petit salon bleu et se laissa tomber sur une chaise, dans la bibliothèque. Éliane sursauta.

— Les amis de Philippe, s'écria Henriette en pouffant, tous les mêmes !

— M. Diederich est un ami de Philippe? demanda Éliane.

— Sûrement, avec une tête comme la sienne. Je suis entrée au bureau, et l'ai vu un instant. Ce pauvre Philippe, il attire les imbéciles comme le soleil attire les plantes.

— Pourquoi dis-tu cela? Je te trouve injuste.

— Je ne dis rien contre Philippe. Je dis simplement qu'il existe une certaine espèce d'hommes qui recherche sa compagnie de préférence à une autre, par exemple des écrivains peu connus, et qui ne le seront jamais ; ou des amateurs d'art peu éclairés, qui

n'achètent que des faux. Tiens, je te parie que M. Diederich a publié un volume de vers. Il est élégant et désabusé.

— As-tu au moins compris ce qu'il voulait?

— Impossible d'entendre avec cette maudite tapisserie que Philippe a fait clouer sur sa porte.

— Pourvu que ce ne soit pas pour lui emprunter de l'argent! Cela ne faciliterait en rien ma tâche cet après-midi.

— Qu'est-ce que tu chantes? Est-ce que Philippe t'a jamais rien refusé de sa vie?

— C'est justement parce qu'il ne peut pas refuser que j'ai horreur de profiter de sa faiblesse.

— Mais cela lui fera plaisir, voyons. Et tu accompliras une bonne action par-dessus le marché. Tu vas me permettre de tranquilliser ce pauvre Tisserand qui meurt d'inquiétude. Qu'as-tu fait de la lettre?

— Je l'ai brûlée, Henriette. Ne laisse jamais traîner des papiers de ce genre.

— Me crois-tu folle? Qu'en dis-tu de cette lettre?

— Elle est adroite.

— C'est tout? Tu ne la trouves pas déchirante?

— Mon Dieu, non. Il a besoin de sept mille francs dans les quarante-huit heures, il fait de son mieux pour t'émouvoir. Je me demande combien de fois et à combien de femmes il a écrit cette lettre.

— Tu dis cela pour m'aigrir contre lui et te dispenser de parler à Philippe.

— Mais non. Je demanderai cet argent à Philippe et le lui emprunterai sur mes valeurs, puisque je te l'ai promis. Mais c'est la troisième fois que je t'aide à repêcher Tisserand.

— Il nous a toujours rendu l'argent qu'il nous avait emprunté.

— Par toutes petites sommes, de manière à rendre cet argent presque inutilisable. Que peut-on acheter avec trois cents francs?

— Tu aimes pourtant mieux sauver la vie à un homme que de réussir une spéculation à la Bourse.

— D'abord je ne spécule pas, je prévois l'avenir. Ensuite dis-toi bien une fois pour toutes que Tisserand ne se tuera jamais.

— Je n'en suis pas sûre.

— C'est parce que tu n'en es pas sûre que ce chantage du suicide va réussir une fois de plus.

— Que tu es violente ! Tu oublies qu'il s'agit d'un homme que j'aime profondément.

— Raison de plus pour qu'il ne te demande pas ce service. On ne profite pas d'un sentiment comme l'amour.

— Voyons, Éliane, à qui veux-tu qu'il demande cet argent?

— Mais à lui-même. Qu'il le gagne, cet argent, qu'il travaille.

— Tu te moques de moi. Il s'agit de désintéresser ses créanciers avant jeudi !

— Nous le sauverons cette fois-ci et dans six mois ce sera la même histoire.

— Il aura sûrement trouvé une meilleure situation avant six mois.

Le rire amer qui accueillit ces paroles fut interrompu et comme coupé en deux par l'entrée subite de Philippe.

— Eh bien? firent les deux femmes en même temps. Qui était-ce?

— Un ancien camarade de lycée que j'avais tout à fait oublié.

— Que voulait-il? demanda Éliane.

— Rien.

— C'est particulier, fit Henriette, cette visite après des années...

— Non, mais non. Fernand n'est pas un mauvais garçon. Il est un peu froid, d'extérieur tout au moins, mais il ne manque pas de cœur. Il s'est souvenu de notre amitié d'autrefois. Il m'a fait des compliments sur toi, Henriette.

— Trop aimable.

— Oui. Son père est dans la métallurgie. Fernand m'a même proposé de m'intéresser à une affaire importante que M. Diederich veut mettre sur pied.

— Nous y voilà, fit Henriette.

— Que veux-tu dire?

— Qu'il est venu pour ça, pour te taper de cent mille francs.

— Il n'a jamais été question de me taper, comme tu dis. Il a fait allusion de la manière la plus discrète et la plus vague à une collaboration de capitaux ; c'est tout.

— Et pourquoi pas? demanda Éliane. Quel danger y a-t-il à parler de ces choses-là? C'est peut-être une affaire extrêmement intéressante qu'il serait stupide de négliger.

— Me voilà remise à ma place, fit Henriette gaiement. Est-ce qu'il te paraît intelligent, ce jeune homme? demanda-t-elle avec une traîtresse candeur.

— Il est... sérieux.

— Je vois ça. Le bon élève, le premier en tout au collège.

— Erreur complète. C'était un très mauvais élève, et il faut dire qu'il est resté un peu fainéant.

— Il écrit sûrement dans de petites revues.

— Mais tu le détestes, Henriette! fit Philippe en riant à son tour. Que t'a-t-il fait? Non, il n'écrit pas dans de petites revues. Il n'a jamais eu d'aptitude à rien, de son propre aveu.

— Que diable fait-il donc?

— Il est dans le service diplomatique.

— J'aurais dû le deviner, s'écria Henriette. Il se polit les ongles sur les buvards d'une ambassade.

La conversation s'égara quelque temps sur ce terrain.

***

Un moment plus tard, Philippe quitta les deux femmes pour regagner son bureau où il comptait écrire des lettres. En traversant le petit salon quelque chose l'attira vers le miroir à moitié caché par le lilas blanc. Le jour baissait déjà, il distinguait à peine le contour de ses traits ; seule, dans l'iris bleu sombre, la pupille noire gardait toute sa netteté.

« Est-ce que ça se voit? » se demanda-t-il subitement. Cette pensée le surprit et il n'en comprit pas le sens ; elle venait du fond de lui-même avec force, comme une voix qui l'eût appelé tout à coup. Comment pouvait-il se poser une question aussi absurde? Son visage lui garderait le secret aussi longtemps que sa bouche saurait se taire. Allait-il dire à ses amis : « Vous savez, je ne suis qu'un pauvre être, un faible qui n'a jamais eu à batailler avec la vie et que la richesse est en train de tuer ; je manque d'énergie,

d'assurance, je ne sais pas résister aux gens qui viennent me demander de l'argent, et par-dessus le marché, j'ai peur, au fond de moi, j'ai peur de presque tout le monde? » Ce discours il était bien des fois tenté de le tenir. Il lui semblait qu'en se nuisant à lui-même il se soulagerait un peu de ce grand fardeau qu'il se sentait au cœur. Non, mieux valait garder pour soi ces paroles qui lui montaient aux lèvres. On saurait bien assez tôt qu'il n'était qu'un homme ridicule. Sa femme le savait déjà.

Il eut un brusque mouvement en arrière, comme pour s'arracher à ce miroir, et tourna le bouton de la lumière électrique. Une seconde de joie succéda à sa tristesse : son costume lui allait à ravir. Et jamais il ne s'était vu aussi beau. Ses yeux bleus brillaient sous les sourcils noirs dont l'arc sans fléchir s'allongeait jusqu'aux tempes. Sa joue brune se colorait comme celle d'un enfant. Il joignit les talons et, les épaules effacées, imita le soldat au garde à vous. « Au moins, pensa-t-il, j'ai une bonne santé et je ne suis pas difforme. » Ce corps vigoureux et bien taillé, il l'avait hérité comme le reste, comme le portefeuille de son père, comme ses habitudes de prudence et sa superstition de l'ordre. Tout cela formait un lot, quelque chose d'indivisible et de précieux aussi, mais d'inutilisable, malgré tout. Inutilisable parce que, avec toutes ces richesses, la force qui en était l'origine n'avait pas été transmise. L'héritage ne valait rien. Un bossu au fond d'une échoppe représentait l'humanité plus dignement que lui. Il se détourna du miroir avec horreur : cette attitude militaire était risible, surtout chez un poltron. Il se fit l'effet d'un personnage de comédie qui eût compris et joué son rôle comme un rôle tragique.

Une envie le prit de déchirer les tentures de velours et de jeter au feu le lilas blanc. Dans cette maison où tout était disposé de façon à flatter la vue, il sentait s'éveiller en lui, comme à la brusque lueur d'un orage, un instinct de révolte. Cependant il n'osait toucher au velours ni aux fleurs à cause des reproches d'Éliane et du regard moqueur de sa femme. Il les entendait, justement ; elles le croyaient sans doute dans son bureau et parlaient à voix haute dans la bibliothèque. Un instant il crut qu'elles se disputaient, mais non, il s'agissait simplement d'un projet que sa belle-sœur désapprouvait. « Tu me l'as promis », disait Henriette.

« Promis quoi? » Il se demanda quels soucis pouvaient exister auprès des siens. Ces deux femmes parlaient, parlaient, poursuivaient des buts illusoires. Un instant il eut l'idée de coller son oreille à la porte, mais il haussa les épaules. « *Que m'importe ce roman!* » pensa-t-il. Et il se retira dans son bureau.

CHAPITRE III

L'enfant se tenait debout devant son père et tournait la tête de côté et d'autre ; ses pupilles bleues cerclées de noir guettaient es moindres gestes de Philippe et semblaient chercher sur son visage la trace de quelque faute inavouée. Ainsi commençaient toujours les vacances. Philippe devinait la gêne de Robert sans rien faire pour le mettre à l'aise. Assis à contre-jour, dans un grand fauteuil, et les mains autour des poignets de son fils, il avait l'impression de perpétuer une sorte de rite. Son père n'en usait pas autrement avec lui et le serrait de même entre ses mains puissantes. M. Cléry prononçait aussi quelques paroles dont le ton, il est vrai, démentait la douceur, car il craignait de tomber dans l'indulgence. Toutefois, le danger de paraître un peu ridicule empêchait Philippe d'imiter son père dans ses petits discours aigrelets, et il gardait un silence qu'il jugeait plus imposant.

— Il a changé, prononça Éliane en s'appuyant des deux coudes au dossier du fauteuil. Et à son tour elle examina Robert pardessus l'épaule de Philippe. Oui, il a grandi depuis la rentrée et il a meilleure mine. Je le trouve presque trop rose. (Elle cligna ses yeux sombres.) A qui donc ressemble-t-il?

— Pas à moi, dit Philippe en lâchant tout à coup les poignets de son fils, et il se leva d'un air énergique, puis demeura indécis entre son fauteuil et la fenêtre.

— Tu sors? demanda Éliane.

— Peut-être... Je ne sais pas encore.

— La cuisinière vient de m'apprendre qu'il n'y a plus de vin

à l'office. Veux-tu que je dise à Ernestine de descendre à la cave?

Il hocha la tête comme si les pensées qui l'occupaient ne lui permettaient pas de répondre d'une autre manière.

Resté seul avec Robert, il le regarda de côté tout en se promenant devant les portes vitrées des bibliothèques. La présence de son fils le poussait à agir d'une façon qui ne lui était pas naturelle. Il se faisait l'effet d'un acteur médiocre qui essaye de jouer le rôle d'un père et n'y parvient pas. Parfois un élan de pitié le portait vers cet enfant que personne ne semblait aimer et il l'embrassait gauchement. Mais ce matin, il ne trouvait rien à lui dire. Le petit garçon avait collé son front au carreau de la fenêtre et observait les passants dans la rue avec une expression pensive et ennuyée. Plusieurs fois Philippe s'approcha de la fenêtre et feignit, lui aussi, de s'intéresser au spectacle de la rue. Du coin de l'œil il put voir ce visage rose d'émotion et de santé se lever un peu vers lui.

Philippe s'éloigna brusquement de la fenêtre et s'assit devant le feu. Au fond, il n'aimait guère cet enfant qu'il avait mis en pension à une heure de Paris, mais il aurait voulu lui parler doucement et passer sa main sur ces cheveux dont beaucoup levaient en épis rebelles. Pour calmer l'inquiétude de ces yeux bleus qui regrettaient sans doute le préau du collège, il eût volontiers prononcé une parole aimable, si elle s'était présentée à son esprit. Il imaginait le petit garçon réveillé de bonne heure, quittant le dortoir obscur et le lavabo glacial et courant à la gare avec ses camarades éperdus de joie, puis arrivant chez son père pour être accueilli par des regards impassibles. Mais son cœur devenait trop paresseux pour s'émouvoir d'une tristesse qui n'était pas la sienne, et il lui plaisait de se dire que, pour le moment tout au moins, la gaieté d'un être humain dépendait du froncement de son sourcil. Robert faisait semblant de regarder par la fenêtre, mais en réalité il épiait chez son père le geste qui indiquerait le retour de sa bonne humeur. Philippe reconnaissait sa propre enfance dans ces ruses qu'il avait oubliées. Jusqu'à quel point son fils lui ressemblait-il? Au physique assez peu, quoiqu'il eût la même charpente, les chevilles lourdes et ces poignets larges hérités d'une race qui, trois générations plus tôt, labourait la terre. Au moral? Il appela Robert et le fit asseoir à son côté. Non, ces yeux rieurs s'ouvraient sur un

monde qui n'était pas le sien. Jamais Philippe n'avait regardé droit devant lui avec une telle insouciance, une telle ignorance du mal, même enfant ; il s'était toujours méfié de la sournoiserie des gens et des choses. A la dérobée il observa le profil joufflu comme pour y découvrir, dans la ligne des sourcils ou l'arc des lèvres, l'expression fugitive, la chose secrète qui pouvait l'unir à cet inconnu.

Au bout d'un instant, il entendit le pas de sa belle-sœur dans l'antichambre et courut à la porte.

— Tu diras à Ernestine que c'est moi qui descendrai à la cave. Qu'elle m'apporte le bougeoir et les clefs.

***

A présent ils étaient dans un coin de la petite cour sombre au milieu de laquelle un vieil arbre noir étendait ses branches courbes. L'enfant tenait dans son poing rouge le bougeoir de cuivre et suivait le regard de son père. Philippe tournait les yeux vers le ciel d'un blanc terne où le vent dispersait la fumée des toits. L'air avait une odeur légère de brume et de bois brûlé qu'il ne respirait jamais sans revivre certaines heures de son enfance. A cette senteur de la ville et de l'hiver se mêlait le tintement d'une clochette qu'un rémouleur agitait en criant dans une rue voisine. Ce son le fit rêver un moment et il attendit qu'il s'éloignât tout à fait avant de pousser la porte qui menait à la cave.

Tous deux descendirent. L'enfant appuyait une main sur la muraille froide et rêche et tendait le cou en avant. Un peu au-dessus de sa tête, la flamme de la bougie tremblotait. L'escalier tournait abruptement sur lui-même et s'enfonçait dans des ténèbres que la petite lumière vacillante ne réussissait pas à dissiper.

— Avance, avance donc, répétait Philippe à chaque marche.

Et il soupirait d'impatience en heurtant sa clef contre la paroi. Arrivés au dernier degré, ils s'arrêtèrent et l'enfant posa le bougeoir à ses pieds avec le panier de fer destiné aux bouteilles. Ils se trouvaient à l'intersection de deux couloirs étroits qui leur soufflaient au visage une haleine noire et glaciale. La flamme rouge s'inclinait de côté et d'autre, promenant sa lueur au ras du sol

battu. Ici les bruits de la rue parvenaient encore, mais si atténués qu'on les reconnaissait à peine. Parfois le roulement d'une voiture grondait comme une menace de la terre.

— Mon petit, dit Philippe au bout de quelques secondes, je vais te confier cette clef. Ton grand-père me disait souvent qu'on ne doit donner à un domestique pas plus la clef de son coffre-fort que la clef de sa cave.

L'enfant écouta ce discours sans quitter des yeux les chaussures de son père ; elles étaient frottées à outrance et recueillaient à leurs pointes vernies la tache rouge qu'y jetait la flamme. Il voyait aussi jusqu'aux genoux le pli droit et net du pantalon de serge et considéra avec un mélange d'inquiétude et de respect ces jambes et ces pieds. La voix continuait à parler dans l'ombre, puis la grande clef rouillée sortit de la nuit et fut tendue à l'enfant qui la prit dans sa main.

— C'est la troisième porte au fond de ce couloir. Tourne deux fois la clef dans la serrure et mets quatre bouteilles dans le panier. Je t'attends ici.

Robert hocha la tête, glissa la clef dans sa poche et chargea le panier à son bras ; ensuite il se baissa gauchement et saisit le bougeoir ; la petite flamme faillit s'éteindre, mais se ranima aussitôt et la lumière, en une sorte d'élan, atteignit les pierres glauques de la voûte.

Philippe regarda l'enfant s'enfoncer dans l'ombre. La lumière allait de droite et de gauche, incertaine, mais ne s'arrêtant pas. Elle éclaira la première porte, et, quelques secondes après, la deuxième, puis Philippe la perdit de vue. Le bruit des pas s'effaça et se confondit avec le murmure qui venait du dehors. Enfin il entendit la clef tourner dans la serrure et presque aussitôt la voix de l'enfant qui l'appelait de très loin.

— Le vent a soufflé ma bougie.

Philippe savait qu'elle devait s'éteindre dans le courant d'air de la cave dès que la porte serait ouverte. Ses doigts jouaient avec la boîte d'allumettes au fond de sa poche. « A-t-il peur? » se demanda-t-il. De nouveau la voix l'appela, une voix presque féminine qui semblait le chercher dans l'ombre.

— Tu es là? Où es-tu?

Il ne répondit pas ; elle reprit, après un instant, un peu plus haute :

— Je n'ai pas d'allumettes, je n'y vois pas.

Alors quelque chose le porta tout à coup vers cet être dont le cœur se serrait d'effroi. Il cria brusquement :

— Mais oui, mon petit, me voilà !

Et il rejoignit son fils au bout du couloir.

— Tu as cru que j'étais parti, dit-il en lui caressant les cheveux (ce geste lui devenait facile à présent). Tu t'es figuré que je te laissais ici comme au fond d'une oubliette, hein?

L'enfant sourit et secoua la tête pour dire non. Il tenait la bougie à la hauteur de ses yeux et regardait son père. Il y eut un court silence.

— Tu as eu peur, mon petit?

Les cils de l'enfant battirent et le regard se fixa, vieillissant tout d'un coup ce visage pur et velouté.

— Je n'ai pas eu peur.

Philippe rougit violemment et se redressa pour que son fils ne vît pas son trouble.

— C'est bien, dit-il d'une voix changée, mets les quatre bouteilles dans le panier.

La porte refermée derrière eux, ils regagnèrent l'escalier à pas plus lents. Cette fois, le père marchait devant. Tout le corps de l'enfant se ployait de côté sous le poids des bouteilles de vin, et il soufflait un peu. Comme ils montaient les premières marches, ils entendirent le cri lointain d'un remorqueur sur la Seine, et ils s'arrêtèrent pour l'écouter.

CHAPITRE IV

Maintenant la présence de Robert pesait à Philippe et il soupirait après la fin de ces odieuses vacances. Trop doux et trop timide encore pour pratiquer l'injustice ouverte, il n'osait s'en prendre à un être innocent et le faire souffrir sans prétexte valable, ainsi qu'il l'aurait voulu. D'abord il lui manquait l'audace nécessaire pour heurter l'idée qu'on s'était faite de lui. Sa femme, sa belle-sœur, même ses amis le croyaient bon. Il ne pouvait pas tout d'un coup céder à l'instinct qui le poussait à gourmander son fils parce que ce fils était brave et que lui-même ne l'était pas. Personne n'aurait compris et l'amour d'une certaine logique lui défendait de faire autre chose que ce qu'on attendait de lui. Il redoubla donc de gentillesse à l'égard de Robert et lui donna, en réprimant un sourire amer, un de ces jouets coûteux et perfectionnés qui prétendent instruire et amuser à la fois.

Aujourd'hui, pourtant, d'autres soucis l'occupaient. Depuis deux ou trois semaines son poids augmentait sans arrêt. C'était en vain qu'il suivait un régime. Un de ses costumes, le plus vieux, devenait même trop étroit et il constatait que ses cols le serraient à la gorge et lui envoyaient le sang à la tête. Il se regardait avec un mélange de sévérité et de tendresse dans le miroir à trois faces qui lui renvoyait un profil inquiet au nez droit, au menton déjà un peu rond ; le grand œil bleu et noir jetait un regard biais sur le galbe des joues brunes et sur le coin des lèvres si profondément creusé qu'on eût dit un trou. Là, tout au moins, rien n'avait changé ; tout le haut du visage gardait ses lignes pures, la régula-

rité fade d'un masque romain, et à condition de lever la tête et de la tenir bien droite, le cou paraissait mince. Mais son gilet gênait sa respiration ; il y avait plusieurs jours qu'il s'en doutait sans oser se le dire. Qu'étaient ses difficultés intérieures au prix d'une humiliation comme celle-là? Il arracha son gilet et le jeta à terre. Cette comparaison d'une tare morale à une déchéance physique était absurde. Plutôt que de voir son corps se défigurer, il eût accepté d'être vingt fois plus lâche. Et il se laissa tomber sur le pied de son lit pour réfléchir à son malheur. Au bout de quelques minutes il ramassa le gilet dont l'étoffe et la coupe méritaient un meilleur usage, mais il résolut de ne jamais plus mettre ce costume.

Comme il traversait le salon, un peu plus tard, pour aller s'enfermer dans son bureau, il s'arrêta devant un piano à queue poussé près d'une fenêtre. Sa femme en jouait quelquefois. Lui-même ne dédaignait pas de s'asseoir sur ce tabouret de velours bleu lorsqu'il se savait seul, et déchiffrait sans beaucoup de peine des pages assez difficiles. Il leva le couvercle et promena une main sur les touches d'un air absorbé. Ses doigts trouvèrent presque aussitôt les premiers accords d'un prélude de Franck. Il s'interrompit et recommença. Comme cette voix lui parlait ! Le sombre apaisement de ces notes lui arracha un soupir. A ce moment il aperçut son fils qu'il n'avait pas vu en entrant et sursauta. Robert était assis par terre, près de la fenêtre, mais aux premiers sons de la musique il s'était approché de son père pour écouter.

Philippe eut envie de laisser retomber le couvercle et de quitter la pièce. Il se domina pourtant et fit un sourire contraint tout en refermant le piano avec précaution. D'avoir soupiré, puis sursauté devant ce petit garçon l'irritait comme s'il avait livré quelque chose de lui-même à un étranger. Mais il n'y avait que de l'admiration dans le regard qui se levait vers lui ; une joie profonde animait le visage de l'enfant. De quelle façon pouvait-il être sensible à une musique aussi sévère? Philippe se souvint qu'à l'âge de Robert il collait son oreille au piano où son père quelquefois jouait ce même prélude ; le bruit merveilleux emplissait sa tête, la moindre note vibrait jusqu'au fond de lui-même, et les accords grondaient comme un orage. Brusquement il posa la main sur la tête de son fils et le caressa. Le même élan l'eût porté vers le petit

Philippe, si par un dédoublement de sa personne, il l'avait vu tout à coup devant lui, avec ce même sourire de bonheur et ces yeux enivrés. C'était une chose étrange et presque douloureuse de se retrouver ainsi. Il se pencha en avant, effleurant des lèvres les cheveux en broussaille qui sentaient le savon ; et tout à coup, par une impulsion dont il n'était pas maître, il serra son fils contre lui et couvrit son visage de baisers distribués au hasard, follement, comme pour assouvir une faim.

***

L'après-midi du même jour fut employé diversement par la femme et la belle-sœur de Philippe. Éliane sortit la première et se rendit à Saint-Pierre de Chaillot où elle s'attarda quelque peu. Cette église lui paraissait assez ennuyeuse et elle ne s'y plaisait guère, mais c'était malgré tout un refuge contre la rue et contre elle-même. La rue avec ses hasards, ses rumeurs et son agitation à contresens présentait à ses yeux une image simplifiée du monde extérieur, et il était agréable de pouvoir refermer sur ce monde une petite porte matelassée de cuir qui soupirait avec indulgence en tournant sur ses gonds. La nef était vide. Dans un des bas-côtés un vieux pauvre avait installé sa chaise sur la bouche d'un calorifère, et sommeillait. Elle passa près de lui sur la pointe des pieds et fit le tour des chapelles. Derrière le maître-autel, elle s'assit dans l'ombre, compta les cierges qui brûlaient à un if de fer et se levant, redescendit vers la porte. Une horloge sonna trois heures. Elle écouta ce petit son triste et fêlé, jeta un dernier coup d'œil sur l'église comme pour en mesurer l'ennui, puis elle franchit le tambour et se retrouva dans la rue. Le bruit du boulevard vint la frapper comme en plein visage, mais elle préférait ces cris et ces appels à la paix dormeuse des chrétiens. Depuis tout à l'heure elle avait réfléchi, elle aimait la vie avec ses fautes, avec ses échecs. La perfection négative que lui proposait sa conscience lui faisait horreur tout à coup. Voici qu'elle allait sur ses trente-deux ans et que pendant toute sa jeunesse elle s'était abstenue de faire le mal. Ne pas infliger de peine à autrui, ne gêner personne, au besoin, se renoncer ; ces préceptes, elle en avait nourri son cerveau, elle avait

accepté de demeurer dans l'ombre toujours, d'apprendre à son cœur à battre moins vite, à espérer peu. Maintenant elle souffrait de cela. Pour obéir à la voix intérieure qui lui disait : « Efface-toi », elle avait manqué le bonheur, et de justesse, pensait-elle. Onze ans plus tôt, elle aurait pu épouser Philippe. Henriette ne l'avait jamais aimé. Avec un peu d'habileté et de persévérance, il eût été possible de détourner au profit de la moins jolie des deux sœurs cette passion qu'Henriette ne partageait pas. A cette époque, Éliane était jeune et fraîche, sa peau belle ; ses yeux ne le cédaient à personne pour l'éclat, la profondeur et le bleu changeant des prunelles ; enfin une forte ressemblance avec sa cadette aurait pu la servir. Elle eût donc sans grand effort persuadé à cet homme que c'était d'elle qu'il était épris. Où était la loi qui lui défendait d'attirer à elle ce grand garçon incertain de lui-même? Où? Dans son cœur, au fond de sa conscience aveugle qui lui répétait obstinément : « Tu fais une mauvaise action. Tu pourrais établir ta sœur et tu la dépouilles. Philippe ne t'aime pas, ne te désire pas. Laisse-le à Henriette. »

Elle avait obéi en dévorant sa colère. Si elle avait cru, elle eût offert le sacrifice de sa volonté au Ciel, de manière à en profiter peut-être, dans un monde de compensations. Mais aujourd'hui, onze ans après, sur le trottoir de cette petite place, elle se demandait quel gain elle tirait d'avoir ainsi mutilé sa vie. Pour s'être efforcée vers le bien si longtemps, se sentait-elle meilleure? D'abord était-elle faite pour le bien? Il y a peut-être des âmes qui reçoivent la vocation du mal et qui suivent son appel avec autant d'innocence que la religieuse accomplit ses vœux. Cette pensée la troubla. La pauvre femme tourna vers l'église une face blanche comme pour la prendre à témoin que de telles horreurs ne venaient pas d'elle.

Après avoir réfléchi à ces questions qui l'entraînaient de plus en plus loin sans mieux l'instruire sur sa vraie nature, elle écrivit mentalement une lettre d'amour à Philippe et s'en fut lui acheter un portefeuille, pour remplacer celui qu'il avait perdu.

Henriette quitta la maison une demi-heure après Éliane et prit une voiture qui la mena dans le centre de Paris. Des visites dans plusieurs magasins firent assez bien passer le temps et avec toute

son impatience elle se trouva au bout de l'après-midi sans presque y avoir songé. Les réverbères s'allumaient. Il lui restait encore un bon moment à attendre, cependant, et après quelques secondes de réflexion elle monta au premier étage d'un salon de thé qui l'avait souvent intriguée, mais qu'elle ne connaissait pas. Elle s'installa près d'une fenêtre et regarda comme si elle ne l'avait jamais vue la place de la Madeleine qui s'étendait obliquement à ses pieds. Cet endroit si familier se révélait à elle sous un aspect qui le rendait tout autre.

Elle regarda les têtes des platanes dont la ligne noire ceinturait la Madeleine. Combien de fois elle avait passé entre le premier et le deuxième de ces arbres par une crainte superstitieuse de varier une route qui la menait au bonheur ! Des gens traversaient sans s'en douter la voie invisible, d'autres même la suivaient pendant quelques mètres et elle se demandait s'ils allaient savoir qu'il faudrait tourner à gauche, mais tous continuaient ou si, par hasard, ils s'engageaient dans le passage, ils venaient d'ailleurs, ils n'avaient pas suivi la piste entre les arbres... Le ciel gris tournait au mauve derrière les toits à mesure que le jour l'abandonnait. Les boutiques s'allumaient, plongeant tout le haut des maisons dans une obscurité grandissante. En clignant des yeux, Henriette voyait ces lumières à travers ses cils, celles des réverbères un peu roses, celles des magasins d'une blancheur crue et dure, et tout cela formait comme une nappe d'éclairs et de scintillements devant la silhouette massive du long temple noir. L'heure venait, la nuit était là. Seul le toit de bronze qui couvre la Madeleine retenait encore quelques rayons ; dans l'ombre où tout se fondait, il demeurait d'un vert criard, immense tache que l'œil finissait par ne plus comprendre, tendue comme une bâche en travers de la nuit et flottant, irréelle, au-dessus des cafés, des banques et des cinémas.

Ce spectacle l'absorba au point qu'elle dut s'en arracher pour répondre à la question qu'on lui posait, et elle commanda une tasse de thé qu'elle n'eut pas le temps de finir. Dans cinq minutes, il serait l'heure. Elle descendit l'escalier en courant et se retrouva de nouveau dans la rue. Entre les voitures et les passants, d'un trottoir à l'autre, elle gagna le chemin secret dont les limites imaginaires se traçaient avec rigueur dans son esprit ; et elle parlait

mentalement aux personnes qu'elle croisait dans sa course : « Vous êtes dans le bon chemin, vous n'y êtes plus, vous y revenez, vous le quittez pour de bon. »

Elle tomba plutôt qu'elle n'entra dans la petite antichambre. Il était là, près de la porte, et la saisit dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu as?

— Je suis venue à pied de la Madeleine, j'ai couru.

— Il ne fallait pas. Pourquoi n'as-tu pas pris une voiture? Il y a du verglas, tu aurais pu glisser.

Il la tenait serrée contre lui comme pour la réchauffer. C'était à peine s'il la dépassait d'une tête et ses épaules tombantes trahissaient une pauvre santé et la respiration avare du citadin. Son teint s'animait aux pommettes sans rendre la jeunesse à ses joues maigres et tailladées de petites rides ; une sorte de sécheresse marquait ses traits, son nez court aux ailes saillantes, sa bouche mince, mais l'exaltation de la fièvre prêtait à ses yeux un éclat vif et presque métallique dans sa dureté. Ce regard impérieux plana au-dessus d'Henriette comme pour interroger la porte par où elle était entrée, puis retomba sur ce petit corps qui reprenait son souffle entre ses bras.

— J'étais inquiet, reprit-il. Je crains toujours un malheur, un accident. Ne restons pas là. Viens te chauffer.

Il lui passa un bras sous la taille et la soutint pendant qu'ils traversaient l'antichambre où trois chaises de peluche grenat alignaient leurs médaillons contre les boiseries chocolat. La pièce dans laquelle ils pénétrèrent ensuite n'offrait pas un aspect plus riche ; fort basse de plafond, elle tirait sa lumière d'une seule applique fixée à droite de la glace qui surmontait la cheminée, et sa chaleur d'un modeste feu de boulets qu'une main parcimonieuse avait recouvert de cendres. Un carré de moquette rousse et violâtre cachait le milieu d'un parquet inégal. De chaque côté de l'âtre, un fauteuil de bois peint attendait le visiteur qui viendrait frileusement s'asseoir sur son siège de reps. Enfin, accrochée au-dessus d'une longue table de chêne, une énorme photographie du Grand Canal, à Venise, achevait l'ameublement de ce salon qui devait, au besoin, servir de salle à manger.

— J'ai mal à la tête, dit-elle. Prépare-moi de l'aspirine.

Il fronça le sourcil et fut sur le point de dire quelque chose, puis se ravisa et quitta la pièce. Henriette l'entendit aller et venir dans la cuisine. Elle se tint près de la fenêtre et jeta un coup d'œil dans la petite cour obscure ; la crainte de contrarier Victor l'empêcha seule de fermer les persiennes et de tirer les rideaux de cretonne fanée : car la nuit entrait dans cette pièce, à travers les carreaux et le tulle, avec autant de facilité que le jour, et la lumière crue de l'applique luttait mal contre le rayonnement glacial de l'ombre. Mais Victor défendait à la jeune femme de toucher aux fenêtres ou aux meubles : c'était une de ses manies que de vouloir la servir en tout. Elle se rapprocha de la cheminée et tendit les mains à la braise. La petite grille à charbon lui rappelait l'appartement de son père où elle avait passé la première partie de sa jeunesse ; elle revit la portière marocaine de la bibliothèque, les livres reliés en toile verte, et la serviette fatiguée que le vieux professeur posait avec un soupir sur le bureau de pitchpin. Ici, elle retrouvait un peu de tout cela. C'était peut-être à cause de ces souvenirs qu'elle s'était attachée à Victor. Elle ne l'imaginait pas ailleurs que sous ce plafond bas qui renvoyait le son de sa voix d'une façon si singulière, près de cette grande photographie pâle dont les bords jaunissaient. Quelque horreur qu'elle eût de la pauvreté, elle en ressentait l'attrait malgré elle. Certains jours, elle n'était bien que dans l'appartement de Victor où flottait l'odeur de la misère, près de cet homme qui portait la faillite sur le visage. En ce moment, elle l'entendait qui ouvrait des tiroirs, cherchant le tube d'aspirine qu'on ne trouvait jamais, et il marchait en frottant les semelles de ses pantoufles sur le carrelage de la cuisine. Parfois ce bruit exaspérait la jeune femme, parfois, comme aujourd'hui, il la pacifiait, traçant autour d'elle une sorte de cercle magique d'où la vie quotidienne était exclue. Depuis deux ans, elle venait là chaque semaine. L'amour violent et jaloux de cet homme ne la gênait pas trop ; elle n'ignorait pas qu'il la suivait dans la rue et qu'il la croyait infidèle, parce qu'il ne pensait pas qu'une femme aussi belle se contentât d'un amant aussi pauvre, mais elle ne lui en voulait pas, elle lui reprochait seulement, dans le secret de son cœur, ses mains toujours moites et la brutalité de ses exigences. Sans doute pre-

nait-il plaisir à l'humilier : c'était sa façon de se venger de la richesse de cette femme et de toutes les trahisons qu'il imaginait. Aussi, pour ne pas gâter ces joies innocentes, se gardait-elle bien de révéler à Victor qu'elle avait connu une pauvreté égale à la sienne, qu'elle aimait cette pauvreté malgré elle, et que jamais elle ne s'habituerait à l'idée d'être riche. Pour le reste, elle lui laissait croire ce qu'il voulait et, n'espérant pas d'être crue, lui cachait même l'indifférence de son mari en qui le pauvre employé de banque voyait un rival au comble du bonheur.

— Tiens, dit-il en rentrant. Et il lui tendit un verre dont elle avala le contenu d'un trait. Veux-tu t'étendre? ajouta-t-il.

Elle regarda autour d'elle, le verre à la main.

— M'étendre où?

— J'ai fait du feu à côté.

Henriette secoua la tête et posa son verre sur la cheminée. Devant ce petit homme qui observait ses moindres mines, il lui venait un scrupule de parler, crainte de blesser en lui une vanité qui se confondait avec l'amour. Une profonde pitié la prenait pour cet être qui ne réussissait pas à se faire aimer d'elle. Il lui mit doucement la main sur le bras et la fit asseoir dans un des fauteuils.

C'était elle qui l'avait suivi, un jour que le temps lui pesait et qu'elle souffrait de n'avoir que faire. Sur le trottoir d'une petite rue encombrée, l'inconnu se retourna vers elle pour la regarder et elle surprit dans ses yeux l'expression inquiète et méchante du désir. D'abord il lui déplut tellement qu'elle revint sur ses pas et entra dans un grand magasin pour attendre qu'il s'éloignât, mais elle ne réussit pas à chasser de son esprit cette figure hâve et soucieuse. Plusieurs secondes s'écoulèrent et elle chiffonnait entre ses doigts un coupon de soie quand l'envie de savoir où allait cet homme la chassa dans la rue. Elle se souvint de son pardessus fatigué, de sa cravate noire et s'étonna d'avoir observé sa mise avec autant de soin. Une foule de promeneurs la bousculait et retardait sa marche. Lorsqu'elle atteignit l'endroit où il l'avait remarquée, l'homme n'y était plus. De colère et de tristesse, le cœur d'Henriette se serra. Maintenant elle voulait à tout prix parler à l'inconnu, ou seulement le revoir. Elle quitta le trottoir et, pour aller plus vite, continua sa route sur la chaussée. Au bout d'un instant

elle le reconnut à ses vêtements sans forme, mais surtout à sa démarche à la fois craintive et brusque.

La pauvreté exerçait sur elle un empire égal à celui de la richesse sur d'autres femmes. Pauvre elle-même, elle eût peut-être méprisé cet homme, mais riche elle éprouvait pour lui un sentiment confus d'admiration et de curiosité. Elle marcha plus vite et le dépassa. Le plus difficile fut de l'amener à lui adresser la parole car elle l'intimidait : elle était trop élégante ; il fallait donner à l'inconnu le temps de se faire à l'idée d'une bonne fortune invraisemblable. Elle revint en arrière et, cette fois, il la suivit.

Tout cela paraissait si étrange qu'elle eut l'impression d'agir comme une somnambule. Le regard de l'homme l'effrayait un peu ; chaque fois qu'elle tournait la tête, elle rencontrait ses yeux de voleur. Peut-être n'espérait-il pas que la chose se fît aussi vite, mais à présent elle eût été presque contente qu'il renonçât à la suivre. Elle prit une rue après l'autre sans parvenir à le décourager. Comme elle passait devant une maison un peu en retrait des autres, elle s'engagea sous la voûte. Il l'y rejoignit avec un sourire, un instant plus tard. « C'est ici que j'habite, » dit-il.

Elle se tenait derrière le battant de la porte cochère qui demeurait fermé. De l'autre côté, il y avait la rue avec ses voix, ses lumières et tous ses bruits familiers, mais là, dans l'air humide et sombre de cette voûte, un autre monde commençait. L'homme répéta sa phrase sur un ton différent et sans sourire. Il n'avait pas dit : « C'est ici que j'habite, » — mais — pouvait-elle l'oublier? — « c'est ici que je reste. » A ces mots elle répondit n'importe quoi et ils montèrent. L'escalier n'avait pas de tapis ; elle entendit avec émotion le bruit de sa semelle sur les marches de bois.

A partir de ce jour, sa vie retrouva une sorte d'équilibre. A moitié pauvre et à moitié riche elle s'estimait à peu près heureuse. Si peu qu'elle aimât Tisserand elle s'accoutumait à lui, à sa passion faite de rancune et d'envie autant que de désir et de tendresse. Il exécrait sa richesse, ses bijoux, son mari qui mangeait à sa faim et n'avait pas de dettes. Elle, au contraire, adorait sa pauvreté, son appartement malsain et jusqu'à ses ennuis d'argent qu'elle s'efforçait de prendre à cœur. Une ou deux fois, elle lui était venue

en aide, avec une parcimonie calculée, car elle redoutait que, faute d'acquitter son terme, il ne fût congédié par son propriétaire. Cependant, cette fâcheuse question du loyer mise à part, elle ne se souciait guère qu'il eût froid ou qu'il se nourrît mal. Certes elle s'apitoyait sur son sort, elle en pleurait même, devant lui, heureuse de ses propres larmes, et sincère au moment où elle les versait, mais elle craignait qu'en prêtant de trop fortes sommes à Tisserand elle ne réveillât en lui le goût du luxe qu'elle haïssait, qu'il ne se commandât un costume trop élégant ou qu'il ne lui vînt en tête de faire changer, par exemple, les tentures pisseuses du salon. Entre ces murs au papier défraîchi, la vie reprenait son aspect véritable. Elle-même n'était plus qu'une petite bourgeoise pauvre ; elle avait froid parce que le feu brûlait mal ; cela seul était vrai. Ce qui n'était pas vrai, c'étaient les longues heures passées chez Philippe, auprès de ce mari fictif, dans un appartement magnifique où tout besoin se trouvait prévu, sauf celui de se sentir en vie. Elle recherchait la vérité à peu près comme d'autres se jettent dans le rêve et ses paradis mensongers.

— J'ai froid, dit-elle.

Il lui saisit la main et la fixa des yeux avec un mélange d'inquiétude et de rancune.

— Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, Henriette? Tu ne penses pas à moi.

— Au contraire, je pense beaucoup à toi, à tes ennuis...

— Je ne voulais pas t'en parler.

Elle s'assit près de la cheminée et remua la cendre rouge au fond de la petite grille. Demain, elle le savait, le charbon manquerait. Il y avait d'abord ce feu qui brûlait depuis le matin, dans de vains efforts pour chauffer une pièce humide où l'on voyait son souffle. Et à côté dans la chambre de Victor, un petit tas de boulets se consumait au fond d'une grille en tout point semblable à celle-ci. Ce feu préparé avec soin maintenait une température égale dans une pièce qui demeurerait vide jusqu'à la nuit ; seuls en jouiraient le fauteuil de cretonne, l'armoire à glace qui penchait de côté, et le lit de cuivre avec ses deux oreillers et son air conjugal. Car il était tard, et elle devait partir à six heures moins cinq. Le comique de cette situation l'amusa.

— Tu vas me croire sans cœur de rire au moment où je vais te quitter, dit-elle.

Il se mit à ses genoux et la regarda dans les yeux.

— Je ne crois rien que ce que tu veux que je croie, murmura-t-il. Je ne pense qu'à toi. Quand tu t'en vas, je me reproche mes mines désagréables, mes paroles dures, tu m'entends? C'est que je ne sais pas profiter de ta présence, être heureux quand tu es là.

— Je riais parce que je suis contente d'être ici, Victor. Quand je serai rentrée chez moi, tout me semblera funèbre.

— Est-ce possible? Tu m'aimes donc?

Elle eut envie de lui répondre que sa question n'avait aucun sens, mais se retint à temps. Le pauvre homme ne pouvait pas comprendre. Elle le vit s'incliner devant elle et poser sa tête sur ses genoux, comme par reconnaissance ; ce fut alors qu'elle s'aperçut avec effroi qu'il perdait ses cheveux ; sa main qui s'apprêtait à caresser cette tête déshéritée s'arrêta dans son geste et demeura en l'air. Son amant vieillissait. Et elle? Au-dessus de cet homme agenouillé, son visage prit une expression d'horreur. Elle poursuivait la vérité, elle l'attirait de force dans sa vie, créant un ménage sordide pour remplacer une union qu'elle jugeait futile, enfin elle avait réussi : la vérité se laissait prendre au piège. Henriette se pencha en avant et regarda l'espèce de petite tonsure que faisait la calvitie naissante. A la répugnance qu'elle éprouva d'abord se mêla une pitié sans bornes. Ce vaniteux allait souffrir.

Inquiet de son silence, il releva la tête tout à coup.

— Qu'est-ce que tu as? Tu ne dis rien.

— Je réfléchis à quelque chose.

Le visage hagard l'interrogeait ; elle lui mit doucement les doigts sur les yeux. Tout à l'heure, elle jouait à la petite bourgeoise pauvre, mais au fond d'elle-même, une voix lui disait : « Dans une heure tu vas retrouver ton bel appartement, dîner dans de la vaisselle fine, dormir sous un baldaquin de soie, » et son plaisir en était gâté. Mais à présent, depuis cinq minutes, elle était vraiment devenue cette petite bourgeoise ; dans cette pièce froide et sombre, il y avait une femme désespérée et un homme soucieux, une vraie femme, liée, mariée à un petit homme laid dont les baisers lui faisaient horreur. Elle éclata en sanglots.

— Je suis malheureuse, je... je...

Épouvanté, il se leva et la saisit dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu as? Tu me caches quelque chose.

— Non. Je ne veux plus que tu aies d'ennuis, je te trouverai cet argent.

— C'est pour ça que tu pleures, Henriette?

L'émotion le faisait trembler ; il la serrait si fort qu'elle respirait mal.

— Laisse... laisse-moi, tu m'étouffes. (Elle sécha ses larmes.) Écoute, ma sœur a promis de m'aider. Ce soir, peut-être, je l'espère, je serai en mesure de t'envoyer la somme dont tu as besoin.

— Tu es si bonne, tu ne sais pas...

— Ne me remercie pas, Victor. Je ne suis qu'une égoïste, je n'ai ni vrais besoins, ni vrais soucis...

Elle s'arrêta de peur d'être entraînée trop loin et de lui dire qu'elle avait été pauvre, elle aussi, car elle en avait honte ; elle aimait mieux qu'il la crût capricieuse, attachée à lui par les sens alors qu'elle redoutait son approche. Jamais elle n'eût trouvé les mots pour expliquer à ce malheureux qu'elle le voyait à cause de sa misère. Tout à coup, une sorte d'ivresse la prit et ce qui lui répugnait un instant plus tôt l'attira soudain ; elle se jeta dans ses bras.

***

Pour Philippe, l'après-midi fut consacré en partie aux affaires. Il se rendit à pied à la Madeleine en passant par les Tuileries, où il s'attarda, bien que le froid lui déchirât le visage. Cependant, il était partagé entre le désir d'achever une journée d'ennuis et le dégoût presque insurmontable des corvées qu'il aurait à remplir. Arrivé près du lion de bronze, il monta les marches et se retourna en arrière pour jeter un dernier coup d'œil sur ce grand espace heureux et libre qu'il allait quitter. Il se rappela qu'autrefois, alors qu'il traversait ces jardins pour aller s'enfermer au lycée, la même tristesse lui venait, une tristesse d'enfant qui le poursuivait jusqu'à la nuit. Mais à cette époque, souvenir gênant, il était ce qu'on appelle un brillant élève, sûr de lui-même et de son avenir, pénétré de son importance, ce qui corrigeait une nature un peu senti-

mentale. Aujourd'hui... mieux valait songer à autre chose. Il fit « allons » à mi-voix et descendit dans la rue de Rivoli qu'il traversa.

Quelques minutes de marche le menèrent à la Madeleine d'où il gagna une des rues noires qui aboutissent au boulevard et, avec la précision mathématique du mari trompé, passa devant l'immeuble qu'habitait Victor, une demi-minute avant qu'Henriette n'y pénétrât elle-même. Une flânerie dans une galerie de tableaux et un petit détour lui permirent d'arriver à destination au moment même où la grande pendule Empire sonnait la demie de cinq heures dans le vestibule de marbre vert. Jamais il n'entendait ce son terne et mince sans que la même pensée lui traversât l'esprit, une phrase stupide que sa bonne lui répétait lorsqu'il était enfant et qu'il rechignait devant un devoir ennuyeux : « Ce sera autant de gagné sur votre purgatoire. » « Autant de gagné... » se dit-il malgré lui, agacé par le caractère presque mécanique de cette réflexion. Il ajouta aparté en tendant son chapeau au domestique : « Si au moins tout cela servait à quelque chose comme le croyait cette imbécile. » Et il poussa la porte de toile cirée olive qui s'ouvrait sur la salle du conseil.

L'écrasante somptuosité de cette pièce ne lui ôtait pas un certain air de dépense bien entendue où Philippe reconnaissait le goût de son père. Le vieux M. Cléry s'était occupé lui-même, en effet, de la décoration de l'hôtel qui, une fois par mois, devait réunir les huit administrateurs d'une assez grosse entreprise minière. Depuis quarante-trois ans, et malgré l'énorme contretemps de la guerre, l'affaire marchait à peu près toute seule par la simple raison que les hommes éprouveront toujours le besoin de se chauffer en hiver. Aussi la mort du remuant vieillard n'avait-elle rien changé. Dans le fauteuil creusé par ce grand corps dont le travail avait consumé les forces, un paresseux s'était indolemment glissé ; et la différence ne semblait pas appréciable. Pourtant M. Cléry se croyait indispensable, tout autre en cela que son fils qui, lui, se savait inutile.

Philippe serra les mains des administrateurs, qui, selon la parole aigre-douce de l'un d'eux, n'attendaient que lui pour ouvrir la séance, car tous ces messieurs arrivaient en avance de quinze ou vingt minutes et jugeaient mal ce qu'ils nommaient le retard de M. Cléry jeune, ou fils (*jeune* quand on voulait reprocher au fils

l'impardonnable faute de n'avoir pas soixante ans, *fils* lorsqu'il s'agissait simplement de rappeler la supériorité du défunt administrateur).

« Voici donc, pensa-t-il en sombrant dans son fauteuil, la jeunesse d'une part et la vieillesse de l'autre. Un spectateur non averti verrait ainsi les choses : les idées nouvelles, le zèle et l'avenir dans un camp ; dans l'autre les erreurs traditionnelles, et la somnolence de l'âge. En réalité je me sens aussi las que le doyen de ces administrateurs. Nous faisons naufrage tous ensemble. »

Un mois plus tôt, de telles pensées eussent été écartées avec horreur, mais aujourd'hui Philippe les accueillait dans le plus grand calme. Il y avait certaines minutes où, comme à présent, il éprouvait une joie bizarre et un peu sinistre à se regarder en face. Quelque chose mourait en lui depuis la nuit passée au bord de l'eau ; il le savait. Le nom de Philippe ne correspondait plus tout à fait à l'être qu'il avait connu. Sans doute, la vie n'admet pas de transformation violente. On découvre qu'on est autre alors que le changement s'opère depuis des années. Il soupira et se demanda à quel moment, à quelle seconde, ce changement avait commencé. Au moment où cette femme l'avait appelé... Beaucoup plus loin. Au moment où ses mains avaient tremblé sur les rênes de son cheval... Plus loin encore, peut-être. Oubliait-il ses frayeurs d'enfant, la crainte de son père, cette crainte presque surnaturelle qui le poursuivait jusqu'ici? Jamais il ne prenait la parole dans cette salle sans qu'une voix de lui seul entendue essayât de le faire taire. De là venaient ses bredouillements et son embarras chaque fois qu'il s'agissait d'exprimer un avis. Le visage empourpré de honte, il subissait alors les regards insolents dont le couvraient les amis du mort. Son cœur battait plus vite, comme à l'approche du danger. Est-ce qu'ils savaient? D'ordinaire cette question le mettait hors de lui, mais aujourd'hui, pour la première fois, il y répondait avec tranquillité : « Mais bien entendu. Ils savent. Ils savent que j'ai peur, peur d'eux. »

Il leva les yeux vers la cheminée monumentale dont le marbre rouge imitait les couleurs de la viande crue. Au-dessus de cette cheminée, une grande glace au cadre lourd penchait en avant et reflétait la salle, la longue table de serge grenat et les têtes chauves

des administrateurs. Il se chercha, trouva son visage un peu pâle et eut envie de lui faire un signe de connivence, comme à un complice. Derrière lui, d'immenses rideaux de velours violet drapaient les fenêtres entre lesquelles grimaçait le portrait du fondateur par Bonnat. Un lustre répandait une clarté mortuaire ; le plafond, trop élevé pour profiter de cette lumière, demeurait dans l'ombre.

Pour le moment, Philippe n'avait rien à dire. Le doyen des administrateurs lisait un papier à haute voix. De temps en temps, il jetait vers la porte un regard hostile et inquiet et tirait le bord d'un cache-nez en plaid gris et noir dont ses épaules étaient couvertes. L'âge semblait avoir vidé son grand corps de toute graisse, ne lui laissant qu'une enveloppe détendue et jaunie qui pendait en festons sous les mâchoires et se ridait sur de longues mains tachées de bistre. L'œil bleu pâle courait de gauche à droite entre des paupières rouges, aussi limpide et aussi dur qu'à vingt ans, mais l'absence d'un certain nombre de dents importantes portait dommage à la lecture du papier. Pourtant ce défaut n'était pas risible. Il semblait même indifférent que les paroles de l'administrateur fussent intelligibles, car la solennité du lieu, l'éclairage blafard et violent, et cette voix terne qui s'assourdissait à la chute des phrases, tout cela composait un ensemble étrange dont les éléments perdaient peu à peu tout caractère humain. Ce vieillard devenait une sorte d'enchanteur plongeant les êtres et les choses dans un sommeil magique. A la chaleur de la salle s'ajoutait l'ennui, et surtout le besoin de dormir. Philippe redoutait de fermer les yeux malgré lui et, pour vaincre cette tentation, il les tenait fixés sur le lustre qu'il voyait dans la glace ; tantôt ce lustre étincelait comme un bloc de glace dans le soleil, tantôt il apparaissait comme un astre noir tournoyant sur un fond d'étincelles. Plusieurs fois, Philippe passa la main sur les paupières et dut essuyer une goutte de sueur qui cheminait lentement sur sa tempe. A côté de lui, un homme à la carrure puissante, un roux grisonnant, jouait avec un coupe-papier qu'il s'appliquait à faire tenir en équilibre sur un gros index velu ; de minute en minute, une toux courte et brutale secouait son ventre et le coupe-papier glissait sur la table. La régularité de ce petit accident finit par attirer l'attention de Philippe qui se mit à observer les oscillations de la mince lamelle d'écaille ;

elle tremblait de même que la flèche d'une balance et l'on eût dit qu'elle hésitait, qu'elle faisait son choix du côté où elle allait glisser. Dans la demi-somnolence qui s'emparait de lui, le jeune homme en arrivait à voir en cet objet banal un être animé d'intentions mystérieuses. Il y avait en lui-même quelque chose d'obscur qui correspondait à ce mouvement absurde. Ainsi, chaque fois que le couteau tombait, Philippe réprimait un douloureux sursaut comme s'il se fût arrêté juste à temps au bord d'un abîme. A la fin il n'y tint plus et se penchant vers son voisin il allait lui emprunter l'odieux objet quand il s'aperçut que cela ne se pouvait pas. Les mots qu'il voulait dire demeurèrent dans sa gorge. Il revint doucement en arrière et appuya la tête au dossier armorié de son fauteuil. Un sourire creusa les coins de sa bouche, un sourire amer et triste qui s'accompagnait d'une rougeur subite. Maintenant l'envie de dormir était passée, et Philippe écoutait cette lecture qui n'en finissait pas. Parfois, au milieu d'une phrase inintelligible, un nom de ville ou de fleuve résonnait tout à coup, évoquant les mystérieux paysages du Nord. Contre un ciel blanc et pluvieux, la terre rejetée hors des mines formait d'énormes monts coniques qu'un feu intérieur consumait lentement ; de l'herbe et des arbustes prenaient racine dans ce sol noir et chaud et couvraient les flancs des *terrils* dont ils atteignaient quelquefois le faîte, au bord d'une crevasse fumante. Plus loin, autour des puits, les grands mineurs lourds et graves s'apprêtaient à descendre dans l'enfer de charbon, pareils à des dieux noirs que guettait la fureur du feu. Entraîné par sa rêverie, Philippe s'imaginait qu'il en entrait un ou deux, ici même, chaque fois que revenait le nom d'une mine. Ils poussaient la porte avec une sorte de respect et se tenaient un instant sur le seuil, éblouis par ce lustre dont les reflets couraient sur leurs torses luisants. Leurs bouches béaient ; ils se serraient les uns contre les autres, dans un coin plus obscur de la salle, pris d'une timidité qui semblait croître avec leur nombre.

Philippe fut ramené à lui par un silence. Le doyen des administrateurs avait fini sa lecture. Dans la grande glace inclinée, le lustre jetait ses feux, comme un monstrueux bouquet de rayons verts et roses. Tout autour de la longue table, il y eut le murmure qui précède les conversations générales.

Pour Philippe, aucun moment n'était difficile à passer comme celui-là. Jamais, en effet, on ne lui faisait plus durement sentir son inutilité que dans ces discussions où pas une fois il n'avait pris part depuis qu'il occupait le fauteuil de son père. Il était arrivé que, avec une déférence ironique, on lui demandât son avis, mais devant sa gêne et ses balbutiements, l'habitude avait été prise de le laisser en paix. Maintenant si, par hasard, il toussait ou déplaçait son fauteuil, des regards surpris se tournaient de son côté pour constater sa présence.

Ce soir-là, pendant quelques minutes, il éprouva l'envie de lutter avec ces gens, le timide besoin de s'affirmer à leurs yeux, de prononcer une phrase pertinente. Était-il si difficile de saisir quelques mots au vol, de les répéter au moment opportun avec les modifications nécessaires? Il essaierait.

Pour le moment, l'entretien roulait sur des statistiques et l'un des administrateurs comparait avec méthode des chiffres qu'il avait notés sur un papier. C'était un vieillard maigre et court, à la mine soignée, tout en manchettes, en faux col et en plastron. A la fin de chaque période un peu longue, il ôtait un grand binocle à monture d'écaille, faisait mine de tendre cet objet à un administrateur imaginaire et le remettait ensuite sur un large nez courbe à l'arête brillante. Lorsque enfin cet orateur eut secoué ses manchettes et jeté son binocle sur la table pour indiquer qu'il avait fini, Philippe s'aperçut qu'il n'avait rien compris.

Il écouta d'une oreille plus attentive la personne qui parla ensuite. L'âge paraissait respecter cette figure lourde et molle que Philippe voyait de profil ; pas une ride, en effet, ne coupait ces joues fleuries et la lèvre humide semblait celle d'un enfant. L'œil bleu saillait entre les paupières, et le ventre, énorme, semblait en lutte avec la table qui le repoussait. Une forte odeur d'eau de Cologne se dégageait de cet homme. Il s'exprimait avec une feinte énergie destinée à masquer les flottements d'une pensée incertaine. Philippe le suivit pendant plusieurs secondes, cherchant à former au-dedans de lui-même un ensemble de phrases qui ressemblât à une opinion, mais son esprit s'évadait sans cesse.

Malgré lui, il pensait à des choses tout à fait étrangères à la circonstance, à la phrase de sa bonne sur le purgatoire, à la

revue d'art qu'Éliane lui avait mise entre les mains, le soir où il s'était promené si longtemps au bord de la Seine. Les centaines de lumières vertes et roses brillaient déjà dans l'eau noire, à l'heure même où il souffrait dans ce grand fauteuil. Sur les berges du fleuve commençait le mystérieux va-et-vient qui durait jusqu'à l'aube. Des gens qu'on ne voyait jamais, le jour, sortaient de leurs cachettes et se promenaient sans bruit le long des murailles lépreuses ; les mains dans les poches, ils passaient entre les tas de sable tout près des grands chalands vides qui dormaient côte à côte. Parfois ils s'arrêtaient et sifflaient doucement, regardant, appelant on ne sait qui. Certains sommeillaient au pied des arbres, des vagabonds, la casquette sur le nez et la bouche ouverte, des femmes en haillons qui tressautaient au moindre bruit et levaient vers le passant des faces d'empoisonneuses. Une odeur âcre et sinistre montait du fleuve.

Philippe se ressaisit tout à coup. Son voisin, l'homme roux, avait quelque chose à dire ; d'abord il toussa brusquement d'un air colère, saisit le coupe-papier dans son poing et l'examina. Après quoi il se mit à parler sans lever les yeux ; ses grosses mains déplaçaient sans cesse le crayon, la plume et les feuilles de buvard disposés devant lui. Dans cette face ronde et soufflée, la sensualité jetait en avant des lèvres pulpeuses et une sorte de petit bec crochu. Il prononça quelques mots encore, puis il toussa très fort, tira le lobe violacé de sa grande oreille plate, et se tut.

Philippe eut à ce moment l'impression que la nuit descendait autour de lui, et contre la serge rugueuse de la table il essuya les paumes de ses mains. Un désir extraordinaire le prenait de parler à son tour, de parler enfin, puisque dans l'esprit de ces hommes il fallait parler pour exister. Déjà, lui semblait-il, les regards se dirigeaient de son côté, deux et trois à la fois, comme pour le mettre au défi de rompre son silence. Seuls, deux messieurs au bout de la table continuaient une discussion à voix basse ; à leur tour, cependant, ils s'interrompirent pour se renverser dans leurs fauteuils. Qu'avaient-ils tous à se taire?

Au fond de la glace, le lustre s'assombrissait ; un halo gris cernait chacune des petites lumières. C'était à peine si Philippe distinguait le portrait du fondateur entre les draperies de velours

violet. Une moiteur tiède envahit son corps, collant sa chemise à sa poitrine et à ses reins. Il chercha désespérément sa propre figure dans le miroir, mais une sorte de brume se mit à flotter devant ses yeux. Ses doigts serrèrent le bord de la table comme pour retrouver sa force au contact de cette matière résistante et dure.

Tout d'un coup il se leva et ouvrit la bouche. Des paroles montèrent à ses lèvres ; il entendit avec stupeur ces sons qui se formaient dans le silence.

***

Ce soir-là Henriette et Éliane étaient silencieuses, et Robert, qui avait passé la journée entière à Saint-Cloud avec sa bonne, semblait tout prêt à s'assoupir. Cependant, Philippe se montrait d'une excellente humeur.

— J'ai une nouvelle à vous annoncer, dit-il vers la fin du dîner.

— Une nouvelle ! répétèrent les deux femmes en même temps.

Philippe emplit son verre d'un air posé puis, s'excusant, offrit du vin à sa femme et à sa belle-sœur.

— Non, non, firent-elles subitement réveillées, la nouvelle !

Il eut le rire indulgent d'un père de famille, s'en aperçut tout à coup et prit en horreur le rôle absurde qu'il jouait.

— Eh bien, dit-il d'une voix changée, je quitte l'Union.

— Philippe ! s'écria Éliane. Ce n'est pas possible.

— Que veux-tu dire?

— Tu abandonnes ta part de l'affaire?

— Je la cède moyennant une somme considérable.

— Tu n'iras donc plus au conseil tous les mois? demanda Henriette.

— Philippe, reprit Éliane, comment as-tu pu prendre une décision aussi grave sans réfléchir?

— Où vas-tu chercher que je n'ai pas réfléchi?

— Tu ne nous as pas dit un mot de toute cette histoire.

— Mais je n'ai pas de conseil à prendre de vous.

— Ne t'irrite pas, Philippe. Je suis sûre qu'il ne s'agit que d'un projet ; de toutes les façons, c'est peut-être une très bonne idée, après tout. Dis-nous, mets-nous au courant.

— Il ne s'agit pas d'un projet, mais d'une affaire qui est en train de se faire depuis cet après-midi, à six heures. A six heures, en effet, j'ai pris la parole à la réunion et j'ai annoncé à mes collègues que j'étais disposé à vendre ma part de l'Union.

— Et qu'ont-ils fait?

— Avec un empressement extraordinaire, le doyen des administrateurs m'a répondu qu'il me garantissait une compensation des plus importantes.

« C'est le commencement de la ruine, pensa Éliane. Si jamais je l'épouse, je l'épouserai pauvre. Il ne pourra pas me croire intéressée. »

— Avec un empressement extraordinaire, fit-elle tout haut. Je ne te l'ai pas fait dire, mon pauvre Philippe.

— Je ne comprends pas ce que tu vois de si lugubre dans cette affaire, dit Henriette. L'Union est excessivement riche et Philippe n'accepterait qu'un prix très élevé, n'est-ce pas, Philippe?

— Sois-en certaine.

— Il n'en reste pas moins vrai, reprit Éliane, qu'à la place d'un revenu en quelque sorte inépuisable, tu vas te trouver à la tête d'un capital important, je n'en doute pas, mais dont tu finiras par toucher les limites.

— Tu oublies que je suis propriétaire de plusieurs immeubles.

— J'y ai pensé. Les loyers baissent, et baisseront encore. D'ailleurs presque tous les baux sont d'avant guerre, c'est-à-dire dérisoires et, à la fois, inattaquables.

« Nous vivrons dans un petit appartement noir, songea-t-elle. Deux chambres à coucher, salon, salle à manger... que dis-je? une salle à manger pouvant au besoin servir de salon, comme autrefois, chez papa. Tant pis. »

Elle s'imagina recevant des visites dans un décor d'assiettes accrochées au mur, et soupira profondément.

— Je t'assure que tu es décourageante, dit Philippe. Tu ne sais même pas de quelle somme je vais disposer et tu en vois déjà la fin. Te rends-tu compte que je vais être plusieurs fois millionnaire?

— Ah ! fit Henriette éblouie par ce mot.

Et pour la première fois de sa vie elle admira Philippe.

Éliane hocha la tête.

— Pour combien de temps, millionnaire?

« Jamais, poursuivit-elle intérieurement, jamais Henriette ne s'accommodera de la pauvreté où va nous réduire cet imbécile. Imbécile est trop fort, imbécile, non, rêveur, Philippe est un rêveur. Si jamais il arrive qu'un désaccord profond amène une séparation définitive entre Philippe et Henriette... (A quoi penses-tu, mauvaise femme?) Après la vie aisée et facile qu'elle a menée ici pendant onze ans, elle n'acceptera jamais de se restreindre, je la connais. Je vais donc, moi, épouser un rêveur, le contraire de ce que j'admire, mais je ne l'ai pas choisi, je l'aime. »

Il y eut un court silence pendant qu'on servait l'entremets. Dès que la domestique eut quitté la pièce, Éliane reprit d'une voix plus calme :

— Quelles raisons as-tu données à ces messieurs?

— Aucune. Et ils n'en ont pas demandé.

La naïveté de ces paroles fit monter les larmes aux yeux de la vieille fille.

— Peut-on savoir pourquoi tu te retires de cette affaire? Car je te ferai remarquer que tu ne nous l'as pas dit.

— Ces réunions m'assommaient, Éliane.

— C'est tout?

— C'est plus qu'il n'en faut, répondit-il en frappant sur la table d'un geste énergique. Et puis ma vie est ailleurs. Je ne suis pas fait pour les affaires, j'étais né pour être écrivain, ou artiste...

Il se tut, gêné par le son de ses paroles.

« Un enfant, pensa Éliane. Henriette n'aura pas de difficulté lorsqu'il s'agira d'obtenir le divorce contre lui. Pourtant elle-même n'est qu'une petite fille. Il faudra que je la seconde. Et je lui trouverai un parti, oui, un beau parti pour remplacer Philippe. »

— Tu pleures, Éliane? demanda Henriette à voix basse.

— Es-tu folle? Laisse-moi donc, répliqua sa sœur sur le même ton.

Le dîner s'acheva dans le silence.

CHAPITRE V

Éliane attendit que son beau-frère fût couché pour frapper à la porte d'Henriette. Elle s'attarda un peu dans le long couloir, regardant une à une les estampes japonaises qui en recouvraient les murs. Ces poissons bleus et rouges lui rappelaient des journées plus heureuses que celle qui s'achevait. Bien des fois elle avait passé dans ce couloir en prenant ces images à témoin de son bonheur, mais, ce soir, sa conscience l'avertissait d'une faute. Elle avait envie d'aller parler à Philippe, à travers la porte de sa chambre, et de lui dire : « Tiens, reprends ton chèque, je t'ai menti tout à l'heure. Je n'avais pas besoin de cet argent. C'était pour Henriette. » Et elle aurait glissé le chèque sous la porte et se serait couchée en paix avec elle-même. Folle. Il aurait fallu expliquer à Philippe pourquoi Henriette voulait ces sept mille francs, inventer un nouveau mensonge qui n'eût pas été cru, peut-être. Non, sa conscience lui disait avec raison qu'elle avait commis une faute, et une faute contre l'intelligence surtout. Quel besoin de se mêler des affaires de sa sœur et de la seconder dans sa mauvaise conduite? Il viendrait un jour où Philippe saurait tout cela. Il apprendrait qu'il avait prêté de l'argent à l'amant de sa femme, par l'intermédiaire d'Éliane. La belle figure d'hypocrite elle ferait alors !

Après avoir bataillé quelques minutes avec elle-même et savouré plus qu'elle ne le croyait un cas de conscience aussi difficile, elle entra résolument chez sa sœur.

Une lampe posée sur un secrétaire éclairait seule cette petite pièce dont un lit d'acajou à rideaux de soie orange occupait

presque toute une paroi. Éliane jeta un coup d'œil sur ces meubles qu'elle avait choisis elle-même, lors du mariage d'Henriette, dans les magasins du quai Voltaire, et elle hocha la tête en se remémorant les petits plaisirs de cette époque. Sous la lumière de la lampe, le bois rouge du secrétaire prenait les tons et les marbrures de l'écaille. Une petite coiffeuse à colonnes près de la cheminée luisait comme une agate.

Les tentures et un tapis d'Aubusson étouffaient les pas et les voix. Aucun son de la rue ne parvenait ici. Le silence même avait cette qualité singulière qu'il n'acquiert en général que loin des grandes villes ; ce n'était pas simplement la cessation du bruit, mais quelque chose d'intérieur et de profond dont le cœur se sentait touché avant l'ouïe. A qui arrivait du dehors, la vie semblait baisser d'un ton entre ces murs.

Henriette examinait le contenu d'un grand placard dont elle referma aussitôt la porte en voyant entrer sa sœur. Elle serra autour d'elle un peignoir bleu ciel et se retourna brusquement.

— Eh bien? dit-elle à mi-voix.

Éliane fit signe qu'elle voulait s'asseoir d'abord et prit place devant le feu, dans une chauffeuse à col de cygne. Le regard inquiet de sa sœur lui enlevait tout courage et la forçait à détourner les yeux :

— Je crains qu'il ne faille te passer de cet argent, murmura-t-elle d'un trait.

Elle avait appliqué les paumes de ses mains sur ses genoux et inclinait vers le sol un visage douloureux qui n'osait se lever. A cette minute il lui eût paru naturel que la jeune femme l'injuriât et elle eût volontiers accepté les reproches les plus durs au lieu de quoi elle n'entendit qu'un soupir qui la consterna. « Pauvre petite, elle comptait dessus, se dit-elle. Plût à Dieu qu'il me fût permis de lui donner ce chèque ! »

— Si cet homme ne te connaissait pas, il se tirerait bien d'affaire tout seul, dit-elle enfin en prenant la main de sa sœur qui se tenait debout près d'elle ; et cédant à une tendresse subite, elle appliqua les lèvres sur cette main légère dont les doigts se recourbaient un peu. Pendant qu'elle baissait ainsi la tête, la voix mince d'Henriette chuchota au-dessus d'elle :

— Trouve-moi cet argent, Éliane.

— Je ne peux pas, je t'ai dit...

La honte de mentir lui envoya le sang aux joues. Elle saisit machinalement le bord du peignoir bleu ciel et passa l'ongle sur la fine couture. Des paroles qu'elle s'efforçait de réprimer lui montèrent du cœur :

— Tu tiens donc tant à cet homme?

— Évidemment.

— Plus que tu n'as jamais tenu à... Philippe?

— Beaucoup plus.

Éliane lâcha la main de sa sœur et se baissa encore un peu, presque pliée en deux sur sa chauffeuse.

— Pourtant Philippe représente encore quelque chose à tes yeux?

Cette phrase avait été prononcée tout bas, comme si elle s'adressait au feu dont la lueur frappait le visage d'Éliane.

Henriette regarda ce corps mince dans sa robe noire, ces épaules dont l'une s'appuyait contre le genou de la jeune femme.

— Je n'entends pas ce que tu dis.

— Cela n'a pas d'importance.

La tête aux cheveux d'un brun terne se pencha découvrant une nuque mal rasée. Il y eut un court silence.

— Tu ne crois pas que tu pourrais me procurer cet argent d'une autre manière?

— Je ne peux pourtant pas toucher à mes valeurs, ma petite fille. Ce serait une grosse imprudence.

— Peut-être des amis t'avanceraient-ils cette somme?

— Tu n'y songes pas. Je ne dormirais plus.

— Mais enfin, Philippe a bien sept mille francs à t'avancer. Qu'est-ce que c'est que sept mille francs ! Il est riche, très riche. Il vient de nous dire qu'il disposerait bientôt d'une somme considérable.

— Je crois qu'il regrette déjà de s'être engagé dans cette affaire.

— T'en a-t-il reparlé ce soir?

— Non, mais il avait l'air sombre.

— Et il a refusé de te prêter cette somme?

Éliane appliqua la joue contre le genou de sa sœur comme si elle eût voulu se cacher. Une expression de désespoir lui monta aux yeux.

— Il a refusé, murmura-t-elle.

— C'est inconcevable, fit Henriette. Te refuser quelque chose, à toi... Mais, Éliane, qu'est-ce que je vais faire? Il me faut cet argent, comprends-tu?

— Demande-le lui.

— Tu veux rire. Il exigerait une explication.

— Tu n'en es pas sûre.

— Je ne veux pas courir ce risque. Il m'est déjà assez difficile de lui parler.

Le cœur d'Éliane se mit à battre

— Que veux-tu dire? demanda-t-elle. Tu ne l'aimes donc pas?

— Je ne pense jamais à Philippe.

— Et lui?

— Lui? Quelle étrange question! Est-ce que je sais? Il ne me regarde jamais.

— Lorsqu'il est seul avec toi...

— Tu sais bien qu'il n'est jamais seul avec moi.

Il semblait à Éliane que l'émotion la faisait défaillir. Tous ses scrupules cédaient, toutes ses petites hontes. Elle balbutia :

— Enfin, la nuit...

Et elle entendit au-dessus d'elle, dans l'épais silence de la chambre, la voix de sa sœur qui répétait ce mot avec un peu d'étonnement.

— La nuit...

Éliane se penchait de plus en plus ; de ses longues mains elle serra les pieds blancs de sa sœur, comme une suppliante.

— Je ne devrais pas parler de cela, dit-elle humblement.

— La nuit, il ne vient jamais, fit Henriette au bout d'un instant. Depuis la naissance de Robert...

Il y avait des années qu'Éliane se doutait de tout cela, elle qui rôdait par la maison, le long des couloirs, elle qui veillait quand tout dormait. Une pudeur naturelle l'empêchait de poser des questions ou même de provoquer une confidence. Elle redoutait cer-

tains mots, certaines expressions dont il eût fallu faire usage ; elle n'arrivait pas non plus à courber son orgueil, à reconnaître devant cette sœur cadette, jeune, belle, et femme, qu'elle demeurait fille. Mieux valait ne parler de rien et vivre comme si certaines choses n'existaient pas. Si elle souffrait parfois, elle se disait aussi que la souffrance, même la sienne, ne manquait pas de noblesse. Pourtant, depuis qu'Henriette lui avait dit le secret de son infidélité, Éliane constatait en elle-même les plus grands changements. Ainsi, ce soir, accroupie dans l'ombre aux pieds de sa sœur, elle se sentait l'âme vile et complice. Pour prononcer ce mot si plein et si mystérieux : la nuit, elle s'inclinait vers le sol et se cachait, mais son visage, presque au ras des flammes, souriait. « Mauvaise femme, odieuse femme, pensa-t-elle. Es-tu contente? Que tu dois être laide, près du feu ! »

Elle poussa un long soupir et se redressa, le visage levé vers la jeune femme. Les deux sœurs échangèrent un regard.

— Depuis la naissance... Je... je ne savais pas. Ma petite Henriette...

Ses joues s'empourprèrent. Henriette se mit à sourire.

— Cela ne m'a jamais rendue malheureuse, tu sais. Je n'ai jamais aimé Philippe.

La joie éclata dans les yeux d'Éliane.

— Et c'est par ma faute, murmura-t-elle en détournant la vue. J'ai voulu ce mariage. Me pardonneras-tu?

— Es-tu folle, Éliane? Puisque je te dis que je ne suis pas vraiment malheureuse. J'ai des soucis quelquefois, je suis en peine de savoir comment ce pauvre Tisserand se tirera d'affaire. Rien d'autre n'importe.

Elle attendit un instant et posa les doigts sur la tête de sa sœur.

— Tu m'aideras à trouver cet argent, n'est-ce pas, Éliane?

Il y eut un silence, puis tout à coup la vieille fille saisit les mains d'Henriette entre les siennes et les lui serra de toutes ses forces.

— Je l'ai là, ton argent, tiens, tiens, regarde.

Et elle tendit le chèque.

— Tout à l'heure, je t'ai menti, continua-t-elle avec volubilité

et le visage en feu. Philippe m'a donné cet argent sans hésiter. Et puis j'ai été prise d'un scrupule en le voyant si généreux, si... si bon. Il a une telle confiance en moi d'abord, en toi ensuite. Jamais il ne lui viendrait à l'esprit que tu puisses lui être infidèle. Oh ! ce n'est pas un reproche.

— J'espère que non, fit Henriette en prenant le papier qu'Éliane tenait entre ses doigts. Quel droit aurait-il à ma fidélité?

— Mais, Henriette, ton mari...

— Philippe n'est pas mon mari.

De nouveau le sang envahit les joues de la vieille fille. Quelque chose de laid se glissait dans sa vie, elle le sentait, et ces phrases que prononçait sa sœur, il lui semblait qu'elle n'en avait jamais entendu d'aussi brutales. Henriette éclata de rire en la voyant si troublée.

— Ma pauvre Éliane, qu'est-ce qui t'agite? Tu as des remords? Tu auras toujours des remords?

— Enfin, Henriette, quel rôle me fais-tu jouer dans cette affaire? J'abuse de la confiance de Philippe, je t'encourage à le tromper...

— Tais-toi. Et laisse-moi m'asseoir sur tes genoux. Tu ne comprends pas que tu me rends heureuse, que grâce à toi je vais pouvoir dormir. Tout à l'heure je vais écrire à ce pauvre Tisserand.

Elle baisa le visage renfrogné de sa sœur et lui passa un bras autour du cou.

— Je devrais t'en vouloir de m'avoir fait de la peine, tout à l'heure, poursuivit-elle en se blottissant contre Éliane, mais je me sens trop heureuse. Dans des moments comme celui-ci je pense à... sais-tu à quoi je pense?

— Bien sûr que non.

— A notre appartement de la rue Monge.

— Quelle drôle d'idée !

— Oui. Tout sombre et tout triste qu'il était, je m'y revois, et je m'y revois heureuse.

— Pourtant tu ne le paraissais guère.

— Qu'en sais-tu? Il y avait dans la salle à manger un coin que le soleil atteignait vers trois heures, les jours d'été. On voyait alors

la trame de ce tapis rouge dont un bout se relevait sans cesse ; c'était en vain que nous y mettions le poids de deux kilos pour l'aplatir, te souviens-tu?

— En effet.

— Souvent je me tenais là, les pieds sur ce bout de tapis. Je regardais le dessin que faisait la trame aux endroits où elle paraissait, j'y voyais tantôt un paysage, tantôt la moitié d'une figure. Sur mes bas, sur mes vieux souliers tout ridés, je m'amusais à suivre les reflets de la lumière qui me chauffait les jambes. A douze ans, à seize ans, à dix-huit ans même, il m'arrivait de rester là, immobile, pendant près de dix minutes, et je me disais : « Ne bougeons pas d'ici. Tout est tranquille, je suis heureuse. » Tu me trouves absurde?

— Je te jure que non, ma petite fille.

— De même ces chaises de la salle à manger, ces affreuses chaises à barreaux, tu t'en souviens?

— Je m'en souviens avec horreur.

— Eh bien, je les adorais, j'en savais par cœur les plus petits ornements, les boules terminées en pointes aux deux coins du dossiers, puis les hideuses cannelures imitant le fût d'une colonne, le motif Henri II frappé sur le cuir du siège...

— Tu n'es pas folle, Henriette?

— J'étais sûre que tu rirais. Tu ne comprends pas. J'ai eu tort de parler de cela.

— Mais, ma pauvre Henriette, je ne demande qu'à comprendre. Avoue qu'il est difficile de concevoir que dans une chambre comme la tienne, entourée de tous ces jolis meubles, tu regrettes des chaises de concierge et un bout de reps fatigué.

— Il y a des jours où je hais cette chambre.

— Et moi qui me suis donné tant de mal pour la meubler...

— Pardonne-moi, Éliane, mais, vois-tu, je ne peux pas t'expliquer ces choses. Tu as raison de dire que je n'étais pas heureuse, rue Monge. C'est vrai. Je riais, je ris toujours, mais je souffrais de notre pauvreté. Elle me faisait honte. J'avais honte de ma chambre, de ma coiffeuse rose, de mon lit en cuivre, de tout, même du tapis de la salle à manger, quelquefois... lorsqu'il venait du monde.

— Moi aussi, mon Dieu ! Surtout lorsqu'il venait du monde...

— Eh bien, maintenant, maintenant, comment dire cela d'une manière intelligible, j'ai une sorte d'élan vers toutes ces choses et j'en viens à me déprendre de tous ces beaux meubles dont je suis entourée pour regretter les autres.

— Tu n'es vraiment pas raisonnable, ma petite fille.

— Mais non, sûrement. Je n'y peux rien. Ainsi le plafond de cette pièce...

— Eh bien?

— Tu remarques comme il est haut?

— Il est d'une hauteur moyenne.

— Il est très haut, trop, beaucoup trop haut. Il est d'une hauteur terrible. J'aime les plafonds bas, Éliane, comme chez nous, autrefois.

— Mais pourquoi, pourquoi donc?

— Est-ce que je sais? Il me semble que sous un plafond bas, les gens et les choses sont à leur place, à leur vraie place. J'ai grandi sous un plafond bas ; à seize ans, en montant sur une chaise, je touchais du doigt celui de la salle à manger. A cette époque, je rêvais que je serais riche...

Cependant Éliane n'écoutait plus avec la même attention. Depuis des années elle ne voyait en sa sœur qu'une petite fille. Tout à l'heure, pendant quelques minutes, elle avait eu devant elle une femme ; à présent elle retrouvait la petite fille dans ce babillage.

« Elle est aussi enfant que son mari, pensa-t-elle. Aussi quelle idée de vouloir les unir ! Elle semblait pourtant lui plaire. Pouvais-je me douter qu'avant un an il se détacherait d'elle? Tu as manqué de flair, ma fille. Il fallait te mettre en avant, prendre la place de cette petite qui n'avait aucune envie de Philippe, qui n'a pas su le garder. Bah ! ton tour viendra. Il arrivera quelque chose. »

Elle suivit cette pensée, hochant la tête aux phrases de sa sœur et le regard dirigé vers le feu qui jetait ses dernières lueurs. Il se passa plusieurs minutes, puis une pause subite vint la tirer de ses réflexions ; elle s'aperçut alors qu'Henriette s'était endormie.

***

La jeune femme rêva qu'elle se trouvait couchée dans une chambre basse. Il y faisait sombre et frais, et son lit était placé de telle manière qu'elle pouvait surveiller la porte ouverte sans perdre de vue la fenêtre où battait une jalousie. Le long d'un des murs, six ou sept pieds de citronnier poussaient dans de grands vases de terre, et les fruits brillaient parmi le feuillage noir. Dans une pièce voisine, quelqu'un trempait dans l'eau un balai qu'il secouait ensuite sur le carrelage avec de grands coups violents qui déchiraient l'air, imitant le bruit d'une respiration haletante. De plus loin, de la rue, venaient des cris, des rires et des paroles prononcées dans une langue étrangère. Elle crut entendre des pas qui traversaient la cour et se souleva un peu pour écarter le rideau de mousseline drapé autour de son lit ; personne n'entra cependant.

Elle se laissa retomber sur sa couche et rêva qu'elle était heureuse. Près d'elle se tenait un homme dont le visage avait la couleur du sable ; parfois il faisait mine de partir, alors elle lui saisissait la main et il souriait. A la fin il s'agenouillait tout près d'elle et elle sentait sur son ventre le poids de cette tête jaune qui roulait de côté et d'autre. Tout à coup, elle s'éveillait et se retrouvait seule dans la chambre basse. La jalousie battait doucement et la porte demeurait ouverte, grâce à un fauteuil de bois contourné que l'on avait mis contre le chambranle. Elle écouta. Il lui sembla qu'on venait, mais elle se trompait. Il faisait beaucoup plus sombre. La pièce voisine était silencieuse à présent, et même les bruits de la rue devenaient plus rares et plus lointains. Elle n'était plus heureuse, elle était inquiète, elle avait trop chaud. D'un geste brusque elle écarta le rideau de mousseline, voulut appeler... et s'éveilla.

Sans doute avait-elle dormi assez longtemps ; elle se retrouva dans le creux du grand fauteuil, les jambes repliées sous elle, telle qu'Éliane l'avait installée avant de quitter cette pièce. Elle reconnut la main prudente de sa sœur dans la manière dont le pare-étincelles se déployait devant la cheminée, mais Henriette ne lui sut aucun gré de cette sollicitude. « Mon chèque, pensa-t-elle,

les paupières rouges de sommeil, où l'a-t-elle mis? » Elle le découvrit enfin, dissimulé à demi sous le pied d'une jolie petite lampe à quinquet et le saisit vivement. Une partie d'elle-même s'attardait encore dans le rêve de tout à l'heure et tâchait en vain d'y replonger, alors même que ses doigts accomplissaient le geste de prendre ce bout de papier et que ses yeux en lisaient le contenu. La vie revenait, de toutes parts, avec ses ennuis et ses chiffres et tout ce qu'Henriette reconnaissait en elle-même de dur et d'avide. Il lui semblait que, dans ses rêves, elle était meilleure, avec des ambitions plus modestes, et des infortunes, des déceptions qui la rendaient digne de sympathie, mais dès qu'elle s'éveillait — comment cela se faisait-il? — elle redevenait cette petite personne égoïste et capricieuse qu'elle voyait maintenant dans la glace, le regard un peu maussade sous les cheveux en désordre, et la bouche serrée.

Elle haussa les épaules et considéra son image d'un œil sévère, puis détourna les yeux du miroir et frissonna. Il faisait froid dans cette chambre sans feu. Pourtant elle ne voulait pas se coucher sans écrire un mot à Tisserand, moins pour le rassurer que pour se rassurer elle-même. Elle craignait cet homme et ses demandes d'argent de plus en plus pressantes ; car s'il affectait de ne jamais lui en parler, il se rattrapait en lui envoyant des lettres où il lui disait avec une éloquence vulgaire tout ce qu'il n'osait lui avouer en face. Elle se rappela qu'au moment où il s'était mis à la suivre, elle l'avait pris pour un voleur. Jusqu'ici l'argent qu'elle recevait chaque mois de son mari semblait suffire aux besoins de son amant, puis tout à coup Tisserand perdait toute mesure et lui demandait des sommes qu'elle jugeait énormes, mais qu'elle obtenait par l'entremise d'Éliane. Elle s'assit au secrétaire et griffonna ces mots :

Mon cher Victor, voici les sept mille francs que j'avais promis de vous avancer.

Arrivée au bout de cette phrase, elle en arrondit le point final jusqu'à lui donner l'aspect d'un pâté. Que pouvait-il vraiment vouloir de sept mille francs? Il lui avait parlé d'une grosse dette contractée cinq ans plus tôt envers un camarade qui à présent le menaçait d'une saisie. Ce mot de saisie avait agi sur Henriette

comme un coup de fouet ; c'était un mot de sa langue, un mot *vrai* qui faisait peur. Pourtant, depuis qu'elle avait ce chèque entre les mains, elle ne croyait plus à cette histoire de dette et de saisie. Tisserand se moquait d'elle ; d'ailleurs Éliane, si bonne et si douce de nature, pensait de même. Elle prit une autre feuille et écrivit d'un seul trait

Mon cher Victor, je suis navrée de n'avoir pu obtenir cet argent, mais les affaires de mon mari sont des plus mauvaises.

En ce moment elle le détestait, et elle imagina sans regret le coup que lui porterait cette lettre. Il la prenait pour une petite fille qu'on berne, il allait voir.

Elle continua :

Aussi, je crois qu'à l'avenir vous ferez sagement de ne pas compter sur moi pour vous tirer d'embarras.

Jamais elle ne lui avait écrit sur ce ton, mais Éliane raisonnait juste : on ne demande pas à la femme qu'on aime de régler ses dettes. Tout ce mouvement qu'elle s'était donné pour obtenir les sept mille francs lui paraissait bien ridicule et bien imprudent tout à coup. Savait-elle, en effet, s'il n'avait pas volé cette somme à la banque? Elle lâcha sa plume. Comment n'y avait-elle pas songé? Il avait détourné sept mille francs et, par crainte d'être découvert, il les empruntait à sa maîtresse pour les remettre dans la caisse. C'était la banale histoire de l'employé « indélicat ». Ainsi s'expliquaient son insistance et ses absurdes menaces de suicide. Tout s'éclairait et elle avait manqué servir de complice à un fripon. Son poing saisit la plume comme une arme et elle reprit sa lettre :

Mon mari (jamais elle ne lui avait tant parlé de son mari) *projette un voyage dans le Midi et, bien entendu, je l'accompagne. Ne soyez donc pas surpris de ne plus me voir pendant quelques semaines.*

Il lui fallut plusieurs minutes de réflexion pour comprendre qu'elle serait la première à souffrir d'une rupture. Elle se leva et

fit le tour de la chambre. D'abord où prenait-elle qu'il avait volé? Quelle preuve? Il avait des dettes, simplement, comme tout le monde, ou peut-être lui cachait-il un vice, une passion coûteuse, le jeu : mais on ne jouait plus ; les femmes : sûrement non, il se serait trahi depuis longtemps ; elle réfléchit quelque temps et pensa : les drogues. Cette hypothèse lui parut la bonne et elle s'admira d'y avoir songé. Comment expliquer autrement ce teint livide qu'elle lui voyait, ces terribles maux d'estomac dont il se plaignait quelquefois, et cette mise de plus en plus négligée? Toutes les histoires d'opiomanes qu'elle connaissait lui revinrent à l'esprit. Au bout d'un assez long moment, elle signa sa lettre avec une application rêveuse, puis ouvrit la fenêtre et se coucha.

Dans l'obscurité, elle se remit à songer. Il lui semblait que dans le noir elle ne pouvait plus tricher avec elle-même. Que lui importait que Tisserand fût voleur ou opiomane? Elle eût fermé les yeux sur des faiblesses plus dégradantes, pourvu que son bonheur demeurât à l'abri, pourvu qu'au fond d'une petite cour noire elle pût, chaque semaine, retrouver l'illusion d'être pauvre. Ce qu'elle voulait n'était qu'un décor où son imagination lui permettrait de rejoindre son enfance et les années les plus heureuses de sa jeunesse. Là seulement elle se tenait à sa place. Elle se retourna en soupirant ; dans ce lit trop mou elle n'arrivait jamais à s'endormir tout de suite et son corps gardait l'habitude d'une couche étroite et dure.

Bien entendu, il fallait se montrer ferme avec Tisserand, ne pas lui laisser croire qu'elle était sa dupe. Cette histoire des sept mille francs passait toute vraisemblance. Devoir sept mille francs est le fait d'un homme aisé. Un pauvre, un vrai pauvre, doit cinq cents francs, et peut en mourir. Elle croyait sans peine qu'il avait des dettes, de petits comptes chez le laitier et le boulanger, elle croyait aussi qu'il devait son terme à un propriétaire intraitable, mais sept mille francs... Bien des fois elle avait entendu dire que cette drogue était ruineuse.

Deux heures sonnèrent. Elle alluma la petite lampe au chevet de son lit et se redressa un peu. En admettant qu'elle lui envoyât cet argent (car elle ne voulait pas le pousser à bout) paierait-il seulement son terme? Elle se moquait bien, du reste, de l'opium, des

notes de boulanger ! Tout à coup, elle sauta à bas de son lit et courut à son secrétaire.

Mon cher Victor, écrivit-elle d'une main énergique, *à mon immense regret je n'ai pu trouver la somme que vous me demandiez. Quoi qu'il en soit, ne vous souciez pas de l'argent que vous devez pour votre loyer. Dès demain je ferai remettre à votre propriétaire une enveloppe en votre nom.*

Ainsi, quelle que fût la détresse de Tisserand, l'appartement était sauf. Elle eut l'impression d'avoir enfin écarté le péril qui menaçait son bonheur et signa sa lettre, puis éteignit. A présent, elle pouvait dormir.

CHAPITRE VI

Une fois par semaine, Philippe remontait la pendule de la bibliothèque. Avec des gestes graves imités de son père, il introduisait la clef de cuivre dans les trous du cadran et la tournait sans hâte. Il lui semblait alors qu'il donnait une vie nouvelle à la maison entière et, pendant quelques secondes, le sentiment de sa propre importance le rendait heureux. Éliane assistait presque toujours à cette cérémonie ; elle aimait la façon délicate dont la grande main brune de Philippe se glissait dans le coffre de verre pour y saisir la clef sans toucher au petit balancier en forme de lyre. Assise dans le coin de sa cheminée, elle admirait le visage attentif de son beau-frère, ses yeux immobiles, et sa lèvre pleine qui se pinçait un peu aux derniers tours de clef. Elle attendait ainsi que le regard de Philippe tombât sur elle pour sourire, mais, par crainte de certains jeux de lumière, elle n'osait avancer la tête et se tenait toute droite au fond de sa bergère. C'était ce qu'il appelait sa raideur dans les moments où la présence d'Éliane lui pesait.

— On dirait que tu es au garde à vous, lui disait-il en refermant le verre du cadran.

Elle souriait. Un soir il perdit patience.

— Que tu as l'air raide dans ton coin ! s'écria-t-il avec humeur.

Éliane éclata en sanglots. Jamais encore elle n'avait pleuré devant Philippe et il demeura stupéfait.

— C'est vrai, répondit-elle d'une voix entrecoupée, je le sais, va !

Elle murmura encore quelques mots qu'il n'entendit pas, puis

brusquement le chagrin la courba, mais elle n'essaya pas de cacher ses larmes, comme si, la partie étant perdue sans retour, il devenait indifférent qu'on vît ou non sa figure ravagée par la tristesse. Philippe demeurait immobile, ne trouvant pas une parole à dire et furieux de l'air gauche qu'il devait avoir ; l'envie le prit de quitter la pièce et de laisser là son ennuyeuse belle-sœur, mais il n'osa pas.

— Voyons, fit-il enfin, dis-moi au moins ce que tu as.

Et il s'inclina vers elle, les doigts dans les poches de son veston. A travers ses larmes, elle vit ces pupilles noires cerclées de bleu qui la regardaient sans douceur. Elle pleurait comme peut pleurer une femme qui s'est trop longtemps dominée, elle pleurait d'une façon terrible, le corps jeté de côté et d'autre, les joues ravinées par ces gouttes tièdes qui lui chatouillaient la peau et coulaient jusque dans sa bouche entr'ouverte. Dans son désespoir, elle ne pensait même plus à son fard qui se délayait ignoblement autour de ses pommettes ; un hoquet violent lui secoua les épaules. Elle lut dans les yeux de Philippe une expression de dégoût qui la terrifia ; tout s'anéantissait dans cette minute, ses calculs, sa longue attente, ses projets sur le point d'aboutir. Tout à coup elle saisit le bras de Philippe entre ses mains et appuya son front sur sa manche. Il ne se retira pas, mais se tut et elle devina quelle contrainte il exerçait sur lui-même pour ne pas s'écarter. Cependant elle eût voulu que ce moment ne se terminât jamais, car elle craignait ce qui arriverait ensuite, les paroles qu'il faudrait prononcer. Un tremblement continu l'agitait ; elle serra plus fort ce bras vigoureux qui la repoussait doucement et murmura : « Pardon, Philippe, » d'une voix basse et entrecoupée. Avec une lenteur polie, il se dégagea enfin et s'assit d'un air sombre en face de sa belle-sœur.

— Mon pauvre Philippe, commença-t-elle après un long silence, tu dois me juger bien ridicule... Oh ! si, ridicule et indécente (elle se moucha), mais j'ai souvent un poids si lourd sur le cœur et aujourd'hui je n'ai pas su me maîtriser. D'ordinaire j'y réussis très bien, pourtant... Où en étais-je? Ah ! d'abord, je veux te rendre ces sept mille francs que tu m'as prêtés la semaine dernière. Je n'en ai pas eu besoin, j'aurais pu même ne pas toucher ton chèque, si j'avais réfléchi.

— Tu ne vas donc pas faire cet achat en Bourse dont tu parlais?

— Un achat en Bourse... Non, j'ai changé d'avis. Tiens.

Elle lui remit une enveloppe qu'elle tenait pliée dans sa main depuis le début de cette scène.

— Compte, fit-elle simplement.

Il sourit de la voir si calme et si raisonnable tout à coup et prit l'enveloppe sans mot dire.

— Compte, répéta-t-elle.

Philippe compta docilement et serra les billets dans son portefeuille.

— A présent, dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine, je vais te faire part d'un projet, mais ne m'interroge pas, Philippe. Voici. Pour des raisons que tu connaîtras plus tard, j'ai résolu d'aller passer une semaine dans une petite pension, à Passy. Je pars demain. Tu auras mon adresse. Dis à Henriette ce que tu voudras pour la rassurer.

De surprise il quitta son fauteuil et balbutia :

— Qu'est-ce que tu dis? Pourquoi t'en vas-tu?

— D'abord je ne m'en vais pas vraiment, Philippe, puisque je reviens dans une semaine. Ensuite je t'ai demandé de ne pas me poser de questions.

— Mais, Éliane, tu n'as pas d'argent.

— Pardon, avec mes valeurs, j'en ai plus qu'il ne m'en faut.

— Tu as vendu tes valeurs.

— Toutes.

Philippe fut sur le point de dire quelque chose et se ravisa, par effroi d'une discussion possible et de nouvelles larmes. Après tout... Il acheva par un geste vague une pensée qui se présentait à lui, et ses yeux rencontrèrent ceux d'Éliane, mais ne purent soutenir le regard de la vieille fille. Elle ajusta le haut de sa robe noire en affectant l'indifférence et tenta de sourire, sans beaucoup de succès.

— Voilà, fit-elle en se levant. C'est tout. Bonsoir, Philippe.

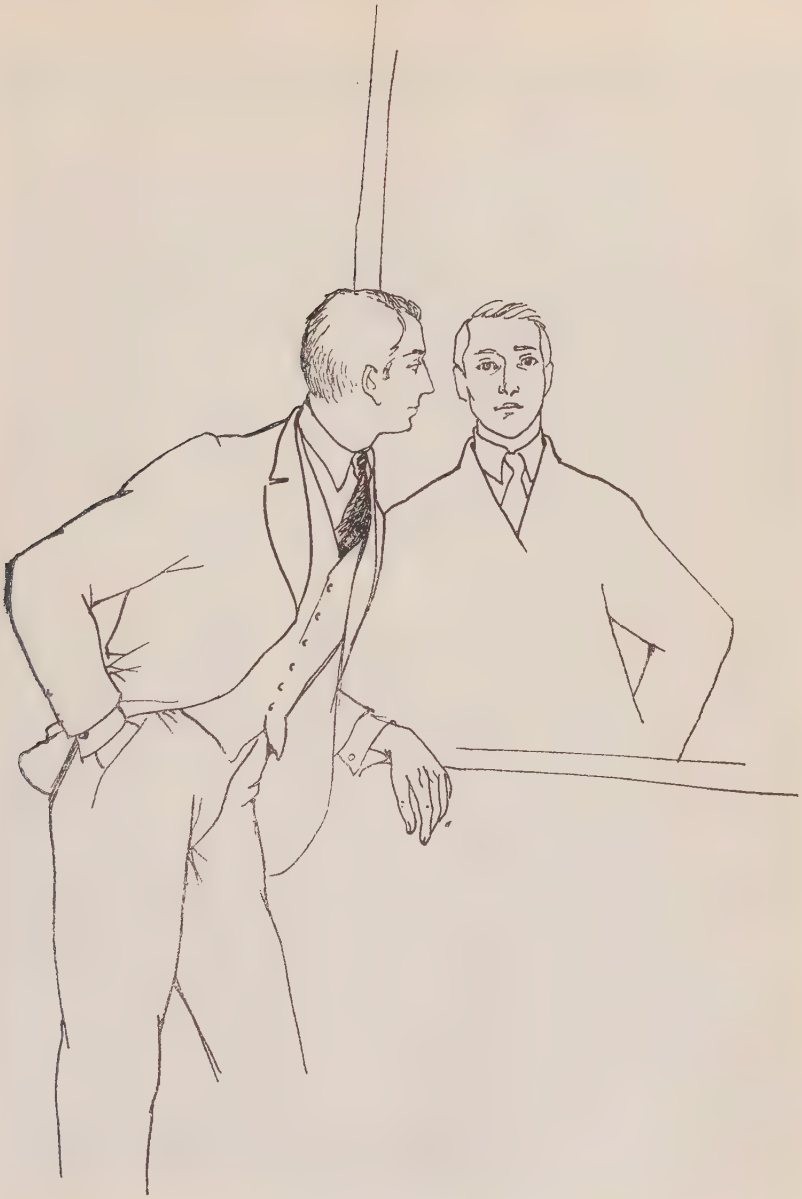
***

Le départ d'Éliane ne changea presque rien aux habitudes de Philippe.

D'abord, il s'ennuya un peu plus que de coutume. Le début de l'après-midi, surtout, lui paraissait plus vide que tout le reste de la journée. Que faire entre une heure et demie et trois heures? Cet espace de temps était inutilisable, la digestion assoupissant l'énergie. Autrefois, il écoutait le bavardage d'Éliane et marchait de long en large, d'un air important, pendant qu'elle se penchait sur une broderie et l'amusait de ses petites histoires ; souvent elle l'irritait par sa douceur même et le flot égal de sa voix, mais l'heure passait. Sans doute, il lui restait maintenant la ressource de faire la sieste sur le grand canapé de la bibliothèque ; il craignait que ce repos supplémentaire n'augmentât son poids.

Il essaya de jouer du piano, mais quelques notes, un accord, suffirent pour réveiller en lui tout un monde de souvenirs et de regrets ; son cœur se serrait. S'il n'eût pas été si malsain de travailler après les repas, il se fût mis à un livre qu'il se proposait d'écrire depuis plusieurs années. De même, l'envie le prenait de se dessiner à la sanguine et il y pensait chaque fois qu'il se regardait dans un certain miroir accroché entre les deux fenêtres de la bibliothèque ; nulle part, en effet, la lumière ne semblait aussi flatteuse : elle frappait à plein le visage, absorbait l'ombre autour des paupières et des narines, et prêtait aux joues un galbe plus pur. Philippe soupira en songeant aux difficultés d'un portrait ; par exemple, il rendrait très bien le brillant des yeux, mais saurait-il les mettre en place? et pour le contour des mâchoires, on n'en finissait pas d'effacer, de revenir sur le trait. Il décida de ne rien faire du tout, de réfléchir. Réfléchir à quoi? Demain serait toujours comme aujourd'hui. Dans la rue des gens passaient : il regarda par la fenêtre. Puis il dérangea quelques livres et, soufflant sur leurs tranches, en fit voler la poussière.

Enfin, comme il ouvrait le grand tiroir du secrétaire, son regard tomba sur un paquet de photographies liées avec un cordon de soie rouge. Après une longue hésitation, ses doigts s'attaquèrent au nœud qui se défit presque de lui-même. Quinze ou vingt portraits de Philippe, collés sur du carton, glissèrent alors de côté comme un jeu de cartes qu'on étale. Il les ramassa des deux mains avec la précipitation d'un voleur et s'assit près de la fenêtre pour les examiner à son aise. D'habitude, il évitait d'y toucher, bien



qu'il gardât religieusement ces témoins de sa première jeunesse, mais, aujourd'hui, la curiosité l'emportait sur la crainte de souffrir. Le dos rond, une jambe repliée sous l'autre, il se pencha sur la première photographie.

Elle lui montrait un garçon de seize ans, encore en culottes courtes et debout au pied d'un arbre. Le visage un peu plein manquait de force, un sourire aimable séparait les lèvres sans laisser voir les dents. Des boucles luisantes jetaient sur le front une ombre dentelée. Il se souvint qu'à cette époque il se croyait épris d'une femme, une amie de sa mère qui ne le rencontrait que pour le couvrir de compliments ; cette dame bavarde et encore jolie lui pinçait les joues et appuyait des doigts sur sa nuque et ses épaules. Un jour, elle l'emmena en voiture et lui posa des questions auxquelles il ne sut répondre ; ils se promenèrent en forêt ; elle ne parlait plus guère, mais, de temps en temps, souriait d'un air sérieux ; alors, inquiet de ce changement et remué d'une crainte vague, Philippe lui rendait son sourire et détournait la tête. Bientôt, elle cessa de venir à la maison. Il pleura.

Un autre portrait lui rappela le jour où, vendant à un bijoutier son épingle de cravate, il se procura par ce moyen la somme que ses parents lui refusaient et, après une toilette scrupuleuse, se rendit en secret chez un photographe connu. C'était au lendemain de la guerre ; Philippe entrait alors dans sa dix-huitième année. La joue maigrie et le regard moins tendre, à peine semblait-il plus âgé que dans le portrait précédent. Quelque chose d'enfantin persistait en effet dans le dessin de la bouche. Sa chevelure accusait des soins exagérés ; elle collait au crâne, vaincue par la pommade, ondulant un peu en travers de la tempe droite. Et son col montait beaucoup trop ! Son cou ne se voyait presque pas, ce cou frais et innocent qu'il devinait sous la gangue des vêtements. Il ne savait pas encore s'habiller avec élégance, mais... qu'il était beau ! Philippe détacha enfin les yeux de la photographie et poussa un soupir. Quelle idée d'ouvrir ce tiroir, de dénouer ce cordon rouge ! Pendant un court moment, il se demanda s'il ne valait pas mieux brûler tout de suite ces morceaux de carton qui le rendaient malheureux. Mais, pris soudain d'une faiblesse d'amoureux, il ne put s'y résoudre ; et puis cela ne l'empêcherait pas de vieillir.

Les portraits rangés dans leur coin, et la clef tournée dans la serrure du secrétaire, il consulta la pendule. Dix-sept minutes avaient passé. L'heure allait trop lentement et les années trop vite. De nouveau il s'assit sur le canapé de peluche blanche et décida de rester tranquille jusqu'à deux heures. Au besoin, il lirait, mais il ne fallait pas se donner de mouvement aussitôt après son repas, même si ce repas ne comportait qu'un tournedos, quelques haricots verts sans beurre et un de ces petits pains grillés, dit longuets, qui trompent la faim sans faire engraisser. Il prit un livre sur le guéridon d'érable et l'ouvrit au hasard. Autrefois, *avant* comme disent les enfants, la lecture lui procurait ses principales distractions. D'innombrables vers se logeaient ainsi dans sa mémoire, devenaient partie de son être, et il se les récitait, tout seul, croyait souffrir. Mais aujourd'hui, Philippe gardait de cela le souvenir d'un dessert trop copieux. Son œil glissa sur le premier hémistiche d'un poème où toute la niaiserie de ses vingt ans s'était mirée ainsi qu'en une glace enjolivée de chapelets et d'éventails. La phrase s'acheva d'elle-même dans son esprit pendant que ses doigts lâchaient le petit livre pour un journal plié sous une bande de papier ; il reconnut la feuille que sa belle-sœur trouvait tous les jours dans son courrier. De mauvaises nouvelles s'étalaient en lettres grasses dans les colonnes de droite et de gauche, incidents de frontière, grèves, menaces de troubles. Il bâilla ; depuis dix ans c'était la même chose, et rien n'arrivait. Au milieu de la page, un discours ministériel exhortait le pays au calme, au travail. Philippe jeta la feuille de côté et quitta son siège pour aller se regarder dans la glace. Son costume d'un brun violacé lui parut coupé à ravir, aussi avait-il fallu le renvoyer trois fois chez le tailleur pour faire effacer un godet sous le bras et deux très vilains plis entre les épaules. Il étendit le poing, puis ramena le coude au corps, le regard braqué sur la manche coupable, mais le défaut n'y était plus, et l'étoffe s'appliquait exactement au dos. Après plusieurs minutes d'un examen sévère, il leva le menton et avança les lèvres en une sorte de moue, l'œil dur et fixe surveillant le geste soigneux des mains qui resserraient le nœud vert sombre de la cravate. A ce moment la pendule sonna deux heures.

Comme il boutonnait ses gants dans l'escalier il s'interrogea en

vain sur ce qu'il comptait faire. L'envie de sortir le chassait dehors sans une idée. Souvent il lui arrivait de s'installer dans une voiture, puis de rester court quand le chauffeur lui demandait l'adresse. « N'importe où, aurait-il voulu dire, pourvu que ce soit loin et que ce soit beau, » mais il n'osait pas. Cette fois il remonta l'avenue jusqu'au Trocadéro et, tout en marchant, forma le plan détaillé de son après-midi. Un vent aigre passait au ras du sol en soulevant des colonnes de poussière grise. Dans l'allée cavalière, la terre durcie par le froid gardait l'empreinte des foulées inégales. De temps en temps de jeunes officiers en tunique noire dévalaient au trot vers le Cours-la-Reine, par petits groupes de deux ou de trois. Quelquefois ils parlaient et riaient entre eux d'une voix que secouait le mouvement de leurs montures. Philippe ralentissait le pas dès qu'il les voyait venir et se retournait ensuite, pour les suivre des yeux jusqu'à la place où leurs silhouettes raides et hautes se perdaient parmi les voitures. Alors un vague désir errait en lui de partager leur existence qu'il imaginait pleine de passions brutales, et tout à coup ses projets d'après-midi lui semblaient futiles ; un rapport obscur s'établissait entre les pensées qu'il agitait au-dedans de lui-même et ce bruit compliqué des sabots heurtant le sol à contretemps. Par un brusque retour de son esprit, il se jugeait vain, inutile, mais beaucoup plus humble qu'autrefois. Et il se demanda s'il ne valait pas mieux rentrer chez lui, ôter son beau pardessus, tirer les volets, et se cacher, pour laisser la lumière à d'autres.

Arrivé sur la place du Trocadéro, il s'arrêta pour souffler un peu et passa deux doigts entre son foulard et son cou. Au loin, les freins d'un autobus grinçaient, et le ciel d'un blanc cotonneux semblait s'abaisser vers la terre jusqu'à toucher le faîte des petits arbres autour du kiosque vide. Il traversa l'avenue et se dirigea vers le palais. Un vent glacial circulait autour des murailles couleur de rouille et s'engouffrait sous le portique où de vieux papiers volaient dans la poussière. Adossé à la grille qui clôt l'enceinte devant le théâtre, un fragment de décor laissait voir une frondaison tachetée de lumière jaune ; un autre gisait sur le gravier. Le regard bas, Philippe monta les cinq ou six marches et s'engagea sous la voûte, entre les colonnes trapues. Le courant d'air l'obligea

à tenir son chapeau d'une main et il atteignit l'autre bout du portique les paupières à demi fermées. Il s'appuya au mur extérieur et gonfla sa poitrine comme à l'avant d'un navire.

A ses pieds, les jardins aux plates-bandes dégarnies se déroulaient en pente molle jusqu'au fleuve d'un vert laiteux qu'on apercevait, coulant entre ses berges comme au creux d'un fossé. Par-delà l'autre rive, les blocs rapprochés des maisons finissaient par se fondre en un vaste flot gris où jouaient les fumées que le vent arrachait aux toits. Des nuages plombés chassaient de l'est et s'effiloquaient au-dessus de Paris dont les dômes et les clochers semblaient les jalons d'un grand chemin tortueux. Au milieu, piétée dans des fourrés d'arbres, la tour Eiffel enjambait les parterres du Champ-de-Mars et dominait tout.

Philippe fouilla de l'œil ce paysage qu'il connaissait bien, nota les cubes jaunes des nouveaux immeubles qu'on élevait près de l'École militaire. Puis son regard sauta des Invalides à Saint-Sulpice, et de là à la coupole sombre du Panthéon. Plus loin, dans la lumière blafarde, rien ne se détachait de la masse confuse et la vue se fatiguait à parcourir cette immensité grise, avant d'atteindre la ligne incertaine des collines qui ceignaient l'horizon.

Plusieurs minutes encore, il promena sa haute taille entre les colonnes du portique, la joue frappée par la bise où volaient à présent de fines gouttes de pluie. Quelque chose le retenait là, peut-être la satisfaction de se sentir seul dans la bourrasque, devant cette ville énorme, et l'obscur besoin de profiter du décor pour incarner un personnage. Il rejeta la tête en arrière, mais s'apercevant tout à coup qu'il jouait la comédie, fit une grimace d'amertume et tourna brusquement les talons.

Sur la place, il héla une voiture et donna au chauffeur l'adresse d'un magasin quelconque. Malgré le froid et par hygiène, il baissa la glace de la portière, serra son foulard autour de son cou et demeura immobile et comme figé par l'ennui. La pendule d'un bijoutier marquait 3 heures 10. Seulement ! Philippe se sentit accablé par la pensée que demain, sans doute, les heures poseraient le même problème qu'aujourd'hui. Et comment n'en serait-il pas ainsi de l'année entière? Pour se désennuyer, il lut le nom du chauffeur inscrit sur une plaque de celluloïd, ainsi que le numéro de la voi-

ture. Au-dessous, un petit miroir rectangulaire lui procura la surprise de se voir alors qu'il ne s'y attendait pas. Aussitôt, un demi-sourire tendit les lèvres que gonflait une moue d'enfant, les sourcils s'écartèrent et l'un d'eux, arrondi en arc-de-cercle, se leva vers la tempe où deux petites rides se formèrent. Le visage prit alors cette expression qu'on a lorsqu'une heureuse rencontre vous met, au coin d'une rue, en présence d'un ami ; et le rose des pommettes, avivées par le froid, se fonça un peu plus.

Il traversa ainsi plusieurs quartiers sans quitter des yeux son image, fasciné par ce regard qui ne se détournait pas ; ce fut avec un léger choc qu'il aperçut soudain le fronton noir et l'emphatique colonnade de la Madeleine. En même temps, la rumeur du boulevard pénétra dans la voiture ainsi qu'une bouffée d'air sale. Il frappa contre la vitre d'un doigt impatient et descendit. Cette animation de la rue lui répugnait d'ordinaire, mais aujourd'hui elle l'attirait sans qu'il pût savoir pourquoi, et il y avait dans tout ce bruit comme une grosse voix confuse qui l'appelait de loin. Les dents serrées de plaisir, il gagna le trottoir le plus animé et se perdit dans la foule.

Une file de baraques foraines se dressait au bord de la chaussée offrant, selon l'âge ou les goûts des flâneurs, des pains d'épice, des jouets en carton ou de ces livres obscènes qu'il n'est pas permis de déficeler et qu'on achète sur la foi d'une couverture libertine.

On voyait les marchands s'agiter derrière les comptoirs, interpellant d'une voix de tête les groupes de badauds qui passaient en traînant les pieds, l'œil morne. Parfois une main d'enfant s'allongeait vers un cochon de baudruche qui sautillait au bout d'un fil, mais une tape maternelle réprimait cette envie. Ou bien des naïfs dérangeaient les objets d'art, s'enquéraient des prix et s'éloignaient d'un air gauche sous les glapissements du vendeur déçu.

Le jour baissait déjà. Au fond des baraques, des lampes électriques s'allumaient, projetant leurs rayons avec la violence d'un coup de revolver. La foule clignait des yeux et passait. Les ors brillaient sur les assiettes, les bougeoirs, les vases offerts en prime aux gros acheteurs, et, dans les torrents de lumière crue et bleuâtre, les appels des marchands s'élevaient d'un ton comme pour saluer la nuit propice au négoce. Cependant, ce zèle d'une part et, de

l'autre, l'invincible ennui du peuple en promenade, finissaient par agir sur les nerfs.

Philippe s'amusa d'abord, heureux de disparaître dans ce troupeau dont la volonté devenait la sienne. Et il allait où allaient ces gens, piétinait comme eux devant les étalages rutilants qu'il essayait de trouver beaux. Puis l'affreuse tristesse qui se dégage du badaud le gagna tout à coup, et il se mit à se débattre avec les gestes d'un homme qui s'enlise. On grogna autour de lui, mais personne n'osa s'en prendre à ce monsieur bien mis qui semblait si fort. Il jouait des coudes, un peu hagard, son chapeau gris perle en arrière. Enfin, comme les rangs de la foule flottaient aux abords d'un kiosque à journaux, il réussit à se libérer.

Devant lui, un cinéma ruisselait de feux mauve et vert pâle pendant que retentissait une sonnerie aiguë. Sur une affiche de couleur, une face énorme souriait au boulevard. Plusieurs personnes se bousculaient au guichet. L'une d'elles crut que Philippe tentait de lui voler sa place, et le coudoya rudement. Alors, un employé chamarré de galons lui toucha le bras de son doigt ganté de fil blanc et lui fit signe d'attendre son tour. Ébloui par le tournoiement de toutes ces laideurs, Philippe ne songea pas à résister, pris au piège. Enfin il atteignit le guichet et, cédant aux intimidations de la caissière, accepta un strapontin. Un groom bleu ciel souleva une portière : il entra.

Une chaleur molle pesait sur la salle où des thèmes d'opéras connus flottaient dans un air vicié qui saisissait à la gorge. A tâtons, il gagna sa place et ôta son pardessus. Deux hommes s'agitaient sur l'écran. Le premier, d'une lourdeur comique, n'en affectait pas moins des mines de drame et appliquait sur son front une large main écarquillée en prononçant des paroles qu'on n'entendait pas. L'autre, plus jeune et tout en œillades, répondait du bout de sa moustache. Une femme se montrait ensuite, les sourcils épilés et la bouche noircie par le fard ; elle portait néanmoins le tablier des cuisinières et se jetait sur la poitrine du gros homme qui la repoussait d'abord, puis la serrait fortement contre son ventre. Le jeune homme disparaissait en ricanant. Restée seule, la jolie femme se mettait à pleurer avec une violence extraordinaire et, pour que rien ne se perdît de ce spectacle, elle avançait vers le public jusqu'à

emplir l'écran de son visage. On distinguait alors le grain même de sa peau. Ses prunelles énormes chaviraient dans les larmes dont le flot continu faisait songer à l'intempérance d'une gouttière sous l'orage. Une musique enivrée montait vers cette grosse douleur.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Philippe découvrît le fil qui reliait ces images. Après quelques péripéties oiseuses, la femme revenait au premier plan, mais cette fois elle ne pleurait plus ; au contraire, une grimace de bonheur creusait les fossettes de ses joues et elle se tournait vers un jeune homme imberbe qui lui prenait brutalement la tête entre les poings et lui happait les lèvres. L'orchestre jouait *Manon*.

Cette histoire n'intéressait pas Philippe et il se serait levé pour partir aussitôt, s'il n'avait payé fort cher le privilège de s'asseoir dans cette salle. Son siège sans dossier l'obligeait à se courber en avant. Il changea de position ; déjà une douleur lui poignait les reins.

Cependant l'intrigue se développait avec une lenteur minutieuse. Une succession d'images montrait l'épouse infidèle agaçant un officier sous une pergola de glycines. Ou bien, penchée à la fenêtre de sa cuisine, elle guettait le passage des fournisseurs, afin d'étaler à leurs yeux le plus qu'elle pouvait de ses bras et de sa gorge. Une autre fois, elle mettait à la porte de sa chambre un collégien qui se sauvait à cloche-pied, une chaussure à la main et la chemise ouverte.

L'honnête mari se doutait bien de ces trahisons et surveillait sa femme ; on le voyait parcourant un long corridor et appliquant son œil triste à la serrure d'une pièce vide. Le public riait. Presque aussitôt, l'action perdait tout caractère comique ; à travers le jeu des personnages, qui ne s'en doutaient guère, paraissait enfin le visage même du désespoir. C'est ainsi qu'au fond du plus pauvre livre rayonne quelquefois une présence mystérieuse, attirée là comme en un piège, par l'occulte pouvoir des mots.

Un détail retint l'attention de Philippe. Le corridor sur l'écran offrait certaines analogies avec celui qui menait de sa chambre à la bibliothèque, et pendant deux ou trois secondes, le cœur lui en battit plus vite, comme si, au milieu d'une fiction grossière, il eût retrouvé tout à coup quelque chose de lui-même. Sa pensée erra

un moment, distraite du drame qui se déroulait sous ses yeux par des souvenirs confus de sa propre vie.

Peu à peu, il glissait dans un rêve où se mouvait au gré d'une musique banale, un être imaginaire qui portait ses traits, tantôt farouche et batailleur, tantôt sensible, et travaillé d'un grand souci. Devant lui, les acteurs remuaient les lèvres et griffonnaient des lettres, paraissaient brusquement ou s'évanouissaient derrière des portes, mais Philippe ne comprenait plus. Un court silence le fit revenir à lui ; il entendit le bruit de feuillets qui tournaient sur les pupitres des musiciens, puis l'orchestre attaqua l'ouverture de *Guillaume Tell*, morceau tumultueux ; des explosions sourdes annonçaient l'orage qui roulait avec un bruit d'escadron au trot entre les parois sonores des montagnes suisses.

L'écran représentait le vestibule d'une maison pauvre. Deux malles de bois noir en occupaient un coin. Un col et une cravate pendaient à un clou. Le jour baissait. Cependant l'héroïne s'affairait dans la pénombre, soulevait une trappe avec l'énergie d'une criminelle, et descendait les premières marches d'un escalier. Derrière elle, la lanterne au poing, un homme de haute taille s'apprêtait à la suivre. Elle se retournait pour lui sourire, descendait encore un peu, et on ne la voyait plus. Il s'engageait à son tour dans l'ouverture béante, les pieds posés de côté sur les marches. Au ras du plancher, sa tête de forçat disparaissait dans le jet de lumière qui lui sautait de la lanterne au visage. La trappe se rabattait, puis la scène demeurait vide un moment.

Une dissolvante musique d'amour comblait cet intervalle et secourait l'imagination du spectateur. Enfin, une porte, qui s'ouvrait dans le fond du vestibule, livrait passage à un homme éperdu. Philippe se sentit arraché à lui-même en voyant ce gros visage où la crainte et la colère mêlaient la sueur et les larmes. C'était le mari, le mari trompé, dans sa banalité terrible. Son col le gênait ; il l'arracha de force, avec la grimace crispée d'un pendu. La flamme d'une bougie qu'il promenait devant lui s'agitait au souffle de ses narines. Il avançait dans le vestibule sur la pointe des pieds, avec les précautions d'un enfant qui joue à cache-cache. Quelques pas encore le menèrent jusque sur la trappe où il se tint assez longtemps pour déchaîner le rire de la salle. Une voix cria : « Tu

brûles ! » Il y eut à cette minute une de ces coïncidences étranges que rien n'explique. L'homme parut entendre et tourna vers le public un long regard étonné, bouche entr'ouverte ; par distraction il inclina vers lui la bougie qui laissa couler de longues traînées de cire sur son gilet d'alpaga. Ce dernier détail mit le comble à la gaieté générale ; l'orchestre ne s'entendait plus. Comme pris d'une vague inquiétude, le mari changea de place et se remit à errer çà et là, butant dans les malles, renversant une chaise qu'il considéra ensuite d'un air absorbé. Sa fureur tombait ; plusieurs fois il secoua la tête et haussa les épaules avec toutes les marques de désespoir, les yeux à terre. Rien n'était plat, ni triste, ni vrai comme ce jeu de scène. Soudain il avisa la trappe. Une longue pause suivit cette découverte et l'on put voir, au fond de ces gros yeux clairs, le méthodique labeur du soupçon. Il posa le bougeoir à ses pieds, s'agenouilla, saisit l'anneau de fer dans son poing.

Le public se tut. Il y avait quelque chose de pénible dans l'attente du geste qui allait s'accomplir. Philippe roulait un mouchoir entre ses mains devenues moites. Depuis un instant, le lieu même où il se trouvait n'existait plus pour lui, ni cette foule. Seul vivait le pauvre imbécile hagard que lui montrait l'écran. Il le vit lever la trappe avec une lenteur infinie ; par l'ouverture dans le plancher, la lumière jaillit comme les rayons d'une aurore souterraine. D'un mouvement brusque l'homme rejeta la trappe en arrière et se pencha pour voir.

Alors dans le silence intérieur que crée l'attention, Philippe entendit monter un cri du fond de son cœur et du néant de toute sa vie, une parole étrange qu'il dut réprimer sur ses lèvres : « Heureux homme il va souffrir ! »

***

Dehors, il n'y pensait déjà plus. Chez cet être épris de lui-même, la légèreté atteignait quelquefois une sorte de profondeur. Pour le moment, une autre question l'occupait et comme il remontait vers la Madeleine, il s'arrêta tout à coup et frappa le sol de sa canne : « Quelles raisons avait-elle de partir? » Une voix répondit aussitôt : « Tu sais bien qu'elle est amoureuse de toi. Tu la tour-

mentes, sans le vouloir, Philippe, sans le vouloir. » Un sourire creusa les coins de sa bouche. Il lui vint une envie soudaine d'aller trouver sa belle-sœur ; tout l'après-midi il s'était ennuyé d'elle.

Maintenant il traversait le marché aux fleurs et les marchandes l'appelaient, à l'abri du vent derrière le mur flottant des bâches vertes. Au milieu des plantes d'hiver, la flamme des chandelles brillait dans les cornets de cuir. Des bouquets décolorés par le froid s'enveloppaient frileusement de papier journal. Seuls, de robustes soucis hérissaient leurs pétales orange et respiraient à l'air dans la bise. Philippe s'arrêta devant ces fleurs campagnardes ; elles plaisaient à Éliane qui en ornait souvent la cheminée de la bibliothèque, et pendant un instant il se demanda s'il n'accepterait pas la botte que lui tendait une femme en pèlerine ; il irait ensuite les offrir à la vieille fille. Quelle surprise ! Mais la crainte du ridicule paralysa sa main dans sa poche : avec ce bouquet au poing, il aurait l'air d'un fiancé de comédie.

Comme une voiture passait, il la prit.

CHAPITRE VII

La pension où logeait Éliane présentait sa façade décrépite dans une rue bruyante de Passy. C'était une de ces maisons à trois étages comme le règne économe de Louis-Philippe en dota la ville par milliers. On n'y voyait point de fausses fenêtres pour la symétrie, et si l'irrésistible besoin d'ajouter et d'embellir se trahissait dans les ferronneries de la porte, le reste témoignait des plus austères raisons d'être. Aux croisées, par exemple, les barres d'appui n'étaient vraiment que des barres et non un prétexte à dérouler des volutes et enlacer des chiffres. En des jours meilleurs, le mur avait dû connaître un badigeon couleur de paille, puis l'humidité soulevant des cloques dans cette peinture, le soleil les crevait une à une jusqu'à déshonorer la façade entière et lui donner l'aspect galeux qu'elle montrait aujourd'hui. Une plaque d'émail révélait en passant l'existence d'un grand jardin ombragé.

En général, la porte s'entrebâillait au deuxième ou troisième coup de sonnette et paraissait s'ouvrir toute seule, grâce à un fil de fer qu'une main actionnait vigoureusement dans les profondeurs de la cuisine. Il fallait pousser le battant de chêne, entrer dans un vestibule de peluche rouge, et attendre en haut d'un escalier qui menait au sous-sol. On voyait alors monter sans hâte une personne assez jeune, vêtue comme une élégante de province, avec plusieurs années de retard sur la mode actuelle. Une jaquette mauve, ouverte sur un corsage blanc, s'évasait en tous sens au-dessous de la taille ; la jupe trop courte découvrait des mollets de cycliste charnus dont cette femme semblait extrêmement fière. Des

souliers vernis, un renard jeté de biais autour des épaules et des mitaines noires complétaient un habillement qui prévoyait, selon toute apparence, la belle comme la mauvaise saison. Avec moins d'excentricité dans sa mise et plus de douceur dans les traits, Mlle de Moroso eût passé pour jolie, mais un grand nez courbe partageait durement le visage où la trente-cinquième année dessinait ses rides. Un teint bistré et d'arrogants yeux noirs accusaient une origine étrangère et les cils recourbés à souhait battaient trop souvent pour que la coquetterie n'eût pas quelque part à ce jeu. Ses cheveux épais mais courts se rassemblaient en boucles lustrées au sommet du crâne et lui faisaient une sorte de crête. Tout en montant les marches, elle tricotait un minuscule ouvrage d'un blanc sale et paraissait plus attentive au mouvement de ses doigts qu'à l'arrivée d'un client possible.

Pourtant la figure bouleversée d'Éliane l'intéressa tout de suite. Elle ne manquait pas de cœur et devina qu'un grand chagrin lui valait cette nouvelle pensionnaire. Aussi, malgré certaines idées très arrêtées sur ce qu'une Moroso pouvait faire et ne pas faire sans déroger, elle saisit la valise d'Éliane et la mena elle-même à sa chambre.

« Reposez-vous, lui dit-elle, en la poussant vers une bergère. Je vous donne la meilleure chambre. Non, nous parlerons du prix plus tard. Dans un moment vous déjeunerez. »

Éliane se laissait faire. A travers ses larmes qui coulaient presque sans arrêt, elle voyait aller et venir cette étrange personne au profil d'hirondelle. Or, depuis un moment, sa douleur la plongeait dans un rêve où tout se déformait et Mlle de Moroso ne lui semblait pas ridicule, mais simplement incompréhensible comme un rare et savant animal travesti en femme. « Pourquoi donc est-elle si bonne? » se demandait-elle. Cela surtout ne paraissait pas naturel. Et elle écoutait dans une sorte de stupeur le bruit des talons claquant sur le parquet sans natte ; de même ce bavardage voletait autour d'elle, à droite, à gauche, mais ne trouvait jamais le chemin de son cerveau. Ces phrases où tambourinaient des *r* n'offraient pour elle aucune ressemblance avec un langage humain. Tout à coup, il lui arriva quelque chose qu'elle jugea fort ridicule par la suite : elle s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, les rideaux étaient tirés et elle se trouvait seule. Sans doute Mlle de Moroso l'avait-elle crue endormie, ce dont Éliane se félicita, car elle n'aimait pas à se donner en spectacle et elle espérait que cette étrangère ne l'avait pas vue pleurer. Le froid qui régnait dans la pièce la tira de ses réflexions et elle voulut se lever, mais ses genoux la trahirent ; elle retomba dans la bergère, ôta ses gants pour se frotter les mains, puis jeta les yeux autour d'elle. Comme toutes les vieilles filles à qui la fortune et le bonheur n'ont pas souri, elle savait ce que c'est qu'une chambre de pension. Elle reconnut dans celle-ci le grand lit de cuivre et l'invitation muette du drap replié en triangle sur l'édredon rouge, le petit paravent de cretonne destiné à cacher le lavabo, et la glace au cadre de roseau, où des éclaboussures de pâte dentifrice se voyaient encore. Pas de siège sauf la bergère qu'elle occupait. La chambre semblait d'autant plus spacieuse qu'elle était à peu près vide.

Elle fit cette dernière observation à mi-voix et se sentit gagnée par une inquiétude terrible. Depuis plusieurs minutes, en effet, elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi elle était là. Une sorte d'abîme s'ouvrait tout à coup dans sa mémoire, engloutissant une journée entière de sa vie. Elle regarda stupidement sa valise qui portait l'étiquette d'un hôtel de Cabourg. Ce voyage à Cabourg accompli quatorze ans plus tôt, elle s'en rappelait les détails les plus insignifiants, alors qu'hier sombrait dans une nuit épaisse. Elle frissonna. Il lui sembla qu'elle luttait avec la mort, puis brusquement le vide se combla, elle se revit pleurant aux genoux de Philippe, et elle se souvint qu'elle était la plus malheureuse des femmes. Un gémissement sortit de sa poitrine. Il fallait se remettre à souffrir. Que ne perdait-elle une bonne fois la mémoire de tout !

Pendant un long quart d'heure elle demeura immobile, les mains inertes sur les bras du fauteuil et le regard fixe. Quelqu'un qui frappait doucement à la porte la fit sursauter et elle étouffa un cri de frayeur. Pourtant ce n'était que Mlle de Moroso qui lui portait son déjeuner sur un plateau.

— Je vous réveille?

— Non.

— Voulez-vous que je tire les rideaux?

— Oui.

— Vous n'êtes pas malade, au moins?

— Pas du tout, fatiguée seulement, et j'ai froid.

Mlle de Moroso la regarda d'un air de reproche :

— Froid? Le calorifère marche pourtant.

Elle posa le plateau sur le lit.

— Si j'étais vous, je me coucherais.

— Mais non, voyons. Voulez-vous être assez bonne pour me donner ce plateau. Je le mettrai sur mes genoux. Là. Mon Dieu, que de choses vous m'apportez ! C'est beaucoup trop.

Elle essaya de rire bien que le cœur lui levât devant l'escalope racornie qui nageait dans l'huile chaude.

— Vous avez l'air d'aller mieux, lui dit Mlle de Moroso. Je vous laisse maintenant mais je reviendrai vous tenir compagnie tantôt. Si vous avez besoin de quelque chose...

Du doigt elle montra le bouton d'une sonnerie.

— Ah ! les rideaux...

Elle courut les ouvrir. A travers le tulle des brise-bise, Éliane aperçut un enclos vide au fond duquel une cabane délabrée s'appuyait à un petit mur bas. Tout près, deux acacias mêlaient leurs branches ; un lierre malade rampait à leur pied, disputant la terre noire à quelques brins d'herbes folles. C'était le grand jardin ombragé.

— En été, j'installe mon hamac entre ces deux arbres, expliqua Mlle de Moroso. Je ferme les yeux, je me balance, je me berce, j'essaye d'oublier que je suis captive à Paris...

Elle abaissa ses longues paupières d'un air voluptueux et se dandina pour imiter le mouvement du hamac. Éliane détourna la tête ; cette mimique l'étourdissait un peu, et elle craignait que la première confidence de Mlle de Moroso ne fût suivie du récit de sa vie entière, mais contre son attente elle se trouva seule au bout d'un instant.

Son premier geste fut de se verser un verre de vin rouge qu'elle avala dans l'espoir de regagner ses forces. De ses mains tremblantes elle posa ensuite le plateau sur le sol et réussit à se lever. L'énergie morale suppléait à la vigueur physique qui lui manquait. A l'aide de ses genoux et de ses poings, elle poussa la bergère

aussi près du calorifère que possible, souffla quelques minutes, puis tira de sa valise un calepin, une enveloppe et un stylographe. Après un moment de réflexion elle traça ces mots :

Mon cher Philippe, tu désirais savoir pourquoi j'ai quitté la maison; je m'en vais te le dire. A présent que je suis loin de toi, cette tâche me sera plus facile. Tu ne peux pas deviner ce que c'est que le cœur d'une vieille fille, ni le courage qu'il m'a fallu pour arriver à écrire cette phrase. Pendant onze ans j'ai vécu tous les jours sous le même toit que deux personnes dont le bonheur, la tristesse ou l'ennui m'ont été offerts en spectacle. Pour ma part je n'existais guère. J'étais celle qui vérifie les comptes, qui commande les repas et veille à ce que le bois ne manque pas à la cave, ni les fleurs dans les vases du salon. J'écoutais ce que tu avais à me dire lorsque tu revenais de tes promenades; je recevais de même les confidences de ta femme. Il me semble que je ne vous gênais pas.

Aujourd'hui je n'en peux plus. J'ai trente et un ans, Philippe (et non trente comme je te l'ai dit, un jour). Peut-être ne t'es-tu jamais demandé quel rôle le sentiment a joué dans ma vie, et par sentiment j'entends l'amour, mais j'hésite à écrire ce mot en pensant à ce que je suis, à mon visage, à mes rides.

Elle s'interrompit et se pencha en avant pour regarder par la fenêtre. Dans le jardin, une poule noire se promenait lentement, le bec tout près du sol ; le vent inclinait les branches des acacias et faisait battre un volet contre le mur d'une maison voisine. Elle reprit :

Certaines femmes devraient être à l'abri de l'amour lorsqu'elles ne sont pas capables de l'inspirer. Cependant la nature est aveugle, ou perverse. Je suis éprise d'un homme qui ne veut pas de moi, parce que je ne suis pas assez jolie. Imagines-tu dans quel désespoir il a fallu que je sombre pour être amenée à parler ainsi? Pourtant, comme je l'aurais aimé, Philippe...

Cette phrase prêtait à la confusion ; elle ajouta :

Comme j'aurais aimé cet indifférent qui ne sait rien de la passion qu'il a fait naître. Mais à quoi sert cet amour inutile? Je n'en suis

pas meilleure pour avoir souffert; au contraire, les regrets, l'envie et les longs désespoirs muets m'ont empoisonnée peu à peu; je n'attends plus de moi-même une parole de douceur, un geste charitable; il m'arrive de croire que le malheur d'autrui est la compensation du mien, et de m'en réjouir. Aussi le plus que je puisse obtenir de moi est-il de me taire et de ne pas nuire à mon prochain dans la recherche de mon propre avantage.

Il me serait facile, pourtant, de retourner ma vie et conquérir ce bonheur pour lequel j'étais née. Quelques paroles désuniraient à jamais l'être que j'aime et celle qu'il a épousée à ma place, et quoique je ne sois plus belle, ni très jeune, je saurais bien détourner sur moi l'amour dont ma rivale n'aura pas su jouir. Tu me dispenseras de te dire le nom de cet homme. Sache, toutefois, que personne au monde n'est plus faible que lui, ni, peut-être, plus vil. Il m'obéirait comme il obéirait à la première venue pourvu qu'elle sût flatter son orgueil et réveiller ses sens...

Un flot de sang empourpra son visage.

— C'est immonde, dit-elle tout haut. Je n'ai pas le droit...

Et pendant plusieurs secondes, elle contempla, stupéfaite, ces mots qu'elle venait d'écrire. Elle se proposait de dire tout autre chose et subitement cette phrase s'était trouvée là.

« S'il devine qu'il s'agit de lui, pensa-t-elle, il ne me pardonnera jamais. »

Elle posa sa plume sur le calepin et murmura d'un air sombre :

— Tant mieux. Je l'obligerai ainsi à me fermer la porte d'une maison où je n'ai su faire que le mal.

Elle reprit sa plume et poursuivit :

Comprends-tu qu'il me soit possible d'aimer un homme que je méprise, à qui je souris parce que l'amour m'y contraint alors que ma propre lâcheté me fait horreur? Je m'en étonne moi-même. Toute la journée je lutte pour ne pas céder à l'envie de lui dire : « Tu es ridicule, ta femme te trompe, je sais avec qui, je sais où, je sais tout ce que tu ignores depuis des années, elle te déteste, elle ne t'appartient plus, elle se moque avec son amant de ta froideur qu'elle qualifie d'un terme outrageux.

De nouveau elle s'arrêta pour réfléchir.
— C'est peut-être vrai, dit-elle tout haut.
Elle continua :

Pourtant, Philippe, je me tais. Je suis une mauvaise femme, mais non une criminelle, et de toutes les armes que le sort me met entre les mains, aucune ne me servira jamais. Voilà donc ce que tu côtoies tous les jours, voilà ce monde de haine qui respire sous ton regard aveugle et souffre, et palpite d'inquiétude. Je n'en peux plus de te voir si calme et si lointain. Ce n'est pas un sentiment noble, j'en conviens, mais il est naturel. Pendant dix ans j'ai écouté patiemment le récit de tes promenades et les confidences de tes petits ennuis. Garde-toi de voir dans cette phrase le plus léger reproche de ma part, mais rends-toi compte de l'effet que peut produire, à la longue, sur la malheureuse qui t'écrit, le spectacle d'une vie égale comme la tienne, où l'achat d'un livre, la convalescence d'un rhume, le renvoi d'un domestique tiennent lieu d'événements capitaux. Pour toutes ces raisons, il vaut mieux que je m'éloigne. Tu as été bon pour moi dans la mesure où cela t'était possible et je dois te sembler ingrate, mon pauvre Philippe, mais nos destinées sont contraires. S'il m'arrive de haïr ton repos et la sécurité où tu vis, tu dois craindre en retour le désordre que je porte avec moi. Adieu. J'espère que tu ne me reverras plus.

Elle plia cette lettre sans la relire, la mit dans une enveloppe, puis écrivit l'adresse avec une espèce de sérénité qui l'élevait au-dessus d'elle-même. La page qu'elle venait de finir la détachait de Philippe. Puisqu'elle osait lui écrire ainsi, c'était qu'elle ne l'aimait plus. Sans doute les premiers mots lui avaient coûté ; car il est dur de juger l'être qu'on adore ou plutôt de s'accoutumer à l'idée qu'on peut le mettre en accusation, mais à partir de la seconde où ce geste devient possible, que reste-t-il de l'amour le plus impérieux?

Pour un esprit féru de logique comme celui d'Éliane, ce raisonnement semblait une grâce et la délivrait. Au lieu de se demander si elle aimait encore Philippe, elle s'arrêtait à mi-chemin de cette question dangereuse, et elle répétait, un peu comme le croyant qui perd la foi et blasphème avec une joie mêlée d'horreur : « Après

lui avoir écrit de la sorte, il ne m'est plus permis de penser que je l'aime. » Et pour le moment, cela suffisait.

Elle colla un timbre dans un coin de l'enveloppe et se leva pour aller la poser sur la cheminée. Ses forces revenaient, mais avec elles une irrésistible envie de dormir. La fatigue et l'émotion lui séchaient la gorge. Elle but un verre de vin coupé d'eau, enleva sa toque de feutre, ses souliers, et se glissa sous l'édredon rouge.

Il faisait beaucoup plus sombre lorsqu'elle s'éveilla. La nuit d'hiver tombait vite. Derrière les carreaux, le ciel prenait des tons d'un rose cendré qui tournait au rouge en s'approchant de la terre et cernait les toits d'un trait de flamme. De son lit, Éliane admira ces couleurs. Elle laissait aller son esprit à mille pensées confuses qu'elle abandonnait tour à tour. Au bout d'un instant, elle fit un effort et se leva, chercha la poire de la lampe électrique, ne la trouva pas et se dirigea à tâtons vers la fenêtre. Bien qu'elle eût examiné la chambre avec attention, elle n'avait pas remarqué que cette fenêtre donnait de plain-pied sur le jardin. Elle l'ouvrit. L'air froid souleva ses cheveux autour de ses tempes et l'obligea à boutonner le col de son manteau. Pendant une seconde ou deux, elle hésita, puis elle descendit une marche et se trouva dans le jardin. Quelques pas la menèrent au pied d'un petit mur dont les pierres se descellaient ; elle s'y arrêta, perdue dans une rêverie qui captait son regard et l'attachait au vol d'une feuille morte ou à la forme d'une pelle de bois oubliée là par un enfant. La lueur blême du crépuscule errait au ras du sol. Depuis un moment, le vent s'était tu, mais on entendait encore le volet battant sur le mur de la maison voisine, parfois un grand coup, parfois un coup plus faible. Éliane continua sa promenade. Elle atteignit bientôt les acacias jumeaux et se tint immobile entre eux, une main appuyée au tronc d'un des petits arbres, le cœur lourd. Son ombre s'allongeait à ses pieds dans cette étrange lumière qui semblait le reflet d'une lanterne sourde. Parmi les cailloux, le sarment de lierre se recroquevillait sous ses feuilles dont les bords luisaient. Elle s'éloigna. Comme elle passait près de la cabane, elle dérangea la poule noire qui se mit à voleter autour de ses jupes avec des gloussements de peur. Éliane frappa dans ses mains pour chasser cette bête et pour-

suivit son chemin. Elle s'étonna de ne pas trouver le petit mur qu'elle avait aperçu de sa fenêtre. Mais, selon toute apparence, le jardin s'étendait beaucoup plus loin.

Un grand nuage gris, déchiqueté comme un continent, se mouvait dans le ciel avec lenteur. Éliane crut y voir un dragon, le cou tendu en l'air, puis une Bretagne, puis une flotte de guerre traînant ses fumées sur un horizon de sang. Ce spectacle l'occupa quelques secondes, mais elle ne songeait pas à s'arrêter. Par curiosité, par obstination naturelle aussi, elle allait en avant d'un pas rapide. Dans sa hâte elle trébucha et faillit tomber, car le sol devenait pierreux et inégal sous ses pieds. A droite et à gauche, les murs s'abaissaient, laissant voir d'autres jardins plus vastes, des vergers, des terrains incultes où la nuit promenait ses ombres. Des chiens aboyaient avec fureur au bout de leurs chaînes.

Elle se mit à marcher plus vite, puis à courir, moins inquiète que surprise de ce jardin qui n'aboutissait nulle part. Afin de mettre un peu d'ordre dans ses idées, elle essaya de se représenter le plan de Passy. Tôt ou tard, une rue, un mur l'arrêteraient. Quelle rue? Elle voulut, mentalement, s'orienter et n'y parvint pas. De temps en temps sa jupe frôlait des massifs de fusain dont les feuilles s'agitaient avec un bruit d'eau qui coule. A un moment, elle pensa voir une lumière, par-delà les haies vives qui bordaient à présent le jardin, et elle fut sur le point d'appeler mais un mouvement de pudeur la retint. Appeler, pourquoi? Elle soufflait d'avoir trop couru et ralentit son allure. La lumière disparut.

Malgré le froid, elle sentit des gouttes de sueur sur son cou et entr'ouvrit son manteau. La terre sonnait sous ses talons. Maintenant la nuit était épaisse et il semblait à Éliane qu'elle marchait depuis l'aube. Comme elle se dirigeait vers la droite où le sol paraissait moins rocailleux, elle s'aperçut tout à coup qu'elle longeait un fossé. Un peu plus loin, son pied heurta une borne kilométrique. Prise de frayeur, elle s'arrêta et voulut lire l'inscription gravée sur cette pierre, mais l'obscurité ne le lui permit pas ; en vain elle passa le doigt dans le creux des lettres : la première était un *c*, la seconde un *i*, le reste demeurait indéchiffrable. Elle s'éloigna.

Un silence énorme pesait sur la campagne ; dans l'ombre, les grands labours se confondaient avec le ciel noir ; seule une blan-

cheur diffuse indiquait la route, flottant au cœur de la nuit ainsi qu'un long brouillard, et parfois Éliane avait l'impression de lutter contre ce brouillard comme le nageur se débat au plus fort du courant. Ou bien, elle s'imaginait qu'elle n'avançait plus, mais piétinait au même endroit depuis des heures. En réalité, elle allait très vite.

Tout en marchant elle s'endormit, la tête basse et les mains inertes le long du corps. De temps à autre elle butait contre une pierre, mais ne se réveillait pas et ses jambes la portaient en avant avec la régularité d'un pendule.

Au bout d'une demi-heure, le vent se leva et, chassant les nuages, découvrit un ciel livide comme une meurtrissure. La lune parut ; sa face aveugle s'inclinait vers la terre qu'elle contemplait de ses orbites vides, et sa lumière métallique appelait le monde aux secrets travaux du rêve. Éliane ouvrit les yeux et regarda les champs dont les sillons fuyaient à perte de vue. La fatigue disloquait ses membres ; depuis son réveil et dans la torpeur de l'épuisement, il lui semblait que quelqu'un s'était installé sur ses épaules, appuyait avec force sur sa nuque et contre son dos. Aussi, pour souffler un instant, se serait-elle laissé tomber parmi ces pierres, la face collée à la poussière de la route, mais un sentiment contraire bataillait avec ce désir et la poussait en avant. Elle arracha ses pieds du sol et continua.

A présent le terrain montait, si doucement d'abord qu'on ne s'en apercevait guère ; puis, avec une rigueur implacable, la route se levait ainsi qu'une échelle qu'on dresse. Dans l'espoir de tromper sa lassitude, Éliane essaya de compter les cailloux qu'elle voyait passer entre ses pieds ; il y en avait de gros dont les cassures brillaient avec l'éclat du marbre, et d'autres arrondis par le temps, mais elle ne pouvait s'occuper de ceux-là, car ils étaient trop nombreux. Pas une seconde elle ne s'arrêtait ; ses lèvres agitées d'un mouvement perpétuel semblaient celles d'une dévote qui implore son saint. Ses chaussures qu'elle traînait sur le sol lui brûlaient la chair et elle ne savait plus si c'était elle qui voulait poursuivre cet horrible voyage ou si quelque chose de plus puissant qu'elle-même l'y contraignait. Elle abandonna enfin le compte de toutes ces pierres que la lune cernait d'un trait violet ; sa langue enflait entre

ses dents et devenait rêche. Tout à coup, elle saisit ses cheveux à pleins poings et poussa un long cri de désespoir qui s'étendit sur la campagne ; l'air sonore vibra plusieurs secondes à ses oreilles. Alors elle cria de nouveau, elle appela, elle jeta dans la nuit les noms de tous ceux qu'elle connaissait. Des heures et des heures s'écoulèrent.

Devant elle, un petit arbre veillait au bord de la route. Un peu déjeté par le vent qui soufflait des hauteurs, il promenait sur la terre une ombre courbe et oblique, et l'hiver ne lui avait pas laissé une feuille, mais c'était malgré tout une chose vivante dans cette immensité noire où pas une herbe ne croissait. Le cœur d'Éliane se mit à battre. Elle jugea qu'une demi-minute lui suffirait pour atteindre le petit arbre, et quel réconfort si elle pouvait seulement, du bout des doigts, en toucher l'écorce ! Cet espoir lui rendit ses forces et elle marcha un peu plus vite bien que la côte fût rude. Vingt pas encore la séparaient du but et déjà elle tendait la main pour être prête et ne pas perdre une seconde du temps qui lui serait accordé, puis en observant ces branches qui s'épandaient au vent comme une chevelure, l'envie la saisit d'en attraper une au passage, de la briser, de l'emporter avec elle. Elle choisit donc la plus longue et la plus fragile de celles qui se trouveraient à portée de son bras, la distingua d'entre toutes les autres et vit même le nœud où ses doigts la rompraient. Elle approchait, elle y était enfin, sa main se lança en avant ; le vent écarta la branche.

Ce fut si bref qu'elle ne comprit pas tout de suite. Dans un violent effort elle tenta de s'arrêter, mais ne le put. Alors un cri de fureur lui arracha la gorge et elle enfonça ses ongles dans sa poitrine pour griffer et lacérer ce corps qui ne lui obéissait plus. La fatigue, oubliée un instant, retomba sur ses épaules, ses pieds saignèrent ; elle souhaita la mort.

Un grand quart d'heure de marche lui rendit le calme et une sorte de résignation. Chaque fois qu'il fallait porter un pied en avant sa chair se déchirait et des douleurs violentes lui creusaient les entrailles. Elle ne savait plus pourquoi elle était sur cette route.

Tout se brouillait dans sa tête et sa vue même commençait à s'obscurcir. Une ornière qu'elle suivait d'un œil atone se dérobait

à elle sous une brume ; alors, par un geste d'aveugle, la vieille fille étendait les mains dans la nuit, heurtant du pied des cailloux que la pente faisait rouler avec un bruit inégal.

Un peu avant l'aube la lune se voila et il y eut un moment de profond silence, car le vent ne soufflait plus. Seul le bruit de ses propres pas résonnait aux oreilles d'Éliane et tantôt ce bruit lui paraissait venir de si loin qu'elle l'entendait à peine, tantôt il s'enflait et emplissait le ciel d'un battement formidable. Sous l'empire de la fièvre qui lui brûlait le sang, elle se figurait qu'une machine énorme et d'une complication infinie l'accompagnait dans son voyage et déployait autour d'elle le travail de ses bielles géantes. Cette impression devenant plus forte et plus précise, elle se crut bientôt au milieu d'une usine, où des piliers de métal sautaient dans un éclaboussement de feu. Le délire lui fit oublier qu'elle marchait pieds nus et que son sang coulait. Elle souffrait, mais sa souffrance atteignait des proportions surhumaines et devenait comme la souffrance d'un univers de ténèbres. Elle-même n'existait plus ; une force inconnue la portait.

Tout à coup elle se retrouva. Une lueur glauque hésitait au ras des collines et des gouttelettes de pluie glaciale filtraient dans l'air noir. Elle salua d'un cri de haine ce jour qui se levait sur le monde. Un regard jeté en arrière lui montra l'abîme dont elle avait gravi la paroi ; derrière elle, la route enfonçait dans un océan d'ombre. Un instant, elle considéra le gouffre, puis le vertige la foudroya et elle s'abattit.

Elle était couchée, la face contre le sol, au bord d'un long plateau dénudé. Çà et là, des rochers bossus émergeaient de la nuit ; des touffes d'herbe gelée croissaient avarement à leur base où la dent des bestiaux n'avait pu les atteindre, mais partout ailleurs la terre était nue.

Le froid et le bruit du vent qui battait ces hauteurs tirèrent Éliane de son évanouissement. En s'aidant d'un coude, elle parvint à se retourner sur le dos et aperçut des étoiles qui tremblaient encore au plus profond du ciel. Pendant longtemps, elle n'osa bouger, les yeux perdus parmi les astres et le corps secoué de frissons qui lui faisaient claquer des dents. Puis elle essaya de se lever, mais d'horribles blessures aux pieds l'en empêchèrent ; elle réussit

pourtant à se mettre à genoux et se traîna ainsi vers le milieu du plateau.

Des traces de feu s'y voyaient et elle pensa d'abord que des nomades avaient dû allumer des branchages dans la solitude de ces monts pour lutter contre le froid et peut-être la peur. Toutefois, en y regardant de plus près, elle observa un morceau de papier au centre même du cercle noir qu'avaient dessiné les flammes sur la terre. Sur ce papier où des caractères se distinguaient encore, une pierre de la grosseur d'une tête humaine était tombée avec la force d'un aérolithe. Éliane étendit la main. Et dans la lumière de l'aurore, elle reconnut un fragment déchiqueté de sa lettre à son beau-frère : « *Mon cher Philippe, tu désirais savoir...* »

Elle s'éveilla.

***

Mlle de Moroso se tenait devant elle et parlait avec animation :

— Excusez-moi de vous réveiller, mais il y a quelqu'un qui vous demande.

Éliane sauta à bas de son lit, un peu honteuse de ne pas comprendre ce qu'on lui disait.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle brusquement.

— Six heures et quart. Ce monsieur est au salon. Je cours lui dire que vous allez venir.

— Quel monsieur?

On eût dit que la Brésilienne attendait cette question. Dans une attitude de théâtre, elle gonfla sa poitrine et appuya du bout des doigts sur le sternum ; en même temps elle se dressait légèrement comme si quelque chose la soulevait. Elle abandonna cette mimique tout à coup et dit d'une voix presque naturelle :

— Je le trouve très beau.

« Philippe ! » pensa Éliane.

— Il ne fallait pas lui dire que j'étais là, fit-elle avec humeur.

— Vous ne voulez pas le voir?

— En ce moment je ne peux pas le voir.

— Il attendra.

— Non, répondit Éliane qui ne savait plus ce qu'elle disait.

— Mais si ! Il a l'air gentil. C'est votre frère, ou votre fiancé peut-être?

— Oui.

— Votre frère ou votre fiancé?

Éliane se laissa tomber sur le bord du lit.

— Mademoiselle, voulez-vous me rendre un grand service? Il y a là une lettre, là. Le timbre est même sur l'enveloppe. Voulez-vous avoir la bonté de la porter vous-même à la poste?

Le ton de ces paroles fit ouvrir de grands yeux à la Brésilienne.

— Que je porte cette lettre? Mais oui. Tout de suite.

— C'est cela, tout de suite.

— Vous ne vous sentez pas bien?

— Cela passera.

— Alors, je dis à ce monsieur que vous venez?

Éliane hocha la tête.

— N'oubliez pas la lettre, dit-elle.

— Le temps de mettre mon chapeau. En récompense, accordez-moi une faveur, mademoiselle, je vous en supplie. Invitez ce monsieur à dîner ! Si. Je le veux. Par faveur !

— Ce n'est pas possible, je le regrette.

— Il est bien entendu, poursuivit la Brésilienne d'un ton royal, il est bien entendu que ce repas ne sera pas porté sur votre note. C'est une invitation.

— Je vous remercie, je vous remercie beaucoup, mademoiselle. Malheureusement je ne puis accepter.

— Mais lui? s'écria Mlle de Moroso avec désespoir.

— Lui non plus, je le sais.

Il y eut un silence, puis la Brésilienne jeta la tête en arrière.

— Je n'insiste pas, dit-elle fièrement.

— Allez-vous penser à ma lettre? demanda Éliane d'une voix plus douce.

— J'ai dit que je la porterai à la poste et je la porterai.

« Si elle pouvait la déchirer ! » pensa Éliane lorsqu'elle fut seule.

***

Une main sur le bouton de la porte, elle tendit l'oreille aux bruits de la maison et laissa plusieurs minutes s'écouler, résolue à ne pas sortir de sa chambre tant que la Brésilienne n'aurait pas quitté la pension, avec sa lettre. Sans doute, c'était une faiblesse de revoir Philippe, mais il s'agissait d'un adieu. Quand il aurait lu ces quatre pages d'insinuations et de perfidies, il hésiterait peut-être avant de tirer la sonnette des *Marronniers*.

Un sanglot vint secouer la vieille fille, mais elle se raidit. Elle imagina sa lettre comme une personne douée d'une volonté propre, indépendante désormais et agissant à sa place, avec force et promptitude. Ce n'était pas Mlle de Moroso qui allait et venait ainsi au-dessus de sa tête, c'était l'être mystérieux qu'Éliane avait créé en traçant des mots sur les feuilles d'un calepin ; dans un moment il serait en route ; impatient de remplir son devoir et de prodiguer son venin, il irait dans la chambre de Philippe où il attendrait son retour, pour lui répéter de sa voix bavarde son long message de discorde, et il travaillerait l'esprit de cet homme ouvert à tous les soupçons jusqu'à lui donner la certitude que sa femme le trompait. Cette besogne accomplie, il resterait là comme un témoin qu'on interroge à loisir et qui répète obligeamment sa déposition.

Elle eut envie de courir après Mlle de Moroso, quand la porte d'entrée s'ouvrit et se referma. A présent, pour rattraper sa lettre il faudrait monter un escalier, traverser le salon qui servait d'antichambre et croiser Philippe. La chose lui parut impossible, mais elle en éprouva un soulagement et elle quitta sa chambre, l'esprit un peu plus calme.

***

Philippe regardait par la fenêtre et pivota sur les talons dès qu'il entendit Éliane. Avec un naturel de théâtre, il se dirigea vers sa belle-sœur qui se tenait immobile devant lui.

— Éliane ! Tu ne m'en veux pas de forcer ta retraite, j'espère.

Ces mots prononcés d'une voix mondaine glacèrent le cœur de

la vieille fille ; elle sourit sans répondre et s'assit sur le bord d'un canapé.

— Tu ne m'embrasses pas, reprit-il, décidé à ne pas voir ce trouble qui le gênait.

Et penchant sa haute taille, il effleura de sa bouche la joue de la pauvre femme. Elle soupira profondément et chercha en vain quelque chose à dire. Par prudence elle tint les yeux baissés sur les pieds de Philippe, car elle se sentait incapable d'affronter son regard et redoutait une explosion de larmes.

— Qui aurait cru que nous nous verrions jamais ici? dit-elle enfin.

Il lui sembla qu'un long voyage les avait séparés.

— Comment va Henriette?

— Mais bien, sans doute. Tu sais, nous ne nous voyons guère.

Malgré elle, Éliane tressauta. C'était vrai ; ils ne se voyaient guère. A quoi bon se marier pour ne jamais se voir? Que de bonheur gaspillé, perdu ! Elle s'enfonça dans cette pensée et n'entendit pas Philippe qui poursuivait d'un ton égal :

— Du reste, tu l'as vue hier après-midi. Aujourd'hui elle n'a pas déjeuné. Je crois qu'elle avait mal à la tête.

A présent il ôtait ses gants gris taupe avec une lenteur respectueuse et promenait un regard intrigué sur les tentures lilas où l'humidité dessinait des fougères brunes. Deux fauteuils peints en blanc étaient placés de biais près de la cheminée ; il en choisit un, considéra d'un air douteux la cretonne clouée sur le siège, et finit par s'asseoir.

— Es-tu bien ici? demanda-t-il enfin.

— Pas mal, Philippe.

Mieux valait dire des niaiseries, après tout, puisqu'il semblait y tenir.

— Pas mal, reprit-elle. La pension est dirigée par une Américaine... une Américaine du Sud, très gentille, du reste, très aimable.

— C'est elle qui m'a ouvert la porte? Des yeux noirs, n'est-ce pas, et un grand nez?

— Voilà.

— Elle a paru interdite en me voyant ; elle restait la bouche ouverte. J'ai failli éclater de rire.

— Ah?

— Qu'est-ce que tu regardes? Mes chaussures ne sont pas sales, par hasard?

— Quelle idée ! Tu es toujours si soigneux.

— Que penses-tu de mon pardessus neuf? Pas trop serré à la taille, j'espère?

— Tu veux rire. Quand on est fait comme toi, ce serait dommage de porter un sac.

Il se leva et feignit de n'avoir pas entendu ce compliment articulé d'une voix coupable. Enfin, après avoir hésité un instant, il sembla prendre une décision.

— Éliane, dit-il en se plantant devant la vieille fille, j'ai une question à te poser, une question sérieuse. Puis-je compter sur une réponse franche?

Elle croisa les mains et s'efforça de paraître calme, mais son cœur battait.

— Une réponse franche? Bien entendu, Philippe. De quoi s'agit-il?

Il recula de plusieurs pas, la fixant des yeux comme un hypnotiseur.

— Écoute-moi. Quand je t'aurai posé ma question, ne réfléchis pas, réponds tout de suite.

— Si tu veux. Je répondrai du mieux qu'il me sera possible. J'espère qu'il n'y a rien de grave.

— Rien de grave, non. Malgré tout la chose est sérieuse.

— Voyons, Philippe, dépêchons-nous. Tu m'inquiètes.

— Éliane, ai-je grossi?

De stupeur, elle ouvrit la bouche et resta muette.

— Tu vois, dit tristement Philippe, tu ne peux pas répondre. C'est donc que j'ai grossi. Je le craignais, je le redoutais.

— Mais non, murmura-t-elle.

— Si, ne cherche pas à me tranquilliser. Ton embarras m'en dit plus long que la balance la plus sensible. Sans doute, l'augmentation n'est que progressive, mais elle est implacable.

— Je t'assure...

Il étendit la main avec un sourire désabusé.

— Non, non. Tu es trop bonne, Éliane, tu me caches la vérité

pour m'épargner une souffrance, mais tes yeux parlent malgré toi. En venant ici, tout à l'heure, je me suis arrêté dans une grande pharmacie homéopathique que je connais de longue date. Il y a là une balance, une machine de premier ordre. Je me suis pesé.

Il marqua un temps, pour l'effet.

— Eh bien? demanda-t-elle comme dans un rêve.

— Soixante-treize quatre cents. Non, non, tu comprends, moi, grossir... c'est trop injuste. Je ne mange rien, je ne bois jamais à mes repas, matin et soir je me livre à des exercices d'assouplissement... Qu'est-ce que tu as?

— Rien.

La tête lui tournait. Ces exercices, il lui semblait les voir, et le corps brun de Philippe étendu sur la laine d'un tapis berbère. Elle en souffrit d'autant plus qu'elle se sentait vaguement ridicule, mais depuis quelques mois certaines images se formaient en elle avec une force invincible. « Pourquoi pas? » criait une voix au-dedans d'elle-même. Elle se laissait aller à des demi-rêves, puis s'apercevant tout à coup dans la glace d'une devanture, au coin d'une rue, elle demeurait saisie d'horreur et se retrouvait, se fuyait. Un flot de sang battit ses tempes à la pensée que Philippe pouvait deviner ce qui se passait en elle.

— Veux-tu t'allonger un peu sur le canapé? proposa-t-il sans bouger.

— Mais non. Pourquoi? Je suis très bien.

Elle eut l'impression qu'une autre débitait cette phrase à sa place.

— Tu es rouge, insista Philippe, regarde-toi.

Ces mots atteignirent la vieille fille comme une insulte ; elle fit un geste de la main, un geste qui ne voulait rien dire.

— Bon, dit-il, rassuré ; et il continua, un coude sur le coin de la cheminée : je touche le sol du bout des doigts, sans plier les jarrets, vingt fois ; je me couche sur le dos et me relève, les bras croisés sur la poitrine, vingt fois aussi. Crois-tu que ce soit amusant, tout cela? Ce n'est pas tout.

— Non?

— Non. J'imite les mouvements du rameur, du faucheur ; je

m'assois sur les talons et me dresse par la simple force des genoux, exercice ennuyeux et difficile.

Quelque chose le poussait à aller plus loin, à aller trop loin. Peut-être n'eût-il pas parlé de la sorte chez lui, mais ici, dans ce petit salon pauvre où rien de familier ne rencontrait son regard, les mots prenaient un aspect insolite qui l'attirait et l'effroi de vieillir qui le tourmentait un instant plus tôt cédait la place à un obscur sentiment de bien-être. Il appuya les reins à la cheminée et croisa les pieds dans une attitude avantageuse.

— Le plus curieux, ajouta-t-il, est que je ne sais où la graisse me menace. Si elle se répand d'une manière égale dans toutes les parties du corps, je n'ai rien à craindre avant quelques années. Tous mes muscles sont en place et je veille à ce que pas un seul ne fléchisse.

Il se frappa le ventre avec orgueil.

La lumière d'un petit lustre qui pendait au plafond éclairait fortement le visage d'Éliane où les rides se creusaient comme des blessures. Elle hocha la tête.

— Pourquoi donc cette inquiétude? murmura-t-elle.

Il ne l'entendit pas et continua d'une voix tranquille :

— Tu n'imagines pas le soin, la sévérité avec laquelle je m'examine tous les matins.

— Ah?

— Oui, nu, comme tu peux le supposer.

Il baissa pudiquement les paupières. Éliane pâlit.

— Sans cela, expliqua-t-il avec un ricanement de gêne, il ne serait pas possible de me rendre compte... Les vêtements sont si trompeurs. Après tout, c'est peut-être la faute de mon tailleur si j'ai l'air d'avoir épaissi.

Ses craintes le reprirent.

— Voyons, Éliane, dis-moi la vérité.

— Tu n'as pas épaissi, souffla-t-elle.

— Cependant il y a cette augmentation de deux cents grammes en quinze jours.

Elle répéta :

— Deux cents grammes en quinze jours.

Tout à coup elle se mit à rire. Philippe la considéra d'un air

grave qui effraya la vieille fille sans la réduire au silence, car elle riait malgré elle, à peu près comme elle eût pleuré, les poings devant la bouche, le corps chavirant de côté et d'autre. Pendant l'espace d'une seconde, cet homme lui était apparu sous les traits d'un personnage comique, tourmenté d'un souci futile alors qu'une vie se brisait devant ses yeux ; mais à présent que sa brève gaieté avait pris fin sous ce regard hostile, elle riait encore, violemment, ainsi qu'une femme qui étouffe et cherche à respirer. Dans cette lutte avec elle-même, elle portait les mains à la poitrine, au front, aux tempes, et ses yeux hagards s'emplissaient de larmes. Finalement elle se laissa tomber sur le canapé et, le visage enfoui dans un coussin, éclata en sanglots.

— Je ne sais pas ce que j'ai, murmura-t-elle. Je me sens mal... il y a des années... des années que je suis comme cela.

— Calme-toi, lui dit-il d'une voix glaciale en croisant les bras.

— Tu dois me trouver ridicule, Philippe.

Elle se releva, mais appliqua ses mains à son visage pour qu'il ne la vît pas.

— Si tu savais... reprit-elle.

En ce moment il la jugeait ridicule en effet, et il regretta le bon mouvement qui l'avait fait venir. Une telle explosion de chagrin lui semblait d'une impudeur odieuse.

— Voudrais-tu éteindre? demanda-t-elle tout à coup entre ses mains.

— Éteindre?

Ce ton presque moqueur indigna Éliane.

— Oui, éteindre, commanda-t-elle. Et elle secoua la tête.

Il obéit.

— Philippe, dit-elle dans l'obscurité, c'est fini.

Sa voix était ferme. Elle se leva et joignit les mains comme pour concentrer ses forces.

— Fini, répéta-t-elle. Je ne veux plus te voir. Je vais sortir par la porte près du canapé. Tu ne me reverras plus. Adieu.

Elle attendit une seconde, mais Philippe se taisait. Alors une haine aveugle se leva dans l'âme de la vieille fille. Des mots atroces lui montèrent à la bouche et elle chancela devant la tentation de les dire, mais un instinct plus fort lui conseilla de garder le silence.

Peu à peu, sa respiration devint plus égale et les battements de son cœur plus calmes. Heureuse encore de n'avoir pas à subir le mépris de Philippe en pleine lumière... Ses doigts suivaient la rainure du lambris. Enfin elle tourna le bouton de la porte et se jeta dehors.

***

Toute la matinée du lendemain, elle se promena dans les rues les plus populeuses de Passy, espérant que le bruit finirait par l'étourdir et qu'elle penserait moins à Philippe. Puis, heurtée par la foule des ménagères qui lui faisaient quitter le trottoir à chaque instant, elle perdit patience et gagna la région plus tranquille du Trocadéro. Le hasard la mena jusque dans le vieux cimetière qui domine un côté de la grande place. Elle erra quelque temps dans les petites allées, lisant les noms sur les dalles avec cette attention particulière aux gens qui regardent ce qu'ils ont sous les yeux en pensant à tout autre chose. Lorsqu'elle atteignit les cyprès qui se dressent le long du mur, elle revint sur ses pas, un peu plus calme, mais absorbée par son malheur comme une religieuse par la contemplation d'un mystère.

De retour aux *Marronniers*, elle mangea le repas qu'on plaça devant elle et s'étonna des gestes qu'elle accomplissait. Ainsi elle continuait à vivre après ce que Philippe lui avait dit. Que fallait-il donc pour la tuer? Une ou deux fois, elle entendit Mlle de Moroso lui poser des questions, et, ne pouvant lui répondre, se contenta de sourire. Elle accepta la tasse de tilleul que l'étrangère lui proposait et la but dans un fauteuil, près de la salamandre qui chauffait la salle à manger. Ces petits soins la touchèrent. Elle fit effort pour détourner son esprit de Philippe et regarda Mlle de Moroso :

— Comment vous remercier? murmura-t-elle.

La Brésilienne la considéra d'un air grave :

— Restez tranquille, dit-elle enfin. Et elle ajouta comme à part soi : le plus grand chagrin finit par passer, si l'on reste tranquille.

— Vous croyez, mademoiselle?

— En s'agitant on ne fait que souffrir.

Un long silence servit de commentaire à ces paroles. Assises en face l'une de l'autre, les deux femmes écoutaient le bruit des flammes derrière les petits carreaux de mica et se tenaient immobiles. La plus grande partie de cette pièce se trouvait occupée par une table assez longue pour qu'on pût y asseoir dix ou douze convives mais dont le bout seul était recouvert, en guise de nappe, d'une serviette à fleurs bleu vif. La hauteur du plafond, cette vaste table à peu près vide, et la terne lumière de décembre qui tombait d'une fenêtre sans rideaux, tout contribuait à faire de cet endroit un des plus tristes et des plus abandonnés du monde. Éliane jeta les yeux sur son assiette où la pelure d'une orange dessinait un P majuscule.

— Vous auriez peut-être désiré du café? demanda Mlle de Moroso.

Éliane n'en voulait pas, mais dans la détresse où elle vivait depuis deux jours, l'attention la plus banale la remuait jusqu'aux larmes.

— Pourquoi parliez-vous de chagrin tout à l'heure? fit-elle au bout d'un instant. Comment saviez-vous que j'avais des ennuis?

— Vous rappelez-vous qu'en quittant le salon, hier, après le départ de ce monsieur, vous m'avez heurtée dans l'antichambre?

— Je vous ai heurtée... Mais non, je ne me rappelle pas. Je ne m'en suis sans doute pas aperçue.

— C'est bien ce que je pensais. En vous voyant, j'ai compris qu'il s'était passé quelque chose.

— Quelque chose... répéta Éliane. Oui.

Elle tourna la tête vers la croisée, et son regard se fixa sur les petits arbres noirs dont les troncs luisaient dans la pluie.

— Qu'est-ce que ce monsieur vous a dit quand vous lui avez ouvert la porte? demanda-t-elle tout à coup, sans quitter le jardin des yeux.

— Il m'a dit qu'il désirait vous parler.

— Mais que vous a-t-il dit exactement? Vous en souvenez-vous exactement?

Ces paroles insignifiantes données, pour ainsi dire, à une autre qu'elle, Éliane les voulait comme elle voulait tous les instants de la vie de Philippe et ses pensées les plus fugitives.

— Exactement, je ne me rappelle plus. Il a dit, je crois : « Je voudrais parler à Madame... »

— « Mademoiselle, » corrigea Éliane ; puis, brusquement, elle se retourna vers la Brésilienne et attacha sur elle un regard d'une fixité extraordinaire. Vous aviez raison, poursuivit-elle d'une voix changée, il a dit, en effet, Madame. « Je voudrais parler à Mme Cléry. »

Elle se leva.

— C'est moi qui suis Mme Cléry, comprenez-vous? Et ce monsieur est mon mari.

— Mais oui, madame. Qu'avez-vous donc? Il ne faut pas vous agiter ainsi.

— Ce soir je rentre chez moi, continua Éliane sans faire attention à ces paroles... chez mon mari.

Cette simple phrase qu'elle prononçait devant une étrangère lui procura une joie si violente que, prise de faiblesse, elle dut s'appuyer à la table, renversant ainsi un verre à moitié plein de vin rouge qui se répandit sur la serviette bleue et tacha la robe d'Éliane ; mais elle ne vit rien de ce petit accident. Un monde nouveau s'ouvrait subitement devant ses yeux. Jamais elle n'avait cru qu'elle serait la femme de Philippe ; elle y croyait maintenant. Il fallait rentrer à la maison, reprendre sa place ; non pas tout de suite, mais cette nuit, pendant le sommeil de Philippe. Demain, elle dirait, elle ferait quelque chose qui changerait tout. Cette pensée lui rendit le calme et elle tourna les yeux vers Mlle de Moroso avec une expression de triomphe, mais la Brésilienne se désolait :

— Votre robe, madame !

— Ma robe?

Elle vit la grande tache sombre et poussa un cri. Avec son mouchoir elle frotta la serge et voulut ensuite éponger le tapis où le vin formait une petite mare, mais la Brésilienne était déjà à genoux, réparant le malheur avec une serviette qu'elle avait roulée en tapon.

CHAPITRE VIII

De la maison de Tisserand à la Madeleine, où Henriette prenait une voiture, il n'y avait guère plus de quatre ou cinq minutes à pied. La jeune femme sortit en courant de dessous la voûte, mais malgré sa hâte et l'heure assez tardive, elle n'hésita pas à suivre le chemin que lui imposait une habitude superstitieuse et dont le moindre détour, fixé par le hasard, obéissait désormais à un rite immuable. Un pas à droite ou à gauche eût écarté la jeune femme de cette route fictive qui n'appartenait qu'à elle seule. C'est ainsi que, à la hauteur de telle boutique, il fallait traverser de manière à atteindre l'autre côté de la rue juste devant la porte cochère d'un certain immeuble. Si des passants empiétaient sur la voie invisible, la règle était d'attendre, de reculer au besoin, mais de ne jamais franchir les limites idéales au delà desquelles régnait la mystique horreur d'un péril de mort. En cas d'orage, telle voûte offrait un abri licite, alors que sur telle autre pesait une interdiction formelle. Aux abords de la Madeleine, la contrainte cessait tout à coup, et la loi ayant été observée jusqu'au scrupule, mille chemins s'ouvraient ni mauvais, ni bons, soumis comme tous les chemins de la terre, sauf un, aux bizarreries de la destinée.

Il ne venait pas à l'esprit d'Henriette qu'une discipline aussi rigoureuse pût sembler étrange. Pareille à toutes les âmes que le monde n'a pas su rendre heureuses, elle cherchait au-dedans d'elle-même les éléments de sa joie. Elle jouait à la vie comme les enfants jouent à la guerre ou aux voleurs, et rien ne lui paraissait plus *vrai* que cette route imaginaire qui coupait la route des autres, se con-

fondant parfois avec elle et la quittant pour la rejoindre, mais malgré tout distincte.

Le silence des rues désertes lui fit hâter le pas malgré elle, peut-être même sans qu'elle s'en rendît compte, car son attention ne se relâchait point et elle allait les yeux à terre comme si elle eût suivi une trace. Bientôt elle s'aperçut qu'au bruit de ses pas répondait un bruit analogue et se retourna : sur l'autre trottoir, un homme en pardessus sombre marchait dans la même direction qu'elle tout en semblant ne pas la voir, car il baissait la tête. Au bout d'un moment, un peu inquiète, elle se mit à courir, de gaieté de cœur puis, d'inquiétude, et le frottement de ses semelles sur la pierre se prolongea dans l'air sonore jusqu'à devenir un bruit continu qui l'accompagnait dans sa course. Cette solitude au centre d'une ville monstrueuse, l'impassibilité revêche des maisons et l'hostile vigilance des réverbères, finirent par agir sur elle. Cependant aucune partie de Paris ne lui était plus familière, et elle trouva ridicule la frayeur qui la saisissait. Jamais comme cette nuit elle n'avait éprouvé ce trouble que la multiplication d'une même chose peut jeter en nous. C'était en vain qu'elle tenait les yeux baissés ; elle voyait malgré tout la ligne ininterrompue des volets protégeant de leurs lattes le sommeil ou l'insomnie de milliers d'êtres dont jamais elle ne connaîtrait les visages ni les noms. La pensée d'un univers existant en dehors d'elle-même lui parut accablante et elle se demanda quel malade ses pas réveillaient, quel homme se cachait pour ne pas l'entendre, quel autre, au contraire, l'épiait, debout, près d'une fenêtre, et maudissait ou bénissait ce bruit qui divisait le silence. Elle traversait peut-être les visions d'un agonisant, ou le cauchemar d'un fou ; des voleurs dressaient l'oreille, des amoureux l'écoutaient venir du fond de la nuit et disparaître au loin, puis reprenaient les labeurs un instant suspendus. Cette présence énorme et confuse, derrière les façades noires, la troublait à l'égal d'une menace. Plusieurs fois, elle faillit quitter le chemin qu'un détour allongeait quelque peu, mais l'effroi de courir un danger plus grand le lui interdit. Enfin elle aperçut les lumières d'un café au bout d'une rue et la longue rumeur du boulevard voyagea jusqu'à elle. Alors, impatiente d'échapper à elle-même, de retrouver la foule et sa vulgarité protectrice, sa voix rassurante,

ses gros yeux vides qui ne pensent jamais, elle comprima d'une main sa poitrine et se mit à courir plus vite. Un point de côté l'obligea bientôt à ralentir son allure, puis à s'arrêter, mais de là elle pouvait entendre le roulement des voitures grondant autour des maisons, et elle rit toute seule en se rappelant ses frayeurs. Tout en reprenant son souffle, elle jeta les yeux autour d'elle et vit à sa surprise l'homme de tout à l'heure qui marchait à grandes enjambées sur le trottoir d'en face. Un moment plus tôt, elle eût été effrayée de se voir suivie par cet inconnu, mais, ici, il y avait du monde. Du reste l'homme allait beaucoup moins vite depuis quelques secondes ; à présent, il allumait un cigare dans l'embrasure d'une porte cochère, les deux mains devant le visage, pour protéger du vent la petite flamme. Henriette continua sa route d'un pas tranquille et ne détourna pas le visage de la bise qui coupait l'air autour d'elle comme la lanière d'un fouet. Cette morsure du froid lui fut presque agréable. Pendant une courte minute, elle put se croire aussi heureuse qu'à l'âge de douze ans, quand elle se tenait sur le bord du tapis et qu'elle souhaitait que le présent s'immobilisât pour toujours. A la réflexion, son bonheur lui parut futile. Par quel caprice de sa mémoire avait-elle oublié le départ d'Éliane? Et elle revit la mine gênée de Philippe, son regard biais, son mouvement d'épaules qui trahissait l'ennui : « Tu sais, Éliane est partie, oh ! pour quelques jours seulement. Elle a laissé un petit mot. Tu peux lire... Non, elle ne m'a pas donné son adresse. » Ce souvenir eut pour la jeune femme le poids d'une mauvaise nouvelle. Dans le petit nombre de réalités qui composaient la vie d'Henriette, Éliane occupait, en effet, une place particulière. Alors que Philippe existait de moins en moins aux yeux de sa femme et reculait au fond d'une sorte de pénombre, la vieille fille, au contraire, se montrait dans la vive lueur qui dissipe les songes et dispensait à sa sœur une large part de bonheur. Sans Éliane, l'équilibre des heures se rompait, la journée devenait un gouffre que le temps n'arrivait plus à remplir. Aujourd'hui, sans doute, Henriette avait supporté sa solitude sans trop de peine, grâce à l'expectative de la visite qu'elle allait faire après dîner, mais à présent... A qui la raconter, cette visite? Elle s'arrêta net. C'était vrai : elle allait trouver l'appartement vide, et vide la chambre où d'ordinaire

Éliane l'attendait, quelquefois jusqu'au petit jour, afin de la mettre au lit. De tristesse, Henriette aurait voulu s'asseoir sur la pierre, comme une mendiante, et laisser le froid gagner ses membres, son corps entier, son cœur même pour qu'il cessât de battre. Il lui semblait qu'une force jalouse la privait non seulement de toute joie future, mais de tout bonheur passé, et la nuit qu'elle achevait tombait au néant comme le reste.

D'un pas plus lent, elle suivit le trottoir jusqu'à un carrefour. Comment cet imbécile de Philippe n'avait-il pas tenté de retenir Éliane, de la retrouver tout au moins? Des promeneurs bousculèrent Henriette sans l'arracher à ses pensées, mais elle levait vers ceux qui l'avaient touchée un regard de somnambule et poursuivait sa route. Depuis son enfance, elle demeurait la même : l'événement seul comptait pour elle, non la parole qui l'annonçait ; on lui disait que sa sœur venait de partir et elle ne le croyait vraiment qu'à la minute où l'absence d'Éliane, en se faisant sentir, entrait enfin dans le domaine des choses réelles. Un crieur de journaux agita une feuille devant ses yeux fixes, puis haussa les épaules. Elle allait sans voir, attentive seulement à ne pas dévier du chemin que l'habitude lui traçait. Autour d'elle le bruit montait, murmure énorme où la parole humaine se mêlait au bourdonnement profond des voitures. Henriette entendait tout cela d'une manière confuse, parfois intermittente, car il y avait en elle des instants de silence, d'immenses trous noirs dans lesquels sombrait cette agitation du monde extérieur. Tout à coup elle se retrouvait au sein d'un orage ; de longues vibrations parcouraient le sol sous ses pieds, une rafale de lumières enveloppait la foule et la rue mugissante plongeait dans un abîme. Au loin palpitaient les feux multicolores du boulevard. Un soleil cerné de noir éblouissait Henriette et elle marchait presque à tâtons vers cet astre qui reculait au fond de la nuit. Il lui semblait que ce roulement de tonnerre qui faisait choquer ses dents et trembler ses joues venait du foyer livide aux rayons de phosphore. C'était la lumière qui vibrait ainsi avec ce son creux et sourd. La jeune femme marcha plus vite et le pied faillit lui manquer au bout du trottoir, puis elle sentit sous sa semelle le pavé de bois de la chaussée. Un cri terrible s'éleva et la fit reculer d'un pas. Elle vit alors avancer sur elle deux lanternes

crachant leurs flammes blanches entre des roues monstrueuses, et une haute masse noire qui hurlait. « C'est la mort, pensa-t-elle. Il faut se jeter de côté, sortir du chemin... » Elle ne bougea pas, fascinée. Une main la saisit violemment par le bras et la fit tomber en arrière.

***

Il y avait près d'une minute qu'elle était revenue à elle, mais elle hésitait à ouvrir les yeux. Aux cahots de la voiture, à la qualité du silence, elle crut reconnaître une des grandes avenues qui longent la Seine. Peu à peu, elle se souvint. La détestable odeur d'un mauvais cigare l'enveloppa tout d'un coup, la fit tousser. Elle leva prudemment les paupières et vit à travers un brouillard bleuâtre deux prunelles noires au regard attentif. Une grosse main battit l'air aussitôt pour dissiper la fumée, puis un visage apparut, le nez d'abord, vigoureux et rouge, puis la moustache pendante qui balayait les joues. Henriette jeta un cri.

— Pas besoin d'avoir peur, dit l'homme d'une voix enrouée. Criez si ça vous fait plaisir.

Et il se recula un peu.

— Qui êtes-vous? demanda Henriette.

L'homme tira une bouffée de son cigare sans répondre. Il portait un pardessus dont il ramena les pans sur ses genoux.

— Je vous demande qui vous êtes, répéta la jeune femme.

— Ça ne vous regarde pas, dit-il enfin.

Henriette étendit la main vers la vitre, mais il avait compris son geste avant qu'elle eût le temps de l'achever, et il lui saisit les deux poignets avec force. Son cigare qui brûlait maintenant presque au ras de la bouche l'obligeait à cligner les paupières et il retroussa les lèvres, découvrant ainsi une rangée incomplète de dents brunes. Pendant plusieurs minutes il maintint la jeune femme avec la fermeté qu'on emploie à calmer un enfant, mais elle luttait toujours, effrayée par la grimace hideuse de l'inconnu. A la fin il se pencha au-dessus d'un petit cendrier fixé à la paroi de la voiture et y laissa tomber son cigare en jurant.

— Vous ne comprenez pas que si j'avais voulu vous faire du

mal, je m'y serais pris quand vous étiez sans connaissance. On ne dirait pas que vous me devez la vie.

Henriette cessa de se débattre.

— Que voulez-vous dire?

— Si je n'avais pas été là pour vous tirer en arrière au bon moment, l'autobus vous passait sur le corps.

Elle cria. L'homme lui abandonna les mains et haussa les épaules.

— Voilà le concert qui recommence. Et regardez ce que vous avez fait de mon cigare. Éteint.

— Vous allez me donner votre adresse. Mon mari vous récompensera.

Il lui lança une œillade narquoise.

— Ah? fit-il en rallumant son cigare.

Henriette comprit tout à coup : « C'est l'homme de tout à l'heure, se dit-elle. Cet imbécile de Philippe aura eu des soupçons et m'aura fait suivre. » Et malgré son irritation de se voir mêlée à une aventure aussi ridicule, elle ne put réprimer un sourire. « J'ai peut-être laissé traîner une lettre de Tisserand. Quel air froissé il a dû avoir en la lisant ! »

Une âcre nuée emplissait la voiture. Henriette baissa la vitre d'une des portières et reconnut les marronniers du Cours-la-Reine. Avec la violence d'une chute d'eau, l'air froid pénétra par la fenêtre.

— Vous voulez ma mort ! fit l'homme en remontant aussitôt la vitre.

— Je veux savoir où vous me menez.

— Mais chez vous, ma petite dame.

— Comment savez-vous mon adresse?

Une toux furieuse le secoua, une toux courte et sonore qui ressemblait à une succession de cris ; les yeux fixés sur Henriette, il la considérait d'un air de reproche. Alors elle remarqua une ligne blanche qui cernait ses prunelles et se sentit gagnée par une pitié soudaine devant ce regard que la cécité semblait couvrir déjà d'un reflet laiteux. Elle se demanda si l'homme se doutait du danger qui menaçait sa vue. Si bas que fût son métier, il le faisait de son mieux et se croyait peut-être utile. Ses vêtements étaient pauvres.

Elle eut envie de lui demander combien on lui payait ses services, mais se ravisa en pensant qu'il ne verrait qu'une insolence dans cette question. Dans quelques années il serait aveugle, c'était sûr, et réduit à tendre la main. Sans doute accepterait-il d'aller à tâtons, un jour, avec la résignation et la bonne humeur cynique du mendiant des grandes villes, et mentalement elle le compara à son mari qu'elle revit soucieux d'une cravate qui nuisait à son teint, ou délayant dans un verre d'eau une poudre amaigrissante. Par un sursaut de mépris, elle ouvrit son sac pour récompenser l'inconnu de ce qu'il ressemblait si peu à Philippe, mais ce fut en vain qu'elle en fouilla les poches doublées de moire blanche, elle n'y trouva qu'un bâton de rouge, sa clef et son mouchoir encore humide des larmes de tout à l'heure. Ils traversaient la place de l'Alma. L'homme se penchait à la portière et tirait de son cigare une dernière bouffée.

***

De l'antichambre, elle aperçut une lumière qui venait du salon et crut d'abord que Philippe se chauffait dans cette pièce, faisant, comme elle disait, le grand homme devant la glace, lorsque, par la porte entr'ouverte, elle reconnut le chapeau d'Éliane posé sur un entre-deux.

La vieille fille se tenait debout sous le lustre dont les pendeloques irisées se relevaient en festons. Immobile dans cette lumière éclatante qui ruisselait autour d'elle comme une douche, elle semblait plongée au plus profond d'un rêve et n'entendit pas entrer sa sœur. Ses grands yeux ouverts fixaient d'un air abstrait l'immense gerbe de glaïeuls rouges qui s'épanouissaient en éventail sur la cheminée.

Autour d'elle, le salon éclairé *a giorno* revêtait un aspect de fête qui contrastait avec le silence absolu de la pièce. Les flambeaux de vermeil croisaient leurs feux à l'infini dans les miroirs penchés au-dessus des consoles et sur les rideaux cerise, dont les grands plis droits imitaient le galbe et la rigidité des colonnes, fuyaient des reflets laiteux. Seul, au milieu d'un panneau de damas rose, un portrait du dix-huitième siècle couvrait d'un regard impénétrable cette assemblée de fauteuils vides, ce feu dont l'odeur

exquise flottait jusqu'à lui et cette femme qu'un songe retenait prisonnière.

Sur le seuil de la porte, Henriette retint le cri de joie qui s'échappait de sa poitrine. Surprendre un être humain dans sa solitude est presque toujours funeste à certaines illusions. En voyant Éliane à moitié tournée vers elle, mais toujours immobile, la jeune femme frissonna, puis recula d'instinct vers l'antichambre. L'idée absurde lui vint qu'elle se trompait d'étage et prenait une inconnue pour sa sœur ; il y avait en effet dans le recueillement de la vieille fille quelque chose de sinistre qui la changeait d'une manière indéfinissable. Peut-être aussi la singularité de l'éclairage aidait-elle à cette illusion. De larges plaques brillantes collaient au sommet des cheveux et à la pointe des épaules, mais le visage entier s'enveloppait d'ombre comme d'un crêpe dont un pan triangulaire fût tombé sur la gorge.

Au bout de plusieurs secondes, Henriette appela sa sœur d'une voix qu'elle s'efforça de rendre naturelle, mais elle fut surprise elle-même du son rauque et sourd qui s'échappait de sa bouche. Elle vit aussitôt tressaillir cette femme dont les traits se contractèrent. Pourtant Éliane se remit vite et un sourire se forma autour de ses lèvres.

— Tu m'as fait peur. Je me croyais seule. Pourquoi restes-tu là? Pourquoi...

Elle s'arrêta tout à coup et, se troublant pour la première fois devant Henriette, sentit une bouffée de chaleur lui monter aux tempes. Les joues et les oreilles lui brûlèrent.

— Je suis si heureuse... commença la jeune femme en s'avançant vers elle. Je ne m'attendais pas...

Ces paroles débitées d'un air de gêne lui semblèrent ridicules. Parlait-elle à une étrangère pour hésiter sur ses mots? Elle se tut. Tout à coup elle avait honte de sa sœur, sans pouvoir s'expliquer pourquoi.

— Tu ne t'imagines pas comme tu m'as fait peur, dit enfin Éliane en lui prenant les mains pour l'attirer à elle. Depuis un instant (elle lui baisa la joue droite...) j'étais à me demander si j'irais te réveiller ou non (puis la joue gauche) et brusquement te voir habillée, devant moi... Allons nous asseoir.

Elles s'installèrent sur une méridienne qui coupait un angle de la pièce. La vieille fille voulait aider sa sœur à ôter sa fourrure.

— Tout à l'heure, fit Henriette.

— Tu vas te réchauffer. Veux-tu que nous nous rapprochions du feu? Si. Là.

La jeune femme se laissait faire sans ouvrir la bouche.

— Tu ne me parles pas? reprit Éliane lorsqu'elles furent assises de nouveau. Je comprends que tu sois saisie. Figure-toi qu'au moment où tu es entrée, j'étais en train de me dire...

Pendant plusieurs minutes elle se grisa de phrases insignifiantes et finit par retrouver son aplomb.

— Philippe t'aura expliqué les raisons de ma petite fugue. Rien de grave. D'abord il y a eu ce télégramme. Il ne t'a pas dit?

— Mais non.

— Allons, ouvre un peu ton manteau, tu vas avoir trop chaud. Un télégramme de son oncle avec qui il est brouillé depuis son mariage.

Elle inventa une histoire qui tenait assez mal debout, mais suppléa par un grand nombre de détails à l'indigence du fond et mit tant d'autorité dans ses yeux que sa sœur la crut.

A la fin de son récit, par un geste lent et calme, elle écarta les cheveux de son front puis joignit les doigts sur sa robe.

— Et toi? demanda-t-elle d'une voix sereine.

Devant ce regard loyal, Henriette se sentit coupable.

— J'ai été chez Victor.

Éliane sourit.

— Toujours des ennuis d'argent?

— Avec ce que je lui ai donné ce soir il se tirera d'affaire.

Elle ne souffla mot de la somme qu'elle avait retenue sur les sept mille francs, crainte qu'Éliane ne la prît pour une avare ; brusquement un dégoût la saisit de toute cette histoire et d'elle-même. La vieille fille insista cependant :

— Il a dû croire que le ciel s'ouvrait quand tu lui as remis cette somme, cette grosse somme

— Sans doute. Il était si démoralisé, il a repris confiance.

— Ne l'encourageons pas trop, fit l'hypocrite.

Henriette hocha la tête sans répondre, le visage tourné vers le

feu qu'elle contemplait avec une attention rêveuse. Une bûche pleine encore de sa sève laissait entendre un sifflement monotone et se dépouillait de son écorce qui s'enroulait sur elle-même avant de se racornir dans la braise ; on voyait alors apparaître un bois lisse et humide dont le parfum se mêlait à l'odeur plus âcre de la fumée. Ce spectacle banal émut la jeune femme comme si, la première, elle en découvrait la beauté. Jamais, lui semblait-il, elle n'avait respiré ce parfum, ni remarqué le délicat enroulement des volutes noires. Par un de ces élans qui la jetaient quelquefois contre elle-même, elle renia tout à coup les laideurs de sa vie, ses mensonges bêtes, ses illusions médiocres.

— Eh bien? fit Éliane qui n'aimait pas ce silence.

Henriette redressa brusquement la tête.

— Éliane, dit-elle d'une voix brève et sourde, il a failli m'arriver quelque chose en rentrant, cette nuit... J'ai voulu d'abord te le cacher, pour ne pas te faire peur. Et puis, tu vois que je n'ai rien.

La vieille fille se leva d'un bond.

— Il t'est arrivé... Parle donc, je ne comprends pas.

— Que crains-tu, puisque je suis là? Calme-toi.

— Oui, oui. Explique-moi, ma petite Henriette.

Le sang se retirait de son visage, laissant des taches blêmes là où le fard ne couvrait pas ses joues. C'était en vain qu'elle luttait contre la pensée qui montait en elle et s'emparait de son cerveau, elle sentit sa force plier tout d'un coup.

— En traversant une petite rue, dit Henriette, j'ai eu un moment d'étourderie. Un autobus arrivait sur moi, j'ai failli être écrasée.

— Mais c'est abominable ! s'écria la vieille fille comme pour faire taire une voix qu'elle entendait malgré elle.

— Heureusement, quelqu'un était là, un inconnu qui m'a saisie par derrière, m'a fait tomber sur le pavé...

Éliane n'écoutait pas ; les yeux attachés sur sa sœur, elle la considérait avec horreur. Elle était là, elle aurait pu ne pas être là. A quoi donc avait-il tenu?... Éliane imagina tout, le coup de téléphone de l'hôpital, au milieu de la nuit, l'épouvante de Philippe : « Il y a quelqu'un qui nous appelle de Bichat, je ne comprends

pas... » Non, Philippe n'irait pas, ce serait elle, il insisterait, faiblement, mais elle se rendrait là-bas, seule, à travers un Paris lugubre ; à l'hôpital, dans un bureau blanc qui sentirait l'éther, une infirmière lui parlerait avec douceur, lui expliquerait... Elle jeta un cri :

— Henriette ! Je... Qu'est-ce que tu dis?

Un instant elle regarda la jeune femme avec la mine égarée d'une personne qu'on tire trop brutalement du sommeil, puis, voyant qu'elle lui faisait peur, elle tenta de sourire :

— Excuse-moi, ma petite fille. Je pensais encore à cet accident. Continue, je vais m'asseoir.

— Je ne vois pas ce qui peut t'alarmer, ma pauvre Éliane, puisque je suis là, voyons.

— En effet, mais c'est plus fort que moi, je suis trop nerveuse et puis j'ai eu une journée fatigante.

Tout à coup un sanglot la prit à la gorge et elle baissa la tête ; un tremblement continu agitait la lèvre inférieure.

— Laisse... ce n'est rien, dit-elle d'une voix rauque en voyant que sa sœur se levait, et elle fit de violents efforts pour retrouver un semblant de calme. Elle craignait en effet qu'Henriette ne voulût l'embrasser ; en cette minute, rudoyée par une intraitable conscience, elle eût préféré que sa sœur l'insultât et peu s'en fallut qu'elle ne se livrât à une confession entière de ses pensées les plus secrètes, mais la honte et la perspective de difficultés sans fin eurent raison de cette faiblesse.

— Voilà, dit-elle au bout d'une seconde de lutte.

Les derniers soupçons d'Henriette se dissipèrent.

— Ma pauvre Éliane, murmura-t-elle en reprenant sa place. C'est ma faute. J'aurais dû réfléchir.

— Pas du tout, répondit la vieille fille. Continue maintenant, je t'écouterai mieux.

— Je t'ai dit tout ce que je savais. Cet homme m'a déposée ici, il a payé le chauffeur et il est parti.

— Quel homme?

Il fallut qu'Henriette lui racontât de nouveau la scène de la voiture. D'abord Éliane n'y comprit rien ; dans son esprit troublé par trop d'émotions, aucun rapport ne s'établissait entre sa lettre

perfide et cette histoire embrouillée que lui racontait Henriette. Elle trouva tout simple qu'on se fût donné la peine de reconduire la jeune femme.

— Tu as eu affaire à un homme bien élevé, conclut-elle, voilà tout.

Par lassitude, Henriette négligea de relever ces paroles. Ses paupières devenaient lourdes et elle voyait à travers ses cils la diaprure des petites flammes courtes qui jouaient entre les bûches ; dans le silence qui suivit, tout engourdie de chaleur et de fatigue, elle entendit la voix plus égale de la vieille fille et quoiqu'elle n'essayât pas d'en saisir le sens, elle écoutait ce murmure avec un plaisir confus. Les phrases montaient doucement, sans heurt, sans hâte ; on eût dit qu'elles flottaient dans l'air, au gré d'un souffle prudent qui les portait d'une manière insensible jusqu'en des régions planes où elles s'allongeaient avec lenteur ; ou bien elles revenaient sur elles-mêmes, imitant les méandres d'une belle rivière raisonnable, et s'attardaient quelque peu sur ces hauteurs paisibles, puis une faible hésitation annonçait la fin du voyage, et elles glissaient mollement vers leur chute. Cette halte si brève retenait la jeune femme au bord du gouffre où elle allait tomber. Quelque chose lui tirait la tête en arrière et une douleur lui poignait la nuque. Enfin, avec un balancement chaque fois plus profond, la voix l'entraînait vers de nouvelles ténèbres et son vol suspendu palpitait au-dessus d'un abîme.

— Elle dort, dit la vieille fille à mi-voix.

Pendant plusieurs minutes elle demeura indécise, les mains sur les bras du fauteuil, et, gagnée peu à peu par l'immobilité des choses, elle éprouva tout à coup une gêne à se lever, à faire du bruit. En dépit de sa nature raisonneuse elle était sensible au caractère insolite que prend le monde extérieur à certains moments de la nuit. Dans le grand salon vide, avec ses hautes glaces qui ouvraient de nouvelles portes et prolongeaient à l'infini des plafonds constellés de lustres, elle s'aperçut brusquement que le cœur lui battait. Sa sœur dormait ; la jeune femme avait glissé jusqu'au fond de la bergère et sa pelisse ramenée par ce mouvement au-dessus de ses oreilles lui donnait l'air chétif et malveillant d'une bossue ; de temps à autre un soupir levait ses épaules ; on voyait alors ses

lèvres remuer en songe et sa tête, inclinée sur sa gorge, s'agitait avec une douceur mauvaise. Que savait-elle donc pour froncer les sourcils? A qui s'adressaient ces paroles que sa bouche ne parvenait pas à former, mais dont un son vague arrivait comme un bourdonnement aux oreilles de la vieille fille? Il semblait à Éliane que cette femme lui parlait du fond de son sommeil, non plus innocente et aveugle ainsi qu'à l'ordinaire, mais perspicace et pleine de ruse. Derrière ce visage lisse et pur où l'enfance jouait encore, transparaissait une âme usée par l'âge et par l'expérience du mal. A un moment, Éliane crut même que les paupières se relevaient, lui montrant un regard qu'elle ne connaissait pas ; mais cette illusion dura peu : du front incliné d'Henriette tombait une ombre épaisse qui voilait ses orbites et leur donnait une expression déplaisante. Aussi la vieille fille eut-elle envie de réveiller sa sœur ou tout au moins de lui redresser la tête ; elle jugea pourtant que ce serait céder à une frayeur bien puérile et résolut, maîtresse de ses nerfs, d'attendre que le feu s'éteignît avant de quitter son fauteuil.

D'une main plus ferme que tranquille, elle se mit à tisonner le feu, séparant les tronçons de bûche que rongeaient les flammes et dispersant la braise au fond de l'âtre avec le zèle machinal d'un esprit absorbé. Cette occupation lui rendit la paix. A force de remuer la cendre, elle finit par oublier son inquiétude, comme si le calme volontaire de ce geste eût trouvé la route mystérieuse du cerveau, et elle s'abîma dans une méditation si profonde que le bruit d'une pendule sonnant deux heures ne la troubla pas.

Dans le monde intérieur de sa pensée, elle voyait Henriette. La jeune femme lui apparaissait vêtue de la robe de serge bleue qu'elle portait à l'époque de ses fiançailles, une robe étroite, soutachée de gros grain, avec une collerette et des poignets de broderie anglaise. « Tu as l'air d'une institutrice en fête, disait Éliane en fronçant les sourcils. » Henriette riait ou haussait les épaules. Cela lui était bien égal. « Cela », c'était non seulement le vilain vêtement d'étoffe lustrée, mais l'opinion que pouvait en avoir Philippe, et ses fiançailles, et son mariage, « et tout » comme elle disait avec un geste d'enfant. Cependant, au seul nom de Philippe, la gorge d'Éliane devenait sèche. Si ce mariage réussissait, elle verrait donc cet homme chaque jour, elle prendrait ses repas chaque jour en face

de lui, et ce regard amoureux qui ne tombait jamais sur elle, la vieille fille le croiserait peut-être, à force de persévérance. Il fallait pour cela qu'Henriette ne perdît rien de son pouvoir, car la passion la plus forte a des éclairs de lucidité ; un détail, une coiffure ingrate anéantissent quelquefois le long et fragile travail de la séduction. Éliane finit par haïr cette robe de pauvresse à l'égal d'une ennemie ; un jour elle l'éclaboussa d'encre au grand désespoir d'Henriette qui se lamenta, mais Éliane prit sur ses économies pour habiller sa sœur d'une manière sortable. Elle lui acheta des parfums et fit remonter pour elle les rubis que la jeune femme tenait de sa grand'mère. C'était encore bien peu. Elle vendit plusieurs actions et se défit de ses propres bijoux pour se procurer la somme dont elle avait besoin. Les choses traînaient, à son gré. Tout amoureux que semblait Philippe, cette gêne matérielle dont il voyait les marques chez Henriette lui répugnait un peu. La pauvreté lui faisait peur, comme aux vrais riches. Éliane s'en aperçut à son air timide et contraint un jour qu'Henriette, en croisant les pieds l'un sur l'autre, laissa voir une semelle trouée. Avec le recul des années, ce détail paraissait comique, mais au moment même la malheureuse Éliane faillit s'évanouir de honte. A quoi bon, en effet, se priver pour une sotte qui ne se donnait même pas la peine de porter ses chaussures au cordonnier? Le souvenir de cette scène arracha un gémissement à la vieille fille qui frappa la pierre de son tisonnier et secoua la tête. Elle se revit ensuite courant les magasins avec sa sœur, à la recherche de tout ce qui pouvait embellir aux yeux de Philippe une indifférente qui bâillait de fatigue. Cependant Éliane ne disposait jamais que de petites sommes. Elle perdait la tête, commandait des étoffes qu'il fallait renvoyer le lendemain et, la rage au cœur, se rabattait sur les merceries du quartier. Alors commencèrent de dures journées de travail ; une robe copiée sur le modèle d'un grand couturier fut l'objet de longs efforts et d'essayages sans nombre ; il y eut un volant qui faillit donner une attaque de nerfs à ces deux femmes dont l'une grondait toujours, la bouche pleine d'épingles, pendant que l'autre se répandait en larmes. La vieille fille n'en pouvait plus. Un soir, elle gifla Henriette, sans raison précise, peut-être à cause de cette histoire de semelle trouée qu'elle ne lui pardonnait point, peut-être aussi...

mais elle se défendait d'aller plus loin ; elle voulait ce mariage, elle le voulait comme on veut la catastrophe, par haine de soi-même et par désespoir, et tout en surveillant le trajet de l'aiguille dans l'ignoble *simili* dont il fallait se contenter, elle imaginait une Henriette idéale ; son cerveau rendu plus actif par le souci lui présentait sa sœur dans la lumière étrange où se meuvent les apparitions ; pour cette chair lisse et pâle, aucune étoffe n'était trop légère, trop douce, trop brillante ; un collier de perles accusait la rondeur du cou ; à ses poignets, des chaînes d'or froissaient leurs petits anneaux. Philippe, avec douceur, lui prenait la main, puis d'un geste un peu plus brusque il l'attirait à lui ; au murmure des paroles, aux rires succédait alors un lourd silence et ces chuchotements terribles qu'Éliane croyait entendre dans la solitude hallucinante de l'aube, quand elle s'éveillait en sursaut, plus blême et plus tremblante qu'une femme qui surprend des criminels. Pourtant, tout cela n'était pas encore ; dans un mois, dans trois semaines, dans dix jours, le mariage aurait lieu. D'ici là, il pouvait arriver quelque chose. Pourquoi donc cousait-elle cette robe? Mais sa main allait plus vite comme si elle eût craint qu'un ordre contraire ne lui fût donné et qu'elle eût à déchirer ce volant de taffetas, à lacérer l'étoffe entière. Sur le lit de Philippe, les deux corps haletants se cherchaient, se nouaient ; la houle du désir les séparait pour les rejeter l'un contre l'autre comme des naufragés qui s'agrippent dans la mort. Il semblait à Éliane qu'elle allait défaillir ; son ouvrage lui glissait des doigts et elle appuyait contre le dossier de sa chaise sa joue mouillée de sueur. C'était donc cela qu'elle voulait. Le mariage d'Henriette, son bonheur, son avenir, tous ces mots recouvraient cette réalité mystérieuse qu'elle connaissait mal. La gorge contractée, elle reprit la robe qui se froissait à ses pieds et continua l'ourlet du volant, mais le jour baissait et elle n'y voyait plus guère. Elle pleurait. Des larmes de colère et d'envie traçaient leur chemin le long du nez dont elles contournaient les ailes et venaient lui chatouiller les lèvres où elles laissaient un goût amer. Au bout de quelques minutes, plus calme et presque résignée, elle se mit à chantonner tout en cousant. Qu'elle semblait triste cette fenêtre, avec ses rideaux blancs qu'il fallait relever ! Dans la salle à manger obscure, c'était à peine si la lumière atteignait les

mains d'Éliane. A tout moment, la vieille fille déplaçait sa chaise, soucieuse de profiter des derniers rayons, mais l'esprit tourné vers ce monde intérieur qui naît avec l'ombre. Une fois de plus, elle succombait, et sa pensée gouvernée trop durement s'en allait à la dérive. Philippe se tenait devant elle, seul.

Comme le regard d'un hypnotiseur, ses yeux immobiles la visaient. En vain elle penchait la tête et murmurait une chanson des rues, l'homme ne bougeait pas et elle ne pouvait plus s'empêcher de le voir. Il était nu. Tout à coup ce grands corps brun s'étendait sur le plancher, les bras joints sous la tête, et le visage tourné vers Éliane, dans l'attitude paresseuse du demi-sommeil, ironique et soumis.

Elle se leva brusquement et retint le cri qui lui montait à la bouche. Sa mémoire mêlait le présent au passé. Avant le mariage d'Henriette, elle n'eût jamais songé à la nudité de Philippe. Timide encore et ignorante d'elle-même, elle reculait alors devant l'aspect brutal de la vérité, de cette vérité qui était la sienne et qu'elle découvrait enfin, après des années de luttes stériles.

Elle était donc cela, un être charnel, une malheureuse affamée, et qui avait honte. Au hasard d'une rêverie, elle apprenait le triste et pauvre secret qu'elle espérait ne jamais connaître ; elle qui se voulait si bonne et si droite, elle portait dans son cœur un désir qui la rendait vile à ses propres yeux et ce qu'elle appelait mentalement son amour se réduisait à une basse envie de plaisir. Que lui importait que Philippe fût peureux, indécis, méprisable peut-être? Depuis onze ans elle errait autour de ce corps, fascinée par cette proie sans défense, toujours offerte, mais qu'elle n'osait prendre, par crainte de déplaire à une conscience tyrannique. Jamais elle ne serait libre, il y aurait toujours autour d'elle un mur invisible et Philippe, tout près d'elle et hors de son atteinte, perdrait peu à peu de sa réalité. Jusqu'à la fin de sa vie elle plierait sous le faix de son lourd désir, muette et dévorée de regrets, plus vieille chaque jour, aux côtés de cet homme que les vêtements lui cacheraient même dans sa bière, s'il mourait avant elle. Elle voulut écarter cette pensée mais n'y réussit pas ; l'image de Philippe étendu en habit et le visage d'un blanc mauve, flotta devant ses yeux au point de lui arracher un gémissement d'horreur. Si au moins une

nuit de maladie, de fièvre, elle pouvait apercevoir le cou, la poitrine, par l'échancrure du pyjama... Elle serait à son chevet, vers les premières minutes de l'aube. Dans son délire, Philippe l'appellerait sans la reconnaître, sans la voir ; elle avancerait alors une main tremblante de voleuse. Ou bien elle lui verserait une drogue pour le faire dormir. Une sorte d'ivresse la saisit à l'idée de cette chair que le destin lui livrerait peut-être, par une tricherie qu'Éliane accepterait malgré elle, tentée au delà de ses forces, excédée de la lutte abominable qui reprenait chaque soir, chaque matin. Les rêves montaient en elle comme une marée. Tantôt Philippe s'allongeait à ses pieds, tantôt elle soulevait à moitié ce corps palpitant qui ne résistait plus. Il y eut un chavirement de tout son être et pendant quelques secondes elle crut à la réalité de cette scène étrange, les bras rompus par un poids imaginaire, trébuchant devant le feu comme une femme qui traîne quelque chose à reculons.

Elle releva la tête d'un air égaré. L'avait-on vue? Avait-on entendu cette plainte, ce cri gémissant qu'elle venait de pousser? Ses yeux firent le tour du salon où le lustre épandait une nappe de lumière blanche et elle vit rapidement les miroirs inclinés au fond desquels le plancher se redressait, offrant au regard les bigarrures du grand tapis à ramages. La pièce, parée comme pour une tragédie, semblait l'écouter et se pencher vers elle avec l'immobilité attentive d'une confidente. Tout à coup, dans l'angle d'une glace de Venise qui reflétait la cheminée, Éliane aperçut sa sœur ; ce corps recourbé sous lui-même, un bras pendant, l'autre étendu, les jambes pliées, c'était elle. Le premier mouvement d'Éliane fut de détourner la vue, mais une curiosité plus forte que ses craintes lui maintint la tête dans la direction du mur ; elle avait peur, en effet, mais elle voulait voir ; fascinée par l'illusion que créait le plan du miroir, elle regardait avec horreur la jeune femme blottie dans le grand fauteuil d'où elle paraissait sur le point de glisser, non pour tomber, mais pour flotter dans l'air, vers elle, le front bas, son petit visage blême enfoui jusqu'au menton dans l'épaisseur de la fourrure.

Cependant la vieille fille se ressaisit presque aussitôt. Dans le silence de la nuit, l'horloge d'une église voisine qui sonnait la

demie la rassura ; il fallait réveiller Henriette ou la prendre dans ses bras, et, comme autrefois, la porter à sa chambre, la déshabiller, la mettre au lit, continuer la série des gestes raisonnables qui font qu'une vie garde son équilibre, quels que soient les chancellements de la volonté. « Rien ne change, murmura-t-elle, rien ne peut changer. » Elle-même allait se coucher pour dormir, et le lendemain, au petit déjeuner, Philippe lui lirait les nouvelles du journal, comme d'habitude, trop heureux de recevoir à nouveau l'hommage d'un regard implorant. Pas la moindre allusion ne serait faite à la scène de l'avant-veille, ni même à la lettre absurde qu'elle lui avait envoyée, cela, elle le savait, elle en était sûre ; il éluderait toute explication pénible, tout ce qui pourrait troubler son repos, cette espèce de confort moral qui lui tenait à cœur. Quant à elle, vaincue par le silence et la bonhomie glaciale de Philippe, elle se soumettait, elle regrettait tout, sa rébellion, sa fuite, ses paroles de colère, ses mauvaises pensées, ses désirs, ses impuretés ; elle était battue, elle était lasse, elle voulait dormir. Déjà elle se penchait sur sa sœur et lui disait : « Viens, » à l'oreille, d'une voix douce et pleine de larmes, comme si son propre malheur eût été celui d'Henriette ; mais la jeune femme n'entendait pas ; les sourcils rapprochés, la bouche volontaire, elle avait cet air attentif que donnent le sommeil et quelquefois la mort. En voyant ces traits où ne paraissaient ni bonheur, ni douleur, et qui se détournaient de la vie extérieure pour envisager un monde invisible, Éliane sentit ses lèvres se figer. Elle se redressa. Jamais elle n'avait été à Bichat, mais elle imaginait la blancheur des longs couloirs, les pas amortis par le tapis de caoutchouc, et l'odeur écœurante de l'éther, puis la porte qu'on ouvre, le drap qu'on rabat ; enfin, la petite figure blême, que les sueurs de l'agonie ont lavée de son fard, apparaît. C'est en vain que les larmes coulent sur les joues d'Éliane, qu'elle tremble, qu'elle ouvre la bouche pour gémir, elle ne peut rien contre la joie qui fait battre son sang dans tout son corps, et en même temps elle a peur, elle se hait ; le remords la précipite à genoux devant cette femme qui dort sinistrement, à la lumière éclatante d'un lustre, et elle lui prend l'épaule, la secoue, lui crie en plein visage, d'une voix aboyante que l'effroi coupe et assourdit : « Réveille-toi, réveille-toi, Henriette ! Réveille-toi ! »

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Ils étaient tous les quatre au petit salon ; Philippe, debout près de la fenêtre entr'ouverte, appuyait les doigts sur l'épaule de son fils. Assise au bord du canapé bleu, Henriette les regardait sans rien dire, et tournait de temps en temps les yeux vers Éliane qui allait de la cheminée à la porte et semblait toujours sur le point de parler. Il y eut un long silence. Des bruits de voitures parvenaient jusque dans la pièce ; parfois, quand la rue était tranquille, on entendait les voix des promeneurs, des lambeaux de conversation qui flottaient dans l'air tiède et annonçaient déjà l'été.

— Eh bien? fit Éliane.

— Eh bien?

— Tu sais l'heure qu'il est, Philippe.

— Quatre heures moins vingt.

— Moins le quart, corrigea Henriette, pressée de le voir partir.

— J'ai le temps.

La vieille fille qui mettait ses gants tira sur celui de la main gauche avec violence. Tout lui déplaisait aujourd'hui, la bonne humeur de Philippe, le beau temps, cette douceur de l'air aux approches de Pâques.

— Qu'est-ce que tu attends? demanda-t-elle tout à coup. Vous êtes là, tous les deux... On croirait qu'on va vous photographier.

Elle essaya de sourire pour donner à ces paroles le ton d'une plaisanterie, mais sa patience était à bout. Puisque Philippe sortait sans elle, qu'il s'en allât tout de suite !

— Je ne sais plus si j'ai envie de me promener, ou non, dit-il mollement.

Et il quitta son fils pour s'asseoir dans un fauteuil. Henriette éclata de rire.

— Quelle gaieté ! fit-il avec amertume. Je ne me croyais pas si drôle.

D'un air sombre il regarda la jeune femme qui détournait la tête et se cachait le visage, les épaules agitées d'un tremblement nerveux qu'elle n'arrivait pas à faire cesser. A chaque parole de Philippe, un cri montait à la bouche d'Henriette ; elle l'étouffait de son mieux en mordant son mouchoir roulé en tapon, mais ses efforts la brisaient ; une douleur pareille à un soc lui labourait les entrailles. C'était ainsi qu'elle riait, la nuit de ses noces, épouvantée, furieuse, devant un homme qui se rhabillait avec des gestes de fou. Après onze ans, Philippe devenait blême en entendant cette voix stridente.

« Je n'oublierai donc jamais, se dit-il. Et elle? Et elle? »

La vieille fille s'approcha de lui et haussa les épaules :

— Ne fais pas attention à Henriette, murmura-t-elle. Tu sais bien que c'est une enfant.

Le visage perplexe de Philippe se leva vers elle et pendant plusieurs secondes ils se regardèrent, arrêtant aux bords de leurs lèvres les paroles qu'ils lisaient dans leurs yeux. « Ne pas faire attention à Henriette, pensait Philippe, cela veut-il dire qu'elle t'a parlé? Sais-tu pourquoi je ne veux pas l'entendre rire? Je te défends de le savoir, de le soupçonner. » — « Je ne sais rien, répondait Éliane, je t'aime, je ne peux pas m'en empêcher. »

Brusquement elle se tourna vers sa sœur :

— Viens avec moi. Je vais à la Madeleine, je te déposerai en route.

Ce projet enchanta la jeune femme ; elle se calmait peu à peu, écrasant avec le doigt des larmes qui menaçaient de rouler sur ses joues ; pour rien au monde elle ne fût demeurée seule avec son mari et, dans sa hâte de quitter cette pièce, elle prit sa sœur par le bras.

Éliane lança un coup d'œil rapide dans la direction de Philippe. « Tu vois, semblait-elle dire, je l'emmène parce qu'elle t'ennuie. Mais c'est avec toi que je voulais rester. Le comprends-tu? »

« Où va-t-elle? » demandait le regard de Philippe.

Les deux femmes sortirent.

***

Quand la porte se fut refermée, il posa son chapeau sur le guéridon avec humeur. Le désir lui vint de courir après Henriette, de la saisir par la main, dans l'escalier, de lui crier : « Tu as un amant, je le sais, je t'ai fait suivre ! » A un moment, il se crut même sur le point de se lever, mais quelque chose de tout-puissant le maintint à sa place. Y songeait-il? Dans l'escalier, au risque d'être entendu, vu peut-être par ses voisins... L'horreur d'un tel ridicule le fit frémir. On le prendrait pour un dément. Que penserait Éliane? Et Henriette? Elle éclaterait de rire. Ah ! pour la faire taire, pour étouffer ce rire inextinguible qui résonne éternellement aux oreilles du mari trompé, il faudrait aller plus loin, qui sait? frapper cette femme. Comme cela personne n'aurait plus envie de rire.

Mais il ne s'agissait pas de frapper Henriette. La seule idée d'un pareil geste lui semblait grossière et il s'étonnait qu'elle eût pu traverser son esprit. Ce n'était pas de cette façon-là qu'il voulait se venger. D'abord, voulait-il se venger? Sans doute, la colère lui soufflait ces mots qui faisaient à tout moment dévier sa pensée ; non, il ne désirait ni frapper, ni punir. Qui punit veut corriger et que lui importait que sa femme fût comme toutes les autres? Il voulait simplement se préserver d'un ridicule qui l'amoindrirait à ses propres yeux, anéantir dans sa mémoire le moment où cette vérité risible, inacceptable s'était présentée à lui, oublier cela, oublier tout, faire comme si rien n'était arrivé, se respecter, s'admirer, s'aimer, oui, s'aimer de l'amour aveugle qu'il se prodiguait jadis, à vingt ans, alors que rien n'obscurcissait l'image qu'il se formait de lui-même. Pour rien au monde, il ne consentirait à devenir un personnage comique. Souvent il s'était dit qu'aux premières rides, aux premiers avilissements, il quitterait cette vie pour entrer dans la mort avec un visage lisse et un nom de roi, les mains pleines des vraies richesses de la terre, mais il redoutait à présent que cela ne fût plus possible, que sans le savoir à temps il n'eût déchu. Pourquoi sa femme riait-elle de lui? Ce souvenir lui arracha un soupir de tristesse.

Au bout d'un instant il alla rajuster sa cravate devant la glace et aperçut son fils qui tournait les pages d'un livre dans l'embrasure de la fenêtre. Une rougeur monta aux joues de Philippe : il avait oublié la présence de Robert, au point de parler tout haut, peut-être, se croyant seul dans la pièce. Pour prendre contenance devant cet enfant dont le silence le gênait, il se mit à fredonner, mais avec si peu de naturel qu'il en eut honte.

— Robert ! appela-t-il.

Le jeune garçon posa son livre et vint aussitôt. Un tel empressement séduisit Philippe : quelqu'un lui obéissait donc ; et il eut une vague envie de donner une série d'ordres à cet être humain sur qui il exerçait un pouvoir, de lui faire faire l'exercice comme à un soldat pour goûter le plaisir de l'autorité. Cependant, il ne trouva rien à dire à son fils, sourit, tira doucement l'oreille de l'enfant qui le regardait d'un air grave. « Il n'ouvre pas la bouche, pensa Philippe. Sans doute me juge-t-il ridicule avec mes attitudes paternelles. Est-ce qu'on me pinçait encore l'oreille à dix ans? C'est peut-être au-dessous de son âge. Je vais retirer ma main. »

— Nous allons nous promener, annonça-t-il. Je ne sais pas où, par exemple. Bien entendu, tu n'as pas d'idée.

Et il ajouta, un peu agacé déjà :

— Ah ! tu n'es pas bavard, mon petit Robert.

Mais devant la mine consternée que produisit cette parole, il regretta de ne s'être pas tu et donna gauchement une tape sur l'épaule du jeune garçon.

Ils sortirent. A peine avaient-ils dépassé le coin de la rue que Philippe renvoya son fils à la maison ; ce capuchon de grosse laine ne servait à rien par un temps aussi doux, on n'imaginait pas un vêtement plus lourd, plus mal taillé ; il ne manquait plus à Robert que des chaussures cloutées pour ressembler à une petite brute échappée d'un collège de province, et secrètement Philippe forma le souhait qu'on ne les rencontrât pas cet après-midi. Qui donc lui imposait la corvée de distraire un enfant? Personne. Lui-même, par faiblesse, y avait consenti, par ennui, par bonté peut-être. Il saisit rageusement la main de Robert et la laissa retomber aussitôt, par crainte de l'air nigaud que cela lui donnerait.

Le hasard de la promenade les conduisit d'abord le long de la

Seine. A mesure que le jour déclinait, une brume légère se mêlait aux derniers rayons de soleil et les bruits devenaient plus sourds. On entendait un chien aboyer d'une péniche qui glissait avec lenteur sur l'eau noire. Derrière les branches nues des platanes, le ciel pâle tournait au vert et sur le pont d'Iéna où la lumière se collait aux chevaux de pierre jaune avant de disparaître, la morne foule des beaux dimanches revenait du Champ-de-Mars. Philippe s'arrêta. De l'endroit où il se tenait, il aperçut le troupeau des flâneurs avancer par petits groupes sombres que tachait de blanc le tablier des nourrices. Tous se penchaient au-dessus du fleuve, quelques-uns y crachaient, par jeu ; des enfants se bousculaient, pour voir, entre les jambes des grandes personnes ; un bourdonnement de rires, de paroles, de cris enveloppait le long cortège.

— N'allons pas de ce côté, dit Philippe.

Et ils rebroussèrent chemin vers l'Alma. L'ombre effaçait peu à peu la rive opposée, les chalands amarrés au port, les grands tas de briques roses, puis les têtes hérissées des arbres. Avec la nuit revenait l'hiver, son odeur de brouillard et ses réverbères tremblotants. Les gens rentraient chez eux d'un pas plus rapide. Philippe croisa sur sa gorge son foulard de soie blanche et boutonna son pardessus. A tout instant il ralentissait sa marche et jetait un regard du côté de l'eau. L'enfant le suivait de son mieux, étonné de ces brusques haltes, mais comme ils atteignaient la passerelle de Passy, la même idée leur fit gravir l'escalier de fer et ils s'accoudèrent en silence à la balustrade. Les flots lourds s'étiraient sinistrement à leurs pieds ; on eût dit qu'ils se cherchaient, se perdant, puis renouant sous les arches leurs longues tresses luisantes.

Il y avait dans ce mouvement quelque chose de volontaire et d'obstiné qui exerçait une sorte de fascination sur l'esprit ; le choc de l'eau contre les piliers, le remous, puis le demi-cercle ondulé comme un volant qui se formait alors et se résolvait ensuite en lignes sinueuses tordues les unes sur les autres ; et aussitôt la vague donnant de nouveau contre la pierre avec un bruit mat, le rythme profond, l'aveugle énergie de cette masse énorme qui se meut sans repos et roule confusément sous la nuit, il semblait que le ciel en fût plein ; tout battait, tout palpitait, tout devenait fleuve ; l'homme et l'enfant sentaient dans leurs mains la douce et forte

pulsation de la Seine, elle montait le long de leurs bras et se répandait dans leurs corps comme un fluide ; tous deux, ils crispaient leurs doigts sur la barre d'appui, le ventre serré par le vertige, et pendant plusieurs secondes, le même désir et la même horreur les unirent sans qu'ils en eussent le soupçon.

Paris plongeait au fond d'une obscurité brumeuse. Dans le halo des becs de gaz, ils distinguaient le port et ses pavés où des crues récentes avaient laissé une sorte de bave glauque. Une bouche d'égout béait entre deux platanes.

— Aurais-tu peur de te promener là tout seul? demanda tout à coup Philippe.

Robert tourna vers son père un visage que la réflexion assombrissait.

— Peur? dit-il enfin.

Sa voix pure gardait encore les intonations féminines de l'enfance.

Il y eut un moment d'incertitude qui parut à Philippe d'une douceur étrange ; l'air vibrait imperceptiblement à ses oreilles, comme un fleuve de sons dont les ondes eussent roulé à travers le ciel nocturne. La réponse ne venait pas. Qu'elle s'attardât longtemps ! Depuis une minute son cœur battait plus fort, ainsi qu'à l'approche du bonheur. D'un bras il entoura son fils.

— Vois-tu le grand tas de barriques, presque sous l'arche? Là. On dirait qu'un homme est assis au pied de l'arbre.

— Oui, on dirait.

— Si tu te promenais là, vers minuit, seul, aurais-tu peur?

Il serra l'épaule de l'enfant pour l'encourager... Une vague odeur de fumée flottait dans la nuit. Au loin, des bruits de voiture augmentaient le silence qui s'étendait sur l'eau.

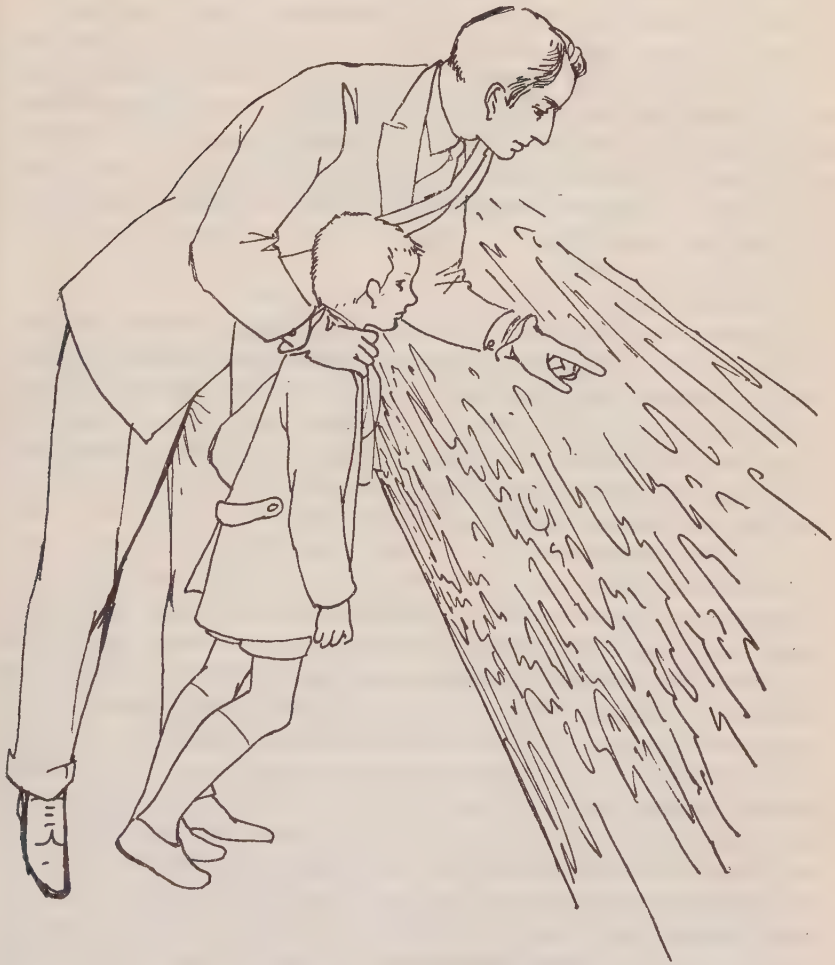
— Peut-être, avoua Robert, si j'étais seul.

Philippe laissa passer quelques secondes et reprit à mi-voix :

— Souvent, il vient des rôdeurs de ce côté ; parfois ils se glissent le long du mur, derrière les platanes, ou bien ils se cachent sous les ponts, toujours prêts à faire un mauvais coup. Inutile de crier si l'un d'eux vous attaque, personne ne viendrait, l'endroit est trop dangereux... Même la police ne viendrait pas.

Par une légère pression de la main, il attira son fils contre lui :

— Regarde la Seine, dit-il. Elle coule plus vite qu'un homme ne marche. Tout ce qu'on lui jette, elle le cache et elle l'em-



porte. C'est à cause d'elle que ces voleurs se montrent si hardis.

Quelque chose en lui se dilatait à mesure que ces phrases tombaient de ses lèvres. Jamais il ne parlait ainsi. A grand'peine il

contint une exaltation subite qui lui donna tout à la fois envie de rire et de pleurer ; son souffle devint plus bref. Pour cacher son trouble il détourna la tête et fit mine, en se penchant, d'examiner la rive opposée. Un être humain l'entendait enfin. Cet enfant, comme lui, avait peur ; dans l'ombre, un long rire silencieux lui ouvrit la bouche et il sentit la brume qui pénétrait jusque dans ses poumons. Sa main appuya plus fortement sur l'épaule de son fils. D'où venait tant de joie et ce soudain allégement? Suffisait-il de prononcer quelques paroles pour découvrir qu'il n'était plus seul? Tout à coup un immense besoin de vivre emplit son cœur, un désir qui ressemblait à ce fleuve, quelque chose d'irrésistible qui le portait en avant.

— Robert...

Il eut envie d'embrasser son fils et de lui raconter sa promenade au bord de la Seine, comment une femme avait appelé au secours, comment il s'était enfui pour ne plus l'entendre. L'enfant comprendrait peut-être, mais une prudence instinctive arrêta Philippe : ce qu'il dirait dans l'ombre, qu'en penserait-il demain dans la cynique lumière de midi? Et, dégrisé, il enfonça ses deux mains dans les poches de son pardessus.

— Allons-nous-en, murmura-t-il après une courte hésitation. Il fait trop froid ici.

Comme ils redescendaient les marches de la passerelle, Robert logea son poing sous le bras de son père et se mit au même pas que lui. Chez ce garçon secret et taciturne, il y avait parfois des élans d'une affection un peu brusque qui se trahissait avec toute la gaucherie des natures timides. Lui aussi profitait de l'ombre. Ils remontèrent ainsi la grande avenue vide, au hasard, heureux de cette chaleur qu'ils se donnaient l'un à l'autre, et tout d'abord Philippe se demanda s'il n'allait feindre de se moucher pour libérer son bras sans faire de peine au petit, mais il réfléchit qu'à cette heure il ne risquait guère de rencontrer quelqu'un sur le quai. S'il était ridicule, personne n'en saurait rien. Il ne se dégagea pas, au contraire ; avec le sentiment de commettre un acte honteux, que la nuit ne cacherait jamais d'un voile assez épais, il pressa contre lui cette main rouge et rude, comme pour la broyer.

CHAPITRE II

Chaque soir, Éliane retardait un peu plus l'heure où elle se couchait, espérant qu'ainsi elle dormirait mieux. Le soporifique lui faisait peur et si, de guerre lasse, elle se décidait à en boire, un tremblement la saisissait lorsqu'elle portait à ses lèvres la cuillère pleine du liquide douceâtre. Il lui semblait qu'en ces moments, elle devait ressembler à une femme qui s'empoisonne. Dans la solitude de minuit ses gestes, ses moindres attitudes prenaient à ses yeux un aspect dramatique et elle évitait de jeter les yeux vers la glace. Une ou deux fois, il lui arriva de tomber dans le sommeil sans fermer les paupières : des songes fatigants l'agitaient alors et elle luttait pour crier, pour respirer, mais ne perdait pas tout à fait connaissance. C'est ainsi qu'au plus fort d'un cauchemar, elle voyait, ou croyait voir, la lampe électrique allumée au chevet de son lit. Cependant la porte s'ouvrait silencieusement sous la poussée d'un être invisible ; des mains la serraient à la gorge, des mains dures et nerveuses, les siennes. Son râle, ce bruit rauque et coupé, la ramenait à elle et elle arrachait de son cou ses doigts crispés qui ne voulaient pas lâcher prise.

Elle éteignait. L'aube était là. Sur le tapis à fleurs, un rayon de lumière grise coupait en deux une pivoine, toujours la même, et traversait une guirlande de feuillage. Toute l'enfance d'Éliane repassait dans sa mémoire. Un coude sur l'oreiller, à moitié assise, elle revoyait une maison de campagne ouverte à tous les parfums de l'été, à tous les cris d'oiseaux ; parfois des abeilles faisaient le tour de la salle à manger pleine d'ombre, pour s'arrêter sur le

bouquet de phlox qui ornait le piano ; alors une petite fille vêtue de percaline rose interrompait ses gammes en piaillant d'effroi et se sauvait au jardin. C'était elle. Des boucles en tire-bouchons lui balayaient les joues quand elle cueillait sur la pelouse les marguerites du pissenlit et les boutons d'or dont les tiges devenaient toutes chaudes dans son poing fermé.

Ce souvenir la torturait ; elle essayait d'en détourner son esprit, mais il fallait d'abord qu'elle en épuisât la cruelle douceur, et elle se promenait malgré elle dans les allées bourdonnantes d'insectes, à la suite d'une enfant heureuse qui parlait toute seule. Épuisée par l'insomnie, elle sentait les larmes lui monter aux yeux. Que n'était-elle morte à cet âge ! Mais elle ne voulait pas s'attendrir sur elle-même et s'efforçait de détourner sa pensée. De petites choses retenaient son attention pendant quelques minutes, les achats qu'elle devait faire le lendemain, les menus à commander, puis son beau-frère paraissait tout à coup devant elle. Rien ne pouvait empêcher qu'elle n'en arrivât là. Son cerveau était un labyrinthe dont les plus imprévus détours ramenaient infailliblement au même point.

Cependant, le Philippe qui se montrait à elle dans les rêveries du petit jour différait de celui qu'elle voyait cinq ou six heures plus tard. Elle savait parler à cette ombre, discuter avec elle, la vaincre, elle lui prêtait un caractère simple, des manières enjouées, et un cœur qui se rendait aux arguments raisonnables. Tour à tour, elle prenait un ton ferme et grave, ou gai, sans tomber dans l'exubérance de ce sentiment ; jamais elle ne suppliait : elle donnait conseil, parfois même (car elle imaginait une résistance), elle commandait. Alors l'être silencieux qui passait devant ses yeux clos ployait le genou comme un esclave, et sur la main d'Éliane errait le souffle chaud d'une bouche entr'ouverte. Souvent l'illusion devenait si forte qu'elle provoquait l'effroi en même temps que le plaisir dans l'âme de cette femme envoûtée. Le souvenir de superstitions anciennes parlait en elle et elle redoutait d'avoir attiré par ses mauvais désirs une apparition qui se jouait de sa peine et narguait sa faim.

Elle rouvrait les paupières, mais la chambre était vide, attentive, semblait-il, au bruit de cette voix qui murmurait dans la

pénombre. De chaque côté de la cheminée, les petits fauteuils Directoire se faisaient face avec un air guindé et presque virginal qui donnait à Éliane l'envie de les mettre en pièces. Le même dégoût lui était inspiré par les vases en opaline bleue qui ornaient la commode, par les chaises à croisillons, brodées au petit point, par les vues d'optique, par les bibelots de verre filé, par tout ce qu'elle avait accumulé autour d'elle depuis le mariage de sa sœur. Chaque objet portait sa date, redisant le souvenir d'une promenade, ou d'une discussion avec Henriette. Certains lui rappelaient non un événement, mais une pensée. Ainsi la première fois qu'elle avait vu ces bougeoirs de cristal dans la vitrine d'un antiquaire, elle s'était demandé si, Henriette venant à mourir, il serait possible qu'elle prît sa place et devînt la femme de Philippe ; question absurde et criminelle qu'Éliane écarta aussitôt. Puis Philippe lui fit cadeau des bougeoirs dont elle avait parlé devant lui ; revêtues désormais d'un caractère presque sacré, les colonnes transparentes, avec leurs bobèches en forme de collerettes, embellirent la cheminée de marbre noir. Dès lors, Éliane ne tourna plus les yeux de ce côté, que la phrase sur Henriette ne lui revînt à l'esprit ; elle finit par la trouver stupide, mais les années s'écoulèrent et la phrase demeura.

Souvent elle se disait qu'elle avait trop vécu, trop souffert dans cette chambre ; à l'aube surtout, elle la voyait sous son véritable aspect : entre elle et ces murs, ces meubles, une relation s'établissait, profonde et mystérieuse ressemblance. Les choses, sous sa main, prenaient un air indéfinissable, à la fois chaste et gauche où elle se reconnaissait. Même un lit défait trahissait chez cette femme un goût virginal de l'ordre. Elle sentait alors qu'elle serait prisonnière à jamais, non du monde extérieur, ni des circonstances de sa vie, mais d'elle-même.

Un matin, aux premières lueurs du jour, elle se leva. La nuit glaciale s'attardait encore au fond du ciel où brillait la lune, mais dans les jardins du Musée un merle sifflait d'arbre en arbre, et les maisons blêmes sortaient de l'ombre comme d'un naufrage. La fenêtre fermée, elle se rendit à la salle de bains, ouvrit les robinets et commença sa toilette comme si au lieu d'être quatre heures, il en était neuf. Elle n'en pouvait plus de lutter contre l'insomnie

et son cortège de visions sinistres ; puisqu'elle ne dormait pas, mieux valait s'agiter, aller, venir, rattacher le jour au jour sans le secours de la nuit. Dans sa baignoire où elle resta jusqu'à ce que l'eau fût froide, elle forma vingt projets contradictoires, façonnant l'avenir au hasard de la rêverie, les yeux fixés sur la grande vitre dépolie qui blanchissait peu à peu.

Enfin, quelque temps qu'elle mît à s'habiller, elle fut prête vers six heures. Que faire? Sur la pointe des pieds elle se promena dans l'appartement, impatiente de voir les portes s'ouvrir, la vie renaître. Elle passa devant la chambre d'Henriette et s'arrêta devant celle de Philippe. Dans cent vingt minutes elle le verrait ; il lui sourirait comme à l'ordinaire et elle, honteuse des rêves qui l'avaient torturée pendant la nuit, elle lui verserait son café d'une main tremblante. C'était ridicule. Il ne se pouvait pas que la vie fût contenue dans les limites aussi étroites. Comment Philippe ne comprenait-il pas? Et Henriette? Son cœur se serra et elle appuya doucement la joue contre le vantail de la porte. Que dirait Philippe s'il la surprenait là? Elle souhaitait presque de le voir apparaître ; ce serait terrifiant sans doute, mais elle lui parlerait, elle lui avouerait tout. Dans des circonstances aussi singulières, sa langue se délierait, mais pouvait-elle l'interrompre alors qu'il lisait son journal, par exemple, pour lui déclarer son amour?

Elle s'éloigna, puis revint. Pourquoi donc avait-elle forcé sa sœur à épouser cet homme? Depuis onze ans elle se posait cette question chaque jour sans trouver une réponse qui n'avivât pas ses regrets et la mît en paix. Il y avait le long du mur un tabouret ; elle s'assit là et pleura en silence.

Peut-être valait-il mieux s'en aller pour toujours, tout de suite ; elle ne laisserait même pas un mot, on ne la retrouverait jamais. Et elle imagina un voyage mélancolique dans un pays couvert de brumes ; un jour de pluie, elle irait jusqu'au bout d'une falaise d'où elle s'élancerait. Pendant un moment, elle suivit cette idée qui lui fournit une sorte de distraction, puis elle haussa les épaules. Elle savait très bien qu'elle ne s'enfuirait pas ; une fois déjà elle avait essayé, et elle était revenue, parce qu'elle appartenait à Philippe. Dans l'ombre, elle se sentit rougir. L'amour, c'était cela : appartenir à un homme. Si au moins l'on pouvait choisir, se dit-

elle, mais une loi injuste l'asservissait à un être qu'elle n'estimait pas, faible, indolent ; elle hésita un instant et, sous l'empire d'une colère subite, elle ajouta mentalement : un être veule, oui, beau, mais veule. Comme l'esclave se venge du maître dont l'ombre seule le fait trembler, elle répéta ces mots à mi-voix, les mains à la bouche pour qu'il ne pût l'entendre. Sa douleur s'allégeait. Avec une sorte d'ivresse pleine de prudence elle se mit à chuchoter des insultes, cherchant dans son cœur ce qui pouvait offenser le plus cruellement cet homme endormi. A la fin, elle se leva. Des mots sans suite lui refluaient aux lèvres. Elle colla des mains moites et un front brûlant contre la porte et murmura dans la rainure : « Je ne t'aime pas, Philippe, je t'ai toujours méprisé. »

Mais ces paroles n'étaient pas plus tôt dites qu'elles lui semblèrent monstrueuses, impies ; et, le sang aux tempes, elle regagna en courant sa chambre, où elle s'enferma.

CHAPITRE III

Henriette n'entendit pas entrer sa sœur et demeura penchée à la fenêtre, les coudes sur la barre d'appui. Une large bande lumineuse s'étalait sur le tapis de Chine et atteignait le bord du canapé bleu. Dans cette pièce où tous les meubles étaient de la même couleur, on eût dit que le ciel entier déferlait comme une mer éclaboussant le plafond d'un reflet azur, noyant le velours indigo des sièges qui pâlissait au soleil. Pendant quelques secondes, Éliane se tint dans l'ombre de la porte et admira malgré elle cette lumière dévastatrice, puis elle fit mentalement le compte des reproches qu'elle voulait adresser à Henriette et traversa le salon.

La jeune femme se croyait seule et chantonnait gaiement dans le bruit de voitures qui montait de la rue ; elle sursauta quand Éliane lui toucha l'épaule.

— Tu m'as fait peur, cria-t-elle.

Elle lança un regard de colère à Éliane, mais éclata de rire aussitôt.

— Figure-toi que je n'ai plus mal à la tête depuis huit heures.

— Tu as encore pris de l'aspirine.

— Naturellement. Oh ! ne fais pas cette figure, ma chérie, je suis de trop bonne humeur ce matin.

Éliane détourna les yeux. Certains jours il lui prenait envie de frapper Henriette, sans raison, du reste, si ce n'était ce rire perpétuel qui lui portait sur les nerfs. Elle se domina comme elle put et reprit d'une voix douce :

— Tu laisses traîner les lettres de Tisserand. J'en ai trouvé

une hier après-midi, dans le buvard du salon. Philippe aurait très bien pu la voir.

— Il se serait bien gardé de la lire.

— N'y compte pas trop, ma petite Henriette. Il change, il devient soupçonneux.

— Philippe sait parfaitement à quoi s'en tenir.

— Ce n'est pas une raison pour le braver.

La jeune femme haussa les épaules et se pencha de nouveau à la fenêtre. Un rémouleur passait en agitant sa cloche ; les reins sanglés dans un tablier noir, il appuyait la main sur une petite voiture à deux roues que tirait un griffon. Ce spectacle enchanta Henriette.

— Pourvu qu'il s'arrête là ! s'écria-t-elle.

Mais l'homme tourna le coin de la rue après avoir énoncé d'une voix forte et claire les menus travaux dont il était capable.

— Allons, laisse-moi fermer les volets, commanda Éliane. Mon beau salon bleu va se faner.

— Le voilà, dit Henriette comme si elle se parlait à elle-même.

— Qui donc?

— Philippe.

Ce nom agit sur Éliane avec une force irrésistible ; elle se jeta sur la barre d'appui où elle posa deux poings tremblants et chercha Philippe jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé.

— Il revient de sa promenade, murmura-t-elle. Quel plaisir trouve-t-il à sortir avec cet enfant?

— Il s'ennuie tout seul, peut-être. Il sort avec Robert comme on sort avec un chien.

— C'est nouveau, en tout cas.

Elles virent Philippe prendre son fils par la main, puis regarder à droite et à gauche et traverser la rue avec une prudence exemplaire. Éliane rougit. Elle eut l'impression d'épier une scène qui devait rester secrète. Henriette, au contraire, semblait s'amuser beaucoup.

— Comme nous sommes élégant pour mener Robert au Bois ! Je ne lui connaissais pas ce complet gris.

— C'est pourtant un vieux, vieux complet, répondit Éliane avec humeur. Allons, ne reste pas là.

— Pourquoi pas? J'ai le droit de regarder mon mari, je suppose! Ils remontent, Philippe tient toujours la main de Robert, ils se parlent... J'ai la berlue, Éliane. Ils rient, ils font la conversation!

— Assez! cria tout à coup Éliane.

La jeune femme se retourna :

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je te dis de te taire. Oui, tu ne vois donc pas qu'en te moquant de Philippe tu me fais de la peine? Écoute-moi, Henriette.

D'une main volontaire, elle l'attira au milieu de la pièce et planta son regard dans le sien :

— M'aimes-tu?

— Éliane...

— N'aie pas peur, mais réfléchis à ce que je vais te dire : tu peux faire de moi une ennemie implacable... en riant...

Elle eut un grand geste du bras gauche et répéta :

— ... en riant, oui. Dans un instant, Philippe sera ici, dans une minute. Et en ce moment, il monte l'escalier, lentement, pour ménager son cœur, car il est ridicule, mais je ne veux pas que tu te moques de lui, comprends-tu? Avant qu'il ne soit ici, avant que tu n'aies entendu sa clef tourner dans la serrure il faut que je te parle. Assieds-toi là.

Henriette obéit sans mot dire devant le coup d'œil que lui jeta sa sœur.

— L'aimes-tu? demanda Éliane. Réponds.

— Voyons, Éliane, tu sais bien que non.

— Je voulais te l'entendre dire une dernière fois. T'es-tu jamais demandé pourquoi j'ai vécu ici onze ans, avec vous deux?

— Je ne comprends pas, ma petite Éliane...

— Ne pleure pas, nous n'en avons pas le temps. Je suis ici à cause de Philippe. Je t'aime bien, mais c'est pour lui que je suis ici. Il va être dans cette pièce avant trente secondes. Si jamais tu te moques de lui une fois encore, une fois, je ne te reverrai plus. Le voilà qui entre. Je l'aime. Tu as entendu ce que je viens de dire? Je suis amoureuse de Philippe, depuis onze ans. Cela t'étonne... Si jamais tu ris, si jamais tu te moques de cet homme...

***

— Eh bien, Philippe?

— Eh bien, nous avons été jusqu'en haut du boulevard Delessert, puis au Trocadéro... Tiens, Henriette, qu'est-ce que tu as?

— Depuis ce matin, Henriette a mal à la tête, répondit Éliane.

— Encore? Je t'assure que tu devrais consulter un médecin.

Henriette leva les épaules et retourna à la fenêtre où elle s'accouda de nouveau. Dans l'air tiède ses larmes séchèrent et, fermant les yeux, elle tendit le visage au soleil ; il lui semblait ainsi qu'elle flottait au-dessus de la rue, portée par la chaleur et par le bruit qui montait autour d'elle. Tout se confondait : les voix, le roulement des voitures, la brûlure des rayons sur ses lèvres et cette espèce de rougeur diffuse qu'elle voyait à travers ses paupières. A un léger vertige succédait une impression de sécurité délicieuse ; quelque chose l'enveloppait, la berçait, l'attirait doucement au-dessus du gouffre. Elle retrouvait un des jeux mystérieux de son enfance qui consistait à s'appuyer sur le vent comme sur une muraille, le front cherchant dans l'air un creux qui épouserait le galbe des tempes et l'ovale de la joue.

— Qu'a-t-elle donc? murmura Philippe. On dirait qu'elle hoche la tête.

— Est-ce que je sais? Elle a mal, sans doute. Elle croque de l'aspirine comme du sucre. Cela ne lui vaut rien.

— Ah? De quoi parlions-nous?

— Tu étais au Trocadéro.

— Oui, avec Robert. Assieds-toi, Robert, ne reste pas debout à nous regarder.

Il raconta la visite au musée d'ethnographie, les longues galeries obscures où des sauvages immobiles lèvent dans la pénombre un bouclier poudreux, les huttes de la préhistoire, les hommes rampant comme des bêtes, les grottes sinistres, la nuit des temps, et au milieu de tout cela le bâillement féroce du gardien.

— Je vois que vous n'avez pas perdu votre matinée.

Malgré elle, sa voix tremblait et elle feignit de tousser pour cacher son trouble. Philippe, ne s'apercevant de rien, continua

d'un ton égal le récit de sa promenade instructive, mais l'enfant ne quittait pas Éliane des yeux. Assis au bord d'un fauteuil, il balançait ses pieds qu'il avait joints l'un sur l'autre et levait un visage étonné vers cette femme qui changeait de couleur à tout moment. D'abord, elle se contenta de détourner la tête, attentive au moindre mot qui tombait des lèvres de Philippe, puis sa pensée se dédoubla. Tout en écoutant son beau-frère, elle se demanda ce qui se passait dans l'esprit de Robert. Que savait-il? Que devinait-il? Avec sa grosse figure innocente et fraîche, il se pouvait qu'il fût sournois. Éliane ne l'aimait pas ; elle lui trouvait ce regard d'une franchise agressive qu'on voit seul aux menteurs. Son silence, surtout, l'irritait, cet air de tirer à part soi des conclusions secrètes et jusqu'à sa manière de croiser sagement les doigts, comme une fille. Du coin de l'œil elle le surveillait : les mains paraissaient propres, il ne reniflait pas. On ne pouvait le punir de ce qu'il se taisait. Elle le regretta du fond de son cœur oppressé. Devant elle, les traits calmes de Philippe offraient à la pauvre femme un spectacle dont elle ne se rassasiait pas : ces paupières qui semblaient baisser sous le poids des cils, ces joues minces, cette bouche lourde et pulpeuse de dieu romain... Elle rougit violemment. Pourquoi Robert l'observait-il ainsi? Pendant quelques secondes, elle entendit la voix de son beau-frère sans démêler le sens de ce qu'il voulait dire. Un frisson la saisit et ses paumes qu'une moiteur collait l'une contre l'autre devinrent froides tout à coup. Cependant elle eut raison de ce malaise et, par un effort de toute sa volonté, se déplaça sur son siège de façon à présenter le dos à l'enfant.

Cependant, Philippe continuait avec une scrupuleuse lenteur ; de petites circonstances, oubliées dans une première version de la promenade, faisaient l'objet d'un retour en arrière ; on le croyait déjà chez lui qu'il revenait sans pitié sur ses pas, ému, semblait-il, au souvenir de tous ses gestes et de toutes ses phrases, n'oubliant pas le coup de vent qui avait failli le décoiffer, ni les considérations sur la Tour Eiffel dont on repeignait le premier étage. Les yeux attachés sur Éliane, il ne la voyait plus ; elle souriait ou pâlissait, serrant les dents et baissant les paupières quand un vertige la prenait, puis revenant à elle, rouge et confuse, et le corps en sueur, aussi près des larmes que du rire, étonnée, ne sachant plus si elle

souffrait ou non. A un moment, elle eut l'impression qu'elle perdait connaissance : tout chavira dans la pièce, la fenêtre devint noire et Philippe disparut, mais son récit n'en poursuivit pas moins sa carrière. Ce fut ce qui sauva Éliane : elle se retint, pour ainsi dire, à ce long et paisible murmure qui ne s'interrompait jamais ; enfin, au bout d'une espèce de tunnel, elle retrouva la lumière et, dans un halo tremblant, le visage de Philippe, mais blême et déformé comme si elle l'eût aperçu au fond d'une rivière. Elle ferma les yeux et les rouvrit. Tout revenait à sa place, les contours cernaient exactement les couleurs, et de nouveau les mots que prononçait Philippe venaient de sa bouche au lieu de sourdre des murs.

— Va-t'en, Robert, dit-elle d'une voix brève de somnambule.

L'enfant rêveur n'entendit pas, aussi le commandement fut-il répété une minute plus tard, entre haut et bas, de telle manière que, sans être perçu de Philippe, il dût infailliblement parvenir aux oreilles de Robert.

Débarrassée du fils, elle se livra aussitôt à la contemplation effrontée du père : « Tu es à moi, pensait-elle en suivant des yeux le mouvement de ses lèvres. Parle. Je sais ce que tu vas dire ; il y a onze ans que je t'écoute et que je dévore mon ennui en regardant tes yeux. Philippe, tu as les plus beaux yeux qui soient, mais tu es l'homme le plus niais et le plus inutile de la terre. Laisse-moi te redire cela : le plus inutile, Philippe, comprends-tu? Tu mourrais demain sans laisser de trace. Il y aurait simplement une femme qui, par dépit, se ferait sauter la cervelle, moi, et une autre qui, d'effroi, pleurerait un quart d'heure, ta femme. Pendant longtemps tu m'en as imposé. J'étais amoureuse de toi, je le suis encore, mais tu ne me fais plus peur. Pourquoi? Je n'en sais rien. Regarde-moi et ose comprendre, si tu peux, la pensée qui est derrière mon front : mon pauvre Philippe, tu n'es qu'un mari trompé, comme les autres, un peu plus ridicule peut-être parce que tu en as la preuve et que tu n'as pas même le courage de t'en plaindre à ta femme. Aussi comment veux-tu que j'aie peur de toi, que je te respecte? Je ne te respecte pas, je t'aime. »

— Voilà un fameux détour, dit-elle tout haut.

— Cela faisait trois ans que je n'avais mis les pieds à l'aqua-

rium, continua Philippe. Nous y sommes restés vingt-cinq minutes.

Elle l'accompagna sous les voûtes rocailleuses où tremblait une lumière bleuâtre. Des anguilles géantes palpitaient comme de longs rubans dans l'eau traversée de bulles d'air ; entre les branches d'un corail, des poissons étranges secouaient des nageoires pareilles à des voiles de danseuse.

« Oui, je t'aime, poursuivit-elle dans le clapotis d'un ruisseau qui tombait au creux d'un bassin. C'est un peu comme une maladie. Il y en a qui naissent rachitiques, ou poitrinaires, moi je suis née amoureuse, et amoureuse de toi. Je n'en suis pas fière, Philippe ; non, plus je te regarde et plus je t'écoute, moins je m'estime. Tu baisses. Six mois plus tôt tu ne m'aurais pas parlé comme tu fais. Ton cerveau dort. Tu as trop de loisirs, tu es trop riche. En amassant pour toi une fortune qui te met à l'abri du besoin, ton père t'a condamné. N'as-tu pas honte de tes histoires de crustacés, Philippe? C'est à devenir folle d'ennui. Mais non, tu ne te rends pas compte, pauvre enfant. Je t'adore, malgré tout. »

Sur le chemin du retour, ils s'étaient arrêtés dans une boulangerie où Robert avait mangé un croissant, mais Philippe, crainte d'engraisser, s'était abstenu.

« Que tu es beau quand tu parles, s'écria-t-elle mentalement. Ah ! je reprends ce que j'ai dit tout à l'heure. Même à contre-jour, ton visage se dessine comme s'il était taillé dans du marbre. Où sont-elles donc ces terribles petites ombres que je sens sur ma joue, aux coins de ma bouche, dès que je tourne le dos à une fenêtre? Pas une ride, pas une flétrissure... »

— Que dis-tu? demanda-t-il tout d'un coup.

— Moi? fit Éliane qui devint pâle. Je ne disais rien.

— Il me semblait que tu allais dire quelque chose. Où en étais-je?

Pour la première fois de sa vie, elle ne put répondre à cette question, et ils restèrent près d'une minute, immobiles et muets, un sourire collé aux traits comme un masque.

— Tu rentrais, dit enfin Éliane d'une voix timide.

— Oui, je rentrais, c'est cela...

Et lourdement ils reprirent leur vol.

***

L'enfant avait rejoint sa mère ; comme la barre d'appui lui venait à la hauteur du menton, il monta sur le rebord, pour mieux voir, et sa grosse tête échevelée frôla l'épaule d'Henriette ; glissant alors un pied puis l'autre dans les entrelacs de fer, il raidit ses bras qui tremblaient un peu et se tint debout, pareil à l'acrobate devant son trapèze. Tout d'abord, la jeune femme ne s'aperçut pas de sa présence ; elle regardait par-delà les cheminées un petit nuage gris que le soleil déchirait en pièces : il avait à peu près la forme d'une barque et comme la barque sous l'orage il passait lentement à travers la lumière ; pendant plusieurs minutes Henriette le suivit des yeux. Dans la pluie oblique des rayons, Paris se couvrait d'une espèce de brouillard lumineux où miroitait la Seine. Tout ce qu'il y avait de vague et d'inapaisé chez la jeune femme se libérait dans la contemplation de ce paysage. Il lui semblait qu'en restant appuyée à la barre de fer elle voyageait vers les pays lointains qui cachent notre enfance, et comme autrefois, lorsqu'elle jouait toute seule, elle imaginait que la fenêtre où elle s'accoudait se détachait de la maison et voguait par-dessus les toits. Le vertige lui crispait les traits, mais elle était heureuse, et peu à peu la terreur de mourir la quittait. Avec un bruit d'eau ou de vent, les longues rumeurs de la ville montaient jusqu'à elle, et la réalité se perdait dans le mirage où se meut et respire l'énorme bonheur des premières années. Henriette n'avait qu'à fermer les yeux, elle retrouvait par la voie mystérieuse qui s'ouvrait devant elle tout ce que la vie lui avait pris, les jouets dont on ne sait ce qu'ils sont devenus, la maison démolie, la salle basse qu'on traversait en courant, au crépuscule, le jardin où passe maintenant une rue. Son cœur se serra de plaisir ; il n'y avait qu'à se pencher un peu ; au milieu de son rêve, elle savait cela. Ainsi la mort l'attirait doucement vers les belles régions incertaines qui tentent les âmes sans espoir.

Une main se glissa sous son bras et saisit son coude avec fermeté. Elle tressauta. Son fils la regardait d'un air si triste qu'elle

en fut touchée ; dans les yeux de Robert quelque chose d'ardent et de grave mûrissait son visage d'enfant.

— Ne te penche pas, dit-il à mi-voix.

Elle eut un rire bref qui ne répondait à rien, car elle n'éprouvait aucune gaieté ; bien au contraire elle sentait grandir en elle la peur animale de la mort qui avait failli l'ensorceler, la prendre et par un mouvement instinctif de tout son être, elle recula, les genoux tremblants, et tomba presque en arrière.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il?

C'était la voix d'Éliane, du fond de la pièce.

— Un peu plus, balbutia Henriette, un peu plus...

Et elle se reprit à rire.

— Maman se penchait à la fenêtre, dit Robert à Philippe qui se leva. J'ai cru qu'elle allait tomber.

Une pâleur soudaine se répandit sur la figure d'Éliane.

— C'est absurde ! murmura-t-elle en se levant à son tour. Ses dents s'entrechoquèrent ; elle croisa puis décroisa les doigts. D'immenses projets se dessinaient dans son esprit, et la vision d'une existence simplifiée par la mort d'Henriette se présenta de nouveau avec tant de force qu'elle en eut honte ; elle se cacha derrière Philippe.

— Je ne comprends pas, dit celui-ci d'une voix posée.

Il fallut lui expliquer.

— Mais pourquoi ris-tu? demanda-t-il.

— En effet, dit subitement Éliane. Et se rapprochant de sa sœur, elle lui saisit l'avant-bras d'une main rude. C'est absurde. Tu nous as fait peur.

Loin de se calmer cependant, la jeune femme tremblait de tous ses membres, agitée par ce rire qu'elle ne pouvait maîtriser et qui redoublait chaque fois que son regard croisait celui de Philippe et d'Éliane.

— Puisque rien n'est arrivé... répétait-elle en hoquetant.

— Ce n'est pas une raison, fit sauvagement sa sœur. Tu n'as pas le droit d'être étourdie à ce point, entends-tu?

Philippe esquissa un geste d'ennui.

— Voyons, dit-il, voyons...

Mais Éliane ne se contenait plus ; la colère la soulevait tout

d'un coup et la portait comme un flot, une colère irrésistible qu'elle avait combattue et endiguée pendant toute sa jeunesse et qui triomphait enfin de sa dure et inutile résistance. Sans mot dire, elle prit sa sœur par les épaules et la contraignit à lui faire face.

— Qu'est-ce que je t'ai dit tout à l'heure? lui souffla-t-elle au visage.

Devant ce masque aux lèvres serrées, aux narines palpitantes, le rire se figea sur les traits d'Henriette, et elle demeura un instant la bouche entr'ouverte, la prunelle agrandie de frayeur. Une intuition subite lui fit craindre pour sa vie et tournant son visage vers son mari elle prononça faiblement son nom, mais Philippe se tenait un peu en arrière d'Éliane et baissait les yeux, pareil au complice timide dont le rôle se borne à surveiller la porte. Elle recula. Une main prit la sienne : c'était celle de Robert ; Henriette serra cette main à la broyer et, avec le regard fixe d'une aveugle, recula encore de quelques pas jusqu'à ce que le dossier d'un fauteuil l'arrêtât. Plusieurs secondes s'écoulèrent en silence, puis Philippe qui ne comprenait rien à cette scène, mais ne désirait pas en savoir plus long, se dirigea gauchement vers le fond de la pièce où il déplaça des bibelots d'opaline sur le rayon d'une étagère. La voix glaciale et raisonnable d'Éliane s'éleva au bout d'un instant et le fit tressaillir :

— Veux-tu boire quelque chose pour te remettre? demandait-elle à sa sœur. Veux-tu t'étendre? Tu as très mauvaise mine. Veux-tu que je te conduise à ta chambre?

A chaque proposition répondait un signe de tête, un refus épouvanté d'Henriette qui se voyait tout à coup en présence d'une ennemie et cherchait en vain à se ressaisir.

— Parle donc, murmura Éliane en se rapprochant d'elle. Je veux qu'il ne se doute de rien, entends-tu?

Et elle s'empara de son bras avec une feinte douceur pour l'entraîner vers la porte, mais Robert tenait toujours la main d'Henriette. D'une tape, Éliane fit lâcher prise à l'enfant, qui éclata en sanglots. Pour cacher ses larmes il enfonçait deux poings rouges dans ses orbites. Philippe se tourna vers l'endroit où se déroulait cette petite scène et fronça le sourcil d'un air offensé. Il y eut alors un moment d'indécision pendant lequel Éliane éprouva le trouble

d'une actrice qui oublie son rôle ; brusquement la peur lui vint de ce qu'elle était en train de faire, mais il fallait aller de l'avant, continuer son œuvre. Bravant la surprise olympienne de Philippe, elle donna au petit garçon une vigoureuse poussée qui l'envoya presque dans les bras de son père :

— Corrige-le donc ! cria-t-elle.

Sa propre audace la terrifia ; elle se sentit laide et vieille tout à coup entre ces trois personnes que l'âge n'avait pas atteintes et qu'elle scandalisait par sa violence. Elle perdait pied ; dans un moment elle allait faiblir, pleurer peut-être. Comme dans un rêve, elle posa la main sur la taille d'Henriette et trouva la force nécessaire pour gagner la porte sous le regard hostile de Philippe. Les deux femmes marchaient d'un pas hésitant ; lorsqu'elles traversèrent la bande de lumière qui coupait le salon en deux, on eût dit qu'elles passaient un fleuve.

CHAPITRE IV

Les journées qui suivirent furent en apparence si calmes, que rien ne semblait être arrivé d'insolite. Un même instinct guidait cet homme et ces femmes, et les réconciliait à leur insu. Il fallait, en effet, oblitérer jusqu'au souvenir d'une scène gênante où, pour la première fois depuis que le sort avait réuni ces trois êtres humains, la vérité parlait en leur présence son rude, son dangereux langage. Avec une patience de fourmis travaillant sur les ruines de leur demeure bouleversée, ils rétablirent un ordre fictif et déployèrent pour cela toute la bonne humeur dont ils se sentaient capables. Éliane surtout, honteuse d'une sortie qui la faisait voir au naturel, cajolait sa sœur et redoublait de prévenances à l'endroit de Philippe. Elle alla même jusqu'à sourire quelquefois à Robert et l'envoya un jour au cirque, seul. Peu à peu, elle ramenait dans la maison une manière de gaieté, un bien-être moral dont elle jouissait toute la première. A mesure que les semaines s'écoulaient, son cœur, lui semblait-il, retrouvait la paix des temps meilleurs. Elle dormait presque toute la nuit. Pour être heureuse, il fallait avant tout qu'elle se crût bonne ; Philippe même n'eût pas suffi à son bonheur, si la conscience de cette femme ne l'eût pas permis. Par un reste d'éducation religieuse, elle en arrivait presque à souhaiter un changement profond de toute sa vie ; elle jouait à un renoncement spirituel qu'elle savait impossible, mais dont l'extrême commodité lui paraissait séduisante. Quelle façon plus simple d'en finir? Elle n'accomplirait pas cette action vile qui la rabaisserait à ses propres yeux ; non, tout resterait à sa place et elle, d'un coup, s'élèverait au-dessus du monde et de ses douteux

plaisirs. Un gros soupir servait de commentaire à ces rêveries. C'étaient là des aspirations de pensionnaire dans un couvent. A trente-deux ans, pouvait-on... Un regard jeté du côté de Philippe la rendait à elle-même.

Parfois elle faisait effort pour oublier son amour afin de mieux observer les travers de cet homme, ce qui la soulageait. C'était peu qu'il se mouchât bruyamment lorsqu'il se croyait seul ou qu'il crachât sans vergogne sur le trottoir (elle l'avait vu). Des griefs plus importants déshonoraient Philippe à ses yeux. Il parlait à ses domestiques sur un ton qui visiblement les blessait, non qu'il eût envie de les rudoyer, mais parce qu'ils lui faisaient peur. Six mois plus tôt, elle se fût interdit de telles pensées, mais depuis quelques jours elle osait tout, dans le domaine des suppositions. Jamais Philippe n'avait pu soutenir le regard de son valet de chambre, par exemple, ou d'un fournisseur, et pour donner un ordre il élevait la voix et détournait la tête, cachant fort mal un trouble évident. L'habitude de commander ne lui était pas naturelle ; par là se trahissait une origine dont il tirait peu de gloire : car, malgré qu'il en eût, il demeurait le fils d'un homme enrichi sur ses vieux jours et qui, ne pouvant se résoudre à se faire servir, cirait ses chaussures de ses propres mains et montait lui-même son vin de sa cave. Mais cette humilité, touchante chez un vieillard, devenait chez Philippe une abjecte timidité sous des dehors hautains et rogues. Et mue par un étrange besoin de le diminuer, Éliane flairait en lui l'employé de banque qu'il aurait pu être, si son père n'eût pas fait fortune ; ou bien elle le voyait chef de rayon d'un grand magasin, l'air suffisant dans sa redingote. Elle allait plus loin ; sans tomber dans l'extravagance, on pouvait mettre à Philippe un gilet à raies jaunes et un tablier blanc, et elle le méprisait de souffrir ces déguisements imaginaires, comme si la chose se fût accomplie de vrai ; puis, en fin de compte, elle en arrivait à ce quelque chose d'irréductible qui était son désir.

Partant de là, elle faisait en gémissant la route inverse. Philippe revêtait l'uniforme avantageux du marin ; le large col s'évasait sur les épaules et, soulevé par le vent, battait comme une aile bleue derrière la tête ; elle se le figurait encore debout sur un trapèze, son grands corps serré dans un maillot étroit qui se ridait

aux genoux et sur la poitrine ; ou bien, donnant libre cours à ses rêves, elle se rappelait l'hypocrite et charmant costume des trouvères, les bottes, les chamarrures et le panache du premier Empire, et, prise soudain d'une gaieté un peu sinistre, elle riait toute seule de ce qu'elle nommait des enfantillages.

Un jour que, tout en parlant à sa sœur, elle se baissait pour ramasser un fil sur le tapis de Chine, une pensée qu'elle jugea monstrueuse lui traversa l'esprit : « Rien à faire tant qu'elle sera là. » Qu'est-ce que cela voulait dire? Elle se tint courbée en deux, le sang aux tempes, étonnée que les mots consentissent à s'assembler dans son cerveau pour y former de telles phrases ; et lorsqu'elle se releva, elle dut s'asseoir et détourna le visage afin qu'Henriette n'en vît pas la rougeur.

Souvent, des promenades solitaires l'entraînaient vers les régions les moins fréquentées du bois de Boulogne. Pas un arbre n'avait ses feuilles, mais les buissons verdissaient et l'air était déjà tiède. Dans le silence, elle écoutait le bruit lointain des voitures et, le regard à terre, s'interrogeait sans fin.

Cependant Philippe se mesurait avec d'autres problèmes et ne se décidait pas à renvoyer son fils au collège, bien que les vacances fussent terminées depuis plus d'une semaine. Il l'avait conduit à la gare, puis sur le point de lui dire au revoir l'avait ramené chez lui. Pourquoi ne pas le mettre dans un lycée du quartier? La crainte de mécontenter sa belle-sœur le fit revenir sur ce projet. Il fixa donc le départ de Robert au surlendemain, se ravisa au dernier moment, réfléchit longuement et ne décida rien. Cette incertitude l'étonna. Il aimait donc tant son fils, tout à coup? Pourquoi? L'enfant était toujours là.

Souvent Robert se cachait derrière la porte du salon, guettant l'arrivée de son père, et s'amusait à lui faire peur en poussant un cri. Ce jeu agaçait Philippe qui tressaillait malgré lui, mais par délicatesse feignait d'en rire. Rien ne le flattait comme la confiance qu'il avait su inspirer à ce petit être, et cette espèce de complicité qui s'établissait entre eux. Un matin, il lui fit modifier un peu sa coiffure et le mena chez un photographe. Des épreuves lui furent envoyées quatre ou cinq jours plus tard qui arrachèrent à Phi-

lippe une exclamation de surprise. Le tiroir aux portraits fut ouvert aussitôt et Philippe à dix ans placé à côté de Robert. Quelle ressemblance extraordinaire !

De joie, il sortit de sa réserve habituelle et appela Éliane, puis Henriette, pour les prendre à témoin. Les deux femmes se penchèrent tour à tour sur les portraits. Éliane, par humeur, ne trouva aucune ressemblance et indiqua même plusieurs imperfections dans le visage de Robert qu'on eût en vain cherchées dans celui de Philippe : « Le voilà qui se toque de son fils, pensa-t-elle. Je lui en aurais fait un plus beau. » Quant à Henriette, elle éclata de rire en voyant sur la table ces deux figures joufflues qui la considéraient gravement, et plus elle riait, plus ces enfants devenaient graves ; à la fin, sentant qu'elle indisposait tout le monde, elle dut quitter la pièce et se sauva dans sa chambre. Philippe rangea les photographies d'un air offensé.

Par crainte de paraître comique à leurs yeux, il cachait à sa femme et à sa belle-sœur ses promenades avec son fils et l'envoyait jouer dans les jardins du musée Galliera, où il le rejoignait un moment plus tard. L'enfant sournois s'amusait de ces petites ruses. Philippe l'emmenait parfois au cinéma et, prenant goût à ce genre de spectacle qu'il abominait jadis, se familiarisait avec les noms des acteurs. Bientôt il s'aperçut qu'il ne pouvait plus se passer de son fils. C'était étrange ; lui-même n'y comprenait rien, mais, heureux et désennuyé, il pensait le soir à la sortie du lendemain, projetait des visites dans des musées, ou même de courts voyages dans les environs de Paris, avec Robert. Et il regrettait de ne pas avoir donné à l'enfant le nom de Philippe.

A plusieurs reprises, il reçut du collège des lettres étonnées, puis inquiètes, puis glaciales et accompagnées d'une note. La première fut lancée au panier, une autre à l'égout, la troisième communiquée au secrétaire de Philippe. Finalement on n'en parla plus.

Il fallait pourtant que Robert reprît ses études ; le dernier trimestre était commencé depuis trois semaines, mais dès qu'il s'agissait d'aller voir le directeur d'un lycée, de parler à un monsieur en redingote, une paresse invincible s'emparait de Philippe et la perspective de cette visite différée chaque fois n'en devenait que plus redoutable. Un dimanche il résolut que ce serait pour le

lendemain et que M. Biard, son secrétaire, irait à sa place.

Ce jour-là, le dernier qu'il passait avec son fils, une idée singulière lui vint. Le temps était maussade. Depuis l'aube, il soufflait du ciel bas un vent aigre où se mêlaient parfois des gouttes de pluie. C'était un vent comme celui-là qu'attendait Philippe, et cette lumière douteuse, ces avenues désertes le long desquelles l'hiver rôdait encore.

Dans une salle du musée Galliera, il retrouva Robert et sortit avec lui. Une voiture les mena en ville. La main dans la main, ils traversèrent ensuite le boulevard et s'engagèrent dans une de ces rues étroites qui aboutissent à la Madeleine. L'enfant ne posait aucune question, intimidé sans doute par l'air grave de son père. Tous deux marchaient en silence, Philippe d'un grand pas rapide et Robert trottinant près de lui. Au bout de quelques minutes ils s'arrêtèrent devant une maison pauvre à la façade toute bistrée par les pluies et les fumées de la ville. Sous la voûte noire un courant d'air leur souffla au visage. Ils avancèrent, guidés par une lampe à gaz qui brûlait au fond de la loge. L'escalier sans tapis cria sous leurs pas. On voyait sur les murs, peints en chocolat jusqu'à mi-hauteur, de longues striures d'allumettes se croiser en tous sens. Comme ils franchissaient le palier du deuxième étage, une émotion violente fit battre le cœur de Philippe, et il dut s'appuyer un instant à la rampe qui trembla sous son poids. Sa femme était là, derrière cette porte, il le savait ; deux fois par semaine, elle en franchissait le seuil ; les renseignements étaient d'une précision cruelle : on lui avait dit jusqu'à la minute où elle arrivait ici, et Philippe découvrait une Henriette qu'il ne connaissait pas, une Henriette ponctuelle, affairée, non plus une femme distraite qui ne sortait de ses rêves que pour rire ou parler à contretemps, mais un être attentif chaque semaine au retour d'une certaine heure. C'était donc à cela qu'elle pensait lorsqu'il la voyait « ailleurs » et qu'elle n'entendait pas ce qu'on lui disait.

Il prit son fils par la main et monta lentement au troisième étage. Depuis un mois, il luttait contre l'envie de se trouver là, un dimanche après-midi. Avec mollesse, il avait écarté cette idée qui d'abord lui avait paru assez laide ; et puis cette situation ne serait-elle pas un peu ridicule? le mari se promenant dans l'escalier,

pendant que sa femme, au deuxième étage... Il ressemblerait au personnage d'une farce. Cependant ce projet bizarre s'était présenté à lui de nouveau, chaque jour, avec une insistance de plus en plus forte. Une nuit il y rêva : il se vit dans cette maison dont il ne connaissait que la façade. En songe il gravit un escalier circulaire et s'arrêta devant une porte, n'osant entrer ; des sentiments étranges agitaient son cœur, le désir de surprendre sa femme au moment où elle sortirait, de lui faire peur, de devenir tout à coup une sorte de justicier à ses propres yeux, et en même temps la crainte de tout cela. Et puis (mais c'était toujours en rêve) un inexplicable plaisir de se sentir là, tout près.

Aujourd'hui, certes, il n'éprouvait aucun plaisir ; seulement une curiosité, mais une curiosité singulière, furieuse. Il essaya d'imaginer la passion de cet homme pour sa femme, et s'aida de ses propres souvenirs. Le bal où il avait connu Henriette reparut dans un poudroiement de lumières. Elle portait ce soir-là une robe claire, et ses bras, sa gorge, son cou, son visage, toute cette nudité blanche semblait jaillir avec force de la gaine d'étoffe aux grands reflets ternes. L'impression qu'en reçut Philippe fut si violente qu'il sentit sa langue se sécher. Dans une sorte d'éblouissement, son regard apprécia la douceur extraordinaire de cette peau mieux que n'aurait pu le faire la paume de ses mains, et il demeura hébété de désir devant une femme qui le considérait d'un œil tranquille et dur. Tout cela il se le rappelait à merveille, mais plutôt comme une histoire qu'on lui aurait racontée, une aventure qui serait arrivée à un autre. C'était en vain qu'il tentait de se reconnaître dans cet amoureux un peu ridicule. Des phrases prononcées aux genoux d'Henriette lui revinrent à l'esprit et le firent rougir ; il mit en doute qu'elles fussent vraiment sorties de ses lèvres.

Soudain, une envie de rire le saisit, de rire tout haut, avec force, de manière à être entendu d'Henriette et de l'autre. Que lui importait l'infidélité d'une femme qu'il ne désirait plus depuis des années? On lui avait dit que son rival était pauvre, mal vêtu, petit et de mine chétive. Philippe ne comprenait pas ; il se rappela son propre corps qu'il examinait chaque matin dans la glace et passa vaniteusement une main gantée sur sa hanche : elles étaient donc toutes aveugles?

« Je vais peut-être souffrir dans un moment, » se dit-il. Et sans lâcher la main de son fils, il se mit à monter comme s'il allait enfin trouver au quatrième étage cette douleur dont il n'éprouvait rien encore au troisième.

Ils s'arrêtèrent entre les deux étages, à la hauteur d'une petite fenêtre grillagée qui éclairait cette partie de l'escalier. A travers la vitre sale, une trouble lumière tomba sur le visage de Philippe ; il demeura immobile, la tête basse, et le bout de sa canne posée sur une marche au-dessus de celle où il se tenait. Un soupir de Robert le tira de cette attitude méditative.

— Tu n'as rien entendu? murmura Philippe.

— On entend toutes sortes de bruits, souffla l'enfant ; et il ajouta, par gentillesse, mais sans rien comprendre à ce caprice de grande personne qui les menait là : c'est amusant !

— Qu'est-ce que tu entends?

— Des gens qui parlent.

— Oui. Ne restons pas là.

Ils redescendirent jusqu'au palier du troisième étage. En se penchant un peu, Philippe apercevait la porte qui, une demi-heure plus tôt, s'était ouverte puis refermée sur sa femme. Elle était donc là. Ce fait si banal prenait à ses yeux l'aspect d'un mystère, et il regretta de ne pouvoir le méditer à son aise, ici même, mais la présence de son fils le gênait. De temps en temps, Robert dirigeait vers lui un regard à la fois tendre et admiratif dont Philippe se sentait ridiculement indigne et qu'il feignait de ne pas voir. Plusieurs minutes s'écoulèrent dans un profond silence. « Est-ce que je souffre, ou non? » se demandait Philippe. La réponse ne vint pas tout de suite.

« Eh bien, non, » fit-il au bout d'un instant, tout haut.

— Qu'est-ce que tu dis?

C'était la voix de Robert. Philippe sursauta.

— Je dis que nous n'allons pas rester ici tout l'après-midi. Viens. Nous trouverons bien un cinéma sur le boulevard. Bien entendu, pas un mot de tout ceci à ta tante...

Ils passaient devant la porte de Victor Tisserand. Philippe haussa les épaules avec force.

— ... ni à ta mère, ajouta-t-il.

CHAPITRE V

Robert entra donc, comme pensionnaire, dans un grand collège de Passy, où des messieurs en soutane furent chargés du soin de ce jeune esprit. Les deux journées qui suivirent furent assez pénibles pour son père qui regretta son geste. Chaque fois qu'il pénétrait dans son bureau, un attendrissement subit lui envoyait les larmes aux yeux, et il pensait avec mélancolie au temps où le petit garçon se cachait derrière la porte pour lui faire peur. Tout cela semblait déjà si lointain. A présent, il ne savait plus à quoi employer ses après-midi. Le cinéma sans son fils n'offrait que peu d'attrait, d'autre part il connaissait trop bien les musées et ses amis l'ennuyaient ; rien ne l'amusait plus. S'il n'eût craint de grossir, il eût volontiers dormi après les repas. Sans doute il lui restait la ressource de parler à Éliane, mais depuis quelques jours il avait l'impression qu'elle le fuyait ; peut-être lui en voulait-elle de l'avoir délaissée pendant des semaines. Attendait-elle qu'il lui fît des excuses? Philippe eût consenti à tout pour la voir moins sombre, moins abstraite.

Elle changeait. Aux repas elle observait un silence qui n'était ni de la maussaderie, ni de la rancune, mais le fait d'une âme que le chagrin retranche pour ainsi dire de la vie quotidienne. Par une de ces bizarreries les plus singulières du cœur, elle en arrivait à penser si profondément à Philippe, que la voix même de Philippe ne la tirait pas toujours de ses réflexions et qu'elle ne prêtait pas attention à ce qu'il lui disait. Près de lui, elle se sentait seule.

Un soir elle entra chez sa sœur et s'assit au bord du lit où

Henriette était couchée. Plusieurs phrases des plus banales furent échangées, puis Éliane fit un effort et prononça ces mots :

— Que ferais-tu à ma place?

— A ta place?

— Si tu étais éprise de Philippe et que Philippe fût mon mari.

— Je ne peux pas imaginer qu'on s'éprenne de Philippe.

Éliane secoua la tête. L'idée de demander conseil à Henriette lui parut tout d'un coup absurde et elle regretta ses paroles. Il était clair que la jeune femme la craignait, ne la comprenait plus depuis le jour où Éliane lui avait avoué son amour pour Philippe. Une longue pause permit à la vieille fille de réfléchir à sa maladresse ; elle n'osait lever les yeux vers sa sœur dont elle voyait les mains posées à plat sur la courtepointe de satin jaune. Ce silence, elle le savait bien, la chassait de la chambre et elle-même aurait voulu partir, mais quelque chose l'obligeait à rester là, à poser de nouveau cette question absurde :

— Essaye d'imaginer. Que ferais-tu à ma place?

Elle redressa la tête et chercha la réponse dans les yeux d'Henriette, mais son regard rencontra celui d'une petite fille effrayée de ce qu'elle allait dire :

— Ma petite Éliane... il me semble qu'à ta place, étant donné ce qu'est Philippe... je le connais, tu comprends...

Éliane lui tendit la main et voulut sourire, mais la même expression d'inquiétude se lisait sur les traits de sa sœur. Que craignait-elle? Que voyait-elle donc? Est-ce que des pensées les plus secrètes, les plus indéchiffrables, il paraissait vraiment quelque chose sur son visage? L'effroi de se trahir malgré elle lui inspira un geste qu'elle ne put réprimer, et elle serra les doigts de la jeune femme avec violence :

— Parle donc, commanda-t-elle.

Puis, devant la surprise de sa sœur, elle lâcha cette main qui se crispait dans la sienne, et murmura :

— Il faut me pardonner, ma petite fille. Si tu souffrais comme moi, tu saurais.

Et par un excès de tristesse, par crainte aussi de laisser voir les larmes qui lui montaient aux yeux et l'enlaidissaient, elle se courba en deux sur le lit, appuyant sa tête sur le corps de la jeune

femme dont elle sentait les petits genoux durs contre sa poitrine. A travers les couvertures, la chaleur de ces membres montait jusqu'à elle ; elle en éprouva un étrange réconfort, comme si de ce contact lui venait un regain de jeunesse. Toute la malice des hommes, tout ce qui était impur, hostile au bonheur, trouvait son origine dans l'âme, mais les corps étaient bons, étaient simples, et jamais comme ce soir elle n'avait compris l'innocence de la chair. Ici elle était bien ; elle aurait voulu dormir. Au-dessus d'elle, cependant, la voix mince d'Henriette articulait des mots qu'Éliane essayait de ne pas entendre.

— A ta place, je ferais mon possible pour ne plus penser à Philippe.

***

Ne plus penser à Philippe. Le lendemain soir, elle le vit, alors qu'il lisait son journal sur le canapé, et le jugea méprisable, méprisable parce qu'il la faisait souffrir et que, sachant très bien qu'elle était éprise de lui, il la regardait d'un œil indifférent vieillir un peu plus chaque année et se consumer en efforts impuissants pour lui plaire. Et pourtant un instinct plus fort que sa raison lui dicta des paroles aimables qu'elle prononça avec la docilité d'une machine :

— Je n'avais pas remarqué ta nouvelle cravate. Elle te va à ravir.

Pourquoi cette flatterie? Des phrases inutiles comme celle-là étaient cause que Philippe la traitait à sa guise ; moins soumise, moins serve, elle lui en eût imposé peut-être.

Il releva la tête. Depuis plusieurs jours, elle ne lui avait pas parlé ainsi : c'était le ton d'autrefois, et de surprise Philippe demeura court. Ce soir, du reste, il pensait à tout autre chose qu'à ses rapports avec Éliane.

— Ma cravate? dit-il en abaissant son journal.

— Mais oui, fit Éliane la rage au cœur. Cette couleur donne un peu de chaleur à ton teint qui est mat.

— Tu trouves que j'ai mauvaise mine?

— Tu n'as pas du tout mauvaise mine. Je te parle de ton teint habituel qui est brun, mais sans éclat.

Il la considéra d'un air soucieux et, comme elle se détournait,

reprit la lecture de son journal. Plusieurs fois, il avait essayé de comprendre les premières phrases d'un article politique ; son œil, invinciblement, retrouvait la colonne des faits divers.

Cependant Éliane ouvrait une des portes de la vitrine et observait dans le carreau le profil de son beau-frère ; son menton s'arrondissait un peu depuis quelque temps, elle ne le remarquait pas sans alarme : allait-il épaissir? Mais c'était peut-être parce qu'il inclinait la tête. Les deux bras levés écartant les feuilles du journal, il lisait tout au bas d'une page. La Bourse? Non, le bulletin financier occupait la moitié supérieure de la page ; et puis, Philippe ne s'intéressait pas à la Bourse. Le courrier théâtral, sans doute, l'heure des spectacles? Il allait sortir, la laisser seule. Doucement, elle ferma la porte vitrée et se rapprocha de lui, mais il était si absorbé qu'il ne l'entendit pas.

— Qu'est-ce que tu lis? demanda-t-elle enfin d'une voix tranquille.

Le journal fut jeté de côté aussitôt.

— Les annonces, dit-il en riant.

Comment osait-il lui mentir avec tant d'effronterie? Éliane se sentit devenir rouge de colère et baissa les yeux.

— Les annonces ! répéta-t-elle en s'asseyant dans son fauteuil. Tu dois bien t'ennuyer pour en être réduit à lire les annonces.

Elle feignit de bâiller afin de donner plus de naturel à son jeu, et allongea la main vers le journal.

— Tu permets que je jette un coup d'œil?

Abritée derrière le mur de papier, elle cherchait à présent ce qui avait pu retenir l'attention de Philippe dans cette masse de petits caractères. Il y avait en effet une annonce dans un coin de la page, mais on ne met pas cinq minutes à lire le nom d'une marque de cirage. Trois entrefilets en italique l'intriguèrent tout à coup. C'étaient de ces nouvelles d'un irritant laconisme et qui se terminent presque toujours par : *au dépôt*, quand ce n'est pas : *à Lariboisière*.

Philippe se leva et traversa le salon pour aller s'examiner dans la glace.

Fatale méprise, lut Éliane. *A Aulnay-sous-Bois, M. Goncelin, cultivateur, a grièvement blessé...* Ce n'était pas ça.

— Tu ne la trouves pas trop vive? demanda Philippe.

— Qu'est-ce que tu dis?

— Je te demande si tu ne trouves pas ma cravate un peu vive.

— Mais non, elle est très bien, très jolie, tu as beaucoup de goût.

*Épuration. Des rondes ont été effectuées dans le VIII*e *arrondissement. Cinquante personnes ont été interpellées.* Bizarre. Elle était sûre que ce n'était pas cela non plus. Philippe se promenait de long en large ; du coin de l'œil elle le vit qui se rongeait l'ongle d'un doigt avec une sorte de furie, et eut un frisson de dégoût.

Au fil de l'eau. On a repêché au pont de Saint-Cloud le cadavre d'une femme âgée d'une cinquantaine d'années. Le corps paraît avoir séjourné plusieurs mois dans l'eau. A l'Institut médico-légal. Quelle horreur !

Elle lut encore un entrefilet et plia sans humeur ce journal qui gardait son secret ; à ce moment elle s'aperçut que son beau-frère épiait ses gestes dans le grand miroir accroché au-dessus de la cheminée. Une inquiétude subite et terrible la gagna. Penché en avant, Philippe dirigeait vers elle, vers son image au fond de la glace, un regard aigu qu'elle ne connaissait pas. Il se retourna brusquement et, un coude appuyé au marbre, joignit le bout des doigts dans une attitude de salon :

— Déjà fini, dit-il.

Par crainte de se troubler en parlant, elle se contenta de hocher la tête. « Il me hait, pensa-t-elle. Je m'en doutais. » Et son cœur battit.

— Aucune nouvelle intéressante, reprit Philippe en bâillant à son tour. N'est-ce pas? On est volé.

Quel besoin avait-il de parler ainsi? Tout à l'heure il se taisait ; à présent, on eût dit qu'il voulait à tout prix « faire la conversation ».

— C'est vrai, dit Éliane qui évitait de lever les yeux. De sa place elle voyait les jambes de son beau-frère, le pantalon de serge bleue, les souliers noirs, et derrière ces jambes, le feu de bûches avec sa grande flamme orange qui palpitait dans l'âtre.

Cependant Philippe continuait ; sa voix indifférente et polie résonnait avec des hésitations qu'Éliane connaissait bien ; car,

même avec elle, sa timidité ne le quittait pas complètement et il lui arrivait de chercher les mots les plus simples.

— Je me suis quelquefois demandé ce qu'on lisait d'abord dans les journaux. Pour beaucoup, les nouvelles politiques présentent moins d'intérêt que le récit d'un cambriolage, par exemple, ou le compte rendu d'une exécution capitale.

Éliane demeura immobile.

— Tu crois? fit-elle.

— Oh ! reprit la voix, je ne veux pas généraliser, et quant à moi, j'ai horreur de tous les journaux, mais il y a des maniaques du fait divers comme il y a des maniaques de la température. Oui, il y a des lecteurs qui vont droit aux prévisions météorologiques ; d'autres... Je pensais à cela, ce soir, en lisant ces petites nouvelles en trois lignes, tu sais... J'essayais de m'imaginer l'attrait qu'elles exercent sur...

— Sur qui?

— Sur des gens qu'elles ne devraient toucher en aucune manière. Cela tient peut-être à leur extrême brièveté ; elles en disent si peu qu'elles finissent par intriguer.

Éliane haussa les épaules d'un air de doute et ne dit rien ; il s'expliqua :

— On te raconte, par exemple, que M. X... a tué son fils par mégarde. Il nettoie un fusil qu'il croyait vide. Le coup part. C'est toujours la même histoire. Le fils reçoit la charge dans les yeux...

Elle leva la tête malgré elle :

— Dans les yeux? Le journal ne dit pas cela.

— Il ne le dit pas parce que la place a manqué ou qu'on n'a pas trouvé ce détail intéressant, et comme on ne me donne pas de détails, je suis contraint de les imaginer.

— Ah? Pourquoi?

— Je ne sais pas. Il me semble que c'est naturel.

Éliane le vit rougir fortement, bien qu'il essayât de soutenir son regard. Elle détourna aussitôt les yeux et prit son ouvrage dans une petite corbeille.

— Tu as sans doute raison, fit-elle. Je n'y avais jamais réfléchi.

— Un autre exemple, si tu veux. As-tu lu les trois lignes qui concernent cette femme?

Elle enfilait une aiguille.

— Quelle femme? demanda-t-elle, absorbée.

— Tu n'as pas lu? La femme du pont de Saint-Cloud.

— Ah ! la noyée. Si, j'ai lu.

Il vint s'asseoir près d'elle, sur le canapé ; le mouvement de ces mains qui cousaient lui rendait le calme.

— Eh bien, poursuivit-il, cette femme — que je ne connais pas, — ne serait-il pas curieux de savoir qui elle pouvait être?

— Quelle drôle d'idée !

— Mais non. Il y a peut-être quelque chose de terrible là-dessous. On ne se jette pas à la Seine sans raison.

— Elle y est peut-être tombée par accident.

— Qui sait si on ne l'y aura pas fait tomber?

— C'est également possible.

— Tu vois bien. Et puis, d'où vient-elle? Où cela s'est-il passé? En amont de Paris? A Paris même? Pour qu'un corps séjourne aussi longtemps dans l'eau, il faut que des herbes, des algues l'aient retenu. A Paris, il n'y en a pas. A Grenelle, à Billancourt j'en ai vu quelquefois.

Il y avait dans ces propos une froideur qui produisit sur Éliane un effet désagréable et elle fut tentée d'interrompre Philippe, mais se retint. Depuis un instant, elle avait l'impression singulière qu'il parlait seul, non pour elle, mais pour lui-même. A la dérobée, elle observa ce profil calme et ce grand œil bleu qui semblait attentif au paysage que décrivait la voix de Philippe.

— A Billancourt, la route n'est séparée de la Seine que par un talus et une berge étroite qui s'élargit de place en place. Il m'est arrivé dans mes promenades de pousser jusque-là, de suivre cette berge assez loin. J'ai remarqué des barques amarrées à des piquets, vides ; pendant des semaines elles restent au même endroit, personne ne les détache...

Il imagina l'étrange et sinistre voyage d'une pauvre dépouille humaine, retenue d'un mois à l'autre par la carène d'une péniche puis voguant au fil de l'eau jusqu'à ce que l'angle d'un quai l'arrêtât de nouveau, ou que ses mains raidies se prissent dans des herbes.

— Ainsi on pourrait admettre que le corps d'une femme noyée

en octobre à Paris ne fût retrouvé à Saint-Cloud que quatre mois plus tard.

— Non, Philippe. Ce n'est pas probable.

Il tourna son visage vers elle avec le mouvement brusque de quelqu'un qu'on réveille ; son regard s'éclaira tout à coup.

— Tu ne crois pas que ce soit probable? (Il poussa un long soupir.) Moi non plus. J'inventais.

Maintenant, il était si près d'Éliane que leurs épaules se touchaient. Philippe avait besoin d'elle, de ces paroles rassurantes qu'elle prononçait d'une voix si ferme, et il eut à réprimer l'élan qui le poussait à tout lui dire pour se libérer de ce souvenir désagréable. Une dernière crainte, en effet, lui commandait le silence. Était-il sûr de ce qu'Éliane allait penser de cette histoire? Bien qu'il ne fût pas épris d'elle, cet amour silencieux d'Éliane lui devenait nécessaire. Il étendit les deux bras sur le dossier du canapé et croisa les jambes en rejetant la tête en arrière.

— Oui, dit-il, les yeux au plafond. J'inventais. Je me figurais cette femme au bord de l'eau, marchant le long du port, en bas du quai de Tokio, par exemple. Elle est avec un homme, un ouvrier qui lui parle durement, la menace, la bouscule ; il a bu. Quant à elle, par timidité, elle ne répond pas ; elle boite, on dirait qu'elle essaye de courir ; sans doute a-t-elle peur qu'il ne la frappe, qu'il ne la jette à l'eau.

Éliane posa son ouvrage et regarda Philippe. En ce moment, elle le détestait, non pas de cette haine instinctive qui naît aussi subitement que l'amour, mais d'une haine raisonnée qui procède du cerveau. Le calme avec lequel il débitait son étrange récit lui parut odieux ; il allait tranquillement, ajoutant un détail à un autre, comme il eût raconté une visite au musée. Et puis, cette espèce de méditation sur le cadavre d'une noyée était horrible. Quel plaisir trouvait-il à imaginer une aventure aussi lugubre?

— Il fait sombre. Je ne sais pourquoi, dans mon esprit la scène se passe en octobre. Les quais sont déserts, le vent souffle, les réverbères s'allument. Quelle heure est-il? A peu près sept heures.

Le quai de Tokio, à sept heures. Combien de fois Philippe ne lui avait-il pas parlé de ses promenades sur ce quai, à la chute du jour, de retour du conseil? Il inventait à l'aide de ses propres sou-

venirs. Quelle pauvre imagination ! Mais malgré un sentiment de dégoût pour cette histoire, elle s'y intéressait, elle voyait par les yeux de Philippe le fleuve roulant dans la nuit ses eaux noires, les lumières sur le port, les tas de sable, les pierres inégales où trébuchait la boiteuse. Malgré elle aussi, elle épiait le mouvement de ces lèvres charnues, elle admirait le galbe d'une joue lisse et brune où, tout à l'heure, pendant une seconde, elle aurait le droit de poser la bouche.

— Personne sur le quai, continuait-il, et tout au bord de la Seine, ce ménage d'ouvriers qui se dispute. (Il les décrivit avec complaisance, hésitant un peu à parler de l'*autre*, de ce monsieur élégant qui allait les voir). Oh ! de temps en temps il passe une voiture, mais très vite, et comment veux-tu qu'on entende? Pourtant...

Par contenance, il changea de position et enfonça ses mains dans ses poches. Éliane l'entendit agiter ses clefs au fond de l'une d'elles.

— ... pourtant, si, un homme se trouve là, par hasard. Il rentre dîner. Et il les entend. Que va-t-il faire?

— Est-ce que je sais?

— N'est-ce pas? Lui-même est très perplexe. Il les suit un moment du haut du quai. Les choses se gâtent. L'ouvrier veut frapper sa femme, elle se met à courir ; le monsieur les suit, de loin.

Pourquoi ce monsieur? Que venait-il faire dans cette histoire? Elle ne comprenait plus.

— Il se dit qu'il faut appeler un agent, mais, comme toujours, pas d'agent. L'homme et la femme vont jusqu'au viaduc de Passy, s'engagent sous une arche, un peu plus loin... un peu plus loin ils disparaissent. Le témoin de cette poursuite est arrivé trop tard, le crime est déjà commis, et le meurtrier en fuite.

— Pourtant cette femme qui boite ne peut pas courir plus vite que le promeneur sur le quai. Il l'aurait rattrapée.

Philippe rougit et tenta de rire, mais n'osa regarder sa belle-sœur. Il n'avait pas eu le courage de raconter tout, mais s'il ne racontait pas tout, à quoi bon parler?

— Essayons, reprit-il avec effort, essayons d'imaginer que le

promeneur rattrape le couple de tout à l'heure. La femme l'aperçoit et l'appelle...

— Oui. Eh bien?

— Voyons... Il est sur le point de descendre, n'est-ce pas? pour venir en aide à cette malheureuse. Tout à coup, il arrive quelque chose... oui, il a peur.

Il rit de nouveau sans tourner la tête.

— Oui, peur, peur de l'ouvrier, du mari.

— Mais Philippe, c'est impossible, cet homme... ce serait trop... trop...

Elle s'arrêta. Depuis une seconde, devant ce profil empourpré de honte, elle comprenait. La stupeur l'empêcha tout d'abord de parler ; si faible qu'elle crût son beau-frère, elle lui supposait malgré tout ce peu de courage physique dont chaque être a sa part, et elle se sentit humiliée d'avoir tremblé devant lui. Une colère subite s'empara d'elle.

— A quoi penses-tu? fit doucement Philippe que ce silence inquiétait.

Leurs yeux se rencontrèrent.

— A ton histoire. Comment était cet homme? Tu ne me l'as pas décrit.

— Petit, mal vêtu.

C'était un *monsieur* tout à l'heure ; il continua sa description, mais elle ne l'écoutait plus. Le cœur serré d'une rancune terrible, elle revoyait les années désertes qu'elle avait traversées à la trace d'un être qu'elle n'atteignait jamais. Pendant des nuits entières, les larmes avaient coulé sur ses joues, mais à présent la source était tarie et cette nuit elle ne pleurerait pas. Elle étendit la main vers un coupe-papier de métal qui se trouvait sur une petite table et en étreignit fortement le manche entre ses doigts ; sa paume, son être entier, lui sembla-t-il, se rafraîchirent à ce contact. Le sang grondait dans ses oreilles et par moments une brume passait entre elle et Philippe. Pourtant, au milieu de sa colère, il y avait, pour ainsi dire, une région de calme où elle se retrouvait. Elle se voyait assise sur le canapé tout près de cet homme, si près de lui que sa chaleur, son odeur arrivaient jusqu'à elle et la touchaient. Il agitait ses clefs dans ses poches, les jambes étendues, les pieds

croisés l'un sur l'autre, elle se rendait compte de tout, observant jusqu'aux plis de son costume, et l'ombre dentelée que dessinait sur son front l'abat-jour d'une lampe ; en même temps, quelque chose d'irrésistible la poussait vers lui et au bout de son bras pendant le couteau d'acier se retourna dans sa main.

D'une voix impérieuse, elle prononça son nom, comme pour l'appeler, bien qu'il fût près d'elle. Il s'interrompit au milieu d'une phrase :

— Qu'est-ce que tu veux?

Lentement son regard monta vers celui d'Éliane et s'arrêta, incapable de se détourner cette fois ; au fond de ses prunelles, la peur grandit, gagnant le visage entier comme un orage s'empare du ciel. Il essaya de retirer ses mains de ses poches, mais elle étendit son bras libre en travers de son corps pour l'immobiliser, alors il s'enfonça dans le canapé jusqu'à ce que sa nuque reposât sur le dossier du meuble. Sa bouche tenta de répéter la question de tout à l'heure, puis demeura entr'ouverte. Éliane se pencha au-dessus de lui :

— C'était toi, cet homme?

Il ne répondit pas.

— Réponds ! cria-t-elle. C'était toi, je le sais.

Ce magnifique visage tout baigné de sueur s'offrait à sa faim et la fascinait, mais elle ne pouvait se résoudre à écourter son triomphe.

— Tu as peur, Philippe.

Elle leva le bras pour lui montrer son arme qu'elle lança au loin, et tout à coup, avec l'avidité d'une bête, elle se jeta sur ces lèvres, sans pitié pour le gémissement de souffrance que sa morsure arrachait au vaincu.

***

Maintenant, elle était de nouveau dans sa chambre, assise au pied de son lit. Elle n'avait pas allumé la lampe, afin de ne pas rencontrer sa propre image au fond de la glace, et, dans l'obscurité, elle passait ses mains sur ses joues brûlantes. De temps en temps, par des rideaux entr'ouverts, les rayons de l'enseigne élec-

trique trouaient l'ombre et couvraient cette femme immobile d'un grand reflet jaune. Éliane tressaillait alors, malgré elle. Aucune joie ne se lisait sur son visage que durcissait la fatigue du plaisir. Ses

cheveux s'emmêlaient sur son front. Elle demeura ainsi quelques secondes, blême et comme frappée de stupeur, semblable à une criminelle.

Puis, autour d'elle, la nuit se reforma.

CHAPITRE VI

C'était la veille de la rentrée.

Ils marchaient en silence, les yeux fixés sur les grosses pierres inégales où se posaient leurs pieds. Toutes étaient différentes. Il y en avait de vertes qu'on eût cru tirées du fond de la Seine, et certaines qui offraient les tons orangés de la rouille, des blanches qui paraissaient neuves, des roses même, parfois des noires. Robert et Philippe ne voyaient rien d'autre.

Depuis l'aube, la brume devenait plus épaisse et semblait monter des profondeurs du fleuve dont elle couvrait la surface. De temps en temps une brise soufflait comme une haleine, chassant devant elle cette fumée pâle qui roulait mollement et se divisait sous la palpitation de l'air. On apercevait alors, par de longues déchirures aussitôt refermées, une eau vitreuse et noire.

Maintenant, ils se tenaient tous les deux immobiles, non loin du bord, et la main de l'homme enveloppait la main de l'enfant. Ni l'un ni l'autre ne prononçait une parole. Ils guettaient le moment où, de nouveau, un souffle écarterait le voile et leur montrerait le fleuve.

Cette dernière promenade des vacances était un peu mélancolique. Robert se disait que le lendemain, à la même heure, il serait penché sur la page d'un cahier qu'il mouillerait peut-être de ses larmes, et Philippe, avec un serrement de cœur, se rappelait les premiers octobre de son enfance, l'odeur du plumier neuf et du tablier de lustrine, l'appel des élèves, les rires, les amitiés qui se nouent, la fraîcheur de tout, la nouveauté de la vie. Il releva le

col de son pardessus et frappa la pierre du bout de sa canne. Pourquoi fallait-il donc se souvenir de tout cela? N'y avait-il pas de portes qu'on pût fermer une bonne fois, sans jamais se tourner en arrière?

Ici, le long murmure de la ville parvenait à peine jusqu'à eux. Dans cette espèce d'obscurité blanche, les sons se perdaient, les choses n'apparaissaient plus. Tout juste distinguaient-ils le tronc des platanes inclinés comme pour réfléchir. Philippe attendit encore un instant et serra la main de Robert ; tous deux se remirent en marche. Au milieu de cette brume, il semblait à Philippe que la matière s'évanouissait pour ne laisser vivre qu'un univers spirituel où circulait une ombre : lui-même. Que cherchait-il? Rien. Il se trouvait là parce que, au bord de l'eau il se souvenait de plus de choses que dans les rues. Sa mémoire lui parlait sans fin de ce qu'il était jadis et il s'attendrissait en écoutant cette voix. Il y avait eu dans sa vie une époque où l'homme qu'il aurait pu être l'accompagnait de jour en jour. Philippe devinait alors cette présence merveilleuse, réglant ses pensées sur les siennes avec ferveur, au point de croire enfin que la substitution s'était accomplie, et il passa de longues années dans un grand contentement intérieur. Puis le temps amena une certaine heure où la vérité se fit pressentir, premier et lointain appel de la mort. L'homme qu'il devait être n'existait pas. Depuis longtemps déjà, Philippe vivait avec une sorte de fantôme, quelqu'un dont sa mémoire seule pouvait lui dire quelque chose, mais que personne n'avait jamais vu. Et il ne put s'empêcher de rire tout seul en se souvenant qu'il avait cru en lui-même, et à son avenir, à ce lendemain dont l'aube rayonne par-delà la nuit du présent, mais ne se lève jamais.

Par prudence, ils marchaient du côté des arbres qui bordent le mur, mais souvent des tas de pierres les détournaient de leur chemin ; dès qu'ils croyaient approcher du fleuve, leurs précautions redoublaient. Sous l'arche du pont Alexandre III ils s'arrêtèrent pour écouter le bruit de l'eau, mais ils n'entendirent rien. Ici la brume était moins épaisse ; au-dessus d'eux, la voûte noire s'élançait dans la vapeur laiteuse et se perdait, coupée en deux tout à coup.

— Reste là, dit Philippe.

Une envie de regarder l'eau le prenait ; il se dirigea seul vers le bord et se pencha un peu. L'âcre et puissante odeur de la Seine lui monta au visage, et il la respira, il en emplit ses poumons comme pour l'emporter avec lui. Toute sa vie, ce fleuve l'avait attiré sans qu'il pût comprendre pourquoi. Il existait entre eux une sorte de parenté mystérieuse. Ainsi, lorsque Philippe se promenait le long de la Seine, il avait quelquefois l'impression fugitive qu'elle lui parlait et que, de le voir si souvent là, elle avait fini par recueillir ses secrets. Cependant, elle lui faisait peur : il s'inclinait légèrement au-dessus d'elle et son cœur se serrait aussitôt.

La voix de Robert l'appela au bout d'un instant. Philippe ne répondit pas ; alors il entendit le pas de son fils qui venait vers lui.

— Reste où tu es, commanda-t-il.

L'enfant retourna en arrière. Pendant plusieurs minutes, Philippe se demanda quand il allait le rejoindre. « Peut-être ne le rejoindrai-je pas, » se dit-il tout à coup. Mais cette pensée lui parut absurde ; elle lui était venue par association d'idées, le mot de fleuve amenant celui de suicide. On ne se tue pas quand on est riche, et en parfaite santé. Peut-on se tuer par ennui? De nouveau il frappa la pierre du bout de sa canne et répéta mentalement cette question. Par ennui? Cela ne suffisait peut-être pas. Il fallait pour justifier la mort un grand chagrin, tout au moins une maladie sérieuse. Et puis il avait horreur de la mort.

Cependant, elle l'intriguait, à peu près comme ce fleuve, et il aimait quelquefois la sentir tout près de lui, et séparée de lui. Ainsi, ce matin, mourir c'était simplement un pas à faire en avant. L'extrême facilité de ce geste offrait en elle-même une tentation singulière. Après un moment de réflexion, il regagna l'endroit où se tenait son fils et se penchant vers l'enfant il l'embrassa.

— Je parie que tu as peur.

— Non.

Il mentait. Philippe lui serra son foulard autour du cou et tapota sa joue rouge.

— Tout à l'heure, lui dit-il, je vais te rejoindre. Tu vas aller seul dans cette direction. Quand tu auras atteint le petit escalier de fer qui mène au quai, tu m'attendras. Je ne serai pas long.

Et comme l'enfant le regardait avec des yeux que l'inquiétude rendait presque tragiques :

— Ne crains rien, ajouta-t-il pour le rassurer. En rentrant nous nous arrêterons dans une pâtisserie.

Presque aussitôt ils se séparèrent et Philippe se dirigea de nouveau vers le fleuve. Ce jeu sans risques lui plaisait ; le pas timide et prudent qu'il faisait dans la direction de la mort le grandissait à ses propres yeux. Encore quelques minutes près de cette eau, et il rentrerait. Chez lui, personne ne se douterait qu'il avait songé au suicide ; ce serait son secret, la chose qu'il ne dirait pas à Éliane et qui lui donnerait sur elle une supériorité morale, car la vaincre n'était plus possible, et se séparer d'elle, il ne l'osait pas ; mais il lui resterait toujours une partie de lui-même qui échapperait à l'empire de cette femme. Un refuge lui était ouvert.

Seul le passage de la vie à la mort lui semblait difficile. Il essaya d'imaginer l'état d'esprit d'un homme assez courageux pour plonger dans ce fleuve glacial, sous cette brume, et accepter ensuite deux ou trois minutes de suffocation horrible. Mais, la frontière une fois traversée, commençait la nuit bienheureuse de l'anéantissement. Il soupira. Une nostalgie le prenait à la pensée de cet horizon sans lumière, et il y rêva un instant, une main dans une poche, la canne pensive. Sa vie était manquée, il s'en rendait compte, mais à ses yeux, la plupart des vies humaines l'étaient aussi ; ce qu'il reprochait à la sienne, c'était son manque de gravité foncière. Avec le regret de n'être pas grand et le goût de ce qui était beau, il vivait laidement, d'une manière à la fois ennuyeuse et frivole. De plus, un comique indéfinissable se mêlait à tout cela. Sa femme laissait traîner les lettres de son amant, et il les lisait, malgré lui, il les dévorait. Dans une de ces lettres on parlait de lui sans respect. Quant à Éliane... il aimait mieux ne pas penser à Éliane.

Depuis qu'il se tenait là, son regard ne quittait pas la surface de l'eau et l'envie bizarre le prit tout à coup d'y tremper la main, mais comment? Il fit quelques pas dans un sens, puis dans l'autre. Ici le niveau du port était trop élevé : même en se courbant à plat ventre, on n'atteindrait pas le fleuve. Il plia les jarrets et allongea sa canne dans la brume ; la terreur de perdre l'équilibre lui mouilla

le front sous son chapeau et il se releva, le cœur battant. L'émotion accrut son désir ; il avait besoin de toucher la Seine. Un peu plus loin, il aperçut, scellé dans la pierre, un de ces gros anneaux de fer dont on se sert pour attacher les amarres des péniches. L'idée de s'y retenir lui parut excellente, mais cette fois il se mit à genoux. L'anneau serré dans son poing, il se pencha, agitant une main dégantée dans le vide ; l'eau demeurait hors de son atteinte.

Cependant, il se rappela un endroit assez proche où, en été, on lavait les chiens ; il s'y rendit. Cinq ou six petites marches descendaient dans l'eau. On jetait les bêtes dans la Seine et elles remontaient par là, toutes grelottantes. Philippe posa sa canne. Un pied puis l'autre furent placés sur la première marche, puis il gagna la seconde et attendit. Sur la quatrième, le fleuve grossi par des pluies lui mouilla l'extrémité de ses chaussures. Il s'inclina doucement, gêné par sa haute taille. Enfin le bout de ses doigts trempa dans la Seine, puis sa main entière, et il lui sembla qu'il n'avait plus peur. Au bout de quelques minutes il alla retrouver son fils.

A présent ils marchaient tous les deux, entre les arbres et les grands tas de sable fauve. L'enfant, heureux de n'être plus seul, racontait une histoire que Philippe n'écoutait pas. Tout à coup, ils s'arrêtèrent. Au-dessus de leurs têtes, quelque chose rayonnait dans la brume, une grande tache cuivrée, le soleil ; et à ce moment, derrière l'impalpable muraille blanche qui s'évanouissait dans la lumière, un remorqueur jeta son long cri rauque.

1931-1932.

LE VISIONNAIRE

PREMIÈRE PARTIE

RÉCIT DE MARIE-THÉRÈSE

I

Je ne me rappelle plus qui en parla le premier. Certains jours, il était convenu que nous nous tairions, mais une ou deux fois par semaine, lorsque nous nous trouvions seuls au jardin, vers la chute du jour, je demandais à Manuel des nouvelles du château. Sa nature un peu méfiante lui défendait de répondre tout de suite ; cependant il ne résistait jamais longtemps à l'attrait de ce sujet. J'apprenais alors qu'un tapissier de la ville était venu proposer des velours pour les sièges du salon et qu'on hésitait entre un marron assez vilain, mais sérieux, et un bleu dont la vicomtesse se disait folle. Ou bien il était question d'abattre un jeune platane dont l'ombre nuisait aux roses de la grande corbeille. Ces problèmes demeuraient en suspens par la faute de la vicomtesse qui ne s'intéressait à rien plus de dix minutes, en sorte que le tapissier remportait ses échantillons et les roses dépérissaient.

Un soir, il m'annonça qu'une étrangère était apparue au château une grosse femme au regard hypocrite, au visage blême ; les plus vieux des domestiques soutenaient qu'elle vivait depuis quatre ans dans le sous-sol, près de la cave à charbon, et qu'on l'avait nourrie en cachette. D'autres pensaient qu'il s'agissait d'une simple d'esprit que la vicomtesse venait de recueillir par charité. Manuel ne savait ou ne voulait rien dire de plus précis sur ce point, mais il prit un air mystérieux pour me recommander le silence et me promit de s'informer avec soin la prochaine fois qu'il irait au château. Le plus extraordinaire, c'est que ce château existait vraiment. En automne ou à la fin de l'hiver, quand le temps se mettait

au beau et que ma mère nous menait en voiture jusqu'à la métairie, nous apercevions au loin les tours de pierre grise entre les arbres dénudés. Cela durait quelques secondes. A peine nous étions-nous touchés du coude que déjà nous ne voyions plus rien, car la voiture dévalait une côte assez raide. Ma mère ne se doutait pas que cette partie du paysage nous intéressait au point de nous faire battre le cœur, autrement elle eût changé l'itinéraire de notre promenade ; tout plaisir, en effet, lui paraissait suspect, et nous n'allions à la métairie que pour respirer un air plus pur, non pour nous distraire.

En été, le château disparaissait derrière l'épais feuillage de ses bois. C'était alors qu'il nous intriguait le plus et qu'il subissait dans l'esprit de Manuel les déformations les plus caractéristiques. La réalité ne le gênant plus, il le reconstruisait à sa guise, haussait une tour, crénelait un mur et aveuglait des fenêtres quand il pensait que le château y gagnerait, car il le voulait sauvage et rébarbatif.

Quelque effort que je fasse, je ne me souviens plus pourquoi nous nous amusions à ce jeu bizarre. Il me semble, pourtant, que Manuel éprouvait de la gêne à me parler lorsque nous nous trouvions seuls et que cette fable qu'il inventait le tirait d'affaire. Une imagination facile lui permettait d'ajouter chaque fois un détail curieux et je crois qu'il se passa peu de temps qu'il n'eût l'idée d'introduire dans notre château des personnages de sa fantaisie. En général, mon rôle se bornait à poser des questions et venir au secours de sa mémoire, car de semaine en semaine la fantastique demeure croissait dans toutes les directions.

Les parents nouvellement découverts foisonnaient d'une manière prodigieuse et tant de chambres, de salons, de bibliothèques, de fumoirs ne pouvaient rester vides. Aussi, tout prétexte était bon pour réunir la famille et les amis des châtelains. Des invitations lancées d'une main prodigue allaient chercher les cousins les plus éloignés dans le fond de notre province et Manuel, pâle de fatigue, rentrait, le soir, en m'annonçant que la vicomtesse avait collé des enveloppes toute la journée.

Aujourd'hui que tout cela est loin et que je puis en juger avec plus d'expérience, j'ai l'impression qu'il croyait, en partie, aux

histoires qu'il me racontait et qu'il subissait peu à peu une espèce d'envoûtement. Au début, en effet, il se moquait assez souvent des habitants du château et leur prêtait des ridicules dont la drôlerie me ravissait, mais, alors que je m'égayais aux dépens d'une vieille coquette un peu myope qui portait quelquefois sa perruque sur l'oreille, je ne m'apercevais pas que Manuel avait depuis longtemps pris au sérieux ce personnage et qu'il en riait seulement par pudeur.

Il voulait surtout n'être pas dupe à mes yeux, quitte à se griser lui-même des plus singuliers, des plus admirables mensonges. J'en étais encore à jouer qu'il vivait déjà d'une espèce de vie hallucinatoire. Jeune et très étourdie, il ne m'était pas donné de comprendre que ce garçon timide cherchait la secrète issue d'un monde où trop de réalités le faisaient souffrir. Avec plus de cœur et plus d'attention, j'aurais lu dans ce regard souffrant qui se tournait vers moi à la dérobée comme s'il espérait un signe.

Je me souviens de certaines fins d'après-midi où Manuel me parlait du château d'une voix tout à coup si grave que j'en demeurais interdite. Il me décrivait les arbres sous lesquels la nuit venait plus vite et se faisait plus noire ; là s'asseyait une femme que ployait en deux la fatigue d'une trop longue promenade, et bien qu'il ne lui donnât pas de nom, je la reconnaissais à la manière dont changeait la voix du jeune homme. Quand l'obscurité enveloppait le parc, cette femme se levait à contrecœur et rentrait au château.

Je devinais obscurément que le château hébergeait avec ses habitants fictifs toute la tristesse de Manuel. Derrière ces murs de pierre volcanique, il logeait ses craintes, ses désirs, leur prêtant un visage et une voix, inventant des relations compliquées entre ces fantômes que mouvaient des destins contraires, et dans les grandes salles voûtées où je pénétrais à sa suite, j'entrevoyais un monde à la fois violent et poétique, éclairé d'une lumière plus impérieuse que la nôtre ou plongé dans une ombre que mes regards ne perçaient pas. Il allait et venait à son aise, là où le cœur me manquait d'effroi. Pourtant cette liberté n'était pas absolue, car il rencontrait à tout moment, grandis au delà des proportions humaines, le doute de soi et la peur de mourir, mais ici, dans un univers à

l'image de sa nature secrète, profond, terrible et radieux, il jetait le fardeau de la vie réelle et retrouvait sa vraie stature.

A mesure que passait le temps et que je sortais de l'enfance, je me déprenais peu à peu d'un mythe auquel je ne pouvais plus croire. Par une ironie du sort, la confiance de Manuel me venait au moment même où je la méritais le moins, car dans mon for intérieur je le jugeais un peu simple de me parler avec cette chaleur et cette conviction de personnes imaginaires. J'atteignais alors ma quinzième année, je perdais le don merveilleux de voir les choses telles qu'elles ne sont pas.

II

Il faut pourtant que je mette un peu d'ordre dans mon récit et que je reprenne tout du commencement. Le plus difficile sera sans doute de donner une idée précise de Manuel. Je l'ai trop bien connu en effet pour imaginer l'impression qu'il pouvait faire à d'autres que moi. A force d'avoir vécu avec lui, je ne sais plus de quoi il avait l'air ; c'était Manuel, ni plus, ni moins, et si l'on me demandait de le décrire, je dirais sur lui des choses contradictoires.

Depuis la mort de mon père, il vivait avec nous. Ma mère l'aimait beaucoup ; elle disait, de plus, qu'il fallait un homme dans la maison, faute de quoi tout irait de travers. On donna donc à mon cousin l'une des deux plus vastes chambres de la maison ; ses fenêtres s'ouvraient sur une courette où deux petits marronniers laissaient tomber leurs fleurs, puis leurs feuilles, dans l'eau d'un minuscule bassin ; des pots de géraniums étaient alignés contre le mur le mieux exposé ; il y avait, aussi, je m'en souviens, un oranger malingre dans une caisse verte, un peu plus rabougri chaque année malgré les soins que lui prodiguait maman : elle allait jusqu'à envelopper la caisse dans une robe de chambre de pilou, afin que cette plante eût chaud. Ce détail paraîtrait futile si je n'ajoutais que la même femme vit mourir sa sœur, son beau-frère et son mari sans jamais verser une larme devant moi ; mais peut-être aussi pleurait-elle en secret.

Pour en revenir à Manuel, sa délicatesse lui fit trouver bon tout ce que sa tante Plasse jugeait à propos de décider. Ainsi, bien qu'il fût de constitution chétive, il n'osa demander la belle chambre occupée jadis par le colonel : personne n'y vivait maintenant ; à

toute heure du jour, le soleil étalait ses rayons sur la couverture régimentaire du lit vide ou les accrochait aux pointes des grands sabres tranquilles qui s'ennuyaient sur le mur blanc. Un après-midi de mai, mon cousin pénétra à la suite de ma mère dans la longue pièce obscure qu'elle assignait à son neveu. Avec un geste d'homme, elle enroula autour de son poing la corde du store vermoulu et tira jusqu'à ce que, dans un grand bruit de ferraille, le jour se répandît sur les lames disjointes du plancher.

Je vis alors le regard de Manuel se porter d'un point à un autre, d'abord vers l'étroit lit de fer, puis vers la chaise de paille près de la cheminée, pour s'arrêter enfin, dans un coin de la chambre, sur une masse de gros objets recouverts d'une percaline décolorée ; l'étoffe trop courte cachait mal une bicyclette dont on voyait une roue.

— Je te ferai porter une petite table et une cuvette, dit ma mère. Et elle ajouta : L'été s'annonce chaud. Tu as de la chance de pouvoir te tenir au frais.

Je pense qu'elle disait cela sans ironie, car il n'existait pas de nuance, à ses yeux, entre la vérité stricte et le plus effronté mensonge, et elle ne comprenait pas qu'en plaisantant on feignît de croire une chose imaginaire. C'était une femme haute et droite, à l'œil assuré et aux lèvres minces. Chez elle, l'âme semblait avoir prématurément vieilli le corps. A cinquante ans, en effet, elle portait sur son visage les marques physiques d'une sévérité inexorable, et comme à force de vouloir, son front têtu se creusait entre les sourcils, ses tempes déjà fléchissaient un peu. Cependant, des traits réguliers et une certaine façon majestueuse de se tenir lui avaient valu autrefois une réputation, des compliments, des jalousies. Je ne veux pas être injuste, elle était belle. Son nez long et mince lui prêtait un air de distinction dont elle savait tirer parti ; elle avait la peau mate et fine, et ne se poudra pas, m'a-t-on dit, avant ma naissance ; à ce moment, une tache brune fit son apparition au milieu de sa joue droite, puis une autre, un peu au-dessous, pareilles aux flétrissures d'un fruit blet. D'assez beaux cheveux noirs formaient sur sa tête une sorte de gros buisson ténébreux et frisé, objet des soins les plus attentifs, si l'on excepte l'eau et le savon ; car elle ne se couchait pas sans ses papillotes, mais sa coquetterie

s'arrêtait, si j'ose le dire, au bord du lavabo. Elle se montrait également très fière de ses yeux, ni bleus, ni gris, ni verts, mais d'une couleur où il entrait un peu de toutes ces nuances et même, disait Manuel, de petits points d'or comme on en voit dans l'agate ; pour ma part, il me semble que je n'ai jamais considéré ma mère en face, tant elle m'en imposait ; aussi comment parler d'un regard que je n'étais pas capable de soutenir? Chaque fois qu'il rencontrait le mien, j'en reculais de frayeur.

Ah ! certes, je ne l'aimais pas beaucoup, ma pauvre maman ! Toutefois, la vérité m'oblige à revenir sur le portrait que j'ai tracé d'elle et à l'adoucir un peu. Si étrange que cela paraisse, elle était charitable. Son nom s'inscrivait en tête des œuvres diocésaines et elle visitait les pauvres ; elle donnait d'une main sèche qui réprimait tout élan et décourageait la gratitude, mais elle donnait.

Sans doute, elle ne me choyait pas ; d'autre part, elle ne me punissait jamais sans m'expliquer loyalement pourquoi elle allait m'enfermer à la cave, par exemple, ou me retirer le cadeau que je venais de recevoir, et si je ne comprenais pas, elle se mettait en peine de me montrer l'étendue de ma faute et la nécessité d'un châtiment. Lorsqu'il s'agissait de peccadilles, elle se servait d'une simple brosse à cheveux pour me corriger ; dans ces cas-là, j'avais le choix entre le plat de la brosse et les piquants. Mais bien que j'eusse tâté souvent des deux, je ne me sentais pas guidée par une préférence. « Eh bien, ma petite fille, demandait-elle sans colère, as-tu réfléchi? » Finalement, je lui abandonnais le soin de la décision, et tantôt c'était l'un, tantôt c'était l'autre.

Le jour où elle reçut Manuel sous notre toit, elle portait depuis six semaines le deuil du colonel Plasse. Par décence, elle fit triste chère à son neveu et, ce matin-là, il me sembla que sa robe était encore plus noire que de coutume. Personne comme elle ne savait être veuve. Le son de sa voix ne parvenait aux oreilles qu'à travers l'épaisseur du crêpe imaginaire que lui tissaient les convenances. Je suis sûre, cependant, que le cœur lui battait lorsqu'elle vit le jeune homme franchir notre seuil. L'image d'une chatte guettant sa souris serait ici à propos, et je dois dire qu'avec son regard fixe et sa robe noire, maman prêtait assez bien à la comparaison.

Il n'y avait rien de particulier dans l'aspect de mon cousin. Sa laideur même était banale, comme si, par humilité, elle eût voulu se tenir en deçà de certaines limites et ne pas attirer l'attention sur elle. A cette époque, Manuel venait d'être refusé pour la troisième fois par un conseil de révision et jugé définitivement inapte. (J'allais écrire : indigne. Cette bévue a un sens que Manuel eût compris.) Un peu plus petit que ma mère, il se voûtait déjà et sa poitrine, incriminée par le conseil, se creusait aux moindres fatigues. Les yeux qui presque toujours éclairent un visage, assombrissaient le sien ; d'un noir intense qui tournait au violet, ils absorbaient la lumière. Je les connais pour les avoir examinés souvent ; car, bien différents en cela de ceux de ma mère, ils me rassuraient plutôt qu'ils ne me faisaient peur et je m'amusais quelquefois à chercher mes propres traits au fond de ces prunelles d'encre. Son teint passait du blanc au rouge par une progression rapide qui marquait la venue du soir. Le nez large et gros éveillait l'idée d'une ébauche et semblait entraîner de son poids une tête qui s'inclinait perpétuellement vers le sol. Du reste, rien dans ce visage n'apparaissait comme une œuvre achevée ; ni la bouche aux contours indécis, ni l'oreille modelée d'un pouce hâtif. Il ramenait avec soin une grande mèche de cheveux noirs sur son front de manière à cacher des bosses dont il avait honte. Son vieux costume, son linge, et jusqu'à ses chaussures, tout ce qu'il portait témoignait d'une propreté exquise, et c'est ainsi qu'un cheveu, un fil, une petite tache sur son veston le gênaient au point de lui faire perdre contenance. A cause de cela peut-être, et pour d'autres raisons plus confuses, on l'appelait, dans le pays, la demoiselle. Il faut dire qu'au regard d'un marchand de bœufs, ou d'un fabricant de barriques, Manuel ne pouvait représenter grand'chose.

A cette époque, la ville quoique fort peuplée, ne comptait pas plus de trois librairies. Les deux premières n'étaient que des mercenes qui « faisaient aussi le livre » ; la troisième, sise en plein marché aux bestiaux, portait un nom d'une prétention inouïe, mais qui paraissait tout naturel parce qu'il n'était compris de personne. On lisait en effet sur la vitrine principale l'inscription suivante disposée en arc de cercle : « *Aux Mânes du Grand Corneille.* » Rien dans l'histoire locale ne justifiait l'emploi de ce nom fameux et il

était à peu près sûr que jamais Corneille ne mit les pieds dans notre lointain département. Quoi qu'il en soit, Manuel passait le plus clair de ses journées dans ce magasin où ses parents l'avaient placé dès qu'il eut pris ses quatorze ans. D'abord préposé à la vente des journaux, il fit son chemin, pour parler comme M. Ernest, son patron, jusqu'à obtenir le poste de commis principal ; en d'autres termes, son zèle et son honnêteté lui valurent à la longue d'être chargé de tout, moyennant un salaire invariable. Il apprit à quitter le lit de bonne heure de manière à lever le rideau de fer et balayer le plancher avant l'apparition de M. Ernest ; en récompense de quoi, il lui fut permis de déficeler lui-même les livres envoyés par les éditeurs, de les ranger proprement sur les rayons, de les épousseter chaque jour, de les vendre si l'occasion s'en présentait, de les empaqueter à nouveau lorsqu'ils commençaient à jaunir et de les renvoyer à la capitale, bref, à dix-sept ans et demi, de travailler à l'égal d'un homme. M. Ernest alla plus loin. Afin de donner à Manuel une preuve plus solide encore de la confiance qu'on mettait en lui, il se débarrassa du galopin qui faisait les courses de la maison. Mon cousin se leva donc un peu plus tôt et porta les journaux en ville. Puis, M. Ernest lui fit voir comment on s'y prend pour tenir un livre de comptes, et bientôt ce fut Manuel qui inscrivit lui-même les petites recettes quotidiennes ; enfin, comme le jeune homme atteignait sa majorité légale, M. Ernest l'autorisa à vérifier sa caisse, non pas une fois, par hasard, mais régulièrement. En même temps, il remercia le vieux comptable, dont la tête faiblissait depuis peu. Chaque soir, le rideau baissé, Manuel restait donc une demi-heure de plus au magasin, additionnant des colonnes de chiffres sous l'œil de M. Ernest. Les parents de Manuel se montraient enchantés. « Tu apprends là un fameux métier, » lui disaient-ils. Et ils envoyaient à M. Ernest des légumes de leur potager, parfois une terrine de lapereau confectionnée par eux, ou encore, mais aux fêtes principales seulement, car ils n'étaient pas riches, une bouteille de bon vin achetée en ville.

Ces vieilles gens habitaient au fond d'un quartier pauvre où le tramway ne passait pas. La charité obligeait ma mère à aller les voir, mais elle ne les aimait guère. Elle savait qu'ils refuseraient avec hauteur l'argent qu'elle essaierait de leur offrir ; pourtant ils

étaient sur la liste des pauvres honteux, les plus intéressants du diocèse, peut-être parce qu'ils étaient apparentés au colonel Plasse. Leur obstination jetait ma mère dans un embarras pénible ; il y avait entre elle et sa sœur le fâcheux souvenir d'une rivalité amoureuse. Le temps ni l'adversité n'effaçaient rien, ni même la grande réconciliation qui précéda ma naissance. Jamais les deux femmes ne se regardaient sans qu'un même mouvement de colère les remuât toutes deux, et les reproches leur montaient aux lèvres avec la force d'un cri. Sans doute elles réprimaient de leur mieux toute parole imprudente, mais se quittaient presque toujours bouleversées de colère.

Je crois que maman n'en voulait plus à tante Lise de lui avoir pris son fiancé, bel homme déjà mûr à l'époque, parce que, de ce côté-là, elle s'estimait suffisamment vengée par la vie, par la justice du sort, comme elle disait. La nature de son grief était autre. Par dépit, elle avait épousé un homme qu'elle jugeait tant soit peu ridicule, mauvais mariage dont elle rendait sa sœur responsable, sans oser toutefois le lui dire, car la réponse eût été trop simple. Et puis elle était pieuse. Je me demande parfois quelles bêtes féroces nous deviendrions si un peu d'hypocrisie religieuse ne venait pas tempérer nos mauvais instincts. Que de fureurs la pauvre femme a dû dévorer « au pied des autels » ! Elle se rattrapait, je pense, en humiliant tante Lise de sa générosité inutile ; c'était une légère satisfaction. D'autre part, elle souffrait dans son amour-propre de savoir sa sœur logée « du côté du fort » avec les nécessiteux de la ville.

Enfin, la mort se chargea de pacifier les uns et les autres. Ma tante partit la première, léguant toutes sortes de petits souvenirs à M. Ernest, mais à sa sœur, pas même une mèche de ses cheveux gris. A l'église, mon oncle Emmanuel se trouva mal dans les bras de ma mère ; lorsqu'il revint à lui, on l'entendit murmurer : « Hélène (c'était le nom de ma mère), te souviens-tu? » ce qui fit scandale, car jamais il n'avait tutoyé maman depuis la rupture de leurs fiançailles et cet élan de tendresse parut indécent, étant donné la présence de sa femme, dont le corps se désagrégeait à quatre pas de lui. En réalité, le pauvre homme ne savait plus ce qu'il disait. L'émotion le tua quinze jours plus tard. Ses meubles

furent vendus pour payer ses dettes et couvrir les frais d'enterrement. Mais à cela près, on observa ses volontés dernières : ses vieux costumes, un panama jauni et plusieurs paires de chaussures furent donnés à son fils, et à M. Ernest sa collection de pipes et sa montre en or, bien des fois mise en gage.

Cette seconde mort sembla causer à maman aussi peu de chagrin que la première. Sait-on pourtant ce qui peut s'agiter au fond d'un cœur humain? Un jour que je prononçai le nom de cet oncle Emmanuel que j'avais mal connu, elle me poussa rudement et me commanda de me taire.

Autant qu'il m'en souvienne, mon père s'intéressait fort peu à ces histoires de famille. C'était un bel homme un peu simple à qui l'intelligence de ma mère en imposait. Parfois, il arrivait qu'il tînt tête à sa femme, mais la chose se produisait si rarement qu'elle ne vaut pas la peine que je m'y arrête. Depuis qu'il était à la retraite, il exagérait la brusquerie militaire qu'il jugeait indispensable à son état. Jamais je n'ai vu personne se conformer aussi fidèlement à un type. Il sacrait dans sa moustache en parlant à son ordonnance ; devant ma mère, il se contentait de s'éclaircir la gorge d'un air mâle, presque sauvage, comme pour provoquer son tyran, et si par hasard je me trouvais là il m'envoyait promener ; sans doute ces façons énergiques le réhabilitaient à ses propres yeux. Le jour, mené en laisse par l'ennui, il rôdait dans la maison et le jardin, ou à travers les rues de la ville, ne sachant plus à quoi occuper sa vieillesse. Souvent il me racontait la campagne du Tonkin et il n'était pas rare qu'on lui vît, après dîner, une tapisserie entre les doigts. Avec les années de repos, sa taille devenait énorme. Il avait une manière effrayante de tousser qui lui empourprait le visage et faisait saillir ses prunelles bleues ; dans ces moments-là, il ressemblait au dieu chinois qui ornait la cheminée de notre salon, et ma mère le lui disait de sa voix coupante. Elle le considérait toujours d'un air particulier, et à quelque distance qu'elle fût de lui, semblait toujours le regarder de haut et de loin. Ce mépris que je devinais en elle me gagnait peu à peu ; sans me rapprocher de ma mère, je m'écartais du pauvre homme qui tombait en enfance à mesure, si je puis dire, que j'en sortais. Une grippe mal soignée l'emporta. Sa mort suivit de peu celle de mon

oncle Emmanuel et fut l'occasion d'une cérémonie militaire qui me remplit du sentiment de mon importance, car j'occupais avec maman un somptueux carrosse noir d'où je ne me lassais point de voir les gens se découvrir sur notre passage.

Ce fut à cette époque que ma mère tourna les yeux vers Manuel. Suis-je encore sa dupe en traçant ces mots? Elle le guettait peut-être depuis des années. Mais si je m'interromps sans cesse, nous n'arriverons pas. Un jour que nous revenions du salut, nous fîmes un petit détour pour nous arrêter aux « *Mânes du Grand Corneille* ». Il se trouva que Manuel était seul au magasin. Ma mère dérangea quelques livres et sous prétexte de « regarder un peu » entraîna le jeune homme jusque dans l'arrière-boutique. Leur conversation dura près d'une demi-heure pendant laquelle je m'ennuyai à périr, malgré l'album d'images qu'on m'avait mis entre les mains, et si parfois je tendais l'oreille, je ne percevais qu'un murmure confus de questions et de réponses ; ma mère parlait beaucoup, interrogeait, insistait, mais à voix basse. Lorsqu'elle reparut enfin, ses traits n'exprimaient ni satisfaction, ni déplaisir : j'éprouvai toutefois un soulagement en la voyant rabattre son voile de crêpe sur son visage. Elle marchait si vite que je n'eus pas le temps de dire au revoir à Manuel, mais, dans la rue, elle fit halte au bout de quelques mètres et m'offrit un bonbon qu'elle tira de son sac. « Tu es une bonne petite fille, après tout, » me dit-elle.

III

Pourquoi me parlait-elle ainsi? Je l'ignore. Même chez cette femme si maîtresse de ses attitudes et de ses phrases, il y avait de brusques moments d'expansion qui la rattachaient comme malgré elle au reste de l'humanité. A présent que la mort nous a séparées depuis dix ans, je me reprends à songer à ma mère sans amertume. J'ai appris trop tard qu'elle avait souffert dans sa jeunesse. L'homme avec qui elle s'était condamnée à vivre ne lui inspirait que de l'éloignement au début, puis une répulsion allant jusqu'à l'horreur. Elle sut pourtant se dominer, se renoncer ; chaque matin, en effet, elle trouvait *au pied des autels* la force nécessaire pour passer la journée et vaincre la nuit.

Lorsqu'elle prit le deuil de sa sœur, je n'avais guère plus de douze ans, mais je pressentis qu'elle avait trouvé le costume qui ne la quitterait plus. Du jour au lendemain, elle changea ; je ne veux pas dire qu'elle devint *autre*, bien au contraire elle devint *elle-même*. Ce noir implacable fit apparaître sa personne morale. En blanc, en bleu, ma mère pouvait sans doute passer inaperçue ; en noir, elle montrait un aspect qu'on n'oubliait jamais ; son regard brûlait. Elle avait une façon à elle de remonter son voile de crêpe qui, à mes yeux tout au moins, la rendait terrifiante ; je ne sais à quoi je m'attendais, mais cette espèce de rideau qu'elle saisissait de ses poings semblait devoir se lever sur une tragédie. Si j'avais eu un peu de réflexion, j'aurais craint plutôt de le voir s'abaisser, car Dieu sait quel visage il abritait alors, quelles larmes, ou quels sourires.

En perdant son mari, elle n'eut presque rien à modifier dans sa manière de vivre. Deux morts consécutives l'avaient si bien préparée au veuvage, qu'elle acquit d'emblée toutes les mines de cet état ; on respecta, on admira une douleur qui ne s'exprimait ni par des cris, ni par des larmes, mais par un silence altier que rompaient des ordres ou des remerciements brefs.

A ma connaissance, Manuel était le seul qui pût la regarder en face sans avoir l'air de la braver. Peut-être au fond d'elle-même lui en savait-elle gré ; en tout cas, elle lui parlait avec un peu plus de douceur qu'à moi, réservant à mon usage comme à celui des domestiques une voix d'une fermeté impérieuse.

Dès les premiers jours, mon cousin prit ses habitudes dans la maison, mais il était si discret, si attentif à ne gêner personne qu'on en oubliait sa présence. Le soir, il s'installait avec son livre dans un coin de la salle à manger, à quelque distance de sa tante qui tricotait sous la suspension, et nous n'entendions, elle et moi, ni son souffle, ni même le bruit qu'il eût pu faire en tournant les pages. Parfois, ma mère l'appelait, au bout d'une heure, inquiète de son immobilité ; il se levait alors et, sans la moindre trace d'humeur, se rapprochait d'elle avec un sourire qui eût embelli des traits plus ingrats que les siens ; elle lui prenait son livre et, bien qu'il fût presque un homme, d'un signe de tête l'envoyait se coucher.

Le matin, il était debout avant tout le monde pour aller chercher les journaux à la gare et les distribuer en ville.

Quand je ne dormais pas, j'écoutais avec un plaisir égoïste son remue-ménage dont le son affaibli parvenait de la cuisine jusqu'à moi. Au cœur de l'hiver, la chaleur de mon lit me semblait d'autant plus agréable que Manuel avait quitté le sien et soufflait dans ses doigts. Sentiment étrange. D'ordinaire, j'éprouvais pour mon cousin une vague amitié assez voisine de l'indifférence, mais dès que je le savais mal à son aise, ou soucieux, il m'intéressait tout à coup ; ses ennuis éveillaient en moi de bons, d'affectueux instincts qui me rendaient heureuse. Ainsi, je m'attendrissais toujours au récit d'une journée de travail plus dure que de coutume ; en été, je lui faisais boire du sirop de grenadine, à son retour de la librairie, et mouillais son front d'eau de Cologne, car il s'affalait

sur sa chaise avec un air de tragique lassitude qui me bouleversait ; mais mon dévouement durait peu ; un repos de quelques minutes rendait à ce visage de martyr une expression plus familière et déjà il me plaisait moins ; s'il souriait, c'était fini ; je me détournais, presque mécontente.

A table, ma mère lui posait d'innombrables questions, le suivant pour ainsi dire à la trace depuis le moment où il commençait sa « tournée » jusqu'à celui où, les cheveux collés aux tempes par une mauvaise sueur, il reprenait haleine dans la salle à manger. Jamais il ne déjeunait avec nous. M. Ernest, en effet, préférait qu'il ne s'éloignât pas du magasin entre midi et deux heures, car, disait-il, un bon commerçant ne néglige pas une seule occasion de vendre un livre, ou même un simple journal. Un traiteur de la ville s'entendait avec le libraire pour lui fournir le « manger » de son employé à des conditions raisonnables ; autant de pris sur le salaire du jeune homme qui acceptait cet « arrangement » sans souffler mot. Manuel trouvait donc son repas enveloppé dans du papier, au fond du tiroir où l'on rangeait les crayons, ce qui donnait un goût particulier au pain et au fromage ; il se retirait dans l'arrière-boutique avec ces victuailles qu'on lui recommandait de faire disparaître au plus tôt, car l'odeur du roquefort et du saucisson se répandait partout et « collait aux livres », selon l'expression de M. Ernest.

Le magasin où travaillait Manuel passait pour l'un des plus anciens de la ville. Il occupait tout le rez-de-chaussée d'une maison étroite bâtie en pierre volcanique d'un assez vilain ton gris et percée de hautes fenêtres sans encadrements, ni barres d'appui, ni volets, ce qui prêtait à cette façade une austérité sinistre. A la place du pignon, l'œil distinguait une gerbe d'avoine assez grossièrement façonnée. Les uns disaient qu'un grainetier avait construit cette demeure dans des temps dont personne ne conservait plus la mémoire, d'autres que la gerbe était en réalité une tête pour indiquer au promeneur le logis du bourreau ; mais tout le monde savait que vingt-cinq ans plus tôt on égorgeait des porcs dans la courette de la maison et que la boutique, avant d'abriter les mânes du Grand Corneille, appartenait à un charcutier.

Pour effacer ce souvenir, M. Ernest, qui acquit la maison

entière à la mort de son dernier occupant, fit repeindre la boutique en noir, dedans comme dehors. Basse et toute en profondeur, elle ne recevait de lumière que pendant la belle saison. En hiver, dès l'après-midi, on ne lisait les titres des livres qu'en promenant devant soi une lampe à pétrole qui puait horriblement. La caisse, grand coffre jaune, se dressait au milieu du magasin, entre deux longues tables où s'entassaient les « nouveautés » ; près de la porte, un guéridon de fer comme on en voit dans les jardins offrait au client des journaux de toutes les nuances politiques admises dans la région : une sébille recueillait les pièces de monnaie, mais en général on payait à la caisse, afin d'éviter les contestations. Les murs disparaissaient sous les livres rangés avec soin dans des rayonnages ; un escabeau, qui provenait de l'ancien fonds de la charcuterie, servait à atteindre les volumes autrement inaccessibles, ceux qui, je le crains, ne se demandaient guère, nos classiques. Enfin, lorsque les yeux s'étaient habitués à la pénombre qui régnait dans la librairie, ils découvraient au plafond trois maîtresses poutres, véritables troncs d'arbres à peine équarris, portant encore aux flancs les longues entailles de la hache, tendus comme de gigantesques bras noirs que le faix séculaire de la maison faisait lentement ployer.

Ma mère rendait fort peu de visites aux *Mânes* (comme on appelait le magasin de M. Ernest), sans doute parce qu'on y trouvait des ouvrages contraires à la religion ; pourtant, il n'était pas rare que Manuel la vît de loin, rôdant sur le trottoir de la place, de son grand pas masculin. De brusques haltes coupaient cette promenade sans but apparent, mais qui trahissait une volonté incertaine. Sans doute ma mère se croyait-elle à l'abri des regards de Manuel, car elle le savait myope, mais elle ignorait qu'un myope — c'est l'avantage de son infirmité — observe avec une attention d'autant plus grande qu'elle lui coûte un effort ; ce qu'on appelle une vue perçante engendre infailliblement une certaine paresse d'observation ; mais soyez sûr que l'homme qui cligne des paupières pour lire son journal voit tout. Quoi qu'il en soit, elle allait d'un bout à l'autre du marché en feignant de s'intéresser aux devantures des boutiques : sitôt qu'elle avait atteint la galerie couverte qui borde le côté nord de la place, elle revenait sur ses pas

de cet air agité que nous lui connaissions. Le plus souvent, elle disparaissait au bout d'un moment dans une ruelle qui menait à la cathédrale, mais parfois aussi, devinant à je ne sais quel signe que le *patron* était absent, elle marchait droit sur le magasin.

Son premier geste en entrant était de déranger les livres sur une des grandes tables, sous prétexte de « voir ce qui se publiait », elle faisait même tomber quelques volumes sur le plancher et profitait de l'accident pour fouler aux pieds cette littérature suspecte, et si Manuel, courbé en deux, avançait la main pour sauver la marchandise de M. Ernest, cette femme faisait mine d'écraser les doigts du jeune homme comme elle eût écrasé une blatte ou une araignée. Elle entraînait ensuite Manuel dans l'arrière-boutique et là, d'une voix qu'elle savait rendre douce, lui adressait les reproches les plus blessants.

Une espèce de politesse verbale tempérait seule sa cruauté naturelle ; elle ne s'emportait pas, usait de termes modérés pour dire les choses les plus rudes et parfois même, sous couleur de donner un conseil charitable à son neveu, le réduisait aux larmes. Elle ne tarissait pas en réflexions de toutes sortes sur la laideur du pauvre garçon. D'habiles détours l'y ramenaient sans cesse : « Il me semble, disait-elle, que ton père était pourtant bel homme. Dommage que nous ne puissions transmettre à nos enfants nos qualités physiques aussi facilement que nous leur léguons nos vieux costumes, n'est-ce pas? Enfin... A ton âge, mon beau-frère Emmanuel en eût remontré à un professeur de gymnastique. (Suivait un portrait flatteur de la personne en question.) Mais il est vrai, ajoutait-elle, qu'il a songé à toi un peu tard. (Un sourire et un soupir.) Mon pauvre enfant, si la charité ne me scellait pas la bouche... Ta mère a vaillamment souffert. Elle a vu son mari se ruiner d'une façon indigne, compromettre sa santé dans les plaisirs. Mais je n'ai pas le droit... Ainsi au moment où tu as été... (un temps pour trouver une expression chaste qui, du fait de cette pause, devenait aussitôt inconvenante) où tu as été conçu, mon cher enfant, ton père donnait des inquiétudes à son entourage, à sa femme, à son médecin. Ta mère, pauvre Lina, était déjà toute rabougrie par le chagrin, le travail... »

Son regard dur et profond s'attachait aux traits du jeune

homme, au nez trop gros, aux mâchoires irrégulières, puis descendant, examinait la ligne fuyante des épaules. C'était alors que les yeux de Manuel se mouillaient.

« Au fond, murmurait-elle comme si elle parlait toute seule, c'est assez naturel. Enfin... »

Elle répétait ce mot plusieurs fois sur un ton de grand accablement, puis ses longs bras allaient chercher le bord de son voile sur le sommet de son chapeau et le rabattaient sur son visage.

— Mon pauvre enfant, pourquoi sommes-nous donc au monde? demandait la voix derrière le crêpe.

Chez nous, ses façons étaient autres, ma présence la gênant un peu. Je ne m'expliquais pas pourquoi ; certains jours, elle se montrait d'autant plus aimable envers mon cousin qu'il lui parlait peu ; elle excusait sa tristesse et ce soir-là faisait grâce au jeune homme de l'interrogatoire quotidien. J'ignorais, en effet, qu'elle avait passé une partie de l'après-midi à tourmenter son neveu dans l'arrière-boutique de la librairie et ce ne fut que des années plus tard que je reçus les confidences de Manuel.

IV

Quand Manuel s'installa chez nous, j'atteignais ma quatorzième année, mais mon âge s'ajustait mal avec ma personne (physique et morale). A me voir, en effet, on me donnait seize ans, ce qui n'empêchait pas qu'à l'école on ne me mît avec des élèves plus jeunes que moi. Ma mère me considérait comme une enfant arriérée ; de plus, elle me trouvait laide et me le disait sans détours. Elle exagérait. Je n'étais pas très intelligente, peut-être, mais je n'étais pas laide. On n'est pas laide avec de grands yeux gris aux cils recourbés à souhait, avec des cheveux noirs si lourds que le poids m'en fatiguait la tête. Sans doute, mon petit nez en l'air pouvait sembler ridicule et j'avais la bouche un peu large, un peu charnue, mais une peau d'une finesse exquise rachetait ces petits travers, une peau mate et blanche comme celle de maman (qui ne voulut jamais en convenir). J'héritais aussi de ma mère une certaine raideur dont je ne me suis pas tout à fait départie, une façon volontaire d'étendre la main, mais, comme elle encore, j'étendais une main admirable.

Fort pieuse à cette époque, j'étais mal informée de bien des choses. Une élève d'une classe supérieure m'avait confié, un jour, en partie tout au moins, ce qu'elle nommait le « secret de ma naissance », avec un vocabulaire si sale cependant et un regard si bas que j'en reçus une impression pénible et ne pus l'écouter jusqu'au bout ; par la suite, j'évitai de parler à cette fille dont le rire me gênait. Certains mots dont elle s'était servie me demeuraient obscurs. J'essayais de les chasser de mon esprit comme autant de

mauvaises pensées. A la messe, à la minute même de la communion, ils revenaient à ma mémoire et me terrorisaient. Je croyais que le démon me soufflait ces paroles impures pour perdre mon âme. D'autre part, une vive pudeur naturelle me faisait taire ces scrupules à mon confesseur.

Je fréquentais alors une petite école tenue par des sœurs. Le matin, notre cuisinière me conduisait en ville jusqu'à la grille du long jardin où jouaient déjà des petites filles en sarraus bleus. Leurs cris m'appelaient aussitôt et je quittais la main de Léontine pour m'élancer sur la pelouse. Il y avait dans le jardin une différence de niveau que corrigeait un double escalier dont les rampes de pierre imitaient le bois. La pelouse se trouvait en contrebas, au pied d'une petite terrasse qui surplombait une grotte. A 8 heures, une religieuse apparaissait sur la terrasse et frappait dans ses mains ; les rires s'arrêtaient d'un seul coup et nous nous mettions en rang : les petites, essoufflées, devant ; les grandes chuchotant derrière, pour nous rendre à la chapelle.

Ces souvenirs me sont doux et à la fois pénibles, car aujourd'hui je ne puis plus imaginer le bonheur sans le secours de ma mémoire. C'est peu de dire que je me sentais heureuse ; certains états d'âme, et des plus simples, ne se décrivent pas : on peut y faire allusion avec des mots, mais c'est un peu comme si l'on voulait donner une idée du désert en étalant un peu de sable sur une feuille de papier. Je travaillais mal, et les sœurs me grondaient ; cependant les punitions ne pouvaient rien contre les élans de joie qui m'agitaient sans raison précise. Parfois il m'arrivait de me cacher la tête derrière mon pupitre à seule fin de rire ou de pleurer, ce qui revenait au même ; des larmes de tendresse me coulaient des yeux à la pensée des petits que la chatte de l'économat venait de mettre au monde, ou des marguerites blanches que j'avais déposées en cachette sur l'autel de Marie, pendant la récréation. Selon la directrice, je manquais de sérieux, de pondération. Elle ignorait avec quel soulagement je quittais chaque jour la maison où veillait le regard inquisiteur de ma mère. J'adorais l'école et l'angélique sévérité des sœurs qui me reprenaient d'une voix tranquille ; parfois leurs mains usées par la couture ou le jardinage sortaient des manches noires pour me pincer doucement l'oreille ;

leur colère n'allait pas plus loin. Je les aimais, je les enviais, j'aurais voulu comme elles marcher dans ce léger bruit de serge que faisait leur habit et revêtir à jamais la merveilleuse et inhumaine expression de leur visage.

Mieux qu'une autre, sœur Louise, qui nous enseignait la géographie et l'histoire, savait obtenir de moi un semblant d'attention. Je feignais d'écouter cette grande fille aux joues blanches lorsqu'elle me prenait à part pour m'expliquer la leçon et m'épargner ainsi la honte d'un zéro à l'examen trimestriel. Son voile empesé prêtait à des traits insignifiants un air de noblesse ; les jeûnes, les heures passées à genoux jusqu'à l'aube, mille petites privations secrètes, muaient sa chair en quelque chose de pâle et de transparent qui semblait, si l'on peut dire, la matière dont l'âme est faite. Ses yeux bleu pâle ne se dirigeaient jamais à droite ou à gauche, mais devant elle. Il s'échappait de ses lèvres exsangues l'haleine chaude des religieuses qui ne dorment guère. Assise, elle ne s'appuyait pas au dossier de sa chaise, et lorsqu'elle se penchait en avant pour se lever, un grand Saint-Sacrement de nickel retenu à son cou par un ruban noir frottait la toile raide qui couvrait sa poitrine. Je me souviens qu'en récompense de ma bonne conduite elle me donnait deux ou trois cerises ou un abricot, me proposant toutefois d'en faire le sacrifice à Dieu. Un mystérieux sourire accompagnait ces paroles qui me semblaient venir d'un autre monde. Le petit renoncement qu'on me demandait me devenait alors facile et plus délicieux que le goût de ces fruits.

En général, nos conversations avaient lieu au fond de la salle de géographie, après le départ des élèves. Sur la chaire se trouvaient les gourmandises destinées à éprouver la partie la plus faible de ma nature ; le pied d'un globe terrestre les dissimulait à moitié seulement, ruse innocente ; à cause d'elles, je répondais mal. Ce que j'apercevais par la fenêtre ne me distrayait pas moins ; sans me pencher, sans même tourner la tête, je pouvais suivre le vol des oiseaux entre les marronniers qui ombrageaient la terrasse. Mon regard se portait ensuite vers la tonnelle habillée de chèvrefeuille, que l'on transformait en reposoir à la Fête-Dieu. Un silence, puis un sourire me rappelaient à la politique extérieure de Louis XIV ou aux villes principales de Madagascar. Jamais sœur Chantal ne

me grondait. Un jour, que je m'étais montrée un peu remuante, elle me tendit une mandarine et me dit simplement que cette fois je pouvais la manger, parce que je n'étais pas digne de l'offrir au ciel. Je fondis en larmes.

Chez nous, ma mère vengeait les bons principes d'une manière différente. En faisant le tour du jardin, je voyais la cave béer derrière le soupirail, toute prête à m'accueillir à la première désobéissance. Un mensonge recevait le symbolique châtiment du savon noir : cette matière âcre et gluante, ma mère m'en emplissait la bouche, promenant ensuite deux doigts dans mon palais et sur ma langue pour me laver de mes fausses paroles. Je n'en aimais pas la vérité d'un amour plus sincère, mais courais le lendemain vers sœur Louise et lui contais mon histoire d'une voix entrecoupée de sanglots. Elle m'apaisait sans difficulté en m'offrant une image à bordure de dentelle ; si ce moyen échouait, elle me faisait mettre à genoux et réciter avec elle une dizaine de chapelet. Il me semblait alors que toute chose revenait à sa place. Le dur et magnifique visage de ma mère, penché sur moi un moment plus tôt, s'effaçait à présent de mon esprit et je ne voyais plus que la laideur sereine d'une humble fille dont la voix savait charmer le bonheur comme on charme les oiseaux du ciel.

Les maîtresses voyaient d'un œil favorable mon intimité avec sœur Louise. Avec un peu plus de réflexion, j'aurais deviné que la bonne religieuse obéissait à sa Supérieure en acceptant de recevoir mes confidences, j'aurais vu qu'on s'écartait sans bruit sur mon passage alors que je pensais retrouver presque en cachette la sainte amie qui m'attendait après la classe. Mais je n'avais pas plus de quatorze ans et mon étourderie me rendait aveugle. Je tombais dans le céleste piège qu'on tend aux âmes innocentes et qui se refermait doucement sur la mienne. Les élèves mêmes s'en doutaient alors que je n'en savais rien encore et que, selon toute probabilité humaine, j'étais prise. Les *petites* ne demandaient plus à jouer avec moi ; les *grandes* me parlaient un peu comme à une *grande*. En même temps, les autres sœurs me distinguaient d'entre mes compagnes et s'intéressaient à moi ; une sorte de curiosité respectueuse se lisait sur leurs traits quand, répondant à leurs questions, je livrais mes petits secrets.

Aujourd'hui, je serais bien en peine de dire l'origine du pieux complot qui s'ourdissait autour de moi. Prenait-on pour des aspirations vers le ciel ce besoin terrestre de me savoir aimée? J'écoutais sœur Louise avec ravissement quand elle me parlait de mon âme et de la joie des anges à me voir si pure. Je me sentais bonne, je me voulais meilleure encore, et ma reconnaissance allait à Dieu en passant par sa servante au visage diaphane. Ma légèreté n'empêchait pas qu'il y eût en moi un peu de la grande nostalgie catholique, ce regret d'une patrie perdue où les voies du monde ne ramènent pas. Certains jours de beau temps, nous laissions de côté l'histoire et la géographie et regardions par la fenêtre les nuages que le soleil coupait de ses rayons ; à l'heure du crépuscule surtout, l'azur qui se teintait de rose et de vert me jetait dans des rêveries que sœur Louise dirigeait insensiblement du bon côté, comparant ces couleurs brillantes aux splendeurs de la vie future. Selon elle il était permis de croire que nous jouirions après la mort d'un spectacle infiniment supérieur à celui de quelques nuages dans le brasier du couchant. Je me récriais d'impatience. Que serait-ce donc? Ne pouvait-on le savoir tout de suite? Elle se taisait mystérieusement.

Un après-midi d'avril, je revins à la maison avec un air si singulier que ma mère m'interrogea aussitôt. Je n'attendais que cela pour lui dire que je voulais me faire religieuse. Il me fallait du courage pour prononcer de telles paroles, car le regard de ma mère eût calmé toute exaltation ; de plus, rien ne l'avait préparée à ouïr semblable nouvelle. Je pris donc une mine résolue et croisai les bras sur ma poitrine. A mon étonnement, ma mère ne proféra pas un son, mais je vis son visage s'empourprer tout d'un coup et ses yeux devenir plus sombres. Elle réprima les paroles qui lui montaient aux lèvres et tourna les talons.

V

Mes vraies difficultés commencèrent le lendemain. Au petit déjeuner, ma mère parut comme à l'ordinaire et ne souffla mot de ce que je lui avais dit la veille. J'avais prévu des remontrances, un châtiment corporel, ou au contraire (car tout arrive) des félicitations et une scène d'attendrissement, mais elle gardait une attitude impénétrable et je sentis la crainte se glisser dans mon cœur à la pensée de ce qu'elle allait faire.

Dans mon étourderie, j'avais négligé de prévenir sœur Louise, ni même de lui apprendre tout ce qui se passait en moi depuis plusieurs semaines. Sans doute, il y avait eu quelques allusions de sa part et de la mienne : elle me parlait du poison du monde et je soupirais en retour ; mais rien de plus.

Ce matin-là, je poussai d'une main tremblante la grille de l'école et courus à la recherche de mon amie. Elle se promenait dans un coin retiré du jardin, je la suppliai de me suivre et l'entraînai au verger où personne ne pourrait nous entendre. Il nous restait dix minutes avant la cloche de 8 heures. Je fis asseoir sœur Louise sur un banc, et lui dis tout, ma résolution subite, le silence terrible de ma mère et l'inquiétude où j'étais d'avoir commis quelque maladresse. A mesure que je parlais, un trouble de plus en plus profond bouleversait les traits de la religieuse ; la surprise, puis l'alarme ôtèrent de ses joues le peu de couleur qu'on y voyait d'habitude ; ses mains se déjoignirent ; à la fin elle se leva et me reprocha d'une voix faible de ne pas m'être confiée un peu plus tôt : « Je vous tendais la perche, mon enfant, répétait-elle, je vous tendais la perche. »

La cloche vint l'interrompre à propos, car sœur Louise ne semblait pas en état d'en dire plus long ; elle ajouta simplement que je n'avais rien à craindre et qu'elle aviserait la directrice.

La matinée passa sans incident, mais l'après-midi, à la récréation de 4 heures, je fus appelée au bureau de la Révérende Mère Marie-Alphonsine. A peine plus grande que moi et d'une charpente assez frêle, cette femme en imposait d'abord par un air de majesté singulière ; elle ne remuait pas la main, que ce simple geste n'eût quelque chose de royal. Cependant on ne la craignait pas, car une pointe de gaieté dans le regard tempérait le sérieux de ce visage et rassurait les plus timides ; on la devinait intraitable avec elle-même, mais ses yeux clairs eussent trouvé le bien au fond de l'âme la plus perverse. Elle avait le nez petit, les lèvres minces, et malgré la cinquantaine, une peau de jeune fille, tendue sur des pommettes larges et saillantes comme celles d'une paysanne de chez nous. Notre conversation dura près d'une demi-heure. Je fus interrogée avec une douceur qui ne nuisait en rien à l'esprit de méthode le plus exigeant. On me posa des questions dont certaines m'embarrassèrent alors que d'autres me parurent presque enfantines ; je ne sus que répondre aux premières et l'on n'insista pas, mais les réponses que je fis aux secondes m'entraînèrent infiniment plus loin que je ne l'aurais cru possible. Le chaos se débrouillait. Tout ce qui était vague ou flottant, ou crépusculaire fut écarté du solide et du positif. Il s'agissait de trouver le tuf et d'en éprouver la résistance. Pouvait-on bâtir? Avais-je ou non le désir de me donner à Dieu? Et depuis quand? Ce goût du renoncement que je me découvrais se traduisait-il par un besoin de sacrifice héroïque, par exemple l'envie de soigner les pauvres malades au lieu de jouir des biens du monde, ou par de petites mortifications quotidiennes? Étais-je paresseuse, le matin? Aimais-je la chaleur du lit? Me levais-je de bon cœur ou, au contraire, me laissais-je retomber dans le sommeil? Je me privais des fruits que m'offrait sœur Louise ; m'arrivait-il d'offrir à Dieu quelques minutes de mon repos en avançant l'aiguille de mon réveil?

Elle me demanda aussi pourquoi je n'avais pas averti mon confesseur. A cela, je n'osai lui répondre que je redoutais l'abbé Garot à l'égal de ma mère, et me tus en rougissant. La religieuse

me tapota la joue et, comme si elle lisait dans mon esprit, me dit qu'en tout cas j'aurais dû m'ouvrir à ma « chère maman » de la grâce qui m'était faite. Elle avait la certitude qu'une âme aussi pieuse ne pouvait qu'applaudir aux saintes résolutions de sa fille. N'est-ce pas? Je répondis que je n'en savais rien, que ma mère et moi nous ne parlions jamais de religion. Il y eut un court silence pendant lequel la Supérieure parut se recueillir, puis elle me congédia, non sans m'avoir baisée au front et assurée qu'elle prierait pour moi.

Je sortis du bureau infiniment plus inquiète que je n'y étais entrée et ne sachant plus moi-même ce que je pensais. Il me semblait n'avoir dit que des choses exagérées ou contradictoires ; et de plus, le respect humain m'avait soufflé un ou deux mensonges dont il faudrait m'accuser, un jour. Comment soutenir, par exemple, que j'entendais l'appel de Dieu depuis l'âge de ma première communion? Ma conscience me criait que cela n'était pas vrai, mais j'avais voulu me rendre intéressante aux yeux d'une femme qui me reprochait mon manque de sérieux. D'autre part, je pouvais l'affirmer sans mentir, je me sentais plus heureuse à la chapelle qu'ailleurs, quand sœur Louise m'y menait en fin d'après-midi pour réciter un *Pater* et quelque *Ave*. Le silence, la fraîcheur, la pénombre où tremblaient les petites flammes des cierges, et la paix qui régnait sous ces voûtes, tout dans ce décor flattait mon penchant au rêve. Les genoux sur le bord de mon prie-Dieu, je demeurais ainsi jusqu'à ce que le bois meurtrît ma chair luttant d'endurance avec mon amie qui, elle, gardait une immobilité admirable. Du coin de l'œil, je voyais remuer ses lèvres et les grains de buis glisser doucement entre ses doigts et, sans le savoir, j'imitais son attitude un peu raide, ses gestes à peine esquissés. Pour serrer ma tête dans une coiffe blanche et porter comme sœur Louise de grandes manches noires et un chapelet autour de la taille, j'eusse fait bon marché de ce que la Providence m'offrait ici-bas. Mais comment expliquer cela à la Révérende Mère si férue de bon sens et de précision? Peut-être n'eût-elle pas reconnu dans mes désirs les marques d'une vocation sérieuse. Aujourd'hui que j'ai perdu la foi et que ces questions ne m'intéressent plus autant, il me paraît vain d'entrer dans les minuties d'un cas aussi particulier. Ma vie

intérieure ne se règle plus sur les décisions d'une religieuse, si sainte et si instruite soit-elle, mais à quatorze ans je n'éprouvais pas le besoin de me gouverner et ma volonté se prêtait aux influences les plus diverses, comme on va voir.

Pendant toute la semaine qui suivit, l'école entière fut en émoi. Je devenais l'héroïne d'un drame. On se taisait à mon arrivée dans la cour, mais dès que je tournais le dos, j'entendais derrière moi s'élever une espèce de bourdonnement agité. Les sœurs avaient ordre de ne plus m'interroger en dehors des classes. A confesse, une grande me céda son tour, ce qui était inouï, et l'abbé Garot, vieil homme d'ordinaire impatient et revêche, me tint près de vingt minutes à me parler de mon âme avec une onction qui me tira des larmes de bonheur ; je n'en pouvais plus d'orgueil.

A la maison, je rabattais de ces transports. Ma mère, qui ne s'était prononcée ni dans un sens, ni dans l'autre, me surveillait d'un œil sceptique. Je devinais confusément que, son opinion faite, elle différait de m'en instruire à seule fin de me contrarier. Je passais, par toutes les nuances intermédiaires, de l'espoir au désespoir. Une nuit, ma mère vint appliquer ses lèvres à mon front et promena ses doigts dans mes boucles, avec un geste que je pouvais prendre pour une caresse, et je m'endormis confiante ; mais le lendemain matin j'eus la malchance de me réveiller plus tard que de coutume et fus accueillie à la salle à manger par un sourire acide que je connaissais bien. Il me semblait y voir une moquerie à l'endroit de ma vocation, presque une insulte ; mon cœur se gonfla de colère : je pleurai.

Ma mère laissa passer cette crise tout en buvant son café au lait ; son regard de Parque m'observait par-dessus le bord de la tasse. Enfin elle leva les sourcils, essuya sa bouche avec soin et me jugeant plus calme, prononça les paroles suivantes : « Mon enfant, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit la semaine dernière. Tantôt, j'irai te chercher à l'école, à la place de Léontine. Tu diras à la directrice que je veux lui parler. »

Ce jour-là tout alla de travers. Je me souviens qu'il pleuvait à torrents et qu'à l'école nous fûmes confinées dans les salles de classe, car il n'était pas question de jouer au jardin où la pluie hachait les fleurs et labourait les pelouses. Élèves et surveillantes,

nous étions toutes nerveuses comme des chattes qu'on a enfermées dans un placard. Pendant l'heure de la récréation, un orage éclata ; plusieurs élèves saluèrent de cris aigus les éclairs qui déchiraient le ciel. Sœur Saint-François de Sales qui s'occupait de nous m'accusa de crier plus fort que les autres pour me faire remarquer. C'était une vieille religieuse mal portante, et qui ne m'aimait guère parce que je ne lui parlais jamais ; il faut dire qu'elle sentait mauvais et je l'évitais pour cette raison. Je me défendis d'avoir seulement ouvert la bouche, à quoi il me fut répondu de ne pas mentir. J'essayai de me disculper : le tonnerre couvrit ma voix pendant que sœur Saint-François de Sales levait un doigt tremblant au plafond comme pour me dire : « Vous voyez bien ! »

A déjeuner, je retrouvai maman qui fut d'une gaieté de mauvais augure, car si d'ordinaire elle riait peu, elle ne riait jamais qu'il ne se produisît quelque chose de néfaste. Elle me demanda si j'avais prévenu la directrice de la visite qu'elle comptait lui rendre et je répondis que oui, bien qu'il n'en fût rien, mais je craignais une réprimande. Cette faiblesse de ma part me navra. Plusieurs fois, je fus sur le point de reprendre mes paroles, me dérobant alors que j'ouvrais la bouche pour avouer ma faute. Dehors, la pluie battait les vitres avec une obstination où je finissais par voir une sorte de malveillance ; elle tissait un rideau à travers lequel on ne distinguait plus même le long mur blanc de la Préfecture qui faisait face à notre maison. Il en résultait dans la pièce où nous nous trouvions une obscurité affreuse, hivernale. Maman, toute droite dans sa robe noire, travaillait un os de côtelette qu'elle tenait d'une main ferme pendant que son couteau détachait les derniers fragments de viande. Je la regardai, je voulus la regarder avec cet amour filial dont les sœurs parlaient quelquefois ; mentalement, j'adressai une prière à cette femme qui m'avait mise au monde et veillé sur ma santé toute ma vie : « Sois gentille, lui disais-je, sois gentille avec moi, je t'en supplie, maman. Je ferai mon possible pour t'être agréable tant que nous vivrons ensemble, mais laisse-moi partir quand il le faudra. » Tout à coup, elle posa son couteau et me demanda pourquoi je la regardais. Je ne sus que répondre. Elle sourit.

L'après-midi, un peu avant la sortie des classes, je la vis tra-

verser la cour de son grand pas viril et gagner le parloir où la directrice recevait ses visites. Une timidité inexplicable m'avait retenue d'avouer ma faute à la Supérieure et de lui faire la commission de ma mère. J'espérais peut-être qu'en ne disant rien, j'empêcherais cette visite, ou que je mourrais avant que maman franchît le seuil de l'école. La cloche me libéra au bout de quelques minutes et j'allai rejoindre sœur Louise dans la salle de géographie pour pleurer à mon aise en attendant que ma mère me fît appeler. Nous demeurâmes ensemble un bon quart d'heure, le dernier que je passai dans la compagnie de cette excellente fille. Elle me parla sur ce ton d'enjouement un peu factice particulier à bien des religieuses, mais je la sentais presque aussi inquiète que moi. A tout moment, elle dirigeait les yeux vers la fenêtre d'où l'on apercevait la porte du parloir. Cette curiosité qu'elle ne maîtrisait pas me troubla plus encore que mes propres craintes ; je voulus rassurer mon amie pour qu'elle me rassurât elle-même, mais elle était distraite et, malgré ses efforts pour paraître gaie, de plus en plus triste. Tout à coup, elle se leva et me dit : « Préparons-nous, mon enfant. Votre maman sort du parloir. » Et elle ajouta, d'une voix découragée : « Espérons que Dieu aura touché son cœur. » Nous descendîmes.

Ma mère se promenait dans la cour aux côtés de la Supérieure avec qui, dans ses voiles noirs, elle rivalisait de deuil et d'austérité. Toutes deux parlaient en hochant la tête, penchées l'une vers l'autre d'un air de connivence qui me glaça. Quand je parus elles s'arrêtèrent. Mère Marie-Alphonsine sourit tristement. Sœur Louise qui m'accompagnait dégagea sa main de la mienne avec toute la douceur possible, puis sans un mot s'éloigna. Alors, maman releva son crêpe et m'attirant à elle, imprima sur mon front des lèvres froides. Je reçus l'ordre de m'apprêter à partir.

Dans la rue, ma mère n'attendit pas que nous eussions dépassé le mur de l'école pour saisir mes doigts dans son poing et les serrer de toutes ses forces. Je compris alors combien peu de vraie tendresse il entrait dans la composition du baiser qu'elle m'avait donné en présence de la Supérieure. « Petite étourdie ! murmurait-elle entre ses dents. Avoir ameuté ces nonnes pour une lubie de petite fille ! Je savais bien que ce n'était pas sérieux. » A chaque

phrase, elle me secouait rudement. « Mère Marie-Alphonsine n'a pas été dupe. Dieu merci. S'il fallait prendre garde aux rêveries d'une éventée comme toi... Un peu plus et tu nous régalais d'une vision. Apprends, ma fille, qu'une catholique sérieuse n'a pas de visions. »

Cette odieuse promenade dura près d'une demi-heure, car au lieu de prendre le petit tramway jaune qui nous eût menées à notre porte, elle choisit de me faire traverser la ville à pied et de m'adresser ses remontrances en public. Sa réserve habituelle le cédait tout à coup à la colère. On eût dit que l'attention des promeneurs qui se retournaient sur notre passage l'incitait à élever la voix. Quant à moi, j'étouffais de honte et de chagrin. J'étais trahie. Comme nous traversions la place du parvis, je fis mauvaise figure à la vieille église qui recevait les dévotions quotidiennes de ma mère.

La soirée fut lugubre. Rien ne semblait devoir apaiser maman. Je me souviens qu'à peine entrée dans la salle à manger, elle posa sur la table son chapeau alourdi de voiles, et reprit son discours où elle l'avait laissé. Ce fut une sorte de réquisitoire général ; pas une peccadille ne se trouvait omise et j'admirai malgré moi l'intraitable mémoire qui servait si fidèlement la rancune de cette femme. Sans cesse nous plongions dans un passé lointain d'où je revenais chargée d'une nouvelle faute : « C'est comme le jour où tu as cassé le manche d'ombrelle en cloisonné chinois... Je t'avais pourtant défendu... Et le chapeau gris taupe que tu n'aimais pas et que tu as jeté dans la poubelle... Tes mensonges... ta vanité... ce besoin de te faire remarquer sans cesse, même à l'église, petite malheureuse, au pied des autels ! »

Elle passa devant moi et m'arracha un petit trèfle à quatre feuilles de bronze qu'elle écrasa sous sa bottine. Mes larmes redoublèrent. Je me demandai quel mal j'avais pu lui faire en voulant me consacrer à Dieu, puisqu'elle tirait si peu de joie de ma présence à la maison. Avec un peu plus de perspicacité, j'aurais compris que cette scène atroce qui me rendait si malheureuse procurait à ma mère des sentiments tout autres que les miens. Son pas lourd la menait de la porte à la fenêtre en lui faisant contourner la table où elle appuyait un doigt volontaire. Le sang colorait son visage

et lui rendait sa jeunesse ; à tout moment, son œil limpide et mobile changeait de nuance sous l'empire d'une émotion que je prenais pour la seule colère. Parfois la pointe de sa langue essuyait ses lèvres sèches et sa narine palpitait. Une expression enivrée renversait ses traits. J'avais devant moi une femme chez qui la colère ravivait les sources mêmes de la vie, mais mon innocence m'empêchait de le voir. L'esprit imbu de toutes les idées courantes sur l'amour maternel, je n'imaginais pas que maman pût ne pas me chérir ; je la croyais d'une sévérité excessive, mais mon audace n'allait pas plus loin, je ne comprenais pas qu'en semblant me reprocher de petits méfaits insignifiants, c'était à mon être, à mon existence même qu'elle en voulait. Je demeurais à ses yeux la fille d'un homme qu'elle avait épousé par dépit et contre son gré, et de temps en temps, sous prétexte de me redresser, elle m'accablait de sa rancune. Elle se libérait peu à peu de tout ce poison que la religion ne parvenait pas à neutraliser, car il fallait pour qu'elle respirât que je souffrisse un peu ; je ne sais quel injuste équilibre se rétablissait alors dans mon âme, mais elle jouissait du trouble qu'elle portait dans la mienne et pour tout dire, elle en vivait.

« Et pourtant elle donne aux pauvres. Et pourtant elle fait ses prières, me disais-je en écoutant cette voix forte et gutturale qui frappait les murs. Elle se confesse, elle communie. Quel Dieu contradictoire sert-elle donc? »

Aujourd'hui, je la vois sous un jour différent et je la plains. Il est trop facile de la condamner. Elle s'inquiétait d'une promesse de bonheur qu'elle avait lue dans mon regard, le jour où je lui avais dit que je voulais entrer en religion, mais on l'eût fort étonnée en lui apprenant qu'elle se montrait inhumaine envers moi ; car elle croyait vouloir mon bien.

Lorsqu'elle se tut, il faisait sombre, mais je la voyais encore aller de long en large dans la pièce. Léontine porta une lampe qu'elle posa sur la cheminée, puis une nappe ; elle circulait entre nous deux d'un air épouvanté. C'était une vieille femme au visage plein de ruse et de douceur ; son regard se cachait derrière les verres bleu pâle de lunettes à monture de fer et elle marchait comme une ombre, les pieds dans des pantoufles brunes qu'on voyait se mouvoir activement sous ses jupes noires. De temps à

autre, elle se dirigeait vers le buffet en évitant de se trouver sur le chemin de ma mère, plongeait les bras dans les profondeurs du meuble et revenait avec des assiettes qu'elle plaçait sans bruit sur un coin de la table. Chaque fois qu'elle passait près de moi, je sentais la forte odeur de savon de cuisine qui se dégageait de ses mains, car elle se penchait de mon côté en murmurant une parole que je n'entendais pas. Je compris enfin : « Le chapeau de Madame. »

Il était resté au milieu de la table, énorme, avec de larges bords plats et, à l'endroit du front, un ornement de jais facetté, pareil à l'œil d'un monstrueux insecte. Le funèbre objet s'enveloppait de son voile comme une seiche disparaît dans son nuage d'encre. Je le regardai en silence, mais n'osai y toucher. Léontine s'en approcha timidement, prit peur et revint vers moi. Ma mère qui s'aperçut de ce manège marcha droit vers l'endroit où nous nous tenions.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle avec impatience.

Nos regards guidèrent le sien. Elle considéra un instant la table où les serviettes, la nappe pliée en huit et les assiettes formaient une sorte de muraille près de son chapeau.

— Empotées ! cria-t-elle en le saisissant, et elle le brandit vers moi. Cette pleurnicheuse veut entrer au couvent, Léontine ! La vois-tu se levant à 4 heures du matin et jeûnant trois fois par semaine, elle qui fait la marmotte jusqu'à 7 heures et se plaint que son chocolat n'est jamais assez sucré?

Elle ricana de mépris et parut sur le point d'ajouter quelque chose, puis se ravisant, haussa les épaules et quitta la pièce. Nous l'entendîmes traverser l'antichambre, gravir l'escalier ; au-dessus de nos têtes, son pas résonna encore et nous gardâmes le silence comme si ce bruit nous commandait de nous taire. Léontine étalait la nappe sur la table avec une mine affligée. Bientôt, les couteaux, les verres, tout fut en place et elle se retira. Depuis plusieurs minutes, il faisait lourd et je me levai pour ouvrir la fenêtre. Il ne pleuvait plus, les trottoirs séchaient dans l'air tiède, le ciel d'un bleu profond annonçait une belle nuit. De l'autre côté de la rue, le lilas de la Préfecture m'envoyait le triste et délicieux parfum de ses grappes blanches. A ce moment, j'entendis la porte s'ouvrir et me retournai : c'était Manuel.

VI

Il y avait près de deux mois qu'il habitait chez nous et sa laideur me devenait familière. Je surmontais sans peine ma répugnance pour ce front cabossé où perlaient toujours des gouttes de sueur, ces paupières rougies de fatigue, ce grand nez difforme. Mais nous n'en étions pas encore aux confidences. D'ordinaire, il se contentait de me dire : « Bonsoir, Marie-Thérèse, » et s'asseyait dans son coin en fermant les yeux jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son souffle. Si, par pitié, j'allais lui chercher de l'eau, il me remerciait de telle sorte que je pensais vraiment avoir accompli une action méritoire, mais de lui-même il ne me demandait jamais rien. Ce soir-là, il m'appela près de lui. Je ne lui avais rien dit de ma vocation contrariée parce que je pensais qu'un garçon aussi simple n'eût pas compris des difficultés de cet ordre.

— Pourquoi es-tu triste? me demanda-t-il sans ouvrir les yeux.

Et il me saisit la main comme un aveugle.

— Ce n'est rien, lui dis-je, c'est à cause de maman.

Il fit : « Ah ! » et me serra la main un peu plus fort ; je sentis la moiteur de sa paume, mais n'osai me dégager : ce visage aux paupières closes revêtait un aspect que je ne lui connaissais pas et l'idée fugitive de la mort me traversa l'esprit.

— Cela n'a pas d'importance, dit-il enfin, et il baissa la voix. Écoute-moi, Marie-Thérèse. Ce soir, quand ta mère sera endormie, tu te lèveras ; tu t'habilleras et tu viendras me trouver ici.

— Pourquoi faire, Manuel?

— C'est un secret. Tu verras, tu ne le regretteras pas. Essaye

de venir à 11 heures, mais sois prudente, ne fais pas de bruit. Si tu entends remuer ta mère dans sa chambre, ne bouge pas, attends, ne...

Il allait me dire autre chose quand ma mère entra ; nous n'eûmes que le temps de nous séparer. Elle m'indiqua du doigt ma place à table.

— Eh bien, Manuel, tu rêves? fit-elle sèchement. Nous t'attendons.

Il nous rejoignit et, la tête inclinée, bredouilla un *Benedicite* que nous écoutâmes debout. Léontine apporta la soupe.

— Tu ne récites pas cette prière comme il faut, dit ma mère en s'asseyant. Qu'est-ce qui te presse? Tu vas beaucoup trop vite. La prochaine fois, je te la ferai recommencer. Ton assiette !

Il rougit et tendit son assiette sans répondre. Mon tour vint ensuite et je reçus ma portion, mais pas un regard ne fut dirigé de mon côté : ma mère feignait de ne pas me voir. Elle se mit presque aussitôt à interroger son neveu sur sa journée à la librairie. Le gros événement de cette journée était l'achat de plusieurs guides par un groupe de touristes. Il existait deux petits livres sur la région ; dans l'un, écrit par un savant chanoine, une note mentionnait la famille de ma mère parmi les plus considérées de la ville ; l'autre, plus bref, n'en disait rien. Heureusement, Manuel avait su imposer le bon guide. Ma mère se rengorgea.

— Tu dis que tu en as vendu trois?

Elle sourit finement à la pensée des cinq ou six personnes qu'elle vexerait en leur apprenant la chose, et pendant le reste du dîner, elle nous montra un visage un peu moins rogue, mais au dessert mon assiette demeura vide. Léontine vint desservir, puis apporta la tisane que maman nous forçait à boire. Alors commença une de ces interminables soirées qui m'ont fait prendre en haine la vie de famille. On abaissait la suspension et ma mère posait son panier à ouvrage sur le molleton vert qui recouvrait la table. Manuel s'asseyait près de la cheminée, sous la lumière d'une lampe de faïence bleu pâle et se plongeait dans la lecture de la *Vie de Jésus* qu'on prenait dans la maison pour un livre pieux. Au bout de quelques minutes, ma mère se plaignait des papillons que la lumière attirait dans la pièce ; il fallait fermer les volets et le beau

ciel bleu disparaissait derrière les lattes noires. J'errais d'un coin à l'autre de la salle à manger jusqu'à ce qu'une observation me fît

asseoir sur une chaise près du buffet. Ce soir-là, j'essayai de lire, mais outre que j'y voyais mal, mon attention s'égarait sans cesse.

Je revoyais le sourire attristé de la Supérieure au moment où ma mère se penchait vers moi pour me baiser au front, puis la scène de la rue, dont la violence contrastait si fort avec les façons des religieuses. Je me demandai par quel extraordinaire oubli, maman ne me reprochait pas le mensonge que je lui avais fait le matin même en lui disant que la Supérieure était prévenue de sa visite, et tremblai qu'elle ne s'en souvînt tout à coup. Mais une épreuve beaucoup plus certaine m'attendait le lendemain matin, lorsqu'il me faudrait affronter les moqueries de mes compagnes et subir le triomphant mépris de sœur Saint-François de Sales qui, elle, n'avait jamais cru à ma vocation ; car au milieu de mes malheurs, tout occupée des tortures qu'on infligeait à mon amour-propre, je ne songeais presque plus à l'appel de Dieu ni aux saintes émotions de la semaine précédente.

Une heure passa. Ma mère tricotait avec application des vêtements destinés aux enfants pauvres ; un souffle égal et profond soulevait sa forte poitrine où brillait une croix de jais. J'admirais, la rancune au cœur, le mouvement infatigable de ces mains tachées de bistre. « Si j'étais libre, pensai-je, si j'étais libre ! » Et une espèce de nostalgie m'emplissait les yeux de larmes qui tremblaient au bord de mes cils avant de rouler en gouttes chaudes sur mes joues.

A ce moment, mon regard croisa celui de Manuel. Il m'observait par-dessus son livre, mais reprit aussitôt sa lecture et je le vis écrire au crayon sur un bout de papier où il jetait quelquefois des notes. Les paroles qu'il avait prononcées avant dîner me revinrent à la mémoire et me firent une impression singulière. Ce rendez-vous qu'il me fixait, je n'y avais pas pris garde tout d'abord ; maintenant j'y pensais comme à quelque chose de pénible et d'agréable à la fois ; on eût dit que la voix de Manuel me parlait de nouveau pour répondre à ce vœu de liberté que je formulais avec tant de ferveur et de tristesse.

La pendule qui sonnait la demie de 9 heures nous sépara comme à l'ordinaire. En passant près de moi pour me souhaiter une bonne nuit, Manuel me glissa un papier dans la main.

VII

Ma mère m'accompagnait toujours jusque dans ma chambre et j'ôtais mes vêtements sous ses yeux, mais ce soir-là, pendant qu'elle éteignait la suspension à la salle à manger, j'eus le temps de lire le papier de Manuel en traversant le vestibule. Mon cousin avait écrit trois mots : « *Ne viens pas.* »

Je me déshabillai d'assez mauvaise humeur. Maman me trouvait lente et frappa plusieurs fois dans ses mains pour m'inciter à aller plus vite ; en même temps, elle me disait de la regarder au moment où j'enlevais ma petite robe d'écolière et elle me passa elle-même une chemise à manches longues qui tombait bien bas. Ma prière faite, je me glissai dans mon lit, puis ma mère, comme d'habitude, souffla la lampe et confisqua les allumettes.

Je l'entendis ensuite aller et venir dans sa chambre contiguë à la mienne. L'épaisseur d'un mur ne suffisait pas à étouffer les soupirs de cette femme travaillée de chagrins secrets et qui, pour employer une de ses expressions, trébuchait quelquefois sous une croix trop lourde. Au bout d'un instant, un long murmure m'apprit qu'elle terminait pieusement une journée où Dieu avait eu, selon moi, bien peu de part. Je m'endormis.

La chaleur du lit m'éveilla. L'édredon pesait sur moi de telle sorte que je croyais avoir un corps couché en travers du mien. Je me levai, entr'ouvrant ma chemise que la sueur collait à ma gorge et me dirigeai à tâtons vers la fenêtre. Une brise tiède soufflait du jardin ; pour mieux la respirer, je poussai les lourds volets de bois. L'air soulevait les cheveux sur mon front ; les bras posés sur la barre d'appui, je regardai notre platane endormi dans les rayons de la lune et la pelouse givrée par l'étrange lumière qui tombait sur elle. Ce spectacle me grisa. Il me sembla que j'allais découvrir

l'aspect secret des choses, celui qu'on entrevoit en rêve, mais qu'on oublie au réveil, et en même temps je me sentis envahie d'une immense tendresse ; oui, je baissai les paupières et tendis la bouche à la nuit, au vent qui passait sur ma face. Une envie me prit de me balancer, d'allonger les bras. Je ne me reconnaissais plus. J'allais au-devant de quelque chose de nouveau. Le monde tel que je l'avais vu jusqu'alors perdait sa force, sa réalité : à sa place régnait la nuit. On ne m'avait jamais permis de regarder la nuit, de l'aimer. A partir d'une certaine heure, ma vie devait s'anéantir dans le sommeil. Qui pouvait dire ce qui se passait alors autour de moi? De plaisir, je me mis à rire toute seule et crois que je sautai en me tenant à la barre d'appui. J'étais libre, ou du moins j'oubliais mes craintes, mes soucis, toutes mes attaches avec la journée précédente.

L'exaltation de cette minute m'inspira un geste singulier dont je fus moi-même surprise : j'ôtai ma chemise et regardai mon corps. C'était un acte impur que défendait la religion, mais il me procura un plaisir que je n'ai jamais retrouvé depuis. Pour la première fois, j'éprouvai cette ivresse particulière à celui qui transgresse une loi. Je désobéissais non seulement à ma mère, mais aux religieuses, à mon confesseur et à Dieu. Ma grande innocence m'empêchait alors de comprendre en quoi j'étais impure ni à quels périls j'exposai mon âme. J'admirai la blancheur de cette chair que je ne voyais jamais ; la main en y posant recevait une sensation de fraîcheur délicieuse, et je me demandai pourquoi cela était mal.

Si j'ai bonne mémoire, je m'étendis ensuite sur le sol, le ventre et le haut des jambes baignés d'une lumière complice. D'ordinaire, je redoutais l'obscurité d'une chambre sans lampe, mais cette nuit, je devenais autre. Je ris toute seule du bien-être que je ressentais, me roulant sur le tapis comme un jeune animal qui dépense ses forces. A ce moment, un bruit de pas me fit dresser l'oreille. Quelqu'un marchait doucement d'un bout à l'autre de la salle à manger qui se trouvait située au-dessous de ma chambre. Mon cœur se serra d'effroi. J'écoutai, puis reconnus le pas léger de Manuel. Pourquoi m'avait-il écrit de ne pas venir, s'il attendait lui-même? Tout à coup, il m'intriguait. Je n'avais aucune idée de l'heure, mais je m'habillai en hâte, et descendis.

VIII

Une bougie allumée était posée sur la table. Lorsqu'il me vit entrer, il étouffa un cri et me demanda ce que je venais faire.

— Et toi, Manuel, pourquoi es-tu là?

— Je ne peux pas dormir.

Il boutonna son gilet et prit la bougie.

— Remonte, dit-il, je vais t'éclairer.

Ces mots furent prononcés d'une voix si ferme que j'allais obéir. Pourtant, je secouai la tête.

— Pas encore. Quelle heure est-il?

— Onze heures et quart. Si ta mère te savait debout, avec moi...

Il me regarda à la dérobée, je le sentis faiblir et me rapprochai de lui.

— Dis-moi d'abord pourquoi tu m'as demandé de te retrouver ici.

Et doucement j'appuyai ma main sur son bras pour lui faire poser le bougeoir. Il tressaillit, tournant les yeux vers moi d'un air sombre.

— Ne me touche pas, fit-il à voix basse.

Nous étions face à face. Sur ses grands traits irréguliers, la lumière promenait des ombres qui accusaient l'ingrate laideur de ce visage ; les yeux d'ordinaire si tranquilles me fuyaient. Il eut un petit rire qui sonnait faux.

— Je te dis cela parce que j'ai les mains moites ; ce n'est pas agréable.

Sa gêne me gagnait. Il poursuivit :

— Ta mère est venue me voir au début de l'après-midi. Elle m'a dit cela : que j'avais les mains moites. Elle m'a dit aussi que je n'étais pas beau. Comme si tout le monde ne le savait pas ! Qu'est-ce que tu dis?

Je ne disais rien ; j'étais atterrée par la détresse que je lisais dans le regard de Manuel. Du bout du doigt, il aplatissait la cire de la bougie autour de la petite flamme rouge.

— Elle m'a même fait comprendre que j'enlaidissais depuis un an. Ce n'est pourtant pas ma faute. Toi c'est tout le contraire, Marie-Thérèse.

En disant ces mots, il détourna la tête. Son chagrin éveilla en moi un sentiment bizarre dont je me souviens parce que je l'ai éprouvé bien des fois par la suite : j'aurais voulu que Manuel fût plus disgracieux encore et plus triste.

— Mais tu n'es pas si laid, m'écriai-je.

Il tressaillit et ne répondit pas. Au bout d'un instant, il chuchota sans lever les yeux :

— La nuit est belle. J'avais envie d'aller me promener du côté de l'Héritage. Veux-tu venir?

L'endroit qu'on nommait l'Héritage se trouvait situé un peu en dehors de la ville ; aussi l'idée d'aller m'y promener si tard me parut singulière, mais elle me plut par cela même.

Nous sortîmes sans bruit. Manuel avait mis un vieux canotier jauni qu'il portait incliné sur le front ; quant à moi, j'étais nu-tête. De temps en temps, dans les rues désertes, il s'arrêtait et regardait au loin en clignant des yeux. « Si tu vois quelqu'un venir vers nous, disait-il, nous reviendrons en arrière. Tu comprends, je ne veux pas qu'on sache... » Mais personne ne se montrait. Nous marchions le long des murs derrière lesquels aboyait parfois un chien tirant sur sa chaîne. Jamais je n'avais vu les pavés si blancs ni les ombres si noires. Aux alentours de la gare, nous aperçûmes les lumières d'un débit de tabac : il fallut prendre une autre rue, faire un assez grand détour.

— Pourquoi ne veux-tu pas qu'on sache, Manuel?

— Ce serait ridicule. On ne comprendrait pas, vois-tu.

Bientôt nous atteignîmes une des portes de la ville : on pas-

sait sous une voûte en ogive ; un pont-levis permettait ensuite de franchir les fossés. Quelques pas encore nous conduisirent sur la grand'route que nous suivîmes un moment. Le silence de la campagne était si profond que nous n'osions le rompre par nos paroles. Mon cousin marchait un peu plus vite ; pour un de ses pas, j'en faisais deux et finis par courir. Il s'arrêta net :

— Pourquoi cours-tu?

Son visage semblait celui d'un homme qui s'éveille tout à coup.

— Tu vas trop vite, répondis-je.

— Es-tu fatiguée? Veux-tu rentrer?

— Non.

Nous prîmes un petit sentier qui montait doucement à travers les champs de seigle, mais si étroit qu'on ne pouvait y aller de front, aussi Manuel me fit-il marcher devant lui. De temps en temps, il murmurait : « Tout droit, c'est tout droit, » comme pour me rassurer, car des nuages voilaient la lune et la nuit était noire. A présent, je me sentais lasse et trébuchais contre les pierres. Au bout d'un instant, la main du jeune homme effleura mon épaule.

— Écoute... Je vais te porter jusque là-haut.

Ces paroles furent dites d'une voix si singulière que je tournai la tête vers mon cousin ; il n'avait pas ôté sa main de dessus mon épaule et se pencha en avant ; son regard fixe parut chercher une réponse dans mes yeux.

— Veux-tu que je te porte jusque là-haut? demanda-t-il encore.

Je pris peur.

— Non, ce n'est pas la peine.

Et malgré ma fatigue, je me mis à courir et parvins avant lui à l'Héritage. On appelait ainsi un pré de forme irrégulière qui s'étendait sur toute la longueur d'un plateau légèrement incliné ; le mur bas qui marquait les limites était fait à la mode de chez nous, c'est-à-dire avec de grosses pierres posées les unes sur les autres. Le dimanche, des jeunes filles de l'orphelinat venaient y jouer. En semaine, on n'y voyait personne. Et je ne sais quelle raison superstitieuse on en donnait, mais les bêtes n'y paissaient jamais.

Je sautai du mur à pieds joints et me laissai tomber sur l'herbe. Quelques secondes plus tard, Manuel franchissait le mur à son

tour, sans hâte et d'une seule enjambée ; il se tint debout, devant moi, et dit d'une voix plus égale :

— Ne reste pas là. L'herbe est mouillée.

Nous traversâmes le pré à pas lents jusqu'à un grand rocher plat qui sortait de terre. Maintenant, assis l'un près de l'autre, nous regardions la ville dont les lumières brillaient faiblement au sein de l'obscurité. Je cherchai la grosse tour carrée de la cathédrale, et la flèche de la mairie, mais en vain, car le ciel était trop noir pour qu'on vît rien s'y profiler. Il y eut un silence. Le vent plus frais soufflait sur les hauteurs avec un faible et long murmure. De temps en temps, Manuel se tournait de mon côté, comme s'il eût été sur le point de dire quelque chose ; je le sentais plus calme et il ne m'effrayait plus ; au contraire, j'étais heureuse de me trouver là, près de lui.

Tout à coup il se leva et sortit de sa poche un mouchoir qu'il déplia.

— Tu vas te salir sur cette pierre, dit-il. Assieds-toi là-dessus.

Je dus lui obéir, en riant du soin avec lequel il étalait le mouchoir sur le rocher. Cette gaieté parut l'offenser, il ne se rassit pas.

— Tu me trouves ridicule avec mes petites manies, sans doute?

Je protestai, je voulus le faire asseoir de nouveau, mais il demeurait immobile, le regard dirigé au-dessus de ma tête, brusquement absorbé dans une méditation si profonde qu'il ne semblait même pas m'entendre. Ce changement soudain me rendit à mon inquiétude de tout à l'heure. Je prononçai son nom et avançai la main vers lui : il eut le même tressaillement que dans la salle à manger, lorsque je lui avais touché le bras.

— Que veux-tu? demanda-t-il.

— Parle-moi, Manuel.

Il hésita un instant, puis vint s'étendre sur le rocher, presque à plat ventre et la tête sur ses bras repliés.

— Je suis malheureux, dit-il d'une voix douce.

Une prudence instinctive me retint de l'interroger, car je ne savais ce qu'il voulait de moi, mais il y avait dans sa façon d'agir une sorte d'incohérence qui me semblait de mauvais augure. J'avais peur à nouveau, comme si je me fusse trouvée près d'un étranger ou d'un fou ; cette crainte étouffa toute pitié en moi.

— Rentrons, Manuel.

Il se leva précipitamment et me saisit la main ; je poussai un cri.

— Ne crie pas, fit-il. Je ne te toucherai pas, mais reste là.

En même temps, il me forçait à me rasseoir et s'accroupit à mes pieds ; mon cœur battait avec force.

— J'ai quelque chose à t'avouer, reprit-il. Toute la journée, je pense... à toi. La nuit aussi. Tu m'entends?

— Oui, Manuel.

— Tu es très belle, comprends-tu? C'est à cause de cela. Parfois quand je suis seul dans l'arrière-boutique ou dans ma chambre, je pense à toi, et je te vois. Oui, tu es là.

Jamais on ne m'avait parlé ainsi. Un sentiment de vanité tempéra mon effroi.

— Quel âge as-tu? demanda-t-il soudain.

— Quatorze ans.

Il réfléchit.

— Si jamais tu parles de ceci à qui que ce soit, je me tue. M'as-tu compris?

Je hochai la tête.

— Il y a des choses que tu ne sais pas encore, Marie-Thérèse. Les gens me soupçonneraient de vouloir le mal, s'ils me savaient ici avec toi. Mais je ne veux pas le mal. N'est-ce pas? Pourquoi ne réponds-tu pas? Sais-tu ce que c'est que le mal? Si je pose ma main sur ton genou, ainsi, est-ce mal?

Ce contact avec ma chair nue me fut comme une brûlure et je fis un mouvement convulsif, mais la main ne lâchait pas prise. Rien n'effacera de ma mémoire l'horreur de cette minute ; je crus que mon cousin m'avait conduite en cet endroit solitaire pour me tuer, trop innocente encore pour lui supposer un dessein moins atroce.

Dans mes efforts pour me dégager, je reçus tout à coup une sorte d'avertissement intérieur, singulière expérience qui s'est renouvelée plusieurs fois dans le cours de ma vie. Ma résistance cessa aussitôt et je feignis de rire, mais ma voix était rauque :

— Que fais-tu là, Manuel?

Il répondit au bout d'un instant :

— Je ne sais pas.

Ces mots furent répétés sur le ton du plus grand étonnement, puis je sentis sa main relâcher un peu son étreinte.

— Il y a des mois que je rêve à ceci, reprit-il. Quelquefois la nuit entière y passe. Le matin je me demande si ça n'est pas vrai. Tu es assise comme ceci et je suis là, je me figure que tu me parles.

Il baissa la tête et appliqua la joue contre ma jambe.

— Que ta peau est douce! murmura-t-il avec un accent de bonheur qui me bouleversa. Tu ne sais pas comme tu me rends heureux en me permettant de te toucher, Marie-Thérèse.

Il prononça mon nom à plusieurs reprises comme si le son lui en était nouveau, puis se tut.

— J'ai froid, fis-je au bout d'un instant. Rentrons, Manuel.

On eût dit que je le tirais d'un songe.

— Tu as peur de moi? demanda-t-il en relevant la tête.

A ce moment, je vis passer sur ses traits une expression que je ne connaissais pas et compris que l'homme accroupi à mes pieds n'était pas Manuel, le Manuel que je voyais tous les jours, mais un être en lutte avec un impérieux désir. Ma terreur l'excitait. Par une instinctive prudence, je demeurai immobile, et me tus. Il murmura encore quelque chose sur un ton de reproche, puis entourant avec force mes deux jambes de son bras, il se mit à frotter sa joue contre ma chair en riant. J'éprouvai alors une sensation de vertige qui me fit porter les mains à la tête; cette espèce de chavirement dura quelques secondes, puis un cri s'échappa de ma gorge et je m'évanouis.

Cette syncope se trouve étrangement liée dans mon esprit à l'idée d'une délivrance, sans qu'il me soit possible de bien expliquer pourquoi; mais lorsque je repris connaissance, j'eus d'abord l'impression de retomber dans un enfer. Manuel était à genoux devant moi et criait. Je fis effort pour me relever, car, pareille à la victime d'un sacrifice, j'étais étendue de tout mon long sur la pierre. Dès qu'il me vit remuer, mon cousin cessa ses cris et des larmes coulèrent sur ses joues.

— Qu'est-ce que je t'ai fait? demanda-t-il sur un ton d'angoisse. Qu'est-ce qu'il y a eu, Marie-Thérèse?

Il agitait les mains comme un enfant et répétait ces questions avec une telle insistance que, la pensée d'un assassinat se présentant de nouveau à moi, je crus qu'il m'avait blessée ; mais, sauf à l'endroit où mon crâne avait heurté la pierre, je ne ressentais aucune douleur et ne constatai pas le moindre désordre dans mes vêtements.

— Tu n'es pas malade? demandait mon cousin. Pourquoi as-tu perdu connaissance? Tu as eu peur? J'ai cru que tu étais morte.

Tout à coup, sa voix se brisa et il éclata en sanglots ; je le vis s'abattre sur l'herbe et se laisser aller à la plus affreuse crise de désespoir, le visage contre terre et les mains jointes au-dessus de la tête. Pendant plusieurs minutes, il demeura dans cette position. Lorsque la première violence de son chagrin se fut apaisée, il se releva péniblement, puis écarta les mèches qui balayaient son visage.

— Je te jure... commença-t-il.

Il attendit d'être un peu plus calme et reprit :

— Je te jure que je ne voulais pas faire le mal. Quand tu es tombée en arrière, je ne t'ai plus touchée, Marie-Thérèse. Il ne fallait pas venir, vois-tu. Je t'avais dit... j'ai essayé de t'empêcher...

Muette et tremblante, j'écoutai ces paroles comme le discours d'un fou.

— Une autre fois, dit-il encore, même si je te supplie de venir, ne m'obéis pas. C'était malgré moi...

Il chercha son mouchoir dans sa poche, ne le trouva pas, essuya ses joues du plat de ses deux mains. Un profond soupir souleva sa poitrine.

— C'est fini, ajouta-t-il doucement.

Je me levai en silence. Il aperçut alors son mouchoir qu'il saisit et se mit à plier avec le plus grand soin. J'eus l'impression de retrouver Manuel tout entier dans ce geste qui me rassura. Nous traversâmes le pré sans ouvrir la bouche. Arrivés au petit mur bas, Manuel se tourna vers moi et me dit :

— Tu m'as promis de ne parler à personne de ce qui s'est passé cette nuit.

Je fis signe que oui.

— Plus tard, dit-il, souviens-toi de ceci : quand tu es tombée sur la pierre, je ne t'ai pas touchée.

Son visage revêtit un air de gravité douloureuse et il répéta cette phrase avec lenteur comme pour me forcer à la retenir. Puis il remit son canotier et, enjambant le petit mur, s'engagea dans le chemin qui descendait à travers les champs. Je le suivis. Le vent se taisait, la nuit paisible retentissait du bruit de nos pas sur le sol. Il pouvait être 1 heure du matin.

IX

Je regagnai mon lit profondément troublée, mais le sommeil dans lequel je tombai aussitôt atténua les mauvais effets de cette secousse nerveuse. Manuel me réveilla comme de coutume en descendant à la cuisine et je l'entendis aller et venir d'une pièce à l'autre, puis je me rendormis jusqu'au moment où ma mère vint me secouer l'épaule. Ce matin-là, je déjeunai dans une sorte de stupeur, n'arrivant pas à trouver le lien entre la scène étrange de l'Héritage et les faits quotidiens de la vie réelle. J'étais comme une somnambule qui se souviendrait tout à coup de sa promenade sur les toits, mais, grâce à Dieu, je manquai trop d'imagination pour m'attarder longtemps à des rêveries de ce genre. Le gros bon sens que je tenais de mon père me vint en aide et je me dis que puisqu'on ne m'avait ni tranché la gorge, ni crevé les yeux, je serais bien sotte d'avoir peur. Cependant, j'étais atteinte. Quelque chose de terrible venait de passer près de moi ; j'avais beau me dire que ce n'était pas vrai, j'en éprouvais un malaise que tous mes raisonnements ne parvenaient pas à dissiper.

Dans cet état d'esprit, je me rendis à l'école que j'eus l'impression de retrouver après un long voyage. J'oubliai mes craintes de la veille et me précipitai au jardin comme dans un refuge. Presque aussitôt, on m'appela dans le bureau de la directrice. Je m'attendais vaguement à des remontrances, au lieu de quoi Mère Marie-Alphonsine me fit asseoir en face d'elle et m'offrit une dragée ; puis elle m'observa avec un sourire.

— Mon enfant, commença-t-elle d'une voix douce, j'espère que nous avons passé une *bonne nuit.*

Une rougeur subite me monta au front quand j'entendis cette phrase banale mais, pour moi, si pleine de sens et j'eus tout à coup faim et soif d'une confession générale aux pieds de cette sainte religieuse.

— Ma Mère ! m'écriai-je.

Elle m'arrêta en portant un doigt à ses lèvres.

— Si nous allons trop vite, nous nous casserons le cou, Marie-Thérèse. Quand vous serez seule, réfléchissez un peu à ce que je vous dis. Point de hâte, point d'imprudences. Dieu a l'éternité pour lui. Modérez-vous. Obéissez à votre mère.

Ici un portrait de ma mère, mais si flatteur et si appuyé que je compris enfin qu'il ne serait pas mauvais d'en dire quelque chose au modèle.

Puis on me parla de l'obéissance due aux parents ; puis du vœu d'obéissance monastique qui lui fut comparé. Plusieurs analogies furent tirées de la vie d'une pieuse enfant chez sa mère et de celle d'une religieuse dans son couvent ; mais de ma vocation dans tout cela, pas un mot.

Je n'étais pas assez fine pour apprécier l'adresse de ce petit discours dont chaque phrase eût pu être redite à ma mère, mais qui ne m'en conseillait pas moins une espèce de rébellion intérieure sous les dehors d'une soumission parfaite. Ma déception fut visible. Depuis le début de ma conversation avec la directrice, je sentais renaître tous mes élans spirituels des jours passés. Pour peu qu'elle en eût pris la peine, cette femme eût fait de moi une fanatique, une héroïne chrétienne, elle m'eût envoyée chez les lépreux, et elle me recommandait platement d'obéir à ma mère. C'était là tout ce que je sus tirer d'une instruction à double sens. Aussi, en apercevant les larmes qui brillaient déjà dans mes yeux, la religieuse s'arrêta net et me congédia doucement d'un baiser au front, à l'instant même où sonnait la cloche de 8 heures.

Comme j'allais franchir le seuil du bureau, elle me rappela. « Mon enfant, dit-elle, si j'ai bien compris votre mère, vous lui aviez dit que j'étais prévenue de sa visite. Je n'ai pas voulu la

détromper de votre erreur. C'est tout, mon enfant. » Je me retirai, le feu aux joues.

Malgré le plus beau temps du monde, la journée me parut maussade. En classe, je disposai de gros livres sur mon pupitre de façon à pleurer sans être vue, si l'envie m'en prenait, ce qui m'arriva un nombre passable de fois. Je remarquai qu'on ne me parlait pas. Quand mon tour vint de réciter, personne ne me souffla et je dus me rasseoir sous l'œil indifférent de mes admiratrices de la veille. Cette trahison m'atteignit au plus vif de ma vanité. Il ne fut pas question de voir sœur Louise qu'une indisposition retenait à l'infirmerie. En récompense, la vieille sœur Saint-François de Sales se montra d'une amabilité rare avec moi, me prit à part, me cajola, mais je ne lui sus aucun gré de ce revirement, car elle me parla sans fin, promenant sur mon visage une haleine empestée. L'âge la rendait indiscrète, et elle me conta les déboires de sa jeunesse, sa vocation contrariée, ses neuvaines au saint évêque de Genève, un rêve prophétique qu'elle avait eu, certaine nuit de Noël... La récréation entière y passa ; un ciel d'un bleu ardent riait à mon ennui.

En traçant ces lignes, je me rends compte des imperfections de ma mémoire, car si je me rappelle le détail de ces journées, quelque chose d'essentiel m'a fui. Pendant des années, j'ai gardé au fond d'un tiroir un chapelet de buis qui me venait de cette époque. L'odeur de ces grains de bois jaune était si forte qu'il me suffisait de la respirer pour faire revivre en moi certaines minutes de mon enfance, non les gestes, ni les paroles, mais la qualité particulière d'un moment. J'en éprouvais une sorte de vertige. Il ne s'agissait plus de souvenir, mais de la renaissance d'un monde disparu, avec sa lumière, son souffle, ses rêveries fugitives. Même athée, je me retrempais dans cet élément merveilleux qu'on appelle la foi. Rien qu'en approchant ce chapelet de mon visage, je redevenais la petite fille pour qui la patrie des âmes rayonnait comme un grand jardin par-delà les plaines du monde. Aujourd'hui, mon cœur est vide et le buis a perdu son magique parfum, tout à fait, oui, tout à fait. L'être que j'étais n'est plus. Si je lui parle, il ne m'entendra pas ; je pense à lui, déjà, comme à quelqu'un que j'ai connu, mais qui n'est plus moi-même.

Cette espèce de mort partielle me glace. La vie se présente à moi comme une suite d'anéantissements jusqu'à la destruction générale de toute mémoire. Certains jours je me demande comment j'ai jamais pu me ranger au nombre des catholiques, car il n'y a plus en moi de quoi faire la plus tiède, la plus modérée des chrétiennes, et c'est une vieille incroyante qui écrit ces pages.

X

De retour à la maison, j'eus la surprise d'y trouver Manuel, bien qu'il ne fût pas même 5 heures. Assis à sa place habituelle dans un coin de la salle à manger, les mains sur les genoux, et le front bas, il réfléchissait si profondément qu'il ne m'entendit pas entrer. Lorsque je fus devant lui, il releva la tête et me considéra d'un air attentif ; ses prunelles brillaient d'un mauvais éclat, ses pommettes d'un rouge vif semblaient peintes.

— Je suis revenu, dit-il d'une voix brève. J'ai été malade, oui, dans l'arrière-boutique.

Devant ce regard fixe et brûlant, je sentis l'inquiétude de la nuit passée s'emparer de moi, et demeurai interdite.

— Donne-moi à boire, commanda-t-il.

Je courus à la cuisine. Léontine cueillait du cerfeuil au potager. Je l'appelai. Elle ne savait pas que Manuel était rentré et parut plus embarrassée que moi quand je lui demandai ce qu'il fallait faire. « Attendez le retour de Madame, me dit-elle enfin, elle est au salut. » Sans doute m'eût-elle donné le même conseil si je lui avais appris que les rideaux flambaient, car elle redoutait ma mère et n'eût pas empli un seau d'eau sans une permission expresse. Je préparai un verre de grenadine et le portai à Manuel qui l'avala d'un trait. Son visage ruisselait. Il se leva au bout d'un long moment de silence et fit le tour de la table.

— Où est-elle? demanda-t-il brusquement.

— Qui, Manuel?

— La bonne nourrice.

J'essayai de croire qu'il plaisantait et me mis à rire, cependant il répéta sa question avec impatience. Si je m'étais trouvée près de la porte, je me serais enfuie, mais il me barrait le chemin. Je compris qu'il délirait et fis un effort pour dominer ma crainte.

— Elle se promène sur la pelouse, balbutiai-je.

Les yeux égarés, il murmura : « Sur la pelouse, je ne la vois pas. » La peur me fournit une idée :

— Assieds-toi, Manuel, lui dis-je, je vais te donner ton livre.

A mon grand soulagement il obéit ; je pris la *Vie de Jésus* sur le guéridon et, l'ouvrant au hasard, la posai à plat devant Manuel. L'habitude agit sur le jeune homme et lui procura un moment de calme ; je le vis tourner les pages d'une main tremblante jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le signet qui marquait la fin de sa dernière lecture. Alors sa tête s'inclina un peu, ses cheveux s'emmêlèrent sur son front et j'entendis les lourdes gouttes de sueur tomber sur le papier avec un bruit mat. Je gagnai la porte et, quittant la maison, courus presque d'une traite à la cathédrale où je retrouvai ma mère.

La crise qui suivit dura plusieurs semaines. On voit dans le fond de nos provinces bien des personnes qui ne croient pas à la tuberculose, et ma mère était du nombre. Avec son énergie coutumière, elle coucha elle-même Manuel et rabroua Léontine qui proposait timidement d'aller prévenir le médecin. Une fois pour toutes, les volets furent tirés dans la chambre de mon cousin et le silence s'installa autour de lui. La flamme rose d'une petite veilleuse brûla au chevet de son lit, éclairant ma mère qui passait la journée près du malade. Une autre face du caractère de cette femme apparut alors. Résolue à vaincre la mauvaise fièvre de son neveu, elle s'enferma, pour ainsi dire, avec elle, comme on bataille en champ clos avec un ennemi. On accrocha par son ordre un grand Christ de couvent là où Manuel le verrait sans cesse. Puis elle planta sa chaise à deux pas de son neveu et, son chapelet ou son tricot entre les doigts, ne désempara plus. Le jeune homme ne conserva de ces premières heures qu'un souvenir confus, mais, par la suite, il observa tout à loisir cet être insondable chez qui la bonté même prenait un aspect rude et austère. Une fois pour-

tant, dans l'espèce de chaos où le délire le précipitait, il eut d'elle une vision étrange dont quelques fragments demeurèrent dans sa mémoire.

C'était sans doute au milieu de la nuit et il se débattait contre le poids étouffant des couvertures, mais en vain, car une force supérieure à la sienne le maintenait sur le dos. Il tenta de se calmer, demeura immobile. Un râle montait de sa gorge sèche. Au bout d'un instant, il reprit la lutte avec un gémissement de colère et s'aperçut enfin que quelqu'un lui serrait les poignets. Il ne se rappelait rien, ne comprenait rien. Dans son angoisse, il prononça le nom de sa mère, morte depuis plus d'une année. Presque aussitôt, sa terreur cessa et sa vue qui s'était obscurcie fut délivrée de ses ombres, mais non des illusions de la fièvre. A la lueur de la veilleuse, il aperçut un visage qui se rapprochait du sien en souriant :

— Maman, donne-moi à boire.

Des larmes brillèrent dans les yeux de la femme, mais elle souriait toujours.

— Je ne peux pas, dit-elle, ce serait mauvais.

Manuel réfléchit.

— Est-ce qu'il va faire jour bientôt? demanda-t-il à mi-voix.

Elle fit signe que oui. A ce moment, il reconnut sa tante.

— Essaye de dormir, mon petit, ferme les yeux.

Il obéit. De longues minutes passèrent. Un mouchoir trempé dans de l'eau fraîche fut appliqué à son front, puis on baissa la veilleuse et, le voyant plus tranquille, ma mère reprit sa place au chevet du jeune homme.

Le matin, elle se reposait sur son lit de ces nuits blanches, mais la fatigue et l'anxiété ravageaient ses traits. Des cercles bistrés apparurent autour de ses paupières. Elle somnolait aux repas. Cependant, je lui voyais quelquefois une expression à la fois lasse et joyeuse que je ne lui avais jamais connue. Elle semblait la proie d'un rêve dont quelque chose transparaissait dans son regard. Sans être pénétrante, je la devinais heureuse même au plus fort de son inquiétude. Souvent, elle faisait songer à une âme qui a trouvé sa vocation ; cela lui rendait un air de jeunesse d'autant plus singulier que ses cheveux devenaient gris. Pour ma part, je ne remar-

quais que les cheveux gris, mais une photographie de cette époque la montre véritablement transfigurée. On la voit debout, la main sur le dos du fauteuil où Manuel convalescent essaye de se tenir droit. Ma mère porte son chapeau de deuil dont le bord jette sur le haut du visage une ombre pareille à un masque ; l'œil brille de satisfaction, un sourire assez naturel creuse les joues amaigries ; cette chair dont je ne connaissais qu'un aspect intimidant, je ne sais quoi de naïf et de radieux l'éclaire dans ce portrait. C'est une jeune fille qui sourit sous des rides de vieille femme. J'irai plus loin. Malgré sa robe et son voile noirs, ma mère semble respirer la joie orgueilleuse de l'amour.

Que ce mot est donc gênant ! Sans doute, ma mère aimait ce jeune homme qu'elle avait disputé à la maladie, mais, pour employer une expression dont elle faisait usage, elle l'aimait en Dieu. Le vocabulaire dévot abonde en phrases du même genre ; elles ont ceci de commode, qu'elles tracent certaines limites en deçà desquelles tout semble permis et si je voulais noircir ma mère, je dirais que la sainte affection qu'elle éprouvait pour son neveu ressemblait étrangement à quelque chose de plus terrestre. Mais je cherche avant tout à la comprendre.

Manuel garda la chambre environ quinze jours. A vrai dire, il eût pu la quitter plus tôt. Ma mère, cependant, ressentait trop de plaisir à le soigner pour écourter sa convalescence. Est-ce d'elle que j'hérite cet élan vers tout ce qui est chétif ou blessé? Mon cousin me raconta plus tard des choses que je n'eusse pas crues possibles d'une autre que moi. La baguette de Moïse touchait le roc d'où jaillissait une source. Cette femme dont le cœur dormait depuis longtemps connut le réveil d'une passion tout humaine, car j'ai beau faire, je ne vois point d'autre nom à donner à cette sorte d'exaltation. La nuit donc, elle demeurait immobile sur une chaise et le chapelet au poing. Quand elle ne priait pas, elle reprenait l'éternel chandail qu'elle tricotait pour un enfant pauvre, variant ainsi ses occupations pour mieux lutter contre le sommmeil. Au moindre gémissement, elle se redressait, le cou tendu. Si Manuel appelait, elle se levait aussitôt, se penchait sur lui, le rassurait. Il s'endormait, se réveillait, elle était là. Enfin, la grise et froide lumière de l'aube se glissait dans la grande pièce nue, et les

yeux de Manuel rencontraient un regard fixe qui s'attachait à lui. « Dors-tu? demandait une voix à peine perceptible. Veux-tu que je retourne ton oreiller? »

Le jour, elle le distrayait de son mieux en lui faisant la lecture, ce dont elle s'acquittait assez mal, car la langue lui fourchait aux mots un peu longs. D'ordinaire, elle choisissait un ouvrage du Père de Gonnelieu qui ne propose jamais de pensées difficiles à saisir. Cette piété simple et enjouée la touchait, la remuait. Je renonce à comprendre l'attrait qu'exerce une certaine douceur sur des âmes dures et rebelles à la pitié. En tout cas, le style onctueux du Jésuite plaisait infiniment à ma mère qui devait se croire bonne elle-même en lisant des discours si persuasifs sur la charité chrétienne. Elle changeait, me dit Manuel, le sang ranimait la couleur de ses joues, toute sa personne devenait autre. Libérée par ces grands élans, elle eût voulu, je crois, les faire partager à son neveu, mais soit qu'il fût trop faible pour la suivre, soit qu'il ne pensât pas comme elle, il gardait un profond silence et se contentait de sourire quand il le fallait ; elle n'en continuait pas moins.

Ai-je besoin de dire que cette ferveur prosélytique ne s'étendait jamais à moi, qui pourtant soupirais après une vie parfaite? Aux repas expédiés en quelques minutes, on me montrait le visage de pierre que je ne connaissais que trop et si par étourderie je me prenais à rire, on rebutait cette gaieté d'un coup d'œil et d'une parole : comment pouvais-je rire alors que là-haut, mon malheureux cousin... A peine avait-on servi la tisane, que ma mère disparaissait.

Les premiers jours, je vécus harcelée de craintes. Léontine, qui pénétrait quelquefois dans la chambre du malade, m'apprit que mon cousin délirait encore et tenait devant Madame des propos extravagants. Mais la vieille femme ne me disait rien de plus. Je tremblais que Manuel ne laissât échapper quelque chose sur notre promenade nocturne ; et il est probable que s'il en parla ce fut heureusement d'une manière trop obscure pour que ma mère y comprît rien, car elle n'y fit jamais allusion. Le soir, à tout moment, j'allais trouver Léontine et la suppliais de porter à Madame un broc d'eau fraîche pour les compresses de M. Manuel, ou le sirop, ou le livre de messe, espérant qu'elle me rapporterait

un renseignement précis sur les divagations du malade, mais elle rechignait, par terreur de sa maîtresse qui n'aimait pas ces va-et-vient. Bientôt, l'idée que ma mère savait tout s'ancra dans ma tête et si solidement que tout me servait de preuve et confirmait mes soupçons, un silence, un regard, une parole à double sens. Je perdais la tête si maman me demandait le sel. Rien, cependant, ne me troublait comme la pensée des souffrances qu'endurait Manuel à cause de moi. Serait-il malade si, au lieu de me rendre avec lui à l'Héritage, j'étais restée dans ma chambre? Malgré mon ignorance, je comprenais vaguement que j'avais tenté cet homme presque au delà de ses forces ; l'inquiétude gagna ma conscience et, cette nuit-là, je fus longue à m'endormir. Or, il se trouvait que le lendemain était jour de confession. Le cœur gros, j'attendis mon tour et ne me vis pas plus tôt à genoux devant l'abbé Garot que par une inspiration subite je lui contai mon histoire.

XI

La surprise, la tristesse, puis la colère, je vis tout cela sur le visage du vieux prêtre à travers la grille du confessionnal. Je me mis aussitôt à balbutier et m'embrouillai si bien qu'il ne me fut pas possible d'achever mon récit. L'abbé m'exhorta en vain. Finalement, il me donna sa bénédiction et me dit d'aller l'attendre à la sacristie.

Il y eut du brouhaha parmi les élèves quand on sut qu'un grand quart d'heure de confession n'avait pas suffi à l'énumération de mes fautes et qu'il m'en restait à dire. A la vérité, mon émotion ne m'empêcha pas de goûter le plaisir de faire un peu parler de moi et je me rendis à la sacristie avec le sentiment de mon importance. Et puis, bien que je n'eusse pas mené ma confession à sa fin, j'éprouvais malgré tout quelque soulagement. Cette paix intérieure cessa pourtant dès que je vis reparaître l'abbé Garot. D'un geste il m'indiqua l'endroit où je devais me mettre à genoux, puis il alla s'asseoir de l'autre côté d'une petite cloison munie d'un grillage et située à angle droit avec le mur. C'était une sorte de confessionnal, mais plus intimidant que celui de la chapelle, car on y voyait ici comme en plein jour et le moindre chuchotement résonnait. Le guichet se releva.

« Mon enfant, commença l'abbé Garot, vous savez qu'on blanchit le linge en le savonnant non pas une, mais deux, mais trois fois. Voulez-vous recommencer votre confession? » J'acquiesçai. Dans le silence de la grande pièce blanche où des mouches voletaient devant la fenêtre, j'entendis ma voix étranglée par l'émotion rap-

porter toutes les paroles de Manuel et décrire jusqu'à ses moindres gestes, car l'abbé Garot ne me permit pas d'escamoter le moindre détail. Tout à coup, je poussai un cri en me souvenant de la promesse que j'avais faite à mon cousin de garder un silence absolu sur notre promenade. L'ecclésiastique calma aussitôt ces scrupules : « N'oubliez pas, me dit-il de son gros ton rude, que c'est à Dieu que vous parlez. D'abord votre promesse n'est pas valable puisqu'elle a été obtenue par l'intimidation. Poursuivez. »

Il fallut tout expliquer, et trahir Manuel jusqu'au bout. Je le montrai accroupi dans l'herbe, à mes pieds, tête basse et la main posée sur mon genou. Mais cette main était-elle à plat sur mon genou ou se refermait-elle à moitié comme pour me retenir prisonnière? Demeurait-elle immobile? S'égarait-elle plus bas, ou plus haut? Le jeune homme parlait-il à ce moment-là? Pouvais-je me souvenir de ses paroles? Y en avait-il de déshonnêtes? Avais-je eu en l'écoutant des pensées coupables, un désir de me toucher? Pendant près d'une heure, je dus répondre de mon mieux à des questions qui n'épargnaient ni la délicatesse, ni la pudeur, mais qui en revanche m'instruisaient sur bien des points, car si j'étais innocente, je n'étais pas sotte et je devinais mieux à présent où Manuel aurait voulu en venir.

Lorsque j'eus achevé ma confession et reçu l'absolution de mes fautes, le prêtre quitta son siège et se promena un instant sans rien dire. C'était un grand homme au teint cuit comme celui d'un vigneron ; du reste, on l'imaginait sans peine travaillant dans la campagne. Les sourcils froncés, il clignait des yeux comme devant le soleil, en parlant, et sa grande mâchoire hérissée de poils gris broyait avec lenteur des phrases courtes et gauches. A l'école nous le trouvions à la fois comique et un peu répugnant, sans doute à cause de sa vieillesse, mais sa carrure nous en imposait et il avait une façon de se racler la gorge qui nous faisait peur.

— Levez-vous, commanda-t-il.

Je fus sur pied aussitôt. Il me considéra d'un œil triste et dur, puis changea de visage tout à coup et sourit.

— Quel âge avez-vous, petite? demanda-t-il.

— Quatorze ans.

— Vous avez échappé à un grand danger, l'autre nuit. Un

mot, un geste téméraire et vous étiez peut-être perdue. Comprenez-vous ce que cela veut dire, perdue?

Je ne répondis pas. Le vieillard se plia en deux et les mains derrière le dos inclina sa haute taille jusqu'à effleurer mon front du sien. Son sourire avait disparu.

— Damnée petite ! cria-t-il (en prononçant *dan-née* comme les paysans de chez nous). Un peu plus, et Dieu vous laissait aller, un peu plus, et vous tombiez, vous deveniez la proie du démon, et pour toujours, peut-être. Il y en a de meilleures que vous qui ont pris ce chemin pour aller en enfer, c'est le plus court, et vous croyez que le démon ne le sait pas? Le démon veille, le démon ne dort jamais, petite ; il est partout à la fois. Si vous êtes seule, il vous regarde, s'il vous voit avec un jeune homme, il vous souffle des pensées, il parle à votre place. Savez-vous qui vous a préservée, l'autre nuit? La Vierge Marie ! Elle a mis son pied sur la tête de Satan. Hein? Vous avez eu peur, vous avez perdu connaissance? Eh bien, il aurait mieux valu que vous perdissiez la vie, si ce misérable avait souillé votre chair.

La frayeur me rendit si faible que je dus m'appuyer sur un prie-Dieu, et reculai de quelques pas. Le prêtre me suivit comme si un lien nous eût attachés l'un à l'autre. Son souffle chaud errait à chaque parole sur mes paupières et sur mes joues, et ses yeux gris scrutaient les miens avec une telle attention que je détournai mon regard et me mis à trembler. Des gouttes de sueur roulaient sur mon corps.

— A genoux ! ordonna-t-il.

Je tombai à ses pieds et, n'osant lever la tête, reposai la vue sur les bords de son étole verte qu'il n'avait pas quittée. Le cœur me sautait dans la poitrine ; de toutes mes forces, je joignis les mains sur mon chapelet dont la croix et les grains me meurtrirent tant je les serrais. Presque au même instant l'ecclésiastique s'agenouilla devant moi et se signa en frappant de son poing sa poitrine et ses épaules. Je fis de même et récitai avec lui le *Credo*, puis le *Pater*, enfin les trois premiers *Ave* du rosaire. A cet endroit, il m'arrêta :

— Levez la tête, dit-il. Regardez là-haut. Que voyez-vous?

Je voyais un grand Christ de buis noir accroché au mur.

— Dieu entend chaque mot que nous prononçons, continua le prêtre. Vous allez prendre devant Lui l'engagement de raconter à votre mère la promenade que vous avez faite avec ce misérable.

Je me relevai aussitôt.

— Mon père, je ne le peux pas, balbutiai-je.

— Mon enfant, je ne bougerai pas d'ici que vous ne l'ayez promis.

— C'est impossible, je ne le peux pas, je vous en supplie...

— Mon enfant, votre obstination est coupable. Je vous demande, pour le bien et le salut de votre âme, de révéler à votre mère la conduite de ce jeune homme.

La terreur d'affronter ma mère me rendit un peu de fermeté.

— J'ai promis à ce jeune homme de ne parler à personne.

— Cette promesse ne vaut rien et je vous en délie. Pour la troisième fois, mon enfant, je vous prie de m'obéir.

Un silence épouvanté fut toute ma réponse.

— Voyons, fit le prêtre en s'asseyant. Supposez que je vous voie sur le point de tomber à l'eau ou par la fenêtre. Vais-je me croiser les bras ou chercher à vous retenir? Vous pensez, bien entendu, que l'abbé Garot va vous sauver de ce danger de mort. Eh bien, petite malheureuse, vous êtes sur le point de tomber dans un abîme.

Je reculai.

— Dans un abîme, répéta-t-il en hochant la tête.

Il attendit un instant pour permettre à ce mot de produire tout son effet et planta dans mes yeux un regard aigu. Lorsqu'il me jugea suffisamment préparée à entendre la suite de son discours, il me fit voir l'aspect moral et pour ainsi dire surnaturel de ma promenade nocturne avec mon cousin. Par miracle, mon âme était sauve. Devais-je en conclure que le démon n'allait pas revenir à l'attaque? Savais-je au moins ce que c'était que le démon? Arrivé à ce point, il m'épargna le portrait traditionnel du mauvais ange et s'interrompit à nouveau pour cacher son visage dans ses mains comme si quelque chose d'effrayant se fût présenté à sa vue. Pendant près d'une minute, il demeura dans cette attitude ; enfin, sans ôter ses mains de devant ses yeux, il murmura d'une voix lugubre et entrecoupée : « Oh ! mon enfant, réfléchissez ! Ayez

pitié de vous-même ! » Puis sur un ton plus bas : « J'ai peur, mon enfant. J'ai peur pour vous. »

Je tombai à genoux de nouveau. Il ne bougea pas et dit simplement : « Priez, mon enfant. »

Dans le silence qui suivit, je l'entendis gémir si profondément que mon inquiétude se changea bientôt en terreur ; je le crus malade.

— Mon père, m'écriai-je, je ferai ce que vous voudrez !

Pas un geste m'indiqua qu'il m'eût entendue. Je repris avec plus de force :

— Je parlerai à ma mère.

Un grand soupir s'échappa de sa poitrine.

— Hélas, petite, fit-il, à mi-voix, espérons qu'il n'est pas trop tard.

Je l'assurai du contraire. Tout à coup je voyais le Paradis m'échapper, sœur Louise et toutes les saintes religieuses voler sans moi vers la patrie céleste. Je promis à l'abbé Garot de tout raconter à maman. Alors, il découvrit lentement son visage et me considéra d'un air madré :

— C'est à Dieu qu'il faudrait le promettre, petite.

— Eh bien, mon père, c'est à Dieu que je le promets.

Il se leva posément, puis ôta son étole, qu'il rangea ensuite dans un placard.

— Restez à genoux, dit-il en revenant vers moi. Promettez-vous à Dieu d'instruire votre mère de tout ce qui s'est passé entre vous et ce jeune homme dans la nuit du mercredi au jeudi?

— Oui, mon père.

— Je vous accorde un jour entier pour l'accomplissement de cette promesse. Vous choisirez le moment opportun, car il ne faut pas qu'un domestique vous entende. Isolez-vous avec votre mère.

D'autres conseils suivirent qui témoignaient une extrême prudence et sans doute une sagesse profonde, mais je les écoutai sans gratitude. Depuis un instant, je mesurais l'étendue de ma sottise et des larmes de dépit me vinrent aux yeux d'avoir cédé si vite. Je ne songeais plus, maintenant, qu'à l'épouvantable scène que j'allais provoquer chez nous. Une soudaine rancune me souleva contre l'ecclésiastique et contre l'abus qu'il faisait de son pouvoir.

Toujours à genoux, la vue dirigée à terre, je réprimai de mon mieux des sanglots de colère et de honte. J'avais sous les yeux les gros souliers campagnards dont le prêtre était chaussé et qu'à travers mes larmes, je considérais avec malveillance : selon toute apparence, on ne les frottait pas souvent, car une fine poussière les ternissait, et de plus un long usage les avait privés de leur forme primitive. Une simple ficelle prenait la place d'un des lacets. J'aurais dû respecter les marques d'une pauvreté aussi évidente : elles excitèrent mon mépris. La haine m'inspira une des actions les plus basses dont j'aie à rougir. J'ouvris la bouche et sur le pied de cet homme qui tâchait de me préserver du mal, silencieusement, je crachai.

XII

Le lendemain, je me présentai à la Sainte Table, la tête inclinée et les mains jointes, mais le cœur troublé de pensées sacrilèges, car, je m'en rends compte aujourd'hui, le sens religieux me faisait défaut. A tout moment, une personne humaine interceptait à mes yeux la vue du ciel. Ce que je prenais pour une vocation n'était qu'un désir d'imiter sœur Louise et Mère Marie-Alphonsine. Mais les vraies richesses spirituelles étaient réservées à d'autres, plus droites, plus simples et plus pauvres que moi. Je me souviens qu'en remontant vers le chœur, ce matin-là, l'idée que j'allais m'unir à Dieu me souciait beaucoup moins que la perspective d'affronter l'abbé Garot.

Le moment pénible arriva. Je tenais la nappe sous mon menton et levai la face bien avant que mon tour fût venu. Enfin le murmure de la phrase sacramentelle se rapprocha, et la croix brodée sur la chasuble brilla tout à coup devant moi. Mes yeux rencontrèrent ceux de l'ecclésiastique ; un instant, les prunelles grises s'arrêtèrent sur mon visage et leur regard méfiant comme celui d'un juge me traversa. Je baissai les paupières. Une à une, lentes et distinctes, les paroles résonnèrent à mon oreille, puis l'hostie fut posée sur ma langue et, tremblante d'émotion, je me retirai. Collé d'abord à mon palais, le pain des anges se logea ensuite dans ma gorge qui se contracta dans de violents efforts pour l'avaler. Je cachai mes grimaces de mon mieux en appliquant à mon front des mains imprégnées de moiteur, et sans doute avais-je ainsi l'air de prier ; en réalité je ne tentai même pas de me recueillir, tout en

moi n'étant que désordre et tumulte depuis la veille. Un quart d'heure plus tôt, il me semblait que je me serais évanouie si le prêtre m'avait refusé la communion ; pourtant cette épreuve me paraissait facile au prix de celle qui m'attendait à présent. Lorsqu'un nombre suffisant de minutes se fut écoulé, je quittai ma pieuse attitude et me laissai tomber sur ma chaise, près de Léontine qui m'avait accompagnée à l'église. Ma mère, en effet, profitait du sommeil matinal de notre malade pour se rendre à la première des messes basses, communier (elle communiait tous les jours), puis retourner en hâte au chevet de Manuel.

L'idée me vint de demander conseil à la vieille servante. A ma place, comment s'y prendrait-elle pour raconter à Madame cette fâcheuse histoire de promenade nocturne? Quelle histoire, donc, Mademoiselle? De nouveau, il me faudrait trahir mon secret. J'hésitai, Dieu merci. Parler à Léontine, c'était prendre en confidence la ville entière et ses faubourgs.

A la maison, je me traînai de pièce en pièce, guettant les allées et venues de ma mère. « Un moment favorable, me répétais-je, il faut choisir un moment favorable. » Mais y a-t-il un moment favorable pour aller provoquer une tigresse? Serait-ce à déjeuner que je troublerais la paix de cette femme? Irais-je la trouver tout de suite? Le courage me manquait et je résolus d'attendre la dernière minute des cinq ou six heures qui me restaient encore.

Une habitude de famille voulait que le dimanche après-midi fût réservé à une promenade en voiture jusqu'à une petite ferme que possédait ma mère dans les environs de la ville. Sur les 2 heures, le loueur de la ville nous envoyait un fiacre tapissé de drap rouge et surmonté d'un dais de toile blanche, étrange véhicule dans lequel nous nous entassions, ma mère, Léontine, moi-même et, depuis qu'il habitait chez nous, mon cousin. Par égard pour sa maladie qui lui conférait ce jour-là une espèce de supériorité morale, ma mère fit asseoir Manuel à son côté, place que j'occupais d'ordinaire. La vieille bonne et moi nous installâmes sur les strapontins ; nous étions tous les quatre tellement à l'étroit dans cette voiture que nous ne faisions pas un mouvement sans nous gêner et que mes genoux touchaient ceux de Manuel assis, par un malheureux hasard en face de moi. Je le vis rougir et voulus me déplacer tant soit

peu pour éviter ce contact, mais les protestations de ma mère et les murmures de Léontine m'en empêchèrent. Au bout d'un instant, il ferma les yeux et parut dormir. Bientôt nous eûmes traversé la ville et gagné les champs où ma mère, d'excellente humeur, nous montrait de son ombrelle les coquelicots dans les blés, car il y avait dans la vie de cette femme sévère des minutes de joie fugitives qui lui rendaient sa jeunesse et me faisaient regretter qu'elle n'eût pas toujours été heureuse. Elle avait relevé son voile noir et souriait à la nature, aux oiseaux, à je ne sais quels rêves. Depuis un instant, le ciel bleu pâle tournait au gris et des moucherons dansaient dans l'air immobile, poursuivis au ras du sol par des hirondelles ; un silence accablant pesait sur la campagne. Nous nous taisions et Léontine, bercée par le trot du cheval, somnolait, les mains sur le ventre. Pour ma part, je calculais avec tristesse qu'il ne me restait plus que deux heures avant le retour. Dans quel état serions-nous, tous quatre, lorsque la voiture nous ramènerait en ville? A ce moment ma mère saurait tout, elle aurait dit les choses terribles que la colère allait lui souffler, elle crierait peut-être, même en présence du cocher qui régalerait la ville entière de cette histoire. Ah ! j'eusse préféré chuchoter mon aventure à vingt prêtres et m'humilier devant tout le clergé du pays, pourvu que ce fût dans l'ombre et que ma mère n'entendît pas. Par une ironie du sort, elle se trouvait presque bien disposée envers moi, ce jour-là.

Le but de notre promenade n'était plus très loin. Au sortir d'un petit bois, j'aperçus le fils de notre fermière, enfant mal venu et désagréable, roux comme la vache qu'on lui donnait à garder ; il tourna vers nous un visage barbouillé du jus des mûres qu'il avait mangées le long de la route et nous considéra d'un air faux, puis traversa le pré en courant pour aller avertir sa mère.

Longue et basse, la ferme était plantée au sommet d'une colline dans laquelle on eût dit qu'elle s'enfonçait sous le poids d'un énorme toit de chaume, verdi de mousse et tout hérissé d'herbes folles. Les murs blancs se décrépissaient par endroits, laissant voir la brique, d'un rose de blessure. De larges pierres plates posées les unes sur les autres, à la mode du pays, indiquaient les limites de la cour que nous traversâmes alors que les premières gouttes de pluie venaient nous frapper au visage.

D'abord, la fraîcheur et l'obscurité de la grande salle où nous entrions me parurent douces ; il flottait en cet endroit une légère odeur de suie telle qu'on n'en respire que dans les vieilles maisons. Un banc s'étendait devant l'âtre ; je m'y assis pendant que maman s'entretenait avec la fermière et regardait la marmite posée sur un lit de cendres rouges, car pour rien au monde je n'eusse tourné la tête vers l'homme que j'allais trahir dans un moment et qui, je crois, ne me quittait pas des yeux...

DEUXIÈME PARTIE

RÉCIT DE MANUEL

I

Il me fallut tout mon courage pour demeurer à ma place, et j'appelai à mon secours les quelques principes qui ont dirigé ma vie. Quand Marie-Thérèse se leva de table en faisant signe à sa mère de la suivre, le danger m'apparut tout à coup. L'enfant évitait mon regard et dirigeait la vue droit devant elle, comme une somnambule. Au moment où elle atteignait le milieu de la salle, elle se retourna vers sa mère qui, elle, n'avait pas bougé, et d'un air à la fois résolu et horrifié, murmura des paroles que dans mon effarement je ne pus saisir. Depuis des semaines, je redoutais qu'elle ne livrât notre secret, à présent la chose allait se faire, elle allait parler, j'en étais sûr.

— Qu'as-tu donc? répétait ma tante avec impatience. Si tu veux me dire quelque chose, dis-le ici.

Marie-Thérèse secoua la tête. Je me souviens qu'elle portait une robe blanche qui laissait nus ses bras et ses jambes. Il y avait des filles plus jolies qu'elle, il n'y en avait pas dont la beauté eût ce caractère indécent dont personne, sauf moi, ne semblait se rendre compte, car sa mère l'habillait d'une façon provocante, et par économie sans doute, l'obligeait à porter des vêtements de l'année précédente devenus trop courts, trop étroits. Cette femme toujours soucieuse de vertu faisait ainsi de sa fille un objet de scandale et de tentation, quelque chose de ridicule et de terrible. Pourtant on n'en disait rien. Marie-Thérèse elle-même semblait ne pas s'en apercevoir. Là encore, j'étais seul à voir, à me servir de mes yeux.

En voyant cette enfant immobile devant nous, et les mains derrière le dos, j'eus l'impression fugitive d'un tribunal. La table où nous étions assis occupait en effet une estrade qui la surélevait d'un pied au-dessus du sol et ajoutait à l'aspect un peu solennel de la longue salle basse. Dehors, l'orage obscurcissait le ciel ; la pluie brillait dans la pénombre de la cour.

— Reviens t'asseoir immédiatement, commanda ma tante.

A ma grande surprise, Marie-Thérèse ne céda pas, mais secoua de nouveau la tête ; elle était devenue d'une pâleur cireuse qui l'enlaidissait ; sans ses couleurs paysannes et ce trop-plein de santé qui me paraissait si séduisant, elle devenait quelconque. Puis, tout à coup, son embarras, sa timide résistance aux ordres de sa mère, et l'espèce d'isolement où je la voyais me la rendirent mille fois plus chère. J'eus envie de lui tendre les bras.

— Es-tu malade, petite? demanda subitement Mme Plasse d'une voix inquiète.

A son tour, elle se leva et, descendant de l'estrade, rejoignit sa fille.

— Es-tu malade? répéta-t-elle.

— Je voudrais m'étendre.

J'eus un instant l'espoir qu'il ne s'agissait que d'un petit malaise et que j'avais à tort soupçonné l'enfant de vouloir me trahir.

— Monte à la chambre et repose-toi sur le lit de Mme Vacasson, fit ma tante. Cela passera, tu vas voir.

— Viens avec moi, chuchota Marie-Thérèse.

— Mais pourquoi donc, petite obstinée? Cela t'amuse de me faire monter un escalier avec mes douleurs? Hein? Plus haut !

Elle se pencha en avant, car sa fille parlait presque à voix basse ; je saisis pourtant ces mots qui me glacèrent : « Pas devant Manuel. »

Un moment plus tard, j'étais seul à la table avec Léontine. Depuis que ma tante et ma cousine avaient quitté la salle, nous gardions un profond silence et ne bougions pas, quand des éclats de voix qui venaient du premier étage nous firent tressaillir. J'ôtai le foulard qui me serrait la gorge et voulus porter à mes lèvres le bol de lait froid, mais Léontine appuya sa main sur mon bras.

— Ne buvez pas, dit-elle, vous avez trop chaud.

La surprise me fit poser mon bol, car jamais cette vieille femme ne me parlait et je dois dire que je ne l'y encourageais guère d'ordinaire ; elle semblait, en effet, me craindre, malgré la douceur de mes manières qui me faisait surnommer « la demoiselle » par les gens du pays. Je la regardai sans ouvrir la bouche et la vis incliner un peu les épaules, puis retirer sa main tremblante. Ses yeux pâles me considéraient avec tant de douceur qu'en dépit de mon angoisse je ne pus m'empêcher de sourire à ce visage tout jauni et ravagé par le temps. Sous sa coiffe noire qui lui cachait les cheveux et les tempes, elle avait l'air humble et triste des vieux serviteurs qu'une fidélité opiniâtre attache à des maîtres injustes. Un nez long et fin lui donnait l'air à la fois sournois et timide qu'on voit à certains animaux des bois.

— Vous avez trop chaud, vous avez la fièvre, murmura-t-elle. Elle attendit une seconde et ajouta : ... comme la nuit où vous êtes sorti.

Le sang bourdonnait dans ma tête ; je pensais n'avoir pas compris.

— Que dites-vous? lui demandai-je d'une voix étouffée.

De nouveau elle avança une longue main ridée et plaça le bout des doigts respectueusement sur ma manche.

— Dieu m'est témoin que je ne vous veux pas de mal, monsieur Manuel, au contraire, mais j'ai le sommeil léger et, cette nuit-là, j'ai entendu qu'on ouvrait la grille. J'ai regardé, je vous ai vus tous les deux qui sortiez.

Ces derniers mots parvinrent à mon oreille comme dans un mauvais rêve. Je demeurai absolument immobile, grelottant sous mon plaid et les yeux fixés sur la cour que je voyais par la porte ouverte.

— Pour moi, reprit Léontine, vous aviez déjà la fièvre à ce moment-là, autrement vous ne seriez pas sorti à minuit avec Mademoiselle. Mais Mademoiselle n'aurait pas dû vous suivre, ce n'était pas raisonnable. Vous, vous aviez la fièvre, monsieur Manuel, c'est autre chose. Vous pourriez le dire à Madame si elle vous interroge. Vous pourriez même ne vous souvenir de rien, mais ne dites pas que je vous ai parlé.

Il se passa près d'une minute avant que je fusse en état de répondre ; je compris que cette femme voulait me sauver, mais pourquoi? Une autre question me tourmentait plus encore : que pensait-elle de ma conduite? Que supposait-elle, et surtout me garderait-elle le secret?

— Merci, Léontine, lui dis-je enfin.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Manuel.

D'un geste craintif, elle avança de mon côté le journal qui contenait un morceau de fromage, et j'eus malgré moi un mouvement d'horreur en repoussant cet aliment.

— Sans offense, fit-elle doucement.

La colère et l'inquiétude étouffaient en moi la reconnaissance que je devais à la vieille servante ; je joignis les mains et les serrai avec force en fermant les yeux comme pour prier, mais je ne voulais pas prier. Il était inique, me disais-je, qu'une telle aventure me fût arrivée, à moi qui ne pensais qu'à m'instruire, à devenir meilleur, à moi qui voulais demeurer chaste et qui ne connaissais l'impureté que de nom avant d'avoir jeté les yeux sur Marie-Thérèse. Je me souvins de ma dure et studieuse enfance, de mes lectures prises sur mes heures de sommeil, de mes stations dans les églises, de ces vains efforts vers la perfection. Tout cela pour aboutir à un scandale. Cette réflexion me fut si amère que je me crus sur le point de pleurer, mais l'amour-propre me soutint. Je me dis que le plus sage était de feindre le calme, pour le moment. Si ma tante me demandait des explications, ce qui devait infailliblement se produire, je jouerais la surprise, au besoin je paraîtrais indigné, mais je n'avouerais point. Et tout étrange qu'est la chose, ce ne fut que longtemps après que je pensai à ma conscience.

Cependant le bruit s'apaisait au premier étage ; seul un murmure parvenait jusqu'à nous, mais un murmure chargé de colère qu'interrompait parfois un silence plus alarmant encore ; alors, nous entendions Mme Plasse faire quelques pas dans un sens puis dans l'autre, avant de reprendre son monologue ; à un moment, elle frappa du pied comme un homme.

J'attendis. Étonné de ce qu'elle restât si longtemps là-haut, je n'en étais pas moins heureux que le gros de sa fureur se passât sur sa fille, quand elle ouvrit une porte tout d'un coup et m'ap-

pela d'une voix qui justifiait son surnom de *Colonelle*. Puisque je fais une confession, j'aime mieux avouer la vérité dans ses détails les plus humiliants : je renouai mon foulard autour de mon cou et pris un air souffreteux, car je n'ignorais pas le prestige de la maladie sur cette femme. De plus, afin de me donner du courage, en montant l'escalier, je m'efforçai de trouver à cette situation un aspect comique, mais sans y réussir.

La porte était demeurée ouverte ; je pénétrai dans une petite chambre basse, qu'éclairait seulement une ouverture en forme de cœur pratiquée dans le volet de la fenêtre. Ma tante se tenait près d'un grand lit recouvert d'un édredon rouge sur lequel s'étalait son chapeau de deuil. Elle fit un pas vers moi, me prit par la main et sans rudesse, mais avec une autorité irrésistible m'attira près de la fenêtre dont elle repoussa le volet du poing. La pluie nous mouilla le visage.

— Regarde-moi, ordonna ma tante.

J'obéis.

— Est-ce vrai? demanda-t-elle au bout d'un instant sur un ton plus tranquille. J'aurais tout préféré à la résignation douloureuse que je lus dans ses yeux ; la fatigue, le chagrin avaient marqué ce visage, mais en adoucissaient les traits. Comme pour m'embrasser, elle mit ses deux mains sur mes épaules et répéta sa question avec un sérieux qui faillit me faire perdre contenance, car je sentis que je résisterais difficilement à un appel aussi direct et aussi honnête. Je feignis de ne pas comprendre, mais en rougissant si fort que je dus incliner la tête et demandai à ma tante la permission de m'asseoir. Ma propre faiblesse me fit horreur ; je compris qu'à aucun moment difficile de ma vie je ne pourrais compter sur moi et que la faute que j'étais en train de commettre engageait peut-être tout mon avenir. Dans mon trouble, je ne m'étonnai pas même que Marie-Thérèse fût absente de la pièce où nous nous trouvions. Je ne songeai qu'à me tirer d'un pas dangereux. J'avais pris place sur un coffre à vêtements et par un geste hypocrite, mais bien calculé, portai un mouchoir à mes lèvres. Le conseil de la vieille servante me revint à l'esprit comme une arme qui m'eût été glissée dans la main.

— Mon petit Manuel, fit ma tante en se rapprochant de moi,

si tu ne te sens pas bien, nous pourrons remettre cette explication à plus tard.

Elle laissa passer quelques secondes et reprit d'une voix plus dure :

— Je ne peux pas croire ce que me raconte Marie-Thérèse. Si vraiment tu as été te promener avec elle, en pleine nuit, à l'Héritage...

— Moi?

Mon étonnement était bien simulé ; je vis l'espoir éclairer le regard de ma tante.

— Tu n'as pas été là-haut avec ma fille?

Je secouai la tête.

— C'est odieux, murmura-t-elle. Ainsi...

Tout à coup, le sang lui monta au front. Avec une exclamation de fureur, elle traversa la chambre et gagnant le coin formé par le mur et le pied du lit, se pencha dans l'ombre. Il y eut un bruit de lutte et l'instant d'après elle reparut, traînant sa fille par le poignet. L'enfant se cachait le visage de son bras libre et sanglotait.

— La voilà, s'écria Mme Plasse, regarde-la, Manuel ! Si tu n'as jamais vu d'hypocrite, nous t'offrons cette occasion de t'instruire. Cette petite, toujours fourrée chez les bonnes sœurs et dans les confessionnaux, n'a d'autre idée en tête que de se rendre intéressante aux yeux des pieuses personnes de la ville. Reste assis, Manuel, je veux que tu m'entendes. Aussi, pour régaler l'abbé Garot d'une confession qui en vaille la peine — ne te débats pas, ma petite, c'est inutile — elle n'hésite pas à lui raconter sur toi des infamies que je rougirais de te répéter. Dieu sait, Dieu sait vraiment où elle a appris que de telles choses existent ; j'en parlerai à la directrice.

En proférant cette menace, elle secoua si rudement sa fille qu'elle lui arracha un cri et le visage de Marie-Thérèse m'apparut un court instant ; je me souviens qu'elle fermait les yeux et qu'une mèche de ses cheveux noirs collés par les larmes lui barrait la joue. La violence de cette scène me rendait malade ; je crois qu'à ce moment je fus sur le point de parler, de dire n'importe quoi pour apaiser ma tante. Dans mon agitation, je la voyais plus grande

qu'elle n'était, si grande qu'elle semblait emplir la petite chambre et toucher presque le plafond. La fièvre courait dans mes veines. De nouveau, je me rappelai les paroles de Léontine : « Vous pourriez ne vous souvenir de rien de ce qui s'est passé cette nuit-là. Vous n'auriez qu'à le dire à Madame... » et j'allais obéir, quand une voix plus secrète et plus ferme et que j'ai bien des fois entendue depuis, me conseilla de me taire.

Je m'étais levé, je me rassis. Puisque j'acceptais de garder le silence, il fallait accepter aussi de voir punir cette enfant que je pouvais disculper d'une phrase. « Si je dis un mot, je me perds ; si je dis un mot, j'avoue. » Ces paroles, que je me répétais comme une prière, me soutinrent et j'y puisai la force de demeurer immobile et de ne pas ouvrir la bouche. Au bout de quelques secondes, la chose me parut plus facile, puis tellement aisée que j'en éprouvai une sorte de stupeur.

Ma tante poursuivait son discours sans lâcher le bras de sa fille qui se débattait mollement. Je l'écoutais maintenant avec un peu plus de calme quoique le sang bourdonnât toujours dans mes oreilles et que ma vue fût encore troublée au point de donner à cette femme une taille gigantesque. Tout à coup, ma tante parut frappée d'une inspiration subite :

— Tu vas demander pardon à Manuel !

En disant ces mots, elle poussa brusquement sa fille de mon côté et répéta son injonction avec un accent de triomphe comme si c'eût été là le couronnement de sa vengeance. La joie, mais une joie épouvantée, me fit battre le cœur quand je vis s'avancer Marie-Thérèse et je baissai les yeux, les mains jointes sous mon plaid, comme pour mieux contenir une émotion grandissante. Avec une lenteur et des hésitations qui prolongeaient mon étrange et délicieux supplice, ses jambes (car je ne voyais qu'elles) marchaient vers moi dans leur nudité redoutable. Il me semblait qu'elles traversaient des lieues pour parvenir à l'endroit où j'étais assis, et pourtant trois pas à peine nous séparaient. Pour rien au monde, je n'aurais pu détourner mon regard. Dans le silence de cette longue minute, j'entendais grincer les souliers de Marie-Thérèse. Il n'était pas question de prier pour écarter les mauvais désirs ; le mal se présentait à moi avec une séduction trop puis-

sante. Les souliers grincèrent de nouveau. A présent, elle était devant moi.

— A genoux ! commanda ma tante.

L'enfant obéit. Ces genoux que j'avais tenus dans mes mains heurtèrent le carrelage avec un bruit dur et mat qui me fit tressaillir. La voix de Marie-Thérèse me parvint alors, mais à peine perceptible.

— Ce n'est pas ma faute, Manuel. J'ai dû m'accuser en confession. On m'a obligée de tout dire à maman.

— Plus haut ! fit Mme Plasse.

— Pardon, Manuel.

Je voulus me lever et fis un geste. Si je l'avais pu, j'aurais crié. Je crois que ce fut ma tante qui me prit par le bras et m'aida à m'étendre sur le lit.

II

Cette rechute ne fut ni grave, ni longue, et si singulier que cela paraisse, j'y trouvai mon avantage, car, je l'ai dit, rien n'inspirait de respect à ma tante comme une personne souffrante. On aurait eu tort, en effet, de la croire mauvaise, les désillusions de la vie et de continuels déboires de santé l'avaient aigrie, sans doute, mais il y avait en elle (c'est ce que sa fille ne comprenait pas) des abîmes de bonté. Elle supportait sans murmure les maux de tête quotidiens qu'elle attribuait à son foie, et la moindre indisposition chez un autre réveillait en elle d'admirables instincts. Elle sacrifiait alors son temps, ses occupations, sa nuit entière s'il le fallait. Dans sa maison, le malade était roi. Par le fait de sa maladie, il devenait aux yeux de ma tante quelqu'un de supérieur au reste de l'humanité et elle le nimbait de qualités fictives. Si j'étais romancier, je montrerais à quel obscur besoin de domination répondaient cet étrange dévouement, cette charité agressive. Ce que je puis dire, en tout cas, c'est qu'elle eût mieux aimé le colonel Plasse s'il se fût moins bien porté et qu'elle ne lui pardonnait pas sa mort subite qui l'avait frustrée d'un bonheur après tout légitime, celui de soigner son mari et de l'accompagner doucement jusqu'à l'article de la mort. En ce qui concernait sa fille, elle haïssait sa bonne santé qu'elle assimilait à de la sottise. « Grosse lourdaude ! » lui criait-elle quelquefois, sans motif, « avec ses joues rouges et ses gros mollets... » Cette apostrophe n'était suivie de rien, sinon d'un regard exaspéré que ma pauvre cousine ne pouvait soutenir ; cepen-

dant ma tante eût donné tout son sang pour Marie-Thérèse, si ce sacrifice eût été nécessaire.

Quoi qu'il en soit, ma maladie arrangea bien des choses. Il ne me fut posé aucune question et pendant près d'une semaine la vue de Marie-Thérèse et de Léontine me fut épargnée, ce qui valait mieux pour moi car je ne me sentais pas de force à affronter ces deux personnes. Ma tante reprit sa place à mon chevet, reprit son chapelet de nacre, reprit son *Pensez-y bien* qu'elle me lut presque en entier, d'une voix lente et sourde qui se faisait plus sourde et plus lente quand il s'agissait du feu éternel. Autrefois cette lecture m'eût troublé, mais à présent que je me libérais peu à peu de l'Église, j'écoutais sans grande inquiétude la promesse de ces châtiments atroces. Je me jugeais d'autant plus hypocrite de ne pas arrêter cette femme pour la détromper. Mon excuse, s'il en fallait une, serait que mon hypocrisie n'était pas volontaire, et il me semblait que d'heure en heure elle devenait plus difficilement évitable. A chaque mot de nos entretiens religieux correspondait un malentendu nouveau que je ne me croyais plus capable de dissiper, crainte de choquer une âme qui considérait le doute comme un crime. Par malheur, ces entretiens se faisaient plus fréquents à mesure que s'améliorait mon état. Avec une espèce d'indécence dont elle ne se rendait pas compte, Mme Plasse me parlait de mon âme, à peu près comme un homme parlerait à sa maîtresse de son visage. Cette analogie paraîtra cynique, mais elle est juste et ce n'est pas au hasard que je donne à ma tante le rôle masculin. La religion lui fournissait le truchement nécessaire. Elle me parlait avec émotion de l'amour divin dont j'étais l'objet et, par un blasphème inconscient, tous les sentiments qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, elle les attribuait à Dieu. Le ciel me chérissait comme un enfant de prédilection. Qui pouvait dire que je n'étais pas appelé? Elle s'étonnait que je n'eusse pas la vocation. Elle me voyait, je rougis de le dire, un peu comme un saint. A tout cela je ne pouvais répondre. Elle s'aventurait sur une fausse route et il y aurait eu trop de chemin à faire pour la rattraper. Malgré moi, j'acceptais un rôle qui me semblait bizarre, pénible. Et puis — ah ! qu'il m'en coûte de dire ceci — je méprisais cette femme dont j'avais, oui, caressé la fille et qui persistait à voir en moi le

parangon des jeunes gens. Par une coïncidence ironique, c'était lorsqu'elle me parlait de mon âme que j'avais le plus de mauvaises pensées.

Cependant je reprenais des forces, mon sang se calmait dans mes veines et je respirais mieux. Au bout de cinq ou six jours, il ne paraissait plus raisonnable de me faire garder la chambre, quoique ma tante en eût envie. Je sentais bien que ce retour de santé allait me nuire dans son esprit et que lorsque je travaillerais de nouveau dans la boutique de M. Ernest, ma tante viendrait m'y trouver pour me bousculer comme autrefois, déranger mes livres et me marcher sur les doigts. D'autres difficultés m'attendaient, pourtant.

Quelle attitude devais-je prendre à l'égard de Marie-Thérèse? Ce problème fut vite résolu grâce à l'incroyable insouciance de ma cousine qui semblait ne plus se souvenir de rien et recommença ses taquineries dès le premier soir où je parus à table. Elle me faisait des clins d'œil quand sa mère détournait la tête pour appeler Léontine et poussa son étrange audace jusqu'à me décocher une ruade, comme autrefois. Je me demandai alors si Mme Plasse n'avait pas raison de la croire idiote, ou quasi telle.

Ce même soir, à l'heure du boldo, une lettre me fut remise assez mystérieusement par Léontine. J'avais repris ma place habituelle auprès de la cheminée et feuilletais mon Renan quand la vieille femme qui venait de poser l'infusion devant Madame, fit un détour en quittant la pièce et me présenta l'enveloppe dans son tablier. Je m'en emparai adroitement et la décachetai sans bruit. L'écriture que je reconnus aussitôt était un défi à la ligne droite ; tout le bas de la page ressemblait à une collision de mots.

« Mon petit, disait cette lettre, c'est pour savoir quand ça va finir, bon sang, ça fera tantôt quinze jours que le magasin n'a pas été balayé. (Je rétablis l'orthographe.) Tu as oublié ton fromage dans le tiroir et naturellement les rats sont venus et j'en ai tué deux à coups de balai, ça a fait des dégâts, je t'expliquerai ; la vitrine d'abord, j'ai bouché le trou avec du journal, et puis la lampe qu'il a fallu remplacer ; ça n'a pas d'importance, je te rabattrai ça sur ton mois, en plus des quinze jours que tu ne t'es pas présenté. Ensuite les deux demoiselles du percepteur m'ont

demandé un livre que je n'ai jamais entendu parler de ça : « Comment (qu'elles font), vous n'avez donc point fait vos classes, monsieur Ernest? C'est pas le livre que vous devriez faire, c'est la mercerie. » Je n'ai pas répondu à cause du père, mais tout ça ne serait pas arrivé si tu t'étais trouvé là, mon garçon, et tu me le revaudras. »

Je posai sur mes genoux la *Vie de Jésus* que j'étais en train de lire et dans les feuillets duquel j'avais glissé la lettre. Où était, me demandai-je, avec découragement, le merveilleux dédain du Christ à l'égard de ceux qui le menaçaient? Voici qu'en traçant quelques lignes de travers sur un papier taché de vin, un homme parvenait à me faire peur. Je craignais le ressentiment de M. Ernest.

« Enfin, continuait la lettre, tu ne t'imagines pas que *le Petit Parisien* et *l'Éclaireur Auvergnat* vont voler tout seuls chez les clients. J'ai eu des réclamations. Le général du 42e est venu taper sur le comptoir avec sa cravache. Je n'ai pas répondu à cause de mes convictions politiques ; tu comprends, je ne suis pas de ceux qui s'attrapent avec un traîneur de sabre. Respect à la dignité ! Mais tout ça, c'est de ta faute... »

Il y avait encore une page où la colère de mon patron s'exhalait dans le langage le plus bas. Un instant, j'eus envie de montrer cette lettre à Mme Plasse en lui disant : « Voilà, ma tante, la brute chez qui vous souffrez que je travaille... » Mais c'eût été me plaindre, et j'étais trop fier pour me plaindre.

Le lendemain, à six heures, je traversai la place du Marché encore déserte et pénétrai dans le magasin. D'innommables odeurs me saisirent l'odorat, car la porte des lieux était restée ouverte, comme à l'ordinaire. J'allai la fermer, ou tâchai de la fermer, puis je ressortis du magasin et m'assis sur la marche de pierre, la tête dans les mains. « Dans des circonstances analogues, me demandai-je avec désespoir, qu'est-ce que le Fils de l'Homme aurait fait? » L'orgueil seul m'empêcha de verser des larmes. Je rentrai, pris mon balai dans l'arrière-boutique et balayai le plancher en essayant de retenir mon souffle.

Quelques minutes plus tard, un paquet de livres fut jeté à mes pieds par le facteur qui me salua ironiquement du nom de Mademoiselle. Le tour du laitier vint ensuite. C'était un joli garçon, fat

et moqueur, à qui ma gravité naturelle inspirait les sarcasmes les plus blessants. Mais je n'arrivais pas à comprendre pourquoi il me détestait, car je ne lui avais fait aucun mal. Il m'appelait « curé » d'une voix sonore qui réveillait les échos sous les longues arcades de la place ; on n'imaginerait pas les souffrances que j'ai endurées à cause de cette épithète. Il me semblait que chaque jour elle venait railler non seulement mon aspect physique, mais quelque chose de plus profond et de plus caché dont cette brute devinait vaguement la présence. Ce matin-là, il feignit la joie en me voyant de retour et me demanda où j'avais été. « Chez moi, » lui répondis-je doucement. « Tu veux dire, chez les *blattes*. » On appelle ainsi chez nous les jeunes gens du Grand Séminaire. Je pris avec résignation la bouteille de lait qu'il avait posée à terre et me dirigeai vers le fond du magasin quand il me rappela. Malgré moi, je me retournai. Appuyé au chambranle de la porte, il avait croisé sur sa poitrine des bras nus d'une vigueur insolente et, après m'avoir considéré un moment, fit une grimace qui le rendit hideux.

Le petit déjeuner de M. Ernest m'occupa ensuite jusqu'à 7 heures. Dans la pénombre de l'arrière-boutique, je surveillai le réchaud en m'efforçant de ne penser à rien qu'à la flamme bleue qu'un léger courant d'air couchait de côté et d'autre. Un lourd silence pesait sur la maison, mais la ville s'éveillait ; d'une rue lointaine m'arrivait le son des poubelles qu'on déplaçait sur le trottoir et je me rappelle encore combien, dans la fraîcheur du matin et malgré ma tristesse, ce son de ferraille me paraissait beau.

Quand la pendule sonna, je montai, non, je dois le dire, sans de grandes inquiétudes, tenant d'une main le pot à lait, de l'autre une casserole de café.

La chambre de M. Ernest était si petite que le lit en occupait un tiers et qu'en élevant la main j'arrivais à toucher les poutres. Jamais la porte ne s'ouvrait sans heurter le coin d'une desserte de cuisine qui tenait lieu de commode et sur laquelle le linge sale de mon patron était jeté en tas. Le carrelage était nu. Des cartes postales dont la plupart me semblaient fort libres ornaient le mur de plâtre qu'elles couvraient jusqu'à mi-hauteur. M. Ernest se montrait fier de cette collection, commencée, me dit-il un jour, avant même que je fusse au monde. Au-dessus de son lit, se voyaient des

photographies en couleurs, les plus belles, les plus rares, disposées en éventail ; celles-là venaient des colonies et de l'étranger, alors que les autres, plus communes, s'achetaient couramment dans le pays.

En entrant chez M. Ernest, je vis qu'il avait tiré le rideau rouge devant sa fenêtre et sommeillait encore dans une sorte de pénombre rose. Ai-je besoin d'ajouter que pas un souffle d'air frais n'avait pénétré dans cette pièce depuis la veille? Le cœur me chavirait de dégoût. Je me demandai comment un être humain pouvait consentir à vivre dans une pareille tanière, car les effluves de l'arrière-boutique étaient moins révoltants que l'odeur qui régnait ici et je crus, en posant ma casserole et mon pot sur la desserte, que j'allais me trouver mal.

Cependant mon patron s'éveillait. Je voudrais, à cet endroit, faire de lui une peinture exacte, le voir comme le voyaient chaque jour des personnes indifférentes, sans impatience, ni rancune, sans indignation, sans colère, enfin ne pas mêler, si je puis dire, ma bile à mes couleurs. Aux yeux de notre clientèle, M. Ernest passait pour bel homme. D'une taille fort au-dessus de la moyenne, il présentait, habillé, un aspect d'autant plus imposant qu'il se déplaçait peu. Tantôt il demeurait sur le pas de sa porte, inclinant le menton quand une connaissance le saluait, tantôt, assis à sa caisse, les mains jointes, le dos rond et les cuisses écartées, il surveillait l'espace devant lui d'un œil fixe jusqu'à tomber dans une espèce de stupeur. Son immobilité devenait quelquefois effrayante, après les repas, et je n'oserais dire ce que j'espérais, mais il sera toujours temps de reparler de cela plus tard. A l'époque de ce récit, il approchait de la cinquantaine sans qu'une ride fût visible sur son front et ses cheveux taillés en vergette grisonnaient à peine au-dessus de ses larges oreilles. Des joues d'un volume indécent faisaient saillir sa bouche qu'il avait petite et surmontée d'une courte moustache militaire. Comme moi-même il s'habillait de drap noir mais cette différence existait entre nous, qu'on ne lui voyait jamais de col et que ses vêtements se trouvaient toujours constellés de taches. Enfin, pour achever ce portrait que je crois aussi vrai, aussi juste, aussi modéré que possible, j'ajouterai que sa journée entière n'était qu'une longue digestion, car il mangeait à toute heure, et que son

teint se ressentait des efforts continuels d'un estomac surmené. Mais, parfois, dans les chairs gonflées et rougies de cette pauvre figure humaine se lisait une angoisse subite ; je devinais alors que le porc, ou les radis, ou les pommes ne « passaient » pas. Suivaient des gémissements et des grimaces qui me faisaient fuir dans l'arrière-boutique, car je ne pouvais supporter ce spectacle ; j'avais honte, je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre les coups de pied que mon patron donnait dans le bas du comptoir. Puis cette crise prenait fin comme tant d'autres et M. Ernest sortait d'un tiroir de la caisse un reste de viande froide enveloppé dans un journal ou des rondelles de saucisse qu'il avalait en se protégeant du coude.

Lorsqu'il m'entendit, dans sa chambre, il ouvrit les yeux et me considéra longuement sans parler. Cependant, je ne m'attarderai pas à la scène qui eut lieu, et qui compte parmi les souvenirs que j'ai le plus de mal à vaincre. Qu'il suffise de savoir que mon patron laissa éclater la colère la plus dégradante, une colère qui cherchait ses mots dans l'ordure et me les soufflait au visage dans une haleine nauséabonde. J'avais reculé jusqu'au mur devant cet homme en chemise qui avançait sur moi, je serrais les dents, j'essayais en vain de me prouver à moi-même que cette situation avait quelque chose de comique, car j'avais lu je ne sais où qu'un certain sens de l'ironie donne du courage aux plus faibles, mais je manquais complètement d'ironie, ce matin-là. Les yeux fermés, j'attendais que M. Ernest me frappât. Il n'en fit rien, craignant, j'imagine, de me pousser à bout et de me voir partir pour de bon, et tout en m'injuriant il se mit à s'habiller. Je m'aperçois que je suis en train de raconter tout au long ce que je désirais oublier, mais la brutalité de cet homme me fascinait et me fascine encore. A peine eut-il passé son pantalon et enfilé ses chaussures, qu'il ponctua chaque phrase d'un coup de pied dans la chaise. On eût cru qu'il puisait dans cet exercice une énergie nouvelle et le petit meuble, dont les barreaux ne tenaient plus guère, fut promené ainsi d'un bout à l'autre de la pièce jusqu'à ce que M. Ernest eût dit tout ce qu'il avait à dire.

A cette époque je tenais une sorte de journal dont je me suis beaucoup servi par la suite pour écrire certaines parties de ce récit.

De petits carnets de deux sous voyaient leurs pages se couvrir d'une écriture si menue qu'il fallait le secours d'une loupe pour la déchiffrer. Par prudence, je dissimulais ces témoins de ma vie secrète derrière les cinq volumes du théâtre de Racine, que personne ne dérangeait jamais. Je dirai en son lieu quel réconfort j'ai trouvé dans cet examen de moi-même et dans le récit méticuleux de ce qui m'arrivait chaque jour. En quittant M. Ernest que je laissai en train de manger, je n'eus rien de plus pressé que d'aller retrouver mon journal. C'était mon remède habituel dans mes heures de détresse. Assis dans l'arrière-boutique, je consignai en détail la scène que je venais de subir, je n'oubliai aucune des injures que M. Ernest m'avait jetées à la face, et peu à peu ma main qui tremblait écrivit plus droit, mon cœur battit moins fort. Par souci d'exactitude et pour me délivrer aussi de ce grief-là, je fis un retour en arrière et parlai du garçon laitier insolent qui m'avait traité de « blatte » un moment plus tôt. Ainsi les humiliations que m'infligeait le sort perdaient un peu de leur amertume. Il est vrai qu'en soulageant mon cœur de cette façon, je perpétuais le souvenir des injures, alors que je voulais cultiver en moi le dédain du monde et de sa méchanceté, mais je remis la solution de ce problème à plus tard et, me levant, courus à la porte du magasin pour voir le temps qu'il faisait. Le ciel d'un bleu léger annonçait une belle journée chaude. Au-dessus des maisons grises qui bordaient la place, la ruine informe qu'on appelait Tour de César et qui ressemblait d'ordinaire à un charbon éteint, cachait le soleil et s'enveloppait de lumière. Cette vue me rendit presque joyeux. Je rentrai dans l'arrière-boutique, notai l'heure, l'état du ciel, et remis mon carnet à sa place.

Ma vie reprit son cours habituel. Je dus satisfaire à la curiosité des clients qui tous voulaient savoir le pourquoi de mon absence ; plusieurs ne crurent pas à ma maladie et me le dirent ouvertement, soutenus en cela par M. Ernest qui m'appelait « carotteur ». J'ai toujours été antipathique à la plupart des gens que la vie a placés sur ma route. On ne m'aime pas, c'est un fait. Aussi doit-il y avoir dans mon visage quelque chose qui répugne. Ma laideur exaspère certaines personnes, les hommes surtout, car les femmes sont d'une meilleure composition. Mais laissons cela.

Le soir, ma grenadine me fut donnée par Marie-Thérèse, comme autrefois. A voir cette fille sautiller autour de moi en chantonnant, je me demandai si elle ne me bravait pas. J'essayai de lui parler ; cependant elle riait toujours et il semblait impossible de l'attirer dans une conversation sérieuse. Même à dîner, sous l'œil de sa mère qui, elle, ne riait guère, Marie-Thérèse trouvait des occasions de gaieté en tout. Cette exubérance finit par me troubler et j'y réfléchis comme malgré moi pendant toute la soirée. J'entrevis la possibilité de dominer cet être mobile, de le capter par la patience et la douceur comme on apprivoise, je suppose, un faon, car elle me rappelait quelquefois un petit animal de ce genre, farouche, mais gentil et sans rancune.

Où donc était ma résolution de ne plus penser à elle? Assis à ma place ordinaire et mon livre entre les mains, je la voyais aller et venir devant moi, désœuvrée, ne sachant que faire de son temps, ni d'elle-même, de ce que sa mère appelait « son grand corps bête ». Chose étrange, cette expression m'émouvait. Je rougissais quand Mme Plasse dans des moments d'impatience l'appliquait à sa fille ; j'espérais toujours qu'elle ne le ferait pas, mais si elle le faisait j'étais ravi et vaguement scandalisé. Il me semblait, en effet, qu'en prononçant ces mots, on ôtait ses vêtements à Marie-Thérèse et que le corps dont il était question apparaissait tout à coup. Je me souviens que ce soir-là, elle trompait son ennui en s'asseyant sur chacun des sièges de cuir rangés contre le mur, et bien malgré moi j'observais ce jeu mystérieux de petite fille qui consistait à prendre place sur une chaise, à parler toute seule, à compter sur ses doigts, à sourire, puis à s'asseoir sur la chaise voisine pour recommencer l'espèce de comédie muette. Lorsqu'elle vint en face de moi, ce qui ne pouvait manquer de se produire, elle s'aperçut que je la considérais et se mit à balancer ses pieds d'un air de gêne. J'eus alors une espèce de sourire mécanique en voyant ces jambes que je m'étais promis de ne plus regarder. Ce que j'endurais à cet instant ne peut se décrire, je me crus perdu.

« Ma tante, dis-je brusquement, si je vous faisais la lecture? »

J'avais dit ce qui me passait par la tête, mais Mme Plasse qui comptait les mailles de son crochet trouva mon idée excellente et

Bravura

envoya sa fille chercher le *Pensez-y bien* dans ma chambre. Nous restâmes seuls pendant quelques minutes. Je respirai.

— On dirait que Marie-Thérèse a un peu grandi, fis-je en m'asseyant à la table.

Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi je prononçai ces paroles ; peut-être par goût d'une certaine imprudence, ou pour que cette femme me parlât du « grand corps bête » de sa fille.

— J'espère bien que non, répondit ma tante avec humeur. La voilà déjà assez grande.

Elle trempa le bout des lèvres dans sa tasse de boldo.

— Vous la trouvez si grande? insistai-je d'un air étonné, en joignant les mains sur le dessus de table olive.

— Grande pour son âge, oui.

Je compris qu'elle ne *le* dirait pas et me tins coi jusqu'au retour de Marie-Thérèse.

— Lis-nous les réflexions sur le Purgatoire, dit ma tante sans quitter ses aiguilles.

J'éclaircis ma voix, passai un doigt dans mon faux col et commençai. Ma cousine s'était assise sur un tabouret, presque à mes pieds, les yeux levés vers moi. De temps en temps, Mme Plasse posait son ouvrage devant elle et attachait sur le lecteur un regard profond. Toutes deux m'écoutaient dans un religieux silence.

III

Plusieurs fois par semaine, les *Mânes du Grand Corneille* recevaient la visite de Mlle Berthe, sœur de mon patron, et qui vivait seule, de l'autre côté du fleuve. C'était une personne effacée, un peu gauche. On lui donnait quarante ans. Aucun bruit ne courait sur elle et je la jugeais insignifiante. Petite et silencieuse, elle se promenait dans la boutique, examinait tout, mais ne dérangeait rien. Son frère, qui lui parlait peu et ne paraissait jamais heureux de la voir, feignait de ne pas l'entendre lorsqu'elle lui posait une question ; il faut convenir aussi qu'elle s'exprimait d'une manière souvent indistincte et que rarement elle élevait sa voix au diapason normal. D'ordinaire, elle s'habillait de bleu sombre, le corps pris dans une jaquette qui s'évasait à la taille, un renard autour du cou et le crâne enfoncé dans un chapeau « cloche » qui lui couvrait la nuque, les oreilles et le front. Dès que l'attention se dirigeait vers elle, sa tête se détournait avec brusquerie, mais sans humeur. Elle avait les joues maigres, le nez mince, et je ne sais quoi de fuyant dans le bas du visage l'enlaidissait. Parfois, il me semblait qu'elle s'était fardée avant de venir nous voir, mais il faisait si sombre dans la boutique, et Mlle Berthe se prêtait si malaisément à tout examen qu'il n'était pas possible d'en juger. Elle ne me parlait pas, ne me regardait pas, bien qu'elle me connût depuis huit ans, mais lorsqu'elle m'entendait tousser, elle m'offrait, sans un mot, une pastille de réglisse dont elle portait toujours une boîte dans son sac. Son frère me dit un jour qu'elle avait autrefois étudié pour devenir institutrice et que c'était elle qui avait trouvé le nom de la librairie.

Elle ne se montra ni contente, ni mécontente de me voir au magasin de nouveau, et ne s'enquit pas des raisons qui m'en avaient tenu éloigné, mais je remarquai qu'elle y venait plus souvent depuis mon retour. Un matin elle parut de bonne heure. M. Ernest dormait encore. Nous étions seuls. Après avoir ouvert un livre ou deux d'un air indécis, elle vint vers moi et me tendit sa boîte de réglisses.

— Prenez, chuchota-t-elle. C'est bon en toute saison. En disant ces mots, elle attacha sur moi un regard aigu, et je comparai intérieurement ses prunelles d'un noir liquide aux bonbons qu'elle agitait sous mon nez dans leur boîte.

— Prenez donc, monsieur Manuel.

J'obéis. Elle-même mit plusieurs réglisses dans sa bouche et les mâchonna sans me quitter des yeux, puis elle me dit à brûle-pourpoint :

— Vous êtes malade. Il faut vous soigner.

Je haussai les épaules.

— Si, si, continua-t-elle de sa voix basse et rapide, et je reçus au visage l'odeur pharmaceutique de son haleine, il faut voir un médecin. J'en connais un. Vous irez tantôt de ma part.

Le sérieux de cette femme m'effraya. On eût dit que pendant des années elle n'avait fureté dans la boutique que pour saisir une occasion de me dire ces choses. Je reculai jusqu'aux rayons de livres contre lesquels j'appliquai mes mains moites.

— M. Ernest ne veut pas que je quitte le magasin, balbutiai-je. Et puis, je ne suis pas malade, vous vous trompez.

— Je me charge de M. Ernest, répliqua-t-elle sans relever ma protestation. Pour éviter toute difficulté, cependant, partez tout de suite. Vous irez rue de l'Entrepôt, 17, chez le docteur Blard. Il est prévenu, mais n'oubliez pas de dire que vous venez de ma part, autrement on vous ferait attendre l'heure de consultation.

La surprise, l'inquiétude m'ôtèrent la force de répondre, et je demeurai immobile pendant que Mlle Berthe se penchait sur la table des nouveautés. Au bout de quelques secondes, elle releva la tête.

— Encore là ! chuchota-t-elle. Allez-vous-en, mon ami. Vous n'avez pas de temps à perdre. Je m'occuperai des clients, s'il en vient. N'ayez crainte, je sais ce que c'est qu'un livre.

Elle prit mon chapeau que j'avais posé sur une chaise et me le mit elle-même sur la tête.

— Ah ! fit-elle tout à coup, j'oubliais. Vous n'avez pas à vous occuper des honoraires.

— Mademoiselle...

— Allez, allez vite...

Et elle me poussa dehors. Lorsque j'eus fait quelques pas dehors, elle m'appela doucement. Je la vis sur une marche, une main appuyée au chambranle de la porte ; elle leva l'index en un geste qui peignait l'institutrice qu'elle était dans l'âme :

— Mais ne courons pas ! souffla-t-elle.

J'allai fort docilement là où m'envoyait Mlle Berthe, heureux comme toujours d'obéir à une volonté plus forte que la mienne. Le docteur Blard habitait à l'autre bout de la ville une petite maison cossue, située en bordure du chemin de fer. On traversait la passerelle, la route, puis un jardin étroit qui sentait l'héliotrope. Une paysanne en serre-tête noir me fit monter au salon dont elle referma la porte derrière moi, et j'attendis. Je feuilletai les vieux numéros de *l'Illustration* qui jonchaient la table de bois doré ; comme un enfant, j'essayai les fauteuils aux bras contournés ; je me regardai ensuite dans une glace qui penchait tellement que je m'y voyais jusqu'aux pointes de mes chaussures, et ne me trouvant ni plus maigre, ni plus pâle que d'habitude, je me demandai pourquoi j'étais là. Sans doute, j'avais mauvaise mine, mais depuis mon enfance, on me disait tous les jours que j'avais mauvaise mine. Pourquoi donc me tourmenter? Ce que je remarquai surtout, ce matin-là, c'était ma laideur. Une laideur intellectuelle, ajoutai-je à part moi. Un grand quart d'heure passa.

En pénétrant dans le bureau du docteur, je me sentis intimidé, au point de ne pouvoir comprendre les questions qu'il me posa. C'était un grand vieillard chauve, un peu courbé, vêtu d'une redingote à l'ancienne mode. Il me sourit avec bonté et me parla de mon père qu'il avait soigné jadis. J'eus l'impression curieuse que le mort entrait dans la pièce, à ces mots, et se joignait à nous, voûté, l'air soucieux, avec, sous le bras, une terrine de lapereau pour M. Ernest. Tout en causant, le docteur défit un bouton de

mon gilet et machinalement je continuai, j'ôtai ma veste, ma chemise, ma flanelle, je fis voir enfin ce malheureux corps dont j'avais honte.

Comme il faisait beau, ce jour-là ! Tandis que le vieillard collait son oreille froide à mon dos, je regardais devant moi, par la fenêtre, les grands ormes dont les feuilles brillaient au soleil, l'allée qui coupait une longue pelouse et menait au bois en suivant une petite rivière. Mon cœur battait ; j'avais peur, je ne comprenais pas pourquoi le docteur écoutait si longuement mon souffle dans mes poumons ; à présent sa tête se promenait sur ma poitrine à droite, à gauche, son crâne luisant qui sentait l'eau de Cologne demeurait immobile un instant, puis se déplaçait tout à coup comme s'il était sur la piste de quelqu'un, d'un voleur qui se sauvait d'un point à l'autre. Je regardai le sommet des arbres qui saluaient avec lenteur dans le vent et la lumière, je tâchai de ne pas avoir chaud, de ne pas avoir la fièvre, mais la sueur coulait sous mes bras. Je me montrai obéissant, je respirai aussi fort que le désirait le docteur, je comptai autant de fois qu'on voulut, je toussai.

Quand je me fus rhabillé, le vieillard me tint une sorte de petit discours qui trahissait quelque embarras et, je le crois, une grande tristesse. Il me donna de petites tapes sur l'épaule, me parla de courage, de patience. J'entendis ces phrases vagues sans en saisir le sens. Muet d'effroi, je considérai cet homme dont les yeux bleus navrés essayaient de me sourire ; s'il n'avait pas eu l'air aussi distingué avec sa barbe blanche et sa redingote, je l'aurais questionné peut-être, mais l'audace me manquait. Et puis, au fond de moi, il y avait la crainte qu'il ne m'en apprît trop, qu'il ne prononçât certains mots, un mot surtout... il finit par le dire.

Dehors, je fis quelques pas sur la route, égaré, mon ordonnance à la main et les joues mouillées. A travers mes larmes, je voyais trembler le contour des maisons. Faire naufrage en pleine jeunesse, me disais-je, ce n'est pas possible. Il ne se peut pas que je sois en train de vivre mes dernières années. Lorsque je me fus suffisamment attendri sur moi-même, je me calmai un peu et, quittant la route, me dirigeai vers les ormes que j'avais contemplés tout à l'heure. Je roulai entre mes mains le mouchoir qui me ser-

vait toujours à essuyer mes paumes, et réfléchis. On ne m'avait pas dit que je devais mourir. Au contraire, le docteur m'avait parlé de guérison, d'espoir ; à quoi la partie la plus lucide de moi-même répondait que dans la bouche d'un docteur le mot d'espoir est tout simplement sinistre. On ne parle d'espoir qu'à un homme en danger. On parle d'espoir quand le désespoir est en vue.

Au lieu de rentrer chez moi, je traversai la pelouse et pris le chemin du bois. Tant d'oiseaux chantaient dans les arbres qu'ils me forcèrent à les écouter. J'avançai encore ; çà et là le soleil trouait la pénombre et frappait l'eau de la rivière où dansaient des insectes. J'essayai de m'intéresser à ce spectacle, d'en apprécier la beauté, mais je ne pouvais plus faire attendre la sœur de mon patron et revins sur mes pas.

Restaient des questions d'ordre pratique ; en premier lieu, rembourser Mlle Berthe ; je me promis de le faire dès que je toucherais mon mois. Annoncer à M. Ernest que j'allais le quitter, car le docteur m'interdisait tout travail pendant six mois. Pour la première fois de ma vie, je pourrais donc parler à M. Ernest comme il me plairait. Mon heure était venue, une heure bien sombre, mais enfin elle arrivait, elle était là, et j'en éprouvai un bonheur singulier au sein même de la plus grande détresse morale que j'aie connue. Ma vie allait changer. Il me semblait que sur mon lit de mort, mon cœur se fût réveillé pour battre à nouveau au son de ces paroles. Je ne savais ce qui allait m'arriver, ni comment j'allais vivre quand j'aurais quitté la librairie, ni si j'allais vivre, cependant la pensée qu'un ordre était rompu pour céder la place à un ordre différent mêlait comme de la joie à mes craintes les plus atroces.

Je me souviens qu'en approchant de la librairie, je me sentis repris de la vieille terreur que m'inspirait M. Ernest. « Qu'ai-je à craindre, me dis-je alors, puisque je suis condamné? » Ce fut comme si je recevais une âme nouvelle. Un élément disparaissait de mon univers, la peur. A vrai dire, je n'étais pas tout à fait sincère, je ne me croyais pas perdu, mais dans l'état de désarroi où je me trouvais depuis une heure, toute pensée me semblait juste qui me donnait un peu d'exaltation. Je ne pouvais plus vivre qu'à un certain degré de fièvre.

J'entrai, simulant assez bien le calme, et même une espèce de

froideur. Sans ôter mon chapeau, je passai devant le comptoir où M. Ernest béait de surprise et me rendis dans l'arrière-boutique pour y rassembler les quelques livres qui m'appartenaient. Mlle Berthe surgit de l'obscurité.

— Alors? demanda-t-elle de sa voix étouffée.

— J'ai vu le docteur, mademoiselle.

— Ah ! bien.

— Bien, c'est une façon de parler, dis-je avec amertume. Mais vous avez eu raison de m'envoyer chez lui. Je vous remercie.

Lorsque je l'eus informée du diagnostic, elle se contenta de me serrer le bras. « Comptons ceci comme une première étape vers la guérison, » dit-elle. Et elle eut un sourire qui la rendit presque belle à mes yeux.

Cependant il s'agissait d'expliquer à M. Ernest ce qu'il ne voulait pas comprendre, tâche ingrate ; pendant tout le temps de notre conversation, il n'avait cessé de marteler son comptoir du poing et d'une manière si enfantine que j'en ressentais une sorte de honte.

— Il n'a pas le droit, répétait-il avec son épais accent du Centre. Je vous dis qu'il n'a pas le droit.

— Tais-toi donc, imbécile, lui souffla sa sœur en paraissant tout d'un coup devant le comptoir.

Il s'arrêta un court instant et la considéra d'un air étonné ; elle lui en imposait un peu par sa réputation de femme institutrice qui a brillé aux examens, mais à cause de cela même il la détestait.

— Qui va s'occuper du magasin? demanda-t-il.

— Tu trouveras un remplaçant.

— Un remplaçant ! gronda-t-il en envoyant un coup de pied dans le bas du comptoir. Et où diable veux-tu que je trouve un remplaçant? Manuel m'a été confié par son père pour que je lui apprenne un métier. Il n'a pas le droit de partir, il n'a pas le droit. Il n'est pas plus malade que moi. C'est un carotteur !

Mlle Berthe me fit signe de me dépêcher puis se retourna vers son frère à qui elle offrit une pastille de réglisse ; j'eus tôt fait de jeter dans une toile noire les menus objets qui constituaient tout mon bien sur terre, sans oublier les trois carnets que j'allai prendre derrière les Racine. Une allégresse extraordinaire m'agitait tout à

coup et j'en oubliais ma maladie, car la colère de mon patron m'était un spectacle infiniment agréable. Je devinais qu'il mourait d'envie de me battre et que seule la présence de sa sœur l'empêchait de se jeter sur moi. Mon ballot à la main et mon canotier sur la tête, je cherchai quelque chose de très ironique à lui dire, non par esprit de vengeance — je méprise la vengeance — mais pour braver mon oppresseur et me réhabiliter à mes yeux. Malheureusement, cette parole cinglante et spirituelle ne vint pas.

— Qu'est-ce que vous attendez? chuchota Mlle Berthe. Allez-vous-en !

— Manuel, tu es un misérable, dit M. Ernest. Il cracha sa pastille qui l'empêchait de parler et se leva. Je t'ai nourri pendant cinq ans. Tu n'as pas le droit, tu n'as pas le droit, entends-tu?

Le moment était venu de parler, de montrer que j'étais un homme. Je me tenais sur le seuil du magasin.

— Monsieur Ernest, commençai-je, pendant cinq ans j'ai été votre esclave, oui, votre esclave et rien de plus ; pendant cinq ans, vous... je...

Des larmes de fureur me montaient dans la voix, je tapai du pied.

— Allez-vous partir, enfin ! dit Mlle Berthe ; et elle me poussa.

— Je t'interdis de franchir cette porte ! cria mon patron.

J'enfreignis cet ordre avec une joie qui me consola de n'avoir pas décoché mon trait tout à l'heure. Dehors, au bruit de cette scène, les gens s'assemblaient déjà ; le rouge au front, je dus fendre un groupe de curieux qui me barrait la route et gagnai les arcades. En me retournant, je vis M. Ernest sur la première marche de la boutique ; il tendait un poing vers moi au-dessus de la foule et criait : « Carotteur, je te chasse, m'entends-tu, carotteur? »

Si je l'entendais ! Sa voix me suivit jusque dans le petit tramway jaune qui m'emportait vers ma tante.

IV

Il me vint un scrupule de n'avoir pas, dans mon trouble, dit au revoir à Mlle Berthe et je me promis de lui écrire. Oubli d'un autre genre mais tout aussi grave, je n'avais pas songé à réclamer le « mois » que M. Ernest me devait depuis quinze jours, et l'envie me prit d'abord de retourner à la boutique afin d'exiger mon dû, ne fût-ce que pour dominer la peur que mon patron m'inspirait encore. C'était, en effet, un de mes principes que j'ai trouvé le plus dur à mettre en pratique, mais qui m'a récompensé au centuple, de ne céder jamais à ma timidité naturelle, ni de transiger avec une menace, belles paroles qui n'empêchent que j'aie ignoblement failli dans presque toutes les circonstances importantes de ma vie. Je dois dire à ma décharge que je ne suis jamais tombé sans lutte et que j'ai toujours bataillé avec moi-même pour rester fidèle à ma vérité. Au regard d'un juge absolu, ces défaites-là valent peut-être des victoires ; c'est ce que je me dis quand je suis tenté de croire que ma vie est ratée. Quoi qu'il en soit, je remis à plus tard l'exécution de mon projet, non par couardise, mais par lassitude. Lorsque, en effet, j'atteignis la grille du jardin, les jambes me tremblaient de fatigue et je dus poser mon balluchon sur le rebord du mur.

Je trouvai ma tante à l'office où elle gourmandait Léontine ; en me voyant, elle fronça le sourcil et, avant même que j'eusse ouvert la bouche, me commanda de la suivre, car elle se méfiait de la cuisinière qu'elle soupçonnait d'être, comme elle disait, une espionne. Dans la salle à manger, elle ferma la porte et la fenêtre

et me fit asseoir tout à côté d'elle, sur une chaise qui touchait la sienne, puis elle m'écouta de cet air fixe et colère qui ne la quittait jamais. A mesure que je lui faisais le récit de ma matinée, je voyais passer dans ses yeux tous les sentiments qu'elle n'était pas capable de dissimuler, son dédain pour Mlle Berthe dont elle jugeait la charité indiscrète, et contre son frère une indignation violente qui soulevait sa poitrine et la faisait respirer plus vite. Quand il fut question du docteur Blard dont je vantais la douceur et les bons procédés, elle eut un geste comme pour chasser une mouche.

— De quoi se mêlent-ils, tous? Ce vieux Blard est un âne.

J'eus envie de me jeter dans ses bras.

— Je ne suis donc pas malade, ma tante?

Elle se recula un peu.

— Ai-je dit cela? fit-elle d'un ton qui réprima mon élan. Je ne suis pas médecin, mon ami. Tout ce que je sais, c'est que la toux s'apaise avec du sirop de gomme — quelquefois — et que la fièvre se coupe avec des boissons chaudes et une bonne suée — — quelquefois — car, dame, la fièvre...

Et cette femme ennemie de la joie eut une mine beaucoup plus terrifiante que les paroles du docteur ; une fois encore, je constatai qu'elle ne m'aimait que triste et humilié. Elle me considéra longuement, d'un air de doute, comme si elle eût pesé ma vie et ma mort dans des balances.

— Enfin, soupira-t-elle, te voilà. Sans situation. Sans avenir. Mon pauvre Manuel ! Moi qui te croyais à l'abri d'un coup de tête.

J'allais protester quand elle se leva pour replacer sa chaise contre le mur.

— T'imagines-tu que je suis riche? demanda-t-elle en me posant la main sur l'épaule pour m'obliger à demeurer assis. Mon pauvre ami, j'ai à peine de quoi... Ma ferme ne rend pas. Le colonel ne m'a laissé que des dettes, et quant à la pension que le gouvernement accorde aux veuves de militaires...

Elle eut un rire haut et méprisant qui ressemblait à un cri.

— Je travaillerai, madame Plasse !

— Je travaillerai, madame Plasse, répéta-t-elle d'un air sombre. Et que feras-tu, petit bonhomme? Iras-tu au bois ramasser des

châtaignes pour les vendre au marché? Regarde-toi, petit. Ton père, ah ! ton père, lui, avait un physique superbe, et jusqu'au bout, entends-tu? Des épaules de grenadier, une poitrine... (Elle frappa la sienne du poing et jeta la tête en arrière), tu comprends?

Suivit la description, bien connue de moi, de l'homme qu'elle n'avait pas épousé ; la rancœur s'y mêlait à l'admiration. Pour se venger du père, elle lançait à la tête du fils toutes les qualités dont celui-ci n'héritait pas : la force, la beauté, la bonne humeur, le charme ; on eût cru qu'elle s'adressait à une ombre qu'elle voulait déposséder de son repos, elle l'appelait, elle lui montrait en moi la faillite de tous les espoirs dont s'était leurré un mourant.

Sa main pesait durement sur mon épaule ; j'essayai de me libérer avec douceur, en caressant ces doigts qui meurtrissaient ma chair, et tout à coup je ne pus gouverner mon émotion. Ma tante, pour la troisième ou quatrième fois, s'étonnait qu'un aussi bel homme que mon père n'eût pas transmis à son fils quelque chose de lui-même ; mes traits manquaient de grâce à un degré prodigieux... A ce moment des larmes roulèrent sur ce malheureux visage qu'on insultait presque tous les jours et je me laissai tomber aux pieds de ma tante en la suppliant de se taire. Elle m'écouta un instant, puis ses mains robustes me saisirent sous les bras pour me relever et elle me serra contre sa poitrine, tout sanglotant d'émotion.

— N'aie pas de peine, me souffla-t-elle dans l'oreille, n'aie pas peur. J'aurai soin de toi, petit bonhomme, je veillerai sur toi.

Et sa joue frottait la mienne comme pour essuyer mes larmes.

V

Il me semble que si j'ai connu la joie, ce fut pendant les semaines qui suivirent, et cela malgré une terrible appréhension de mourir qui ne me quittait presque plus. A ceux qui n'ont pas souffert, ces mots paraîtront incompréhensibles, mais je portais en moi un tel appétit de la vie que la plus brève minute de bien-être rachetait des heures de suffocation et d'angoisse. Mes nuits étaient atroces et j'en sortais comme d'une agonie, les fameuses suées que ma tante provoquait avec des tisanes brûlantes ne guérissant pas ma fièvre qui revenait fidèlement à 5 heures de l'après-midi pour me quitter à l'aube. Mais il y avait, le matin, la fenêtre où j'allais m'asseoir avec mon livre, le soleil sur ma page, sur mes mains... Je m'endormais quelquefois dans la lumière, brisé de fatigue, mais plein d'espoir parce que depuis deux ou trois heures je n'étouffais plus.

Par bonheur, l'air frais et pur de nos régions m'était propice et le repos aidant je fis en quelques semaines un progrès sensible dont je me gardai de rien dire à ma tante.

Elle me gâtait ; au jardin où nous nous promenions tous deux, elle m'avait fait installer un hamac à franges rouges, entre deux grands ormes penchés ; par les jours de beau temps, elle traînait sa chaise de fer jusqu'au pied d'un de ces arbres et je m'allongeais dans le hamac qu'elle poussait doucement d'une main. Des rayons de soleil traversaient le feuillage et m'obligeaient à fermer les yeux ; j'entendais alors le grincement léger des cordes et parfois le murmure égal de ma tante qui chantonnait en me berçant. Une paix délicieuse tombait sur moi.

A d'autres moments, lorsque Mme Plasse allait faire ses visites aux pauvres, j'errais seul dans la maison silencieuse. J'allais m'asseoir dans la chambre de Marie-Thérèse et regardais autour de moi sans jamais pousser l'indiscrétion plus loin. Il y avait des tiroirs que j'aurais pu ouvrir, des mouchoirs que j'aurais pu voler, je n'en fis rien. Dans l'état de faiblesse où je me trouvais encore, toute pensée charnelle me devenait étrangère et s'il s'en présentait quelqu'une à mon esprit, c'était par une habitude mentale. Un jour, j'appliquai ma joue sur l'oreiller, à l'endroit où ma cousine réchauffait la sienne, mais ce geste d'amoureux me parut si peu sincère que j'en eus honte. Comme on le voit, je ne ressemblais pas au traditionnel poitrinaire dont on fait une sorte d'érotomane. Je ne pouvais déplacer une chaise sans avoir chaud. On se demandera ce que j'étais venu faire dans cette chambre, je me le demandai moi-même et retournai à mon hamac en me disant que, décidément, c'était fini.

Le plus étrange de mon histoire est peut-être cette interruption de mon désir qui dura près d'un mois pendant lequel j'observai ma cousine d'un œil tout à fait désenchanté. Souvent, je ne voyais plus en elle qu'une fille un peu niaise, envoûtée par les cornettes et qui, avec le temps, deviendrait une bigote, non comme sa mère (sa mère était une bête sauvage prise dans les rets du catholicisme), mais comme les affreuses vieillardes qu'on voit à la messe, derniers soutiens d'une église prête à crouler. Un soir, après dîner, elle pleurnicha parce que la Supérieure l'avait grondée. « Elle a bien fait, répétait ma tante. Mère Marie-Alphonsine est une femme de bon sens malgré sa coiffe. A propos, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, nous ne t'avons pas dit notre secret... » Elle avait posé devant elle sa tasse de boldo et je la vis sourire d'un air un peu cruel à travers la vapeur qui montait du liquide brûlant. « Nous avons gardé le silence là-dessus, parce que tu étais malade, mais la nouvelle est encore toute fraîche. Notre Marie-Thérèse est en passe de devenir une petite sainte... »

— Maman ! s'écria ma cousine avec un accent tragique.

— Parfaitement, continua Mme Plasse, une petite sainte, ou tout au moins une bonne sœur. A ce qu'il paraît qu'elle se croit une vocation.

En entendant ces paroles, j'eus l'impression étrange d'avaler un breuvage amer. Pour moi, la religieuse est au dernier degré de l'échelle sociale, au plus bas, et j'eus la maladresse de laisser deviner ma pensée dans le regard que je tournai alors vers ma cousine. Elle éclata en sanglots. Des larmes, des larmes, éternels arguments de la faiblesse, j'eus honte en ce moment de toutes celles que j'avais versées et par un revirement de tout mon être, j'eus le remords de n'avoir pas commis ce qu'on appelle le mal quand l'occasion m'en était donnée, là-haut, dans l'Héritage.

Toute cette nuit, la fièvre me tint en éveil et je récapitulai ma vie entière. Il ne se pouvait pas qu'elle aboutît à un échec. Si je devais ne durer que peu de temps encore, je voulais tenter de réussir en quelque chose, mais réussir en quoi? Mon éducation avait été très négligée ; je m'étais instruit de mon mieux, au hasard de lectures que je faisais presque en cachette, dans l'arrière-boutique de la librairie. Jusqu'à la fin de mes jours, je resterais sans doute un demi-lettré, je n'aurais jamais la patience de mener un raisonnement difficile à sa conclusion ; le temps me manquait pour cela, car il me semblait vivre dans l'ombre d'une mort prochaine comme une plante qui végète au pied d'un grand arbre feuillu.

Réussir, c'était peut-être ressembler au Christ, non pas le Christ des « blattes » et des nonnes prosternées, celui-là me restait aussi incompréhensible qu'Hermès ou Apollon, mais le petit homme courageux et bon, dont la parole enchantait les âmes. Depuis mon enfance, je l'aimais. Dans le silence de la nuit, il m'arrivait de m'éveiller pour penser à lui comme on pense à une personne humaine à qui l'on veut demander telle chose et telle autre. Lui seul, je le sentais bien, aurait pu me comprendre, me conseiller, mais je ne réussissais pas à voir en lui quelqu'un de surnaturel. Avec cela, vers ma quatorzième année, j'avais eu mes heures de piété qui égaraient mon entourage et me trompaient moi-même sur mon propre compte, car il y avait au fond des églises, dans les fumées de l'encens et la scintillation des cierges, un monarque absolu à qui l'on ne parlait qu'en latin, et vers qui j'essayais timidement d'élever mon cœur ignorant. J'avais beau me dire : « C'est lui, c'est lui, voyons ! » Son luxe me gênait. Je priais, je cachais mon visage pour faire la nuit dans mes mains, mais les mots que

je récitais à voix basse n'étaient pas sincères ; j'aurais voulu parler à un ami, à un frère aîné ; je ne savais pas parler à un Dieu.

A mes parents, comme plus tard à ma tante, il était trop difficile d'expliquer que ma foi se transformait et qu'en devenant chrétien je cessais d'être catholique. Ainsi s'établit un malentendu qui m'amoindrit à mes propres yeux : je faisais figure d'hypocrite. Parce que je n'allais plus à l'église le dimanche, on s'imaginait que je m'y rendais en cachette, par modestie. A présent, couché dans un lit tiède et moite, ces questions me paraissaient futiles. Il s'agissait de savoir, non plus si Dieu existait, mais si j'allais passer la nuit, car mon imagination travaillait. Je m'apercevais, une fois de plus, combien la religion comptait peu dans le voisinage de la mort ; tout ce qu'on m'avait enseigné sur l'âme et la vie future m'apparaissait comme une tromperie absurde au prix de la réalité horrible qui m'attendait et les prières apprises ne m'étaient d'aucun secours contre la peur de mourir. Je ramenais un pan de drap sur mon visage pour essuyer mon front. Ah ! si quelqu'un était venu ! Mais dans ces moments-là j'étais seul.

Une nuit cependant (j'ose à peine y croire), alors que je parlais tout seul pour essayer de m'assoupir, j'eus l'impression que quelqu'un se tenait près de moi. La maison dormait depuis longtemps, nous approchions du moment qui précède l'aube et que les malades connaissent bien ; c'est l'heure où la vie se retire du monde comme une invisible marée, emportant avec elle le souffle des agonisants. Mon cœur se mit à battre un peu plus fort, mais je ne craignais pas ; au contraire, quelque chose en moi se raffermit tout à coup. J'attendis, les yeux grands ouverts, n'y voyant rien, car l'obscurité était épaisse. Plusieurs minutes passèrent. Une idée singulière me vint, une idée de fiévreux qui ne distingue plus le possible de l'impossible : « Lui, peut-être. » Ce fut alors, je le crois, j'en suis sûr, que sur mon front une main se posa, d'une fraîcheur délicieuse, brûlante. Je frissonnai, et, presque aussitôt, m'endormis.

Vers la Fête-Dieu, mon état s'améliora au point que je me repris à manger comme jadis et des couleurs me revinrent aux joues, qui n'étaient point celles de la fièvre. Je pus de nouveau sortir, faire les commissions dont me chargeait ma tante, sans

éprouver de grande fatigue. Un de mes premiers soins fut de rendre visite à Mlle Berthe. Elle occupait, à l'autre bout de la ville, deux petites pièces au-dessus d'un estaminet ; je me souviens qu'il fallait traverser une salle de billard étroite, passer entre le mur et les joueurs en bras de chemise qui parlaient très fort, s'engager ensuite dans un escalier noir où le pied butait à chaque marche.

La sœur de mon ancien patron vivait dans un encombrement de petits objets qui ne peut se décrire. Tout ce que le sort pouvait lui apporter de souvenirs, de cartes postales, de coquillages, de boîtes à gants, de sacs en perles, d'étuis à ciseaux, de mouchettes, tout ce qui s'ouvre et se ferme, se déploie, se replie, s'enroule, s'accroche et ne sert à rien, s'échouait dans les quinze ou vingt pieds carrés où la vieille demoiselle abritait sa vie. J'entrai, dans un grand tintamarre de clochettes.

Elle était assise derrière les rideaux roses de la fenêtre et donnait la becquée à une tortue. Ma présence ne lui causa ni joie, ni surprise apparentes car elle attendit posément que le reptile eût achevé sa feuille de salade, avant de se tourner vers moi. Enfin, elle écarta le rideau.

— Eh bien? fit-elle de sa voix de conspirateur.

Je lui tendis en rougissant une enveloppe cachetée qu'elle ouvrit aussitôt.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda-t-elle en regardant le billet de cinquante francs que j'y avais mis. Vous êtes ridicule, mon ami.

Je protestai, elle ne voulut pas m'entendre et me rendit mon argent.

— Puisque vous êtes là, dit-elle en coupant court à mes explications, je m'en vais vous donner un conseil : rentrez chez vous et restez-y.

Elle prononça cette phrase d'une manière si abrupte que je crus l'avoir offensée et je cherchai en vain quelque chose à dire. Cependant, elle semblait ne plus faire attention à moi et donnait de nouveau ses soins à la tortue dont elle frottait doucement la carapace avec un tampon d'ouate imbibé d'huile. Je restai debout, ce qui augmentait ma gêne. Autour de moi le soleil éclairait un monde de bibelots ; une centaine de petites tasses, toutes diffé-

rentes, pendaient à des clous sous une double rangée d'assiettes ; plus bas, l'œil se perdait dans le foisonnement des petits guéridons inutiles, des chaises agrémentées de rubans de soie et sur lesquelles il ne fallait pas s'asseoir. Des photographies se bousculaient sur la cheminée, au pied d'une potiche d'où sortait un bouquet de plumeaux bleus et rouges. Tous les abat-jour étaient drapés comme des danseuses. Cette confusion extraordinaire faisait penser à certains paysages sous-marins où la matière semble devenue folle, où la lumière se meut dans un riche et magique désordre. Tout à coup, le rideau fut tiré de côté d'un geste brusque.

— Encore là? souffla Mlle Berthe. Sauvez-vous, mon ami. Et qu'on ne vous voie pas trop en ville.

J'aurais voulu parler, poser des questions, mais déjà le rideau rouge était revenu à sa place, ne me laissant plus voir qu'une petite main nerveuse qui se promenait avec lenteur sur la carapace aux reflets de bronze.

Comme je retraversais la salle de billard, il me sembla que les joueurs en bras de chemise me regardaient d'une façon singulière, hostile, malgré quoi je sortis sans hâte. Plusieurs journées passèrent et après avoir cherché le sens de l'énigme, je finis par n'y plus songer.

Le jeudi suivant, en l'absence de ma tante, deux jeunes amies de Marie-Thérèse lui rendirent visite. Je me souviens qu'elles arrivèrent à 3 heures tapantes bien qu'on ne les eût invitées qu'à goûter. L'une d'elles, fort laide et fort maigre, avec de longs cheveux droits et des lunettes de bonne sœur, parlait de tout sur un ton dénigrant et vantait sans cesse la haute naissance de ses parents, ce qui lui valait, aux yeux de ses compagnes, le prestige d'une grande personne. L'autre, bonasse et jolie, molle de caractère et de corps, et la proie d'incessants fous rires, secouait ses boucles jaunes en racontant des histoires dont elle oubliait le principal.

Je m'étais installé dans un coin de la salle à manger où elles bavardaient toutes trois et feignis de lire afin de les observer plus à mon aise, car j'étais curieux de savoir ce qu'elles pouvaient se dire et deux d'entre elles étaient jolies. D'abord elles s'entretinrent à voix basse et, comme je ne bougeais pas plus que la chaise sur laquelle j'étais assis, elles finirent par oublier ma présence. Je les

vis tirer de petits objets de leurs poches et se les montrer en parlant toutes à la fois ; dans la chaleur de la conversation, elles se respiraient au visage l'une de l'autre et leurs têtes se touchaient. Edmée de Gaillardet, l'aristocrate de la bande, proposait à l'admiration générale un minuscule paroissien à reliure de nacre dont les plats, ainsi qu'elle eut soin de le dire, portaient les armes de sa famille. Ma pauvre Marie-Thérèse qui n'avait rien d'aussi riche à faire voir, sortit gaiement de son tablier quelques petits cailloux plats qu'elle avait trouvés au jardin et frottés avec son mouchoir. Il y eut un ricanement de mépris, puis Edmée se mit à expliquer son blason pendant que Pauline, en s'agitant beaucoup dans sa robe de percaline rose, fit le compte et la description des médailles d'or qu'elle venait de recevoir pour son anniversaire. J'écoutais ce cailletage imbécile avec un plaisir presque sensuel. Rien n'est provocant, en effet, comme une certaine forme de bêtise et toutes sortes de mauvais désirs se réveillèrent en moi au son de ces petites voix haletantes.

Je ne sais plus à quoi je rêvais, quand fermant tout à coup mon livre, j'offris à ces fillettes de les mener goûter dans les bois de la Combe. Edmée n'accepta pas tout de suite, car elle n'oubliait pas que j'avais été au service d'un libraire et craignait sans doute de ternir son blason en se montrant avec moi dans les rues, mais Pauline et surtout Marie-Thérèse qui sautait de joie lui persuadèrent de venir. On mit donc le sirop de grenadine dans un litre et les tartines au miel dans un filet que je passai à mon bras, puis le petit tramway jaune nous conduisit à la lisière de la Combe où nous arrivâmes moins d'un quart d'heure après.

Le bonheur de ces enfants m'allait au cœur, au meilleur du cœur, et j'éprouvais la satisfaction des honnêtes gens qui font ce qu'on nomme le bien, mais je l'éprouvais comme quelqu'un qui jouirait d'un pays à travers un récit de voyage. En voyant Marie-Thérèse gambader dans l'herbe avec Pauline et même la sérieuse Edmée rire et pousser des cris de bonne humeur, l'idée me vint d'une vie calme et douce et maritale, employée à faire des enfants et à les élever selon les bons préceptes. Aujourd'hui ce but proposé à l'existence me paraît une insulte et j'aime cent fois mieux la stérile médiocrité de mon état présent qui comporte en tout cas

des éléments de révolte. Toujours est-il qu'en traversant le pré qui sépare la grande route du bois de la Combe, j'eus pendant quelques minutes ce que j'appellerais la nostalgie de la vie honorable, et en même temps un profond dégoût de moi-même.

Sous les arbres, elles se mirent à chanter en se tenant par la main, ce qui augmenta mon attendrissement. Je marchais à quelques pas derrière elles, avec la mine d'un précepteur, car je portais exprès un livre sous le bras, et si je les voyais courir, je leur criais des recommandations d'une voix nasale qui les faisait rire. J'imitai le ton des parents. Ces plaisanteries égayèrent la promenade et peu à peu nous nous enfonçâmes au plus bas, au plus épais de la Combe. La lumière incertaine, un profond silence et l'immobilité absolue de ces bois me rendirent bientôt ma gravité. Tout autour de nous, le terrain jonché de feuilles mortes montait à perte de vue, entre les chênes dont la voûte sombre et compacte nous dérobait le ciel. Les petites filles se taisaient. Nous étions à présent au pied de la chaire des Druides, grande roche qui sortait de terre comme l'épaule d'un géant, tavelée de noir et de vert. Pour ramener la gaieté de tout à l'heure, je voulus faire dire des bêtises à l'écho en m'adossant à la roche, car il fallait se placer d'une certaine façon et crier très fort, autrement la réponse ne venait pas. J'appelai donc, la tête contre la pierre, et nous tendîmes l'oreille : un son grave et lointain contrefit mes clameurs ; c'était la voix du Druide, comme on disait ici, qui nous souhaitait la bienvenue. Alors, je hurlai des facéties, mais n'obtins en retour que cette espèce de plainte monotone qui semblait venir du fond des âges.

Nous nous assîmes sur les feuilles mortes et fîmes honneur au goûter. La grenadine fut bientôt bue et je lançai la bouteille vide, à toute volée, contre un arbre où elle se fracassa. Jamais je ne m'étais connu cet entrain. Je riais, je contais des histoires et flatté de l'intérêt que je lisais sur les trois visages attentifs, j'inventais, je brodais sur nos vieilles légendes. Ma verve me grisait. On m'interrompait, on me harcelait de questions ; nous parlions tous à la fois et dans l'animation générale, je serrais un peu mes voisines, mais je n'avais pas encore de mauvaises pensées, j'étais heureux, simplement, comme elles.

Une petite demi-heure passa de cette façon et pour varier nos plaisirs, je me mis à chanter la ballade du sabotier, qui est longue mais amusante. Marie-Thérèse et Pauline me considéraient d'un air admiratif, car je ne me tirais pas mal de ma tâche, et reprenaient *Tranlardiraineau* en battant des mains. Edmée, qui ne chantait pas, souriait pourtant avec une indulgence un peu hautaine.

— A Gaillardet, remarqua-t-elle quand nous eûmes fini la ballade, il n'y a que le cocher, la bonne et la couturière qui chantent le *Sabotier*.

— A Gaillardet, à Gaillardet... répétai-je en riant.

Et j'embrassai ce laideron ; elle fut trop étonnée pour se débattre et, du reste, je ne lui donnai pas le temps de se mettre en colère : tirant en effet un mouchoir de ma poche, je proposai une partie de colin-maillard. L'endroit était on ne peut mieux choisi pour ce genre d'amusement et mon idée fut accueillie avec enthousiasme. Marie-Thérèse me banda les yeux, mais mal, de sorte que j'y voyais un peu en regardant à mes pieds. « Voici, pensai-je, le moment venu. » Quel moment? Je n'aurais su le dire au juste mais je me sentais poussé vers un acte décisif. Il y eut quelques secondes de silence, puis les fillettes m'appelèrent d'entre les arbres, l'une après l'autre, et la dernière si loin que j'en éprouvai une vague inquiétude. Si elles allaient se perdre? Mais cela n'était pas probable. Je courus exprès du mauvais côté. Des rires saluèrent ma bévue. Après avoir erré quelque temps comme un aveugle en feignant de buter, je me lançai tout à coup vers la droite et fus sur le point de saisir Pauline à bras le corps. Pourquoi la laissai-je échapper? Je la touchais presque. Elle poussa un petit cri de frayeur et de joie en me voyant agiter les mains dans le vide et se réfugia auprès de Marie-Thérèse qui pouffait.

Par une diversion subite, je me dirigeai alors vers la roche derrière laquelle Edmée s'était assise. Je soupçonnais cette petite personne à lunettes d'être moins innocente que ses amies, de se douter de quelque chose depuis le baiser de tout à l'heure, et mon instinct m'avertit de prendre garde. Néanmoins j'allai vers elle et posai mes deux mains sur ses épaules. Elle ne cria pas, mais se levant, me dit à voix basse de la lâcher. Je ris et me mis à toucher ses bras nus. « C'est Pauline, fis-je niaisement. » Elle répéta son ordre

sur un ton plus autoritaire. Alors je la pressai contre moi, je palpai ce petit corps disgracieux et sec qui ne me tentait pas ; un instant elle s'agita, puis prise de peur éclata en sanglots. Tout en riant pour couvrir ce bruit de larmes, je simulai la plus grande surprise : « J'aurais juré que c'était Pauline, » et me sauvai.

Derrière un gros arbre que le vent commençait à agiter, je trouvai Marie-Thérèse ; elle se tenait immobile dans l'espoir que je passerais à côté d'elle, et je la reconnus à ses jambes. Ma première pensée fut de fuir, mais quelque chose de plus puissant me retint. J'avais presque oublié ce que pouvait être le malaise du désir ; mon ventre se serra ; je voulus faire un pas en avant et ne le pus. A ce moment, il me sembla qu'une espèce de nuit descendait sur moi, mais je conservai une lucidité assez grande pour maudire une conscience qui me dominait encore. J'avais peur de cette petite fille et horreur de moi-même ; ce fut comme si tous les bons préceptes que j'avais appris me remontaient du cœur aux lèvres, pareils à une nourriture qu'on vomit. J'arrachai mon bandeau et criai : « Va-t'en ! »

Elle sursauta de frayeur et se mit à courir. Je courus après elle, Dieu sait pourquoi : depuis quelques minutes, j'agissais comme un fou. Si j'avais voulu, je l'aurais rattrapée en trois enjambées, mais au bout d'un instant, je cessai de la poursuivre et courus après Pauline qui croyait à un nouveau jeu, puis tout à coup je revins en arrière et pris le sentier qui menait hors du bois ; des larmes de rage coulaient sur mes joues : une fois de plus, je n'avais pas osé ; combien de défaites comme celles-là faudrait-il encore pour m'anéantir? Lorsque je me fus un peu calmé, je m'assis sur une pierre pour donner aux enfants le temps de me rejoindre. Les mains en porte-voix, je les appelai : Marie-Thérèse et Pauline arrivèrent enfin, mais Edmée, je l'appris non sans inquiétude, ne nous avait pas attendus pour rentrer chez elle. Les petites filles se taisaient. Je les pris chacune par la main, marchant entre elles, et quoique le cœur n'y fût guère, je plaisantai si bien ma cousine de sa peur qu'elle finit par sourire. Comme nous traversions le pré, le soleil couchant nous frappa de ses rayons rouges.

Ma tante n'était pas encore rentrée, mais je trouvai au salon deux personnes qui l'attendaient. Je reconnus dans la première un

jeune vicaire de la cathédrale, l'abbé Sanctis, dont la piété, la douceur et la jolie mine attiraient du monde à ses sermons ; mince, avec des joues roses et de grands yeux faux, il souriait à tous et parlait en posant sa main ouverte sur son cœur, comme pour contenir les battements de cet organe trop sensible. On le disait appelé à la plus haute réputation, mais je ne l'en aimais pas mieux pour cela. Il nous fit un salut à tous deux, la tête inclinée si bas que je vis sa tonsure.

Le second visiteur me regarda en face, passa devant moi, les mains derrière le dos, et revint s'accouder à la cheminée dans le plus grand silence. Son œil dur et limpide brillait sous un front bas. Le teint couperosé par les excès de nourriture eût convenu à un personnage plus jovial, car avec ses joues pleines et sa carrure de campagnard, l'inconnu montrait les lèvres serrées et la mâchoire agressive de l'homme à principes. Ses cheveux coupés en brosse formaient une sorte de calotte brune et veloutée qui lui couvrait le crâne et la nuque.

Bien qu'il n'eût guère plus de trente-cinq ans, il y avait dans son port et ses gestes l'assurance d'un quinquagénaire à qui la vie se présente comme une affaire à conclure. Rien de flottant, rien d'indécis dans ce visage satisfait où l'observateur le plus exercé n'aurait lu qu'un énorme contentement de soi et la certitude de ne jamais se tromper.

J'allais me retirer quand il lança une phrase dans ma direction comme un lasso.

— Vous êtes vendeur chez un libraire de la ville?

— Je l'étais, je ne le suis plus.

— On vous a mis à la porte?

L'ecclésiastique sourit de côté, je me sentis rougir.

— On ne m'a pas mis à la porte. Je suis parti.

— Cela revient au même. Je considère que vous avez été mis à la porte.

— *Bis repetita placent,* dit l'abbé à mi-voix.

L'inconnu tourna la tête avec la brusquerie d'un dogue.

— Je ne vous « cause » pas, monsieur.

— Ma remarque ne s'adressait à personne, fit le jeune prêtre avec un geste de la main. Au reste, je ne suis venu que pour parler

à Mme Plasse, si elle veut bien pousser la bonté jusqu'à m'entendre.

Ce disant, il s'assit au bord d'une chaise et considéra humblement son chapeau qu'il venait de poser sur ses genoux. Le personnage campagnard haussa les épaules et nous tourna le dos avec un mépris dont nous pouvions chacun prendre une part égale. Je sortis.

Ils attendirent une demi-heure encore le retour de ma tante qui entra au salon de son grand pas militaire et les interrogea sans douceur sur le motif de leur présence, car je dois dire à l'honneur de cette femme que, toute pénétrée qu'elle fût des superstitions catholiques, elle n'aimait guère la soutane ; et, croyant que ces visiteurs étaient amis, elle leur parla sèchement à tous deux et ne les pria pas de s'asseoir. D'un regard, elle me fit quitter la pièce où la curiosité m'avait inspiré de la suivre.

Pendant une heure, je rôdai autour du salon, inquiet de cette visite qui se prolongeait, car le latin de l'abbé Sanctis ne me disait rien qui vaille et je n'ai pas encore vu de prêtre qui n'apportât des tracasseries dans les plis de sa robe noire. Pour en avoir le cœur net, j'allai déplacer quelques livres dans une bibliothèque adossée au mur du salon, puis je finis par dominer mes scrupules et collai mon oreille à la porte.

— Des preuves, disait ma tante, des preuves, monsieur l'abbé !

— Madame, j'ai le témoignage d'une enfant, d'un de ces petits dont il est dit...

— Le témoignage d'une enfant ne suffit pas. Cette petite Edmée est une sotte. Elle n'aura pas compris qu'il s'agissait d'un jeu.

— Madame, quand je l'ai rencontrée dans la rue, tout à fait par hasard, elle était blanche d'effroi. D'une voix haletante, car elle avait couru tout le long du chemin, elle m'a fait le récit de la scène honteuse. Il ne s'agissait pas d'un jeu, madame. Nous étions à deux pas de la maison de ses parents ; je l'ai reconduite chez elle en la rassurant de mon mieux, puis je suis venu ici au plus vite.

— Vous avez perdu votre peine, monsieur l'abbé. Je ne crois pas un mot de cette histoire de brigands.

— Vous savez qu'il circule des bruits sur la moralité de votre neveu.

Ici l'inconnu donna de la voix :

— Son patron l'a même mis à la porte à cause de ça.

— Taisez-vous, monsieur, fit sèchement ma tante. Manuel a quitté la librairie parce que cette situation ne lui convenait plus. Il saura trouver mieux. Au besoin je l'y aiderai, poursuivit-elle d'un ton haut et menaçant qui fit cesser le rire incrédule de ces messieurs. C'est tout ce que vous avez à me dire? Dans ce cas, je ne vous retiens plus, monsieur l'abbé, ni vous, monsieur...

A ces mots, je quittai précipitamment la bibliothèque et gagnai ma chambre. Par instinct je me mis à genoux, mais je ne priai pas, je n'implorai personne. Si ma tante avait été là, je lui eusse baisé les mains, tant sa générosité m'émouvait, mais la rage me saisit à la pensée de l'homme noir qui semait chez nous sa mauvaise parole comme le rat contamine un logis de sa peste. Au bout de quelques minutes, j'entendis la porte du salon se rouvrir et courus à l'escalier pour me pencher sur la rampe.

— Cette petite parlera, madame, dit l'abbé Sanctis, n'en doutez pas.

— Qu'elle parle. Nous nous en moquons, riposta ma tante avec chaleur.

— Je vous salue bien, madame.

Il abaissa son chapeau noir en un grand geste oblique et sortit sur le perron dont il descendit les marches pendant que ma tante retournait vers son second visiteur.

Un peu avant l'heure du dîner, je la vis entrer dans ma chambre. Des cernes pareils à une meurtrissure faisaient le tour de ses paupières et trahissaient sa fatigue ; jamais je ne lui avais connu ce regard étrange qu'elle arrêta sur moi.

— Mon petit, dit-elle après m'avoir considéré un instant, cet homme que tu as vu au salon avec l'abbé Sanctis est le fils d'un vieil ami de ton oncle. Il fait un petit voyage d'affaires. Malheureusement, je n'ai pas pu empêcher l'abbé Sanctis de parler devant lui. Ils sont arrivés ici ensemble, sans se connaître. La vie ménage de ces hasards... Enfin, je l'ai invité à dîner, il est en bas.

— Invité à dîner?

— Oui, fit-elle en s'asseyant. Il faut en faire un allié. C'est un imbécile, un homme violent et bavard, et il est monté contre toi, il peut te nuire. Mais nous le manœuvrerons.

Elle s'anima tout à coup : Nous le manœuvrerons, répéta-t-elle. Par bonheur, il n'aime pas l'abbé Sanctis, ni aucun de ces messieurs en soutane. S'il en a contre toi, c'est qu'on lui a dit que tu voulais entrer au séminaire.

Un cri d'indignation s'échappa de mes lèvres.

— Calme-toi, dit ma tante à qui cette colère faisait plaisir. On pourrait t'entendre. Ne donnons pas à ces gens la satisfaction de penser qu'ils nous ont atteints.

A table, ce soir-là, je m'assis donc en face de M. Georges Espinchat, marchand de drap dans le chef-lieu du département voisin. Dès les premières cuillerées de soupe, il nous informa que son « commerce » était le plus en vue de la ville et qu'il espérait tripler son avoir dans les cinq années qui allaient suivre. Sa maison qui s'élevait place de Jaude formait selon lui le point de mire de cet endroit où je souhaitais intérieurement de ne jamais mettre les pieds. Douze demoiselles sous ses ordres (il me regarda d'un air sévère pour s'assurer que nul commentaire égrillard ne me viendrait aux lèvres), deux comptables et trois employés subalternes préposés au *nettoiement*, car les locaux étaient vastes.

Nous écoutâmes en silence cet orgueilleux exposé d'une situation prospère. Ma cousine riait sous cape, malgré les regards terribles que lui lançait sa mère. Pour ma part, le cœur me levait ; j'avais devant les yeux le succès, fourchette au poing et les mâchoires actives ; à cette face lourde et bien portante, la fortune sourirait jusqu'au bout. Il me sembla brusquement que je me retirais au plus intérieur de moi-même pour y entendre la voix de celui que je cherchais.

Cependant, ma tante souriait à son invité qu'elle encourageait à boire, mais la pauvre femme ne pouvait faire que son visage n'eût l'air un peu faux, car elle méprisait cet homme. Elle le méprisa bien plus encore lorsque par une sorte de politesse assez grossière, il se mit à louer la mémoire du colonel Plasse ; enfant, il avait caracolé sur les genoux de ce militaire qui lui racontait ses glorieuses campagnes, celle de Madagascar en particulier. Suivit

le récit copieux de cette grande aventure coloniale. Le front de ma tante se rembrunit à la description de Tananarive qu'elle avait subie tant d'années, mais notre marchand de drap ne s'en aperçut pas et, le vin aidant, se mit à gesticuler. J'admirais, malgré moi, une telle épaisseur. Comme cet être avait su s'installer dans la vie, jouer des coudes, écarter les uns et les autres ! Comme il s'asseyait bien devant la soupe chaude et le rôti saignant, devant cette nourriture fumante dont quatre bouchées suffisaient à mon appétit. Pouvais-je lutter contre lui? Tout à coup il m'apparut comme le symbole du monde. « Voilà, me dis-je, mon vainqueur, quoiqu'il n'en sache rien. Moralement, il me foule aux pieds. Je suis de ceux qu'il broie avec une facilité si grande qu'il ne s'en doute même pas et poursuit en digérant son chemin large et plat. A quoi bon lutter contre cet énorme rival? »

Le café nous fut servi au salon par la main tremblante de Léontine ; la bonne vieille rentrait la tête dans les épaules chaque fois qu'elle entendait le rire de ce monsieur si important.

Vers 9 heures, alors qu'on venait d'ajouter une bûche et qu'il présentait le dos au feu en se curant les dents, il s'aperçut brusquement que j'étais là. Depuis la prise de Tamatave, il m'avait oublié, je crois, aussi parfaitement que si je n'eusse pas existé. Ses sourcils se levèrent.

— Alors on vous a mis à la porte? demanda-t-il sans lâcher son cure-dents.

Aucune réponse ne fut faite à cette question ; je me rapprochai de ma tante et lui dis entre bas et haut que j'allais me retirer, quand elle me saisit le poignet avec force : « Reste ici, souffla-t-elle. Manœuvrons-le. » Ce mot sur les lèvres d'une personne aussi peu habile que la colonelle me parut triste et comique à la fois. Je m'assis au guéridon qui occupait un coin de la pièce et croisai les bras, résolu à ne pas ouvrir la bouche. Pour rompre le silence qui suivit, ma tante fit une observation à Marie-Thérèse qui chantonnait toute seule en regardant une vitrine pleine de petits objets, et finalement l'envoya se coucher. Je sentais bien qu'elle se dominait. De son air le plus imposant, elle se tourna ensuite vers Georges Espinchat et lui demanda quel chiffre atteignait la population de sa ville ; c'était ce qu'elle appelait le manœuvrer. Il

donna un chiffre dont ma tante ne sut que faire ; elle le répéta, le tourna dans tous les sens, feignit la surprise et voulut savoir tout à coup combien de temps encore son invité resterait dans notre ville. Le jeune homme essuya son cure-dents et le serra dans son gousset avant de répondre, puis il écarta les jambes et tira son gilet sur son ventre. « Cela dépend, » fit-il. Des affaires de conséquence le retiendraient peut-être une semaine parmi nous ; il avait plusieurs grosses commandes en vue ; cela lui permettrait de voir les curiosités de la ville, car il aimait à s'instruire ; et frottant sa croupe des deux mains comme pour y faire pénétrer la bonne chaleur du feu de bûches, il se remit à parler de lui. Je ne sais plus par quel détour il en vint aux questions de moralité, mais il nous confia ses pensées sur ce beau sujet, déplorant le laisser-aller, pour ne pas dire plus, qui gagnait jusqu'à la jeunesse de nos provinces. La vie probe et laborieuse, idéal des générations précédentes, n'était plus en honneur parmi ces messieurs des couches nouvelles qui ne songeaient qu'à leur plaisir, à la satisfaction de leurs appétits. Il s'interrompit comme pour donner à ses paroles le temps de pénétrer dans notre cerveau et bien qu'en parlant il se tournât vers ma tante, je compris que ce discours s'adressait à moi. Par dédain, je feignis d'examiner un album qui se trouvait sur le guéridon et bâillai.

— J'ai une proposition à faire à Manuel, dit-il brusquement, oui, mon ami, à vous qui bâillez. Est-il nécessaire de vous dire que vous avez ici une réputation exécrable? Un étranger comme moi s'en aperçoit au bout d'une heure. Ce curé qui est venu rendre visite à Mme Plasse...

— L'abbé Sanctis est un étourdi, fit ma tante avec chaleur, un jobard.

— Un jobard qui répète ce qu'on dit en ville sur votre neveu, madame Plasse. Qu'il ait tort ou qu'il ait raison (et j'ai mon opinion sur ce sujet), n'est-il pas fâcheux que des histoires circulent sur le compte de Manuel?

Je continuai à tourner les pages de l'album, mais le cœur me sautait dans la poitrine.

— A mon avis, poursuivit-il, le mieux serait, pour lui, de s'éloigner un peu. Une absence de quelques mois suffirait à jeter

le voile de l'oubli sur certaines choses. Par une chance tout à fait inespérée, j'ai un emploi à vous offrir, mon ami, chez moi. Je vous apprendrai un métier honnête, vous commencerez à trois cents francs par mois, plus la...

— C'est inutile, monsieur, fis-je d'une voix tremblante, je refuse.

— Manuel ne partira pas, dit ma tante presque en même temps que moi. Je m'y oppose.

Elle s'était levée en prononçant ces mots et vint se placer entre nous deux comme pour me défendre ; jusque-là, elle s'était contenue ; par calcul elle avait adopté une attitude humble et gauche qui la gênait toute la première, mais à présent, elle se laissait aller à sa vraie nature et la colère la grandissait.

— Qu'est-ce qui vous chagrine? reprit Georges Espinchat sans s'émouvoir. Si j'ai bien compris, Manuel vit à vos dépens depuis qu'il est sans travail. De ce côté, il y a pour vous une économie à réaliser et pour lui un sérieux bénéfice pécuniaire et moral, car, avec moi, non seulement il gagne sa vie, mais il la refait.

— Refaire ma vie ! m'écriai-je. Avec vous !

— Parfaitement, avec moi, sous ma direction. Vous êtes taré, jeune homme.

Ces derniers mots furent dits sur un ton si égal que, de surprise, je ne répondis rien, mais je vis ma tante devenir toute blême. D'un pas rapide elle traversa l'espace qui la séparait du marchand de drap et le regarda dans les yeux, les mains pendantes le long du corps. Il ne bougea pas et soutint ce regard avec un calme qui me fit songer à l'épaisse tranquillité d'une bête de labour.

— Comment osez-vous? fit ma tante d'une voix sourde. Chez moi, devant moi... Cet enfant que j'aime comme mon fils...

— Eh bien? dit-il en levant les sourcils. Je ne comprends pas.

— Allez-vous-en ! commanda-t-elle.

A mon tour, je me levai et courus à lui, le cœur battant.

— Vous entendez ce qu'on vous dit, lui criai-je d'une voix aiguë. Allez-vous-en !

Le sang lui monta au front et je crus qu'il allait me frapper,

mais il se maîtrisa, enfonçant ses poings dans les poches de son veston.

— A votre aise, dit-il au bout d'un silence pendant lequel je m'entendis haleter.

Il se dirigea lentement vers la porte dont il saisit le bouton avec une douceur étudiée.

— Je ne sais pas si nous nous reverrons, dit-il sans se retourner, mais vous apprendrez ce qu'il en coûte d'insulter un honnête homme.

Nous demeurions immobiles ; il attendit encore un instant, gagna l'antichambre où il chercha quelque temps son chapeau dans l'obscurité, puis sortit sans fermer la porte. Les cailloux grincèrent sous ses chaussures. Quand la grille battit, je sursautai :

— Que va-t-il faire? demandai-je.

Ma tante avait mis les deux mains sur ses hanches.

— Il fera ce qu'il voudra, murmura-t-elle en regardant fixement la porte. Je n'ai peur de personne.

Des larmes d'émotion me montèrent aux yeux et je fis un mouvement vers elle comme pour l'embrasser, mais elle me repoussa du coude.

— Va te coucher, toi, dit-elle.

J'ignore si ma tante regretta la manière imprudente dont elle avait congédié notre marchand de drap, mais elle demeura silencieuse toute la journée du lendemain et ne quitta pas la maison. Nous la voyions aller et venir, enfoncée dans des pensées secrètes comme une somnambule dans son rêve. Parfois elle arrêtait sur nous le regard profond de ses grands yeux mélancoliques et ne disait rien. Des maux de tête l'obligèrent à s'étendre sur son lit une partie de l'après-midi et, quoiqu'elle parût aux deux repas, elle ne mangea rien.

Pour ma part, j'avais eu le loisir de songer à la scène de la veille et je n'aimais guère le tour que prenaient les choses. Le clergé de notre ville exerçait un empire absolu sur beaucoup de familles et là où il ne dominait pas il était craint. J'augurais donc assez mal de ce qu'après l'abbé Garot, son confident l'abbé Sanctis fût instruit de mes faiblesses, car il ne tenait qu'à eux de me faire

honnir et montrer au doigt dans la rue. Au demeurant, ma conscience ne m'accusait de rien et si je regrettais quelque chose à cette époque de ma vie c'était de n'avoir pas pris mon plaisir quand l'occasion m'en était offerte, là-haut, dans l'Héritage. Mes scrupules d'alors et ma timidité me firent honte. Je ne parle pas bien entendu de la singulière idée que j'avais eue en me jetant sur Edmée, c'est là une de mes actions les moins facilement explicables, mais il faut, pour bien me comprendre, se souvenir que j'étais chaste et même, le mot est ridicule, vierge. L'image d'une femme éveillait en moi une sorte de folie et me faisait peur. Par un caprice de l'instinct aussi fort que l'instinct lui-même, j'étais porté à fuir ce que je désirais le plus.

Quoi qu'il en soit, je passai des heures pénibles à imaginer tout le mal que ces messieurs en jupe noire essaieraient de me faire. Les paroles de Mlle Berthe et la mine dont elle m'avait accueilli me revinrent à la mémoire : « Ne vous montrez pas trop en ville. » Se pouvait-il que l'abbé Garot eût trahi le secret du confessionnal? Mais je ne le croyais pas capable d'une faute aussi maladroite. Il fallait que Marie-Thérèse eût parlé, ou Léontine qui nous avait vus sortir ensemble. De toute façon, je me sentais en danger et ne franchis pas la grille du jardin ce jour-là.

La nuit, je pris conseil de moi-même avec tout le sérieux dont j'étais capable, c'est-à-dire que pendant une heure je tentai de fixer l'espèce de fond mouvant de mon caractère. Existait-il un point sur lequel je pusse bâtir? Je n'osais le croire. Mon insuffisance me semblait énorme et mes lectures vaines, car je ne savais rien d'une façon précise. Je ne réussissais pas même à vouloir quelque chose jusqu'au bout, et des scrupules, hérités d'une religion à laquelle je ne croyais plus, arrêtaient mes désirs à mi-chemin ; je manquais de tout.

Ces constatations m'abattirent et j'eus toutes les peines du monde à ne pas pleurer, quand l'idée me vint que le coin de terre ferme que je cherchais tout à l'heure était peut-être là, dans la perfection de mon dénuement. Je ne puis dire quel réconfort j'éprouvai en cette minute ; il me sembla entendre la voix secrète de l'ami que j'appelais quelquefois à mon aide, dans les nuits de détresse ; si j'avais eu au cœur un peu de cette foi chrétienne dont

on parlait autour de moi, j'aurais peut-être cru à une présence surnaturelle, mais contre une émotion de ce genre, j'étais prêt à lutter comme on lutte contre une tentation dégradante. Une force venue je ne sais d'où encourageait en moi cette volonté d'incroyance et du plus profond de mon cœur, j'abjurais le dieu des faibles, le sauveur qui sauvait l'esclave et se tenait à l'écart des puissants ; ce Christ humble et glorieux dont la croix resplendissait dans les fêtes, je n'avais plus rien à lui dire. Mon regard se tournait à présent vers le Christ inconnu qui savait tenir tête à sa famille, à la foule, puissant lui-même et grand par son humanité ; il ne craignait ni l'émeute, ni les magistrats, ni les prêtres, pratiquant jusqu'à la fin ce dédain sublime de l'autorité qui m'attachait si étroitement à lui. J'enviais sa bravoure sans éclat qui se passait de mots, sa volonté qui ne pliait pas, son instinct de contradiction, sa patience qui était venue à bout de l'ordre établi, toutes les qualités humaines de cet insoumis pacifique. Par quelle adresse l'Église l'avait mis dans sa poche en en faisant un Dieu, je ne le savais que trop. Jusque dans notre petite ville de province, je voyais toutes les injustices rendre hommage à une idole inoffensive en invoquant le nom du plus hardi révolté que la terre ait vu. D'un homme qui chassait les vendeurs du temple avec un nerf de bœuf on avait fait l'enfant Jésus qui bénissait les entreprises commerciales, secourait les jeunes filles dans leurs examens et assurait de beaux héritages à certains fidèles du diocèse, comme l'attestaient les ex-voto qui défiguraient les bas-côtés romans de notre cathédrale.

Ces pensées m'occupèrent quelque temps et firent monter ma température. Je calmai mon exaltation en réfléchissant à plusieurs problèmes d'ordre pratique. Qu'allais-je devenir? Vivre aux crochets de ma tante ne me semblait guère honorable, car elle n'était pas riche et me l'avait dit. D'autre part, la vue de Marie-Thérèse m'exposait à des épreuves quotidiennes que je surmontais péniblement...

Dans des heures de détresse comme celle-là, j'avais, il est vrai, une ressource mais si étrange que j'hésite à en parler. C'était un jeu, un jeu puéril, auquel je me livrais autrefois avec Marie-Thérèse, alors que petite fille elle ne méprisait pas encore les amu-

sements de ce genre ; depuis, elle a grandi et je la vois avec effroi devenir raisonnable tandis que je reste enfant et que je cherche à tromper l'odieuse lenteur de la vie en rêvant à *ce qui aurait pu être.*

(Manuel décrit ensuite le jeu du château *dont il a été question au début du récit de Marie-Thérèse. Pas plus que sa cousine il ne connaît l'intérieur de ce château qu'il n'a jamais fait qu'apercevoir, entre des arbres, au bord d'une route. D'abord, ce jeu n'a été qu'une distraction, puis le temps et les soucis aidant, Manuel a fini par y prendre un intérêt plus profond et ce monde imaginaire qu'il a créé finit par se mêler à sa vie quotidienne pour devenir comme une partie de son être moral. C'est le refuge vers lequel il se tourne au bout d'une longue journée de souffrance.)*

Dans les petits carnets où je notais les moindres aspects de mon existence, ces rêveries occupèrent dès l'origine une place importante, car je me faisais scrupule de rien omettre et les aventures de l'esprit quand il bat la campagne me paraissaient aussi dignes de mon attention que l'ennuyeux détail d'une maladie dégoûtante et d'une passion infructueuse. Jamais je ne m'endormais sans aller faire un tour, par l'imagination, du côté du château et il était bien rare que je ne revinsse pas sans quelque nouvelle et singulière histoire que je transcrivais le lendemain matin avec une fidélité absolue, me défendant d'ajouter un mot à ce que j'avais appris la veille, comme d'y modifier la moindre chose. La nuit, en effet alors que tout notre être semble à la limite de deux mondes, un peu avant la seconde où j'allais tomber dans un grand sommeil vide, je *voyais*. Pendant l'espace d'un éclair, je vivais une autre vie que la mienne, je respirais ailleurs, j'étais loin. Le jeu se changeait en une réalité grave et belle qui m'arrachait à moi-même. Le temps qui s'écoulait alors n'aurait pu se mesurer selon la computation ordinaire, car si étroite que soit une de nos secondes, elle n'en contenait pas moins des heures et parfois des semaines de ma vie au château. S'il est sur cette terre un homme écrasé comme moi de l'horrible poids des jours, il devinera la plus secrète pensée de mon cœur quand il apprendra que pour m'enfuir et changer ma destinée, j'étais prêt à courir n'importe où, et que toute route m'était belle qui conduisait hors de ce monde, quand même elle

eût abouti à une demeure de ténèbres et de violence ; et c'était à vrai dire dans un étrange paradis que j'allais demander le rafraîchissement promis à ceux qui peinent.

Cependant mon journal s'emplissait d'un récit extraordinaire auprès duquel les petits faits quotidiens ne semblaient pas mériter la peine que je prenais encore de les signaler. Sans m'en rendre compte, toutefois, je laissais tomber à l'oubli telle parole de ma cousine, telle de ses câlineries exaspérantes ; je résumais, ne trouvant plus l'énergie, ni le goût de m'étendre sur la bonne ou la mauvaise humeur d'une petite fille ou de supputer mes chances de guérison d'après les caprices de ma température. Ainsi, une seconde de ma vie nocturne compensait les dégoûts de vingt-quatre heures et croissant selon une loi inconnue opérait la plus mystérieuse des substitutions. De toutes mes forces, je niais ma vie quotidienne ; un jour, enfin, je renonçais à noter que la veille j'avais eu 38°5 au lieu de 38°2 et que Marie-Thérèse avait passé son bras sous le mien, après dîner. Tout, pour moi, se passait ailleurs. J'étais libre.

CE QUI AURAIT PU ÊTRE

Il y avait maintenant une semaine que je vivais à Nègreterre ; je me félicitais de m'être confié à Léontine et bien qu'il ne me plût guère de manger avec les domestiques, je m'y faisais sans trop de peine. En tout cas, j'étais résolu à ne pas souffrir pour un préjugé ; il n'est humiliant que pour un imbécile de s'asseoir à table entre la cuisinière et le jardinier et j'eus vite raison d'un sentiment de fausse honte qui me gêna tout d'abord. Qui donc étais-je pour rougir de mes voisins? Un fils de petits bourgeois nécessiteux qui n'avaient pu m'envoyer au collège ; certes j'aurais voulu m'élever au-dessus de ma condition présente, mais en attendant mieux j'acceptais avec reconnaissance la petite place qui m'était offerte.

Hector (ainsi s'appelait le frère de Léontine) travaillait depuis dix-neuf ans dans les jardins de Nègreterre où le vicomte, ni même Antoine ne cueillaient une feuille sans sa permission ; c'était un bonhomme grisonnant, droit et maigre, têtu comme un sourd ; son œil d'un gris dur et sa moustache rousse dont les plus longs poils frôlaient ses épaules exerçaient un prestige considérable ; il aboyait plutôt qu'il ne parlait, n'attendait jamais une réponse, n'écoutait jamais un ordre et parcourait ses allées en grognant, une main dans la poche de son tablier bleu. Lorsqu'il passait d'un air mécontent devant ses parterres, les fleurs semblaient, inexplicablement, se mettre au garde à vous.

Pour cacher l'affection que je lui inspirais, il feignait de ne pas se souvenir de mon nom et me traitait rudement ; toutefois je n'ou-

bliais pas que je devais à sa recommandation de me trouver à Nègreterre en qualité d'aide-jardinier. Le corps perdu dans un tablier deux fois trop grand, j'errais ici et là, un arrosoir au poing, en essayant de ne me placer sur le chemin de personne, mais mon emploi était à peu près fictif. J'arrachais d'entre les géraniums ces plantes minuscules dont la tige en se brisant offre une goutte de lait, ou j'égalisais le gravier avec mon râteau ; ces petites tâches une fois remplies, Hector m'envoyait à la remise, où je me reposais, car je crois que Léontine avait dit à son frère un mot de ma mauvaise santé.

Pendant quelque temps, je ne vis mes maîtres que de loin ; après le déjeuner, ils se promenaient avec leurs invités sous les ormes de la grande pelouse. Les éclats de rire, les gestes, la gaieté de ce beau monde m'intimidaient affreusement et de peur qu'on ne m'aperçût je me cachais derrière les arbres ou me sauvais à la cuisine.

Un matin, la vicomtesse me donna l'ordre de la suivre au jardin. Mon trouble fut si grand que je pris des ciseaux à la place du sécateur et qu'en me rendant compte de ma bévue, je sentis des gouttes de sueur me chatouiller la peau. La vicomtesse ne m'avait pas encore regardé et j'aurais moi-même été en peine de la décrire car je marchais les yeux à terre. Elle me conduisit d'un pas rapide à la plus belle corbeille et du bout de son face à main, me désigna, je m'en souviens, une rose rouge d'une grosseur admirable. Non sans hésiter, je coupai cette fleur, mais si malhabilement qu'elle me resta presque sans tige entre les doigts. Il y eut un silence, puis le face à main s'ouvrit et l'on me commanda de lever la tête. Un calme visage accueillit mon regard : des yeux gris qui me considéraient avec plus d'attention que de sévérité, un long nez charnu, une bouche moqueuse et des joues plates, fardées d'une main hardie. A ma grande surprise, je vis que ma maîtresse avait une mèche de cheveux blancs, mais ce trait mis à part elle me donna l'impression d'être à peine plus âgée que moi.

— D'abord, pourquoi coupez-vous les fleurs avec des ciseaux? demanda-t-elle au bout d'un instant.

Je ne répondis pas à cette question proférée d'une voix sourde et un peu rauque, mais sans bien savoir ce que je faisais j'ôtai

mon grand chapeau de paille. Ma maîtresse fit entendre une espèce de murmure et dit brusquement :

— Vous n'êtes pas plus jardinier que moi, mon ami. Quelle est cette supercherie?

Mon premier mouvement fut de me jeter à ses pieds comme dans les romans du dix-huitième siècle, mais je dominai cette impulsion ridicule et me contentai de baisser la tête, le front incendié de honte.

— Remettez-vous, commanda-t-elle. Je n'ai pas dit que vous étiez un voleur. Expliquez-vous, néanmoins.

Avec une humilité et une indiscrétion qui me firent presque mourir de dégoût, je lui avouai qu'à la suite d'un grand chagrin, j'avais dû partir de chez moi et que j'espérais en travaillant bien avoir le bonheur de rester au service de Madame la vicomtesse. Elle écouta mes longues phrases d'un air impassible.

— Vous aviez intérêt à quitter la ville que vous habitiez, et ce déguisement vous a permis de vous introduire chez moi. C'est tout simple, mon ami. Pourquoi ne le disiez-vous pas? Vous allez trouver Hector, ajouta-t-elle. Dites-lui que je veux trois douzaines de roses rouges pour la table de la salle à manger.

Elle s'éloigna, d'un petit pas dur et précis qui ne déplaçait pas une ligne de son corps ; comme elle atteignait l'allée centrale, elle se tourna tout d'un coup de mon côté et me cria :

— Comment vous appelez-vous?

Une seconde fois je tirai mon chapeau et me nommai ; elle n'entendit pas, il fallut courir vers elle, répéter ce prénom plat et commun, dont le son me parut odieux. Je ne jurerais point qu'elle sourît, mais son regard s'égaya ; elle hocha la tête et disparut.

Un moment plus tard, j'étais dans un coin de la remise où, sous prétexte de ranger mes pelles et mes râteaux, j'avais couru me cacher. De dépit, je cherchai quelque chose à briser et, ne trouvant rien, déchirai la poche de mon tablier. Ce geste enfantin ne me soulagea guère. Je crois que si l'occasion m'en eût été donnée à cette minute, je me serais vengé de cette femme avec toute la cruauté dont est capable un doux jeune homme de mon espèce. Elle me méprisait. Non, elle ne me méprisait même pas : à ses yeux, je ne comptais pas plus que les gens qui la servaient du

matin au soir ; comme eux, tout naturellement (et c'était cela qui me piquait au plus vif) je lui avais parlé de l'air soumis qu'elle attendait. Si je n'étais pas né domestique, je copiais à ravir le ton, la mine et les attitudes des personnes de cette profession. Cette découverte me consterna, comme si une nouvelle maladie morale se fût greffée sur celles qui m'affligeaient déjà. Toute la journée, je ruminai ma colère. Je ne sais trop ce que j'imaginais, ce que je souhaitais, une révolution peut-être, un événement prodigieux qui m'autorisât à aller frapper ma maîtresse au visage. Puis j'eus honte de cette rancune extravagante dont l'effet presque immédiat fut de me donner la fièvre. Je me rappelai, un peu tard, celui que je me proposai comme modèle et sa tranquillité dédaigneuse devant les grands, mais lui-même était grand alors que, moi, j'avais un cœur d'esclave. Ces pensées m'occupèrent jusqu'à la nuit.

Le château de Nègreterre présentait l'aspect redoutable que l'architecture du moyen âge savait donner à quatre murs et quatre tours dès qu'il s'agissait non seulement d'abriter un haut personnage, mais d'inspirer l'effroi aux voisins. De nos jours, cette grosse masse noire n'intimidait plus personne, et moi-même je considérais d'un œil critique les grandes surfaces nues et les angles rébarbatifs que le vieux monstre n'opposait plus qu'au vent.

Vers la fin du siècle dernier, les propriétaires de cette bastille, dans l'espoir de la rendre un peu plus engageante, avaient ajouté un perron gothique à la porte d'honneur, puis une marquise de verre ; de hautes croisées ogivales crevèrent les murailles qui regardaient, à l'ouest, un chaînon de collines boisées, et au midi une grande plaine brune où l'on voyait des troupeaux de porcs noirs labourer la terre de leur groin. Les douves asséchées furent plantées de saules dont le feuillage gris brillait, les jours de soleil, comme une ceinture de métal autour du sombre édifice. En revanche, on pratiqua des coupes claires dans une châtaigneraie obscure et sinistre qui assombrissait le parc, et des corbeilles de géraniums blancs et rouges reproduisirent l'écusson de Nègreterre aux extrémités des boulingrins.

Malgré tous ces efforts, le château gardait un air de tristesse sauvage. Si j'avais le cœur plus léger, je m'amuserais ici d'une cer-

taine gouttière dorée à têtes de guivres qu'un Nègreterre fit installer à grands frais tout le long des créneaux, avec cette idée que l'or égaierait tant soit peu cette pierre volcanique, choisie par ses aïeux. Quand le crépuscule était beau, je me glissais au fond du parc et songeais en considérant les tours qui semblaient se renverser en arrière dans le ciel rouge pour supporter le choc d'un ennemi. Cette vision romantique me retenait parfois jusqu'à nuit tombée et je n'avais que le temps de gagner la cuisine pour échapper au serein qui rend notre climat si dangereux.

Un soir que je courais ainsi dans une allée de châtaigniers, je heurtai deux personnes immobiles et qui selon toute apparence ne m'avaient pas entendu approcher. J'allais m'excuser lorsqu'un coup de poing m'envoya rouler à terre et je reconnus à mon grand effroi Antoine, le frère de la vicomtesse. Il se baissa pour voir qui j'étais et n'y parvenant pas, promena rudement les doigts sur ma figure. « Qui que tu sois, me jeta-t-il dans l'oreille, je te casse les reins si tu oses prononcer mon nom. » Je claquai des dents pour toute réponse et me relevai enfin, non sans m'être écorché les paumes sur les cailloux. Pour la personne qui se trouvait avec Antoine, elle avait disparu presque aussitôt et je n'aurais seulement pu dire si c'était un homme ou une femme mais j'appris plus tard que c'était la vicomtesse. Mes jambes tremblaient si fort que je plaçais avec difficulté un pied devant l'autre et je dus plusieurs fois m'appuyer au tronc des châtaigniers ; ce qui me paraît extraordinaire c'est que je souffris de la peur moins à ce moment-là que beaucoup plus tard, alors que je me réfugiai dans ma chambre et que je poussai le verrou de ma porte.

Étendu sur mon lit de fer, je me contraignis à ne pas bouger pendant dix minutes, moyen qu'un religieux m'avait indiqué autrefois pour calmer une agitation intérieure. Je me raisonnai de mon mieux, me rappelant tout ce que j'avais entendu dire sur Antoine de ses violences, de ses bizarreries. A l'exception d'Hector, tous les gens de la vicomtesse le craignaient car il n'était presque pas de jour qu'il ne levât la main sur l'un d'eux. Jusque-là j'avais réussi à l'éviter, mais mon tour était venu. Quant à savoir ce qu'il faisait dans le parc, et qui se trouvait avec lui, je n'éprouvais aucun désir de le découvrir et me jurai de n'en parler à personne.

A quelque temps de là, je reçus l'ordre de me tenir dans l'antichambre à 10 heures du soir. Je mis mon costume le plus propre et me lavai les mains et le visage avec soin, puis j'allai me placer au pied du grand escalier circulaire. Au-dessus de ma tête, une grande femme de pierre élevait une torchère à gaz qui brûlait en émettant un petit son aigu. Cette lumière bleuâtre, trop faible pour éclairer la page d'un livre, jetait sur le dallage noir une tache livide dont les bords tremblaient. Je m'assis sur un coffre à bois. Dix heures sonnèrent, car j'étais en avance, mais personne ne vint. Quelques minutes s'écoulèrent ; je me levai afin que, si l'on me surprenait, ce fût dans une attitude conforme à mon état. Il n'était pas question de lire, mais pour me distraire je regardais autour de moi, j'osai même me promener jusqu'à la porte vitrée à travers laquelle je voyais briller les fenêtres des communs, je risquai trois ou quatre pas dans l'escalier aux longues marches basses déployées comme un large éventail puis je revins à ma place. Le froid qui montait du sol me pénétrait et j'éternuai une ou deux fois, le plus discrètement possible. De nouveau la pendule sonna ; autant que je pusse en juger, elle se trouvait sur le palier du deuxième étage. J'entendais d'abord le grincement du marteau qui s'apprêtait à frapper puis cette note grave et dure qui semblait faire éclater le silence, et après cela, un long murmure qui, dans mon esprit, prenait la forme d'anneaux concentriques de plus en plus grands et de plus en plus effacés jusqu'à ce que le sifflement du gaz eût rétabli l'ordre particulier à ce lieu.

Trois quarts d'heure passèrent ainsi ; mon impatience eut le loisir de se calmer et j'entendis avec résignation la pendule sonner onze coups. Assis sur le coffre à bois et le col de mon veston relevé, j'appuyai ma tête sur le pied de la statue, un pied gras, troué de fossettes et chaussé d'un élégant cothurne. Dans cette position, je m'endormis.

Une main lourde et rude me secoua l'épaule sans ménagement pour me réveiller et je fus ébloui par l'éclat d'un flambeau qu'on tenait devant mes yeux, pendant qu'une voix répétait une phrase que je ne compris pas tout de suite : « C'est la vicomtesse qui veut te parler. Voilà trois fois qu'on t'appelle. » Je reconnus alors Jean-Louis, le valet de pied, et sautai à bas de mon coffre.

Tout hébété de sommeil, je fus poussé dans une grande pièce assez mal éclairée et m'arrêtai à peu de distance de la porte qu'on referma derrière moi. Des bibliothèques vitrées montaient jusqu'au plafond entre les fenêtres drapées de rouge sombre. On m'ordonna d'avancer ; j'obéis comme un automate et vis ma maîtresse assise auprès du feu dans un fauteuil de bois des îles somptueusement travaillé, noir et poli comme le basalte. Un détail des plus singuliers le distinguait cependant de tous les fauteuils du monde, et je m'en voudrais de le passer sous silence, c'est que par une fantaisie de l'ébéniste les bras de ce meuble étaient des bras de femme, si ronds, si pleins, et d'une forme si belle qu'ils semblaient vivre et remuer.

— Balayez d'abord tout ceci, me dit-elle en montrant du doigt la cendre qui recouvrait le marbre devant la cheminée.

Je pris le petit balai de crin rouge et m'acquittai de cette tâche.

— Vous balayez mieux que vous ne coupez les roses, fit-elle au bout d'un instant. Où avez-vous servi?

Pendant que je répondais à cette question, elle déplaça une lampe pour m'examiner plus à son aise et je compris qu'elle ne m'écoutait pas. La lumière donnait à plein sur son visage qui me parut vieilli et plus mal fardé encore que l'autre jour ; une ombre bistrée cernait ses paupières, avivant l'éclat des prunelles grises qui ne me quittaient pas une seconde. Au milieu d'une phrase, elle m'interrompit :

— On m'a dit que vous étiez pieux. Est-ce vrai?

Je rougis comme si on m'eût arraché mes vêtements et balbutiai une phrase confuse que je ne pus finir.

— Répondez par oui ou non, mon ami, autrement nous n'en sortirons pas.

Sa voix calme réveilla en moi la colère de l'autre jour ; je mesurai le danger qu'il pouvait y avoir à s'exprimer librement devant cette femme sur la poitrine de qui je voyais briller une petite croix d'or, mais j'étais résolu à perdre ma place plutôt que d'avaler un nouvel affront.

— J'attends, fit-elle.

— Eh bien, non, dis-je avec effort.

— Non, madame la vicomtesse, n'est-ce pas? Vous vous destinez au sacerdoce, néanmoins?

L'odieuse légende me suivait jusqu'ici ; il me sembla entendre le rire obscène du garçon laitier. Sans doute Léontine avait-elle cru bien faire en vantant mes prétendues dévotions, mais aussi la bonne vieille me voyait-elle souvent un évangile entre les mains. Avec toute la fermeté dont je me sentais capable, j'assurai la vicomtesse qu'elle était mal informée sur mon compte. Et pris soudain de ce zèle inutile qui ne vient qu'aux timides, j'ajoutai qu'en toute conscience je ne pouvais pas même me dire catholique. Le son de cette phrase me parut bizarre et je vis qu'elle étonnait ma maîtresse, non que cette femme se souciât de mon salut, mais elle croyait peut-être à une bravade de ma part, presque une insolence.

— Ce que vous croyez ou ne croyez pas est assez peu intéressant, mon ami, dit-elle en me coupant la parole. Dites-moi simplement si vous savez lire le latin.

— S'il s'agit d'un auteur facile, madame la vicomtesse...

— Il s'agit de latin d'église et vous n'êtes pas même obligé de comprendre ce que vous avez sous les yeux. Je désire que vous fassiez la lecture quotidienne de l'office divin à mon père qui est malade. J'augmenterai vos gages. Acceptez-vous?

J'acceptai, trop intimidé de nouveau pour faire autrement.

— Bien entendu, vous rendrez à Hector le tablier dont il vous affuble chaque matin. Cette mascarade a assez duré et il n'a pas besoin de vous. Ce n'est pas tout. Votre nom me déplaît, vous vous appellerez désormais Jean, comme tout le monde.

Elle sourit en prononçant ces mots, mais son visage retrouva aussitôt son sérieux.

— Autre chose. Je vous défends d'adresser la parole à mon frère. S'il entre dans la chambre de M. le comte pendant que vous y êtes, vous vous retirez aussitôt. Si vous le rencontrez dans le parc, éloignez-vous au plus vite. Mon frère ne vous aime pas.

Elle me considéra d'un air plus attentif et garda le silence pendant quelques minutes ; gêné par cet examen qui semblait ne pas devoir finir, je baissais les yeux et les relevais, tournant mes regards de côté et d'autre ; c'est alors que ma vue se posa sur

une petite pendule d'écaille rouge qui ornait un secrétaire et je m'aperçus avec stupéfaction qu'il était 1 heure et demie.

Cependant la vicomtesse reprit son interrogatoire, mais chez cette femme la curiosité n'était que passagère et se mêlait à une indifférence profonde ; si elle posait des questions, elle n'en écoutait pas toujours la réponse. Plusieurs fois, elle me demanda où j'avais fait mes études ; ces distractions avaient quelque chose de si offensant que je m'en mordis les lèvres ; enfin comme je lui expliquais que je devais toute mon instruction à de longues lectures dans l'arrière-boutique d'une librairie, elle me dit brusquement :

— J'ai oublié de vous prévenir que les jours où nous aurons du monde, vous servirez à table.

Le sang me monta au visage comme si on m'eût giflé ; je voulais bien arroser une pelouse ou faire la lecture à un vieillard, mais passer les plats me parut au delà des limites que j'imposais à mon orgueil.

— Eh bien, mon ami, avez-vous compris? demanda ma maîtresse.

Je ne répondis pas.

— Si ce travail ne vous convient pas, reprit-elle, personne au monde ne peut vous obliger à rester ici. Réfléchissez.

Elle attendit un instant ; depuis le début de notre entretien, elle n'avait pas quitté son siège et malgré les sentiments de colère qu'elle éveillait en moi, je ne m'empêchais pas d'admirer la dignité de son attitude.

— Il me faut une réponse, dit-elle enfin. Acceptez-vous?

Quelle satisfaction de pouvoir écrire que je n'acceptai pas ! Si je perdais ma place, cette femme, en tout cas, me mépriserait moins de n'avoir pas cédé. Mon calcul ne se trouva pas complètement faux.

— Nous allons voir comment vous lisez, fit ma maîtresse en se levant, et elle se dirigea vers une des vitrines. J'aime mieux vous dire, ajouta-t-elle, que si au lieu de me répondre non, vous aviez répondu oui, je ne vous aurais pas gardé un jour de plus. Mais vous êtes timide, il faudra vous corriger.

Elle revint à sa place avec un livre qu'elle feuilleta.

— Ce n'est pas cela, murmura-t-elle.

Je m'offris à lui chercher le volume qu'elle désirait, mais elle secoua la tête.

— Il est sans doute à côté, fit-elle. Restez ici, je vous permets de vous asseoir si vous êtes fatigué.

En prononçant ces mots, elle traversa la bibliothèque et souleva une portière qui séparait cette pièce d'une pièce voisine ; elle alluma, puis je l'entendis qui faisait glisser une échelle sur sa tringle. Pendant plusieurs minutes elle déplaça des livres qu'elle ouvrait et refermait bruyamment comme pour en chasser la poussière ; un silence plus long me fit croire qu'elle avait enfin trouvé, mais au bout d'un moment le livre fut jeté de côté et l'échelle glissa de nouveau avec un léger grincement.

Accablé de fatigue, je m'étais assis dans une bergère et, l'absence de ma maîtresse se prolongeant, je m'enfonçai avec délice entre les gros coussins rouges qui garnissaient le siège. La lampe posée sur un coin de la cheminée répandait une assez faible lumière qui laissait le plafond dans l'obscurité ; ainsi, les frontons des grandes vitrines et les rideaux aux longs plis droits comme des colonnes se perdaient dans une ombre qui donnait à cette pièce la tranquillité mystérieuse d'une forêt. Sur mes mains et ma figure, je sentais la bonne et chaude haleine du foyer ; mes yeux se fermèrent.

Lorsque je m'éveillai, mon regard se porta immédiatement vers celle des fenêtres qui me faisait face ; elle était grande ouverte et me permit de voir entre les faîtes des arbres noirs un ciel où montait la première pâleur de l'aube. Je me levai d'un bond en pensant aux excuses que j'aurais à présenter, mais un coup d'œil jeté autour de moi m'assura que j'étais seul et j'en éprouvai quelque soulagement. La pendule marquait 3 heures. J'aplatis de la main mes cheveux ébouriffés et remis un peu d'ordre dans mes vêtements, puis j'allai fermer la fenêtre ; elle donnait de plain-pied sur une étroite promenade qui longeait les douves.

Je supposai que ma maîtresse avait ouvert la fenêtre pour changer l'air de la bibliothèque et qu'elle s'était retirée ensuite sans juger nécessaire de me réveiller ; plus tard seulement le soupçon que je me trompais effleura mon esprit pour la première fois. Comme je m'apprêtais à éteindre la lampe qui brûlait encore, je

m'aperçus qu'un petit livre avait été posé en évidence sur le secrétaire ; c'était un manuel de piété relié en maroquin rouge, portant sur les plats les armes des Nègreterre ; il me fit souvenir du devoir que j'aurais à remplir et que je regrettais un peu d'avoir accepté si vite ; et tout en feuilletant l'ordinaire de la messe qui venait en tête du volume, je ressentis un léger malaise à voir ces pages que des doigts d'inconnus avaient cornées et, par endroits, jaunies. Mon imagination me montra le petit volume au chevet des agonisants, ou lu à la clarté d'un cierge. L'idée que j'allais tenir compagnie à un vieillard malade me causa tout à coup une vive répugnance et je trouvai que c'était là une façon étrange de gagner mon pain. Avec ces pensées en tête, j'éteignis la lampe et traversai la bibliothèque le plus rapidement qu'il me fut possible.

Dans l'antichambre où la femme de pierre élevait toujours son flambeau allumé, je faillis renverser ma maîtresse ; elle avait refermé la porte d'entrée et venait vers moi dans un manteau de voyage.

— Vous sortiez? demanda-t-elle. Je vous avais dit de ne pas bouger.

Nous rentrâmes à la bibliothèque.

— Je suppose que vous avez dormi, dit-elle en plantant ses yeux dans les miens. Pourquoi baissez-vous la tête, mon ami? C'est tout naturel.

Sa voix se radoucit en prononçant ces dernières paroles et je m'enhardis à demander si Madame la vicomtesse avait pris du repos. Elle eut un petit rire atone.

— Du repos? Bien entendu. J'ai fait ma nuit. Combien vous faut-il d'heures de sommeil, à vous?

Je me fis l'effet d'un goinfre à qui l'on demande quelle quantité de nourriture apaiserait sa faim, et comme je ne répondais pas, elle reprit :

— Vous n'allez pas me dire que vous avez besoin de huit heures comme mon cocher?

Je niai toute ressemblance avec ce personnage, mais j'aurais volontiers attendu le jour dans mon lit au lieu de répondre aux questions de la vicomtesse qui, elle, montrait un visage délassé et rafraîchi par une promenade nocturne.

— Puisque vous voilà si gaillard, me dit-elle, vous allez mettre ce petit livre dans votre poche et me suivre.

Elle montra du doigt le manuel de piété, puis la lampe, et quitta la bibliothèque ; j'allai docilement sur ses pas, la lampe à la main, et traversai l'antichambre avec elle pour m'engager dans une longue galerie ornée de bustes et de gravures. Une lumière grise pénétrait par les grandes croisées nues et en jetant un coup d'œil dans le parc, je vis qu'il tombait de la bruine. Le plancher sans tapis résonnait sous le talon de ma maîtresse, mais j'essayais pour ma part, de marcher sur la pointe des pieds ; elle s'en aperçut :

— Marchez comme tout le monde, commanda-t-elle sans se retourner. Nous ne réveillerons personne ici.

Au bout de la galerie, elle ouvrit une porte et nous descendîmes quelques marches. Un corridor étroit s'étendait devant nous, rejoignant un petit escalier en pas de vis. Je compris que nous nous rendions dans une des tours que je regardais souvent du parc, mais notre promenade se termina plus tôt que je ne l'eusse prévu, car nous avions à peine gravi quinze marches que ma maîtresse s'arrêta. Nous nous trouvions devant une porte basse sans palier ni chambranle, prise dans le mur dont elle épousait la forme incurvée et la couleur sale.

— Avant d'entrer, dit la vicomtesse, je tiens à vous rappeler que vous êtes ici pour faire la lecture à mon père. S'il vous pose des questions, vous répondrez le plus brièvement possible. Vous ne l'encouragerez pas à parler. Vous ne lui donnerez rien de ce qu'il pourrait vous demander, mais dans le cas où il aurait besoin de quelque chose, vous appuieriez sur le bouton qui se trouve au chevet de son lit ; il viendra quelqu'un. Est-ce compris? Vous allez entrer, vous asseoir près du feu et commencer aussitôt à lire le plus clairement qu'il vous sera possible. Il y a un cartel sur le mur qui fait face au lit ; dans une heure, vous cesserez de lire, vous sonnerez, et l'on vous reconduira.

En disant ces mots, elle ouvrit la porte et me fit un léger signe de tête comme pour m'encourager, puis elle redescendit l'escalier et disparut. J'entrai.

La pièce était haute et sombre, partagée en deux par un grand paravent noir derrière lequel brûlait une lampe que je ne voyais

pas, mais qui dessinait au plafond un cercle de lumière ; des tentures de damas rouge couvraient les murs. Une forte odeur de plantes résineuses me saisit à la gorge. Lorsque mes yeux se furent habitués à la pénombre, je distinguai le cartel dont m'avait parlé la vicomtesse, mais non le lit du malade que j'aurais à distraire. Avec mille précautions, je refermai la porte et me tins immobile, fort indécis sur la conduite que je devais suivre et le cœur battant d'émotion. J'écoutai le bruit de l'horloge et attendis plusieurs minutes avant de risquer un mouvement. Enfin j'eus honte de ma timidité et fis le tour du paravent.

Dans un étroit lit de fer dont les couvertures tombaient jusqu'au sol, un homme était couché sur le dos. Mon regard s'arrêta aussitôt sur son visage jauni et décharné d'une manière si affreuse que je me demandai si l'on ne me donnait pas un mort à veiller. Au fond des orbites, les paupières recouvraient à moitié des prunelles grises où la pensée semblait errer entre l'état de veille et le sommeil ; malgré ce quelque chose d'indécis qui se lisait dans ses yeux, un air de résolution extraordinaire imprimait à ses traits ingrats une beauté dure et violente. Le petit nez courbe était celui d'un avare et la bouche longue et droite comme un trait avalait ses lèvres ; lourde, agressive, rasée avec le plus grand soin, la mâchoire brillait, pareille à un os qu'on aurait frotté pour le polir. Un mouchoir blanc noué autour du crâne laissait voir au-dessus des tempes creuses les cheveux gris taillés de près, et découvrait un front étroit qui prenait la couleur ocrée du buis. Sous la couverture, les bras rangés le long du corps gardaient une immobilité absolue.

Partagé entre la crainte que m'inspirait cet homme et une curiosité plus forte encore que ma crainte, je demeurai un instant au pied du lit. Il y a dans la peur un pouvoir de fascination que les plus courageux ont éprouvé ; je me sentis arraché à moi-même par le spectacle étrange de cet être vivant qui glissait dans la mort et il me sembla qu'auprès de lui j'abordais les confins d'une région où le silence est plus profond que notre silence. Je me demandai si le malade se doutait de ma présence, ou même de la sienne dans cette chambre, car son regard paraissait vide ; c'était cela même qui m'effrayait et tout ce qu'il y avait en moi d'humain et de

terrestre reculait devant cet homme qui habitait déjà un monde étranger au nôtre. Je me penchai sur lui, plongeant mes yeux dans les siens, et l'appelai à mi-voix. Peut-être ne savait-on point qu'il allait passer.

Dans mon inquiétude, je me mis à parler seul et portai la vue autour de moi comme pour demander conseil à ces murs tendus de rouge. Un grand fauteuil droit placé près de la cheminée me remit en tête les ordres de la vicomtesse ; je résolus d'y obéir et notai l'heure au cartel de cuivre : il était 3 heures et demie.

Quand j'eus pris place près du feu et ouvert mon livre, un signet vola d'entre les pages : sur un morceau de journal, une main appliquée mais fort maladroite avait tracé au crayon ces mots qui s'adressaient, je pense, à moi : *Commencez ici.* Je commençai donc d'une voix hésitante qui craignait à la fois d'être entendue et de ne l'être pas. Le petit ouvrage que je tenais dans les mains me parut fort ancien à en juger par la couleur du papier et la forme des caractères, mais quant au sens de ce que je lisais, il m'échappa complètement.

Une bûche qui se rompit sous l'action des flammes me fit bondir et le livre me sauta des doigts comme si on me l'eût enlevé. Cet accident mit le comble à ma gêne, car il se pouvait que le vieillard m'observât pendant ma lecture et dans ce cas il devait me trouver bien ridicule et bien timide, mais un coup d'œil que je lançai dans sa direction m'assura qu'il ne bougeait pas. Avec la pelle et les pincettes je réparai le désordre au fond de l'âtre et rouvris mon livre. A mesure que je tournais les pages, mon esprit battait la campagne ; par moments, je ne pouvais croire que je fusse dans la tour de Nègreterre, à lire du latin près d'un moribond pendant que le jour se levait ; mais en y réfléchissant cette situation me paraissait naturelle parce que, d'une manière que je ne puis expliquer, *elle me ressemblait,* elle faisait partie d'un ordre singulier dont je ne pouvais jamais saisir qu'un détail, l'ensemble reculant sans cesse comme au fond d'un brouillard. Ce langage est obscur mais c'est de choses obscures que je parle. Une volonté supérieure à la mienne et par conséquent étrangère à la mienne présidait à ma vie, me retenant ici, m'envoyant là. Tout homme peut en dire autant, mais ce qui différencie un peu mon cas de celui d'autrui,

c'est que je me rendais compte de ma dépendance ; j'en avais quelquefois un sentiment si net que je me croyais sur le point de toucher, de voir face à face je ne sais quoi d'inconnu et de plus grand que nous.

Ces pensées m'occupèrent jusqu'à ne plus me permettre de juger si j'avais lu dix pages ou si j'en avais lu cent. Je continuai néanmoins quand une voix chuchota de façon à couvrir le son de mes paroles : « Comme vous lisez mal, monsieur ! » Cette fois, j'envoyai le livre à mes pieds et me dressai en poussant un cri. Ma frayeur me fit honte quand je vis que le malade tournait la tête de mon côté et je ramassai mon livre sans trouver un mot à dire. Un sourire creusa deux petites rides dans les joues du vieillard.

— Que faites-vous ici? demanda-t-il sur le même ton que tout à l'heure.

Je lui dis que j'obéissais à un ordre de la vicomtesse ; il ferma les yeux.

— Allez à côté, murmura-t-il. Vous regarderez par la lucarne et vous reviendrez ici.

Du doigt il indiquait une petite porte à moitié cachée par la dernière feuille du paravent, et je m'aperçus alors avec une surprise mêlée d'un léger dégoût que la chambre où nous nous trouvions n'avait pas de fenêtre ; j'en éprouvai une espèce de choc et me rendis dans la pièce voisine beaucoup plus vite qu'une politesse un peu stricte ne l'eût permis.

C'était un cabinet de toilette peint en vert d'eau jusqu'à mi-hauteur et en blanc jusqu'au plafond ; et il y avait en effet, creusée dans une muraille épaisse, une lucarne où je mis la tête après avoir poussé le volet à bout de bras. Comme un cri de victoire, le soleil rouge montait dans le ciel. Jamais spectacle ne me parut plus beau ; de longs voiles de brume glissaient lentement sur les pacages et s'accrochaient aux blés jusqu'à l'horizon couronné de bois noirs. A quelques mètres au-dessous de moi, je pouvais voir au fond des douves les saules dont les branches saignaient dans les rayons écarlates. Alors un immense désir d'être heureux m'envahit et je tendis les deux mains à la lumière, respirant avec délices la fine odeur de brûlé qui flotte dans l'air de chez nous. Je pensai à ma cousine, au jardin de ma tante, au hamac où elle me

berçait et il me sembla qu'il y avait presque trop de bonheur sur la terre ; je me promis de devenir meilleur, de ne plus céder à l'impureté. Quand j'aurais mis de côté une somme d'argent suffisante je retournerais chez Mme Plasse et je lui verserais mes économies dans les mains ; en attendant, je lui écrirais, j'écrirais aussi à Marie-Thérèse pour lui demander pardon, je voulais faire ma paix avec tous, même avec ceux que je n'avais pas offensés.

Cette exaltation dura près d'une minute. Je me plus à imaginer un monde d'où l'inquiétude était absente, paradis naïf placé au delà des atteintes de la mort, non point le paradis catholique si difficile à mériter, mais un grand jardin ouvert à tous, où le méchant oublierait le mal et le juste son ennuyeuse vertu.

Quand je revins dans la chambre rouge, je considérai la lampe qui répandait sa lumière avare et quelque découragement dut se lire sur mes traits, car le vieillard me demanda ce que j'avais. Il me parlait doucement et j'eus la faiblesse d'avouer à ce moribond que des ennuis de toute nature m'empêchaient d'être heureux. L'indécence de cette situation ne m'apparut pas tout de suite et je me laissai aller à des demi-confidences qui furent écoutées d'un air bienveillant ; mais aucune question ne me fut posée et je jugeai par là du mépris que ce grand seigneur devait ressentir à mon égard sous les dehors d'une courtoisie accablante. Je m'arrêtai alors au milieu d'une phrase et rougis fortement ; enfin, après un silence, je demandai la permission de me retirer si Monsieur le comte ne désirait plus rien.

— Vous avez regardé par la lucarne. Quel est l'aspect du ciel?

Je répondis que la journée s'annonçait des plus belles.

— Fait-il jour?

— Grand jour.

Il parut soulagé.

— Vous direz à ma fille que ce ne sera pas encore pour aujourd'hui.

Et comme ces paroles me surprenaient un peu, il les répéta plus distinctement, puis ferma les yeux ; c'était une façon de me congédier. J'atteignis la sonnette placée au chevet du lit et, suivant les instructions de la vicomtesse, je sonnai.

La personne qui répondit à mon appel ne m'était pas tout à fait inconnue et je me souvins de l'avoir vue, un jour, traverser la lingerie avec des épingles dans la bouche. A peine plus grande que moi, mais beaucoup plus forte, cette femme ne semblait nullement gênée par sa corpulence et faisait résonner le plancher sous son pas rapide. Je lui donnais cinquante ans malgré ses cheveux noirs, car son regard attentif et réfléchi trahissait une longue expérience et son visage appesanti par la graisse revêtait la gravité particulière à ceux qui ont vieilli dans l'état de serviteur. Avec son front étroit, ses joues lourdes et blêmes, son nez charnu, elle me parut d'abord d'une laideur offensante, presque sinistre, mais la douceur de ses manières me fit assez vite oublier sa disgrâce physique. Elle jeta un coup d'œil sur le vieillard, puis sur le cartel, et me pria, en souriant, de la suivre.

Le cabinet de toilette dont j'ai parlé servait de passage entre la chambre du malade et une autre chambre beaucoup plus spacieuse et bien éclairée par une haute et large fenêtre. Les parois blanchies à la chaux donnaient à cette pièce une apparence austère mais non désagréable, car des meubles profonds et hospitaliers contrariaient une première impression de nudité froide. Un grand lit à courtines rouges occupait la plus belle place, entre une cheminée de pierre et la lourde porte de chêne par où nous étions entrés ; j'admirai les fauteuils de bois noir alternant le long des murs avec des chaises de tapisserie et portai mes regards d'un point à un autre avec une sensation indéfinissable de bien-être et d'apaisement ; il me semblait, en effet, qu'ici tout m'était favorable et je dirais amical, si ce mot appliqué à des objets pouvait avoir un sens.

Mes réflexions furent interrompues par la grosse femme qui me toucha le bras d'une main légère.

— Je suis Mme Georges, dit-elle. Nous allons nous entendre, je sens cela. Si vous avez faim je puis vous faire monter du pain et des confitures à l'instant, autrement vous attendrez votre petit déjeuner qu'on vous servira ici. Que préférez-vous?

Par pudeur, je refusai la collation qu'elle m'offrait et dont j'avais une envie folle.

— C'est bien, dit-elle. Je vous conseille de vous reposer là jusqu'à la cloche de 7 heures.

Elle m'indiqua un canapé bas au pied du lit à courtines et se retira par une porte opposée à la première. Je m'étendis un moment, mais ne pus demeurer longtemps dans cette position car je ne me sentais nul besoin de dormir et quand même j'eusse été las, je crois que la simple curiosité m'eût empêché de fermer l'œil. Pas un son ne troublait le silence. Un tour que je fis dans la chambre me rendit vite familier avec tous les recoins de cet endroit. J'ouvris doucement la porte que Mme Georges avait prise et reconnus une étroite galerie à carrelage de briques roses qui menait à l'office. Mais je n'osai poursuivre mon excursion, et la porte fut refermée avec autant de prudence qu'on avait mis à l'ouvrir.

Tout en cherchant ce que je pouvais faire pour m'occuper jusqu'à 7 heures, je remarquai que l'embrasure de la fenêtre, pratiquée dans une muraille épaisse de dix pieds, constituait à elle seule une espèce de réduit où l'on eût logé sans peine un lit de petites dimensions. Je ne sais pourquoi cette idée me vint ; elle me fit souvenir d'un rêve que je faisais parfois et dans lequel je visitais une chambre minuscule ménagée à l'intérieur d'une chambre plus grande. Quelle sécurité dans cette embrasure ! J'en tirai les longs rideaux qui la séparaient de la pièce et palpai avec plaisir cette lourde et rugueuse étoffe dont le rouge assourdi rappelait la couleur du sang lorsqu'il vient de sécher. Dans ma cachette, j'éprouvais la satisfaction d'un enfant qui se dérobe aux regards du monde et joue quelques minutes à la solitude. Un tabouret se trouvait là, près d'un guéridon recouvert d'une peluche usée ; je m'assis et vidai mes poches. Le petit livre de piété que je sortis d'abord me fit horreur et je le cachai sous un mouchoir. Enfin, je trouvai le carnet de toile vernie où je notais les petits événements de ma journée et me mis immédiatement au travail. J'écrivais ces pages au crayon, avec un soin dont je me félicite aujourd'hui. Il me semble, en effet, que mes efforts pour retenir la vie au passage n'ont pas été tout à fait vains. Chaque heure qui s'efface de l'esprit est comme un gage du néant et la mort n'est en dernier lieu que la perte absolue et définitive de toute mémoire ; ma crainte de disparaître était si vive que je ne reculais devant aucune minutie pour fixer une seconde de mon existence, indiquant même la couleur du temps, le degré de chaleur et le lieu exact où je me tenais.

Ainsi, tout en racontant une des nuits les plus singulières que j'aie vécues, je mentionnai le paysage qui se présentait à mes yeux chaque fois que je levais la tête, sans oublier les paysans qui gagnaient les blés avec la faux sur l'épaule et la besace au côté.

La cloche de 7 heures me fit tressaillir car je m'étais assoupi une fois de plus et je serrais en hâte mon carnet dans ma poche quand Mme Georges reparut. Elle ne marqua aucune surprise de me trouver dans l'embrasure et ne me posa pas de questions ; il semblait que, pour elle, l'important fût que je répondisse par un sourire au sourire qu'elle m'adressait, et elle me sourit en effet jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle désirait.

— Vous déjeunerez quand vous voudrez, fit-elle ensuite avec un air où je crus voir de la gêne. J'ai oublié de vous dire que la messe est à 7 heures et demie. Dans le cas où vous voudriez communier, votre chocolat vous serait servi plus tard...

J'ignorais qu'il y eût une messe, on ne m'en avait jamais parlé depuis mon arrivée à Nègreterre ; ma présence à la Sainte Table était-elle obligatoire?

— La communion ne saurait être obligatoire, répliqua cette femme, mais il est indispensable que vous assistiez aujourd'hui à la messe. J'ajoute qu'en vous approchant des sacrements deux ou trois fois par mois, vous produiriez une impression favorable.

Devant la mine souriante et ferme de Mme Georges je fus tenté de dire plusieurs choses également violentes et blasphématoires, mais j'eus l'esprit de me contenir en songeant que de toute manière elle ne comprendrait pas. Sans doute mon premier mouvement de dégoût en voyant cette femme était-il le plus juste.

Comme je me taisais, elle dit encore que mes fonctions de lecteur auprès de M. le comte me faisaient, en quelque sorte, un devoir de donner l'exemple. La menace implicite de cette phrase me parut assez claire et, quitte à résoudre la difficulté plus tard, j'acceptai d'aller à la messe ce matin-là.

— On dit partout que vous êtes un pieux jeune homme, répondit alors Mme Georges avec un bon regard. Il y en a même qui assurent que vous finirez par entrer au séminaire.

Je dédaignai de relever ces paroles qui tombèrent dans le plus

profond silence et dissimulai de mon mieux l'irritation que j'en ressentis ; un jour, j'en pris l'engagement à part moi, je mettrais bon ordre à un malentendu qui m'humiliait autant qu'une gifle.

A mon avis, rien ne différenciait d'une geôle la chapelle de Nègreterre, sinon quelques sculptures assez grossières et un vitrail moderne. La voûte reposait sur quatre colonnes qui n'étaient pas là pour être belles, mais pour être utiles ; donc, point de fantaisie dans les chapiteaux, et le chevet, profitant de ce qu'il se trouvait logé dans la tour, s'arrondissait quelque peu, mais on devinait sans peine qu'il s'agissait là d'un accident heureux, plutôt que le désir de se conformer aux traditions de chez nous, car le mur eût été droit, que le chevet l'eût été aussi, selon les principes des premiers Nègreterre qui veillaient aux dépenses inconsidérées.

Une vingtaine de personnes étaient assemblées quand je passai la porte et je me crus d'abord à une messe d'enterrement, tout ce monde étant vêtu de deuil. L'écusson fixé à la tribune de l'orgue disparaissait sous un voile de crêpe, et l'autel sous un beau drap noir semé de larmes d'argent qui me surprit par sa magnificence. Le prêtre, couvert de la même étoffe, mais plus riche encore et plus ornée, récitait l'*Introït* de cette voix bredouillante et précipitée qui ferait de moi un calviniste si les églises chrétiennes ne me répugnaient pas toutes. Je reconnus la vicomtesse au premier rang des fidèles, et près d'elle son mari, gros homme rougeaud qui, le corps pris dans une redingote, n'en ressemblait pas moins à un toucheur de bœufs ; il soupirait en s'épongeant le front et jetait un regard d'ennui vers la porte ; à l'élévation, il ne s'agenouilla pas, mais se pencha en avant, le coude droit sur l'appui de son prie-Dieu, la main gauche sur sa hanche et dans cette attitude condescendante dominait les épaules humblement courbées autour de lui.

La clochette qui retentit enfin pour la troisième fois fut comme le signal d'une récréation, les pieds des chaises grincèrent sur le sol, on se moucha, on chuchota hardiment. Entre cette foule qui n'écoutait pas et ce prêtre qui semblait bâfrer du latin, je me demandais où était la place de la sincérité, de n'importe quelle sincérité, même superstitieuse, même intéressée ; à vrai dire, il n'y

en avait qu'une de possible et celle-là je la portais en moi comme une lumière : « Mon Dieu, pensais-je en me dirigeant vers la sortie, je ne puis t'offrir de prières, mais accepte du moins la parole d'un cœur honnête : je te renie. »

Cette phrase produisit sur moi un effet extraordinaire ; elle ne traduisait pas exactement ce que j'avais l'intention de dire, mais elle correspondait à une vérité profonde et j'eus l'impression d'avoir atteint par mégarde une région défendue. Tout à coup, je recevais le don d'une liberté étrange, mais dont je ne savais que faire ; j'étais l'esclave qui s'aperçoit que sa chaîne ne tient plus. Une légère sensation de vertige me contraignit à m'asseoir, et je dérangeai plusieurs personnes qui ne se firent pas faute de me bousculer en représailles. La chaleur devenait incommodante, je respirais malgré moi des odeurs à rendre malade, car on se lave assez peu dans nos régions, et je craignis pendant un instant de ne pouvoir rester là, quand une main se posa sur mon épaule. C'était Mme Georges ; elle m'ordonna de la suivre et se fraya non sans quelque brutalité, un chemin à travers la foule ; nous atteignîmes ainsi un endroit écarté où je pus m'asseoir à mon aise après avoir trempé mon mouchoir dans le grand bénitier de plomb et rafraîchi un peu mes tempes. J'allais remercier mon ennemie, mais le regard dont elle me couvrait découragea ce bon mouvement ; elle me dit que j'avais déplu à M. le vicomte en refusant de communier ; cependant, ajouta-t-elle, il était encore temps. Je feignis de ne pas entendre et lui demandai l'explication des draperies funèbres ; sans répondre, elle se mit à dévider son chapelet d'un air boudeur et se tourna de façon à me présenter un large dos mécontent. Au bout d'un instant, une nouvelle sonnerie fut suivie d'un remue-ménage parmi les fidèles et, profitant de ce que Mme Georges quittait sa place pour se rendre à la Sainte Table, je m'esquivai, puis regagnai la chambre aux rideaux rouges.

Mon déjeuner me fut servi de très mauvaise grâce par celle que je prenais l'habitude d'appeler mon ennemie ; elle me gronda de m'être sauvé si vite et ajouta que si j'avais eu la politesse de rester jusqu'à la fin de la cérémonie, j'aurais bu mon chocolat dans la salle à manger avec les parents et les invités de M. le vicomte. Elle m'apprit également d'un air à la fois pompeux et chagrin que

la messe dont je venais d'entendre une partie avait été célébrée en mémoire du père de M. le comte. Quelque chose me retint de lui dire qu'à la foire de la Saint-Michel j'eusse rencontré des marchands de bestiaux tout aussi bien élevés que les cousins et les amis de mon maître, si j'en jugeais par la compagnie aperçue à la chapelle, mais je compris assez tôt que cette femme qui portait en elle les espèces sacramentelles ne songeait qu'à provoquer ma colère pour me tirer des paroles imprudentes. Je me contentai de lui sourire et, par habitude ou par politique, elle fit de même et me laissa seul.

Un moment plus tard, je reçus la visite de ma maîtresse. Sa robe noire la rendait encore plus imposante à mes yeux et, bien qu'elle me le permît, je n'osai finir mon déjeuner en sa présence. Elle m'interrogea immédiatement sur l'état dans lequel j'avais trouvé son père, écoutant mes réponses avec une sorte d'avidité qui me surprit d'abord et me mit enfin assez mal à mon aise. Je dus décrire le teint du malade, son expression, ses gestes, et contrefaire sa voix, et elle n'eut de cesse que je ne lui eusse rapporté non seulement le message dont il m'avait chargé et qui fut accueilli comme la chose la plus naturelle, mais jusqu'à ses paroles les plus insignifiantes. Il fallut encore lui dire de quel côté le pauvre homme dirigeait la vue. Mais cette question ne manquait pas d'intérêt car, sauf pendant l'espace de quelques secondes, il n'avait pas détaché son regard du cartel ; je m'en rendais compte à présent et fis part de mon étonnement à la vicomtesse.

— Il y a trois mois qu'il regarde cette pendule, dit-elle. On croirait que de guetter ainsi la marche des aiguilles le rattache à la vie.

Enhardi par le ton de ces paroles, je demandai à ma maîtresse si son père craignait de mourir.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. Il me fait dire tous les matins qu'il passera la journée, c'est tout. Depuis qu'il est condamné, on lui lit chaque jour plusieurs pages de son paroissien, car il veut se préparer à bien finir. Les docteurs s'étonnent qu'il puisse durer si longtemps.

J'étais curieux, mais ici je redoutai qu'elle ne me comblât. La maladie m'a toujours inspiré de si grandes frayeurs et de si vio-

lents dégoûts que je regrettais déjà mes questions, aussi tentai-je une espèce de diversion en demandant qui faisait la lecture à M. le comte avant qu'on ne m'eût choisi pour remplir cet office. Elle devina parfaitement ma ruse, car je la vis sourire d'un air que je trouvai assez méprisant ; d'autre part, je le compris sans peine, elle tenait à me garder à son service et me ménageait un peu.

— Puisque cela vous intéresse, répondit-elle, je vais répondre tout de suite à toutes les questions que vous pourriez me poser ; après quoi, nous serons quittes. Vous saurez donc que dans notre famille les hommes meurent presque toujours de la même façon, et elle est affreuse. Tel que je crois vous connaître, vous ne supporteriez pas la description de cette horreur : ne craignez rien. Grâce à Dieu, le courage ne nous a pas fait défaut jusqu'ici, mais la force que nous opposons au mal prolonge la lutte et double la souffrance. Quand mon père a senti les premières atteintes, voici deux ans, il s'est retiré de la vie assez large qu'il menait jusqu'alors ; son train de maison réduit au plus étroit nécessaire, il a décidé de ne plus fréquenter personne et de s'enfermer à tout jamais dans cette pièce que vous avez vue. Le désir de ne pas nous gêner l'aurait éloigné de Nègreterre si quelque chose d'invincible ne l'y retenait malgré lui. A présent, la mort ne tardera plus, mais rassurez-vous, mon ami, vous n'assisterez à aucun spectacle qui puisse éprouver vos nerfs. Nous vous demandons simplement de vous acquitter au mieux d'une tâche facile. Vous désiriez savoir qui vous a précédé : un garçon que j'ai dû renvoyer parce qu'il buvait et que le vin lui inspirait de me répondre. Vous ne buvez pas, je suppose?

Je rougis. « Pourquoi, me demandai-je, cette femme ne me gifle-t-elle pas? Ce serait d'un procédé beaucoup plus franc que ces petites insultes qu'elle sème dans ses discours. » Néanmoins, je sentis que je m'attachais à elle.

— Il faudra veiller à votre articulation, poursuivit la vicomtesse. On m'apprend que vous lisez trop vite, vous mangez les mots.

Je la priai de me dire si M. le comte s'était plaint.

— M. le comte ne s'est pas plaint, répondit-elle avec un léger

embarras. Une personne qui se trouvait par hasard dans la pièce à côté vous a entendu.

— Mme Georges?

Elle inclina la tête et se leva pour partir sans ajouter un seul mot.

Une semaine s'écoula, puis une autre. Je me félicitai d'abord de ce qu'on me laissait en paix, car la perspective de revoir le malade ne me souriait guère ; au bout de trois ou quatre jours, cependant, une inquiétude me vint et je craignis qu'on ne fût mécontent de mes services ; enfin, j'en arrivai à souhaiter que la vicomtesse m'envoyât chercher au milieu de la nuit, mais elle ne paraissait plus se souvenir de mon existence ; d'autre part je n'osais me rappeler à elle, fuyant l'allée ou le couloir où nous risquions de nous rencontrer ; à ce jeu de cache-cache, je gagnais toujours et le mois de juillet s'acheva sans qu'on m'eût donné un ordre.

Personne ne s'occupait de moi ; il me semblait, même, que les domestiques évitaient de m'adresser la parole et je remarquais avec peine une certaine défiance dans l'attitude du vieux jardinier quand je lui disais bonjour ; un jour que, par désœuvrement, je m'offrais à pousser la tondeuse sur le gazon, il me répondit d'un air de politesse narquoise et de faux respect que ma besogne était ailleurs et que lorsqu'on devenait un *monsieur* comme moi, on se contentait de marcher sur l'herbe, sans se mêler de la couper. Ce discours, le plus long que j'eusse entendu de la bouche d'Hector, me froissa cruellement. A force d'en retourner les termes dans mon esprit, je compris qu'on m'en voulait de mon élévation subite. J'ai oublié de dire, en effet, et la chose a son importance, que je ne mangeais plus à la cuisine, mais avec Mme Georges dans une petite pièce triste et sans lumière attenante à l'office. Ainsi je me trouvais placé entre mes maîtres et leurs serviteurs, position des plus difficiles, car d'un côté comme de l'autre, elle ne me valait que du mépris.

Ce ne m'était pas une consolation de penser que Mme Georges partageait mon sort. L'ambition de cette femme était de boire son chocolat à la table des maîtres et ce trait la peint tout entière.

Pour plaire au vicomte et à la vicomtesse, elle eût trahi n'importe lequel de leurs gens, mais cette bassesse d'âme ne lui profitait guère. Ma maîtresse acceptait ses services en la rudoyant et cachait à peine le dégoût que lui inspirait cette grosse paysanne toujours disposée à faire l'espionne. Quant à moi, il me semblait beaucoup plus dégradant d'avaler le contenu de mon assiette sous le gros regard trouble d'une Mme Georges qui se croyait une « dame » qu'assis entre une cuisinière et un jardinier dont le langage habituel était celui de nos campagnes, et les manières un peu rudes.

Nos repas, est-il besoin de le dire, avaient lieu dans le plus morne silence. Dès le début, j'affectai une réserve pleine de hauteur et je dois reconnaître que Mme Georges, par des sourires et de bonnes paroles, tenta de me faire abandonner cette attitude gênante qui l'empêchait de jouir de sa nourriture. Mais ces timides avances furent repoussées l'une après l'autre. Alors elle se mit à bouder et je dois lui rendre cette justice qu'elle boudait comme personne au monde : la tête droite et la prunelle à l'affût sous la paupière à demi close, elle rentrait le menton dans les plis de graisse qui alourdissaient son cou et avançait la lèvre inférieure ; pour manger, elle se détournait un peu comme si elle eût voulu soustraire son assiette à ma curiosité. Je ris d'abord de ses airs bougons, puis l'ennui me gagna de ces repas inhumains et je crois qu'au bout de la première semaine je demandai grâce à Mme Georges.

Une espèce de fausse intimité s'établit entre nous par la force des choses. Isolés comme nous étions, il fallait bien composer avec une antipathie naturelle et nous souffrir de notre mieux. Quand j'eus fait la part à une stupidité répugnante, à un goût prononcé pour le mensonge, à la soif des petits honneurs et à d'autres défauts assez ridicules, je découvris chez Mme Georges un fond de bonhomie qui n'était certes pas la bonté, mais qui facilitait nos rapports. Aussi n'eus-je pas beaucoup de peine à lui tirer des confidences, et comme elle attendait que je la payasse de retour, j'inventai quelques malheurs intéressants dont elle se régala en déclarant que depuis la mort d'une sœur de Mme la vicomtesse elle n'avait pleuré aussi bien. Qu'on ne s'y trompe pas, toutefois : elle me haïssait tout autant.

Il y avait plus de cinq ans qu'elle vivait à Nègreterre et j'eus la surprise de lui entendre dire qu'elle y était née ; bien mieux encore, elle et Mme la vicomtesse avaient sucé le lait d'une même nourrice, la propre mère de Mme Georges, et je ne doutais pas que cette dernière se crût, par le fait, un peu cousine des Nègreterre. Mais ce qui m'étonna bien plus fut d'apprendre qu'entre son âge et celui de ma maîtresse n'existait pas une semaine d'écart.

Il n'est pas indifférent de savoir que Mme Georges passa le plus clair de sa jeunesse à garder la vache d'une parente dans un coin reculé de notre province ; elle-même ne m'en sonna mot et ce fut d'une autre bouche que la sienne que je recueillis ce détail et ceux qu'on va lire. Cependant, elle s'élevait avec la lenteur propre à cette sorte de gens et quitta son pré pour aller faire de gros ouvrages dans un ancien moutier des environs où l'on soignait les pauvres incurables. La voilà promenant sa lavette et son balai de paille entre les lits des moribonds. Des sœurs lui montrèrent à coudre, à lire, et à fermer la bouche quand elle ne s'en servait pas. Ai-je manqué d'indulgence dans ce résumé? La suite n'en paraîtra que plus brillante.

A force d'intrigues et de supplications, sa mère, qui lavait à présent le linge des Nègreterre, obtint pour elle une place de souillon dans les cuisines de M. le comte où cette fille travailla *gratis* pendant quatre mois. Patiente et dissimulée, elle sut se taire et attendit son heure. On s'avisa enfin qu'elle était sœur de lait de la vicomtesse qui venait de se marier ; on la gronda de s'être tue si longtemps, et l'écureuse de vaisselle fut promue au rang de gouvernante. Dans le fond, ce titre ne correspondait à rien car la pauvre fille ne savait qu'écouter aux portes et rapporter à ses maîtres ce que disaient leurs gens, mais M. le vicomte avait une théorie personnelle des convenances et il ne voulait pas que sa femme eût vagi, si l'on peut dire, sur les mêmes genoux qu'une future laveuse de plats. Aussi lui ordonna-t-il de se taire sur son passé et de ne plus frayer avec les domestiques. Pour le reste, ajouta-t-il, il suffisait qu'elle fût assidue à la messe, qu'elle communiât souvent et qu'elle s'habillât de noir ; l'honorabilité viendrait d'elle-même ; et il lui donna le nom de Mme Georges, comme si elle eût été veuve.

A partir de ce moment, elle entreprit de gagner la confiance de sa maîtresse, moins par intérêt que par cet attachement profond et tenace dont les plus petites natures fournissent des exemples. Il est temps, en effet, que je montre le bon côté de mon ennemie. Elle vouait à sa sœur de lait un respect mêlé d'amour et qui ressemblait beaucoup plus à un culte qu'à une affection humaine. A ses yeux la vicomtesse incarnait une perfection absolue ; sa mauvaise humeur lui plaisait, sa dureté même, les paroles hautaines et blessantes que sa maîtresse lui prodiguait devant les domestiques, elle acceptait ces mortifications avec le zèle d'une bigote pour les arrêts du ciel. De même, les brocards de la cuisinière et du jardinier ne lui arrachaient pas un murmure, soit qu'elle n'eût pas le courage de répondre, ou que, dominant sa colère, elle eût l'illusion de souffrir pour son idole, ce qui était plus délicieux que tout. Ainsi cette grosse femme qu'on insultait presque, à l'office, quand on ne la rudoyait pas, au salon, goûtait un bonheur secret. Au regard d'un juge impartial, un amour si fidèle et si patient eût racheté bien des fautes, mais dans l'esprit de la vicomtesse il transformait Mme Georges en crapaud, en n'importe quoi de vil et de répugnant, et ce sentiment était si fort qu'il en transparaissait quelque chose dans le portrait même que faisait la gouvernante de sa chère maîtresse.

Elle me conta le mariage qui avait uni M. le vicomte à la plus grosse fortune du département, la réception après la messe, le château plein de monde, la bousculade au buffet, tout ce qui s'était dit à la table et répété à la cuisine. A la façon dont elle me parlait des groupes qui arrivaient sans cesse et remontaient la grande allée du parc, je devinai qu'elle avait passé des heures au soupirail de l'office et que dans toute cette fête et tout ce remue-ménage, elle n'avait guère vu que les jambes des invités.

La vicomtesse n'aimait guère son mari qu'elle jugeait inférieur à elle par la naissance et Mme Georges, elle aussi, se montrait sévère à l'endroit de ces nobliaux dont on ne savait jamais s'ils n'avaient pas quelque marchand de drap égaré parmi leurs ancêtres. Dieu sait pourquoi ma maîtresse avait accepté un prétendant aussi vulgaire ; elle estimait peut-être que celui-là remplirait ses devoirs comme un autre, car ce qui ne la valait pas ne

valait rien et elle ne voyait aucune différence entre ce qui est bas et ce qui est plus bas encore. D'autre part, elle ne voulait pas rester fille et elle savait bien qu'étant de beaucoup la mieux née de sa province, elle ne pouvait faire que se mésallier ; le premier venu, ou presque, fut donc agréé, mais le mariage se fit sous le régime de la séparation.

M. le vicomte criait d'autant plus fort, quand l'occasion semblait bonne, qu'il ne se sentait pas tout à fait chez lui à Nègreterre et que depuis cinq ans il ne réussissait pas à faire un enfant à sa femme. Or, elle l'avait pris parce qu'il était rougeaud et d'aspect vigoureux et qu'elle espérait corriger par cette union les vices de son propre sang. Il faut dire que la sœur de la vicomtesse était morte simple d'esprit et j'ai déjà parlé du mal que les Nègreterre se léguaient de père en fils lorsqu'ils se mariaient entre eux.

On voyait donc le vicomte se promener en bottes à travers le château, arquant les jambes et se cravachant les mollets d'un air mâle et rageur. Seule une personne orgueilleuse comme ma maîtresse pouvait souffrir la compagnie d'un pareil rustre ; après la première déconvenue, qui dut être pénible, elle cessa de faire attention à lui, et le pauvre homme qui se croyait au faîte du bonheur en s'installant à Nègreterre, où il se promettait la vie la plus large et la plus facile, comprit bientôt quel purgatoire commençait pour lui. Intimidé par sa femme à qui il n'osait même adresser la parole, il se tournait vers son beau-père qui répondait poliment à ses questions, mais ne l'encourageait pas à en poser beaucoup.

M. le comte ne s'était jamais opposé aux desseins de sa fille. A l'époque des fiançailles, il avait déjà reçu quelques avertissements du mal dont il redoutait la venue depuis sa jeunesse, et rien ne l'intéressait plus que son propre destin. Mais, comme l'influence qu'il a exercée sur moi a été déterminante, je vais lui donner le pas sur son gendre, et lui réserve les pages qu'on va lire.

Ce que j'appris sur M. de Nègreterre se réduit à peu de chose.

Un matin d'automne qu'il rentrait d'une promenade, il sentit la mort poser le doigt sur un point de son estomac ; elle appuya et il eut mal. Il avait alors cinquante-deux ans et depuis sa trentième année il attendait ce signal. Son premier sentiment fut celui

d'une peur violente, mais en même temps une voix en lui s'écria : « Enfin ! »

C'était un homme doux et bon, un peu solennel, qui aimait ses livres et qui jusque-là s'était cru en garde contre la souffrance, mais lorsqu'elle fut devant lui, il se trouva aussi démuni qu'un enfant. Il savait bien qu'elle devait venir et il lui avait préparé une place dans sa vie. A présent qu'elle s'y installait, il oublia ses maximes, ses résolutions, et il s'aperçut que vivre désormais c'était apprendre à ne pas gémir.

Il commença par éloigner ses enfants et pendant une année entière vécut presque seul dans son château qu'il ne pouvait se résoudre à quitter. Cependant, la mort tardant toujours et les douleurs s'étant même un peu calmées, il rappela sa fille et son fils, et s'enferma dans une petite chambre, d'où il ne sortit plus.

Dans les premiers temps, sa fille vint le voir tous les jours. Elle lui parlait d'un air volontairement détaché, comme si la sympathie eût été une faiblesse en pareil cas, et bien qu'il rencontrât là ses idées d'autrefois et les préjugés mêmes de sa race, il ne l'écoutait pas sans trouble car il avait honte de ce qu'il voulait maintenant et de l'homme qu'il était devenu.

Son fils passait avec lui une heure ou deux chaque matin et le malade s'accusait comme d'une faute de recevoir ces visites. Il voyait bien en effet qu'avec le temps et les progrès de sa maladie, il se changerait en un objet d'effroi, mais il manquait encore de la force nécessaire pour renvoyer ses enfants et les dispenser d'un spectacle affreux. Et il regretta de n'être pas mort l'année que sa fille et son fils avaient quitté le château sur son ordre car à présent il était trop tard, et la perspective d'une fin solitaire l'épouvantait.

Il se disait souvent que le moment venu, il trouverait l'énergie de consigner sa porte, mais il gardait malgré tout l'impression qu'il trichait avec lui-même en se promettant de mieux agir plus tard. Lorsqu'il surprenait sur le visage de son fils une expression d'ennui ou de dégoût que le jeune homme ne réussissait pas à cacher, il éprouvait une tristesse mêlée de honte et il se rappela comment, au chevet de son père malade, il répondait à ses questions qu'il jugeait enfantines en souhaitant dans son cœur que le

vieillard cessât de se débattre contre la mort et que son agonie en fût abrégée.

Il comprenait très bien que son fils avait peur de lui, non de ce qu'il pouvait lui dire, de sa mauvaise humeur ou de ses remontrances, mais de ce mal qu'il portait dans ses entrailles et que peut-être il lui avait légué. D'un commun accord, ils gardaient le silence sur ce point, mais les craintes du jeune homme se faisaient plus impérieuses à mesure que les mois s'écoulaient. Antoine vit de ses yeux que tout le courage du monde n'empêchait pas un homme de souffrir et son esprit mal trempé s'abandonna enfin à la terreur comme on se jette en bas d'une maison trop haute. La pensée qu'il devrait finir un jour de la même manière que son père prit alors possession de son cerveau.

Cependant, le vieillard ne trouvait pas en lui de renvoyer son fils lorsque le jeune homme venait s'asseoir au pied de son lit, car il croyait que la mort n'entrerait pas dans sa chambre tant qu'il n'y serait pas seul. Il accepta donc la compagnie de cet homme qui ne lui parlait qu'en se détournant et qui feignait de se moucher vingt fois en une heure, mais ce qui humiliait le malade plus encore que ces mines de dégoût c'était qu'on le jugeait incapable de les remarquer, car avec le temps et l'habitude, les égards se relâchaient tant soit peu.

Les docteurs s'étonnaient qu'il durât si longtemps et fixèrent sa mort pour la Noël, mais cet hiver passa comme le précédent, puis la belle saison reparut sans qu'on pût dire que l'état du malade eût beaucoup empiré. Alors, après avoir plaint ce malheureux qui souffrait depuis vingt mois, on en vint à penser que la nature était bien lente. On attendit encore un peu, puis la vicomtesse se chargea d'annoncer à son père qu'il était perdu. Cette nouvelle fut reçue sans émotion apparente, ni surprise, et l'effet qu'en espérait secrètement la jeune femme ne se produisit pas tout de suite.

Rien ne fut changé dans les habitudes du malade, sinon qu'il se fit transporter dans une chambre plus petite et comme mieux abritée parce qu'elle se trouvait dans un redan des vieilles murailles ; c'était un ancien boudoir et, par un étrange caprice du vieillard, les boiseries, les peintures et jusqu'à la fenêtre, tout fut recouvert de ce damas rouge que j'ai décrit en son lieu.

A partir de ce jour, le comte donna les marques d'un esprit qui a recouvré son calme et sa fermeté ordinaires. Il endura patiemment son supplice au point qu'un observateur peu attentif eût reçu l'impression que le vieillard ne souffrait plus. Enfin, la solitude lui paraissant moins dure et moins périlleuse dans cette pièce écarlate, il se résolut à interdire sa porte, mais il fallut auparavant que son fils éclatât en sanglots devant lui, ainsi que je le raconterai plus tard. La seule personne qui s'approchât de lui désormais fut Mme Georges que la vicomtesse cajola jusqu'à ce qu'elle eût accepté la rude et répugnante fonction de garde-malade ; outre les soins qu'elle donnait au vieillard, la grosse femme devait se tenir toute la journée dans une pièce voisine, prête à répondre au moindre appel. Elle avait ordre de ne pas adresser la parole à son maître et de faire la bête quand il lui demanderait des nouvelles du dehors. J'ignore qui de la vicomtesse ou de son frère eut l'idée de cette règle inhumaine, mais si jamais homme a été muré vivant, ce fut bien M. le comte de Nègreterre.

Il faudrait en savoir beaucoup plus long que moi pour expliquer la ligne de conduite que le frère et la sœur se résolurent à suivre, mais alors qu'au début de sa maladie ils témoignaient à leur père un respect tout au moins extérieur, le temps aidant, et l'impatience, et la peur, ils finirent par user envers lui d'une brutalité singulière. Qu'ils aient eu à cœur de hâter sa mort, rien n'est moins douteux dans mon esprit et que Mme Georges eût empoisonné son malade pour plaire à la vicomtesse, j'en jurerais, mais je ne gâterai point une si belle histoire par précipitation et reviens en arrière.

Lorsque M. le comte eut prié son fils et sa fille de ne plus lui rendre visite, il éprouva le petit plaisir qui est l'effet ordinaire d'une bonne action et le plus souvent sa seule récompense. Toutefois, un moment de réflexion lui permit de mesurer l'étendue de sa faute, si c'est une faute que de bien agir. Quelque opinion qu'il eût, en effet, de la froideur de sa fille et de la faiblesse de son fils il ne croyait pas qu'ils accepteraient si vite de ne plus venir le voir. Désormais il eut à choisir entre la solitude et la compagnie de Mme Georges, mais les lenteurs de cette femme la lui rendaient odieuse. Toute la journée, il l'entendait respirer en soufflant dans

le petit cabinet de toilette, assise sur une chaise qui grinçait désagréablement sous son poids ; s'il lui posait une question, elle arrivait, un bourdalou sous son tablier noir, l'air épouvanté. Pourtant, c'était un être humain et presque le seul lien qui unît le malade au monde des vivants, mais chaque fois qu'il l'interrogeait sur ses enfants, elle cessait de comprendre le français et secouait la tête comme une innocente ; sa maîtresse l'avait bien recordée.

Il se résigna donc et ne demanda plus rien, sinon qu'on changeât de place un cartel qui se trouvait là, de sorte qu'il pût savoir l'heure sans recourir à l'obligeance de Mme Georges. Bientôt le cadran et la marche des aiguilles exercèrent sur lui une fascination qui l'aidait à passer la journée ; toute sa vie lui semblait inscrite désormais dans ce petit cercle de chiffres romains, et les heures sans souffrance lui procuraient une sorte de félicité ; il se disait que c'était à cause d'elles qu'il repoussait la mort, mais elles devenaient plus rares. Brusquement il alla beaucoup plus mal ; on lui envoya son aumônier et le médecin lui fit des piqûres. Toutefois, parvenu à ce nouveau palier de la douleur, il trouva la force de résister encore.

Vers cette époque, un changement eut lieu dans l'attitude de la vicomtesse et de son frère, et, les deux ou trois jours où l'on crut que la mort venait pour de bon, tout le monde s'empressa autour du vieillard, sauf Antoine qui se tenait à l'écart.

C'était un grand jeune homme fait à ravir et dont le visage eût été assez beau avec une expression différente, mais une telle angoisse marquait ses traits qu'on prenait peu de plaisir à le considérer en face. Le regard distrait et fuyant ne s'attachait à rien plus d'une ou deux secondes et ces prunelles grises sans cesse en quête d'un objet qu'elles ne trouvaient jamais, semblaient l'image d'un esprit qui ne peut se fixer. Il se mordillait les lèvres au point de les faire saigner. Ses cheveux noirs trop longs et souvent emmêlés lui prêtaient un air un peu sauvage qui surprenait et attirait à la fois ; le nez était court, avec des narines largement ouvertes, les joues plates et blêmes, la bouche large. Dans les derniers temps, il s'habillait avec un dédain de la recherche et même de la propreté qui me scandalisait, bien que je n'en disse mot.

Il terminait ses études l'année où son père dut s'aliter, et tout d'abord il ne songea qu'aux avantages de la situation créée par cette maladie, car jusque-là on l'avait tenu comme un enfant et le comte veillait à l'éducation et aux mœurs de son fils avec une sévérité pédantesque. Le jeune homme profita du relâchement général pour aller s'amuser en ville et sans doute ces premières semaines de liberté furent-elles délicieuses, mais dès que son père se fut accoutumé à l'idée qu'il ne guérirait pas, une discipline fort stricte s'établit dans le château où le malade régna en despote. Il exigea de ses enfants qu'ils vinssent tous les matins écouter le récit de la nuit précédente. On eût cru qu'il leur tenait rigueur de leur bonne santé, car il n'est pas d'homme dont la souffrance ne fausse le caractère. Un jour enfin, il expliqua à son fils la nature de son mal et fit allusion aux lois injustes de l'hérédité ; il regretta ensuite ces paroles qu'il avait dites pour assouvir une espèce de rancune, mais le mauvais grain était semé en bonne terre, et germa bientôt.

Le jeune homme porta ces choses en lui quelque temps avant d'aller s'en ouvrir à sa sœur ; elle lui fit honte de ses craintes et par principe se garda de le rassurer, car elle n'admettait pas que dans un moment de doute, on cherchât un soutien ailleurs qu'en soi-même. Or il était sans force contre une imagination toujours en éveil. Un docteur qu'il s'en fut consulter secrètement lui rendit la paix pour deux ou trois jours.

Ce fut alors que, par un retour de conscience et sans doute pour racheter le mal qu'il avait fait, le comte prit la décision d'envoyer son fils en voyage et sa fille chez une cousine de Paris. Antoine quitta la France sous le prétexte d'apprendre une langue étrangère et retrouvant à la vie un goût qu'elle lui semblait avoir perdu, commit les excès habituels dans un pays voisin où nos préjugés de province n'ont pas cours. Ai-je besoin de dire combien je lui envie cette débauche, si vulgaire, si sale et si dangereuse qu'elle me paraisse? A travers les vertueux récits que j'en entendais faire, je devinais des aventures dont la plus triviale m'eût comblé, mais il ne s'agit pas de moi pour le moment.

Une dépêche qui le rappela en France mit fin à sa liberté. Il espérait, sans oser se le dire, qu'il arriverait *trop tard* et quoiqu'il

redoutât de voir son père couché dans son cercueil, il eût préféré ce spectacle à celui d'un malade que la mort ne se décide ni à prendre ni à laisser. Sa sœur qui l'avait précédé de quelques heures éprouva la même déception et la même horreur, mais sut cacher ses sentiments et montra une fermeté de caractère au-dessus de son âge. Ils subirent tous deux les effusions d'un pauvre homme qui n'en pouvait plus de terreur et qui se croyait rendu à la vie par la présence de ses chers enfants. Dans un élan d'humilité qui les gêna plus encore qu'il ne les étonnait, il leur demanda pardon de les obliger à revenir et leur parla longuement d'une nouvelle drogue dont il attendait merveille

La lutte reprit, et avec elle les habitudes d'autrefois qui rassuraient le malade. Antoine ne reconnaissait pas son père dans ce malheureux qui s'enlisait sans appeler au secours, le visage décharné, l'esprit affaibli par la peur. Il savait que, tout le temps de sa visite, son père ne crierait pas, mais ce courage lui semblait à la fois monstrueux et inutile, et il se rappelait avec stupeur que deux ans plus tôt le comte était un homme comme les autres, recevant des invités, un peu sentencieux, un peu sceptique, n'aimant guère les prêtres, causant avec les femmes sur ce ton niais que les gens bien élevés leur réservent. A présent, dans des mains qui ressemblaient à des serres, le vieillard tenait un vilain petit chapelet de séminariste avec lequel il tentait d'amuser son interminable agonie. Un jour, il le montra à son fils en hochant la tête comme pour dire : « Tu vois... Mes idées ont changé... » et il eut un sourire qui demandait qu'on l'excusât.

Les mois traînaient. Cependant, la vue quotidienne des souffrances les plus cruelles agissait sur l'esprit d'Antoine, et la crainte de finir tôt ou tard d'une manière analogue céda la place au soupçon que d'ores et déjà il était atteint. Des médecins qu'il alla voir lui inspirèrent de la méfiance parce qu'ils mettaient en doute la gravité de certains symptômes. Il crut qu'on le ménageait, qu'on le préparait à recevoir la mauvaise nouvelle. Une nuit qu'il se trouvait au chevet de son père il éclata en sanglots et dans de grands cris de désespoir annonça à son père qu'il mourrait comme lui, que le mal était là, qu'il le sentait depuis plusieurs semaines. En réalité, il n'avait rien que la plus ordinaire crise de foie, mais

comme tous les malades de ce genre, il faisait son possible pour imiter fidèlement le modèle que sa peur lui proposait.

Cette scène troubla le vieillard qui redoutait qu'une émotion aussi forte ne fût nuisible aux bons effets de sa drogue, et il renonça aux visites de son fils comme à celles de sa fille, qu'il n'aimait pas. Mais lorsqu'il demanda son aumônier pour supputer avec lui les avantages spirituels qu'il retirerait de ce sacrifice, ce fut Mme Georges qui parut ; sans répondre à ses questions, elle le regarda de son gros œil terne, et tira un bourdalou de dessous son tablier noir.

Dans le pays on commençait à dire que la mort ne voulait pas du comte de Nègreterre ; et c'était en vain que les domestiques avaient reçu l'ordre de se taire : il transpirait quelque chose de ce qui se passait au château. De vieilles femmes superstitieuses parlaient d'une faute inexpiable qui retenait mon maître sur son lit de douleur et lui donnait un avant-goût des peines éternelles, rien n'étant plus féroce qu'une âme pieuse quand elle se mêle de rendre la justice à la place de Dieu.

Antoine guérit assez vite de sa maladie dès qu'il ne fut plus obligé d'aller voir son père, mais il changea. La peur en fit un autre homme ; je pourrais dire qu'elle le mûrit, car l'insouciance naturelle à son âge céda la place à une gravité dure et concentrée. Il n'avait jamais été bon ; pourtant une certaine mollesse de caractère créait jadis un malentendu sur ce point. Son égoïsme se montra subitement et l'arma de toute la force qui lui avait manqué jusqu'alors en le libérant des contraintes de l'éducation. Rien ne prévalut désormais sur le plus insignifiant des plaisirs. Avec la conviction qu'il nourrissait en lui le germe du mal qui allait le porter en terre, il découvrit une saveur nouvelle à toutes les choses dont il ne pensait plus jouir bien longtemps, car il se tâtait sans cesse, étonné de ne pas souffrir encore.

On le voyait à cheval dans les avenues du parc, le veston déboutonné et le col ouvert, mais il suffisait qu'on se dirigeât vers lui pour qu'il jetât sa monture dans une allée de travers. Mme Georges prétendait qu'il allait faire la débauche en ville et qu'on le connaissait dans certaines maisons que je me représentais

comme autant de paradis. Elle ajoutait qu'il buvait au point de ne plus savoir où il était et que dans cet état répugnant, il l'avait poursuivie, un soir, entre la lingerie et l'office. Quoi qu'elle dît, cependant, pour noircir son personnage, elle ne lui ôtait pas ce quelque chose de séduisant qui faisait qu'en moi-même je me rangeais au parti de mon jeune maître.

Tel qu'il était à présent, il plaisait beaucoup plus à la vicomtesse qui se rapprocha de lui et le cajola comme elle savait faire, car elle mettait la brutalité par-dessus toutes les vertus masculines. Jamais la gouvernante n'a voulu convenir que la jeune femme poussait son frère à provoquer son chapon de mari, mais rien n'est plus évident à mes yeux et je montrerai plus tard qu'elle l'encourageait aussi à me battre. Pour le vicomte, il essayait tant bien que mal de ne pas se trouver sur le chemin de son beau-frère et redoutait qu'on ne lui fît un affront auquel il ne saurait répondre. Malgré quoi il tranchait du grand seigneur et venait nous bousculer à l'office, les jours où sa femme lui avait dit des impertinences devant l'un de nous. Mme Georges le haïssait autant que moi ; aussi étions-nous d'accord pour penser qu'il souhaitait la prétendue maladie de son beau-frère aussi véritable, aussi expéditive qu'il fût possible et le plus beau cas que la science médicale eût encore vu. Quant à rendre visite au comte, il n'en était pas question, mais je dois ajouter que le vieillard avait défendu qu'on permît à son gendre de monter chez lui.

Vers la fin de ce long hiver, la vicomtesse décida de donner quelques réceptions et fit courir auparavant le bruit que son père allait beaucoup mieux. Pas une invitation ne fut refusée ; on était curieux en effet de savoir ce qui pouvait bien se passer à Nègreterre, et il y avait même des naïfs qui croyaient qu'on leur montrerait le malade, mais ceux-là s'en allèrent déçus.

La vicomtesse eut ensuite l'idée de donner un bal. On en causa énormément dans tous les petits castels des environs et personne ne se fit faute de la juger, mais tout le monde se rendit à cette invitation comme à la précédente. « Papa est en voie de guérison, disait-elle aux uns, les médecins se seront trompés dans leur diagnostic. » Aux vieilles personnes un peu simples, elle répétait : « C'est un miracle. Ma grand'tante Léocadie aura intercédé là-haut. » Mais

au petit orchestre qu'elle avait installé dans le vestibule de la tour, elle allait dire de temps en temps : « Mes amis, on croirait que vous vous faites des confidences. Jouez plus fort. » Et elle leur faisait porter des verres de vin.

Selon Mme Georges, pas une note des valses ou des scottiches ne se perdait dans toute la maison, tant les musiciens mettaient de zèle à exécuter leurs morceaux, si bien que le malade eut sa part de la fête et put rêver sur son grabat aux bonnes années de sa jeunesse. Elle-même se sentit gagnée par la gaieté générale et m'avoua qu'elle avait dansé la bourrée toute seule dans son cabinet vert d'eau ; elle était beaucoup trop sotte et dure de cœur pour comprendre que le fracas de la musique suppliciait le moribond ; et d'abord, il ne lui venait pas à l'esprit que sa maîtresse pût mal faire.

Antoine qui ne paraissait à aucune fête n'en approuvait pas moins les menées de sa sœur. De lui-même il n'eût osé en faire autant, car il restait le plus couard des hommes sous ses dehors de rudesse, mais il lui tardait que son père fût au repos sous quelques pieds de bonne terre.

Il y eut donc plusieurs bals après celui-là, puis le carême interrompit les réjouissances ; dès Pâques cependant, elles reprirent, et j'admirai malgré moi l'obstination de la vicomtesse, car après avoir voulu tuer son père en lui annonçant qu'il était perdu, elle disait maintenant qu'il guérissait et que les soins et les ménagements devenaient inutiles. Ainsi qu'elle prît à droite ou à gauche, elle cheminait tout de même vers son but.

Les visites du docteur se firent plus rares, cet homme se fatiguant d'assigner à la mort des rendez-vous qu'elle manquait l'un après l'autre ; il prescrivit enfin quelques potions calmantes, demanda qu'on l'avertît en cas d'urgence, et ne se montra plus. Le confesseur ordinaire de M. le comte fut moins facile à éloigner ; la vicomtesse y réussit toutefois en lui disant avec fermeté que ces pieux entretiens agitaient le malade et que le docteur les jugeait nuisibles, du reste, ajoutait-elle, avec un semblant de raison, pour les fautes que son malheureux père pouvait commettre désormais... En vain, le malade supplia qu'on lui rendît sa jupe noire, Mme Georges ne comprenait pas, ne savait rien.

Les choses durèrent ainsi jusqu'à la grande alerte qu'on pensa bien être la dernière, et la jeune femme rappela le docteur, pour la forme, et, à contrecœur, l'aumônier. Mais quand elle vit que le malade durait toujours, elle eut le sentiment d'avoir été jouée et se jura d'être plus sage une autre fois. Elle soupçonnait en effet les deux hommes noirs qui se penchaient sur le moribond de lui « remonter le moral » en sorte qu'il se raccrochait à la vie, là où un autre eût vingt fois sombré. « Et que lui sert de vivre? » demandait-elle à son frère.

Elle en arrivait à craindre ce vieillard qui résistait à la mort et elle évitait de regarder la porte derrière laquelle l'horrible lutte s'accomplissait. Sa vie se modifiait depuis peu ; on lui rapporta que l'aumônier avait parlé d'elle à son évêque et elle ne donna plus de bals, bien qu'elle reçût encore, de temps en temps, pour ne pas avoir l'air de céder à une intimidation. Elle dormait mal ; inquiète de savoir ce qui se passait chez son père, elle se levait quelquefois la nuit et réveillait Mme Georges qui ronflait sur un canapé, dans la belle chambre aux rideaux rouges. Il arrivait que jusqu'aux premières lueurs de l'aube, elle demeurât en conversation avec la gouvernante, interrogeant sans pitié cette femme qui dodinait de la tête et grelottait de froid. Et je ne sais comment, mais il semblait que le vieillard entendît leurs chuchotements à travers l'épaisseur des murailles.

A force de durer, il lui venait un pouvoir étrange dont je serais en peine de définir la nature et que lui-même ne soupçonnait pas. On eût dit qu'après avoir inspiré la pitié, l'ennui, puis la gêne et enfin le dégoût, il se transformait en quelqu'un dont la présence n'était pas raisonnablement explicable et jouissait, dans la vie, du prestige effrayant des morts. Cela tenait peut-être au fait que personne n'entrait plus chez lui, sauf une femme trop bornée pour donner prise au surnaturel. Aussi, tant qu'il fut possible de pénétrer dans sa chambre, on parla de lui comme d'un malade incommodant qu'il fallait servir à toute heure, mais du jour où sa porte étant condamnée il devint une personne invisible, le silence se fit sur son compte ; d'un commun accord, les domestiques se turent et lorsque j'arrivai à Nègreterre, il se passa quatre ou cinq jours avant que je me doutasse qu'un homme y attendait sa fin.

Cependant, la vicomtesse ne se contentait pas de ce que lui rapportait Mme Georges et elle disait avec raison que cette grosse femme si passionnément curieuse ne savait pas voir et entendait de travers. Elle imagina donc de se poster elle-même dans le cabinet vert d'eau afin d'écouter les gémissements du malade et de se glisser à son chevet pendant son sommeil pour l'observer tout son content. Mais le cœur lui manqua à la dernière minute ; elle craignait peut-être, en faisant ainsi l'espionne, de s'abaisser au rang de ses inférieurs, d'autant plus que Mme Georges applaudissait à son projet et l'approbation d'une âme aussi vulgaire fit réfléchir ma maîtresse. Moi qui n'hésiterais pas à coller mon oreille au trou d'une serrure, ni à décacheter une lettre qui ne m'est pas adressée (reste d'une éducation pieuse), je ne comprends guère ces scrupules de parade.

Quoi qu'il en soit, elle abandonna sa première idée et chercha dans le pays une personne adroite qui se chargeât pour elle de la vilaine besogne. Il fallait un lecteur ; des sœurs lui recommandèrent un bon jeune homme qui savait un peu de latin, ayant balayé pendant quatre ans le réfectoire du grand séminaire où l'on ne parlait que cette langue. C'était un roux qu'un tic obligeait à cligner sans cesse de l'œil gauche, en sorte qu'il semblait être de mèche avec tout le monde. Vicieux et dissimulé, avec une voix nasale et un accent cagot, il déplut horriblement à M. le comte qui n'avait jamais demandé qu'on lui fît la lecture, mais le tort principal du garçon fut de trop bien comprendre ce que la vicomtesse voulait de lui. Au bout de quatre ou cinq jours, elle s'aperçut, en effet, qu'au lieu d'un « observateur », elle avait un complice ; elle fit alors placer par Mme Georges quelques bouteilles vides dans sa mansarde et le chassa pour ivrognerie. Un mois s'écoula ensuite ; puis j'arrivai à Nègreterre.

Je ne savais encore si elle était contente de mes services ou si elle se méfiait de moi et je croyais plutôt qu'elle m'oubliait quand, un soir, elle entra brusquement dans l'office où je dînais avec la gouvernante ; au signe de tête qu'elle me fit, je me levai et la suivis, car elle avait déjà tourné les talons. Nous sortîmes. La nuit fraîchissait, mais l'air était calme et des milliers d'étoiles bril-

laient dans le ciel noir. Quand nous fûmes sous les châtaigniers, elle s'arrêta et me dit : « Mme Georges a parlé. »

Étourdiment, je protestai ; elle m'écouta en silence et sourit.

— Pourquoi la défendez-vous? demanda-t-elle. Suis-je en colère? L'ai-je accusée?

Le sang me monta aux joues et je balbutiai une explication, furieux d'être tombé dans un piège aussi simple, mais elle m'interrompit d'une voix douce :

— Ce qui se passe à l'office ne me regarde pas, mon ami. Gardez les secrets que Mme Georges vous confie et dites-moi seulement si elle croit que mon père va mourir bientôt?

Je répondis n'en rien savoir. Elle sourit encore et releva le col du manteau de voyage qui l'enveloppait jusqu'aux chevilles.

— Avez-vous froid? demanda-t-elle.

J'avais froid, mais secouai la tête pour dire non.

— Faim? Encore faim?

J'abandonnai l'espoir de finir mon dîner et secouai la tête une fois de plus.

— C'est bien, dit-elle. Suivez-moi.

Nous quittâmes la châtaigneraie pour longer les massifs d'arbustes qui se dressaient au bord des douves. Le buis et le laurier exhalaient dans la nuit l'odeur amère de leurs feuilles et j'entendais résonner la terre sous ma chaussure à gros clous, mais la vicomtesse marchait sans bruit et c'était à peine si l'on voyait remuer ses épaules. Arrivés devant un ponceau qui enjambait les douves, elle tira une clef de sa poche et me la tendit : « Courez ouvrir la petite grille, fit-elle. Je vous suis. »

De l'autre côté du ponceau, une allée assez étroite menait jusqu'aux murs du parc et à la grille dont ma maîtresse avait parlé ; à peine eus-je le temps de tourner la clef dans la serrure et de tirer cette grille que la jeune femme passa devant moi comme une chatte.

Nous étions maintenant dans la campagne et des chauves-souris battaient l'air au-dessus de nos têtes. A droite nous côtoyions un fossé plein d'une eau puante d'où montait la petite note triste et métallique des grenouilles. Le terrain s'élevait peu à peu, protégé sur la droite par un mur naturel de roches grises et d'arbres

bas dont les longues branches courbes s'inclinaient vers nous. Au bout de quelques minutes je sentis que je m'essoufflais, puis un accès de toux me déchira la poitrine. Ma maîtresse attendit patiemment que je me fusse calmé, jetant les yeux de côté et d'autre et cassant, je m'en souviens, une branche dont elle se fit une badine, mais cette indifférence était feinte, car dans la pénombre je surpris son regard dirigé vers moi avec une attention extraordinaire au moment où je portais mon mouchoir à mes lèvres. Elle se rapprocha même, pour mieux y voir, de l'endroit où je me tenais. Je m'excusai de mon mieux et nous reprîmes notre chemin en silence. Bientôt le sentier que nous avions suivi s'effaça entre les arbres et des branches craquèrent sous nos pas ; une ombre épaisse tomba sur nous ; nous nous enfonçâmes au cœur d'un petit bois touffu, labourant de nos pieds un lit de feuilles pourries. Je respirai comme un parfum ce relent de décomposition végétale, un peu âcre, pareil à des souvenirs qu'on remue.

Cependant ma maîtresse marchait avec plus de lenteur, pour me permettre de la rejoindre.

— Vous avez été gravement malade, me dit-elle.

Je lui répondis que oui.

— La peur de mourir vous a-t-elle beaucoup tourmenté?

Beaucoup, je l'avouai.

— Comment, demanda-t-elle, vous représentiez-vous la mort?

C'était pour moi un sujet de méditation fréquente et plusieurs réponses me vinrent à l'esprit, mais j'hésitai à en formuler aucune. Les angoisses que j'avais connues chez ma tante repassèrent dans ma mémoire et pour la première fois de ma vie je me sentis plus riche d'avoir souffert ; il me parut que dans le voisinage de la mort, j'avais appris une ou deux choses essentielles.

— Je ne sais plus, dis-je enfin par une sorte de pudeur que je ne m'expliquais pas. Peut-être une chute en arrière... mais je ne sais plus.

— Il y a des moments où sans y songer, vous entrevoyiez, tout à coup, quelque chose, mais ces moments étaient trop brefs ; à peine en gardiez-vous le souvenir par la suite.

De surprise, je m'arrêtai presque. Que de fois, en effet, dans la solitude des longues nuits fiévreuses, je m'étais cru sur le point

de découvrir le mot d'une énigme ; cependant cette force intuitive, qui vit en chacun de nous, ne me portait jamais assez loin et je demeurais au seuil d'un mystère dont j'ignorais tout mais dont la présence me devenait sensible pendant l'espace de quelques secondes. J'étais comme celui qui va se rappeler le nom qu'il cherchait depuis longtemps : les syllabes s'en forment déjà sur ses lèvres ; tout à coup, la mémoire fléchit et le nom est perdu ; seul reste un balbutiement.

— Peut-être, dit-elle après un silence, les mêmes pensées nous sont-elles venues. Moi aussi, j'ai été malade, autrefois. J'avais neuf ans. On a cru que je n'en reviendrais pas. Une nuit, il me sembla que mon lit s'inclinait doucement vers la droite. Il y avait près de moi une vieille femme qui me veillait. Je crus que c'était elle qui poussait mon lit de la sorte pour me faire tomber dans un trou. A ce moment j'eus le vertige et je vomis ; c'est ce qui me sauva, m'a-t-on dit, mais j'ai gardé de cette minute un souvenir bizarre ; ce fut comme si une faculté nouvelle m'avait été donnée. Quelquefois je m'imagine que je vais voir ce que voient les mourants.

Nous nous arrêtâmes tous les deux.

— Je ne sais ce que cela peut être, reprit-elle. Sans doute voient-ils tous la même chose sous des aspects différents. A mes yeux, la mort se présente sous la forme d'images qui prennent la place d'une réalité insaisissable. Par exemple, deux cavaliers au trot sur une route. A droite et à gauche, de vastes prairies désertes. Les cavaliers portent des vestes blanches brodées de laine. Des petits chapeaux en cuir bouilli brillent sur leurs têtes. Ils parlent une langue étrangère dont les sons rudes se mêlent au bruit délicat des sabots sur la terre. Le ciel est bas, l'horizon sans couleur...

J'écoutai avec étonnement cette femme sèche et dédaigneuse s'ouvrir à moi d'une chose aussi secrète, mais je compris bientôt qu'elle *parlait toute seule* et que dans son esprit je ne comptais pas plus qu'à l'ordinaire. Si absurde que cela paraisse, il fallait pour s'entretenir avec elle-même qu'un être humain fût là et qu'elle eût ainsi l'illusion d'échanger des propos avec quelqu'un, alors qu'en réalité elle se délivrait d'une pensée trop lourde et jetait ses rêves à la nuit.

— A d'autres moments, poursuivit-elle d'un ton plus rapide, je suis dans une rue ensoleillée. Je monte et la pente est si raide que je ne me retourne pas sans que mon cœur se serre. Il n'y a personne dans cette rue, qui n'est pourtant pas triste ; les maisons sont fleuries de géraniums. A mesure que je monte, je deviens inquiète. Enfin, enfin, ce que je redoute se produit. Des chevaux emballés apparaissent en haut de la côte. Ils traînent un carrosse en forme de boîte et dont les rideaux de cuir sont retenus par une main que j'aperçois. Les bêtes dont le poitail noir est couvert d'une broderie d'écume se cabrent en voyant la côte, et plongent. On dirait que quelqu'un au bas de la rue leur a fait signe. Ils courent en zigzag, le carrosse bondit à leur suite, les roues volent, mais la main ne lâche pas le rideau et dans un fracas dont la violence me jette sur le sol, l'attelage fou passe près de moi ; à cette seconde une voix tranquille me dit une parole du fond de la voiture, je ne comprends pas, je me relève, et je regarde ; il n'y a rien, je suis à la porte de mon père, dans l'escalier.

Elle soupira profondément comme une personne qui s'éveille et son bras ayant touché le mien, par accident, elle s'écarta un peu pour s'appuyer à un arbre. Je la devinai troublée, étourdie, et pendant près d'une minute, je demeurai immobile, pour lui permettre de revenir à elle sans secousse.

— Où êtes-vous? demanda-t-elle enfin.

Je me rapprochai d'un pas.

— Nous allons rentrer, dit-elle. Il fait trop noir ici. Voulez-vous m'aider à sortir de ce bois?

Ses doigts se posèrent légèrement sur mon épaule et nous errâmes ainsi quelque temps. Parfois mes mains étendues heurtaient les branches basses d'un arbre que je ne voyais pas, et je m'arrêtais ; elle s'arrêtait aussi, sans un mot, comme une aveugle. J'eus plusieurs fois l'impression que nous tournions en rond dans ce petit bois, mais ma maîtresse ne disait rien. A la fin, le coassement des grenouilles me guida et j'allai vers lui. Lorsqu'elle sentit de nouveau la terre du chemin sous ses pieds, la jeune femme passa devant moi.

— Gardez pour vous ce que je vous ai confié, dit-elle de la

voix brève qui m'était familière ; et elle redevint aussitôt l'insolente que je connaissais : « Même si vous n'avez pas compris... » ajouta-t-elle.

A présent nous marchions l'un derrière l'autre, le long des roches grises qui surplombaient le chemin et je roulais dans ma tête toutes les choses que cette femme m'avait dites. Sur elle comme sur moi, la mort exerçait une fascination impérieuse et jouait avec nous. Je le savais, je n'osais le dire. Je n'avais point de visions comme ma maîtresse, mais les rayons d'un grand astre noir touchaient déjà ma tête et mes épaules. A chaque minute de ma vie, j'entendais la voix importune, dans le cri d'un oiseau ou dans le murmure de la pluie, comme dans le chuchotement des balais sur la pierre ou le chant d'une porte qui tourne sur ses gonds. Pouvais-je n'avoir pas compris, moi qu'un enfant faisait tressaillir en heurtant son bol de sa cuiller et qui voyais des présages dans le caprice du vent? Il me semblait parfois que les morts me soufflaient à l'oreille quelque chose que je comprendrais un jour, mais je gardais leur secret, alors que cette femme qui *savait* peut-être, elle aussi, n'observait point la même prudence. Malgré moi, je la méprisais un peu de ne s'être pas tue ; et puis, je n'aimais guère l'image qu'elle se faisait de la mort. Depuis quelques semaines, en effet, je me libérais, peu à peu, de mes craintes anciennes ; en reniant mon héritage catholique, je trouvais un réconfort étrange dans l'espoir de disparaître à jamais. L'idée de revivre me fatiguait, me terrifiait, ou s'il fallait renaître à une vie nouvelle, je souhaitais humblement que ce fût avec une conscience amoindrie, qu'on me donnât de respirer sans souffrir, de me promener sans lassitude entre les colonnes d'un grand temple un peu sombre où le jour ne blesserait pas ma vue.

Une parole de ma maîtresse me tira de cette rêverie. Nous marchions le long du fossé que nous avions côtoyé tout à l'heure, lorsqu'elle ralentit le pas et me demanda si j'entendais. Je ne compris pas ; elle s'arrêta.

— Un cri, fit-elle. Écoutez.

Nous gardâmes le silence, puis elle me saisit le bras :

— Vous l'entendez? demanda-t-elle.

Je n'entendais rien.

— Vous l'entendez maintenant? Quelquefois il faut aller plus loin que le petit bois pour ne plus l'entendre.

Mais je secouai la tête ; la jeune femme me jeta un regard d'impatience, elle ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa.

— Tenez, dit-elle enfin, en me donnant la clef, retournez au château. Vous laisserez la grille ouverte, quant à moi, je rentrerai plus tard.

Il me vint un regret d'avoir déplu à cette femme dont je recherchais l'estime, mais je m'en serais voulu bien plus de lui dire que j'entendais crier. La nuit était profonde, l'air immobile. Le bruit de nos voix faisait taire les grenouilles dans l'eau noire du fossé où brillaient des étoiles. J'attendis quelques secondes, retournant la clef dans mes mains chaudes, indécis et mécontent de moi, puis je m'éloignai après avoir souhaité une bonne nuit à ma maîtresse, mais elle ne me rendit pas mon salut. Le visage tendu vers le grand mur de buis qui ceignait le parc, elle écoutait.

L'été passa et la vie quotidienne demeurait à peu près ce qu'elle était trois mois plus tôt. Je ne sais pourtant si le mois d'août fut jamais plus lourd et plus sinistre que cette année-là. Pendant plusieurs semaines nous nous éveillâmes tous les matins sous un ciel cuivré qui semblait lentement s'abaisser vers la terre à mesure qu'un soleil terne montait à son zénith, et les feuilles immobiles séchaient dans l'air torride. A la face du sol décoloré, des gerçures traçaient un réseau de lignes noires et la poussière flottant au-dessus des routes comme une vapeur couvrait de blanc les buissons calcinés. Il y eut un toit de chaume qui prit feu, puis, à deux jours de là, flamba la meule d'une pauvre vieille ; cette malheureuse perdit la tête et s'en vint clamer chez nous que Nègreterre portait la guigne au pays ; on lui paya son blé pour la faire taire, et elle empocha l'argent, mais n'en bavarda pas moins dans les hameaux où elle sema d'atroces mensonges sur les tortures qu'on infligeait au mourant, car, disait-elle, ses cris s'entendaient à travers les portes.

Pour ma part, je ne souffrais guère de la chaleur ; rien ne m'obligeait à sortir, en effet, et les murailles du château retenaient

une fraîcheur exquise. Par un scrupule de conscience, j'essayais de mériter mes gages en veillant à la propreté des pièces où je me tenais ; je me glissais dans le salon vide, rangeais les livres qui traînaient sur les tables, secouais les coussins des fauteuils jusqu'au jour où l'on me fit dire par Mme Georges que je me mêlais un peu de ce qui ne me regardait pas. J'avais honte cependant d'être payé plus qu'un autre alors que je n'étais apparemment d'aucun service à Nègreterre, et je le dis à la gouvernante dans l'espoir qu'elle trahirait ma confidence, ce qui ne manqua pas. On m'enjoignit alors, par le truchement de la même personne, de calmer mon zèle.

Le matin, j'allais lire dans une ancienne salle de billard transformée en débarras ; des bouteilles d'eau minérale, vides, occupaient toute la surface du tapis vert et l'on voyait, fixée au même clou que l'ardoise où s'inscrivaient les points, une botte d'oignons violacés aux longues racines blanches. Dans un coin, des balais et une tête-de-loup coiffée d'un chiffon rouge formaient une espèce de trophée pacifique, près d'un tonneau d'abricots secs et d'une caisse de biscuits durs. La photographie d'un jeune officier en petite tenue semblait méditer dans son cadre de peluche sur le silence et la quiétude qui régnaient en cet endroit. Assis près de la fenêtre dont les volets clos laissaient filtrer un peu de lumière, je posais mon livre sur le rebord ou bien j'ouvrais un des carnets que j'ai sous les yeux et traçais d'une main appliquée vingt ou trente lignes. Ce petit travail quotidien me libérait de bien des soucis. En racontant les menus faits de ma vie à Nègreterre, et surtout en me plaignant de moi-même à moi-même, j'avais l'impression de régler une dette et d'alléger ma conscience. Rien ne m'oppresse comme le sentiment de l'inavoué. Quatre ou cinq mots jetés sur une page blanche que je déchire aussitôt ont suffi quelquefois à me rendre courage dans une heure d'incertitude. En écrivant, me semblait-il, je respirais mieux.

Un jour qu'ayant écrit deux ou trois pages de mon journal, j'étais allé promener dans le parc, je ne craignis pas d'en franchir la grille et de m'aventurer dans les bois autour du château. En agissant ainsi je bravais les ordres de la vicomtesse qui voulait m'avoir toujours sous la main et défendait que je m'éloignasse

de Nègreterre, mais la tentation de désobéir fut trop forte.

Je m'engageai d'abord dans le chemin qui suit le creux du vallon et le quittai bientôt pour un sentier moins monotone. Dix minutes à peine venaient de s'écouler que je m'étais égaré à ne plus savoir dans quelle direction se trouvait Nègreterre. Il faisait lourd ; pas une feuille ne bougeait dans l'air immobile. Un peu las, je regardais de côté et d'autre, quand la chaleur me contraignit à déboutonner ma veste et la fatigue à m'étendre ; je ne tardai pas à fermer les yeux.

Le pas lointain d'un cheval qui faisait vibrer le sol sous ma tête me tira de mon assoupissement. Rien ne me gêne comme d'être surpris dans mon sommeil ; qu'on ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien moi-même. Aussi me levai-je en hâte, et, ma veste reboutonnée avec soin, marchai un peu au hasard, en essayant toutefois de me guider d'après les foulées sonores du cheval pour m'écarter de sa route, mais les échos du vallon se jouèrent de mes efforts ; ils renvoyaient le son comme à plaisir aux quatre coins du bois et faisaient galoper cette bête à droite en même temps qu'à gauche, très loin parfois et souvent si près que je m'étonnais de ne point la voir. Tantôt le martèlement des sabots devenait plus sourd, avec quelque chose de profond et de doux comme le bruit d'un cœur qui bat, puis de nouveau le son dur et précis retentissait sous les arbres. Une curiosité subite me fit écouter ce rythme d'une oreille plus attentive, rythme double, à la fois lent et précipité, suivant qu'on l'entendait d'une manière ou d'une autre. Quelques pas encore me conduisirent au bord d'une longue avenue et je m'arrêtai ; presque aussitôt le cavalier déboucha d'un taillis à quelques mètres de moi. Ma première idée fut de me jeter derrière un buisson, car je venais de reconnaître Antoine, mais le jeune homme cria quelque chose en me voyant et je demeurai immobile. Nu-tête et les cheveux en désordre, il était vêtu d'une chemise sale et déchirée dont les manches roulées au-dessus du coude laissaient voir des bras vigoureux. Quand il eut atteint l'endroit où je me tenais, il dirigea sa monture de mon côté d'un mouvement si brusque et si énergique que je me vis déjà sous les sabots du cheval dont le grand œil fou s'attachait sur moi. Un cri s'échappa de ma gorge et je vis l'alezan se cabrer

en lançant vers le ciel sa longue tête échevelée ; je trébuchai, puis tombai à terre.

— Qui t'a permis de te promener par ici? demanda le jeune homme qui faisait danser sa monture presque au-dessus de moi.

Mes dents claquaient trop pour que je pusse répondre à cette question et je rampai dans la poussière jusqu'au pied d'un bouleau, derrière lequel je m'abritai. Les entrailles serrées par la peur, j'entendis pendant quelques secondes le cheval renâcler dans sa lutte avec le mors qui lui travaillait la bouche ; presque debout, battant l'air de ses sabots comme un animal héraldique, il tournait lentement au gré de son maître, et sa robe trempée d'une âcre sueur, brillait dans le soleil avec des reflets d'armure. Lorsque le cavalier me jugea suffisamment pénétré de respect, il calma sa bête en lui flattant l'encolure, puis m'adressa de nouveau la parole d'une voix haute et dure qui réveilla les échos :

— C'est toi que j'ai rencontré dans le parc, après dîner, mouchard. Je te reconnais maintenant que tu es à terre. Lève-toi et approche.

Je me levai mais n'avançai pas. Le jeune homme frotta sa botte fauve de sa cravache et répéta son ordre ; cependant une telle honte me vint de ma lâcheté que je résolus de ne pas obéir, il me semblait, en effet, qu'en cédant je perdrais à jamais toute estime de moi-même ; aussi, la poitrine ébranlée de grands coups douloureux, je me piétai près du bouleau, entourant d'un bras le tronc mince et lisse de cet arbre comme pour m'y enchaîner et résister mieux.

— Tu as peur ! fit le jeune homme.

Je secouai la tête.

— Non? dit-il avec un rire insolent. Si je t'attrapais du bout de ma cravache, je t'apprendrais ce que c'est que la petite mort. Pourquoi n'es-tu pas au séminaire, cagot, au lieu de fouiner chez nous?

Son discours se prolongea sur ce ton pendant quelques minutes. La rage dans le cœur, je reçus des insultes auxquelles je ne savais répondre, mais je serrais les poings, enfonçant les ongles dans la chair moite de mes paumes. Pourtant, malgré la haine qu'il excitait en moi, j'éprouvais un sentiment étrange et confus à voir ce

jeune homme furieux, immobile sur une bête dont il maîtrisait l'inquiétude par la force de sa main. Il me semblait qu'à sa place j'aurais éprouvé moi aussi cette espèce de répulsion que je lui inspirais. Là est le secret même de ma faiblesse et de tous mes échecs : je comprends trop bien les griefs de mes ennemis, mon imagination leur fournirait, au besoin, des armes contre moi. Entre le beau cavalier en guenilles et son triste adversaire si *correct* dans son veston noir, il existait une différence de race et de qualité humaine que je sentais cruellement. Il exultait d'être ce qu'il était et surtout de n'être point ce que je représentais à ses yeux. Comme il avait raison ! En cette minute je me fis horreur.

Il s'arrêta enfin.

— J'espère que tu me détestes, à présent. Réponds !

Ah ! oui, je le détestais de cet affront comme d'un poids trop lourd qu'il eût jeté sur mes épaules, et je compris que je ne me relèverais jamais parce que je ne m'estimais plus. Il avança de quelques pas le long de la route, les épaules droites.

— Tiens, dit-il tout à coup en se retournant à demi sur sa selle, je vais te donner l'occasion de te venger, et tu vas pouvoir, comme on dit, laver l'injure dans le sang.

Devant ma mine stupéfaite, il éclata de rire.

— Nous allons voir ce que tu as dans les veines, reprit-il, si c'est de l'eau bénite ou autre chose. Tu vas ramasser une pierre — choisis-la bien, — puis tu reculeras de vingt pas sur la route, tu me viseras, tu essaieras de me frapper à la tête.

— Mais si je vous tue? demandai-je.

D'une légère pression des genoux, il dirigea son cheval de mon côté.

— Je ne te crains pas, dit-il en s'arrêtant.

Son visage revêtit tout à coup une expression de tranquillité profonde qui m'étonna plus encore que les violences de tout à l'heure ; je devinai chez cet être et jusque dans ses changements d'humeur une insaisissable logique, une pensée dissimulée avec adresse sous les apparences du caprice et de la lubie. Ce que Mme Georges m'avait révélé sur son compte me revint à la mémoire, j'avais devant moi un homme qui se croyait perdu : quelle cuirasse contre la peur que la connaissance de son propre

destin ! Sans doute se jugeait-il invulnérable et j'eus l'impression que la mort, *sa* mort, terrible, hideuse, se plaçait entre lui et moi afin de le protéger, afin de le garder pour plus tard.

— Eh bien, fit-il, avec impatience, ramasse ta pierre.

— Je ne veux pas.

— Et si je te crache au visage, hurla-t-il tout à coup en agitant les rênes du cheval qui s'ébroua, est-ce que tu comprendras enfin qu'on t'a insulté? Qu'est-ce qu'il faut donc pour exciter un lâche de ton espèce?

Je rougis fortement et quittai mon abri.

— C'est bien, dis-je, en gagnant le bord de la route. Et je me baissai pour ramasser une pierre ; j'en choisis une ronde et plate comme un galet, douce au toucher, facile à tenir.

— Montre-moi ça, commanda-t-il.

Je la lui tendis. Après l'avoir soupesée, il me la rendit.

— Là-bas ! fit-il en me montrant de sa cravache l'endroit où je devais me tenir. Lui-même se plaça au milieu de la route. Mes mains tremblaient, j'ôtai ma veste et la jetai sur l'herbe. Il ne s'agissait plus maintenant que de manquer mon but, mais on eût dit que mon jeune maître avait lu ma pensée, car il me cria :

— Si tu vises mal, je te punirai de telle sorte que tu ne l'oublieras jamais !

Croyait-il vraiment que je lui passerais une aussi étrange fantaisie, au risque de finir mes jours en prison? Un coup d'œil vers les halliers me rassura quelque peu : dans un bois touffu comme celui-là, une poursuite à cheval n'était pas possible ; ma pierre lancée, je fuirais aussitôt.

— Rapproche-toi, ordonna-t-il sans bouger.

J'avançai de deux pas, avec ma pierre dans le creux de la main : la sueur plaquait ma chemise sur ma poitrine et coulait de dessous mes bras. Dans le silence, j'entendis le cliquetis du harnais que le cheval agitait en tourmentant son mors ; le jeune homme gardait une immobilité méprisante ; comme je le fixais du regard dans les yeux, il fronça les sourcils :

— Qu'attends-tu? demanda-t-il entre ses dents.

Mon bras se leva et l'alezan chauvit des oreilles, mais un poing vigoureux maintint la bête à sa place. Cette fermeté me parut

incompréhensible. J'attachai ma vue sur un point du ciel et lançai ma pierre de toutes mes forces ; il y eut un léger sifflement, puis le bruit sec d'une branche qui se brisait et presque en même temps le cheval se cabra. Je chancelai d'émotion, oubliant de fuir. Dans une espèce d'hallucination, je vis la grande bête noire danser au milieu de la route et le cavalier légèrement incliné sur son cou. Plusieurs secondes s'écoulèrent. La terreur imite souvent quelques effets de l'ivresse : le vertige me fit plier les genoux et tituber, et je crus que j'allais vomir, quand mon maître se redressa. Il me donna l'impression de quelqu'un qui s'éveille, rassembla les rênes qui avaient glissé entre ses doigts et calma sa monture. Son visage devenu blême ne portait pas trace de blessure. Après m'avoir considéré un instant, il vint lentement vers moi, sans me quitter des yeux. Lorsque nous fûmes à cinq ou six pas l'un de l'autre, il s'arrêta et me dit d'une voix blanche :

— Je comptais sur ta maladresse pour m'atteindre.

Peut-être attendait-il une réponse, une excuse, mais je ne dis rien. Brusquement il envoya ses éperons dans les flancs du cheval, et comme il passait au galop près de moi un coup de cravache me brûla le visage.

Je ne parlerai pas de ma honte. Qu'il suffise de dire que, sous prétexte d'un mal de dents, j'enveloppai ma tête d'un mouchoir, ce qui me valut les conseils de Mme Georges, ses questions, et une infinité de petites recettes campagnardes dont certaines me coupèrent l'appétit. Cependant ma décision était prise : je quitterais Nègreterre ; mais, comme on devait me remettre mes gages le lendemain, j'attendrais d'avoir cet argent en poche pour m'en aller à tout jamais. Par un dernier scrupule dont on pensera ce qu'on voudra, je résolus d'écrire à la vicomtesse une lettre que je déposerais sur la cheminée du salon, m'en remettant au sort du soin de la lui faire ouvrir avant ou après mon départ. Cette lettre, je la voulais digne et surtout virile ; je ne me plaindrais pas ; toutefois, deux ou trois phrases à l'adresse du comte Antoine me paieraient, croyais-je, de son coup de cravache.

Afin d'éviter une nouvelle rencontre avec mon jeune maître, je me tins presque toute la journée dans ma mansarde où régnait

une chaleur cruelle. Tantôt je dormais d'un sommeil pénible d'où je sortais en luttant comme un homme qui se noie, tantôt j'essayais d'écrire. Sur ma table plusieurs brouillons couverts de ratures témoignaient du mal que je me donnais pour rédiger ma lettre. Ce n'était pas que je fusse en peine de trouver quelque chose à dire ; bien au contraire, le trop-plein de mon cœur se répandait en de longs discours qui soulageaient ma rancune, il est vrai, mais que jamais la vicomtesse n'aurait eu la patience de lire jusqu'au bout, alors que vingt mots bien choisis et adroitement colorés d'un faux respect la mettraient au courant d'une manière aussi injurieuse pour elle que pour son frère. Car le plus singulier de l'histoire était là : parti pour me venger du frère, je m'en prenais tout à coup à la sœur comme si c'était elle qui m'avait frappé. Et d'une certaine manière j'avais raison. Je voulais, au fond, ne me venger que d'elle, de son sourire, de sa voix, de son mépris qui m'accablait chaque jour, de ses absences continuelles, de sa façon d'oublier sans cesse que j'étais au monde, et qui j'étais, et pourquoi j'étais là.

Au bout d'une heure de vains efforts, je déchirai mes brouillons l'un après l'autre, puis j'en fis un petit tas que je brûlai ensuite sur le rebord de la fenêtre.

Le lendemain, à midi, mes gages me furent donnés par Mme Georges qui me recommanda d'en faire un bon usage, car cette femme me soupçonnait de courir les filles. Je la couvris d'un regard épouvantable et lui arrachai les billets des doigts. Déjà ma valise était faite et mon départ fixé pour la nuit, bien que personne n'en sût rien à Nègreterre.

— Vous annoncerez à votre maîtresse que je m'en vais, lui dis-je en empochant mes gages. Et si cela ne vous fait rien, j'irai manger mon veau dans le couloir, madame Georges, j'en aurai meilleur appétit.

Elle me regarda la bouche ouverte, s'assit, puis se releva, en sorte que j'eus le temps de quitter l'office avec mon assiette avant qu'elle eût trouvé quelque chose à dire. Le couloir où je me rendis parcourait sur toute sa longueur la façade du château et menait à la chambre rouge qui m'avait paru si belle. Le mur peint à la chaux renvoyait avec force la lumière qui tombait d'une verrière

blanche. Je m'installai sur un coffre à linge et posai ma part de ragoût à côté de moi. Presque aussitôt la porte de l'office se rouvrit, livrant passage à la gouvernante qui levait le bras comme pour me menacer d'une gifle.

— Tu vas voir ! cria-t-elle. Je vais raconter ça à Madame.

Et saisie d'une inspiration subite, elle se précipita vers moi pour s'emparer de mon assiette ; je la laissai faire. Le dos arrondi, elle se baissa un peu, de façon à me montrer son visage aux chairs molles que la colère faisait trembler.

— Fils de vipère, me souffla-t-elle dans les yeux, s'il ne tenait qu'à moi, je sais bien quel plat je te mitonnerais !

Par un geste instinctif je portai la main au mouchoir qui m'enveloppait la figure ; elle crut que je souffrais.

— C'est le bon Dieu qui t'envoie ça, dit-elle. Puisse-t-il te faire tomber toutes les dents !

En d'autres circonstances, j'aurais peut-être répondu à cette femme, mais la résolution que j'avais prise de quitter le château me donnait une force nouvelle et m'élevait pour ainsi dire au-dessus de moi-même ; il en est ainsi chaque fois que j'essaye de changer ma vie. Je me contentai donc de sourire en écoutant les malédictions de la gouvernante et lui permis d'épancher son venin ; elle m'en voulait surtout de ses confidences, tant il est vrai qu'au fond de toute colère il y a la peur, car elle jugeait d'autrui par elle-même, et craignait sans doute que je ne la trahisse. Lorsqu'elle fut à bout de souffle, elle baissa la voix, puis finit par se taire, et j'eus le plaisir de la voir se diriger vers la porte avec mon assiettée de ragoût qu'elle tenait d'une main et protégeait de l'autre.

Resté seul, je me demandai pour la vingtième fois pourquoi l'on voulait à tout prix me garder en un lieu où je ne servais à rien. Depuis des semaines, en effet, je ne m'étais pas approché de ce malade que je devais distraire en lui faisant la lecture, et sans être aussi curieux que Mme Georges, je regrettais un peu de ne pas en savoir plus long.

Au bout de quelques minutes, j'ouvris la porte à mon tour ; l'office était vide et le déjeuner fumait dans les plats, ce qui m'intrigua plus que tout le reste, Mme Georges n'étant pas femme à déserter la table sans raison majeure. Un soupçon me vint. Bien

m'en eût pris alors de courir à la gare au lieu de muser sottement devant un carré de viande et je dois dire que j'en eus l'idée ; cependant j'hésitai à sacrifier ma valise. Et puis, qui m'obligeait à fuir? N'étais-je pas libre? Cette dernière considération me perdit, comme il arrive presque toujours quand la raison combat un mouvement instinctif, car j'entendis un bruit de pas, la porte s'ouvrit de nouveau, ma maîtresse parut et je lus dans son attitude que je ne partirais qu'à son heure. Mme Georges qui la suivait peureusement se coula dans l'office derrière elle.

Dès qu'elle m'aperçut, la vicomtesse jeta la tête en arrière et s'arrêta comme si une faille venait de se creuser dans le sol entre nous.

Malgré moi, j'admirais ses façons brusques et orgueilleuses et cet air de commandement qui lui allait si bien. Aussi redoutais-je cette entrevue avec elle, car elle n'ignorait pas quel pouvoir d'intimidation elle exerçait sur moi, et bien avant qu'elle eût ouvert la bouche, je lui avais cédé.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade, ce mouchoir? demanda-t-elle.

Dans mon trouble, j'avais oublié le linge dont les bouts comiquement noués au sommet de mon crâne simulaient des oreilles. Elle rit. Il me sembla qu'une fois de plus on me cinglait le visage et par un geste subit, j'arrachai mon mouchoir. En voyant la trace violette que le nerf-de-bœuf avait imprimée sur ma joue, elle cessa de rire et demeura silencieuse un court moment.

— Mon ami, fit-elle d'une voix douce, je ne vous demanderai pas qui vous a frappé. Mon frère m'a mise au courant de votre conversation dans le bois. Il est vif, impatient. Aussi vous avais-je prévenu de ne pas vous trouver sur sa route. Mais il regrettera, il regrettera sincèrement... Est-ce à cause de cela que vous voulez partir?

Ces paroles, je l'avoue à ma honte, me fendirent le cœur, car j'étais un vrai Nicodème, et j'allais répondre quand mes yeux rencontrèrent le visage exultant de Mme Georges ; les mains jointes sur son ventre, elle se tenait modestement dans le coin le plus obscur de la pièce ; toute son humilité ne pouvait faire, cependant, que la joie n'éclatât dans son regard, et je compris qu'elle atten-

dait cette minute depuis des semaines. Par dégoût, je me tus, mais peut-être ma maîtresse devina-t-elle la raison de mon silence, car elle tourna les talons et me donna ordre de la suivre. Je passai donc sans un mot devant la gouvernante à qui je volais son triomphe ; la surprise l'empêcha de rien me dire, tant les idées s'assemblaient lentement dans sa tête, mais de dépit elle porta son poing à sa bouche comme pour le dévorer.

Arrivés au salon, la vicomtesse me désigna un fauteuil où je n'osai m'asseoir, et le moindre tabouret me paraissant trop beau pour moi, je restai debout. La jeune femme pensait bien que je n'accepterais pas de prendre un siège devant elle, mais elle voulait me flatter, car elle connaissait admirablement les gens de mon espèce. Elle commença par me dire qu'elle ne me comptait pas parmi ses domestiques et que, dorénavant, j'occuperais une des chambres d'invités dont les fenêtres voyaient le parc. Je voulus lui répondre que mon départ était fixé pour la nuit même, elle feignit de croire que je protestais contre le trop d'honneur qu'elle me faisait, et d'un sourire m'imposa silence : non seulement je coucherais là où elle avait dit, mais on m'y servirait mes repas, en sorte qu'à moins d'un caprice de ma part, je ne serais plus dans la nécessité de revoir la gouvernante. De plus, mes gages (elle se reprit), mes appointements subiraient une augmentation du simple au triple. O pouvoir du riche ! lorsqu'elle me demanda si je désirais autre chose, je hochai la tête, ébloui. Un avare naissait en moi, un avare encore incertain de sa passion, il est vrai, mais tout ému déjà du chiffre qu'on venait de prononcer devant lui.

Il me fallut la valeur d'une minute pour me remettre, puis balbutier une phrase de gratitude qui fut accueillie du petit rire que je connaissais bien et dont le son m'empêcha seul de me jeter aux pieds de ma maîtresse, car toute ma réserve ne me sauve pas de certaines fautes de goût qui sont la folie des timides. N'eût été cette voix, en effet, je poussai la bassesse jusqu'à baiser les mains à cette femme, mais il y avait dans sa gaieté quelque chose de moqueur et de dur qui me glaça.

Ainsi je ne partais pas. Le peu de tristesse que j'en eus me confondit intérieurement. Avec un peu plus d'aisance et, je le suppose, une vive satisfaction dans les yeux, je demandai à la jeune

femme en quoi je pouvais la servir. Elle réfléchit, s'amusa un instant de mon zèle et répondit enfin que mon rôle dans la maison se bornait à attendre une occasion de me rendre utile.

Je fus sur le point de lui dire qu'un emploi aussi simple me semblait bien généreusement payé, mais elle me coupa la parole :

— Ne vous plaignez pas tant de n'avoir rien à faire, me dit-elle tout à coup d'un air absorbé, vous me donneriez envie de vous charger d'une course, si la chaleur n'était pas trop forte.

Cette phrase prononcée à mi-voix et presque d'un trait me fit un effet si singulier que je ne trouvai rien à répondre et gardai sur mes lèvres une espèce de sourire figé. Après son enjouement de tout à l'heure, la gravité soudaine de ma maîtresse me parut incompréhensible ; une mélancolie tragique approfondit son regard qui semblait lentement se tourner vers un monde intérieur. Je me souviens qu'à ce moment-là, j'entendis dans la pièce voisine un bruit de vaisselle et d'argenterie qui me rendit à moi-même et je me déclarai tout prêt à courir en ville si la vicomtesse jugeait à propos de m'y envoyer.

— Eh bien, dit-elle à voix basse, vous passerez chez la teinturière. Je lui ai fait porter un costume, des gants, voici trois jours. Qu'elle me les rende, qu'elle vous les donne. Je vais en avoir besoin.

Elle se leva :

— Cette nuit, mon père va mourir. Je le sais.

Son front qui s'était ridé devint lisse tout à coup, une joie mystérieuse glissa dans son regard, rendant à son visage une pureté enfantine.

— J'ai rêvé d'eau trouble, murmura-t-elle.

Je dormis assez mal dans ma nouvelle chambre dont le lit à courtines et les tentures historiées m'eussent ravi en d'autres circonstances, mais pendant plus de trois heures, je pensai à cet homme qui se débattait contre la mort et ne parvins pas à chasser de mon esprit les images que cette méditation y faisait surgir. Des vers que je me récitai, des prières même (car j'avais peur) ne purent me distraire, augmentant mon trouble par des allusions secrètes et terribles que je croyais voir dans les phrases les plus

simples. J'allumai. Ma valise de moleskine noire, ouverte sur le tapis d'Aubusson me parut laide et pauvre, et funèbre ; on eût dit le bagage de quelqu'un qui était mort au loin et dont on avait renvoyé les hardes à ses proches, à son maître. Cette idée s'empara de moi avec force. Si je mourais ici, ma valise remplie à la hâte par des mains indifférentes et jetée dans le fourgon d'un train serait expédiée chez nous : là-bas, sur la table de la salle à manger ou plutôt dans ma chambre, au pied du lit, elle aurait cet aspect que je lui voyais, cet air qu'ont parfois les choses de transmettre un message, une dernière parole.

La crainte me vint alors qu'en réfléchissant à la mort, je l'attirais peut-être de mon côté. Je me la représentais sous les traits d'une vieille femme capable d'une erreur de ce genre, passant devant ma porte, et s'arrêtant, déroutée, dans sa promenade.

L'une après l'autre, je rejetai mes couvertures, puis mon drap, et le corps baigné de sueur, j'écoutai avec inquiétude le bruit de mon propre souffle. Qui n'a souffert comme moi se gardera de me juger. Je sautai enfin à bas de mon lit parce que si l'on repose dans un lit, il est également vrai qu'on y meurt, et cette pensée, absurde en plein jour, sut frayer son chemin dans la nuit. Ce qu'il y a de plus étrange dans la peur, c'est qu'elle n'instruit pas. Bien des fois j'avais éprouvé l'horreur de mourir, mais je demeurais toujours aussi désarmé devant elle, ne sachant que faire, pris à un piège qui se resserrait un peu plus à chacun de mes efforts pour me rendre libre. Dans ces moments-là, je regrettais lâchement de ne plus croire. Quel avantage aurait eu sur moi le bigot qui dévore des chapelets de prières et fortifie son âme en l'étourdissant de paroles !

Je gagnai la fenêtre et m'assis de façon à pouvoir surveiller l'intérieur de ma chambre, tout en respirant l'air tiède qu'un vent léger me soufflait au visage. Dans l'ombre, le feuillage des châtaigniers se confondait avec le ciel, mais je distinguais leurs troncs sur le fond pâle des allées, autour des pelouses noires dont l'odeur se mêlait à celle du buis qui croissait dans les douves. Toutes ces plantes, toute cette terre cherchaient comme moi la brise qui les délivrerait, veillaient dans la nuit étouffante. A travers l'épaisseur du silence, l'appel timide et lointain des grenouilles arrivait jusqu'à

moi ; le bras allongé sur le rebord de pierre, j'essayais de reconnaître une mesure dans ces petites notes liquides, quand ma tête s'appesantit brusquement, et je m'endormis.

Le lendemain matin, je rencontrai ma maîtresse dans l'escalier ; elle descendait derrière moi, vêtue de noir, les mains dans ces gants que j'avais été lui chercher la veille, mais tête nue, et comme enveloppée dans une odeur de teinturerie et de médicaments ; une longue insomnie bleuissait la chair autour de ses yeux, et pour la première fois, elle me parut vieillie, moins par le durcissement de ses traits que par le regard éteint qu'elle posa sur moi. Je me gardai de lui dire un mot et m'écartai de son chemin. A chaque marche, elle s'arrêtait, le bout des doigts posé sur la rampe, et demeurait immobile un instant. Lorsqu'elle passa devant moi, elle tourna son visage blême de mon côté ; je vis alors un léger sourire tirer les coins de sa bouche, creusant une petite ride que je n'y avais point encore remarquée.

— Hier soir, dit-elle d'une voix que la fatigue enrouait, je vous ai dit que mon père allait mourir.

Son expression changea tout à coup ; la colère qui montait à ses yeux parut altérer la couleur même des prunelles grises dont la pupille s'agrandit, et brusquement un rire aigu s'échappa de sa gorge comme un cri :

— Que vous étiez drôle, fit-elle, avec ce mouchoir autour de la tête !

Les deux mains sur la poitrine, et le corps appuyé à la rampe, elle se laissait aller à une gaieté furieuse qui lui secouait les épaules et faisait trembler sur son front l'ombre d'une grande mèche arrondie en forme de crochet. Interdit, je regardai la face blanche et convulsée où des larmes traçaient leur chemin dans la poudre, la bouche dont les lèvres trop rouges découvraient les dents jusqu'aux gencives, et j'écoutai avec horreur cette espèce d'aboiement frénétique. Pendant quelques secondes, j'eus l'impression que ma maîtresse était prise de vin, car elle ne semblait plus capable de soutenir le poids de sa tête qui s'inclinait de côté et d'autre. Enfin, elle gagna la marche suivante, mais d'un pied si indécis et posant si rudement son talon sur la pierre qu'elle dut allonger la main

vers le mur pour ne pas perdre l'équilibre. La stupeur m'empêcha de lui offrir mon aide et je la vis descendre avec les hésitations d'une infirme, puis parvenue à la dernière marche, elle se redressa un peu et traversa le vestibule d'un pas glissant pour se jeter dans la porte du salon ; un instant, je la vis, tout affaiblie par le rire, lutter avec le bouton de cuivre qu'elle ne pouvait tourner et je me souviens que sa silhouette noire contre les grands panneaux blancs me parut petite et presque chétive.

Cette scène me troubla profondément. De tout mon cœur, je haïssais Nègreterre, mais plus encore la faiblesse qui m'y retenait. Était-ce seulement le désir de gagner un peu d'argent? Depuis quelques minutes, je ne le croyais plus. Pourquoi me mentir à moi-même? Je ne voulais pas partir. Les humiliations que je subissais chaque jour n'y faisaient rien, un lien m'attachait à cette maison et l'on m'aurait chassé que je serais sans doute revenu.

Cependant, je n'eus pas le loisir de méditer bien longtemps sur ce sujet, car ma maîtresse me fit appeler au moment où je remontais à ma chambre. Je trouvai dans la bibliothèque une femme bien différente de celle que j'avais quittée un instant plus tôt. Avec un calme glacial, elle m'ordonna de prendre place en face d'elle. Les volets clos me permettaient tout juste de distinguer ses traits, mais je la vis aller d'un meuble à l'autre, dans la pénombre où flottait l'odeur de pharmacie que j'avais sentie tout à l'heure. Elle me parla d'abord d'une voix basse et monotone, joignant les doigts puis les séparant aussitôt avec un bruit sec. Mon trouble était tel que je fus quelques minutes sans comprendre où elle voulait en venir ; je remarquai toutefois qu'elle ne s'excusait en aucune manière de la gaieté blessante dont l'écho me tintait encore dans l'oreille, et jugeai par là du mépris où elle me tenait, car j'existais si peu à ses yeux et elle était si loin de me croire un être humain comme elle, qu'elle ne savait plus même quand elle m'offensait. Cependant, elle n'ignorait pas comment il fallait s'y prendre pour obtenir quelque chose de ma complaisance et de ma naïveté.

— Oui, disait-elle, j'ai besoin de vous, comme d'un ami... Un conseil de vous peut me tirer d'affaire, rien qu'un conseil.

Elle s'assit et rapprocha son fauteuil du mien.

— Vous êtes cultivé, instruit, pieux aussi, n'est-ce pas? reprit-elle. C'est bien. Je me suis rendu compte de cela la première fois que je vous ai parlé.

Sur un guéridon placé à côté d'elle, ma maîtresse prit un objet qu'elle sembla porter à ses lèvres. C'était un rameau de buis et elle le respirait comme on respire une fleur :

— Tenez, fit-elle brusquement, je vais vous dire d'abord de quelle manière j'ai passé la nuit. Après dîner, j'ai mis ces vêtements de deuil que vous me voyez, ces gants aussi, et un chapeau de crêpe entouré d'un long voile noir. Je voulais voir de quoi j'aurais l'air, dans un jour, dans deux jours... Sur le coup de 10 heures, par une inspiration subite, je suis sortie, j'ai traversé les pelouses. Dans le silence, j'entendais le bruit que faisait le bord de ma jupe en frôlant l'herbe épaisse où mes pieds enfonçaient. Il restait dans l'ombre toute la chaleur du jour, soulevée faiblement par la brise comme une lourde draperie. Au fond du ciel, la lune se cachait derrière des nuages en forme de récifs, et j'allais presque à tâtons dans une obscurité pleine des odeurs de la terre, des plantes qui s'éveillent dès que la lumière fait naufrage. J'ai cueilli près des fossés ce rameau de buis. Si les parfums pouvaient colorer l'air, le buis exhalerait une vapeur noire.

En disant ces mots, elle caressait d'un doigt les petites feuilles dures et polies, et demeura pensive.

— Plus loin, reprit-elle au bout d'un instant, quand j'eus franchi la poterne, je me suis mise à courir dans le sentier qui mène au bois, mais mon voile se prit aux griffes d'un buisson qui le déchirèrent. J'ai continué, néanmoins. A mesure que je m'éloignais de Nègreterre, le cœur me semblait moins lourd ; le bois était plein de chants, d'appels, et sur mon passage, des bêtes remuaient dans les feuilles mortes. Au milieu de cette ombre peuplée de voix, de rires, de miaulements, je m'arrêtai un instant pour mieux sentir mon bonheur ; j'eus l'impression d'avoir trouvé l'asile, le creux protecteur de la nuit où la mort ne me chercherait pas. Pourtant je suis revenue, je suis rentrée.

— Il ne fallait pas rentrer, lui dis-je.

Elle tourna lentement son visage vers le mien :

— Ne pas rentrer? Où serais-je allée? Je ne puis vivre ailleurs

qu'ici. Quelque chose m'y retient malgré moi. Savez-vous comment je suis revenue hier soir? J'écoutais le murmure des bois, quand un cri lointain s'est mêlé aux plaintes de la chouette. Mes mains sont devenues froides et j'ai dû m'appuyer à un arbre. Si j'avais pu croire à une hallucination de l'ouïe, je n'aurais pas tremblé de la sorte. C'était mon père que j'entendais. Il me sembla que tout se taisait pour laisser parvenir jusqu'à moi ce long gémissement. J'ai attendu quelques minutes ; la voix s'est tue avec le vent, puis, avec lui, s'est élevée de nouveau, mais plus faible et plus triste. Je suis revenue. A travers la nuit, ce râle m'a guidée. J'ai couru. En arrivant ici, je suis montée à la chambre où se tient la gouvernante. J'ai demandé à cette femme si mon père vivait encore, elle m'a répondu qu'il dormait.

La tête jetée en arrière, elle s'écria tout à coup :

— Ah ! quelle fille ma mère a mise au monde ! En apprenant que le malheureux n'était qu'endormi, j'ai éclaté de rire. Je ne sais pas pourquoi, j'ai ri comme une folle, au risque de le tirer de son sommeil, et plus Mme Georges me regardait, plus je riais. Je crois que je riais parce que j'avais peur d'elle.

— Peur de Mme Georges?

— Oui. Cela vous étonne. Cette femme si commune, si bornée... Mais il y a en elle quelque chose de trouble et de déplaisant, je ne veux pas dire dans ses traits ni même dans ses manières... car elle est laide, et pourtant j'ai connu des gens plus laids qu'elle et qui ne me répugnaient pas à ce point. Je redoute qu'elle ne me touche, comme le jour où elle s'est jetée à mes genoux parce qu'elle avait ébréché un plat. Elle me fait quelquefois l'effet de n'être pas humaine. Lorsqu'elle est là, j'ai l'impression singulière que les ampes baissent ou que le ciel se couvre. Cette nuit, quand elle m'a vue rire, rien dans son visage n'a bougé, ses yeux ternes se sont arrêtés sur moi, mais sans surprise, ni colère, ni tristesse, elle avait l'expression d'un dormeur à qui l'on soulèverait les paupières ; ses prunelles ne reflètent rien. D'ordinaire la bêtise fait rire, la sienne est trop profonde pour faire rire, on dirait qu'elle la grandit, qu'elle l'apparente à tout ce qui est mal connu dans l'univers, mal expliqué, mal deviné, tout ce qui se cache au fond de la nuit, tout ce qui bronche, tout ce qui boite, tout ce qui bre-

douille dans le noir. Elle a la bêtise surhumaine de la mort.

Pendant quelques secondes, elle se tut, puis murmura comme si elle parlait toute seule :

— Une fois ou deux, je me suis demandé si elle n'était pas elle-même la mort.

Le sang bourdonna dans ma tête. J'écoutais avec horreur cette femme exprimer ce que je n'osais croire, car ses mots donnaient corps à la plus étrange pensée qu'un cerveau d'homme ait accueillie.

Dans le profond silence qui régnait autour de nous, j'entendis alors le râteau que le jardinier promenait au loin sur les cailloux d'une allée, et ce bruit familier me rassura comme la voix d'un monde où tout demeurait à sa place. Tout à coup, ma maîtresse ferma les yeux en fronçant les sourcils et je la vis enfoncer les doigts dans l'épaisseur de sa chevelure comme pour alléger sa tête de ce poids. Ce fut à ce moment que mon trouble m'inspira une phrase ridicule ; j'essayais, en effet, de parler d'une façon raisonnable afin de dissiper ma crainte.

— Bien que je n'aime guère Mme Georges, commençai-je, je dois convenir qu'elle vous est plus dévouée qu'un chien ne l'est à son maître.

La vicomtesse ouvrit les yeux et posa les mains avec lenteur sur les bras de son fauteuil.

— Comme vous pensez bassement ! fit-elle à mi-voix. Ai-je pu croire qu'il y eût entre nous la plus légère affinité et vous parler comme je parlerais à un égal? Qui vous demande si cette brute m'est attachée? Lorsqu'elle est venue ici, mon père allait bien. Nous ne savions pas même qu'elle fût chez nous, cachée dans le sous-sol du château, dormant dans un trou sous des sacs à charbon, car elle répugnait à mes gens. Son humilité l'a sauvée, elle a su attendre, s'élever peu à peu, j'ignore comment ; cela ne m'intéressait pas. Marche par marche, elle est montée jusqu'à cette pièce où est mon père ; elle s'y est enfermée, avec lui. Personne n'y pénètre plus, sauf elle. Moi-même, je lui ai dit de m'empêcher d'entrer si le désir m'en prenait jamais. Elle est plus forte que moi, je ne puis plus la chasser. Quand mon père mourra, elle viendra s'installer au chevet de quelqu'un d'autre. Elle attire invinciblement ceux qui la craignent le plus, mon frère d'abord, moi ensuite...

Malgré moi, je tendis l'oreille à cette voix sourde qui semblait me chercher dans la pénombre.

— Elle aime cette maison, poursuivit la vicomtesse, je l'ai surprise, un jour, palpant, flattant la muraille avec un sourire de complicité. Mon frère, le premier, a eu l'intuition de ce qu'elle voulait. Quand il s'en est ouvert à moi, je n'ai su que rire parce que je ne comprenais pas. Puis la peur m'a gagnée. C'était à notre retour de voyage. Vous savez que notre père nous avait éloignés tous deux de Nègreterre, au début de sa maladie. Cette femme a craint sans doute que nous ne lui échappions, mais par prudence elle s'est tenue tranquille pendant de longues semaines, puis elle a persuadé à son maître qu'il allait mourir. Des télégrammes nous ont été envoyés, sans nécessité du reste, mais elle nous voulait près d'elle. Depuis ce temps, il nous arrive de vouloir nous sauver. Mon frère quelquefois traverse la forêt à cheval et gagne la ville, et revient. Moi-même, hier soir...

— Mais qu'est-ce qui vous force à revenir?

Elle planta son regard dans mes yeux.

— La curiosité, répondit-elle enfin.

Plusieurs secondes passèrent. Sur un ton de légère surprise elle répéta ce mot comme on tourne dans tous les sens un objet bizarre.

— Oui, fit-elle, c'est cela. En refermant derrière nous la porte de cette chambre où nous ne pénétrions qu'avec horreur, cette femme a su nous retenir ici. Ce qui nous répugnait nous intrigue. Il a suffi que nous ne puissions plus voir notre père, pour que derrière cette porte il se transforme... J'ai presque oublié de quoi il a l'air. Je ne reconnais plus sa voix dans ses cris.

— Vous l'écoutez?

— Mon ami, je colle mon oreille à sa porte pour entendre jusqu'à son souffle et il me semble, tant j'appuie, que mon visage va creuser le bois ; ou bien je cours, comme hier soir, au fond du parc et sur les routes, pour échapper à ce bruit. Souvent, je ne me couche pas, j'erre sous les arbres, puis je reviens ici et, de pièce en pièce, je vais, je monte, je descends, comme en un rêve, jusqu'à ce que je me retrouve devant cette petite porte que vous avez vue, dans l'escalier. Je sais qu'à l'aube, mon père parlera. Il

y a un moment, toujours le même, où sa voix est plus distincte bien qu'il parle du fond de son sommeil.

— Que dit-il?

— Il appelle ses enfants. Il nous croit encore à l'école. Quelquefois il rit, très doucement. Même éveillé, il n'a pas toujours sa tête. Il lui faut souvent un grand quart d'heure pour s'expliquer à lui-même sa présence dans cette petite pièce ; on dirait qu'il ne reconnaît rien, ni le paravent qui entoure son lit, ni le cartel, ni les murs. Sa lucidité ne lui revient qu'avec la souffrance.

Où trouvait-elle le courage de rester?

— Je ne reste pas toujours, répondit-elle. Mais je veux savoir comment cela finit, la vie, oui, de quelle manière on entre dans la mort. C'est plus fort que moi. Il y a là quelque chose qui m'attire et me tient. J'espère que dans les paroles que prononce mon père, il s'en trouvera quelqu'une qui m'instruira enfin. Depuis longtemps déjà, il n'est plus dans la vie telle que nous la connaissons, il traverse déjà la région incertaine qui nous sépare des morts ; puis la crainte, ou je ne sais quel désir de revoir sa maison le ramène ici. Je crois qu'il a peur d'être seul, là-bas, mais sur les frontières de la vie et du pays lointain qui le tente, il erre aux premières minutes de l'aube. Dans son sommeil, un chemin familier s'offre à lui. Une grande forêt croît dans l'invisible ; au souffle qui l'agite, pas un de nos brins d'herbe n'inclinerait la tête et les rayons douteux qui l'éclairent ne perceraient pas notre nuit. L'âme des mourants se repose sous ses arbres ; à mesure qu'ils vont, les fatigues de la vie s'effacent de leur mémoire, mais qui va trop loin oublie la terre et ne revient plus. Quand mon père nous appelle à mi-voix, je devine qu'il nous cherche dans la forêt pour nous prendre par la main, car il n'a pas encore le courage d'aller seul, mais il sait déjà la route, l'endroit où le néant l'efface, où l'âme ne se connaît plus. Au delà commence l'horreur, ce qui ne peut se nommer, ce qu'*ils* voient. N'avez-vous jamais surpris sur le visage des morts cette expression mystérieuse, ce quelque chose de sournois et de profond que nos paroles ne peuvent décrire? Je me souviens du visage de ma sœur morte ; il me fascinait. J'avais quatorze ans et demi, mais j'attachais sans crainte mon regard sur ces lèvres où d'autres voyaient un sourire ; j'y lisais, moi, un

air d'indifférence absolue. Que lui importait la terre? Ce qu'elle avait le plus chéri en ce monde, elle ne s'en souvenait même plus, mais la connaissance d'autre chose imprimait à son front un air de surhumaine sagesse. Pas toujours, cependant. Il y avait des minutes pendant lesquelles ses traits paraissaient vides. Puis la pensée revenait tout à coup avec l'intensité d'une flamme. Quelque chose vivait et mourait sous ce masque, derrière ces tempes. Dix fois par jour, sous prétexte de prier pour elle à son chevet, j'allais contempler cette petite fille qui savait ce que nous ne savons pas. Je n'étais pas triste, je sentais grandir en moi, avec la stupéfaction que cause la mort, une ingouvernable curiosité. A dater de cette époque, je tombai sous la domination de cette idée que la vie est une illusion et que la grande réalité, c'est la mort. Oui, ce que mon père murmure dans un souffle entrecoupé, c'est cela, le secret des morts. Le monde que nous croyons voir n'existe pas...

A ces mots, j'éprouvai une angoisse qui me fit porter les mains à la poitrine et je tentai de me lever, mais la force me manqua. Le salon devint brusquement beaucoup plus sombre ; j'eus l'impression qu'au dehors, la nuit croulait sur toute la longueur du ciel comme une grande muraille.

Lorsque je revins à moi, j'étais étendu sur une chaise longue au bois contourné, tout près d'une table sur laquelle des papiers et des livres s'amoncelaient en désordre. Dans un flambeau d'argent une grosse chandelle jaune brûlait en répandant une odeur d'église. Il me semblait reconnaître ce flambeau, mais je ne pus d'abord me rappeler où je l'avais vu, et de même cette table aux ornements de cuivre me parut à la fois étrange et familière comme un objet aperçu dans une vie antérieure. La crainte que ma mémoire ne fût en train de sombrer pour toujours me rendit alors un peu d'énergie, et de toute mon attention, je regardai la petite flamme dont la pointe seule tremblait dans la pénombre ; cette calme et douce lumière que j'avais vue briller tant de fois au cours des années me guida sans hâte, éclairant tour à tour la nappe blanche d'un autel ou, dans le magasin de M. Ernest, le rayon de livres derrière lequel je cachais mon journal ; sans m'égarer à présent, je poussai la grille de Nègreterre, heureux de cet air de réalité que

prenait toute chose autour de moi, dans le grand parc nocturne, à la lueur dansante d'une grosse lanterne qu'un valet maussade portait à bout de bras. En une seconde, je revis la belle rose coupée trop court, le petit lit de sangle dissimulé derrière le paravent rouge, l'escalier de pierre où la vicomtesse avait ri si fort, et j'eus l'impression d'être revenu chez moi après un long et difficile voyage, car nous sommes toujours un peu chez nous là où nous avons beaucoup souffert.

La jeune femme se tenait devant la grande fenêtre qui regardait, au delà des douves, la longue avenue de frênes, et de sa main gantée de noir, je la vis écarter le rideau de mousseline. Une pluie furieuse battait les vitres. Dans le ciel livide, les têtes des grands arbres s'inclinaient avec lenteur sous le vent et j'entendais à travers l'épaisseur des murailles le cri d'épouvante et de colère que la tempête jetait sur nous. Au bout d'un instant, je me levai.

— Vous voilà debout ! dit ma maîtresse en se retournant vers moi. Si la foudre vous fait peur, félicitez-vous d'avoir perdu connaissance. Ma parole, j'ai cru que le pays flambait. Un acacia est tombé dans le parc et quant aux fleurs, on dirait qu'un fou les a piétinées.

Un petit rire tranquille accompagna ces paroles, puis elle reprit son poste d'observation. Son immobilité fut cause que je gardai le silence ; il y avait en effet dans l'attitude de cette femme quelque chose de contenu et de réfléchi qui m'intimida. Ses petites épaules volontaires, son dos raide, tout son corps semblait attentif à ce qui se passait dehors. Au fond des douves, la pluie hachait les buissons et les arbustes. Parfois, cédant à la violence du vent, cette masse d'eau se creusait et ondulait comme une draperie, et dans l'avenue où elle frappait une terre plus ferme, rejaillissait en une sorte de poussière transparente qui flottait au ras du sol.

— La récolte est fichue, dit ma maîtresse tout à coup. On racontera encore que c'est nous qui portons malheur au village.

Quelques minutes s'écoulèrent.

— Savez-vous, fit-elle sans bouger, que vous êtes moins bavard éveillé qu'endormi?

— Moi, madame?

— Sans aucun doute, mon ami. On eût cru, tout à l'heure, que le ciel ne tonnait que pour couvrir vos indiscrétions.

Une bouffée de chaleur me monta au visage. Jamais encore cette femme n'avait eu barre sur moi d'une manière plus injuste. Par une maladresse dont je me repentis aussitôt, je lui demandai, d'une voix hésitante, ce que j'avais dit. Elle rit doucement et ne répondit pas tout de suite.

— Ah ! mon Dieu, soupira-t-elle enfin, croyez-vous tout de bon que je vous ai écouté? Ce que j'ai entendu malgré moi ne m'a rien appris sur votre sexe. Vous êtes tous les mêmes. La hantise d'une seule chose, toute la vie, est-ce drôle !

Je m'assis. La pluie obscurcissait les grandes fenêtres ; parfois le vent la jetait contre les carreaux avec le bruit d'une poignée de sable qu'on eût lancée avec force, mais elle s'apaisait peu à peu emplissant le silence de son murmure égal et profond.

— Pourquoi vous êtes-vous évanoui? demanda-t-elle après une pause. Et sans attendre ma réponse, elle me commanda de venir près d'elle, dans l'embrasure. J'obéis. Le cierge qui brûle sur la table, poursuivit-elle, Mme Georges l'a allumé de sa main. Au moment où vous perdiez connaissance, elle a ouvert la porte, cette lumière au poing, en disant que l'orage menaçait et qu'il fallait protéger la maison contre la foudre. Elle garde à cet effet, comme une vraie paysanne, une provision de cierges bénits à la messe de la Chandeleur. Vous savez qu'on les place également au chevet des personnes en péril de mort. Mon père en a un dans sa chambre.

Elle se tut, puis demanda :

— Vous rappelez-vous?

Je ne me le rappelai pas.

— Il y est pourtant, dit-elle rêveusement, je l'ai vu briller sous la porte. Quoi qu'il en soit Mme Georges est allée droit vers vous, avec son cierge. Elle n'a pas demandé ce qui vous était arrivé, mais simplement, se penchant un peu sur vous, elle vous a soufflé au visage. Puis elle a fiché le cierge dans un flambeau qu'elle a posé sur la table près de laquelle vous étiez assis, et elle s'est retirée aussitôt.

— Qu'avez-vous dit?

— Moi, mon ami? Rien du tout. J'étais heureuse de voir s'en

aller cette femme. Croyez bien que je ne me souciais pas de la retenir en bavardant avec elle.

Ses yeux se plissèrent pour mieux y voir et pendant quelques minutes elle parut fixer du regard un point entre les arbres de l'avenue.

— Si vous étiez encore enfant, dit-elle tout à coup, je saurais mieux vous parler. Savez-vous à quoi je pensais, jadis, en voyant nos collines? A ce qui se trouvait derrière. Mon esprit voyageait vers tout ce qui existait là où je n'étais pas. Maintenant il me semble que tout a changé. Cette pluie si drue et si brillante, qui nous empêche de voir au delà des premiers frênes de l'avenue, pourriez-vous deviner ce qu'elle cache? Je vais vous le dire, fit-elle en laissant retomber le rideau de mousseline. Elle ne cache rien.

— Rien? m'écriai-je. Elle cache le monde.

— Elle cache, si vous voulez, un mirage, mais la seule réalité possible habite entre ces murs. Ne sentez-vous pas tout ce que la présence de la mort détruit d'illusions autour d'elle? Nous sommes ses enfants qu'elle dérobe aux mensonges. Du fond de la vie, elle nous appelle. A l'âge même où nous ne comprenons pas le langage des hommes, nous nous arrêtons quelquefois au milieu de nos jeux pour écouter sa voix... Et tout le long des années, elle nous fait signe. Ne vous arrive-t-il jamais de vous perdre dans vos pensées, oui, de réfléchir si profondément que tout à coup vous ne savez plus où vous en êtes, ni ce que vous aviez dans l'esprit? Alors il vous faut faire effort pour vous souvenir, pour reconstruire autour de vous le monde tel qu'il vous apparaît et, dans ce monde, retrouver votre place, mais pendant l'espace d'un éclair, il y a eu... le néant.

Je m'écartai d'elle comme si le sol se fût creusé entre nous. Devant la mine que je fis alors, elle haussa les épaules et demeura silencieuse.

Cette nuit-là, je dormais quand elle pénétra dans ma chambre. L'éclat de la lampe me tira peu à peu de mon sommeil et je vis ma maîtresse penchée vers la glace qui surmontait la cheminée. On l'eût dite fascinée par sa propre image. Au cri que je laissai échapper, elle se retourna lentement de mon côté et me montra

un visage blême aux yeux entourés d'un cerne si noir qu'une ombre semblait recouvrir ses orbites. Un long manteau de voyage l'enveloppait tout entière.

— Je crois qu'il est mort, dit-elle à mi-voix.

Quelques pas la menèrent au milieu de la pièce, et s'arrêtant tout à coup, elle répéta cette phrase sur le ton d'une profonde surprise. Malgré moi je me mis à trembler. Assis dans mon lit, j'avais ramené mes couvertures sur ma poitrine et baissais les paupières, comprimant de mon poing les battements de mon cœur. Ce fut alors que j'aperçus sous le bord du manteau de voyage les pieds nus de ma maîtresse.

— Je me suis promenée dans l'herbe autour du château, reprit-elle au bout d'un moment, la pluie m'a forcée à revenir. Il était 2 heures. Je suis allée jusqu'à la porte de mon père, la lumière brillait comme à l'ordinaire, mais il ne parlait pas. J'ai écouté. J'ai entendu Mme Georges aller et venir dans cette chambre en marmonnant, et elle déplaçait les meubles comme quelqu'un qui fait le ménage. Il m'a semblé qu'elle a poussé le lit. J'ai eu peur. J'ai voulu partir, mais quelque chose m'a retenue ; ce bruit... vous savez le bruit que fait un oreiller qu'on secoue dans sa taie?

Elle joignit les mains.

— Je me suis sauvée, dans ma chambre d'abord, mais craignant que cette femme ne vînt m'y chercher, je suis venue ici, j'ai verrouillé la porte.

D'un pas inquiet, elle retraversa la chambre et s'examina de nouveau dans la glace, puis brusquement elle éteignit la lampe.

— Le jour point, fit-elle en se dirigeant vers la fenêtre. Dans une heure, il fera clair. Alors des hommes vont monter et descendre dans l'escalier, et il y aura le bruit des clous qu'on enfonce, et des ordres qu'on donne, comme pour les préparatifs d'une fête.

Dans l'ombre, je ne la voyais plus, mais à plusieurs reprises elle soupira.

— J'ai froid, dit-elle tout à coup. Levez-vous, je veux votre place.

La honte et la surprise me retinrent d'obéir. Par dégoût des sueurs nocturnes qui collaient ma chemise à mon corps, je couchais nu, en effet, mais l'ordre que je pensais avoir mal compris

me fut répété d'une voix plus dure, et je me glissai hors de mon lit. Pendant que je cherchais mes vêtements, j'entendis ma maîtresse jeter son manteau sur une chaise. Avec un murmure de plaisir, elle se coula entre les draps, remuant dans ce lit comme pour s'imprégner de la chaleur que j'y avais laissée. Le sang battit à mes tempes et dans mon trouble je ne parvins pas à retrouver mes effets. Derrière le rideau de tulle, l'aube incertaine semblait chanceler au fond du ciel et la pluie fine tombait doucement sur le rebord de ma fenêtre avec le son ténu qu'auraient fait les pattes d'un oiseau. Tout à coup une sensation étrange de faiblesse et de bien-être s'empara de moi ; je demeurai immobile, appuyé contre une des colonnes du lit. Une lueur grise frôlait à présent les murs. J'écoutai la plainte qui s'échappait des lèvres de la jeune femme. Déjà, sur la blancheur de l'oreiller, sa tête m'apparaissait dans le désordre des longs cheveux, roulant de droite à gauche, comme au creux d'un flot noir. Malgré moi, mes regards s'attachèrent à ces traits que le jour semblait disputer à l'ombre. Elle se tut, et je vis ses yeux clairs se tourner lentement vers moi.

— Viens, dit-elle.

Le souvenir de ce qui suivit se trouve mêlé à un dégoût profond. Je me jetai sur cette femme comme une bête, mais avec autant de rancœur que de désir, car je n'oubliais rien de ses façons dédaigneuses et ne voyais qu'une insolence de plus dans l'ordre qu'elle me donnait. Il me sembla que ce mystérieux acte d'amour que j'allais accomplir enfin remplaçait un acte de haine et se confondait avec lui. Cependant le corps pâle et froid de ma maîtresse se refermait lentement sur le mien, pareil à ces fleurs monstrueuses dont on dit qu'elles emprisonnent l'insecte qu'attire la douceur de leur parfum. Ses pieds se rejoignirent derrière les miens et ses bras sous ma nuque ; je sentis alors comme une brûlure la fraîcheur de cette chair. Au plus fort de la volupté, j'eus l'impression de me débattre et de réchauffer une morte dont l'inflexible étreinte ne se desserrerait pas. Cet enlacement glacial me fit savourer la terreur au cœur même du plaisir et ce qu'on appelle l'ivresse des sens ne m'empêcha point de comprendre que j'étais la proie et non le maître. J'étouffai dans la lourde chevelure le cri de joie et d'angoisse qui s'échappait de ma poitrine et, le corps baigné

de sueur, je tâchai de me libérer, mais ici commença un long et singulier supplice, car celle qu'à bon droit j'appelle ma maîtresse employait toutes ses forces à me retenir. L'horreur qu'elle m'inspira dans cet instant ne peut s'exprimer. Assouvi, dégrisé, tremblant encore des efforts que j'avais fournis, je luttais pour arracher ma chair de sa chair, mais on eût dit qu'elle se soudait à moi et mon corps se tordit en vain dans l'étau de ces membres qu'animait par intervalles une sorte de fureur spasmodique. Pour reprendre haleine, je cessai de me débattre et demeurai immobile ; elle attendit, les yeux révulsés, semblable à une noyée qui s'agrippe au nageur et l'entraîne de tout son poids vers le fond de la mer. De longues minutes passèrent et tout à coup un affreux délire agita cette femme. Mon peu d'expérience me fit croire qu'elle devenait folle ; je sentis en effet ses dents couper ma chair à la naissance du cou et poussai un cri de terreur. Si j'avais pu libérer une seule de mes mains, je l'eusse étranglée, mais je ne parvins qu'à me retourner sur le flanc avec elle, enroulant autour de nous le drap que je déchirais de mes pieds. Sa chevelure couvrit mon visage ; du talon, des épaules, je réussis à me pousser jusqu'au bord du matelas et là, par un soubresaut convulsif, j'imprimai à la double masse de nos corps un mouvement assez fort pour nous faire glisser hors du lit, mais non pour nous désunir. Ma tête alla donner contre le sol. Je roulai sur le tapis avec mon abominable fardeau, quand brusquement elle ouvrit les bras et son corps détendu quitta le mien comme pour tomber dans le vide. D'un bond je fus sur pied, frémissant d'une peur que je ne songeai même pas à dissimuler. La lumière qui grandissait dans la pièce éclairait le corps mince et frêle, la tête enveloppée de tresses noires. Jamais rien au monde ne m'avait paru plus beau. Un moment s'écoula et les battements de mon cœur se calmèrent peu à peu. J'allai ramasser mes vêtements et m'habillai sans bruit. Il pouvait être 5 heures. Je m'assis, puis j'ouvris la fenêtre et toussai. Me levant enfin pour faire le tour de la chambre, je vins m'agenouiller près de ma maîtresse. Ma main frôla ses épaules et sa gorge, puis s'arrêta.

Elle était morte.

Il y avait tant de monde dans l'escalier que je pus sortir de

ma chambre sans être remarqué. Au repos du premier étage, un groupe de domestiques chuchotaient comme dans une église et se taisaient au passage d'un grand jeune homme en soutane qui faisait les cent pas entre la porte de ma maîtresse et celle de son mari. D'un œil fixe et dur, brillant d'une volupté froide, il considérait les gens et les choses sur lesquels il comptait régner bientôt, car il était le confesseur de Mme la vicomtesse et ambitionnait une place d'aumônier qu'il obtiendrait, pensait-il, en la demandant. C'était lui qui avait poussé le confesseur du défunt à se plaindre de ma maîtresse et à faire du bruit à l'archevêché, de façon à perdre une bonne fois ce rival dans l'esprit de la jeune femme. Aussi souriait-il d'un air de satisfaction extrême et sa cape volait d'une manière triomphale lorsqu'il tournait les talons aux deux bouts du palier. Comme je passais près de lui, il me jeta un regard profond et me rangea mentalement au nombre des domestiques.

Je descendis en m'appuyant à la rampe. Une dame que je ne connaissais pas me prit, sur ma mine défaite, pour un parent du mort et saisit mon bras avec une sorte d'avidité : « C'est affreux, dit-elle. Peut-on le voir? » Et elle fit glisser le bout de sa langue sur sa lèvre. En la repoussant, je bousculai un homme en blouse noire qui portait un tréteau ; cet objet s'échappa de ses mains et tomba dans l'escalier avec un bruit retentissant. Quelqu'un poussa un cri. Le jeune abbé se pencha par-dessus la rampe et nous réprimanda d'une voix sèche, mais le tréteau n'en caracola pas moins jusqu'au bas des marches. Je profitai de la confusion pour m'enfuir.

Dans le parc, je courus de toutes mes forces, tantôt sur la pelouse humide, tantôt le long des allées où la pluie avait formé des mares. Un grand soleil rouge éclaboussait le ciel comme un baquet de sang. Il me sembla qu'on m'appelait, mais je ne me retournai pas avant d'avoir atteint la petite porte qui s'ouvrait dans la grille monumentale. A ce moment, mon cœur se serra si fort que je laissai échapper une plainte. Lourde et sinistre, avec ses tours pleines d'un mauvais silence, la vieille demeure avait abrité ma tristesse et je ne la fuyais qu'à regret.

TROISIÈME PARTIE

RÉCIT DE MARIE-THÉRÈSE

Lorsque Manuel écrivit les derniers mots qu'on vient de lire je me trouvais seule avec lui, dans la salle à manger. Assise près de la fenêtre, j'appuyais ma main sur ma joue et considérais avec ennui le mur blanc de la Préfecture, grande page vide devant laquelle, me semblait-il, j'ai bâillé pendant toute mon enfance. La veille, nous avions fêté le jour de l'an et ma mère aujourd'hui payait d'une crise de foie un demi-verre de malaga bu à la santé de Manuel. Tout était triste ce matin-là. Les rares personnes qui passaient sous nos fenêtres semblaient fuir notre rue et se hâter vers des régions plus heureuses. Moi-même je soupirais après l'école où je retrouverais enfin mes amies, et il me tardait de voir sourire un visage humain, de parler à des êtres dont la vie entière ne gravitait pas sans cesse vers je ne sais quelle catastrophe.

Rien cependant ne changeait autour de nous ; la pièce où je me tenais avec mon cousin offrait l'aspect le plus tranquille. Il y régnait un profond silence, rompu de temps à autre par le bruit léger du charbon qui se déplaçait en se consumant dans la salamandre. Parfois aussi j'entendais la plume de Manuel gratter le papier pour barrer un mot ou bien, le bout des doigts à la bouche, il toussait le plus doucement possible, avec l'air de quelqu'un qui s'excuse. Je me demandais comment il pouvait y voir pour écrire, car il tournait le dos à la fenêtre et la faible lumière qui traversait les rideaux ne suffisait pas à dissiper la pénombre où il était comme enseveli.

Depuis des mois, il s'asseyait tous les jours à la table de la salle à manger et se livrait à cette mystérieuse occupation dont il ne voulait rien dire. Son carnet ouvert bien à plat, il traçait sur les petites pages des caractères si menus que même en me penchant

par-dessus son épaule je ne distinguais rien dans ces blocs noirs et compacts. Mon audace n'allait pas jusqu'à m'asseoir à côté de lui pour lire ce qu'il écrivait, mais je circulais autour de la table, je demandais l'heure, le jour de la semaine, le sens d'un mot ; aucune de ces questions n'obtenait de réponse ; pas un geste ne me prouvait qu'il m'eût entendue. On eût dit qu'un mur invisible entourait cet homme et le protégeait contre le son de ma voix. Seule une femme comprendra ce qu'il peut y avoir d'exaspérant dans l'attitude d'un homme qui écrit une matinée entière sans lever la tête ni remuer la main plus qu'il ne faut pour mener son porte-plume avec une lenteur d'insecte d'un côté d'une page à l'autre. Cette application extraordinaire m'intriguait plus que tout le reste, car il avait l'air de peindre une miniature plutôt que de tracer des lettres ; je ne concevais pas que la patience lui durât si longtemps et qu'au bout de trente minutes de cet exercice il n'envoyât pas son carnet par la fenêtre.

Ma mère exigeait qu'on le laissât en paix. Depuis la visite de l'abbé Sanctis qui s'était plaint de lui, elle voyait des persécuteurs à tous les coins de rue. Pour cette raison, elle défendait à Manuel de franchir la grille du jardin, car elle n'ignorait rien de ce qui se disait en ville sur le compte de son neveu et soupçonnait plusieurs personnes de préparer ce qu'elle nommait un mauvais coup, sans préciser autrement la nature de leurs intentions. En tête de sa liste venait le libraire des *Mânes* qui n'était jamais que « cette brute apoplectique de M. Ernest », dont elle disait avec raison qu'il aurait dû équarrir des porcs plutôt que de vendre des livres, mais elle se consolait en répétant que le commerce de ce premier adversaire était frappé d'une malédiction divine depuis le renvoi de Manuel. Cependant le clergé de notre ville fournissait à lui seul presque tous les ennemis d'importance que ma mère voyait autour de son neveu et ils ne se présentaient à elle que sous l'aspect défavorable d'animaux nuisibles ou répugnants. Elle prétendait que l'abbé Sanctis, lorsqu'il endossait le surplis, ressemblait à un furet, et il est vrai que l'ecclésiastique souffrait assez bien la comparaison avec cet animal sanguinaire, car ce qui frappait le plus dans son visage allongé était le rose ardent des pommettes et le ton de viande crue des lèvres sur lesquelles il passait quelquefois le bout

de sa langue comme s'il y eût trouvé un goût. Mais elle réservait le gros de sa colère pour mon confesseur à qui elle faisait pousser des ailes de corbeau parce qu'on le trouvait toujours au chevet des morts et que, trait nouveau ajouté à l'histoire naturelle, il captait les héritages ; d'une façon plus enveloppée, elle l'accusait aussi de trahir le secret du confessionnal pour diviser les familles et menaçait d'écrire à l'archevêché une lettre extraordinaire qui ferait bondir Monseigneur.

Après dîner, elle saisissait son tricot d'une main brusque, puis se lançait dans un de ses monologues coupés d'orageux silences. Peu à peu elle s'animait et les aiguilles se choquaient de plus en plus vite dans la laine. Dieu sait que de rancunes elle fit passer dans ces gilets destinés aux pauvres ! De l'autre côté de la table où j'étais assise, je considérais avec tristesse son long profil colère à travers la buée de la tisane qui fumait à son coude. Par les plus belles soirées d'août, alors que le ciel restait clair jusque dans la nuit et que la rue nous envoyait des bribes de conversations, des rires, tout un murmure de promenade et de bonheur, il fallait tenir compagnie à maman derrière les volets clos. Je ne sais si elle craignait que M. Ernest ou notre vicaire général ne fussent aux aguets, une trique au poing, devant la maison, mais elle jugeait imprudent de nous laisser sortir, et nous ne sortions point. Mon cousin lisait son livre près de la cheminée. Quant à moi, je m'éventais avec mon mouchoir, ou bien je rebroussais du doigt la peluche rouge qui couvrait la table et m'absorbais dans cette occupation au point de ne pas entendre ma mère qui me criait de me tenir tranquille. Autour de la lampe de porcelaine, les mouches bourdonnaient sans trêve et je guettais avec un mélange de dégoût et de curiosité celles qui, par la faute de leur étourderie, tombaient en grésillant dans la flamme.

L'été passa. Manuel souffrait de la chaleur et ne quittait presque plus la maison. Peu à peu, sa maladie devenait une partie de nos habitudes. Sa toux nous renseignait sur l'endroit où il se trouvait et je me souviens que bien des mois après sa mort elle me manquait d'une façon singulière. Une ou deux fois, Léontine s'enhardit à lui proposer un médecin de sa connaissance qui l'avait guérie d'un eczéma, du temps qu'elle était demoiselle, mais au seul mot de

médecin le jeune homme changeait de visage comme si, déjà, on lui parlait des saintes huiles. Par instinct, il recherchait la compagnie de ma mère qui ne croyait qu'aux maladies de foie.

L'après-midi, elle s'installait dans son fauteuil de cuir de manière à surveiller la rue et faisait asseoir son neveu à côté d'elle. Tous deux s'abîmaient dans la contemplation du mur blanc comme des spectateurs devant une scène où quelque drame extraordinaire va les récompenser de leur longue attente. Il grandissait entre eux une intimité faite de silence et de regards. Des heures s'écoulaient parfois sans qu'un mot fût prononcé par ces deux personnes dont le visage se figeait peu à peu. Quand Manuel toussait, ma mère élevait aussitôt la voix pour s'informer des choses les plus saugrenues, si le baromètre baissait, si Léontine pensait au dîner ; elle eût dit n'importe quoi pour couvrir ce bruit qu'elle ne voulait pas entendre.

Si étourdie que je fusse alors, je ne manquais pas d'observer que ma mère ne querellait plus son neveu, soit qu'elle le crût désormais tout entier sous sa coupe, soit que la crainte inavouée de le perdre ne lui inspirât un regain d'amour. Depuis quelque temps elle soignait sa mise et s'habillait comme pour recevoir des visites. La poitrine constellée de jais, elle feignait d'être à l'aise dans une robe de satin qui lui serrait le ventre et les flancs et regardait avec une vanité mêlée de rancune les étroites bottines vernies où ses pieds se crispaient de douleur. Je n'oserais pas écrire qu'elle ambitionnait de plaire. Elle-même n'eût pas compris le sens de cette phrase, et, supposé qu'il lui vînt quelque doute, elle était assez innocente pour trouver bonnes les raisons qu'elle se donnait d'une telle recherche. Rien de plus probable, disait-elle, qu'après sa dispute avec l'abbé Sanctis, on ne nous dépêchât quelqu'un de l'archevêché. En ce cas il fallait être prête. Du reste, ajoutait-elle d'un air de défi, une dame est toujours prête à recevoir n'importe qui, fût-ce le pape ; et pour satisfaire sa conscience, elle étendait cette vérité jusqu'à moi, m'obligeant à porter une odieuse robe de mousseline dans laquelle je redoutais de faire un geste, crainte de me salir ou de m'accrocher à un meuble. Un mois s'écoula dans la menace de cette visite qui ne se fit jamais. Nous attendions, endimanchées. A la fin des vacances, ma mère me reconduisit chez les

sœurs ; je cachai ma joie de mon mieux lorsqu'elle m'apprit que désormais je serais pensionnaire.

Peu de jours avant la Noël, je me trouvais assise de nouveau dans cette salle à manger que je regardais avec une espèce de curiosité lasse et qu'il me semblait voir enfin telle qu'elle était vraiment. J'arrivais chez nous avec les idées du cours Sainte-Cécile ; les sœurs, les grandes m'avaient façonnée. Leurs goûts et beaucoup de leurs petites manies entraient avec moi dans la maison comme le murmure de leurs voix, leurs plaisanteries de couvent, leurs fous rires.

Ma valise posée dans l'antichambre, je fus saisie par un profond silence que j'hésitai longtemps à troubler, me sentant tout à coup devenue *étrangère*. Cette impression bizarre de n'être plus dans le secret de notre vie familiale se changea en certitude quand j'embrassai ma mère et mon cousin.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre et pendant l'espace d'une seconde je lus sur leurs visages la surprise ennuyée de personnes qu'on dérange. Ma mère sourit du bout des dents ; Manuel posa son carnet sur ses genoux, s'éclaircit la gorge, et ne dit mot. Tous deux me tendirent la joue d'assez mauvaise grâce. Intimidée par cet accueil, je me retirai vers le fond de la pièce pour examiner les coquillages dans la vitrine et m'assis enfin près de la fenêtre. Manuel reprit sa lecture. De l'endroit où je me tenais, je voyais son long visage blême que la maladie semblait avoir fardé aux pommettes avec une hâte maladroite. Lorsqu'il atteignit le bas de la page et qu'il tourna le feuillet, ses paupières rougies se levèrent et je reçus comme une flèche le coup d'œil rapide qu'il me lança. Tout ce qu'un regard peut dire en si peu de temps, le sien me le disait avec une énergie furieuse : il m'en voulait d'être là. Je rougis fortement et baissai la tête afin qu'on ne s'aperçût pas de mon trouble, mais, en apparence tout au moins, personne ne se souciait de moi. Avec toute l'attention dont elle était capable, ma mère faisait aller ses longues aiguilles dans son tricot comme si elle eût espéré d'y trouver enfin quelque chose. Son dos plus rond accusait les fatigues de l'âge ; elle me paraissait plus petite, moins redoutable aussi, moins armée, et pour la première fois de ma vie,

je la considérai sans crainte. Il semblait que les trois mois passés loin d'elle eussent brisé une sorte d'enchantement et que cette personne dont je ne m'avisais pas jusqu'alors de discuter l'ordre le plus capricieux rentrât tout à coup dans le commun de l'humanité, avec sa part d'erreurs, de travers et de ridicules. Je constatai non sans surprise que je ne la respectais plus, ou seulement d'une manière tout extérieure qui ne m'empêchait pas de la juger au-dedans de moi-même, comme si au lieu d'être ma mère, elle n'eût été qu'une parente éloignée, moins encore, une voisine, une inconnue. Sans doute mon intimité avec les *grandes* m'avait-elle ouvert l'esprit. A mon tour, j'étais devenue une *grande* aux cheveux relevés en chignon ; on ne me voyait plus courir comme une écervelée avec les petites des classes préparatoires ; j'avais déjà quelques secrets que j'échangeais contre d'autres, monnaie courante de dortoir, et mon opinion sur beaucoup de choses se formait peu à peu.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis le regard de Manuel s'évada de nouveau du livre qu'il feignait de lire et s'arrêta plus longuement sur moi. Malgré tous mes efforts, je sentis mon front s'empourprer, mais ne baissai pas les yeux. Presque aussitôt un demi-sourire effleura les lèvres du jeune homme et j'allais le lui rendre quand ma mère qui nous observait depuis un instant me demanda si j'allais passer mes vacances à me tourner les pouces. En même temps, une paire de chaussettes qu'elle tira d'un panier me fut lancée à la tête avec une pelote de laine où brillait une aiguille ; c'étaient les chaussettes de Manuel et je reçus l'ordre de les repriser.

La dernière semaine de cette année fut aussi la plus maussade. Ma mère ne faisait aucun effort pour dissimuler l'ennui que ma présence lui causait et je n'ouvrais pas la bouche qu'un : « Chtt ! » strident ne me rappelât à l'obligation de me taire. Il fallait, en effet, que Manuel pût se livrer en paix à ce que ma mère nommait vaguement ses études. Dès qu'il prenait un livre ou s'installait à la table, tout bruit devait cesser dans la maison. Si je traversais seulement la pièce où nous nous tenions tous parce qu'elle était mieux chauffée que les autres, un regard furieux m'accompagnait de la chaise à la vitrine où je regardais les coquillages. Au moindre

geste de mon cousin qui s'essuyait le front ou fouillait dans sa poche, ma mère se levait, inquiète de le servir, de lui chercher le mouchoir, le crayon ou les papiers dont il avait besoin. Ces regards gênaient Manuel presque autant qu'ils m'indisposaient contre lui et j'avais la petitesse de lui en vouloir.

Ce matin-là, je cherchais donc de quelle manière j'allais l'interrompre et l'agacer, quand sous le coup d'une sorte d'inspiration je lui demandai de m'accompagner au château.

Cette fois il entendit ce que je lui disais. Je vis sa plume lui tomber des doigts et lentement il tourna vers moi un visage raviné par les insomnies. Son air hagard me fit songer à quelqu'un qu'on eût pris au collet. D'une voix rapide et confuse, il prononça une phrase que je ne saisis pas, puis ferma son carnet qu'il entoura d'un élastique.

— Au château, répéta-t-il, au château. Quel château?

— Voyons, Manuel, tu sais bien. Le château dont nous parlions autrefois.

— Ah ! fit-il, et il demeura un instant la bouche entr'ouverte et les sourcils froncés. J'éclatai de rire.

— Quel drôle d'air tu as, lui dis-je. On croirait que ça te fait de la peine.

— Pas du tout.

— Alors, viens-tu?

Il ne bougea pas. Je répétai ma question qui demeura sans réponse. Dès lors ce qui n'était qu'une lubie, un instant plus tôt, devint une nécessité.

— Allons, Manuel, il faut que nous allions là-bas. Jamais une pareille occasion ne se retrouvera. Maman dort ; elle ne nous entendra pas sortir et nous serons de retour avant le déjeuner. Tu n'as pas envie de voir le château? Rappelle-toi, les invités, la vicomtesse.

Il tressaillit. Je me rapprochai de lui et saisis sa main avec force.

— Tu vas venir, insistai-je. Je vais te chercher ton pardessus. Tu mettras un bon foulard. Allons !

— Nous ne saurons pas trouver le chemin, murmura-t-il. Je le rassurai sur ce point : il n'y avait qu'à rejoindre l'endroit d'où

le château nous apparaissait, dans nos promenades avec ma mère, et de là descendre à travers les bois jusqu'au fond du vallon. Tout en lui parlant, je le secouais pour le contraindre à quitter sa place et il finit par m'obéir mais avec une espèce de docilité stupide ; d'une main qui tremblait un peu, il boutonna son veston jusqu'en haut sans prononcer une parole. Toutefois je ne perdis pas de temps à l'observer et courus lui chercher son pardessus et son chapeau, de peur qu'il ne changeât d'avis.

Un instant plus tard, nous suivions les petites rues qui menaient hors de la ville. Si j'ai bonne mémoire, nous n'échangeâmes pas un mot que nous n'eussions franchi l'enceinte des vieilles fortifications. Un vent glacial nous soufflait au visage, agitant le rideau de lierre noir qui s'accrochait aux murailles comme une draperie funèbre. Nous marchions le long des fossés et je me sentis si heureuse, tout à coup, que dans un élan d'affection je glissai le bout de mes doigts sous le coude de Manuel. Il portait une longue redingote bleue dont le poids le fatiguait, car ce vêtement épais et lourd avait été taillé pour mon père, mais il était entendu que Manuel « finissait » toutes les défroques du mort ; aussi retirai-je ma main sans qu'il m'eût été possible d'expliquer pourquoi, sinon que cette redingote gardait dans les épaules la carrure du colonel Plasse et me donnait l'impression qu'un revenant se promenait avec moi.

Ce fut Manuel qui rompit le silence le premier, alors que nous dépassions un petit mur de pierre grise en bordure d'un pré.

— Pourquoi m'as-tu parlé du château? demanda-t-il.

Je lui répondis — et c'était vrai — que je n'en savais rien. Hochant la tête, il regarda au loin, par-delà les pacages tout blancs de givre, la chaîne des collines violettes qui semblaient reculer vers le fond du ciel. Entre le pouce et l'index, il retenait le bord de son chapeau que le vent rabattait sur son front ; deux grosses larmes coulaient sur ses joues. Je le tirai par la manche et nous continuâmes.

Comme nous atteignions la route de la Métairie qui traverse la forêt sur toute sa longueur, le vent tomba et la grande rumeur des arbres s'apaisa aussitôt. Dans le silence, j'écoutais le chuchotement des feuilles mortes sous nos pas, quand Manuel tendit le bras vers une clairière. « C'était là, » dit-il. Je le quittai pour courir

devant, mais, arrivée à l'endroit qu'il m'avait indiqué, je laissai malgré moi échapper un cri de surprise.

Au fond du vallon que nous dominions de la route, la demeure tant de fois décrite se montrait à moi sous un aspect que je n'attendais pas. Rien ne subsistait de l'image qui s'était formée dans mon esprit. Je n'avais vu le château que par les yeux de Manuel, jusqu'à ce jour où mon regard désenchanté cherchait en vain les créneaux, les poivrières, les chemins de ronde et les hautes croisées ogivales qui flambaient au soleil couchant dans les récits de mon cousin. En fait de tour, je n'en voyais qu'une, car je me refusais à voir dans le pigeonnier autre chose qu'un pigeonnier.

Lorsque Manuel fut près de moi, il regarda à son tour. Je ne me rappelle plus ce que je lui dis, inquiète de son silence, mais il sourit sans tourner les yeux vers moi, et ce sourire se figea sur ses traits. Pendant plusieurs minutes, il considéra la maison dont nous apercevions la toiture délabrée entre les arbres, interdit comme devant une catastrophe. Une question que je lui posai n'obtint pas de réponse. J'hésitai un instant, puis lui saisis la main avec résolution et le guidai à travers la clairière, car il marchait le visage levé comme un aveugle et trébuchait de temps en temps.

Nous suivions à présent une sente étroite qui descendait insensiblement et perdions de vue le château à mesure que nous nous enfoncions dans les bois. Seul le craquement des branches mortes sous nos pieds troublait le repos extraordinaire de ce lieu. Aucun bruit n'arrivait jusqu'à nous. Je n'aimais pas ce silence. Par un geste instinctif, je lâchai la main du jeune homme et m'arrêtai, incertaine de la direction que nous devions prendre.

— Aide-moi, dis-je à Manuel. Je ne sais plus où c'est.

Au son de ma voix, il parut se ressaisir et promena les yeux autour de lui en fronçant les sourcils d'un air absorbé qui me fit peur ; malgré la température glaciale, des gouttes de sueur roulaient sur son front.

— Ce n'est plus loin, répondit-il.

Sans doute allait-il dire autre chose quand un accès de toux le courba en deux et il dut s'appuyer à un arbre. Je lui proposai de s'asseoir un moment, puis de retourner chez nous. D'un signe de tête il me fit comprendre qu'il ne le voulait pas, mais ses forces

le trahirent, car soudain il glissa sur le sol et demeura étendu presque à mes pieds. J'éclatai de rire. Alors il leva vers moi un visage terrifié et dit à voix basse : « Je suis perdu. »

Cette parole me bouleversa et je crois que mon premier mouvement fut de m'enfuir ; peut-être devina-t-il ma pensée, car il ajouta : « Ne me quitte pas. » Son souffle court et rauque emplissait le bois de sa rumeur. Plusieurs secondes passèrent, puis il murmura quelques mots que je ne pus saisir ; sur un signe qu'il me fit, cependant, je m'agenouillai près de lui de façon à mieux l'entendre.

— J'ai peur, dit-il.

Dans mon trouble, je lui demandai ce qu'il fallait faire et, tout prétexte m'étant bon pour l'abandonner, je lui dis que j'allais courir au château où j'espérais trouver quelqu'un, mais il prit ma main avec vivacité.

— Il ne faut pas que tu ailles là-bas, s'écria-t-il. Elle ne te laisserait plus partir. Quand j'ai voulu me sauver, la première fois...

Il s'interrompit au milieu de cette phrase et son regard anxieux m'interrogea, puis l'expression de détresse que je lisais dans ses traits s'effaça peu à peu et il essaya de me sourire. Pendant un court moment, ce visage où n'avait jamais parlé que la souffrance respira la tendresse et la joie.

— C'est toi que j'aimais, fit-il en chuchotant.

Je ne répondis pas. Alors, laissant aller ma main, il posa sa tête sur mes genoux et ramena ses jambes sous lui comme pour dormir. Je l'entendis parler tout seul, mais d'une voix si confuse que je ne distinguai rien de ce qu'il disait. Dans sa longue redingote bleue qui l'enveloppait tout entier, son corps d'une maigreur affreuse semblait plus grand que de coutume et je contemplais avec une pitié mêlée de crainte sa nuque décharnée et son crâne étroit, lorsqu'il murmura sur un ton impossible à rendre : « C'est presque du bonheur. » Il attendit un moment, puis ferma les yeux et répéta cette phrase avec une obstination enfantine, mais si bas qu'il semblait confier un secret à quelqu'un. Bientôt il se tut. Croyant qu'il s'était endormi, je me penchai un peu pour examiner son visage ; un air de gravité pensive atténuait sa laideur, on eût dit qu'il écoutait. Tout à coup j'aperçus un filet vermeil

couler avec lenteur du coin de sa bouche. Je ne bougeai pas, mais quelque chose en moi se serra par une contraction violente et subite ; je voulus crier et ne le pus ; mon regard fasciné ne quittait pas cette goutte de sang qui se reformait sans cesse et voyageait paresseusement sur le menton du jeune homme. Enfin, toute frémissante d'horreur, je soulevai la tête de Manuel et la posai sur le sol. Nous étions encore à mi-côte et je dus tomber à plusieurs reprises avant d'atteindre le chemin qui suivait le creux du vallon.

J'arrivai chez nous exténuée de fatigue et de peur, ayant vingt fois perdu ma route, incapable de dire où j'avais laissé Manuel, ni même de prononcer une phrase sans la couper de cris et de larmes. Ma mère me coucha et fit alerter la gendarmerie. Je ne sais comment s'acheva cette journée que je passai au lit et dans un état voisin de la prostration ; une fièvre accompagnée de délire usa le peu de forces qui me restait et je tombai enfin dans un profond sommeil.

Il était nuit quand je m'éveillai. Un gémissement terrible emplissait la maison et j'entendais aller et venir d'une pièce à l'autre cette voix rauque et sourde que je ne reconnus pas tout d'abord. D'un bond je quittai mon lit et butai dans les meubles en essayant de trouver la porte, mais je dus bientôt renoncer à ce projet et m'appuyer à un meuble, car mes jambes ne me soutenaient plus. De la salle à manger située au-dessous de ma chambre montait vers moi ce long râle de détresse qui m'avait tirée de mon sommeil. C'était ma mère qui se lamentait. Elle marchait de long en large, pesamment, quittait la pièce, revenait, promenait sa douleur. Je l'écoutai une minute ou deux, le plus longtemps qu'il me fut possible, puis je m'abattis d'un coup sur le plancher que je frappai de mes poings en criant pour faire taire cette plainte qui me rendait folle ; elle cessa en effet ; pendant quelques secondes, ma mère écouta le gémissement qui s'échappait de ma poitrine et semblait répondre au sien, mais elle ne bougea pas. Brusquement elle dit d'une voix forte : « Il est mort ! » et je l'entendis qui s'écroulait d'une masse.

Quelques années plus tard, je trouvai les carnets de Manuel dans le tiroir d'une commode où ma mère les avait rangés. Bien

des raisons me portent à croire qu'elle n'en prit jamais connaissance, mais elle les gardait religieusement comme tout ce qui avait appartenu au jeune homme. La mort de son neveu l'avait diminuée au point que Manuel, s'il eût pu revenir parmi nous, n'eût pas reconnu, sans doute, la seule femme qui l'avait aimé. Ravagée par la maladie et la tristesse, elle montrait un visage amaigri dont la couleur tournait au jaune et ne levait plus sur les gens qu'un regard timide de vieille femme. Souvent elle m'inspirait une pitié sincère et profonde ; plus souvent encore, à ma honte soit dit, je me rappelais ses colères d'autrefois, ses injustices, le mépris dont elle me couvrait, et je lui parlais rudement, à mon tour. Aussi ne lui demandai-je point la permission d'ouvrir ces carnets ; je ne me cachai même pas pour les lire. Elle protesta comme si je dérangeais les reliques d'un saint, mais sa main tremblante et ratatinée qu'elle agitait devant moi ne me faisait plus peur.

J'avalai d'un trait la valeur de cent pages. Mon enfance ressuscitait sous mes yeux. Le soin jaloux avec lequel mon cousin notait les moindres incidents de notre vie quotidienne rendait l'âme et le souffle à la petite fille que j'avais été. Pour lui, aucune de mes paroles n'était insignifiante, et mes gestes, mon rire ou mes larmes nourrissaient, agaçaient un amour dont il notait avec désespoir les irrémédiables progrès.

Quand j'arrivai enfin au récit de sa fuite imaginaire et de ses aventures au château, j'en relus quatre ou cinq fois le début avec autant de surprise que s'il eût été rédigé dans une langue inconnue, car cette extravagance faisait suite au compte rendu le plus scrupuleux, le plus platement fidèle ; puis, allant d'une phrase à l'autre et de page en page, je cédai au charme de ces rêveries violentes et mélancoliques comme l'oiseau s'engourdit sous l'œil du fascinateur.

Il me serait facile de démontrer que cette histoire ne repose pas même sur l'ombre d'un fait, de dire la pauvre existence de malade que Manuel traînait auprès de nous, sa claustration, ses fades repas, ses accès de fièvre que les tisanes de ma mère ne coupaient plus, tout l'ennuyeux cauchemar d'une agonie trop lente. Je me tairai comme lui. En refermant le dernier de ces petits livres, je me demandai si le visionnaire, après tout, ne jette pas sur cette

terre un regard plus aigu que le nôtre, et si, en un monde qui baigne dans l'invisible, les prestiges du désir et de la mort n'ont pas autant de sens que nos réalités illusoires.

Au bout d'un moment, je replaçai les carnets au fond du tiroir où je les avais découverts. Ma mère somnolait dans son fauteuil et sa tête tremblante, qui semblait dire non, s'inclinait de plus en plus bas. La nuit de printemps montait dans le ciel bleu pâle que traversaient les cris stridents des hirondelles. Une grande tristesse m'envahit tout à coup La rue entière me parut hantée et les pas d'un promeneur qui longeait le mur blanc résonnèrent à mon oreille avec un bruit étouffé, lointain, comme dans un rêve.

FIN

CET OUVRAGE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 5 AVRIL 1955, SUR LES
PRESSES DE LA LIBRAIRIE PLON.

Dépôt légal : 2e trimestre 1955.
Mise en vente : Avril 1955.
Numéro de publication : 7770.
Numéro d'impression : 6797.

PQ2613. K3 I154 V4

a39001 003943555b

G79
1954
v.4

Bound by
ARIZONA
LIBRARY
BINDING
COMPANY
Phoenix
Arizona